



MARQUÉS

Carrières et après-carrières des hockeyeurs suisses

SPORT ET
SCIENCES SOCIALES

ORLAN MORET

MARQUÉS
CARRIÈRES ET APRÈS-CARRIÈRES
DES HOCKEYEURS SUISSES

ORLAN MORET

MARQUÉS
CARRIÈRES ET APRÈS-CARRIÈRES
DES HOCKEYEURS SUISSES

ÉDITIONS ALPHIL-PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2023

Rue du Tertre 10

2000 Neuchâtel

Suisse

www.alphil.ch

Alphil Diffusion

commande@alphil.ch

DOI: 10.33055/ALPHIL.03203

ISBN papier: 978-2-88930-473-8

ISBN PDF: 978-2-88930-474-5

ISBN EPUB: 978-2-88930-475-2

La publication de ce livre a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

Illustration de couverture: Ex-hockeyeur au travail, photographie de l'auteur.

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons : elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Responsable d'édition: Sandra Lena

Remerciements

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat qui a déjà fait l'objet d'une série de remerciements. S'y ajoutent ceux concernant plus spécifiquement le projet de ce livre. Je tiens à remercier chaleureusement :

- une seconde fois, les joueurs qui ont répondu au questionnaire et plus particulièrement ceux avec lesquels je me suis entretenu : sans eux, le livre n'aurait aucune substance ;
- Grégory Quin, pour son travail de relecture et pour m'avoir accompagné tout au long des étapes qui ont jalonné le processus d'écriture de cet ouvrage ;
- Inès, pour sa relecture pragmatique et pour m'avoir soutenu avec amour et compréhension durant ce long projet ;
- mes autres relecteurs, Fabien Ohl, Gaële Goastellec, Jacques-Antoine Gauthier, Manuel Schotté, Jérôme Berthoud, Quentin Tonnerre, Philippe Vonnard ;
- les Éditions Alphil, pour avoir accepté de publier mon ouvrage, et plus particulièrement Sandra Lena, pour m'avoir accompagné durant tout le processus éditorial.

Introduction

Comment je trouve mon boulot maintenant ? Ouais, c'est du boulot, y'a pas grand-chose à dire. C'est pas que c'est pénible mais c'est clair que ça change d'avant avec le hockey. Dans le sport tu as des émotions que tu ne retrouves pas ailleurs... en tout cas pas dans le travail. (Armand)

Tout ce que j'ai acquis en travaillant dur pendant ma carrière sportive, je le retrouve maintenant. Les gars des RH ne veulent entendre que ça : esprit d'équipe, gérer la pression, leadership, être prêt le jour J, discipline, avoir mené deux carrières en parallèle... Franchement, à chaque entretien, j'étais 100% confiant, j'étais sûr qu'ils allaient me proposer un contrat. Parce qu'une carrière normale « uni-recherche d'emploi », ils en voient cinquante... par contre une carrière comme ça, ça leur parle. (Brice)

J'ai vu en travaillant que les gens ne se rendent pas compte la pression que c'est d'être sportif. J'ai plusieurs collègues quand ils ont déjà un dossier sur leur bureau, tu leur rajoutes un dossier, ils paniquent, ils stressent... Alors que nous, avec le hockey, on a appris à gérer ça. (Corentin)

Ce livre cherche à rendre compte des après-carrières des hockeyeurs suisses dans une perspective sociologique. Il paraît cependant difficile d'appréhender l'après-carrière sans enquêter sur ce qu'elle doit à l'« avant ». Comprendre le rapport au travail désabusé exprimé par Armand, la confiance à toute épreuve qui anime Brice ou les supposées qualités supérieures mises en avant par Corentin, impose de saisir au préalable comment ils ont été marqués par l'expérience du hockey sur glace professionnel, à la fois physiquement, moralement et symboliquement.

Que les transferts de compétences de la carrière sportive au monde du travail « ordinaire » soient réels ou imaginaires, la plupart des ex-hockeyeurs professionnels rencontrés semblent avoir développé une très grande confiance dans la valeur de leurs compétences et de leur singularité sur le marché. Ce sentiment est d'autant plus ancré que ces croyances seraient, toujours du point de vue de la plupart des joueurs, également partagées par un ensemble d'employeurs. Nous le verrons dans cet ouvrage, ces croyances ne semblent pas totalement infondées puisqu'à niveau de formation comparable, les hockeyeurs gagnent en moyenne davantage que la population suisse correspondante après leur carrière sportive.

Si la saisie des marchés et des contextes économiques dans lesquels s'inscrivent les carrières et après-carrières des hockeyeurs s'avère nécessaire, la thèse défendue ici est que celles-ci doivent également se comprendre au travers de l'économie symbolique¹ dont l'espace du hockey est le siège. Les travaux traitant des carrières sportives mettent souvent l'accent sur les conditions de socialisation, mais très peu sur les échanges de profits symboliques, en particulier sur les processus de reconnaissance. Or les effets de socialisation doivent toujours être connectés aux formes de gratifications symboliques qui donnent du sens et de la valeur à la pratique du sport. Au cours de leur carrière, les hockeyeurs ont été confrontés à des rapports de travail caractérisés par une forte violence physique et symbolique, mais aussi à une série de valorisations liées à leur statut de hockeyeur. Ces valorisations, issues de l'espace sportif comme extra-sportif, viennent confirmer leur statut, alimenter un sentiment d'élection, donner du sens à leur pratique mais aussi leur donner confiance. Cette économie symbolique laisse des traces dans l'après-carrière. Elle permet de comprendre qu'après la grandeur du temps sportif, certains joueurs passent par une « *épreuve de la petitesse* » (Guiot, Ohl, 2008) ou que d'autres conservent un sentiment de grandeur. Ces effets peuvent donc être néfastes en provoquant un sentiment de déclassement ou en exacerbant les difficultés à mobiliser d'autres registres de valorisation que celui du hockey, mais également bénéfiques

¹ Une économie symbolique est un espace d'interactions ou d'échanges dans lequel la valeur associée aux biens et aux personnes repose sur un principe de reconnaissance. Sans reconnaissance, elle demeure une économie en puissance, stérile et sans effet. Son efficience dépend des croyances des individus, de la légitimité ou du crédit qu'ils décident de lui accorder. Par exemple, avoir été sportif professionnel peut être reconnu comme un capital ou une compétence par certains employeurs, mais également ne rien signifier – voire constituer un capital négatif – pour d'autres recruteurs. Comme le rappelle Pierre Bourdieu, « *le capital symbolique n'est pas autre chose que le capital économique ou culturel lorsqu'il est connu et reconnu* » (1987, p. 160).

en alimentant un sentiment de confiance au travail ou en étant parfois déterminants dans les processus d'insertion.

Les travaux sociologiques portant sur les après-carrières sportives – tout comme les discours médiatiques² – se focalisent principalement sur ce que les athlètes doivent abandonner lorsqu'ils se retirent ou plus largement sur ce qui change. L'arrêt de carrière est ainsi associé à une «*déposse(ssion) du capital de prestige*» (Papin, 2007, p. 273), à un «*rétrécissement de [la] surface sociale*» (Guiot, Ohl, 2008, p. 387), voire plus radicalement à une «*petite mort*» (Eisenberg, 2007, p. 71). Sans remettre en question ces constats – partagés pour la plupart –, ce travail vise plutôt à mettre en lumière ce qui ne change pas, ce qui perdure, les traces laissées par la pratique.

D'une part, l'analyse des différentes dimensions de la transition professionnelle des hockeyeurs permettra d'observer l'héritage plus ou moins important du passé sportif : dans les secteurs professionnels pénétrés, les types de postes occupés, le niveau de salaire perçu, mais aussi plus qualitativement au sein des processus de recrutement, du rapport à la nouvelle activité, des modalités d'engagement et du sentiment de compétence au travail. D'autre part, soucieux de ne pas appréhender l'après-carrière uniquement sur le versant professionnel, nous verrons que la manière dont les ex-sportifs sont perçus dans les interactions et les liens extra-professionnels que certains conservent avec le milieu illustre également l'empreinte laissée par le hockey.

Penser les carrières et après-carrières dans leurs multiples configurations

Les conditions de réussite des carrières sportives ne reposent pas essentiellement sur la détention, certes nécessaire, d'un capital corporel – entendu comme l'ensemble des qualités physiques, techniques et tactiques incorporées –, pas plus que sur un talent inné (Schotté, 2012). La conversion du capital corporel en capital sportif – entendu comme l'ensemble des propriétés sportives reconnues (voir encart) – dépend de

² Se référer aux titres des articles publiés dans le quotidien régional romand *Le Matin* – impliqué dans l'actualité sportive – parallèlement à la genèse de la recherche : «*Pourquoi tant de champions ne supportent pas la retraite ?*», «*Le grand malaise des hockeyeurs désocialisés du jour au lendemain*», «*Un sportif qui s'arrête, c'est un peu comme s'il perdait sa maison*», «*Hockey : Soudain, tout est fini*».

la reconnaissance à la fois d'un réseau d'acteurs sportifs (dirigeants, entraîneurs, agents, joueurs) et d'un auditoire plus large (médias, pairs, famille, conjoint, employeurs).

S'il entend faire carrière dans l'espace professionnel du hockey, le joueur doit être capable de se positionner sur le marché en se rendant visible et désirable, d'établir et d'entretenir une relation de confiance avec l'entraîneur, de s'intégrer dans une équipe et une organisation, de respecter la hiérarchie et les consignes, d'adopter un comportement conforme aux exigences des organisations, pour ne citer que quelques-unes des conditions nécessaires à la reconnaissance de son capital corporel.

Le même raisonnement s'applique aux après-carrières. À l'exception des métiers qui pourraient mettre directement à profit les compétences physiques, techniques, voire tactiques, le capital corporel est souvent peu mobilisable tel quel après la carrière. Ce sont d'autres qualités qui sont prêtées aux ex-hockeyeurs, celles que les employeurs veulent bien leur reconnaître, celles qu'ils associent plus ou moins à l'expérience du hockey professionnel. Une fois de plus, que leur transfert soit réel ou imaginaire, ce sont surtout les croyances développées à leur égard, leur économie symbolique, qui sont au centre de l'attention. Par ailleurs, et nous le verrons, si les transitions professionnelles sont fortement influencées par la durabilité et la reconnaissance variable des carrières sportives – autrement dit par le volume de capital sportif détenu –, elles ne sont jamais indépendantes des autres ressources des joueurs et des contextes professionnels d'insertion.

Le capital sportif

Les sociologues du sport se sont saisis de la notion de capital sportif en explorant, à raison, ses différentes dimensions. La plupart des travaux appréhendent le capital sportif comme une forme spécifique de capital culturel ; ce dernier peut ainsi être décliné à l'état objectivé, institutionnalisé et incorporé (Forté, Mennesson, 2012). À l'état objectivé, il renvoie à des supports matériels comme des articles ou des films sportifs, des médailles ou des coupes ; à l'état institutionnalisé, aux titres et statuts décernés par l'institution sportive (Fleuriet, Schotté, 2008 ; Forté, Mennesson, 2012). À l'état incorporé – autrement dit le capital corporel –, il désigne d'une part les savoir-faire et savoir-être spécifiques à la pratique et qui sont incorporés de façon durable

(Faure, Suaud, 1999; Bertrand, 2008), c'est-à-dire les compétences physiques, techniques et tactiques, ou plus largement les ressources et dispositions acquises dans l'expérience de la pratique (goût de l'effort, discipline, abnégation, etc.); d'autre part, le paraître sportif (Hidri Neys, Bohuon, 2011), soit une forme de capital corporel représentant l'«allure sportive» ou dans certains cas le «physique de l'emploi» (Gasparini, Pichot, 2011). Si ces travaux alimentent la connaissance du phénomène sportif, cette polysémie fait du capital sportif une notion difficilement mobilisable et maniable. C'est pourquoi, dans cet ouvrage ce dernier est appréhendé uniquement comme un capital symbolique. Au-delà du volume de capital corporel détenu, il s'agit surtout de tenir compte de sa reconnaissance, puisque ses propriétés n'ont valeur de capital (sportif) qu'à condition d'être reconnues. Cette reconnaissance est surtout d'ordre symbolique dans la mesure où elle dépend des représentations des individus qui l'évaluent, au sein comme hors de l'espace sportif. En fin de compte, le capital sportif peut être mobilisé dans son espace originel – c'est-à-dire dans l'espace du hockey, tant que le joueur est encore en activité – mais également dans d'autres espaces, pour autant que ses propriétés soient reconnues, symboliquement, comme un capital. Hors de l'espace sportif, ce n'est donc pas le capital corporel qui est en jeu mais le capital sportif comme capital symbolique, qui s'accompagne généralement d'une série de croyances liées à son potentiel transfert dans d'autres espaces ou secteurs professionnels.

La plupart des travaux sociologiques s'accordent sur le fait qu'une carrière sportive de haut niveau a un effet plutôt favorable sur la trajectoire professionnelle (Conzelmann, Nagel, 2003; Baltisberger, Nagel, 2016; Lopez de Subjana et al., 2020), y compris en Suisse (Schmid et al., 2021).

Si cet effet est plutôt bien documenté, celui du niveau de reconnaissance de la carrière sportive manque de repère. Les rares travaux qui en tiennent compte – en partie issus de la littérature psychosociale – font état de résultats contradictoires: certains montrent que plus la carrière sportive a été reconnue plus la situation professionnelle dans l'après-carrière est favorable (Cecic Erpic et al., 2004; López de Subijana et al., 2020), alors que d'autres n'observent aucun lien significatif (Nagel, Conzelmann, 2006). Dans la mesure où ces enquêtes mêlent des athlètes issus de nombreuses

disciplines, ces divergences ne sont guère étonnantes. Les pratiques sportives sont ancrées dans des configurations propres et n'occupent pas la même place symbolique dans l'espace sportif et extra-sportif : elles ne jouissent pas de la même reconnaissance, du même impact médiatique, de la même économie, des mêmes réseaux. Les taux de conversion du capital sportif ne sont donc pas comparables d'une pratique à l'autre.

Et c'est là un des apports majeurs de cette enquête : nuancer les résultats en fonction du niveau de reconnaissance de la carrière sportive, et ce pour une même pratique. Ne pas en tenir compte revient à considérer que les sportifs de haut niveau d'une même discipline connaissent le même type de carrière et qu'ils disposent des mêmes ressources – notamment de la même reconnaissance de leur passé sportif – pour appréhender leur après-carrière. Or, l'élite sportive est traversée d'importantes inégalités – économiques comme symboliques –, y compris au sein d'une même discipline. L'élite du hockey suisse ne fait pas exception. Les joueurs partagent le même maillot, la même passion, assistent à un même nombre d'entraînements et de rencontres mais ne connaissent pas la même expérience du hockey ni la même après-carrière selon le niveau de reconnaissance de leur carrière sportive.

Parallèlement, les carrières des hockeyeurs doivent être insérées dans leurs configurations sociales et décomposées en différentes histoires sectorielles (familiale, scolaire, conjugale) afin d'en saisir les déterminants. Les histoires individuelles doivent également être contextualisées dans leurs configurations historiques. Analysant différentes générations d'athlètes, plusieurs travaux sociologiques (Conzelmann, Nagel, 2003 ; Papin, 2007 ; Fleuriet, Schotté, 2011 ; Baltisberger, Nagel, 2016) montrent à ce titre l'effet des contextes historiques sur les transitions professionnelles des sportifs de haut niveau.

Ces quelques clés de lecture des carrières et après-carrières sportives invitent à les appréhender en termes de « configurations » (Elias, 1985 ; Elias, Dunning, 1994), c'est-à-dire à identifier des réseaux d'interdépendances plutôt que des « causes » et des « effets ». Penser en termes de configuration *« c'est raisonner non plus en termes d'individualités reliées les unes aux autres mais en termes de relations, forcément variables entre des positions définies par le système de ces relations »* (Heinich, 2002, p. 92). Les configurations peuvent être appréhendées comme des formes récurrentes d'interactions. Avoir recours à cette conceptualisation permet ainsi d'articuler l'observation des logiques d'interaction et celles des transformations des espaces observés, sans nécessairement faire de l'individu et de la société des

entités différentes (Elias, 1987, p. 87). Autrement dit, elle permet de rendre compte de la fabrique du capital sportif et de sa reconnaissance – durant la carrière mais aussi durant l’après-carrière – au travers de différents types d’interactions – au sein ou hors de l’espace du hockey – tout en tenant compte des transformations de l’économie du hockey et plus largement de celles de la société.

Penser les carrières et les après-carrières des hockeyeurs en termes de configurations peut paraître commode dans la mesure où Norbert Elias et Eric Dunning se sont initialement appuyés sur la dynamique formée par les joueurs lors d’une rencontre de football afin de définir et expliciter la dimension relationnelle du concept. Sa portée est pourtant plus large et ne se limite pas à l’aire de jeu. Cette conceptualisation s’applique autant à une confrontation sportive qu’aux institutions qui l’organisent, autant à un petit parti politique qu’à une nation voire à un processus de civilisation. Et c’est bien ce qui est aussi visé avec l’objet de ce livre: les carrières et après-carrières sont prises dans des réseaux d’interdépendances qui dépassent largement l’espace du hockey et qui sont « *intimement et souvent inextricablement mêlé(e)s au tissu social* » (Dunning, 1986, p. 284). Le crédit accordé à l’économie symbolique du hockey en dehors de l’espace propre de la pratique – par les médias, les pairs, la famille, les rencontres amoureuses, les employeurs –, en atteste.

De même, le rapport à l’après-carrière développé par les joueurs obéit également aux configurations en vigueur à une époque donnée, à une « *économie psychique située socialement et historiquement* » (Elias, 2003). Au fil des générations, les transformations structurelles de l’économie du hockey – et du contexte économique plus large dans laquelle elle s’inscrit – iront de pair avec une conscience accrue d’une nécessaire anticipation de cette étape.

Penser les carrières et après-carrières à l’aune de la professionnalisation du hockey suisse

La compréhension de ces carrières et après-carrières diffère selon la période observée. Les premiers hockeyeurs professionnels sont apparus en Suisse au début des années 1980. Si ce passage de l’amateurisme au professionnalisme marque un tournant, les carrières ne se réalisent pas pour autant dans les mêmes conditions dix, vingt ou trente ans plus tard.

L'inéluabilité de la transition professionnelle demeure une constante dans l'appréhension de l'après-carrière des hockeyeurs, mais elle s'éclaire de manière différenciée en fonction de l'état de professionnalisation³ de la pratique. En interrogeant trois générations de joueurs, cet ouvrage cherche donc également à rendre compte des effets de la professionnalisation de la pratique sur la manière de faire carrière et d'en sortir.

Durant les années 1970, la question de l'après-carrière existe, mais elle se pose en des termes différents puisque la quasi-totalité des joueurs de Ligue nationale⁴ travaillent à temps plein en parallèle. Si cette décennie est marquée par une croissance démographique sportive (Lamprecht, Stamm, 1998) – pour le hockey en Suisse on passe de 10 000 à 20 000 joueurs –, l'offre de professionnalisation demeure relativement faible au sein des clubs de LNB comme des clubs de LNA. La situation vécue par les joueurs de hockey fait écho aux conditions de maintien de l'amateurisme retrouvées plus largement dans le champ sportif (Wahl, Lanfranchi, 1995). Les premiers hockeyeurs ayant pu vivre de leur activité sportive apparaissent au début des années 1980. Quelques privilégiés découvrent soudainement « *qu'il y a de l'argent* » et ouvrent ainsi la voie aux générations futures.

Le hockey sur glace connaît des évolutions majeures lors des trois décennies suivantes. L'introduction du système des *playoffs*⁵ lors de la saison 1985/86 marque à ce titre un tournant symbolique. Plus qu'un nouveau système d'affrontement, ce passage renvoie surtout à une

³ La professionnalisation des organisations sportives renvoie à différents types de discours issus du sens commun ou des sciences sociales (Chantelat, 2001, pp. 15-16) : concernant le sens commun, la professionnalisation repose sur l'officialisation de la rémunération des sportifs et sur l'engagement exclusif des sportifs dans leur activité ; concernant les sciences sociales, elle renvoie à la rationalisation des techniques de l'entraînement sportif, à la transformation d'une activité gratuite en une activité rémunérée, à la rationalisation du fonctionnement organisationnel et à la structuration institutionnelle d'une profession. L'arrivée de nouveaux acteurs dans le champ – souvent issus du monde économique – aura notamment pour effet « *de créer, à travers un jeu complexe de relations d'interdépendances sociales, de nouvelles exigences comportementales pour les sportifs de haut niveau* » (Frauenfelder, 2009, p. 35).

⁴ La Ligue nationale (LN) de hockey comprend les deux championnats les plus élevés en Suisse : la Ligue nationale A (LNA), le premier niveau, et la Ligue nationale B (LNB), le second niveau. Depuis 2017, la LNA s'appelle la *National League* et la LNB la *Swiss League*. Dans cet ouvrage, les appellations historiques LNA et LNB sont conservées car ce sont elles qui ont été mobilisées par les joueurs interrogés.

⁵ Système dans lequel les huit meilleures équipes de la saison régulière s'affrontent dans une seconde partie de championnat, pour le titre ou pour une éventuelle promotion. Lors de cette saison, on enregistre également une hausse du nombre de clubs en LNA (de huit à dix) et une chute drastique du nombre de clubs en LNB (de seize à dix).

évolution dans l'esprit de professionnalisation: «*On change de monde! C'est là que ce qu'on pressentait les années précédentes se cristallise, ça se concrétise, ça devient vraiment sérieux*», assure le journaliste passionné et observateur averti Pascal Bertschy, précisant toutefois que «*les réels effets de la professionnalisation ne sont encore pas vraiment effectifs*».

Les années 1990 sont le témoin de la concrétisation de l'esprit de professionnalisation. Le début de la décennie est marqué par l'émergence d'un nouvel acteur qui renseigne sur la transformation du marché: l'agent de joueur. Par ailleurs, le budget des clubs de l'élite double, passant en moyenne de 4 à 8 millions de francs suisses. Afin de soutenir cet accroissement économique, le nombre de matchs dans le championnat régulier augmente – de trente-six à quarante-quatre matchs lors de la saison 1996/97 – ainsi que le nombre d'équipes en LNA comme en LNB – de dix à douze lors de la saison 2001/02. Pour parachever ce cheminement vers des structures plus professionnelles, les clubs sont contraints, à la fin des années 1990, de se muer en personnes morales – société anonyme (SA) – pour obtenir une licence et le droit d'évoluer en LN. Ces mesures concrètes de professionnalisation s'observent parallèlement dans le développement de filières de formation scolaire adaptées aux sportifs, qui ont commencé à être fréquentées régulièrement par les hockeyeurs à partir du milieu des années 1990.

Dans les années 2000, les budgets de la plupart des clubs de LNA continuent leur progression et oscillent désormais autour des 10 millions, certains clubs dépassant même la barre des 15 millions. Les budgets des clubs de LNB stagnent quant à eux entre 2 et 4 millions, ce qui laisse entrevoir des espoirs de promotion relativement faibles. Si la LNA reste en théorie une ligue ouverte, elle deviendra, dans les faits, de plus en plus fermée. Les clubs de LNA sont désormais gérés comme de petites et moyennes entreprises (PME), à l'image du club de Fribourg-Gottéron, qui emploie au début des années 2010 une septantaine de collaborateurs à plein temps. Lors de la saison 2006/07, la Ligue suisse de hockey vend une partie des droits de retransmission télévisuelle des matchs de LNA à des chaînes privées. Les droits passent de 3,5 à 8,5 millions, puis sont renégociés en 2012 à hauteur de 19 millions de francs par saison. Au niveau sportif, l'équipe nationale se classe régulièrement parmi les huit meilleures équipes du monde et le championnat suisse acquiert une reconnaissance au niveau européen et mondial, qui se traduit notamment par un plus grand nombre de joueurs suisses accédant à la *National Hockey League* (NHL), la ligue de référence nord-américaine.

La professionnalisation et la marchandisation croissante du hockey sur glace en Suisse dans le courant des années 1990, puis des années 2000, engendrent des aspirations à un engagement plus exclusif. Le nombre de salariés dans le hockey augmente linéairement pour atteindre et se stabiliser autour de 450 à 500 professionnels. Bien sûr, le hockey n'est pas le seul sport permettant de gagner sa vie en Suisse, mais seule une poignée de sportifs peuvent vivre de leurs performances en tennis, ski, athlétisme, basket-ball ou volley-ball. En revanche, le hockey – la même logique s'applique au football – offre cette option à un nombre plus important d'individus, et peut en conséquence accroître les aspirations.

Parallèlement à sa professionnalisation, le hockey sur glace occupe de surcroît une position privilégiée en Suisse⁶ en étant l'un des sports les plus médiatisés et pour lequel la population manifeste le plus d'intérêt (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2014, p. 47). Cet engouement se traduit par une importante couverture médiatique de la pratique, mais également par une fréquentation soutenue des patinoires puisque le championnat de hockey suisse est le plus suivi en Europe depuis de nombreuses années⁷. Cette configuration contribue à produire une «économie de la célébrité» (Turner, 2007 ; Heinich, 2011) qui, même si elle demeure localisée, renforce et alimente l'économie symbolique du hockey ainsi que les aspirations à faire carrière.

Dans ce contexte de mutations, qui s'inscrit plus largement dans un processus d'internationalisation et de globalisation du marché du hockey (Whitson, Gruneau, 2006), il n'est pas étonnant que les jeunes pratiquants ambitionnent, davantage que dans d'autres disciplines, de donner la priorité à leur pratique. Le hockey peut légitimement devenir l'activité autour de laquelle se structurent les autres engagements qui sont, eux, parfois mis entre parenthèses ou dévalués – on pense notamment à l'effet sur les parcours de formation. La force d'attraction de la pratique serait d'autant plus forte que le hockey semble également être l'un des lieux de structuration du

⁶ Le rôle symbolique du hockey en Suisse n'est pas comparable avec celui au Canada (Whitson, Gruneau, 2006), mais il joue aussi un rôle important. Le développement du hockey peut être lié au succès des sports d'hiver en Suisse ; à la fin des années 1920, cette pratique était l'une des cinq activités sportives obligatoires à l'école (avec la gymnastique, le ski, la nage et la marche). Le hockey en Suisse est plus populaire que dans les pays environnants et jouit d'un processus de professionnalisation plus abouti – se référer par exemple à la thèse de Nicolas Delorme (2011) sur l'échec de la professionnalisation du hockey en France. Il semble être utilisé pour affirmer une identité nationale singulière différenciant la Suisse.

⁷ Avec une moyenne d'environ 7 000 spectateurs par match, la LNA, le niveau le plus élevé du championnat suisse, est la ligue de hockey la plus suivie en Europe. Ce taux reste relativement bas en comparaison de la NHL (autour de 17 000), mais reste très élevé étant donné que la Suisse ne compte que 8 millions d'habitants.

jeune athlète viril. Surreprésenté en Suisse de manière quasi exclusive par des hommes, l'espace du hockey véhicule des normes mettant en scène certains préceptes de la masculinité hégémonique comme la valorisation de l'affrontement, de la domination physique et symbolique de l'adversaire ou encore de la banalisation des blessures et de la douleur. L'espace du hockey représenterait d'ailleurs, avec celui du football, des lieux de tension genrés pour les journalistes sportives qui doivent interagir avec les joueurs (Schoch, 2013). En concurrence directe sur le marché du sport avec le football – l'un des autres sports rois en Suisse –, la place symbolique du hockey se définit également en opposition à ce dernier en étant, selon les discours des joueurs, une pratique qui produirait de « vrais hommes » et qui incarnerait le fief de la virilité sportive en Suisse (Moret, Ohl, Tracllet, Clémence, 2018).

Outre l'attrait grandissant pour le hockey suscité par sa place symbolique et sa professionnalisation, ce sont parallèlement les conditions de pratique qui s'en trouvent transformées. Au fil des générations, les joueurs sont confrontés à une concurrence et à une mobilité accrues sur le marché du hockey, mais également soumis à une expérience de la pratique plus rationalisée et probablement moins enchantée. Ces injonctions au professionnalisme toujours plus marquées modifient progressivement la perception de l'activité et favorisent l'association du hockey à un travail. Dans une relation d'interdépendance, l'évolution des rapports à la pratique a des effets sur l'appréhension de l'après-carrière en rendant notamment, nous le verrons, l'anticipation de cette étape plus évidente pour les joueurs.

Cet ouvrage nous plonge dans la culture du hockey et ses transformations récentes; il entend également dépasser certaines idées préconçues. Appréhender les expériences des hockeyeurs conduit certes à interroger les succès, les valorisations et la dimension enchantée des carrières, mais aussi les souffrances, les carrières entravées ou avortées à cause des blessures, la précarité d'une partie des joueurs et la violence des relations de travail. Tirer le fil des après-carrières permet d'accéder à cet univers contrasté.

Les huit chapitres de ce livre retracent les parcours des hockeyeurs avant leur entrée dans l'espace professionnel du hockey (chapitres 1 et 2), pendant leur carrière sportive en LN (chapitres 3, 4, et 5) pour déboucher finalement sur leur après-carrière (chapitres 6, 7 et 8).

L'enquête et son déroulement

L'analyse développée dans cet ouvrage repose sur une enquête mêlant 605 questionnaires biographiques⁸ et 45 entretiens semi-directifs. La récolte de données s'est déroulée en trois phases : une pré-enquête qualitative avec une série d'entretiens (9) destinée à entrer dans le terrain et à l'explorer, suivie d'une enquête quantitative par questionnaires permettant principalement de situer les individus interrogés ; enfin, une seconde enquête qualitative avec des entretiens ciblés de profils types (36) établis sur la base des données récoltées dans le questionnaire.

Les joueurs concernés par l'enquête

Les hockeyeurs suisses nés entre 1963 et 1992 et ayant joué au moins une saison à l'un des deux plus hauts niveaux du championnat suisse (LNA et/ou LNB) constituent la population de cette enquête. Au total, 1 814 joueurs correspondent à ces critères, dont 1 353 ont pu être contactés. En fin de compte, 605 joueurs ont répondu au questionnaire renvoyant à un taux de réponse très satisfaisant de 44,7% et à une couverture de la population totale de 33,4%.

⁸ L'enquête biographique par questionnaires permet d'inscrire les données dans le temps biologique (âge) et historique (époque). Cet outil est particulièrement adapté, d'une part, pour appréhender simultanément les différents engagements des hockeyeurs au cours de leur carrière et, d'autre part, pour cerner les potentiels effets de génération qui structurent les biographies.

Les joueurs devaient donc avoir accédé à la LN pour être sélectionnés. Ce critère renvoie principalement à une forme d'accomplissement symbolique qui recouvre une diversité de positions en termes de reconnaissance et de durée de carrière. Ce qui est visé avec ce critère est ainsi moins l'assurance d'avoir des joueurs intégrés professionnellement de façon durable qu'un sentiment d'appartenance à une élite sportive, fût-elle ponctuelle.

Deux raisons principales motivent et justifient le choix de remonter jusqu'à l'année de naissance 1963. La première est d'ordre théorique et contextuel. Cette borne permet d'approcher des joueurs qui ont effectué la quasi-intégralité de leur carrière dans le mode de championnat encore en vigueur actuellement, c'est-à-dire dès l'introduction des *playoffs* (saison 1985/86). Elle correspond également aux premiers joueurs ayant pu vivre des revenus du hockey dès leur entrée en LN. Autrement dit, ce choix permet d'enquêter sur une population ayant intrinsèquement une cohérence propre. La seconde raison découle plutôt d'une contrainte pragmatique. Le recensement informatisé des joueurs n'a été réalisé qu'à partir de ladite saison 1985/86. L'analyse de la base de données disponible a révélé que la représentativité des joueurs nés avant 1963 était insuffisante avec une nette sous-représentation dès l'année 1962.

À l'autre extrémité, la décision de s'arrêter aux joueurs nés en 1992 s'explique quant à elle plus simplement par le fait que la base devait comprendre des joueurs suffisamment âgés pour permettre de tirer des conclusions valables en lien avec l'après-carrière.

Découpage de la population en trois cohortes

L'intervalle relativement large considéré comprend plusieurs générations de joueurs : trente ans séparent le plus jeune joueur de l'échantillon du plus âgé. Comme cela a été vérifié au travers des entretiens, *«une génération n'est pas seulement un groupe d'âge; c'est une cohorte qui porte aussi les marques des mutations culturelles, économiques, sociales, technologiques, voire historiques»* (Méda, Vendramin, 2010, p. 7). La génération est ainsi prise comme un «proxy du contexte», au sens d'un intermédiaire qui renseigne sur l'état de la structure sociale, des institutions et des organisations, voire d'un certain air du temps. Chaque génération de joueurs est entrée dans l'espace du hockey quand celui-ci avait des caractéristiques particulières en termes institutionnels, d'offres de formations scolaires et sportives, d'opportunités professionnelles, de possibilités de projection.

Les évolutions sociétales liées au marché de la formation et de l'emploi, conjuguées aux changements structurels observés dans l'espace du hockey suisse, invitent à découper la population en plusieurs cohortes. Bien que sa pertinence puisse être discutée, un tel découpage repose sur une série d'indicateurs qui transforment les expériences des individus. Afin de délimiter les bornes des cohortes, une série d'évolutions et d'événements marquants dans l'espace du hockey suisse ont été placés sur une ligne du temps et interprétés selon l'effet qu'ils pouvaient avoir sur les parcours.

À l'issue de ce travail, le choix s'est porté sur un découpage de la population en trois cohortes de dix ans : **1963-72**, **1973-82** et **1983-92**, nommées respectivement cohorte **A**, **B** et **C**, et labellisées par extension la cohorte des *Aînés*, des *Benjamins* et des *Cadets*, en référence à leur ordre d'arrivée au sein de la « famille du hockey ». Afin de faciliter le suivi générationnel et la lecture de cet ouvrage, les *Aînés* ont un prénom d'emprunt qui commence par **A**, respectivement par **B** pour les *Benjamins* et par **C** pour les *Cadets*.

Les catégories constituées ne sont toutefois pas hermétiques. Un *Aîné* en fin de carrière a pu évoluer en même temps qu'un *Cadet* en début de carrière et, partant, être confronté aux mêmes événements : par exemple à l'émergence des agents de joueur ou des structures sport-études. Or, être confronté à ces événements à l'âge de quinze ans ou de trente-cinq ans n'a pas la même signification pour les individus ni le même effet sur les parcours. Ainsi, des chevauchements peuvent être observés, mais il importe surtout de tenir compte de l'articulation diachronique et synchronique des événements. Le découpage opéré repose sur certains compromis, mais il s'appuie sur les éléments structurels qui concernaient le plus une cohorte : au début de leur carrière, les *Aînés* n'ont par exemple pas eu l'opportunité de fréquenter des structures sport-études, n'ont pas accédé à la LN par l'intermédiaire d'un agent et n'ont pas connu d'organisations orientées vers une rationalisation de la production de la performance. On se retrouve donc au cœur de la dynamique entre temps social et temps historique, où les individus évoluent et agissent en fonction des configurations qui s'imposent à eux.

Entre terrain connu et terre inconnue...

Puisque le rapport au terrain constitue un élément clé de «l'univers interprétatif» (Paillé, Mucchielli, 2008), il apparaît indispensable de décrire la relation particulière qui m'unit à ce dernier.

Le hockey a pour ainsi dire toujours fait partie de mon quotidien, rythmé mes semaines, séquencé mon agenda annuel. À l'instar des personnes que j'ai observées, j'ai également dû apprendre à patiner et à maîtriser les gestes et les techniques de cette pratique. Comme eux, je me suis engagé dans le but de m'amuser, puis dans un esprit plus compétitif, jusqu'à pratiquer quasiment tous les jours, voire parfois deux fois par jour. Même si mon parcours au sein de l'élite est très modeste, j'aurais pu faire partie de l'échantillon des personnes observées, faisant de moi un *insider*, au sens strict du terme.

À ce moment-là, je ne savais pas encore que je me lancerais dans un travail de recherche, mais cette connaissance intime du terrain demeure. Bien que je n'aie pas formellement effectué d'observations dans le cadre de ce travail, ma première démarche a été d'«*apprendre à utiliser au profit du travail intellectuel l'expérience acquise dans la vie*» (Mills, 1997 [1967], p. 200) et ainsi de bénéficier déjà des enseignements de ce que Martin Bulmer (1982) nomme une «*observation participante rétrospective*».

De manière générale, cette familiarité et cette connaissance des rouages m'ont permis de pénétrer plus facilement le terrain, d'avoir un rapport privilégié avec les enquêtés et de gagner du temps en me focalisant sur certaines dimensions des parcours. Si j'ai la chance de posséder une «familiarité de membre» (Coulon, 1987, p. 43), les avantages qu'elle autorise n'ont d'égales que les difficultés qu'elle soulève. Ce terrain m'apparaît si familier que cette connaissance peut conduire à des pièges car elle repose sur une vision individuelle et une expérience personnelle de cet univers. De plus, cette configuration de recherche, avec un chercheur au statut d'*insider* et impliqué dans le terrain, expose le travail à la critique d'une démarche militante, voire de réhabilitation des hockeyeurs. Il a donc fallu mettre à distance un monde que je connais a priori plutôt bien; autrement dit, réussir à «*rendre étranger ce qui est familier*» (Beaud, Weber, 1998, p. 146). En ce sens, la recherche s'inscrit dans une démarche compréhensive qui privilégie une neutralité axiologique. Je n'ai aucun intérêt à redorer le blason de cette population ni à le ternir d'ailleurs, mais souhaite simplement mieux comprendre les parcours et leur diversité.

Au-delà de cette expérience du terrain, ce dernier apparaît pourtant, lorsque l'on change d'échelle d'observation, comme une terre inconnue. De manière générale, les études sur les sportifs de haut niveau font défaut en Suisse. Si quelques indicateurs sociaux en fonction des types de sport existent (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2009), ces données regroupent aussi bien le joueur occasionnel que le sportif de compétition. Ma démarche méthodologique a donc en partie été orientée par un déficit de connaissances: aucune donnée sociodémographique ou aucun recensement n'existe sur l'élite du hockey suisse. Par une étude systématique du vécu et du devenir des hockeyeurs, je cherche ainsi à combler un vide empirique sur cette population.

En conséquence, cette connaissance asymétrique de l'espace professionnel du hockey au départ de l'enquête m'a incité à concentrer mes efforts sur des niveaux d'analyse qui me permettaient de combler des dimensions jugées lacunaires. Ma connaissance de proximité du terrain – mais aussi les enjeux de ma problématique – m'a ainsi conduit à écarter la méthode d'observation au profit d'autres méthodes plus adaptées à mon objet. Si ma préférence personnelle se porte sur les méthodes qualitatives, l'état des données objectivées disponibles sur les hockeyeurs en Suisse m'a toutefois rapidement confronté à la nécessité de défricher le terrain en menant une enquête quantitative sur cette population. Mon inclination pour les démarches qualitatives m'a par la suite naturellement conduit à articuler cette enquête avec des entretiens.

Chapitre 1

S'engager dans le hockey

Les engagements dans le hockey⁹ expriment initialement un goût, mais de quelle nature ce dernier est-il ? Un goût familial ou d'une position sociale ; celui d'un quartier, d'une localité, d'une région, voire d'une nation ; celui de ses pairs, d'une valorisation symbolique ou d'une affirmation sexuelle ? Difficile en effet d'omettre que le hockey est fortement genré quand en Suisse 98 % de ses pratiquants sont des hommes¹⁰. Par ailleurs, si l'engouement pour le hockey sur glace est marqué en Suisse, on ne peut pas en dire autant dans les pays qui l'entourent. La naissance et le développement du goût pour le hockey doivent faire l'objet d'une analyse sociologique afin d'en identifier les déterminants, mais aussi les conditions dans lesquelles il peut émerger et se développer. L'inscription de sa construction au sein de configurations permet d'éviter toute forme de naturalisation ou d'essentialisation du goût.

Les engagements dans le hockey partagent, avec d'autres activités, la particularité de se réaliser à un âge relativement précoce, une spécificité

⁹ La lectrice ou le lecteur est rendu-e d'emblée attentif-ive au fait que les données présentées ne sont pas représentatives de l'ensemble des individus qui s'engagent dans le hockey en Suisse, mais seulement de la minorité qui accédera ultérieurement à la LN, qu'ils s'y établissent durablement ou non. Autrement dit, l'analyse ne porte pas sur des engagements ordinaires mais sur la genèse d'un processus conduisant ultérieurement les individus à faire partie d'une élite, celle des hockeyeurs suisses de LN.

¹⁰ Sur les quarante-quatre pratiques sportives recensées par l'enquête portant sur la consommation sportive des Suisses, le hockey sur glace est la pratique avec la plus large représentation d'hommes (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2014, p. 19).

qui accorde un rôle prépondérant aux familles. À l’instar des engagements dans le domaine artistique – comme la danse et la musique –, de nombreux travaux ont mis en évidence l’influence marquée de la socialisation familiale dans le choix précoce d’une activité sportive¹¹. Ces travaux rendent compte, dans la majorité des cas, de processus de transmission familiale d’un système de dispositions favorables à l’égard des activités pratiquées et mettent en exergue l’effet différencié de l’origine sociale sur le choix des pratiques et sur les modalités d’investissement. Malgré un processus fréquent de reproduction caractérisé par la transmission parentale d’un goût pour le sport, tous ne sont pas pour autant des héritiers sportifs. La plupart des travaux identifient d’ailleurs également, même s’ils demeurent minoritaires, des conditions d’accès et « *des modes de socialisation différenciés selon les configurations familiales* » (Forté, Mennesson, 2012, p. 12). Ainsi, s’il ne s’agit pas de nier l’effet de la socialisation familiale ni que les différentes pratiques sont socialement marquées, il importe de ne pas figer les goûts dans un milieu et une configuration sociale ou familiale, mais bien de rendre compte de la diversité des cas observés.

Appréhender l’économie du goût implique également de questionner la rencontre entre une offre et une demande, entre un marché et de potentiels pratiquants. Les enquêtes sur les consommations sportives montrent en effet que la proximité de l’offre est un facteur important dans les incitations à pratiquer une activité (Aubel, Lefèvre, Tribou, 2008 ; Mignon et Truchaut, 2002). Il s’agit autrement dit de dépasser les goûts comme marqueurs sociaux en réintroduisant « *les pratiques culturelles et les goûts dans un monde réel, fait de possibles mais aussi de contraintes, les rapportant à la fois à des circonstances et des conditions (matérielles, techniques, économiques, institutionnelles)* » (Hennion, 2005, p. 1). Le choix d’une activité sportive peut résulter d’un arbitrage entre différentes modalités d’engagement comme cela a par exemple été observé chez certains nageurs qui n’ont pas nécessairement choisi cette pratique parce qu’ils éprouvaient en premier lieu du plaisir à nager ou un goût pour la natation, mais avant tout parce qu’ils pouvaient être avec leurs amis ou simplement par proximité (Ohl, 1996). Si l’offre ne crée pas nécessairement la demande, elle la rend néanmoins possible ou la facilite. En Suisse, la natation est inégalement pratiquée selon les différentes régions linguistiques, avec

¹¹ Se référer aux travaux suivants : musique (Ravet, 2007 ; Buscatto, 2004), danse (Sorignet, 2001 ; Laillier, 2011), football (Faure, Suaud, 1999 ; Slimani, 2000 ; Bertrand, 2008, 2009), athlétisme (Forté, 2006, 2008), course à pied (Schotté, 2005, 2012), gymnastique (Papin, 2007), cyclisme (Lefèvre, 2007, 2010) ou pour les élites sportives (Fleuriel, 2004).

notamment davantage de pratiquants en Suisse alémanique (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2014, p. 24); or cette région linguistique compte dans le même temps une densité supérieure de piscines (Kempf, Weber, Renaud, Stopper, 2011, p. 17). Nous le verrons, les engagements dans le hockey ne font pas exception et illustrent également une logique de proximité.

Ainsi, le goût n'est pas uniquement une affaire d'interactions au sein des familles, mais il semble également dépendre plus largement du contexte de l'offre. Il s'agit ainsi de ne pas faire fi des contingences du goût. Même si la famille joue un rôle déterminant, le goût ne peut être actif que dans un environnement précis: équipement, densité, temps d'accès à l'offre. L'offre sportive devient ainsi une variable explicative de la construction des goûts. Comprendre comment les goûts pour le hockey se construisent chez les individus implique également de saisir les configurations locales dans lesquelles il peut se développer. Cette posture est d'autant plus pertinente dans un contexte de mutation du marché du hockey sur glace car «à moins de considérer le goût comme une structure figée, on ne peut négliger l'influence des transformations de l'offre qui renouvelle les expériences sociales» (Ohl, 2004, p. 215). Les effets de la transformation de l'espace du hockey sur les conditions sociales d'engagement dans la pratique sont discutés dans la seconde section de ce chapitre.

Enfin, l'attention portée aux configurations familiales et au contexte de l'offre ne doit pas occulter la force d'attraction intrinsèque de chaque pratique sportive, son potentiel pouvoir de valorisation tout comme son imaginaire et son économie symbolique. Comme le suggère Sébastien Fleuriet, la vocation sportive se construit également à partir du double sens de la détermination: celui de l'individu et celui «de la puissance coercitive des institutions sportives» (1997, p. 98). Dans cette optique, Charles Suaud et Jean-Michel Faure affirment ainsi que «l'institution sportive élit le futur champion tout autant que celui-ci choisit son sport» (1997, p. 9). Chaque institution sportive offre un espace de pratique permettant à de nouveaux membres d'expérimenter ou de découvrir des sensations corporelles, puis rapidement, pour certains, un sentiment de compétence et une source de confiance et de valorisation jusqu'alors insoupçonnés. Le hockey sur glace a de surcroît la particularité d'être un sport de vitesse et de contact nécessitant un équipement conséquent. Si le matériel peut constituer une barrière économique pour certaines familles, il contribue pour beaucoup de jeunes hockeyeurs en herbe au pouvoir d'attraction de la pratique et alimente la croyance d'entrer dans un monde enchanté.

I. Pourquoi le hockey ?

La construction du goût pour le hockey repose sur plusieurs dimensions. Même si l'analyse s'appuie en partie sur des hypothèses issues de la littérature portant sur les engagements sportifs – en particulier sur le rôle central de la famille –, les données empiriques l'ont nourrie principalement.

Le témoignage de Blaise (encadré 1.1) est à ce titre emblématique. D'une part, il réunit les principales composantes du développement du goût : la socialisation familiale et celle entre pairs ; les contingences, avec la question de l'accès à l'offre, et éventuellement la concurrence d'autres offres ; mais également la dimension sensorielle et l'économie symbolique de la pratique. D'autre part, il permet d'ouvrir des pistes de réflexion fructueuses pour l'analyse des engagements dans le hockey.

ENCADRÉ 1.1

**Tu peux commencer par me raconter tes débuts dans le hockey...
Ce dont tu te souviens...**

J'en ai pris des pétées dans ma carrière, mais je me souviens quand même encore de comment ça s'est passé! [rires] Pourquoi le hockey sur glace ? Parce que je viens d'une région... enfin mon village y'avait pas autant de sports qu'actuellement... Je faisais du foot l'été, le hockey l'hiver et il y'avait encore la petite gymnastique...

Tu as fait un peu de gym ?

Ouais, mais pas longtemps... [l'air gêné] avec les sandales blanches... enfin bref. J'ai laissé tomber. J'avais mon grand-père qui était gardien, j'avais mon père qui a joué, j'avais mes cousins aussi... Et de fil en aiguille, au bout d'un moment t'as les deux sports qui montent...

Jusqu'à quel âge t'as fait les deux ?

Jusqu'à l'âge de dix ans. J'ai commencé le hockey, j'avais cinq ans et demi-six ans. L'été je faisais le foot, mais je m'entraînais encore à côté pour le hockey. Mais au bout d'un moment il a fallu faire un choix et mon choix a vite été fait de toute façon, je savais... j'étais pas bon en foot. Et j'étais beaucoup plus attiré par ça, parce que... parce que c'était peut-être dans les gènes, c'est dans le sang. Y'a tout un processus de génération qui fait que tu t'emmanches là-dedans.

Donc un environnement plutôt sportif...

*Ouais, et il y avait les frères *** aussi... [dont l'un sera international et comptera plus de mille matchs en LN]. Moi, je viens du village de *** et eux ils habitaient 2 km plus loin, ils étaient déjà beaucoup plus vieux que moi. *** [le futur international] il devait avoir douze-treize ans de plus que moi, c'était un peu le « chief » des deux villages. C'est pas que je m'identifiais, mais... Et il y avait quand même un engouement assez prononcé pour le hockey, parce que moi je suis né au tout début des années 1980... Et c'est là qu'ils ont fait leurs trois titres de champion suisse. En 78, 81 et 83... Et moi j'arrivais là-dedans.*

Donc le fait que tu sois proche de...

Ouais, et le hockey c'est un jeu magnifique, ça va vite, y'a de l'engagement, de l'intensité, moi ça m'a tout de suite plu, quoi! C'était physique, c'était beau, quoi! (Blaise)

Comme cela a été observé chez une part importante d'individus s'engageant dans une activité à vocation, que ce soit dans le milieu artistique (Buscatto, 2004) ou sportif (Bertrand, 2008), on retrouve chez Blaise un discours qui tend à naturaliser, voire à « biologiser » son goût pour le hockey. Dans cette section, les engagements dans le hockey sont appréhendés en essayant de déconstruire les discours du type « être fait ou né pour ça » et de « sociologiser » la construction des goûts.

Par ailleurs, le discours de Blaise suggère également que le choix du hockey pourrait en partie reposer sur l'affirmation d'une identité masculine. La gêne occasionnée par l'évocation de son engagement dans la « petite gymnastique » et du port de « sandales blanches » renvoie diamétralement à son enthousiasme pour « l'engagement », « l'intensité » et la dimension « physique » qu'il associe au hockey. Ces sentiments rappellent la place et le pouvoir symbolique du hockey sur le marché du sport et son adéquation avec certains codes de la masculinité hégémonique. Cette correspondance se traduit par l'identification, voire l'admiration qu'il porte à une figure locale masculine dominante de son sport. La surreprésentation marquée des hommes dans la pratique semble d'ailleurs correspondre aux perceptions des pratiquants puisque près de neuf joueurs interrogés sur dix (89,1 %, soit 449 individus sur 504) considèrent le hockey comme un « sport d'hommes ». Ces représentations sont peut-être également partagées au sein des familles qui, de par leur soutien, se rapprochent d'une certaine conformité normative en élevant de « vrais garçons ».

1. Le rôle des familles

Les débuts précoces dans le hockey – en moyenne vers six ans pour les trois générations observées – renvoient au rôle prépondérant des familles dans le processus d’engagement et dans celui du développement d’un goût pour le hockey. Les relations des familles avec le hockey et plus largement avec le milieu sportif sont d’abord abordées avant de s’intéresser à la question du recrutement social de la pratique.

Des familles engagées dans le sport, dans le sillage du père

La plupart des hockeyeurs suisses ont été socialisés dans des environnements propices au développement d’un goût ou de dispositions positives à l’égard du sport. Au sein des différentes cohortes, nombre de récits renvoient à des portraits de familles engagées dans le milieu sportif, même si les activités parentales ne sont pas directement en lien avec la pratique du hockey. Dans l’optique de souligner l’ethos sportif de la famille, cet environnement familial favorable au sport se décline même pour certains de manière exclusive, comme si le goût pour le sport n’était pas compatible avec d’autres formes d’activités culturelles :

C’est clair qu’à la maison le sport était le principal sujet de conversation, avec mon père c’est pas dire qu’on parlait d’art ou de littérature! [rires] (Armand)

J’ai toujours vécu dans un milieu sportif, dans une famille sportive. Dans ma famille, il n’y a personne qui était dans la musique ou le dessin! (Christian)

L’analyse des données quantitatives confirme la tendance générale dégagée par les entretiens en révélant une forte influence de la socialisation familiale transitant principalement par le père : moins d’un joueur sur cinq (19,4 %) déclare avoir un père qui n’a pas pratiqué une activité physique, alors que plus d’un sur deux (56,1 %) fait ce constat concernant sa mère. Même si des évolutions sont identifiées au fil des cohortes, les générations de parents observées sont caractérisées par un modèle asymétrique où les hommes pratiquent davantage que les femmes¹². Par ailleurs, le

¹² La différence est surtout marquée au niveau des modalités de pratique, avec une part très importante des pères pratiquant en compétition (56%), alors que la moyenne nationale se situe à un niveau nettement inférieur (environ 25%).

type d'activité sportive pratiquée par les pères renvoie à une proximité importante avec l'engagement de leur enfant, puisque plus d'un sur deux est engagé dans un sport collectif (53,8%) dont plus de la moitié dans le hockey sur glace; les mères pratiquent quant à elles majoritairement un sport individuel. La transmission familiale du goût à pratiquer une activité se réalise souvent au travers d'un «parent-clé» en fonction de la connotation genrée de la pratique (Forté, Mennesson, 2012), en particulier lorsqu'il s'agit de sport de compétition, qui demeure un «*fief de la virilité*» (Elias, Dunning, 1994). Les mères sont donc les grandes absentes des discours portant sur l'initiation à la pratique. Ce constat général soutient premièrement l'idée d'une division sexuée des rôles au sein de la famille et, deuxièmement, que les engagements dans le hockey renvoient à des formes d'affirmation masculine.

Malgré cette récurrence, il s'agit parallèlement de ne pas passer sous silence les «*variations familiales des modes d'initiation*» (Bertrand, 2008, p. 75). En effet, les données sur les pratiques sportives des parents des hockeyeurs indiquent également que les futurs joueurs de LN ne sont pas tous des héritiers sportifs¹³. Bien que minoritaires, les joueurs issus de familles non engagées dans le sport existent, des configurations familiales que l'on retrouve par ailleurs plus fréquemment au sein de la classe populaire. Autrement dit, les voies d'accès semblent également se décliner différemment en fonction du recrutement social.

Des familles suisses plutôt bien établies

La pratique du hockey sur glace engendre pour les familles des coûts relativement élevés, liés aux déplacements, aux cotisations – en moyenne 500 francs suisses par année – et surtout au matériel – environ 1 500 francs suisses avec des pièces d'équipement onéreuses à renouveler régulièrement (cannes et patins). S'il convient d'être attentif à d'autres types d'obstacles – notamment à ceux d'ordre culturel ou symbolique –, la dimension économique peut constituer une première barrière à l'entrée pour une certaine frange de la population.

¹³ Avoir un père pratiquant fait varier significativement l'âge d'entrée dans la pratique. Si l'âge moyen d'entrée est de six ans, les individus dont le père a pratiqué le hockey sur glace débutent à cinq ans, alors que les autres commencent à sept ans.

La majorité des hockeyeurs interrogés ont d'ailleurs le sentiment d'appartenir à une famille plutôt à l'aise financièrement, qu'ils jugent leur situation bonne (49%) ou très bonne (14%). Même si elle demeure minoritaire, une part relativement importante des joueurs ont néanmoins déclaré être issus d'une famille ayant une situation financière modeste (30%) voire difficile (7%). Si le recrutement social des footballeurs observés par Julien Bertrand (2008) s'effectue plutôt au sein des classes populaires tout en restant ouvert aux milieux plus favorisés, à l'inverse on peut suggérer que celui des hockeyeurs en Suisse se réalise plutôt au sein des classes favorisées sans pour autant exclure les milieux plus modestes.

Cette perception a été objectivée par le niveau de formation des parents, sensiblement plus élevé – surtout chez les mères – que celui de la population suisse correspondante. De même, la comparaison des catégories socioprofessionnelles occupées parle également en faveur des parents des hockeyeurs, notamment au niveau du taux de « dirigeants et de cadres supérieurs » qui est significativement plus élevé que celui de la population suisse.

En outre, le hockey est pratiqué quasiment essentiellement par des joueurs d'origine caucasienne – moins de 1% de joueurs noirs évoluent en LN sur les générations observées –, et par moins de 10% de joueurs de nationalité étrangère¹⁴. À titre de comparaison, environ 15% des footballeurs professionnels évoluant dans le championnat suisse sont noirs et plus de 60% sont de nationalité étrangère (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2015). La composition de l'équipe nationale suisse de football a d'ailleurs suscité quelques débats dans la mesure où presque tous les joueurs sont des migrants de la deuxième génération, ce qui n'est pas du tout le cas pour le hockey. En résumé, les données suggèrent que la plupart des joueurs de hockey sur glace en Suisse sont des indigènes de souche et issus de la classe moyenne cultivée.

Pour autant, si la dimension économique peut expliquer partiellement la sous-représentation de la population étrangère dans le hockey, la dimension culturelle ne doit pas être négligée dans la mesure où, contrairement au football, le hockey n'est pas un sport majeur – ou n'est carrément pas pratiqué – dans les pays d'origine des principales communautés étrangères

¹⁴ À titre de repères, la part de la population résidente étrangère en Suisse était d'environ 10% en 1960, de 15% en 1980 et de 25% en 2020 (source : OFS, 2021).

de Suisse¹⁵. Au-delà de la question économique, on peut postuler qu'une forme d'entre-soi semble vouloir être préservée dans le hockey sur glace, s'apparentant à une forme de protectionnisme, alors qu'en comparaison le football apparaît davantage multiculturel. Cette hypothèse est renforcée par le règlement imposé aux joueurs de l'élite. Contrairement au football, la Swiss Hockey League limite le nombre de joueurs étrangers, et ce depuis 1933 : pendant la période couvrant les trois cohortes observées, au maximum deux joueurs étrangers peuvent être alignés en LNB et quatre en LNA. Le caractère légal d'une telle limitation est par ailleurs très incertain. « *Le Règlement de la Swiss Hockey League constitue une sorte de gentleman agreement entre les clubs, et il ne résisterait probablement pas à l'examen d'un juge* » (Oswald, 2010, p. 178). Même s'il convient de nuancer cette affirmation, le hockey semble incarner une pratique « pour les Suisses ».

2. L'influence de la proximité de l'offre sportive

Il est important de rappeler que la proximité de l'offre n'a d'effet que s'il existe une population disposée à l'utiliser. Toute chose égale par ailleurs, l'accès aux installations sportives est le même pour les filles et les garçons ou pour les Suisses et les individus d'origine étrangère, pourtant les filles et les étrangers demeurent relativement exclus de la pratique. Les engagements ne reposent pas uniquement sur la proximité des infrastructures, l'accès à l'offre peut être limité par des obstacles économiques, culturels et symboliques qui maintiennent certaines catégories d'individus à l'écart.

Toutefois, si la proximité de l'offre en elle-même n'entraîne pas mécaniquement un processus d'engagement ou de consommation, elle en facilite néanmoins les usages. Il convient ainsi d'ouvrir la focale d'observation afin de replacer les expériences familiales et les engagements au sein du contexte plus large de l'offre sportive en Suisse.

¹⁵ Les principales communautés étrangères en Suisse : Italie (14,7 %), Allemagne (14 %), Portugal (11,7 %), France (6,6 %), Kosovo (5,1 %), Espagne (3,9 %) (source : OFS, 2021). À l'exception de l'Allemagne, et dans une certaine mesure de la France, le hockey n'est quasiment pas pratiqué dans ces pays.

Des infrastructures limitées et localisées

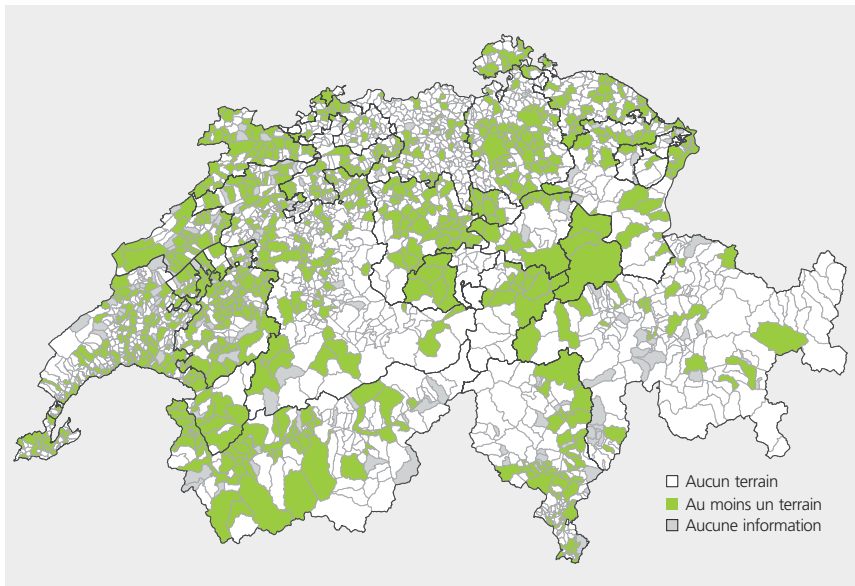
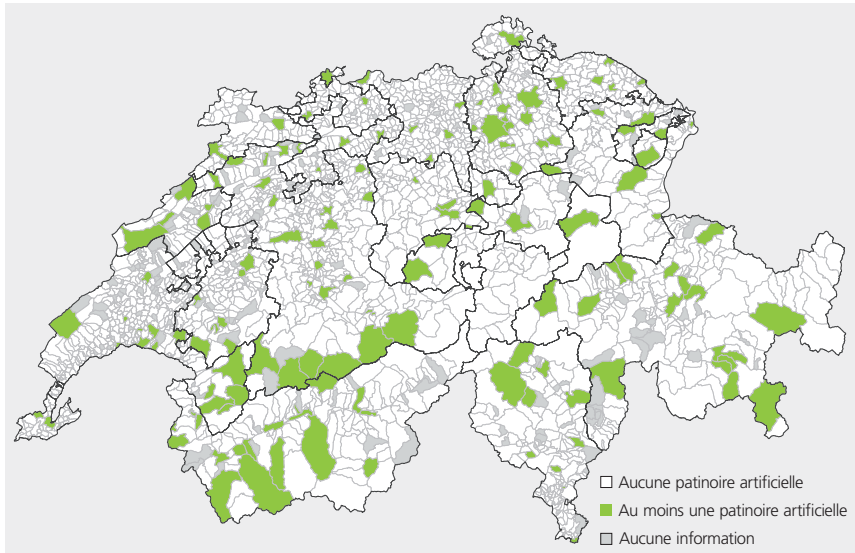
Malgré sa très forte popularité, le hockey n'est paradoxalement pas si répandu et pratiqué en Suisse. Avec 330 clubs, le hockey est une pratique relativement confidentielle comparée notamment aux 3 300 clubs de gymnastique¹⁶. Souvent comparé au football – en termes de popularité, de médiatisation, mais aussi parce que ce sont les deux seules pratiques sportives en Suisse comprenant des ligues professionnelles (Kempf, Weber, Renaud, Stopper, 2013) –, le hockey sur glace compte pourtant dix fois moins d'actifs et huit fois moins d'aires de jeu que le football¹⁷. La comparaison de la répartition territoriale des patinoires artificielles et des terrains de football (graphique 1.1) permet de rendre compte visuellement de la relative faible densité de l'offre en surfaces de glace. En outre, si les patinoires semblent se répartir plutôt uniformément sur le territoire national, elles se concentrent plutôt «*dans les régions urbaines ou les centres régionaux et touristiques des régions alpines*» (Balthasar et al., 2013, p. 20). En anticipant sur la phase d'après-carrière, nous y reviendrons par la suite, cette répartition localisée crée des conditions favorables au développement de microcosmes ou de bastions acquis à l'économie symbolique du hockey.

Une seconde échelle d'observation permet de rendre compte de l'inégale répartition des patinoires artificielles dans les vingt-six cantons suisses (graphique 1.2). Avec respectivement 35 et 28 patinoires, Berne (BE) et Zurich (ZH) sont les cantons les plus équipés en surfaces de glace ; suivis du canton des Grisons (GR) avec 19 installations, de Vaud (VD) et du Valais (VS) avec 18 structures chacun. Les cantons d'Obwald (OW) et des Grisons (GR) sont largement suréquipés au regard de la taille de leur population, à la différence des cantons d'Uri (UR) et de Nidwald (NW) qui sont eux sous-équipés en ne disposant d'aucune installation. Si la moyenne nationale se situe à 0,3 patinoire pour 10 000 habitants, à titre de comparaison, on arrive proportionnellement à 1,4 site de piscine, 1,9 terrain d'athlétisme, 2,5 terrains de football, 4,1 salles de gymnastique ou 7,9 courts de tennis.

¹⁶ Après la gymnastique, viennent ensuite le tir (3 000), le football (1 400), le tennis (850), le ski (800), le volley et le scoutisme (600), le cyclisme (500). Le hockey sur glace n'apparaît pas dans les dix activités sportives les plus pratiquées.

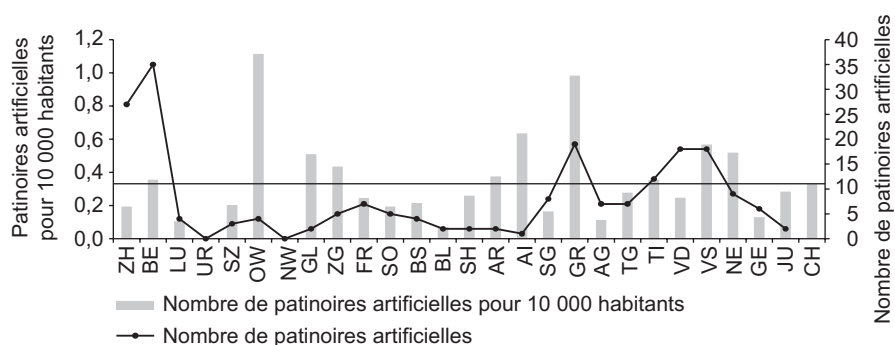
¹⁷ En 2017, le hockey sur glace en Suisse compte environ 25 000 pratiquants contre 250 000 pour le football. Concernant les aires de jeu, il existe environ 200 patinoires contre 1 700 terrains de football aux normes (sur 4 000 au total).

Graphique 1.1: Communes suisses équipées d'une patinoire couverte ou en plein air (en haut); d'un terrain de football aux normes en gazon naturel ou artificiel (en bas).



Source: Installations sportives en Suisse: statistiques 2012

Graphique 1.2: Couverture en patinoires artificielles (couverte et plein air) au niveau cantonal



Source : Installations sportives en Suisse : statistiques 2012

L'offre en infrastructures proposée par le hockey sur glace en Suisse demeure, rapportée à d'autres types de pratiques sportives, relativement limitée et localisée. Si la littérature sur les consommations sportives identifie des déterminismes liés à la répartition de l'offre et, partant, à son accès, ces derniers semblent ainsi s'appliquer particulièrement à la pratique du hockey sur glace. L'analyse des discours des hockeyeurs confirme assez clairement l'effet de ces contraintes structurelles en révélant, pour une majorité de joueurs, une proximité relativement marquée avec une patinoire.

Ce premier constat permet légitimement de penser que l'inégale répartition territoriale des installations sportives nécessaires à la pratique du hockey sur glace, mais aussi leur nombre relativement limité, a des effets sur le recrutement des joueurs, en particulier celui de renforcer l'importance d'avoir un accès privilégié aux infrastructures.

Être dans le giron d'un club de Ligue nationale

D'avantage que la proximité des installations, c'est celle de l'élite du hockey – autrement dit d'un club de LN – qui semble déterminante dans les engagements des futurs joueurs de LN. Les données du questionnaire indiquent que près de 60% des joueurs de l'échantillon

se sont engagés, dès leurs premiers coups de patins, dans l'un des clubs de Ligue nationale A (LNA) et de Ligue nationale B (LNB). Au cours de la période considérée, ces clubs représentent pourtant seulement 7 à 8 % de l'ensemble des clubs inscrits auprès de la Swiss Ice Hockey Association (anciennement Ligue suisse de hockey sur glace). Davantage qu'un accès aux installations sportives, la proximité d'un club dont la première équipe évolue en LN semble favoriser les engagements et renforcer la naissance d'une vocation chez les futurs joueurs de LN¹⁸.

L'influence de la proximité d'une organisation de LN peut s'illustrer à l'échelle cantonale. Sur les quarante dernières années, Berne (BE) est le canton qui a eu le plus de clubs de LN sur son territoire avec en moyenne 3,7 clubs, suivi de Zurich (ZH) avec 3,1 clubs, du Tessin (TI) et des Grisons (GR) avec 2 clubs et enfin du Valais (VS) avec 1,9 club (graphique 1.3a). Il n'est donc pas surprenant de retrouver le même quinté, quant à la provenance des joueurs (graphique 1.3b), ni qu'aucun joueur de l'échantillon ne provienne des cantons d'Uri, d'Unterwald, d'Obwald, de Nidwald ou de Schaffhouse, où aucun club ne s'est jamais hissé en LN. Berne et Zurich sont donc les cantons qui fournissent le plus de joueurs de LN mais ils sont en même temps les plus peuplés de Suisse, leur exemple n'est donc pas très parlant. En revanche, les cantons du Valais, des Grisons et du Tessin – respectivement classés aux 3^e, 4^e et 5^e rangs (graphique 1.3b) – représentent à eux trois environ 10 % de la population suisse, mais un tiers de celle des hockeyeurs de LN. La fabrication des futurs joueurs de l'élite semble donc liée à la proximité d'un club de LN.

Ces dynamiques démographiques s'observent également à l'échelle locale dans les interactions. Les clubs de LN représentent pour les jeunes individus des organisations qui véhiculent des émotions, des mondes enchantés avec un fort potentiel d'attraction :

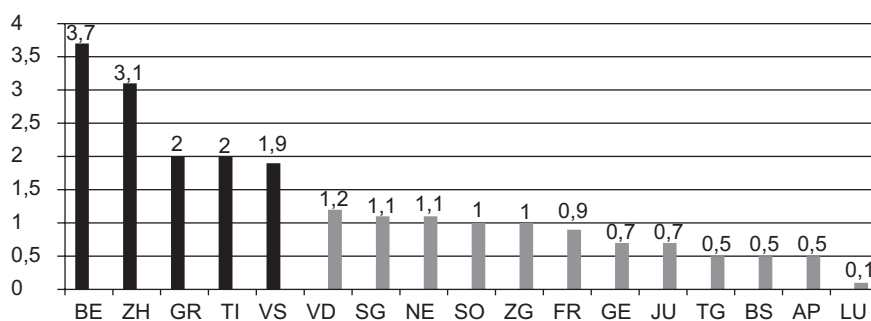
J'allais voir les matchs, ils jouaient bien à ce moment-là, c'était fédérateur, ça rassemblait les gens. Ça te procurait des émotions quoi! Et j'ai vite accroché et commencé le hockey... (Barthélémy)

¹⁸ Le propos n'est pas de soutenir que seuls les clubs de LN sont à même de créer de l'engouement ou de la ferveur populaire. Les clubs dont la première équipe évolue au sein des ligues amateurs peuvent également constituer un produit d'appel.

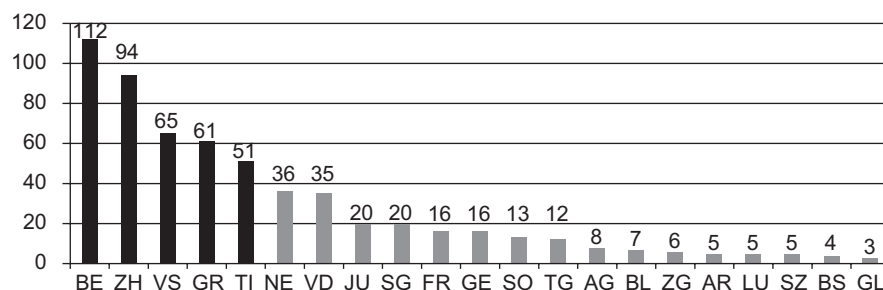
L'ambiance des matchs c'est clairement l'élément déclencheur, c'était de voir cette ferveur, que je retrouvais nulle part ailleurs que dans cette patinoire... Je trouvais ça intéressant, captivant même... et après j'ai commencé. (Camille)

Les termes associés aux clubs de LN font référence à une passion collective, rappelant que le goût se construit également au travers des interactions et d'un « collectif d'amateurs » (Hennion, 2005) qui partagent la même inclination pour une activité. Les récits des engagements dans le hockey présentent une forte tonalité émotionnelle semblant liée à la fois aux événements qui se déroulent à la patinoire, aux grands matchs et

Graphique 1.3a: Moyenne du nombre de clubs de LN par canton entre 1972 et 2012



Graphique 1.3b: Canton de provenance des joueurs de LN de l'échantillon (n = 554)



aux personnages importants qui gravitent autour de cet univers. Le goût pour le hockey repose en partie sur cette économie symbolique avec cette admiration pour les héros et les événements locaux. Ainsi, même s'il existe des déterminismes, les expériences locales sont marquantes et participent à la naissance des vocations. Les récits s'articulent autour du registre de la passion tout en faisant émerger en creux l'influence de la proximité d'un club de LN sur les appétences développées à l'égard du hockey.

3. Les familles et la proximité n'expliquent pas tout...

Les dynamiques structurelles et démographiques observées semblent indiquer que les engagements des futurs joueurs de LN sont partiellement dépendants du contexte de l'offre. L'appréhension de la genèse sociale du goût pour le hockey doit ainsi se comprendre au travers de ses contingences, bien qu'il s'agisse de tenir compte des différents usages de l'offre. On ne peut en effet pas se satisfaire de l'influence de la proximité de l'offre – ni même du rôle des familles – pour expliquer les choix des individus, en particulier de ceux dont le goût pour le hockey était manifestement moins attendu, en termes de culture familiale comme de proximité. Les données suggèrent de s'intéresser également à la dimension symbolique des engagements dans le hockey.

Entre sentiment de compétence et positionnement symbolique

L'enfance des futurs joueurs de LN a fréquemment été marquée par des engagements sportifs multiples. Si la prise en compte de la proximité de l'offre permet dans un premier temps de comprendre le premier tri, elle peine cependant à expliquer la préférence accordée finalement au hockey sur glace au détriment d'autres activités également accessibles. Pour une large majorité des individus en situation de multipratique, la concurrence des autres engagements semble à terme écartée par un sentiment de compétence plus élevée dans le hockey :

Il y avait beaucoup d'attentes dans le foot dans la famille et il faut être franc j'étais pas terrible! [rires] J'étais un peu meilleur au hockey et comme on était beaucoup moins à jouer on avait un peu plus de responsabilités. (Alain)

Mes parents m'ont mis dans tous les sports. J'ai fait de la natation, du ski de compétition, du hockey... Et à un moment donné, il a fallu décider lequel je préférais. La natation, j'avais envie de m'amuser mais pas de faire des traversées. Le ski, j'aimais bien mais j'finissais toujours troisième à trois secondes du premier, il était dix fois meilleur! Du coup j'aimais moins! Et le hockey c'était avec les copains, et je pense que j'étais un peu meilleur aussi, c'est pour ça que ça m'a plu, hein... (Boris)

En situation de concurrence – créée par l'abondance de l'offre mais aussi, comme dans le cas d'Alain, par une culture familiale alternative en termes de pratique sportive –, les joueurs semblent établir leur choix sur la base d'une hiérarchie fondée sur leurs degrés d'aptitude dans les différentes pratiques. Comme le rappelle Manuel Schotté, la famille n'est pas la seule responsable dans la construction de la vocation. Cette dernière « ne saurait se limiter à la seule question de l'appétence » (2014b, p. 151), elle a également un coût, notamment celui d'imposer aux individus qu'ils développent des compétences spécifiques et surtout « l'assurance d'être à la hauteur ». Ce sentiment de compétence, voire d'expertise pour certains, est un marqueur fort de l'engagement et, nous le verrons par la suite, aura des effets durables sur les parcours.

Au-delà de se sentir compétent, les engagements dans une activité sportive renvoient plus largement à une expérience physique. Le développement du goût « suppose aussi un engagement du corps qui goûte » (Hennion, 2005, p. 6). S'engager dans le hockey permet également la découverte et l'expérimentation de sensations corporelles, dont l'une des dimensions fréquemment évoquées, en sus des contacts physiques, est celle de la vitesse ressentie :

Le hockey c'est du pur bonheur... Rien que le fait de glisser, moi j'adore la glisse. Et on va quand même vite au hockey, il y a quand même une impression de vitesse, quoi! Quand tu prends un virage à fond, tu sens quand même quelque chose, à la base c'est ça qui m'a plu. (Alban)

Hormis la sensation de vitesse, la préférence accordée au hockey paraît également reposer sur l'attrait pour l'engagement physique prononcé qu'autorise ce type de pratique :

J'ai d'abord commencé le foot parce que mon meilleur pote il était footeux. Mais j'ai pas joué longtemps... même que j'étais bon au foot, hein! Je me suis inscrit au hockey que j'ai trouvé beaucoup plus sain.

Je trouvais le jeu plus fluide, c'était plus dans mon caractère... quand t'es fonceur, si tu veux aller planter quelqu'un [il tape le poing dans sa paume], tu peux... C'était plus franc! Comparé au football où il fallait toujours jouer dans la retenue... (Alexandre)

Tu sais comment c'est, quand tu commences le hockey, tu veux aussi faire du foot parce que tes autres copains ils font du foot. Donc à partir de six ans, j'ai fait un peu les deux, jusqu'à douze ans... et après je devais faire un choix mais pour moi c'était clair et net que c'était le hockey, je trouvais que c'était quand même plus intensif, plus engagé, c'était mieux, quoi! (Clément)

Si les individus peinent parfois à expliquer les fondements de leurs préférences, Alexandre et Clément justifient leur inclination pour le hockey en l'opposant au football et en rappelant la place symbolique du hockey, en particulier sur le registre de l'engagement et de l'intensité. La structure des différents jeux n'est pas neutre. Sans chercher à l'essentialiser, le jeu du hockey repose en partie sur des contacts, des affrontements et sur une mise en échec physique de l'adversaire. Ce positionnement semble renvoyer d'une part à l'affirmation de certaines valeurs associées à la masculinité hégémonique (Weinstein, Smith, Wiesenthal, 1995 ; Pappas, McKenry, Skilken Catlett, 2004) et, d'autre part, à un sentiment d'autodétermination en ayant l'impression de choisir eux-mêmes leur pratique sportive.

Ainsi, en situation de choix, la préférence pour le hockey repose, telle qu'elle est présentée par les joueurs, sur une expérience physique et corporelle valorisante, parfois même située symboliquement par rapport à d'autres pratiques sportives jugées moins intenses et correspondant moins aux canons de l'affirmation d'une certaine forme de virilité.

La fascination pour le matériel

Les engagements dans le hockey reposent également sur une attirance marquée des jeunes joueurs pour le matériel ou l'équipement nécessaire à la pratique. Davantage que pour d'autres activités, le hockey sur glace a la particularité de se pratiquer avec un équipement imposant et spécialisé, qui se décline en de multiples protections. Ce goût pour les objets donne un support matériel aux processus d'engagement. Il alimente l'économie symbolique du hockey, tout en contribuant à l'inscrire dans un monde enchanté. Dans certaines configurations, même s'il s'articule avec d'autres

mécanismes sociaux, l'objet semble provoquer un déclic ou un choc émotionnel favorisant l'engagement :

On peut aller dans l'émotif? Dans l'émotionnel? Moi, les premiers souvenirs qui me font dire: «Moi, je veux faire du hockey...» quand j'étais tout gamin donc, c'est que je voyais la Coupe Spengler à la TV, c'était noir-blanc à l'époque, je me rappelle, mais malgré tout y'avait des joueurs qui avaient des casques et tu voyais briller les casques! Tu vois, des fois ils jouaient la journée... Et j'me disais: «Putain, c'est beau ça! Moi aussi je veux avoir un casque comme ça!» (Alan)

Le caractère déclencheur de l'objet doit être situé dans la dynamique de socialisation des jeunes individus. L'objet suscite une admiration parce qu'il est notamment dépositaire de l'identité des personnes qui l'utilisent ou parce qu'il symbolise, à certains égards, un instrument associé à une dimension virile¹⁹. Ce phénomène est de plus renforcé par la couverture médiatique du hockey. «*La dramaturgie sportive confère une grande partie du sens des marchandises sportives. En effet, l'abondante médiatisation des spectacles, largement exploitée par les marques, fournit une trame symbolique à l'usage des objets sportifs*» (Ohl, 2003, p. 168). Si le reflet des casques éblouit symboliquement le regard du petit garçon, l'intérêt porté aux cannes de hockey a émergé de manière encore plus marquée dans les récits :

Un joueur m'avait filé sa canne à la fin du match. Je les regardais rentrer au vestiaire, j'avais rien demandé et il y en a un qui m'avait tendu sa canne. Ça a été le déclic. (Alban)

Un des trucs qui m'a donné le goût de commencer c'était qu'un des joueurs de la 1^{re} commençait à sortir avec ma sœur. Je l'avais vu l'après-midi à la maison pendant qu'il préparait ses cannes, ça m'avait fasciné... (Alain)

La canne prolonge d'une certaine manière l'identité du joueur admiré, car le «*lien par les choses, est un lien d'âmes, car la chose elle-même a une âme, est de l'âme*» (Maus, 1997 [1923]). En donnant une canne, le joueur donne quelque chose de lui-même. Du côté du jeune aspirant, recevoir une canne équivaut dans une certaine mesure à être reconnu, et la transmission

¹⁹ Relevons que d'autres objets peuvent au contraire constituer un repoussoir, comme les «*sandales blanches*» portées pas Blaise (encadré 1.1).

de l'objet participe à un processus d'élection, à tout le moins au sentiment d'avoir été choisi. En donnant sa canne, le joueur dit implicitement au jeune garçon: «Seras-tu digne de confiance, en feras-tu bon usage?».

Si le matériel de hockey a connu des évolutions importantes au cours des dernières décennies, le rapport enchanté aux objets demeure. Les objets ont un caractère expressif mais ils provoquent également des émotions chez les individus tout en renforçant leur adhésion :

On aime tous le matériel quand on est petit, ça nous fascine. C'est une des raisons pour laquelle beaucoup de jeunes veulent commencer le hockey, d'ailleurs beaucoup veulent faire gardien au début. J'me souviens de chaque partie de mon premier équipement, j'dois même encore en avoir des pièces. (Camille)

Les éléments du premier équipement marquent les esprits car ils symbolisent aussi une appartenance, une entrée dans ce monde enchanté où il faut «*enfiler une armure*» pour avoir le droit d'y évoluer. Ces pièces d'équipement sont considérées comme des objets sacrés qui n'ont pas de prix – faisant écho aux fondements non utilitaristes de l'économie des biens symboliques –, des reliques qu'il s'agit de conserver précieusement :

Quand j'ai commencé, le matériel de hockey c'était ce qu'il y avait de plus précieux à mes yeux. J'ai d'ailleurs pas le souvenir d'avoir ressenti un attachement et une fascination aussi forts pour des objets par la suite. Si on m'offrait une voiture à 500 000 balles, ça me ferait de loin pas autant d'effet qu'une canne de hockey ou qu'un casque à l'époque... Pour te dire, je dormais avec mes dernières acquisitions quand j'étais gamin. La plus belle pièce d'équipement que j'ai eue, c'est un casque CCM qu'un coéquipier avait réussi à commander aux USA. C'était les casques de la NHL, impossibles à trouver en Europe. Sinon je jurais que par la marque Titan pour les cannes. J'aurais marqué bien plus de buts si cette marque n'avait pas disparu à un certain moment! [rires] (Bruno)

Fait marquant dans les témoignages recueillis, les récits sont aussi truffés de détails précis, de marques d'équipement qui illustrent la vivacité et l'ancrage de ces souvenirs à forte charge émotionnelle, qui plus est lorsque ces derniers sont associés aux fêtes de Noël :

L'année où j'ai commencé, j'ai reçu à Noël ma première paire de patins... et cette année c'était la première fois que le sabot du patin

en plastique est apparu, il était noir au début... Si t'avais ça, t'étais le king! Et moi je déballe le paquet, c'était des CCM Tacks, mais avec le sabot en fer... j'ai pleuré! (Alain)

Je me rappelle des jalousies envers mes amis qui allaient au Canada et qui revenaient avec des sacs entiers de matériel. Je me rappelle aussi très bien l'émotion quand à Noël, j'ai reçu ma première canne en aluminium, une Easton noire et grise de Gretzky... (Charles)

L'acquisition du matériel se réalise la plupart du temps au sein des familles, notamment sous la forme de cadeaux qui renforcent symboliquement sa valeur. Le matériel est donc également un vecteur servant à renforcer les liens familiaux et en particulier les sociabilités entre père et fils. L'acte d'achat ou le fait de transformer des pièces d'équipement restent des événements marquants des biographies et des récits de début de carrière; ils participent dans le même temps à la construction des identités masculines :

Deux ans après avoir commencé, je m'étais cassé l'épaule... À mon retour de blessure, mon père m'avait fait customiser des épaulières avec une sorte de renfort en mousse à l'intérieur. On appelait cette partie de l'équipement un « Frankenstein »! (Alan)

Un joueur de la 1^{re} m'a donné sa canne... c'était la première canne que je recevais, je me rappelle comme si c'était hier. Mais malheureusement il était droitier et moi gaucher! Mon père a posé la canne sur une marmite pleine d'eau, donc de vapeur, pour la courber dans l'autre sens... Au final, je l'ai pendue au mur car elle était inutilisable! (Arnaud)

Le rapport aux objets et au matériel se comprend aussi au travers des milieux familiaux fréquentés par les joueurs. Issu d'un milieu populaire, Arnaud raconte comment il a littéralement dû gagner son matériel au prix d'une contrepartie symboliquement élevée :

Dans mon quartier, on était tous dans le même panier, c'était un milieu modeste. À dix ans, j'ai travaillé six semaines en été à la récolte du tabac pour m'acheter mes patins... des Daoust bleus avec le support de lame transparent! J'ai très vite compris la valeur de l'argent et d'un équipement. Vers onze ans, j'avais fait un pari avec mes grands frères. On avait un voisin homosexuel et sa maman avait la mauvaise habitude de nous donner tous les habits que ses enfants ne portaient plus. Et dans le lot, une fois, il y a eu un pantalon patte d'éléphant rose! [rires] Donc si j'acceptais de

passer un début de soirée au restaurant avec mes grands frères et que je faisais tout ce qu'ils me demandaient avec le pantalon, ils m'achetaient des gants de hockey. Ça a été la première honte de ma vie, mais j'ai gagné mes gants! [rires] (Arnaud)

En opposant implicitement le matériel de hockey, constitué d'objets associés à des normes viriles, à des objets plus efféminés, le témoignage d'Arnaud met également en scène une forte dimension genrée. Prêt à accepter une déculottée symbolique pour se procurer du matériel de hockey, son attitude renseigne en creux sur la valeur attribuée à ces objets sportifs.

Si le rôle des familles et l'effet de la proximité de l'offre – en particulier de la force d'attraction des clubs de LN – apparaissent difficilement discutables, le goût développé pour le hockey se construit également au travers d'une expérience pratique située symboliquement. Aimer le hockey c'est aussi éprouver un sentiment de compétence et affirmer un positionnement normatif. L'attrait pour le matériel joue enfin un rôle important dans les processus d'engagement. Il contribue à enrichir les expériences et constitue un support dépositaire d'une forte valeur symbolique – sacrée, élective, masculine – qui renforce l'engagement des futures élites.

II. L'évolution des ressorts de l'engagement

Les conditions d'engagement des futures élites dans le hockey évoluent dans le temps. D'une part, elles subissent les effets conjoints du développement de l'offre d'encadrement – des installations sportives, des clubs et de leurs structures de formation, mais aussi de la visibilité de l'offre et de ses débouchés professionnels – et, d'autre part, des transformations des configurations familiales, qui semblent résulter, pour certaines dimensions, du renouvellement du cadre de la pratique.

Au fil des cohortes, le contexte de l'offre a moins de prise sur le développement du goût pour le hockey. Les engagements sont moins dépendants d'un ancrage local, mais reposent davantage sur les interactions familiales, caractérisées par un accroissement de l'implication parentale dans le projet sportif. Se pose en filigrane la question de la mobilité géographique acceptable pour pratiquer, et plus largement de la valeur de l'activité sportive au sein des familles. La professionnalisation de la pratique entraîne et nécessite un accompagnement plus marqué des familles, aussi avec l'espoir plus tangible d'une potentielle carrière.

1. Les effets du développement de l'offre d'encadrement

Au cours du xx^e siècle, le hockey sur glace connaît en Suisse un développement de son offre d'encadrement, une évolution qui se réalise à des rythmes différents. La première patinoire artificielle non couverte a été construite à Zurich en 1930. Trente ans plus tard, la Suisse comptait vingt installations de ce type, correspondant, pour la période concernée, à un taux de développement plutôt faible de 0,66 patinoire construite par an. En comparaison, ce ratio est multiplié par 7,5 lors des trois décennies suivantes où en moyenne cinq patinoires ont été bâties chaque année.

Ainsi, lorsque les premiers *Aînés* voient le jour au début des années 1960, les structures d'encadrement sont encore relativement réduites en Suisse. L'offre se développe par la suite considérablement à l'échelle des trois cohortes observées: construction de patinoires artificielles, fondation de nouveaux clubs, création d'équipes supplémentaires. Ce développement entraîne dans son sillage une croissance en termes de membres et de pratiquants (tableau 1.1).

Tableau 1.1 : Évolution structurelle et démographique du hockey sur glace en Suisse

	Patinoires	Clubs	Équipes	Actifs	Membres	Clubs/ Patinoires	Équipes/ Club	Actifs/ Équipes
1960	20	220	350	5 000	30 000	* 11,0	1,6	14,3
1970	70	270	650	12 000	50 000	3,9	2,4	18,5
1980	120	300	800	19 000	60 000	2,5	2,7	23,8
1990	170	320	1 000	23 000	64 000	1,9	3,1	23,0
2000	200	330	1 250	27 000	68 000	1,7	3,8	21,6

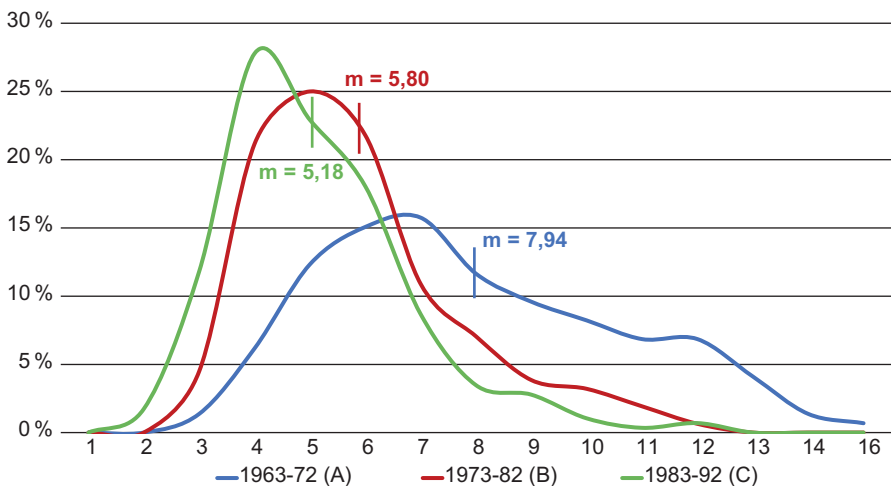
* Le nombre est surévalué dans la mesure où beaucoup de clubs évoluent encore sur des patinoires naturelles dans les années 1960.

L'évolution des rapports entre ces différents indicateurs (en grisé dans le tableau) permet de souligner plus finement le développement structurel de la pratique : au fil du temps, moins de clubs doivent se partager la même patinoire ; les clubs comptent davantage d'équipes, attestant notamment le développement de leur offre en matière de formation ; les équipes deviennent plus étoffées – en partie pour absorber le nombre accru de pratiquants –, les contingents semblant ensuite se stabiliser en moyenne autour de vingt et un à vingt-deux joueurs. Cet accroissement structurel et démographique atteint toutefois un palier au début des années 2000.

Des engagements plus précoces

Au fil des cohortes, les engagements dans les mouvements juniors des clubs sont plus précoces (graphique 1.4). Si les *Aînés* débutaient encore en moyenne vers huit ans, les *Benjamins* s'engagent vers six ans, et les *Cadets* vers cinq ans. La plus haute dispersion (écart type) des valeurs de la cohorte des *Aînés* souligne le développement asymétrique des mouvements juniors à cette période. Ces disparités dans l'offre d'encadrement contribuent partiellement à expliquer la variance de leurs âges d'entrée, alors qu'ils tendent ensuite vers davantage de standardisation (les courbes deviennent plus étroites).

Graphique 1.4 : Âge d'engagement dans le hockey selon la cohorte (n = 601)



Une lecture pragmatique des âges d'entrée suggère qu'il semble plus difficile avec le temps d'atteindre le haut niveau lorsque l'on s'engage (trop) tardivement. À l'âge de sept ans, 90 % des *Cadets* ont déjà débuté, contre seulement 50 % des *Aînés*. Les *Aînés* ayant eu accès à des structures d'encadrement encore peu développées semblent d'ailleurs conscients que les conditions d'engagement rencontrées compromettraient actuellement leurs chances de faire carrière :

À l'époque, ça commençait direct en Novices, il n'y avait pas avant. Et l'année où j'ai commencé, ils ont fondé la catégorie des Minis. Donc moi, j'ai commencé à onze ans, ce qui maintenant serait certainement déjà trop tard! [rires] (Alain)²⁰

Avec le recul, de commencer si tard, maintenant ce serait impensable! Même déjà à l'époque, pour moi, de réussir à jouer en Ligue nationale, en commençant à quatorze ans c'était incroyable! Quand je vois aujourd'hui les petits clubs, je me dis que c'est presque impossible d'y arriver. Dès le départ, t'as moins d'entraînements que les autres. (Adam)

Le contraste avec les générations plus récentes est sans équivoque, notamment avec les expériences des *Cadets* qui ont commencé vers cinq ans. La question de la précocité est d'ailleurs pour eux un thème important pouvant générer des complexes et des inquiétudes, en particulier pour ceux qui ont un engagement jugé tardif pour l'époque. Pour les joueurs de cette génération, les débuts sont parfois si précoces qu'ils semblent flous et empêchent de formuler une représentation précise de l'état de développement de l'organisation et de ses structures :

J'ai commencé l'école de hockey à trois ans... Je me souviens pas de tout, mais il me semble que c'était bien organisé, on était beaucoup de gamins à commencer le hockey. (Clément)

J'ai commencé à trois ans, trois ans et demi. Donc je me souviens plus trop comment c'était, mais on était quand même bien encadrés. (César)

Les engagements dans le hockey se décalent dans le temps et répondent à la logique du développement de l'offre d'encadrement. La large diffusion de ces mutations rend possibles des engagements relativement

²⁰ Pour rappel et pour faciliter le suivi entre les générations, tous les *Aînés* (1963-72) ont un prénom d'emprunt qui commence par A, respectivement par B pour les *Benjamins* (1973-82) et par C pour les *Cadets* (1983-92).

précoces – au moins vers quatre ans – dans la plupart des clubs. Ces nouvelles conditions de pratique permettent indirectement d'interroger l'importance de la proximité d'un club de LN pour les différentes cohortes.

Un élargissement du bassin de recrutement et des horizons

Il ne s'agit pas de remettre en cause totalement l'influence de la proximité de l'offre, notamment de celle d'un club de LN. L'engouement suscité par les clubs de LN traverse les générations, mais les transformations de l'espace ont toutefois des effets sur les processus de recrutement. Avec le temps, l'accès à la pratique – et *in fine* à une carrière dans le hockey – est dans une certaine mesure moins dépendant de la proximité d'un club de LN, à tout le moins en ce qui concerne l'engagement initial. Les engagements s'effectuent encore majoritairement au sein des clubs de LN, mais les données suggèrent un élargissement progressif du bassin de recrutement aux clubs amateurs²¹, un phénomène directement lié au développement de l'offre d'encadrement de la pratique.

Ce constat se reflète également dans la provenance des joueurs en termes de lieu d'habitation, puisque le processus de recrutement s'est davantage ouvert aux joueurs issus de régions rurales. Un phénomène d'autant plus marqué que les clubs de LN subissent avec le temps, à l'instar de la population suisse²², un phénomène inversé d'urbanisation. Les joueurs étaient auparavant davantage recrutés dans une zone géographique très proche d'un club de LN.

Le développement de l'offre d'encadrement en faveur de la formation a entraîné un accroissement du nombre d'actifs. Ce besoin en ressources humaines a été comblé par un processus de recrutement via les établissements scolaires, une politique qui s'est poursuivie jusqu'à la cohorte des *Benjamins*. Cette dernière a notamment eu un écho chez les joueurs dont les parents n'étaient pas vraiment engagés dans le sport ou qui n'entretenaient aucun lien avec le milieu du hockey :

J'ai commencé un peu par hasard, j'étais en première ou deuxième primaire et il manquait des jeunes dans le mouvement junior. Et ils ont

²¹ Ce phénomène est temporaire puisqu'il conduit à des reclassements ultérieurs plus fréquents. Il traduit également un maillage plus fin de la part des organisations – via l'intermédiaire de *scouts* ou d'agents – capables de recruter au-delà de leur sphère directe d'influence.

²² Le taux de la population urbaine passe en Suisse de 51,3 % (1960), à 61,5 % (1980) puis à 73,4 % (2000), pour ensuite se stabiliser autour de cette valeur.

envoyé des publicités dans les écoles. En voyant cette pub, je me suis un peu lancé mais je savais même pas patiner, j'avais jamais mis de vrais patins, j'avais je pense six ans. Et c'est parti comme ça. (Basile)

Débuter en répondant à un appel d'offres renvoie à un effet de contexte déterminant des initiations à la pratique. Les engagements des *Cadets* sont ensuite moins dépendants des contingences de l'offre, un phénomène renforcé par le processus de professionnalisation de la pratique qui attise les espoirs de carrière et les aspirations. Cette génération se projette plus rapidement dans une carrière, à tout le moins sportive à défaut d'être encore professionnelle. Ces ambitions sont parfois déterminantes lors des choix, notamment lorsqu'il s'agit de trancher entre plusieurs pratiques sportives :

J'ai commencé tôt plusieurs sports en compétition, mais j'ai tout de suite donné la priorité au hockey, même que c'était « plus loin » de la maison, car je jouais dans un club dont la 1^{re} équipe évoluait en LNB et au foot j'étais dans l'équipe de mon village où j'avais peu de chance d'arriver quelque part. (Christian)

J'ai eu le choix entre plusieurs sports mais j'ai choisi le hockey. Comme j'habitais à côté d'une grande ville de hockey, avec le foot dans mon village il n'y avait presque pas d'espoir pour aller plus loin. (Claude)

Dans un contexte où l'offre sportive est plus étoffée, si les choix en faveur d'une pratique reposent fréquemment sur un sentiment de compétence plus élevé, une partie des *Cadets* accorde sa préférence au hockey sur la base de son positionnement dans la hiérarchie et le marché du sport. Les récits suggèrent également que la proximité de l'offre est moins déterminante, dans la mesure où le choix du hockey entraîne davantage de mobilité géographique pour les familles.

Ainsi, de fortes disparités sont observées à l'échelle des cohortes, avec des engagements dans le hockey se réalisant à un âge toujours plus précoce. Ces différences s'expliquent par le développement de l'offre d'encadrement de la pratique, qui a également pour conséquence collatérale d'élargir le bassin de recrutement mais aussi les horizons professionnels des jeunes. Ces engagements plus précoces, plus délocalisés et plus ambitieux sont, comme l'analyse a commencé à le suggérer, dépendants des profils des familles et de leurs attitudes à l'égard du hockey. Le processus de professionnalisation crée un autre rapport au contexte et à la proximité de l'offre. Les parents sont prêts à emmener leur enfant plus loin, parce que le développement du marché

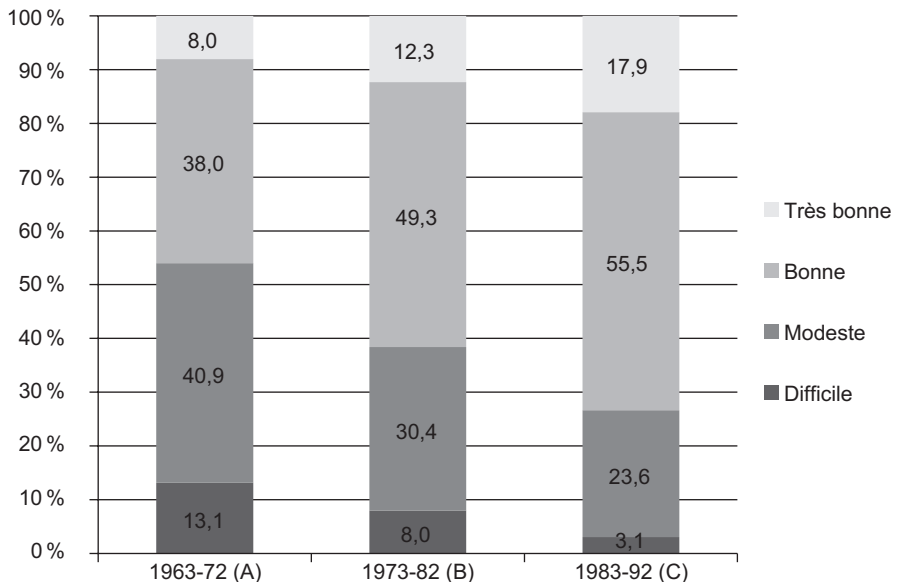
du hockey crée d'autres espoirs. Il y a donc d'un côté une rationalisation de l'offre, et de l'autre une adaptation des familles, qui se retrouvent davantage dans une dynamique d'anticipation conforme aux transformations du marché.

2. Une transformation des configurations familiales

Vers un recrutement social plus élitiste ?

Le recrutement social du hockey sur glace a été décrit comme un processus se réalisant plutôt au sein des classes favorisées de la population sans pour autant exclure totalement les classes populaires. Au fil des cohortes, cette ouverture envers les joueurs d'origine modeste se réduit néanmoins puisqu'une part croissante des personnes interrogées déclare appartenir à une famille ayant une bonne, voire une très bonne situation financière (graphique 1.5).

Graphique 1.5: Perception de la situation financière parentale selon la cohorte (n = 504)



À titre de comparaison, les différentes observations réalisées dans le football en France (Faure, Suaud, 1999; Slimani, 2000; Bertrand, 2008) indiquent que le processus de professionnalisation de la pratique a élargi son recrutement social, notamment en s'ouvrant davantage aux classes supérieures. Les données sur les hockeyeurs s'inscrivent donc dans la même tendance – au sens d'une augmentation de la proportion de joueurs issus d'une origine favorisée –, mais elles vont toutefois à l'encontre d'un élargissement du recrutement social, en suggérant plutôt une exclusion progressive des classes populaires.

Le renouvellement de ces barrières à l'entrée semble résulter de plusieurs facteurs. Premièrement, il paraît reposer sur une dimension économique, liée aux coûts supérieurs engendrés par l'achat du matériel de hockey²³, des cotisations, mais aussi de la mobilité géographique accrue imposée par la pratique. Deuxièmement, il semble également reposer sur une dimension symbolique, liée au positionnement, à l'image et aux valeurs véhiculées par le hockey en Suisse. Considéré auparavant comme un sport rural et populaire, la professionnalisation croissante du hockey et de ses structures en a fait un débouché plus désirable pour les familles de classes sociales supérieures. La professionnalisation est également un processus de légitimation, dépendant notamment de l'influence grandissante des médias dans le champ sportif. « *Les médias en tant que nouvelles formes culturelles dominantes jouent un rôle considérable comme instance de consécration. Ils permettent d'expliquer que les pratiques populaires ont gagné en légitimité et que des personnes issues de milieux moyens ou supérieurs puissent vouloir s'en rapprocher* » (Ohl, Taks, 2008, p. 41). Au fil des cohortes, le hockey est probablement devenu plus prestigieux en Suisse : jouer à un haut niveau signifie faire partie d'une élite et d'une économie de la célébrité, même locale. Parallèlement, comme l'a montré Joël Laillier (2011b) pour les danseurs, les familles peuvent également adhérer, dans un premier temps, non pas à la profession – au sens où le métier de danseur est envisagé pour leur enfant – mais d'abord à l'institution, au nom des valeurs et du prestige qu'elle représente. L'accroissement

²³ Si l'évolution des prix du matériel de hockey épouse globalement celle du coût de la vie, certaines pièces d'équipement, notamment celles qui doivent être renouvelées le plus souvent (cannes, patins), ont connu une hausse exponentielle. À titre d'exemple, en 1980 la canne la plus chère proposée sur le marché suisse coûte 24 francs, ce montant est seize fois plus élevé quarante ans plus tard ! En comparaison, l'indice des prix à la consommation a à peine doublé en Suisse entre 1980 et 2020.

de la reconnaissance sociale du hockey semble ainsi produire des effets sur son recrutement social.

Par ailleurs, cette évolution vers un recrutement social plus élitiste semble corroborer l'hypothèse d'une érosion progressive de l'influence de l'ancrage local sur les processus d'engagement. Les classes supérieures apparaissent moins ancrées dans un territoire et moins influencées par ce dernier, alors que, même si leur condition n'exclut pas une certaine mobilité, l'espace local est un lieu de ressources ou un support d'identification fort pour les classes populaires (Chamboredon, Mathy, Méjean, Weber, 1985). On peut ainsi postuler que la diminution du nombre de joueurs d'origine modeste s'accompagne d'une baisse de l'influence de l'ancrage local sur les engagements.

Des familles plus engagées dans le sport (ou l'influence grandissante des mères)

Parallèlement à l'évolution du positionnement des familles des hockeyeurs dans la structure sociale, ces dernières sont également davantage engagées dans le sport. Cette évolution est cohérente dans la mesure où une corrélation est établie entre une situation économique, un niveau de formation et une catégorie socioprofessionnelle élevés d'une part, et une pratique sportive soutenue d'autre part (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2014, p. 26).

Une part importante des *Aînés* est issue de familles dont les deux parents n'ont jamais été engagés dans le sport, alors que cette caractéristique n'était évidemment pas un critère de sélection de l'échantillon. L'absence d'une transmission familiale de dispositions favorables à l'égard du sport renvoie fréquemment à l'influence de la proximité de l'offre pour les joueurs de cette génération :

*Mes parents n'étaient pas du tout sportifs. J'ai commencé parce que j'étais tout le temps à la patinoire et j'me souviens que j'étais resté scotché devant *** [un joueur de la première évoluant en 1^{re} ligue], il faisait des combines avec le puck, c'est ça qui m'a donné le goût de commencer! (Alain)*

Mes parents ne faisaient pas de sport quand j'étais petit... Je faisais beaucoup de sport seul et comme j'étais dans une grande ville de hockey, je me souviens, j'étais tout seul et j'allais voir presque tous les entraînements

*de la 1^{re}. Ah, j'étais un mordu, je regardais les joueurs... À l'époque, il y avait ***, ***, *** [des joueurs de la 1^{re} équipe évoluant en LNA]. (Achille)*

Le développement du goût pour le hockey semble être davantage influencé par le contexte de l'offre que par la socialisation familiale. Pour Alain et Achille, cette influence repose également sur des figures locales qui participent à l'enchantement. Les récits portant sur les engagements des *Aînés* sont en effet truffés de références à des joueurs évoluant dans la 1^{re} équipe de leur club d'origine, alors que de telles mentions s'estompent par la suite.

En comparaison, une plus faible proportion de *Benjamins* a grandi dans des familles qui ne pratiquaient pas de sport. Les récits soulignent l'importance de la proximité de l'offre mais également celle de la socialisation familiale voire des sociabilités masculines de substitution, que ce soit celle du grand frère ou des pairs. Bien que cela concerne une minorité, un second élément émerge des témoignages des joueurs issus de cette génération : le rôle des mères. Grandes absentes des récits jusqu'alors, elles semblent néanmoins occuper une place dans le processus d'initiation au hockey de Barthélémy et de Baptiste :

Ma famille était sportive, mais plutôt dans les activités en plein air, en montagne, des choses comme ça. Par contre, il faut dire que ma mère, elle était assez fan de hockey. (Barthélémy)

Ils ne faisaient pas de sport, en revanche, ma mère appréciait énormément le hockey. Et donc ça a sans doute joué un rôle [rires], dans ce qui m'a effectivement amené à la patinoire. Elle allait voir les matchs quand elle était jeune. (Baptiste)

Sans nécessairement avoir pratiqué elles-mêmes, les mères appréciant le spectacle du hockey semblent avoir influencé l'orientation sportive de leur enfant. Au passage, le rire de Baptiste suggère que cette transmission maternelle du goût pour le hockey n'est pas entièrement assumée à son époque, comme si l'initiation au hockey devait finalement rester une « affaire d'hommes ».

Le renouvellement des configurations familiales, caractérisé par une implication plus marquée des mères, se rencontre par la suite de façon plus récurrente chez les *Cadets*. L'affirmation d'un rôle plus actif des mères dans les processus d'engagement doit cependant être nuancée, dans la mesure où une répartition sexuée des rôles est tout de même observée : si

les pères assistent aux compétitions, les mères endossent souvent le rôle de soutien à l'organisation de la pratique, comme cela a été relevé dans le tennis (Humblot, 1990), le rugby (Saouter, 1995) ou le football (Bertrand, 2008). Au-delà de ce cantonnement au soutien organisationnel, il demeure que la plupart des *Cadets* témoignent de dispositions maternelles plutôt favorables à la pratique du hockey. Dans certaines configurations familiales, cette inclination s'accompagne d'une expérience pratique du hockey, ou plus largement du sport de compétition :

Mon père a fait du hockey, enfin il était plutôt arbitre, et ma mère en a fait aussi. Ils m'ont mis sur la glace à quatre ans, au début c'était pas la joie, mais je m'y suis fait. Donc ça a démarré comme ça, j'ai vu jouer ma mère au hockey, j'ai vu arbitrer mon père et c'est un engrenage, tu tombes là-dedans, c'est comme une drogue, tu lâches plus. (Charly)

Mon père a joué au hockey très longtemps jeune, mais il a aussi fait de l'athlétisme. Ma maman faisait aussi de l'athlétisme, elle a fait championne suisse de 400 ou de 200 m. Donc j'ai eu plusieurs influences. D'abord j'ai fait du rugby avec mon petit frère pendant deux-trois ans entre six et neuf ans. Et après mon père jouait au hockey à ce moment-là en ligue régionale, et là ça m'a donné envie... (Célien)

Si le récit de Célien semble indiquer que le choix du hockey repose en grande partie sur une reproduction de l'engagement paternel, l'expérience maternelle du sport de haut niveau apparaît également importante dans le processus de socialisation à l'élite sportive.

Finalement, on assiste à une double transformation conjointe de l'espace de la pratique et des configurations familiales. La professionnalisation de la pratique engendre une modification des processus de recrutement. Au fil des cohortes, les engagements sont plus précoces et apparaissent plus intéressés ; le recrutement géographique est plus large en s'étendant aux clubs amateurs et aux régions rurales alors que dans le même temps, le recrutement social se réduit en se concentrant davantage sur les classes supérieures et sur les familles engagées dans le sport ou possédant des dispositions favorables à la pratique sportive.

Conclusion

Les engagements dans le hockey reposent sur plusieurs dimensions complémentaires. Le rôle des familles apparaît central dans les processus d'initiation et d'affirmation d'une identité genrée – en particulier via le rôle du père ou d'une figure familiale masculine. Ces configurations familiales doivent toutefois être replacées dans le contexte de l'offre sportive. En effet, les données indiquent que l'inégale répartition des infrastructures sportives, et plus spécifiquement des clubs de LN, influence le processus de recrutement des futures élites du hockey suisse.

Au-delà de l'accès à l'offre et du désir des familles à s'engager, les situations où le hockey est en concurrence avec d'autres pratiques sportives invitent à être davantage attentif à l'expérience pratique de l'activité et à son économie symbolique. Le choix du hockey renvoie à un sentiment de compétence et d'autodétermination, où les caractéristiques du jeu semblent en correspondance avec l'ethos des individus. Dans le même temps, il renvoie également à l'entrée dans un univers enchanté – à travers la ferveur et la passion collective du spectacle sportif des matchs de LN – et dans une pratique dont le positionnement symbolique, sur le marché du sport, mais aussi par rapport à une certaine forme d'affirmation masculine, attise les convoitises des jeunes garçons. La fascination pour le matériel rentre dans cette logique du goût par l'expérience pratique tout en permettant d'apporter un support symbolique favorisant les engagements dans le hockey.

Au fil des cohortes, les engagements dans le hockey semblent toujours dépendre de la socialisation familiale et du contexte, mais le projet se structure davantage au sein des familles. Les entrées dans la pratique sont de plus en plus précoces, ce qui suppose un support additionnel et un engagement plus important des parents. Les changements structurels de la pratique s'accompagnent également d'une évolution de l'engagement familial dans un projet plus rationalisé. Si l'initiation se réalisait auparavant un peu comme par magie et au gré des opportunités offertes par le contexte, les engagements dépendent ensuite moins de l'ancrage local. La plus grande visibilité de la carrière entraîne une modification des investissements familiaux. Les parents sont prêts à davantage de mobilité pour que leur enfant puisse pratiquer, mais aussi parce que le hockey et la professionnalisation

créent un rapport plus instrumental au contexte et à la proximité de l'offre. On assiste ainsi à une transformation structurelle de la pratique mais aussi des configurations familiales, qui s'adaptent, dans une certaine mesure, aux nouvelles exigences de la pratique tout en investissant également le hockey d'un espoir de professionnalisation plus marqué pour leur enfant.

Chapitre 2

Négocier ses engagements

Bien que les possibilités de professionnalisation dans le hockey en Suisse soient modestes, elles existent et suscitent une aspiration à un engagement quasi exclusif dans la pratique. Pour une majorité de jeunes hockeyeurs, l'engagement sportif devient alors le statut-maître²⁴. En s'investissant dans le hockey, les jeunes individus jouent sur un registre pouvant se structurer en activité professionnelle, même s'il y a peu d'élus. Outre les faibles chances d'aboutissement et de concrétisation du projet sportif, les conditions de pratique de l'activité de hockeyeur demeurent précaires : risques de blessures, contrats à durée déterminée, réévaluation permanente des compétences sont le lot de ces travailleurs sportifs. Une seule certitude caractérise ces carrières, leur durée limitée, qui contraint le hockeyeur à effectuer, le moment venu, une nécessaire transition professionnelle.

Les individus qui s'engagent dans le hockey se retrouvent donc dans la situation de devoir gérer une transition professionnelle prévisible, mais menacée d'imprévisibilité. Si les individus observés parviendront à accéder à la LN – même si certains d'entre eux ne réussiront pas à s'y maintenir durablement –, à cette étape, ils ne pouvaient encore que l'espérer. Ce

²⁴ Les individus participent à plusieurs champs sociaux en parallèle. Or, « *ces participations n'ont pas la même importance, que ce soit du point de vue du temps qu'elles mobilisent, de la reconnaissance sociale qu'elles procurent ou de leur force de structuration sur la vie des personnes* » (Levy, 2001, p. 11) ; celui qui domine les autres est le « statut-maître ».

chapitre propose ainsi d'explorer comment les futures élites du hockey suisse ont négocié leurs engagements entre l'espace sportif et l'espace de formation scolaire puis professionnelle. L'appréhension du parcours de formation en parallèle de la pratique permet d'apporter un éclairage sur la manière dont la phase de transition est, à ce stade, pensée ou anticipée.

Les effets de l'engagement sportif sur le parcours scolaire ont été peu explorés dans la littérature, y compris par les auteurs qui traitent des carrières dans le hockey (Poupart, 1999; Robidoux, 2001). Certains auteurs observent que le faible capital culturel familial des cyclistes et les sanctions symboliques de l'institution scolaire alimentent une « *vocation négative* » pour la carrière scolaire renforçant ainsi l'engagement sportif (Lefèvre, 2011, p. 65). Julien Bertrand (2011, p. 98) montre que, en dehors des familles très mobilisées autour de la cause sportive, les attentes scolaires peuvent agir comme un frein à l'engagement sportif. Se lancer corps et âme dans un sport illustre l'emprise très importante de la passion sportive. Les joueurs déjà convertis au hockey s'engagent parfois de façon très exclusive. À l'image des séminaristes décrits par Charles Suaud (1978), les futurs sportifs de haut niveau sont soumis à l'emprise d'un travail corporel et mental qui prépare les dispositions à un engagement total dans la pratique. L'engagement sportif est physique, mental et social. Il accapare, façonne, forge et peut même entraîner une certaine dépossession de soi (Lally, 2007). Les jeunes individus peuvent donc être incités à reléguer d'autres formes d'engagement à un rang très secondaire et parfois même à s'en désinvestir progressivement. À l'image de la carrière du déviant (Becker, 1985), s'engager dans le sport, c'est fréquenter un nouvel univers dont l'adhésion progressive aux normes peut entrer en conflit avec les normes scolaires (Lahire, 1998).

Certains travaux permettent par ailleurs de penser que le sport et ses modèles identificatoires pourraient être un des facteurs explicatifs des plus grandes difficultés observées chez les garçons à l'école (Coakley, Pike, 2009). Le sport est un univers de figures masculines qui met surtout en scène des modèles virils de réussite (Messner, Sabo, 1990). L'aspiration à devenir professionnel du sport est d'ailleurs à la quatrième place des professions envisagées par les jeunes Suisses et tout particulièrement par les garçons²⁵ (Joye et al., 2012). On sait par ailleurs que les jeunes hommes

²⁵ Le sport professionnel en Suisse peut pourtant être estimé à moins de 2 000 emplois en 2011, soit moins de 0,05 % des places de travail (calculé à partir de : « Activité professionnelle et temps de travail – Résultats détaillés de la STATEM, OFS, 2011 »). Le sport de haut niveau reste un objectif professionnel pour les garçons malgré les faibles chances objectives de professionnalisation.

en Suisse sont significativement moins nombreux que les jeunes femmes à transgresser les normes de genre en matière d'orientation professionnelle (Gauthier, Gianettoni, 2013, p. 41). S'engager dans le sport, et a fortiori dans le hockey, reviendrait également à se conformer à une norme dominante de la masculinité. Il est donc intéressant de comprendre comment les processus d'adhésion au sport se construisent et quels sont leurs effets éventuels sur les parcours de formation.

Chercher à savoir si l'engagement sportif est favorable ou défavorable à une formation réussie tendrait à essentialiser le sport et laisserait entendre qu'il aurait par nature des défauts ou des vertus, alors que les liens entre engagement sportif et engagement scolaire ne peuvent être étudiés indépendamment des modalités de l'un et de l'autre. Il est également nécessaire de prendre en considération l'influence de la famille ainsi que le rapport des individus à l'école. Selon la littérature, ce serait là deux des principaux prédicteurs du désinvestissement scolaire, puis du désengagement de la formation (Janosz et al., 2000).

Une première section rend compte des expériences sportives, scolaires et familiales des hockeyeurs dans l'optique d'interroger l'«*emboîtement des socialisations*» (Darmon, 2006, p. 112). Une seconde section discute des interdépendances entre le processus de professionnalisation du hockey, les modalités d'engagement (hockey et scolarité) et les configurations familiales.

I. Une socialisation sportive, familiale et scolaire

Les engagements dans le hockey et dans le parcours de formation des futurs joueurs de LN peuvent entrer en concurrence. Des tensions peuvent notamment émerger en situation de valorisations asymétriques entre l'espace du hockey, qui renvoie souvent l'individu à des expériences très positives, et l'espace scolaire, où les expériences sont plus variées et, pour certains, synonymes de difficultés. Dans ce contexte, questionner la valeur de la réussite scolaire face à celle de la réussite sportive semble particulièrement pertinent.

1. Des expériences sportives valorisées et valorisantes

Les premières étapes de la carrière sportive des jeunes individus interrogés constituent généralement des expériences très positives. Trente-trois joueurs sur trente-six ont en effet confié avoir eu le sentiment d'être « *assez rapidement dans les bons* ». Ce sentiment de compétence dans le registre sportif – et dans le hockey en particulier – contribue à amplifier la force de leur adhésion et de leur engagement. Cette dernière est alimentée par des rites confirmatifs²⁶ (Goffman, 1973). Ces rites proviennent, d'une part, de l'institution sportive elle-même, qui reconnaît la valeur du joueur par une série de dispositifs allant de simples interactions informelles à des rites d'institution plus officiels. Ils sont, d'autre part, issus des configurations externes formées par différents acteurs – famille, pairs, rencontres amoureuses, médias – au sein desquelles le statut en devenir du jeune joueur est également reconnu et valorisé.

Les premières confirmations de l'institution

La fréquentation assidue de l'espace du hockey transforme progressivement les jeunes individus. Au-delà des transformations physiques et du « dressage des corps » des apprenants afin qu'ils soient adaptés aux exigences de la pratique (Wacquant, 2000), le travail de l'institution engendre également des effets d'ordre symbolique. L'institution sportive possède un pouvoir symbolique, car elle est capable notamment de discréditer les acteurs mais également de leur donner de la valeur. Les sanctions positives qu'elle délivre peuvent conduire à un processus d'attachement à la pratique, voire de « conversion » (Papin, 2007), reposant sur la croyance que l'avenir se joue au sein de cet espace. Il s'agit ainsi de comprendre le pouvoir d'attraction ou la « force de l'appel » (Bertrand, 2008, p. 147) de l'institution sportive en appréhendant les valorisations symboliques qu'elle produit.

²⁶ En s'inspirant des travaux d'Émile Durkheim sur *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1968 [1912]), dans lesquels il oppose les rites positifs et les rites négatifs, Erving Goffman a développé les concepts de rites confirmatifs (pour les rites positifs) et de rites d'évitement (pour les rites négatifs). Le rite, comme « *effort que doit faire l'individu pour surveiller et diriger les implications symboliques de ses actes* » (Goffman, 1974, p. 51), a ainsi pour but de signifier la valeur accordée à la personne (ou à l'objet), autrement dit de confirmer sa valeur.

L'engagement initial est généralement marqué par un sentiment de compétence précoce et par des sensations corporelles en conformité avec l'ethos de la pratique. Les premières étapes de la carrière alimentent souvent ces représentations par l'établissement d'une hiérarchie qui distingue les bons joueurs des moins bons. De la même façon que l'institution scolaire, l'institution sportive produit des processus d'évaluation reposant sur des systèmes de classements – buts, assists, points, catégories, etc. – qui permettent très tôt aux jeunes joueurs de se positionner :

Personne ne me disait, mais je sentais bien. Un match en Novices, on a gagné 24-0 et j'avais mis quatorze goals, donc t'as pas besoin que quelqu'un vienne te dire que t'es incroyable! Tu le sais! [rires] (Billy)

L'espace sportif est ainsi structuré qu'il classe, ordonne et discrimine les individus sur la base d'une série de catégories et de métrologies qui sanctionnent l'inégale valeur des joueurs. Bien que les confirmations du milieu semblent superflues pour Billy, les jeunes apprenants rapportent que leurs compétences sportives ont été fréquemment reconnues par des observateurs avertis: l'expression «*avoir du potentiel*» a souvent été mentionnée, comme si cette dernière les invitait à investir encore davantage cet espace afin de le développer.

La correspondance des jugements internes et externes entraîne un renforcement du sentiment de compétence chez les jeunes individus. Ce positionnement favorable est rapidement intériorisé par les joueurs et repose chez certains sur une naturalisation de leurs compétences, un type de perception qui reste prégnant au fil des générations :

C'est vrai que j'ai tout de suite été dans les leaders... j'ai toujours fait partie des bons. Encore une fois, c'est beaucoup de travail, mais c'est aussi un don... quelqu'un qui est doué, qui aime ça, automatiquement tu fais tout de suite partie des bons. (Achille)

Cette conviction d'évoluer dans une pratique pour laquelle on possède des dispositions naturelles est fréquemment relayée par l'institution qui autorise des sauts de catégories; autrement dit, d'être en avance sur son âge et de se distinguer des joueurs «ordinaires». Le fait que ce surclassement ne concerne «*pas tout le monde*» participe à créer un sentiment d'élection chez les jeunes joueurs, d'avoir été choisis pour «*jouer avec les plus grands*». Évoluer dans des catégories supérieures

semble en outre dépendre parfois du développement de la structure d'encadrement du club fréquenté :

J'ai toujours été dans les bons, c'est vrai. Et du fait de jouer dans ce club, comme il n'y avait pas beaucoup de joueurs, j'ai eu la chance de pouvoir jouer dans deux catégories par année. (Bastien)

Très jeune, je me suis retrouvé dans des ligues d'adultes parce que je jouais dans un petit club et donc je me suis vite retrouvé en 1^{re} ligue à l'âge de quatorze ans. (Bernard)

De la même façon que pour les sauts dans les catégories « juniors », ce phénomène est également observé pour l'accès aux ligues amateurs. La précocité avec laquelle certains accèdent à des « *ligues d'adultes* » alimente le sentiment d'élection et le pouvoir d'attraction de l'institution. Dans les structures plus développées, ce pouvoir repose parfois sur un artefact créé par l'entraîneur. Ce dernier produit des effets – même si les joueurs n'en sont pas dupes – et renforce l'adhésion des aspirants :

L'entraîneur de la 1^{re} c'est un malin, hein... de temps en temps il en choisissait un ou deux pour les intégrer avec la 1^{re}... même que t'as seize-dix-sept ans et que t'étais encore pas « prêt ». En fait il te montre ce que c'est que l'environnement LNA: « T'as vu le su-sucre ? Il est bon, hein ? », « Ah ouais, il est bon ! » « Tu veux bosser pour ça ? » Ah ben ouais, tu bosses ! Et c'est comme ça qu'il te tient par les couilles... T'as goûté et t'en veux encore... donc tu bosses dur et tu fais des résultats. (Charly)

Avoir le sentiment que l'on est « *dans les bons* » passe également par des confirmations plus officielles de l'institution, d'abord au niveau cantonal et régional, puis national. En effet, près des trois quarts des joueurs de l'échantillon (73 %, n = 508) ont été sélectionnés en équipes nationales juniors :

Les sélections cantonales, c'était plus du plaisir. Après ça devient plus sérieux quand tu commences les sélections suisses. Là tu prends vraiment conscience de ta valeur. (Billy)

J'ai toujours joué les classes nationales, donc tu sais que t'es bon, mais ça crée aussi des jalousies, c'est jamais très facile. Parce que tu peux être bon mais quand même ne pas être en sélection. (Christian)

Les sélections valident plus institutionnellement ce sentiment d'appartenance à une élite, et plus encore, distinguent même « *les bons des très bons* ». Cette (s)élection contribue à conforter le joueur dans la position privilégiée qu'il occupe au sein de cet espace.

L'institution sportive jouit d'une force d'attraction mais possède en sus le pouvoir symbolique de consacrer. Valorisés dans cet espace, les jeunes individus construisent un sentiment de compétence et d'élection puissant qui renforce leur adhésion à la pratique. Si les valorisations liées à l'espace sportif alimentent la croyance et le processus de conversion dans le hockey, il convient également d'appréhender les configurations plus larges dans lesquelles évoluent les individus. Autrement dit, il s'agit de décroquer les espaces de socialisation pour comprendre plus finement comment s'opèrent les processus de valorisation liés à la pratique du hockey.

Les confirmations externes

Les jeunes n'évoluent pas en vase clos dans l'espace de formation du hockey. Les conditions de pratique expérimentées par les hockeyeurs en Suisse n'ont pendant longtemps pas vraiment été comparables à celles analysées dans plusieurs autres pratiques qui visent également l'excellence et la production de corps performants. Contrairement à ce qui a été observé en France pour les pratiques sportives et artistiques comme la danse ou la gymnastique (Papin, 2007, 2008 ; Sorignet, 2004) ou pour le football (Faure, Suaud, 1999 ; Bertrand, 2008 ; Rasera, 2012b), où les espaces de formation prennent les contours d'une « *institution totale* »²⁷, les jeunes hockeyeurs suisses ont été pendant plusieurs générations moins soumis à l'emprise de l'institution. Ils étaient moins contraints d'inscrire précocement leur projet de vie dans un monde « *qui a ses propres normes [et qui] exige que l'on rompe avec le style de vie ordinaire, les relations habituelles, pour vivre à contretemps voire à contre-espace au sein d'un univers où le domaine du privé n'a plus guère de sens* » (Goffman, 1979 [1961]), p. 199). Leur engagement dans le hockey s'inscrit plus largement dans un tissu de relations sociales extra-sportives qui sont en contact

²⁷ Par « *institution totale* », on entend « *un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées* » (Goffman, 1979 [1961]).

avec ce dernier. Dans cette logique, on peut observer plus aisément une prolongation des processus de valorisation au-delà de l'espace sportif, qui se déclinent dans différents types d'interactions et espaces de socialisation – famille, pairs, rencontres amoureuses, médias –, et sous différentes formes – soutien parental, admiration amicale, pouvoir de séduction, intérêt médiatique.

Un soutien familial nécessaire

Une caractéristique remarquable des liens familiaux et des processus de transmission est qu'ils reposent sur le récit d'une logique du don ou du sacrifice parental. Parce que «*sans eux tu peux rien faire*», près de 90% des joueurs interrogés par questionnaire déclarent que leurs parents ont financé volontiers les frais relatifs au hockey, indépendamment de leur situation financière :

Le hockey n'a pas du tout été une contrainte pour mes parents, peut-être un peu financière car c'est toujours un investissement d'avoir un enfant qui fait du sport et surtout du hockey. Mais ils ne me le reprocheront jamais, ils ont toujours préféré avoir un fils sportif qu'un fils qui fasse peut-être d'autres choses qui ne sont pas autant bien que du sport. (Bernard)

En plus d'un soutien économique parental indispensable, un soutien logistique est également nécessaire à la pratique. De nombreux joueurs témoignent du «*temps important qu'ils (les parents) ont consacré au hockey*», notamment pour «*faire le taxi pour tous les entraînements*». Pour certains, des adaptations structurelles plus importantes sont nécessaires à leur bonne progression, telles que celles liées à un changement de club. Ces situations de mobilité géographique accrue participent à inscrire l'engagement sportif dans un projet familial organisé autour du joueur et renforcent davantage ce dernier dans l'idée que son engagement sportif a de la valeur. En outre, l'investissement parental est fréquemment reconnu et apprécié par les jeunes joueurs – au moins a posteriori – qui «*ne pourr(ont) jamais assez les remercier*». Cette logique du don parental semble néanmoins obliger le jeune sportif à honorer sa destinée par une performance faisant office de contre-don (Mauss, (1997 [1923])), un phénomène d'autant plus important que l'implication sportive des parents est marquée: plus des trois quarts des joueurs (76,1%) ont déclaré que leur père, respectivement près des deux tiers (66,1%) pour les mères,

était impliqué dans leur pratique sportive et les avait poussés dans le hockey (n = 484). Cette logique du don parental, en temps, en attention, en argent, favorise cette transmission verticale tout en alimentant les liens familiaux. Les résultats vont dans le sens de ceux de Bruno Papin (2000) qui a observé que l'investissement considérable des parents des gymnastes de haut niveau constitue un support matériel et affectif socialisant, qui participe à la construction d'une vocation sportive. Dans cette logique, Manuel Schotté (2005) rappelle les difficultés éprouvées par les sportifs issus de familles précarisées à poursuivre une pratique de haut niveau en raison d'une acquisition plus coûteuse d'un système de dispositions conformes à l'espace sportif investi.

Une admiration des pairs et des filles

Au-delà du cercle familial, les jeunes hockeyeurs sont également reconnus et renvoyés à leur statut valorisé au travers des interactions qu'ils entretiennent avec leurs pairs, notamment dans le cadre scolaire :

C'est clair que mes copains à l'école, ils savaient que je faisais du hockey... et à quelque part ils étaient un peu fiers quand je commençais à bien jouer. (André)

Dans la classe, t'es associé au gars sportif. Les profs aiment encore assez bien, j'ai l'impression. Et le hockey, c'est assez un sport de... garçons. Donc t'as plutôt une bonne image auprès des copains. (Clément)

Les engagements dans le hockey semblent plutôt perçus positivement hors de l'espace sportif, que ce soit auprès des pairs ou même du corps enseignant. La remarque de Clément rappelle au passage que le hockey est un sport pratiqué quasi essentiellement par des garçons et associé à des valeurs viriles qui sont en adéquation avec une position à la fois dominante et normative. En conséquence, ces derniers sont valorisés au sein des sociabilités masculines, mais pas seulement :

Là je commençais à... j'étais encore pas l'idole, mais je commençais un peu à être connu par rapport aux copains, aux filles aussi! (Alain)

À quinze ans, j'ai redoublé une année... et je suis tombé dans une classe de filles l'année suivante où ça s'est extrêmement bien passé!

[rires] *Au niveau du hockey, le rapport avec les filles, il change, même si ce côté-là ne m'intéresse pas vraiment... ce côté admiratif. Mais y'a quelque chose, oui... (Baptiste)*

Le pouvoir symbolique de consécration du hockey s'étend ainsi à d'autres sphères de socialisation et influence l'ordre local des interactions. Ayant le sentiment que le hockey est plutôt valorisé chez les enseignants, les copains et les filles, les individus construisent une représentation extrêmement positive de leur engagement sportif. Ces valorisations sont d'autant plus efficaces qu'elles émergent en partie au sein de l'espace scolaire, qui représente potentiellement un espace de concurrence à l'engagement sportif.

Les premières consécrations médiatiques

Les confirmations du statut privilégié des jeunes individus peuvent également provenir de la sphère médiatique, en particulier de la presse locale. Cette forme de consécration publique relaie le soutien familial et l'admiration des pairs tout en renforçant le sentiment de compétence et de valorisation des jeunes hockeyeurs :

Ah oui, c'est clair que tu passais dans les journaux! Bon, c'était la presse locale, hein... mais j'ai encore des coupures à la maison. (Alan)

À cette période, ça m'arrivait de passer dans la presse locale... Ouais c'est clair, j'ai même quelques archives! [rires] (Baptiste)

Ces premières apparitions dans les médias inscrivent les individus dans une économie de la célébrité, même si cette dernière demeure encore cantonnée à l'échelle locale. Par ailleurs, la conservation des premiers articles renseigne sur leur valeur symbolique et émotionnelle, ceux-ci sont d'autant plus importants qu'ils apparaissent relativement tôt et plus particulièrement à une période charnière où les jeunes arrivent en fin de scolarité obligatoire. Cette précocité attisant en retour l'intérêt des médias :

C'est clair qu'il y a des petits articles sur toi, quand t'es très jeune et que tu commences déjà à jouer avec les plus grands, les gens ils s'intéressent un peu... (Bastien)

Il y avait eu un article: « Billy X., le junior qui monte... ». Et à partir de là, j'étais un peu plus souvent dans les médias. (Billy)

Cette économie émergente de la célébrité est souvent ancrée dans un fief acquis à la cause du hockey. Cette configuration renforce l'impact favorable de l'engagement sportif sur l'ordre local des interactions et oriente positivement les jugements et la réception des contenus médiatiques :

*Il y avait des articles dans la presse et il y avait même pas mal de reportages à la télévision sur l'équipe. Le hockey ça marchait bien à *** [sa ville d'origine], il y avait de l'engouement. (Armand)*

*J'ai eu quelques petits articles... [rires], mais surtout en plus à *** [sa ville d'origine] qui est quand même une ville de hockey. Donc le hockey ça intéresse les gens et les médias. (Bruno)*

Ainsi, la prolongation des processus de valorisation au-delà de l'espace sportif renvoie les individus à une perception extrêmement positive de leur statut de hockeyeur en devenir. L'investissement parental atteste dans un premier temps la valeur de leur engagement, avant que d'autres instances de socialisation prennent le relais : les confirmations des pairs, des rencontres amoureuses et des médias consacrent les jeunes athlètes, renforcent leur sentiment d'appartenance, mais aussi l'idée que leur avenir peut se jouer au sein de cet espace valorisant. Partant de ce constat, il est alors intéressant de comprendre les effets de l'engagement sportif sur les parcours de formation.

2. Des parcours de formation jugés importants mais secondaires

L'analyse des parcours de formation renseigne en creux sur la place accordée à l'engagement sportif. Si le bilan concernant le parcours scolaire des hockeyeurs est plutôt favorable, ce dernier semble toutefois sous l'influence de l'engagement sportif. En outre, les données suggèrent que la valeur associée aux expériences sportives et scolaires est largement dépendante du rôle modérateur des parents.

Plutôt de bons élèves

Au niveau primaire (de six à onze ans), les hockeyeurs interrogés se présentent plutôt comme de bons élèves, même si une minorité semble

éprouver plus de difficultés²⁸. Au niveau secondaire I (de douze à quinze ans), le bilan est encore plutôt favorable, avec un peu moins d'un joueur sur deux (47,8 %, n = 590) remplissant les exigences pour entrer dans une école de maturité gymnasiale – la filière menant ultérieurement à des études universitaires –, soit davantage que la proportion générale d'élèves y répondant en Suisse. Ces résultats peuvent être mis en relation avec l'origine sociale plutôt favorisée des joueurs, ce que corrobore une corrélation statistiquement significative entre un niveau de formation élevé chez le père et/ou la mère et de bons résultats scolaires chez l'enfant.

Au niveau secondaire II (dès seize ans, tableau 2.1a), les hockeyeurs suisses s'orientent principalement vers la filière professionnelle (56 %), alors qu'environ un tiers optent pour une formation générale, en réalisant soit un diplôme de commerce (13,6 %), soit une maturité gymnasiale (21 %). Seule une faible proportion des hockeyeurs interrogés (8,2 %) n'a pas décroché de diplôme post-obligatoire, un taux inférieur à celui de la population suisse correspondante (9,8 %).

Environ un tiers des joueurs continuent leur formation au niveau tertiaire (tableau 2.1b); de manière significative, ces derniers ont plus souvent des parents ayant eux-mêmes atteint ce niveau de formation. Au bout du compte, un quart de la population des hockeyeurs (25,1 %) accomplit une formation universitaire, un taux supérieur à celui de la population suisse correspondante.

Tableau 2.1a : Première formation après la scolarité obligatoire

PREMIÈRE FORMATION		
Pas de formation	8,2 %	40
Apprentissage (CFC)	56,0 %	275
Diplôme commerce	13,6 %	67
Maturité gymnasiale	21,0 %	103
Autres	1,2 %	6
Total	100,0 %	491

²⁸ En Suisse, la plupart des cantons notent sur une échelle de 1 à 6, 6 étant la meilleure note et 4 la moyenne. 53,4 % des hockeyeurs interrogés ont une moyenne de 5 et plus; 41,3 % autour de 4,5; 4,9 % autour de 4 et 0,4 % autour de 3,5.

Tableau 2.1b : Plus haute formation obtenue

PLUS HAUTE FORMATION		
Pas de formation	8,2 %	40
Apprentissage (CFC)	46,4 %	228
Diplôme commerce	8,1 %	39
Maturité gymnasiale	7,3 %	36
Autres	1,2 %	6
Professionnelle supérieure	3,9 %	19
Formation universitaire	25,1 %	123
Total	100,0 %	491

Des parcours de formation concurrencés par le projet sportif

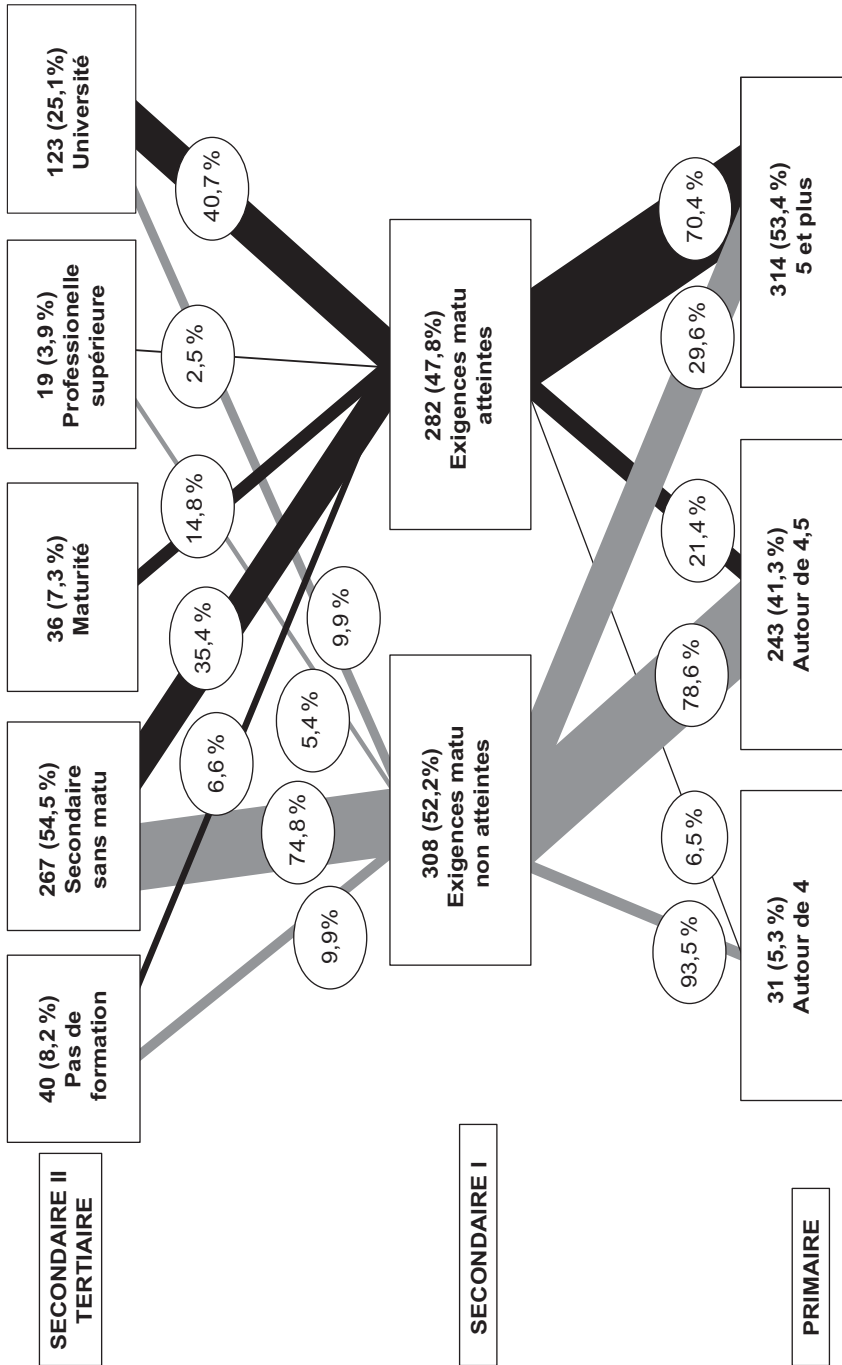
L'analyse longitudinale des parcours de formation – du niveau primaire à la plus haute formation obtenue (graphique 2.1) – permet de mettre en tension la question des résultats scolaires et de l'orientation, en particulier autour de la période de la fin de la scolarité obligatoire.

Une partie des joueurs observés ne semble pas avoir effectué le parcours de formation auquel ils étaient statistiquement destinés ou à tout le moins auquel on aurait pu s'attendre au vu de leurs résultats scolaires : le taux d'élèves ayant atteint les exigences pour entrer en maturité – et potentiellement à l'université par la suite – est élevé (47,8 %), pourtant la plupart de ces élèves (56,8 %) n'ont pas poursuivi au niveau tertiaire. En d'autres termes, ils ont les capacités pour entrer dans la filière la plus prestigieuse mais y renoncent, ramenant le bilan final à une distribution proche de celle de la population. Même si les études ne sont naturellement pas un but en soi, ces orientations moins « ambitieuses » s'apparentent à un choix rationnel ou stratégique lié à l'effet de l'engagement sportif.

L'objectivation des parcours de formation au travers de statistiques ne renseigne que partiellement sur l'effet présumé de l'engagement sportif et, disons-le clairement, tous les joueurs interrogés ont confié avoir été influencés, au moins ponctuellement, par leur investissement dans le hockey, qu'il suscite d'ailleurs des aspirations de carrière ou non :

Bien sûr qu'il y a des effets... Et y'a pas besoin d'avoir d'ambition pour que ça influe, hein! Un temps assez important à consacrer au hockey, ça suffit déjà... (Baptiste)

Graphique 2.1 : Arborescence des parcours de formation



La plupart des récits portant sur les parcours de formation sont marqués par l'emprise de l'engagement sportif. Au-delà des résultats scolaires obtenus, du type de formation choisi ou du fait d'avoir accompli ou non une formation, l'influence du hockey a fréquemment été mentionnée, alors que la question initiale portait plutôt sur l'expérience scolaire :

J'suis le type d'élève qui pouvait travailler plus, mais qui a fait le strict minimum parce qu'il a qu'une chose dans la tête, c'est le hockey sur glace... Donc après c'est clair que ça influence tes choix aussi dans les types de formation que tu veux faire... (Blaise)

J'étais parti pour faire la matu, mais j'ai fait qu'une année, pas tellement brillante... un peu à cause du hockey. T'as quinze ans, tu commences à t'entraîner plus et le collègue, c'est quand même difficile... Et comme il y avait l'option sport-études depuis quelques années, j'ai fait plutôt une école de comm'... que j'ai pas finie d'ailleurs! (Basile)

Au cycle [secondaire I], j'avais 4,3. Alors comme je voulais aller au collège (pour faire une maturité), le titulaire me menaçait : « Ça va pas comme ça! » Mais au collège j'avais de nouveau des 4,3, ça suffisait... J'aurais pas eu 4 parce que c'était trop risqué, mais pas 5 parce que c'était trop! [rires] Tu vois, c'était trop d'investissement par rapport au hockey, je perdais trop sinon. (Barthélémy)

La plupart des hockeyeurs se décrivent comme de bons élèves, même s'ils modèrent stratégiquement leur engagement scolaire au profit de leur engagement sportif. Comme le suggère Basile, l'influence est généralement plus forte lorsque les joueurs sont soumis à une augmentation de la fréquence des entraînements, en particulier lorsqu'ils commencent à s'entraîner avec la 1^{re} équipe.

En dépit de l'attrait du projet sportif, les joueurs semblent tout de même conscients de la valeur des diplômes. Les données issues du questionnaire indiquent qu'une large majorité (92,6 %) considèrent important d'avoir une formation post-obligatoire. Or, on peut être de cet avis sans nécessairement posséder un diplôme :

C'était un sacré handicap de ne pas avoir de formation... Mais j'étais heureux d'avoir fini ma scolarité obligatoire, merci ciao bonne! J'ai pas cherché à aller plus loin, j'ai pas cherché à aller faire une école, un gymnase, d'aller faire une passerelle... Ah non, là j'ai vraiment mis l'accent sur le hockey. (Charly)

De surcroît, avoir une formation ne signifie pas qu'on lui attribue du sens et de la valeur ou qu'on l'associe nécessairement à un projet professionnel :

Je pouvais tout faire puisque j'avais tellement de facilité à l'école, donc mes profs m'ont évidemment tous dit que j'avais fait une erreur en choisissant de faire une école de commerce, plutôt que de faire une maturité. Mais moi, l'objectif était clair, obtenir dans un minimum de temps un diplôme et me lancer dans le hockey, donc en trois ans... Si j'avais pu le faire en deux ans au lieu de trois, j'aurais essayé! (Bertrand)

Ayant certes intégré l'importance des diplômes, beaucoup de joueurs cherchent néanmoins à écourter leur parcours de formation afin de se consacrer à leur pratique sportive. Cette volonté de raccourcir leurs études chez les jeunes hockeyeurs est encore davantage mise en relief quand on sait qu'en Suisse, pour les formations professionnelles, les voies «*les plus longues sont suivies par une large majorité d'hommes (90%)*» (Gauthier, Gianettoni, 2013, p. 40).

L'attitude déterminante des parents

Les discours portant sur les diplômes analysés à l'aune de l'attitude des parents invitent à répartir les joueurs dans trois catégories. Ceux n'ayant pas effectué de formation post-obligatoire ; ceux qui possèdent un diplôme mais qui, subjectivement, lui attribuent peu de valeur : «*Il fallait faire quelque chose, mais j'en avais rien à foutre!*» (Alain) ; enfin, ceux ayant obtenu un diplôme qui s'inscrit dans un véritable projet professionnel : «*J'ai maintenu mes études parce que je savais que je devais passer par là pour faire le métier que je voulais, c'était un chemin qui était tracé.*» (Adam)

Les hockeyeurs qui ont poursuivi une formation porteuse de sens pour eux ont des parents qu'ils décrivent comme des accompagnateurs actifs et investis, alors que ceux dont la formation a été choisie par dépit et «*parce qu'il fallait faire quelque chose*» semblent surtout rassurés par les diplômes, sans forcément prêter attention à leur valeur et à leur finalité :

Mes parents m'ont toujours dit: «Tu fais ton apprentissage, après quand t'as fini, tu feras ce que tu veux.» (André)

L'expression «*faire un papier*», récurrente dans le discours rapporté des parents de joueurs constituant ce groupe illustre bien cette attitude certes proactive, mais peu impliquée dans le développement d'un projet professionnel.

Parallèlement, les joueurs possédant une formation, orientée ou non vers un projet professionnel, ont des parents qui ne les ont pas exclusivement guidés vers une carrière dans le hockey. Le discours dominant est plutôt celui de l'autodétermination pour le sport :

Ils ne m'ont jamais mis de pression sur quoi que ce soit, ni le sport, ni poussé à être au top à quelque chose. Ils étaient contents que j'aie une place d'apprentissage, que je fasse du hockey... (Bob)

Pour ces joueurs, la tendance semble être celle d'une intervention plutôt indirecte des parents, ou en tout cas permettant la réappropriation du projet par l'enfant. En revanche, les joueurs qui ont arrêté précocement leur formation sont issus de familles, incarnées surtout par le père, parfois « lui-même entraîneur de hockey », significativement plus engagées à leurs côtés concernant le projet sportif. Ce lien fort développé avec le père par l'intermédiaire du hockey renforce la construction d'une identité masculine. Les résultats issus du questionnaire montrent d'ailleurs clairement que l'implication du père dans la carrière sportive est significativement corrélée avec les ambitions de carrière du joueur, mais aussi avec les abandons de formation. Certains parents ne se contentent d'ailleurs pas d'accompagner leur enfant, mais semblent aussi guider les choix :

Mes parents m'ont toujours un peu forcé, ils m'ont toujours poussé [...] ils ont plus vite vu mes capacités pour le hockey, moi je ne les voyais pas encore, alors ils m'ont poussé dans cette voie. (Charly)

Les joueurs ne possédant pas de formation post-obligatoire ont le sentiment d'être tenus de faire aboutir des ambitions sportives partagées par les parents et, en conséquence, survalorisent l'engagement sportif par rapport à toute autre forme d'engagement. Le soutien des parents aux études est donc moins important :

Le sport, c'était vraiment la priorité. J'ai eu la chance d'avoir des parents, à cette époque, qui sont partis dans ma voie... parce qu'il y a beaucoup de parents qui te forçaient plutôt à faire des études, et là moi, j'ai eu cette chance qu'ils me laissent tranquille de ce côté-là. (Achille)

Ils ont toujours été cool, ils ne m'ont jamais embêté avec l'école, tant que j'avais la moyenne, ils s'en foutaient. Tu vois, eux, je suis même pas sûr qu'ils ont une formation, mon frangin non plus, à part faire sa scolarité obligatoire. C'était pas du tout basé là-dedans. Je me suis

rendu compte plus tard que les parents disaient toujours : « C'est bien joli de faire du hockey, mais tu sais pas ce qu'il y a demain, il faut que tu aies un papier... ». Et les jeunes faisaient des diplômes ou des écoles. Mais moi, ils m'en ont jamais parlé. Ils m'ont dit : « Si tu veux pas faire d'études, tu bosseras... ». Et voilà ! On avait plutôt une mentalité comme ça. Du boulot il y en a toujours, après voilà, tu choisis pas toujours lequel... (Boris)

Dans le cas de Boris, le niveau d'éducation peu élevé de ses parents semble avoir influencé sa décision de ne pas poursuivre une formation. Les données issues du questionnaire ne révèlent pourtant pas de corrélation claire entre le suivi d'une formation post-obligatoire et le niveau d'éducation ou économique des parents. Au contraire, elles indiquent que les joueurs n'ayant pas de formation sont issus d'une diversité de catégories sociales, voire qu'ils se situent plutôt dans les familles ayant un bon niveau de formation et une bonne situation financière. Ce constat permet de souligner la force d'attraction de l'institution sportive et suggère que son emprise peut modifier l'influence des origines sociales sur le rapport à la scolarité.

Par ailleurs, ces configurations familiales sont souvent caractérisées par un accompagnement marqué du père sur le plan sportif. À la post-adolescence, les liens filiaux développés au travers des sociabilités masculines semblent écraser provisoirement une partie des différences sociales, d'autant plus qu'il y a un fort espoir de professionnalisation dans le hockey. Ce n'est donc pas un décrochage de la formation conduisant à un déclassement social mais imaginé dans l'optique d'une mobilité ascendante dans un autre domaine, d'une mobilité sociale par le sport. Cette situation donne lieu à un écrasement fictif des origines sociales dans la mesure où il n'y a pas de renoncement à une mobilité sociale. Dans certaines familles, le capital sportif semble ainsi remplacer le capital scolaire. Autrement dit, même pour les familles d'origines sociales supérieures qui engagent leurs enfants dans le hockey – avec de plus ou moins bons résultats scolaires –, la démarche peut correspondre à une stratégie visant le registre de l'excellence. Cette stratégie est d'autant plus acceptable qu'elle peut renvoyer, d'une part, à la fabrication du jeune suisse selon un modèle viril, et d'autre part, à la perception d'une valorisation et d'une légitimité, réelle ou imaginaire, du hockey en Suisse.

II. Parcours de formation et configurations générationnelles

Afin de saisir plus finement les parcours de formation scolaire et sportive, ces derniers doivent être situés dans leurs configurations générationnelles. Les modalités d'engagement dans ces deux espaces de socialisation, tout comme les modèles d'éducation, se transforment au cours du temps. Cette section s'attache à rendre compte de ces évolutions et de leurs dynamiques interdépendantes.

1. Une différenciation des voies de professionnalisation

Le processus de professionnalisation de la pratique a entraîné une modification des voies d'accès à la LN. Atteindre l'élite suppose au fil des cohortes une intensification de la pratique, et les jeunes aspirants doivent s'astreindre à un volume et à une qualité d'entraînements plus importants. Alors que l'entrée en LN paraît autrefois moins dépendante du type de club fréquenté, les générations plus récentes se repositionnent plus fréquemment dans l'espace de formation du hockey afin de pouvoir bénéficier des structures d'encadrement donnant légitimement accès à la LN.

Vers une intensification de la pratique

Avec le temps, les engagements dans les mouvements juniors des clubs sont devenus plus précoces, un phénomène ayant pour corollaire un allongement du temps de formation sportive: les *Aînés* ont en moyenne été formés pendant dix ans et demi avant d'accéder à la LN, pendant respectivement treize ans pour les *Benjamins* et quatorze ans et demi pour les *Cadets*.

La charge d'entraînements différencie également les trois cohortes. Nonobstant la mise en scène ou l'accentuation potentielle de certains détails dans les récits, une part importante des *Aînés* semble avoir évolué dans des structures relativement peu développées, ce qui ne les a toutefois pas empêchés ultérieurement d'accéder à la LN. Davantage que la fréquence des entraînements, c'est la qualité de l'encadrement qui est fréquemment remise en question dans les discours. Nombre de récits soulignent les

défaillances de certains entraîneurs «*qui savaient à peine patiner*» ou dont «*on ne savait même pas si un jour ils avaient fait du hockey*», ou encore insistent sur leurs tenues «*vieillottes*» ou «*débraillées*» renvoyant à une présentation de soi jugée inadéquate.

Avoir débuté dans un «petit club» semble pour beaucoup d'*Aînés* avoir tout de même ses avantages, dans la mesure où cela permet de «*se froter aux plus grands*» en sautant des catégories. Ce type de parcours de formation a encore été observé chez certains *Benjamins* se considérant chanceux d'avoir pu évoluer dans de petites structures, même si ces expériences ne constituent toutefois déjà plus la norme.

Les différences entre les expériences vécues par les joueurs des trois cohortes sont plus marquées à partir des dernières années du parcours de formation sportive, notamment avec la fréquentation accrue du niveau «Juniors Élités»²⁹ que 95 % des *Cadets* ont empruntée au moins une saison avant d'entrer en LN. Les *Aînés* y ont passé en moyenne 1,8 saison, les *Benjamins* 2,6 saisons et les *Cadets* 3,1 saisons. En d'autres termes, cette catégorie de jeu est devenue avec le temps un passage incontournable pour accéder à la LN, surtout la catégorie des «Élités A»³⁰ qui se caractérise par un volume et une qualité d'entraînements relativement proches des exigences de la LN. Si au sein de cette catégorie, les *Aînés* s'astreignent à trois entraînements par semaine et les *Benjamins* plutôt à quatre séances, la charge d'entraînement imposée s'est encore accrue pour les *Cadets* :

Avec les Juniors Élités, on avait un entraînement tôt le matin et un le soir, tous les jours... et deux matchs le week-end, un le vendredi et un le dimanche. (Claude)

Avec les Élités, on s'entraînait tous les jours, parfois même deux fois. Sans compter encore les entraînements de force. C'est simple, on s'entraînait plus qu'en Ligue nationale! (César)

²⁹ La meilleure catégorie «Juniors» (entre dix-huit et vingt ans) avant d'entrer dans une catégorie adulte. Elle se subdivise encore en deux niveaux : Élités A (le meilleur niveau) et Élités B (le second niveau). Actuellement, les catégories Élités A et B ont été rebaptisées U20-Elit et U20-Top.

³⁰ On relève que cette situation a encore évolué pour les jeunes aspirants puisqu'à l'heure actuelle, passer par la catégorie «Élités A» (ou U20-Elit) ne semble plus suffisant pour accéder à la LN. Il serait préférable de pratiquer un double championnat en se frottant le plus rapidement possible aux adultes en Swiss League (ex-LNB) ou en Myhockey League (3^e niveau national), ou alors de partir à l'étranger (Canada, USA).

Au-delà de l'augmentation de la fréquence des entraînements, les récits renvoient l'image d'une socialisation à l'élite plus marquée au sein de cette catégorie de jeu. Cet apprentissage du professionnalisme passe pour les *Cadets* par un apprentissage de la division du travail sportif, soit à une spécialisation de plus en plus précoce des rôles au sein de l'équipe :

En Élites, t'as déjà un système qui est bien établi, on te formate déjà par rapport à ce que tu devras faire si t'es appelé plus haut... en fonction du rôle que t'as dans l'équipe. (Charly)

En Élites, quand j'avais seize ans, on avait une équipe trop talentueuse pour que je puisse espérer jouer dans les deux premières lignes. Je luttais pour être le sixième défenseur, toujours avec deux autres joueurs. Mon unique chance de jouer, c'était de provoquer, de taper, même de me battre tout le temps comme un chien. J'ai toujours regardé l'équipe en me disant : « Où est-ce que j peux jouer ? Qu'est-ce que j peux apporter ? » J veux dire, la fin justifie les moyens... Là je me dis : « Il faut que je fasse la pute ! », alors je faisais la pute, je m'adaptais à la situation. (Camille)

Les joueurs se retrouvent davantage contraints d'adapter leur manière de jouer dans « le processus du jeu [qui] est précisément une configuration mouvante d'êtres humains dont les actions et les expériences s'entrecroisent sans cesse » (Elias, Dunning, 1994, p. 70). L'injonction d'être utile à l'équipe est davantage présente pour les *Cadets* qui doivent impérativement remplir une fonction, occuper un rôle au sein du collectif, même si ce dernier est ingrat.

S'ils entendent atteindre l'élite, les joueurs doivent ainsi se former plus longtemps, plus fréquemment et plus spécifiquement au fil des générations. Ces observations invitent à une mise en abyme des configurations formées à l'échelle même des équipes et des joueurs, en interrogeant leur intégration plus large dans la configuration de l'espace sportif dans lequel se construisent les voies de professionnalisation.

Des repositionnements plus fréquents et éloignés

La comparaison du type de club dans lequel les individus ont commencé à pratiquer (tableau 2.2a) et celui dans lequel ils ont poursuivi et terminé leur formation sportive (tableau 2.2b) apporte des éléments d'analyse complémentaires au phénomène d'élargissement du bassin

Tableau 2.2a : Type de club fréquenté lors de l'entrée dans la pratique

	LNA		LNB		Amateur		Total	
1963-72 (A)	37,2 %	54	26,2 %	38	36,8 %	53	100,0 %	145
1973-82 (B)	36,1 %	60	25,3 %	42	38,6 %	64	100,0 %	166
1983-92 (C)	32,8 %	95	20,0 %	58	47,2 %	137	100,0 %	290
Total	34,8 %	209	23,0 %	141	42,2 %	246	100,0 %	601

Le type de club est déterminé par la ligue dans laquelle évolue la première équipe.

Tableau 2.2b : Type de club fréquenté en junior après repositionnement

	LNA		LNB		Amateur		Total	
1963-72 (A)	38,4 %	53	25,4 %	35	36,2 %	50	100,0 %	138
1973-82 (B)	47,6 %	79	32,5 %	54	19,9 %	33	100,0 %	166
1983-92 (C)	64,3 %	187	24,1 %	70	11,7 %	34	100,0 %	291
Total	53,6 %	319	26,7 %	159	19,7 %	117	100,0 %	595

de recrutement aux clubs amateurs et aux régions rurales. Elle permet notamment de souligner l'apparente inertie de la cohorte des *Aînés* et, à l'autre extrémité, le dynamisme de la cohorte des *Cadets* en matière de repositionnements.

Ainsi, le recrutement plus large observé au fil des générations fait écho ultérieurement à des repositionnements plus fréquents dans l'espace de la formation sportive. Il semble de plus en plus difficile d'accéder à la LN en ayant effectué sa formation dans un club amateur : si plus d'un *Aîné* sur trois (36,2 %) atteint encore la LN après avoir terminé sa formation dans un club amateur, seul un *Benjamin* sur cinq (19,9 %) et environ un *Cadet* sur dix (11,7 %) y accèdent avec ce type de cheminement (tableau 2.2b). Avec le temps, l'accès à la LN est davantage réservé aux joueurs issus du réservoir même des clubs de LN, et plus particulièrement de LNA.

Afin de se donner les meilleures chances d'atteindre la LN, les apprentis hockeyeurs changent donc davantage de club au fil des générations. Le

marché, auparavant marqué par une certaine inertie, enregistre davantage de circulation et de concurrence. Les repositionnements observés au cours de la période de formation différencient significativement les trois cohortes, avec un taux de mobilité ascendante³¹, qui passe de 21 % pour les *Aînés* à 39 % pour les *Benjamins*, pour atteindre 52 % pour les *Cadets*. Plus marquant encore, ces transferts s'effectuent avant la fin de la scolarité obligatoire pour seulement 27 % des *Aînés*, contre 63 % des *Benjamins* et 81 % des *Cadets*.

De manière plus fine, le rapport à la mobilité distingue également les générations de joueurs. Pour les *Aînés*, le réseau d'interdépendance reste confiné à un espace local, où les grandes villes et les autres régions linguistiques de la Suisse sont encore des endroits méconnus qui impressionnent :

Mon père m'a dit : « Tu choisis, c'est Lausanne ou Zurich. » Zurich, grande ville, tu parles pas un mot d'allemand, oui, tu as peur. Mais c'est dommage, ça aurait été une super aventure. Il y a peut-être aussi le rôle des parents, qui auraient dû plus m'encourager en me disant qu'il fallait pas avoir peur. À seize ans, Lausanne pour moi c'était comme si j'allais à New York, j'étais jamais sorti de ma région, jamais parti de la maison ! (Armand)

Si la mobilité géographique dépend notamment, aux différentes époques, de l'offre en matière de transports, l'appréhension du monde environnant découle également pour partie des socialisations familiales de cette génération, qui paraissent transmettre des dispositions encore peu favorables à une mobilité géographique. En comparaison, le critère de proximité apparaît moins déterminant pour les *Cadets*, qui n'hésitent pas à s'exiler dans d'autres régions linguistiques et qui cherchent avant tout à rejoindre les meilleures adresses pour progresser :

À treize ans, je suis parti dans une ville située à une heure de chez moi où j'ai vécu dans une famille pendant deux ans, mais je rentrais quand même assez régulièrement le week-end. Ensuite à quinze ans, j'suis parti dans un bon club à l'autre bout de la Suisse, là ça été la grosse coupure, c'est arrivé que pendant six mois je rentrais pas et je suis resté deux ans et demi là-bas. (Colin)

³¹ C'est-à-dire que le niveau de la 1^{re} équipe du club rejoint est supérieur à celui du club précédent.

Renforcé par les discussions et les sociabilités entre pairs, l'horizon sportif s'étend progressivement, avec des joueurs et des familles qui n'hésitent plus à rejoindre des organisations se situant hors du rayon de proximité, voire hors de leur région linguistique. Camille souligne même que les repositionnements s'effectuent de plus en plus à l'international, en particulier dans le pays qui accueille le championnat le plus relevé au monde :

À l'époque, les bons joueurs restaient en Élités A. Ils étaient en U20 [équipe nationale moins de vingt ans] ou ils jouaient déjà en LNA mais encore en Élités A. Y'avait encore aucun jeune qui partait au Canada jouer dans ces ligues juniors... Tous les bons jeunes joueurs suisses jouaient encore en Élités A. Maintenant il y en a de plus en plus qui tentent leur chance au Canada. (Camille)

Le marché de la formation du hockey devient plus concurrentiel et globalisé. Les voies d'accès à la LN se standardisent progressivement – près de neuf *Cadets* sur dix ont terminé leur formation dans un club de LN – faisant de ces organisations les principaux réservoirs de recrutement de l'élite. En leur sein, les jeunes aspirants jouissent d'une visibilité accrue, mais également des conditions propices au développement de qualités conformes aux exigences du haut niveau. Ce façonnement passe notamment par une intensification de la pratique – à la fois sur le plan quantitatif et qualitatif – que seules les organisations de LN semblent en mesure d'offrir aux jeunes joueurs.

On observe ainsi une autonomisation progressive des voies de professionnalisation, voire une sectorisation de la formation des élites. Une distinction s'opère entre les mouvements juniors des clubs amateurs et ceux des clubs de LN, représentant avec le temps les principales fabriques des futurs hockeyeurs de LN. Cette forme d'injonction au professionnalisme entraîne une transformation des rapports à l'espace géographique, avec des repositionnements plus précoces qui s'affranchissent davantage d'un ancrage local. L'augmentation de la fréquence des entraînements, des matchs, des déplacements et des repositionnements au niveau de l'espace du hockey, requiert une adaptation, une flexibilité et un investissement des parents en termes de temps et de ressources financières de plus en plus conséquents. Au passage, ces nouvelles configurations semblent en partie expliquer l'évolution du recrutement social de la pratique vers les couches plus favorisées de la population.

2. Vers un avenir structuré autour du hockey

Le développement de l'offre de professionnalisation du hockey sur glace accroît réciproquement la demande et les ambitions de carrière des jeunes aspirants. L'émergence progressive de ce nouvel horizon sportif professionnel contribue à remodeler les parcours de formation et les configurations familiales.

Une transformation des aspirations

Bien que les réponses récoltées, tant qualitativement que quantitativement, doivent être appréhendées à l'aune des positions occupées par la suite³², la professionnalisation du hockey a transformé les aspirations des jeunes individus et leur manière de se projeter. L'analyse des différentes générations indique d'une part que les ambitions de carrière apparaissent plus affirmées, plus tôt dans le temps et moins limitées dans l'espace; d'autre part que les engagements sportifs sont davantage envisagés comme un projet professionnel.

Sous l'effet conjoint de la professionnalisation et de la visibilité croissante du hockey en Suisse, les ambitions se déclinent à différents niveaux d'excellence sportive. Ce processus s'inscrit plus largement dans un processus de globalisation du sport (Maguire, 2005) qui affecte la circulation des joueurs et l'espace local. L'objectif visé par les *Aînés* est souvent de «*jouer dans la première équipe*», peu importe la ligue dans laquelle celle-ci évolue alors que la LNA est le but à atteindre pour les *Benjamins*. Ces derniers ne disposaient pas encore «*des outils internet comme maintenant*» et «*n'avaient aucune idée de ce qu'était encore la NHL*». Les *Cadets* oscillent quant à eux plutôt entre la LNA et la NHL.

La connaissance du marché du hockey et les aspirations associées passent ainsi progressivement d'un rayonnement local à national, puis international. Au fil des cohortes, les ambitions sont plus élevées mais surtout moins dépendantes d'un ancrage local. Le marché du hockey devient davantage globalisé (Bairner, 2011; Whitson, Gruneau, 2006) et les joueurs adaptent leurs ambitions à ces nouvelles configurations.

³² Contre toute attente, ce sont les joueurs qui connaîtront par la suite les carrières les plus durables et reconnues qui ont déclaré des ambitions moins marquées lorsqu'ils étaient jeunes.

Des ambitions sportives aux ambitions professionnelles

Si on ne peut ignorer un effet de reconstruction accentué par la plus longue expérience professionnelle des *Aînés* – environ quinze ans séparent leur sortie de la LN du moment de l’entretien –, l’état du marché du hockey n’autorise pas à « *imaginer faire ça comme métier* » ou à « *raisonner en termes de carrière* ». Cette situation rend objectivement peu réalistes des aspirations sportives professionnelles :

Je n’ai jamais pensé devenir professionnel. Moi le premier but, c’était de jouer en première équipe. J’ai jamais pensé au fric. Je ne me suis jamais dit peut-être qu’un jour je vais gagner ma vie avec ça. (Alain)

Les *Aînés* développent prioritairement des ambitions sportives qui reposent sur une logique du désintéressement, rendant presque illégitime l’articulation d’un projet professionnel autour du hockey. Ces difficultés à imaginer un avenir professionnel dans le sport sont de plus renforcées par l’absence de modèles auxquels s’identifier :

J’ai jamais eu cette vision : « Je vais gagner ma vie avec le hockey ». Il n’y avait pas cette notion « plaisir » et « gagner sa vie » en même temps. J’avais juste l’ambition de jouer au plus haut niveau. De toute façon, quand on était gamins, personne ne faisait encore ça professionnellement. (Alan)

Dans l’incapacité de se projeter professionnellement, les *Aînés* deviendront pourtant les premiers hockeyeurs professionnels en Suisse et serviront de repères aux générations suivantes. En observant les hockeyeurs devant eux, au sens propre comme au figuré, les *Benjamins* développent davantage « l’ambition d’en faire leur métier », bien que la comparaison avec une occupation « ordinaire » reste très présente pour cette génération :

C’était encore pas comme aujourd’hui où tous les jeunes veulent être professionnels à tout prix. Ça commençait, c’est vrai... mais le plus important, c’était encore l’école ou d’avoir un métier, tu vois. (Bruno)

Si les récits des *Benjamins* sont encore caractérisés par une certaine retenue concernant la possibilité de s’engager exclusivement dans une carrière

sportive, les *Cadets* assument davantage de se projeter professionnellement dans le hockey :

J'ai toujours été convaincu d'arriver à devenir hockeyeur professionnel, j'ai toujours tout misé là-dessus depuis tout petit, j'étais passionné. Je me suis toujours dit que l'école j'en avais rien à foutre, j'ai jamais bossé à l'école. Mon projet professionnel, c'était le hockey. (Christian)

Le processus de professionnalisation de la pratique engendre également un rapport à l'activité plus intéressé et renvoie à l'imaginaire anticipé d'une rentabilité économique. De manière plus affirmée que les générations précédentes, les *Cadets* ont mis en avant les profits économiques que les engagements dans le hockey pouvaient leur apporter :

Quand j'ai commencé à m'entraîner quelques fois avec la 1^{re} [LNA], je voyais qu'ils gagnaient tous leur vie... et bien! Ils arrivent tous avec de grosses bagnoles... donc tu te dis qu'il y a l'argent, alors l'école on met un peu de côté, quoi! Tu comprends assez vite que ça peut devenir ton métier en fait. (César)

En Juniors Élites, dans mon premier club de LNA, à dix-sept ans, c'était quand même super bien organisé. Ils m'ont trouvé l'appartement, la deuxième année j'ai passé mon permis, j'avais directement une voiture à disposition. On a signé un contrat junior d'un an de 20 000 francs pour la saison. Donc tu vois que c'est quand même du sérieux, que tu peux t'imaginer un avenir là-dedans... (Charles)

En définitive, les engagements locaux des jeunes *Aînés* sont marqués par une logique du don (Mauss, 1997 [1923]), encouragée par des organisations encore animées par une vision paternaliste (Schotté, Fleuriel, 2008) qui valorisent cet engagement désintéressé. À l'autre bout du spectre, l'expérience sportive des jeunes *Cadets* se réalise plutôt sur le registre de l'échange, où les joueurs sont davantage attentifs aux contreparties récompensant les efforts fournis, qu'elles soient symboliques ou matérielles. Ce type d'engagement plus intéressé renforce la représentation du hockey comme activité professionnelle. L'augmentation de la charge ainsi que la spécialisation croissante des tâches dévolues aux hockeyeurs facilitent également la légitimation du projet professionnel. Ces dynamiques configurationnelles ont des effets sur les choix en matière de formation.

Vers des formations dédiées à la pratique sportive

Deux voies s'offrent principalement aux jeunes vivant en Suisse à la fin de leur scolarité obligatoire: la formation générale (maturité gymnasiale, école de commerce ou de culture générale) ou la formation professionnelle (apprentissage), menant à un certificat fédéral de capacité (CFC). L'apprentissage est caractérisé par son système dual – théorie à l'école professionnelle et pratique en entreprise – et dure généralement trois ans³³.

Le système de formation suisse laisse, en principe, la possibilité d'accéder au niveau tertiaire, indépendamment de la filière d'études secondaires suivie. Toutefois, il demeure que chaque filière d'études est organisée pour conduire (ou non) ceux qui l'empruntent vers un espace de formation tertiaire spécifique: les hautes écoles universitaires pour les détenteurs de la maturité gymnasiale; les formations professionnelles supérieures et les hautes écoles spécialisées, depuis 2000, pour les titulaires d'une maturité professionnelle.

Plus concrètement, les formations professionnelles orientent l'individu vers un ou des métiers précis; comme leurs noms l'indiquent, les formations générales offrent quant à elles un espace des possibles plus large en termes de destinations professionnelles.

Hausse de la fréquentation des formations générales et des décrochages

Au fil des cohortes, on constate une forte diminution des parcours en voies professionnelles (CFC) au profit des voies générales (tableau 2.3). Si les parcours de formation des *Aînés* se rapprochent encore de ceux des individus de leur génération, les orientations choisies par les *Benjamins*, et plus encore par les *Cadets*, s'en distancient. Parallèlement, on enregistre également une hausse significative du pourcentage de *Cadets* ne poursuivant pas une formation post-obligatoire, alors même qu'ils sont issus d'un recrutement social plus favorisé et que le contexte générationnel est marqué par la tendance inverse. Ce taux

³³ Cette voie est la plus empruntée par les jeunes en Suisse, puisqu'environ sept individus sur dix débudent un apprentissage à la sortie de la scolarité obligatoire. Depuis 1993, le CFC peut se prolonger d'une année dans le but d'obtenir une maturité professionnelle autorisant ensuite l'accès à des formations professionnelles supérieures (niveau tertiaire).

atteint même 20 % en considérant uniquement la « moitié jeune » des *Cadets*. À défaut d’observer un effet de l’origine sociale des parents, on peut donc postuler que la professionnalisation du hockey et la visibilité accrue des carrières influencent les parcours de formation en débouchant potentiellement sur davantage de désengagements ou à tout le moins de reports de la formation.

Tableau 2.3: Type de formation choisie à la fin de la scolarité obligatoire selon la cohorte

	Professionnelle			Générale			Sans formation			Total	
	CH	Hockey		CH	Hockey		CH	Hockey			
1963-72 (A)	73,9%	68,8%	83	15,3%	25,6%	31	10,8%	5,6%	7	100,0%	120
1973-82 (B)	70,6%	62,6%	93	19,5%	33,1%	49	9,9%	4,3%	6	100,0%	148
1983-92 (C)	71,1%	46,8%	104	20,1%	41,2%	92	8,8%	12,0%	27	100,0%	223
Total	71,9%	56,5%	277	18,3%	35,2%	173	9,8%	8,3%	41	100,0%	491

Les *Aînés* se sont majoritairement orientés vers des formations professionnelles. L’inventaire des domaines de formation des joueurs interviewés interpelle par son hétérogénéité. On retrouve ainsi pêle-mêle des formations de géomètre, de forestier-bûcheron, de vendeur, de dessinateur en génie civil, de plâtrier-peintre, de constructeur de bateaux, d’électronicien. Plusieurs joueurs insistent également sur le fait qu’il fallait apprendre un métier, pas nécessairement pour se prémunir contre l’imprévisibilité d’une carrière sportive mais plutôt par absence de perspectives professionnelles dans le hockey :

Maintenant on dit: « Ouais, mais si t’es blessé... », mais ça, nous on s’est jamais posé la question. Par contre faire un apprentissage, il fallait faire, parce qu’on ne savait pas qu’on allait pouvoir gagner notre vie avec le hockey en Suisse. (Alexandre)

Le développement encore peu avancé du marché du hockey conduit les *Aînés* à se former, comme n’importe quel autre jeune sortant de la scolarité obligatoire en Suisse. Des aménagements sont parfois trouvés avec les patrons, mais les exigences de la pratique de l’époque ne nécessitent encore pas trop d’ajustements.

Pour les *Benjamins*, ne disposant pas encore pour la plupart de structures aménagées, les entretiens révèlent des choix orientés vers des formations plus adaptées aux exigences croissantes de leur pratique sportive. Les représentations d'un travail manuel énergivore incitent certains à préférer un métier jugé moins éprouvant physiquement :

J'ai commencé par un apprentissage de ferblantier. C'était un métier quand même très pénible, l'hiver c'était des longues journées dures, plus les entraînements, plus les matchs, j'étais lessivé. Donc j'ai arrêté et j'ai fait un apprentissage d'employé de commerce. (Bernard)

Quand j'avais quinze ans, je voulais devenir bûcheron comme mon papa, mais il m'a conseillé de choisir plutôt un travail moins pénible pour une carrière sportive. J'ai fait un apprentissage de vendeur dans un magasin de sport. (Bastien)

L'intervention du père suggère déjà une implication plus prononcée des parents dans le projet sportif. L'absence de structures de formation adaptées aux sportifs incite également cette génération de joueurs – c'est le cas de Bastien –, à rechercher des employeurs conciliants ou sensibles aux enjeux d'une carrière sportive :

Durant l'apprentissage, je faisais tous les entraînements à midi, donc je pouvais partir du boulot à 11 h 30 et je revenais à 14 heures Le soir, je partais plus souvent autour des 17 heures, au lieu de 18 h 30. Et le week-end, la même chose. Le samedi, j'étais pas souvent là au boulot. J'ai eu la chance de pouvoir avoir des patrons compréhensifs. Parce qu'il n'y avait pas encore vraiment d'écoles sport-études. Je me serais peut-être orienté vers ce type de formation sinon... (Bastien)

Le constat est similaire pour les *Benjamins* s'engageant plutôt dans les voies générales. La plupart ont pu bénéficier de la sympathie des directeurs d'établissements scolaires qui semblent souvent acquis à la cause du hockey, voire supporters du club. Ces interactions alimentent l'économie symbolique du hockey et viennent confirmer le statut particulier des jeunes joueurs. Cette reconnaissance a d'autant plus d'effet qu'elle se situe hors du hockey, dans l'espace même qui souffre déjà de la concurrence du projet sportif :

J'ai eu des aménagements parce que le directeur était vraiment fier d'avoir quelqu'un qui joue au hockey dans son collègue. Il était fan du

club... Donc à chaque fois que je devais partir, aucun problème... Il me disait: « Tant que tu vas bien à l'école, il n'y pas de souci... Tu pars quand tu veux! » (Brice)

Sans avoir d'aménagement particulier, j'avais la chance d'être dans une position assez privilégiée par rapport à la direction de l'école et des professeurs. Il y avait une certaine sympathie pour les hockeyeurs... [...] Je pouvais me permettre de demander, quasiment tout ce que je voulais, je l'obtenais, mais toujours en partant du principe que de l'autre côté, j'assumais mes responsabilités. Alors des fois, ça fait un peu grincer des dents par rapport à d'autres... Style la fille qui demande congé un vendredi après-midi pour aller jouer un match de volley et la demande est refusée parce qu'on a un contrôle... et moi, je suis pas là! [rires] (Bertrand)

J'ai eu beaucoup de chance parce qu'à partir d'un certain nombre d'absences au gymnase, ils pouvaient refuser de te faire passer. Et j'suis tombé sur un doyen très sympathique qui était fan de hockey et qui avait l'abonnement du club. Donc quand j'allais le voir, je devais lui faire signer les feuilles d'absences... et il ne me demandait rien! Il signait direct et il me disait: « Ben alors ce dernier match?! » [rires] Donc j'ai eu de la chance, sinon j'aurais dû faire une autre formation. (Baptiste)

L'accueil favorable réservé par les responsables d'établissement contribue, au même titre que les confirmations de l'institution sportive ou celles venant des configurations externes, à valoriser les individus sur le registre sportif, à leur donner confiance et à alimenter leur adhésion à cet espace. Ce processus de valorisation est d'autant plus efficace lorsqu'il repose, comme dans le témoignage de Bertrand, sur une hiérarchie symbolique sexuée entre les pratiques sportives.

La hausse des formations générales s'accompagne d'une tendance complémentaire; l'analyse détaillée des formations professionnelles révèle une explosion des CFC d'employé de commerce: 13,5% (*Aînés*), 25,6% (*Benjamins*) et 55,6% (*Cadets*)³⁴. L'orientation massive des *Cadets* vers ce type de formation s'explique à la fois par les représentations que les joueurs

³⁴ Bien que ce type de CFC soit le plus choisi en Suisse – en partie en raison du nombre de jeunes filles se lançant dans ce type de formation –, la comparaison laisse songeur. En prenant en compte uniquement le nombre de jeunes hommes ayant effectué ce type d'apprentissage sur la période correspondante en Suisse, le taux s'élève à une valeur moyenne d'environ 13%, nettement inférieure à celle enregistrée pour les *Cadets*.

lui associent et par l'évolution de la configuration «hockey-formation». En effet, les réseaux du hockey ont pris une importance grandissante en tant que fournisseurs de places d'apprentissage, qui semblent constituer une stratégie et un produit d'appel pour les clubs. Ainsi 14,8 % des places d'apprentissage des *Aînés* ont été dénichées par les réseaux du hockey, contre 27,7 % pour les *Benjamins* et 40,9 % pour les *Cadets*. D'autre part, les joueurs considèrent cette formation comme peu professionnalisante, ou du moins peu orientée professionnellement, leur permettant ainsi, au même titre qu'une formation générale, de prolonger l'incertitude autour du choix du futur métier. Enfin, cette formation s'articule très bien, selon eux, avec les exigences de leurs pratiques sportives, en constituant une qualification passe-partout pour trouver du travail chez un sponsor, qui semble déjà être sensible à la cause sportive. En tenant compte du caractère très général que les joueurs associent à ce type de CFC, seuls deux *Cadets* sur dix ont le sentiment de s'orienter vers un métier, contre près de six *Aînés* sur dix. Sans encore évoquer l'émergence des structures sport-études, les formations paraissent, avec le temps, davantage adaptées voire dédiées à la pratique sportive, à tel point qu'une part non négligeable des *Cadets* finissent par les interrompre :

Aujourd'hui je me dis encore que j'ai eu raison de quitter ma formation, parce que si tu fais dix ans de carrière en hockey, tu reviens et le métier a totalement changé, donc t'es obligé de recommencer. (Christian)

Si je fais une formation maintenant dans n'importe quel métier manuel, dans vingt ans il aura complètement changé le métier, donc je ne sais pas si c'est important d'avoir une formation. (Colin)

Les *Cadets* justifient le désengagement de leur formation en l'inscrivant dans une logique d'anticipation d'une probable professionnalisation sportive. Ainsi, les individus sont dans la croyance que «*pouvoir et vouloir se former ne résout cependant rien. Elle donne une qualification aux athlètes qui, sans insertion professionnelle durant leurs carrières, voient leurs diplômes devenir obsolètes, leurs savoirs ne pas se transformer en compétences*» (Javerlhac et al., 2011, p. 285). Cette démarche est néanmoins risquée car elle suppose que le joueur puisse effectivement faire carrière.

L'émergence des structures sport-études

Traditionnellement, le sport d'élite suisse n'a pendant longtemps pas joui d'un grand soutien de la part des autorités fédérales, plutôt investies dans le «sport pour tous». La transformation des carrières se réalise néanmoins dans un contexte de mutation des politiques publiques, où les cantons tentent de mieux soutenir la relève du sport de haut niveau avec un marché de la formation qui cible les athlètes. La professionnalisation du hockey s'accompagne de mutations dans le paysage suisse de la formation.

L'émergence de structures de formation aménagées pour les sportifs est une conséquence directe des processus de professionnalisation des pratiques sportives. Les données sur la fréquentation des structures sport-études (tableau 2.4) renseignent sur leur apparition relativement tardive, puisqu'elles n'existaient pas pour les *Aînés* et pour une majorité de *Benjamins*. En revanche, plus d'un tiers des joueurs de *Cadets* (37,5%) ont poursuivi leur cursus dans une de ces structures dont l'offre s'est surtout développée pour les formations générales, contribuant de fait à expliquer un peu plus le succès de ce type d'orientation.

Tableau 2.4: Joueurs ayant fréquenté une structure «sport-études» ou ayant bénéficié d'arrangements

	Sport-études		Arrangements		Cursus normal		Total	
1963-72 (A)	0,0%	0	7,1%	9	92,9%	118	100%	127
1973-82 (B)	7,5%	12	12,4%	20	80,1%	129	100%	161
1983-92 (C)	37,5%	107	14,4%	41	48,1%	137	100%	285
Total	20,8%	209	12,2%	70	67,0%	384	100%	573

Le développement de l'offre d'encadrement pour les sportifs en matière de formation semble répondre à une demande – ou contribuer à la développer – puisque l'investissement dans ce type de structures est croissant. Le taux de fréquentation de ces cursus adaptés atteint même 50% en considérant uniquement la «moitié jeune» des *Cadets*. L'émergence de ces structures permet ainsi aux jeunes joueurs de concilier davantage une formation et un engagement sportif devenu avec le temps plus exigeant.

La fréquentation d'une filière sport-études dépend en outre du positionnement des familles. Une part importante de ces structures en Suisse, notamment les plus réputées – et les seules à être adaptées aux exigences et contraintes spécifiques du hockey sur glace –, sont des établissements privés et donc payants. Cette situation pourrait également constituer un des facteurs explicatifs d'un recrutement social effectué dans les couches plus favorisées de la population au fil des cohortes. Les données indiquent que dans ces structures sont surreprésentés les joueurs ayant déclaré une bonne, voire une très bonne situation financière parentale³⁵. Au-delà de la valeur de la formation pour les joueurs, ces filières de soutien privées permettent également aux individus de répondre aux attentes plurielles des parents, qui investissent aussi bien économiquement que symboliquement sur l'avenir de leur enfant.

Finalement, la professionnalisation du hockey a des effets sur les parcours de formation des individus, qui semblent s'adapter aux nouvelles règles du marché sportif. Avant de se lancer dans leur carrière sportive, les *Aînés* apprennent généralement un métier – le plus souvent manuel – parce qu'ils ne peuvent encore imaginer une professionnalisation par le hockey. En l'absence de structures de formation aménagées pour les sportifs, les *Benjamins* optent pour des cursus plus adaptés aux exigences croissantes de la pratique et essaient de trouver des solutions pour se maintenir en formation. Les *Cadets* optent, d'une part, très largement pour des formations générales – ou qu'ils jugent à tout le moins non professionnalisantes – et, d'autre part, fréquentent de plus en plus régulièrement des structures sport-études. Au fil des générations, de moins en moins de joueurs réussissent ainsi à accéder à la LN en obtenant un diplôme post-obligatoire dans le cadre d'un cursus « normal ».

On passe ainsi progressivement d'une configuration « cloisonnée », où les relations entre espace de formation et espace sportif sont très faibles, à une configuration « encastrée », où l'interpénétration des deux mondes est beaucoup plus marquée. Cette dernière se manifeste à deux niveaux : d'un point de vue institutionnel, avec l'imbrication du marché sportif et du marché de la formation dans des structures communes ; d'un point de vue interactionnel, avec l'encastrement des marchés et des réseaux de relations – au sens des travaux de Mark Granovetter (1985), qui mettent

³⁵ On trouve deux fois plus de joueurs issus de famille ayant une bonne situation financière – et trois fois plus lorsque la situation est jugée très bonne – que de joueurs issus de familles ayant une situation financière modeste ou difficile.

en avant «*la force des liens faibles*» – avec les réseaux du hockey qui jouent davantage le rôle d’intermédiaires dans la recherche de places d’apprentissage.

D’un modèle d’éducation distant à un modèle engagé

Si on ne peut pas uniquement imputer l’évolution du profil social des familles au processus de professionnalisation du hockey, les deux tendances semblent néanmoins avoir des affinités électives. Les mutations des conditions de pratique et du profil social des familles semblent se répercuter sur les modèles d’éducation. Les joueurs ont déclaré une plus forte implication de leurs parents au fil des cohortes, aussi bien sur le plan de la formation scolaire que sportive. Cette implication accrue des parents va de pair avec un changement de leur profil sociologique, caractérisé par une augmentation de leur niveau de formation et de leur taux de pratique sportive. La comparaison inter-parents fait en outre ressortir une progression significative de la perception de l’implication des mères dans le double projet.

La plupart des *Aînés* ont relativisé l’importance de l’implication de leurs parents, en particulier dans leur parcours de formation scolaire. Ils ont principalement mis en avant le «*contexte de l’époque*» pour justifier cette absence de soutien :

L’école n’était pas autant importante que maintenant. Il fallait faire l’école parce que c’était obligatoire et ils étaient contents que je suive et que je passe l’année... mais j’ai jamais fait des devoirs avec ma mère, mon père ne s’est jamais mis à table avec moi non plus. À ce moment-là, les parents ne s’immisçaient pas autant dans le développement du gamin... de mon côté c’était école, apprentissage et après vita è bella! Ça s’arrêtait là, quoi! (Alexandre)

Si l’implication dans la scolarité est plutôt faible, de la même manière, les encouragements et les soutiens dans le registre sportif demeurent relativement discrets, voire parfois inexistants :

Pour la formation, avec mon papa, j’ai jamais parlé. Jamais. Maman, elle regardait plus quand même... elle disait: «Il faut faire quelque chose, il faut au moins un papier». Par contre, côté sport, j’ai de la

peine à savoir. Parce que j'ai toujours eu l'impression que mon papa n'en avait pas grand-chose à faire. Je pense qu'il savait juste que je faisais du hockey. D'ailleurs j'ai l'anecdote du premier match que j'ai joué dans la 1^{re}, il a demandé qui c'était le numéro 6 avec la grille, il savait même pas que je jouais! (Alain)

En dehors de quelques apparitions sporadiques, les mères sont relativement absentes des discours des *Aînés*. Pour cette génération, le recrutement de proximité et le faible taux de repositionnement sur le marché de la formation sportive autorisent un investissement familial encore relatif en matière de déplacements et de mobilité géographique. Autrement dit, la configuration du marché influence également les modes de participation des familles.

Les *Benjamins* ont quant à eux connu un modèle d'éducation caractérisé par une implication parentale plus soutenue en matière de formation scolaire et sportive, renvoyant dans certaines familles au modèle de l'excellence incitant à briller dans les deux registres. Bien que ce modèle ne soit pas généralisé, les expériences sont marquées par des configurations familiales où les rôles semblent répartis, la mère s'investissant davantage dans le parcours de formation et le père dans la pratique sportive :

J'ai vécu dans un bon contexte avec ma mère qui se dévoue pour les enfants, qui est à la maison... bon, elle était fan de hockey aussi. Mon père, il a aussi joué un rôle... c'était un homme très intelligent et un grand sportif aussi, c'était un peu un exemple. (Barthélémy)

Par ailleurs, si les récits indiquent une certaine retenue des familles quant à la professionnalisation de leur enfant au travers du hockey, ils suggèrent néanmoins une implication parentale déjà plus prononcée en termes de soutien logistique :

Le hockey, c'était d'abord une charge pour mes parents parce qu'il fallait nous amener aux entraînements. À quinze-vingt minutes, selon la circulation. Il fallait traverser la ville. Mais le hockey était aussi un plaisir partagé pour eux... C'était aussi un lieu de socialisation parce qu'ils ont gardé des contacts assez étroits avec d'autres parents de joueurs. D'ailleurs leurs meilleurs amis actuels, après vingt-cinq/ trente ans, sont les parents d'un joueur avec qui j'ai joué quand j'étais petit. (Baptiste)

Accompagnant davantage leurs enfants dans les patinoires, les parents multiplient les rencontres avec leurs homologues. Les interactions ayant cours dans le cadre de la pratique participent à façonner des générations de parents de hockeyeur qui partagent une culture commune et les mêmes soucis en matière d'investissement. Cette configuration favorise le soutien accordé à la pratique sportive :

On était un groupe de bons joueurs qui jouaient ensemble, les parents étaient copains, ils s'entendaient bien... D'ailleurs on faisait des voyages tous ensemble à l'étranger avec les sélections cantonales, c'était quelque chose de spécial... (Barthélémy)

La génération des *Cadets* est encore davantage caractérisée par un modèle d'éducation reposant sur le registre de l'excellence. On constate d'une part une implication marquée des deux parents dans la formation scolaire et sportive – un phénomène renforcé par l'augmentation du niveau de formation et du taux de pratique sportive des parents – et, d'autre part, une volonté plus régulière de prioriser la carrière sportive :

Ils voulaient un 5 minimum, ça donnait la ligne. Tant que j'avais 5, c'était bon. En dessous ça râlait déjà... Et après ils ont aussi insisté pour que je fasse des études. À côté de ça, vu que les deux étaient très compétiteurs, à haut niveau, c'est clair qu'ils m'ont poussé aussi énormément dans le sport. (Célien)

Sans que cela ne remette en cause la place centrale des pères dans les processus d'engagement, le changement le plus important s'observe au niveau de l'implication complémentaire des mères dans la pratique sportive de leur enfant. Auparavant absentes des discours portant sur le hockey, elles y occupent désormais une part plus active, comme dans la suite du discours de Célien :

Le club ne voulait pas me pousser plus que ça. Alors que le potentiel était là. Et là mes parents ont joué en grand rôle parce qu'ils ont senti que ça manquait de «push». En fait, c'est ma mère qui est allée voir le conseil d'administration et qui a dit: «Maintenant vous le poussez en avant, d'une catégorie sinon il va à quelque part d'autre! Qu'on lui donne sa chance, quoi!» (Célien)

Les modèles familiaux des *Cadets* sont marqués par une réappropriation et une rationalisation plus forte du projet sportif par les parents. Certaines

familles semblent en ce sens avoir intériorisé ce que Jay Coakley (1983) nomme un « *ethos orienté vers la performance* » (*performance-oriented ethos*) qui tend à survaloriser le capital sportif.

Cette implication plus étendue en faveur de l'engagement sportif impacte davantage la famille au sens large ; le hockey devient un projet touchant l'ensemble de ses membres. En reconnaissant son importance et sa priorité sur les autres temps familiaux, cette attention donne confiance au jeune joueur et accorde une valeur symbolique à l'engagement sportif :

J'ai toujours eu du soutien, pas seulement des parents mais aussi de mon frère et de ma sœur. Donc des fois, on vivait un peu à mon rythme...
(Claude)

Toute la famille a fait des sacrifices pour moi, même ma sœur qui a peut-être eu moins de temps avec mes parents, parce qu'ils devaient m'amener, ils venaient voir les matchs. (Christian)

Comme le rappelle Joël Laillier à propos des parents des jeunes danseurs, « *si l'on peut parler d'investissement "sacrificiel", c'est d'abord parce qu'il touche à toutes les sphères de la vie familiale, qu'il s'agisse des choix d'habitation, des choix budgétaires, de la vie de couple, de la vie professionnelle et du temps de la famille. [...] une telle décision a demandé une réorganisation complète de la famille* » (2011b, p. 63). L'investissement et le soutien logistique des parents des *Cadets* surpassent sans commune mesure ceux des générations précédentes :

J'ai toujours pu compter sur eux, je pense que je ne pourrais jamais assez les remercier. Tous les jours, ils m'amenaient à l'entraînement, ça faisait au moins quarante minutes aller et quarante minutes retour, plus le fait d'être encore là pendant l'entraînement. (Claude)

Si les profils sociaux des familles se sont transformés, le processus de professionnalisation semble accompagner et renforcer cette transformation, en influençant notamment les modèles d'éducation. Au fil des cohortes, on passe d'un modèle plus distant, où les parents sont encore relativement peu impliqués dans la formation scolaire et sportive de leur enfant, à un modèle plus engagé où les parents s'investissent et soutiennent davantage le double projet, avec parfois une attention accrue portée au projet sportif.

Conclusion

Les engagements dans le hockey des futurs joueurs de LN – c'est-à-dire de la minorité qui accédera aux catégories de jeu les plus élevées – renvoient le plus souvent à des expériences très positives. Les individus sont valorisés par les confirmations formelles et informelles de l'institution sportive qui détient le pouvoir symbolique de leur donner de la valeur. Cette perception extrêmement positive de la carrière sportive est en outre accentuée par une valorisation externe des qualités et des compétences de ces sportifs. Un dispositif médiatique, dans la presse et les réseaux locaux dans un premier temps, puis plus étendu, favorise une reconnaissance par leurs pairs – à l'école ou dans le sport – ou les réseaux de sociabilité – famille, amis, connaissances, rencontres amoureuses. De plus, la valorisation de l'affrontement qui caractérise le hockey représente en Suisse une culture sportive très virile (Messner, 1990), favorisant une sorte de curriculum caché (Kimmel, 2010, p. 34) pour les garçons dans lequel l'engagement scolaire est beaucoup moins valorisé et reconnu que l'engagement sportif. Prendre des risques en se désinvestissant de la formation – à tout le moins subjectivement – est normalisé. Les jeunes façonnent leurs compétences autour du sport et sont reconnus et valorisés sur ce registre. À un âge où les individus doivent construire leur avenir et faire des choix en matière d'orientation professionnelle, les engagements dans l'espace sportif et dans celui de la formation scolaire sont en tension. Les dispositifs de valorisation du sport, en particulier par les pairs, ont toutefois des effets variables selon les univers familiaux et les parcours scolaires. Si le rapport à l'école influence la valeur accordée à la formation, les données indiquent que le degré d'implication parentale occupe une place centrale dans les processus de jugements et de choix. Ainsi, un soutien parental défaillant au niveau de la formation conjugué à une survalorisation de l'engagement sportif peut conduire à minimiser l'importance ou la valeur des diplômes et, pour certains, à se désengager de la formation.

Afin de rendre compte plus finement de ces processus de valorisation tout comme des représentations des joueurs et des familles, il faut les appréhender dans le contexte de professionnalisation de la pratique et de mutation du paysage de la formation. À ce titre, on observe à la fois une transformation de la structuration de l'espace du hockey et, à un niveau plus microsociologique, une évolution des modalités d'interactions entre les différents acteurs, en particulier au sein des familles qui s'ajustent également aux transformations de l'offre. Dans cette optique, proposer un niveau de

lecture intermédiaire en pensant les différentes cohortes dans une dynamique configurationnelle permet d'être attentif aux interdépendances existant entre les différents espaces de socialisation : famille, formation et pratique sportive.

Les données peuvent ainsi être lues par le prisme de l'évolution des réseaux d'interdépendances reliant les individus et déboucher, en guise de synthèse, sur trois « configurations générationnelles » idéal-typiques (voir encarts). L'idée est de sélectionner les caractéristiques les plus saillantes de ces configurations, en décrivant notamment les types de relations mettant aux prises les individus et leurs transformations au cours du temps.

Une configuration locale et cloisonnée

L'*Aîné* débute relativement tardivement (huit ans), dans un club qui dispense des entraînements peu fréquents et de qualité moyenne. Il grandit dans un espace qui ne permet pas d'envisager une offre concrète de professionnalisation entraînant par conséquent une demande timorée, voire illégitime. S'il nourrit une ambition, elle est surtout sportive et son rayonnement reste local (jouer dans la 1^{re} équipe); elle devient professionnelle uniquement lorsque les possibilités se concrétisent. Le joueur accède la plupart du temps à la Ligue nationale en restant dans son club d'origine. Par ailleurs, il a le sentiment d'appartenir à une famille issue de la classe moyenne et assez engagée dans le sport. Ses parents attachent une importance relative à sa formation et à son parcours sportif. Le modèle d'éducation se distingue par une présence plus marquée du père, qui fait autorité en matière de formation et de pratique sportive. L'*Aîné* se projette sur un métier en dehors du hockey et opte en conséquence pour une formation professionnelle accomplie dans un cursus « normal », indépendamment de sa pratique sportive.

Une configuration bricolée de réseaux élargis

Le *Benjamin* débute assez précocement (six ans) et se repositionne dans l'espace du hockey après la fin de sa scolarité obligatoire. Le rayonnement de son ambition est national et la LNA est son objectif. Les ambitions sportives deviennent professionnelles lors des premières confirmations de l'institution (sélections nationales). Le joueur accède à la Ligue nationale via son club d'origine ou le club qu'il a récemment rejoint. D'autre part,

il a le sentiment d'être issu d'une famille plutôt aisée financièrement et engagée dans le sport. Ses parents sont impliqués à la fois dans sa formation scolaire et dans son parcours sportif, qui représente parfois un moyen de pression pour l'inciter à se former. Le modèle d'éducation se caractérise par le registre de l'excellence reposant sur une division sexuée des rôles, la mère étant davantage impliquée dans la formation, le père davantage dans la pratique sportive. Le joueur peine à définir un projet professionnel en dehors du hockey, mais également dans le hockey, dont la légitimation professionnelle est peu évoluée. Il opte pour une formation professionnelle, souvent réalisée grâce à des arrangements. Le *Benjamin* grandit donc dans un espace où une offre de professionnalisation existe, mais elle n'est pas suffisamment développée pour répondre à la demande, impliquant des parcours bricolés et négociés.

Une configuration de marché encadrée

Le *Cadet* débute précocement (cinq ans) et se repositionne très vite dans l'espace du hockey. Le rayonnement de son ambition est national, voire international (NHL). Son ambition est très tôt professionnelle et se construit sur le registre de la vocation, non pas sur le mode du désintéressement mais au sens d'une projection très précoce dans une occupation laissant entrevoir une perspective de carrière. Le joueur accède à la Ligue nationale via son club d'origine, mais de plus en plus souvent via le club qu'il a rejoint très jeune. D'autre part, il a le sentiment d'être issu d'une famille à l'aise financièrement et très engagée dans le sport. Ses parents sont très impliqués dans sa formation et sa pratique sportive. Le modèle d'éducation se fonde encore sur le registre de l'excellence, mais penche plus souvent à l'avantage de l'engagement sportif qui semble, dans certains cas, remplacer l'absence de diplôme. Le joueur peine à définir un projet professionnel en dehors du hockey, qui devient une option professionnelle légitime. Il opte pour une formation générale, très souvent réalisée dans une structure sport-études ou aménagée. Le *Cadet* évolue dans un marché de la formation sportive structuré où l'offre, même si elle reste réduite – beaucoup d'appelés peu d'élus –, répond aux exigences de la demande. Ce marché est également caractérisé par son encastrement dans un ensemble de réseaux sociaux, liés au domaine sportif, à celui de la formation ou à la sphère familiale.

Le renouvellement des configurations invite à réfléchir sur le but et le sens accordés à la formation par les joueurs. Si on apprenait auparavant un métier pour le futur, en réalisant une parenthèse sportive, la carrière sportive s'impose progressivement comme une étape du parcours professionnel, voire du parcours de formation. Au fil des cohortes, les mutations dans l'espace du hockey laissent entrevoir des possibilités de professionnalisation plus tangibles pour le joueur, mais également pour les familles, engendrant davantage d'interférences avec les parcours de formation, auparavant plus cloisonnés. L'émergence des structures sport-études opère officiellement un rapprochement entre espace sportif et espace scolaire, même si la force d'attraction et d'enchantement du hockey empiète déjà sur la scolarité. Par ailleurs, si à milieu social comparable, l'attitude des parents infléchit les parcours scolaires (Lahire, 1995), l'évolution du profil social des familles, notamment de leur plus grande proximité avec l'espace sportif, favorise le partage d'une *doxa*³⁶ sportive (Bourdieu, 1984) tout en alimentant les liens familiaux. En s'impliquant davantage dans le parcours de formation scolaire, puis dans une sphère éducative traditionnellement réservée aux hommes, les mères actives dans l'espace sportif alimentent la thèse d'un «*glissement de la balance des pouvoirs entre les sexes*» (Dunning, Maguire, 1995) et conduit à mettre davantage en tension parcours sportif et parcours scolaire.

³⁶ La *doxa* peut être entendue comme un ensemble d'évidences partagées, un sentiment de familiarité où l'ordre des choses est indiscuté, un sens commun propre à chaque espace de pratique.

Chapitre 3

Entrer dans la Ligue nationale de hockey

La réussite sportive est souvent pensée en termes de qualités individuelles – biologiques, physiques, techniques, tactiques, psychologiques – alors que la dimension sociale et symbolique des carrières sportives est, elle, souvent passée sous silence. Le capital corporel est placé spontanément au centre de la réussite sportive, mais il ne se transforme en capital sportif qu'à condition d'être reconnu, en particulier au travers de la confiance que l'entraîneur accorde au joueur. Souvent appréhendé de manière unidirectionnelle, le capital sportif – entendu comme un capital symbolique puisqu'il dépend d'un processus de reconnaissance³⁷ – peut être par la suite converti en capital social, notamment sous la forme des réseaux de relations que cette reconnaissance permet de développer. Si cette conversion se réalise effectivement dans certaines configurations – nous le verrons d'ailleurs plus tard au moment de la transition professionnelle des hockeyeurs –, le capital social, comme relation forte de confiance, contribue également à produire du capital sportif. Ces processus de mise en confiance se retrouvent principalement dans la relation joueur-entraîneur mais ils se développent aussi dans d'autres formes d'interactions, notamment

³⁷ Se référer à l'encart p. 12.

entre les joueurs eux-mêmes³⁸. Au lieu de faire l'inventaire des qualités physiques individuelles nécessaires à la réalisation d'une carrière, il s'agit plutôt de rendre compte des conditions et des configurations où la confiance peut s'établir et ainsi permettre la conversion du capital corporel en capital sportif.

Au-delà de la mise au jour des configurations qui facilitent et rendent possibles l'entrée en LN, cette accession doit aussi être pensée au travers de son économie symbolique. La littérature portant sur les élites sportives et leurs premiers pas officiels dans les structures du haut niveau rend compte d'un sentiment de fierté et d'élection (Bertrand, 2008, pp. 147-150). Ce ressenti extrêmement positif repose d'une part sur le pouvoir symbolique d'enchantement et de consécration de l'institution sportive (Brissonneau, Aubel, Ohl, 2008; Forté, 2008) et, d'autre part, sur le sentiment d'avoir franchi la première étape d'une quête d'excellence où « *le sport de haut niveau apparaît comme un modèle de référence de la pratique sportive* » (Papin, 2000, p. 407). Entrer dans les structures du haut niveau s'apparente à accéder à un cercle restreint qui distingue les élites des pratiquants « ordinaires ». Entrer dans l'élite d'une pratique sportive transforme les individus par un rite d'institution (Bourdieu, 1982a) qui confère à la personne et aux yeux des autres une valeur particulière, tout en imposant en retour à l'individu consacré un investissement conséquent et de « *se montrer à la hauteur de la dignité conférée par l'investiture* » (Bourdieu, 1997, p. 278). Cette accession modifie les représentations de l'individu et contribue à développer chez lui un sentiment de confiance tout en influant sur la confiance que les autres placent en lui; elle s'inscrit autrement dit dans l'ordre local des interactions, voire le bouleverse dans certains cas.

Dans cette optique, l'analyse de l'entrée dans la LN de hockey est utile à la compréhension du phénomène d'après-carrière. La phase de transition s'éclaire de manière différenciée en intégrant à l'analyse les effets de cette étape marquante des biographies sportives. L'importance de la prise en compte de cette dimension s'observe notamment dans l'enquête de Sébastien Fleurriel et de Manuel Schotté sur la reconversion des sportifs d'élite français dans la mesure où elle permet de nuancer « *une situation sociale qui n'est objectivement pas si calamiteuse* »

³⁸ En se fondant sur l'analyse de footballeurs amateurs anglais, Lee Tucker (2020) montre comment l'adhésion à une culture d'équipe et à ses normes crée des liens et un climat de confiance entre les joueurs qui peuvent accroître leur reconnaissance et leur légitimité au sein de l'équipe.

(2011, p. 12) qu'attendue. Il y est suggéré que les athlètes peuvent vivre, indépendamment de la position objectivement occupée après leur carrière sportive – même privilégiée –, une « *misère de position* », au regard notamment du statut précédemment occupé et du prestige qui lui était associé. Nous le verrons dans la suite de cet ouvrage, ce passé sportif peut aussi laisser des traces positives, comme un sentiment de confiance ou de compétence.

Dans une première section, ce chapitre s'attache à décrire l'économie du droit d'entrée en LN, en identifiant les acteurs qui détiennent le pouvoir de rendre visible, d'évaluer et de reconnaître le capital corporel des joueurs, mais aussi de leur donner confiance. Une deuxième section traite des étapes qui entourent l'accession à la LN de hockey, appréhendée comme un espace réservé à une élite. Plus spécifiquement, l'analyse aborde l'acte de magie sociale et la dimension enchantée sur lesquels reposent les entrées dans la LN de hockey. Elle rend également compte des transformations de l'économie du hockey et des ajustements nécessaires propres aux générations observées.

I. L'économie du droit d'entrée

Accéder à la LN n'est pas réservé à tout le monde. Les joueurs de LN représentent en effet moins de 10 % des actifs évoluant en Suisse³⁹. La répartition des joueurs s'apparente à une structure pyramidale, leur nombre se réduisant à mesure que l'on monte dans la hiérarchie. Cet écrémage progressif ne semble d'ailleurs pas être ignoré par certains parents lorsqu'il s'agit de sensibiliser leur enfant, a fortiori la génération des *Cadets*, aux perspectives objectives d'avenir :

Mon père, pour ces trucs, il est assez malin, il a été voir combien de joueurs perçaient chaque année et on tombe sur trois-quatre défenseurs par année d'âge. Il m'a dit : « C'est comme ça, c'est les chiffres... » (Camille)

Si le nombre de postes dans les équipes de LN est effectivement limité, non extensible, et cette réalité quantifiable ou objectivable, les conditions qui déterminent cet accès sont en revanche moins tangibles, moins palpables.

³⁹ Sur 6 500 joueurs actifs dans le championnat suisse, « seuls » 600 évoluent en LN.

Aucune qualification, au sens d'un diplôme reconnu par une institution, n'est requise pour entrer dans l'espace professionnel du hockey. Ce vide institutionnel place souvent spontanément, pour ne pas dire naïvement, la question du talent sportif au centre des discours afin de justifier la réussite ou l'échec de certains ; le capital corporel semblant s'imposer comme unique droit d'entrée sur le marché du travail sportif (Lefèvre, 2011, p. 157). Il s'agit pourtant de dépasser cette vision réductrice, en rendant compte de la dimension sociale sur laquelle reposent également les accessions à la LN. Sans soutenir qu'il n'existe pas de différences interindividuelles entre les joueurs – mais sans pour autant leur attribuer une essence naturaliste –, l'analyse vise à explorer les conditions ou les configurations qui permettent à certaines compétences d'être reconnues comme un capital sportif. Autrement dit, l'objectif est de comprendre comment certaines configurations façonnent les modalités d'évaluation du capital corporel, bien que plusieurs interprétations restent possibles.

Qui fixe les règles et qui décide des droits d'entrée ? Appréhender l'économie du droit d'entrée dans l'espace professionnel du hockey suppose au préalable de considérer la manière dont ce dernier est structuré et d'identifier les intérêts des différents acteurs qui évoluent en son sein. On distingue les joueurs, comme acteurs détenant le capital culturel ou corporel spécifique lié à l'espace du hockey, des acteurs qui détiennent un pouvoir sur ce capital, et notamment sur les taux de profits (Bourdieu, 2011, p. 128). Parmi cette classe dominante, on peut identifier les entraîneurs, comme acteurs détenant un pouvoir d'évaluation, de réévaluation ou de reconnaissance du capital corporel des joueurs, et les dirigeants – au sens des propriétaires –, qui possèdent également un pouvoir sur le capital des joueurs, mais qui sont avant tout détenteurs du capital économique.

Au fil des générations, les instances dirigeantes ont connu des mutations orientées vers une division du travail. Certaines tâches ont été déléguées à des figures émergentes, notamment celle du directeur administratif ou du directeur sportif. Un quatrième type d'acteur, extérieur à l'organisation du club, s'ajoute à la configuration tripartite joueurs-entraîneurs-dirigeants : l'agent de joueur⁴⁰. L'émergence de ce nouvel acteur sportif

⁴⁰ Ses tâches regroupent « l'intermédiation, c'est-à-dire la mise en relation entre deux parties, le conseil du sportif ou du club, ainsi que la gestion du sportif (communication, image, sponsoring, patrimoine et publicité) » (Frenkiel, 2014, p. 3). En Suisse, la plupart des agents prélèvent une commission qui équivaut à environ 5 % de la rémunération brute annuelle du joueur.

n'est pas indépendante de la structuration de l'espace du hockey en espace professionnel. Son apparition dépend à la fois de conditions juridiques, économiques et géographiques (Poli, 2010) et a entraîné des évolutions dans le processus de sélection des nouveaux entrants. Si l'entraîneur a le pouvoir de reconnaître ou non le capital corporel du joueur, l'agent possède en amont celui de le faire connaître ou de le rendre visible.

La partition présentée – entre les acteurs détenteurs du capital culturel spécifique et ceux détenant un pouvoir sur ce capital – permet grossièrement de comprendre qui est en mesure de tirer les ficelles. Les relations observées dans ces organisations particulières s'avèrent néanmoins plus complexes. En dépit de leur position de «dominés», les joueurs ont néanmoins un pouvoir indirect sur les entraîneurs et, dans une certaine mesure, sur certains postes responsables du recrutement – on pense au directif sportif –, car c'est de leur engagement et de leur réussite collective sur la glace que dépend l'avenir de ces derniers. Parce qu'il est plus simple de remplacer un directeur sportif ou un entraîneur qu'une vingtaine de joueurs, ce sont souvent ces acteurs qui paient les frais des contre-performances sportives. Si l'entraîneur détient un pouvoir sur le capital des joueurs, sa position peut néanmoins être rendue précaire par les mêmes acteurs sur lesquels il détenait un pouvoir⁴¹. L'économie de l'espace professionnel du hockey, et par là celle du droit d'entrée, doit donc être pensée en termes de configurations. Elle est fondée sur un principe de réciprocité, avec des intérêts enchâssés qui mettent en tension les échanges et les relations au sein de ces organisations.

1. Franchir la première porte : être contingenté en Ligue nationale

L'entrée en LN a lieu en moyenne à l'âge de 19 ans. Au fil des générations, alors que toutes les étapes de la carrière se réalisent de plus en plus précocement, une fois n'est pas coutume, les entrées en

⁴¹ Il est difficile de donner une statistique représentative de la durée de vie d'un entraîneur à son poste. Depuis l'introduction des *playoffs* en 1985/86, si le club de Fribourg-Gottéron a connu vingt-quatre entraîneurs en trente-cinq ans (renvoyant à une durée moyenne d'une saison et demi), les anciens entraîneurs de Genève (LNA) et de Davos (LNA) ont connu une longévité exceptionnelle de dix-huit et vingt-trois ans ! À l'exception de ces deux mandats hors normes, on peut néanmoins observer que le poste d'entraîneur est relativement précaire, dans la mesure où il est très fortement dépendant des résultats sportifs, par nature incertains.

LN sont quant à elles légèrement décalées dans le temps : les *Aînés* entrent en moyenne à 18,7 ans (+/-1,65), les *Benjamins* à 19,1 ans (1,58) et les *Cadets* à 19,4 ans (1,28). Ce constat renseigne en creux sur la concurrence accrue engendrée par la professionnalisation de la pratique. Les données indiquent également une plus faible dispersion (écart type) au fil des cohortes – surtout à partir des *Cadets* –, suggérant une stabilisation progressive du marché et une uniformisation de l'âge d'entrée en LN.

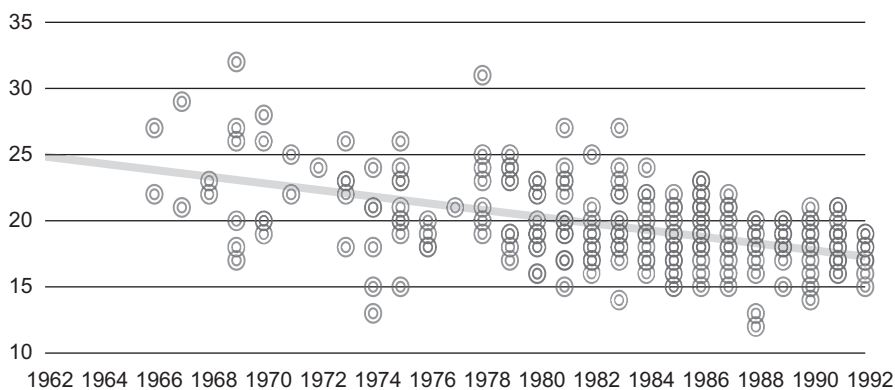
Jouer pour son club d'origine reste la meilleure option – ou le meilleur positionnement – pour entrer en LN. La majorité des hockeyeurs (56,5%) y ont accédé par l'intermédiaire de leur club d'origine ou à tout le moins celui considéré comme tel. Cette voie d'accès est toutefois moins empruntée avec le temps, en concernant encore près des trois quarts des *Aînés*, mais déjà moins de la moitié des *Cadets*. Autrement dit, si les clubs de LN misaient auparavant davantage sur la jeunesse locale pour alimenter leur contingent, le recrutement s'est progressivement ouvert aux joueurs d'autres clubs.

L'intervention des agents de joueur

Pour autant, il ne suffit pas de terminer sa formation dans un club dont la première équipe évolue en LNA ou LNB pour y être automatiquement enrôlé. S'il faut évidemment depuis toujours tenter de se démarquer individuellement, avec le temps, les agents de joueurs ont pris une place prépondérante dans la concrétisation de ce passage vers l'élite.

Très peu d'*Aînés* ont collaboré avec un agent au cours de leur carrière (17,9%), alors que cette pratique est beaucoup plus répandue pour les *Benjamins* (58,9%) et les *Cadets* (64,8%). En moyenne cette collaboration débute à l'âge de 19,5 ans – faisant écho à l'âge d'entrée moyen en LN –, mais des écarts statistiquement significatifs distinguent les *Aînés* (23,7 ans), les *Benjamins* (20,4 ans) et les *Cadets* (18,4 ans), indiquant un recours aux agents de plus en plus précoce (graphique 3.1). Suivant la même logique que les âges d'entrée en LN, les écarts types déclinent également au fil des cohortes et indiquent une standardisation des voies d'accès. Même si certains *Aînés* s'assureront plus tard les services d'un agent, leur accès à la LN ne dépend pas de cet acteur sportif.

Graphique 3.1: Âge des joueurs rapporté à l'année de naissance lors du début de collaboration avec un agent



Un recrutement de proximité où le père fait encore office d'agent

Les *Aînés* qui n'ont pas accédé à la LN dans leur club d'origine ont généralement été enrôlés par un club proche géographiquement. Dans les années 1980, le marché du recrutement est encore peu organisé et les joueurs embauchés par le bouche-à-oreille. L'intermédiaire est dans bien des cas le dirigeant lui-même, qui occupe souvent différents rôles au sein du club, notamment celui de recruteur. Certains *Aînés* ont également été recrutés par le biais d'acteurs qui sont en quelque sorte les antennes du dirigeant en place. Parfois appelés *scouts* dans le milieu et financés par les clubs, ces agents officient encore dans un rayon de recrutement relativement local. Avant l'arrivée des agents de joueurs à la fin des années 1980, il est assez fréquent que ce rôle soit endossé par les pères des *Aînés* (encadré 3.1).

ENCADRÉ 3.1

Je vais avec mon père parce qu'il fallait aller se présenter, moi j'allais comme ça [il montre une main tremblante], j'avais encore juste pas vingt ans... On arrive dans le bureau, le président, à l'époque, c'était un avocat qui faisait de la politique. La table était cinq fois plus grande que celle qu'on a devant nous [notre table faisait environ 1 mètre sur 1], il y avait son responsable administratif et un juriste aussi.

Donc assez impressionnant...

Ah! Et si tu voyais mon père! Boucher de métier, il faisait 1 m 72 pour 100 kg! Il avait des bras comme ça [il mime énormes], il était petit, mais trapu! Le président: «Voilà ce qu'on peut lui proposer pour la saison prochaine» et il pousse la feuille vers nous. Mon père, qui était petit, se lève [il mime la scène], il prend la feuille avec son doigt, il la retourne... il fait comme ça [il lit en s'aidant du doigt], il se relève, il repousse la feuille vers le président en la tournant...

Ah carrément!

*J'te jure, comme ça! Il me fout un coup de coude et il me dit: «Viens petit! On y va!» je me suis dit: «Putain, il fout quoi mon père là!» et moi j'osais pas dire un mot! «C'est gentil pour la proposition, on va réfléchir... Au revoir M. le président, au revoir, au revoir». On sort du bureau: «Nom de Dieu, papa, tu fous quoi! Putain, c'est un contrat en LNA, je vais faire quoi la saison prochaine!» Moi, j'étais paniqué! Mon père, il me dit: «Petit... c'est des conneries ça, c'est pas te respecter, avec la saison que tu fais, je suis sûr que tu vauds mieux que ça financièrement. T'inquiète pas, on sera pas arrivé à la maison qu'ils vont rappeler». Moi, pas un mot... j'étais comme ça dans la voiture [bras croisés dans mon coin], la grosse paniquée! La grosse déception! À la limite, l'argent, je m'en foutais... moi, je voulais jouer! À cette époque-là, il fallait jouer! On arrive le soir à la maison, «Dring!», le téléphone... «Bonsoir M.**.* à l'appareil, veuillez repasser au bureau s'il vous plaît». Mon père, le même rituel, il se relève, il refait la même chose et il dit: «On va pouvoir commencer à discuter...» [rires] (Alexandre)*

Dans la configuration d'un marché pas vraiment stabilisé et en voie de développement, la signature des contrats s'apparente parfois à un jeu, où les acteurs disposent encore de marges de manœuvre importantes pour négocier:

Au début, c'était mon père qui est venu. L'argent n'était pas une priorité, c'était plus un jeu avec mes parents. Je me rappelle toujours, mon père il était là, il regardait le type, il lui faisait comme ça [le pouce en haut pour faire monter le chiffre]! (André)

La dimension presque folklorique des échanges rapportés par les *Aînés* renseigne sur le faible niveau de professionnalisation des organisations. Cette forme d'artisanat dans les négociations n'est pourtant bientôt plus

permise, du côté des clubs comme des joueurs, notamment parce que les montants prennent progressivement l'ascenseur. Dès lors, la plupart des joueurs seront représentés par un agent, un intermédiaire parfois exigé par certains clubs et entraîneurs.

Un recrutement plus large et l'avènement de l'agent de joueur

Les recrutements en LN des *Benjamins*, et surtout ceux des *Cadets*, sont davantage liés à l'intermédiaire d'un agent. Les relations rentrent dès lors dans le cadre d'un marché plus formalisé où offre et demande sont davantage en tension. Les expériences rapportées sont assez variées en fonction du positionnement du joueur au sein du marché, mais aussi de celui de l'agent. Si certains jeunes joueurs aux portes de la LN se voient proposer par leur agent «*un petit plan de carrière individualisé*», d'autres sont moins bien accompagnés, même si l'essentiel semble surtout de pouvoir profiter de ses services pour atteindre la LN :

Mon agent avait 200 joueurs, c'est pas qu'il faisait des plans de carrière avec tous ses joueurs [sourire]. C'était un peu son point faible. C'est un bon agent, il est puissant, mais il n'a pas le temps de s'occuper vraiment de ses joueurs. Par contre, il m'a amené en LNB. (Barthélémy)

Contrairement à la situation vécue par les *Aînés*, où les parents pouvaient encore parfois faire office d'intermédiaire, les générations suivantes sont davantage contraintes, voire parfois désireuses de faire appel à un agent :

*Mes parents n'avaient aucune idée du hockey. Alors quand j'ai commencé à jouer avec la 1^{re}, ma maman côtoyait l'entraîneur car elle avait sa fille à l'école... Elle lui a parlé un peu de moi pour voir ce qu'il pensait pour mon futur. Et il l'a orientée vers un agent et là l'option de *** [LNB] est arrivée... (Basile)*

Dans un marché en voie de développement, l'agent devient progressivement un acteur recherché pour accéder à l'espace professionnel du hockey, qui plus est pour les familles distantes de l'espace sportif. L'agent rend le joueur davantage visible, ouvre l'espace des possibles et facilite le lien avec les potentiels nouveaux clubs, mais il est aussi contacté pour

mettre à profit ses connaissances du marché, notamment celles portant sur la valeur marchande des joueurs :

J'ai le souvenir d'avoir été à une table de restaurant avec mon père pour négocier ces 18 000 francs... Mon père, pfff..., il est pas à l'aise du tout, de toute façon il connaît pas du tout le marché, et moi je déteste parler d'argent. Du coup on décide de contacter un agent, qui accepte évidemment avec plaisir puisqu'il y a un peu d'argent à se faire. Non, il est très sympathique, mais c'est pas dans l'optique « on va te placer le mieux possible », c'est dans l'optique on n'aura plus besoin d'aller s'asseoir à une table pour aller négocier, alors qu'on n'a aucune idée du marché. On sait qu'on se fait un peu flouer quand on signe les contrats. Disons que là, tu te fais flouer autrement! [rires] (Baptiste)

Le recours de plus en plus fréquent à cet intermédiaire sportif est en lien avec la place croissante de l'argent dans la négociation des contrats. «*La rémunération des sportifs et, plus largement, les moyens financiers mis à la disposition des acteurs liés d'une manière ou d'une autre à l'univers sportif est au cœur de la compréhension de la place des intermédiaires dans le sport*» (Sekulovic, 2013, p. 160). La représentation des agents est en tension entre la nécessité grandissante des services qu'ils apportent et l'acceptation que ces derniers ont un coût :

C'est lui qui est venu vers moi et on peut dire ce qu'on veut des agents, qu'ils prennent un pourcentage sur le contrat, mais quand t'as besoin d'un agent, t'es bien content qu'il soit là. Au début, c'est difficile. T'as aucune idée de ce que tu peux demander, il y a des choses dans les contrats franchement... (Clément)

Si l'agent met à profit ses connaissances du marché, il est également précieux pour débloquer des situations. Sans affirmer que l'agent a le pouvoir de transformer un joueur ordinaire en un candidat éligible pour la LN, il semble pourtant en mesure d'infléchir les trajectoires sportives des jeunes joueurs proches du terme de leur formation sportive :

*J'avais pas trop d'options et c'est là que j'ai appelé un agent. Du coup *** [LNA] m'a offert un contrat pour les Juniors Élite et c'est comme ça que j'ai accédé après à la LNB dans le club partenaire. (Charles)*

*Si j'étais resté après les Juniors à *** [LNA], j'aurais jamais joué. Donc je me suis dit que pour trouver une équipe en LNB, il fallait un agent. J'en ai pris un et il m'a proposé *** [LNB]. (César)*

L'exemple de César suggère que terminer sa formation dans un club de LNA n'est pas toujours la panacée puisque le «*step est parfois trop élevé*» pour les jeunes aspirants. Dans l'impossibilité de rejoindre un club partenaire, le recours aux services d'un agent est souvent salutaire. Plus encore, la position privilégiée de certains agents peut parfois offrir un accès direct au dernier intermédiaire à convaincre :

*J'avais dix-sept ans et mon agent m'a dit que l'entraîneur de *** [LNB], c'était un de ses copains et qu'ils avaient vraiment peu de joueurs, ils avaient des blessés... Ça a été une chance pour moi. (Colin)*

Au fil des cohortes, l'entrée dans l'espace professionnel du hockey requiert de manière plus marquée la participation active d'un tiers. Ce dernier décode les nouvelles règles du jeu pour les joueurs et leurs familles tout en contribuant à accroître leur visibilité. Autrement dit, il favorise le processus de reconnaissance de leur capital corporel en capital sportif.

2. Franchir la deuxième porte : gagner la confiance de l'entraîneur

Si l'entrée en LN dépend partiellement du volume de capital corporel détenu par le joueur (Roderick, 2006; Rasera, 2012), ce capital n'a intrinsèquement pas une grande valeur tant qu'il n'est pas reconnu. Ce phénomène se vérifie plus largement dans le monde du sport (Schotté, 2012; Cushion, Jones, 2014) comme dans le monde de l'art (DeNora, 1992, 1998; Menger, 2009). Dans l'absolu, être bon – si tant est qu'on puisse l'objectiver – ne donne accès à rien. Être reconnu bon par les acteurs influents de l'économie du droit d'entrée est en revanche une condition indispensable pour pénétrer dans cet espace.

L'espace professionnel du hockey – et la remarque s'applique à l'ensemble des sports collectifs – a la particularité de contenir en son sein une seconde porte d'entrée, celle qui s'ouvre sur l'aire de jeu et qui la sépare du banc de touche. Un joueur peut être contingenté dans une équipe de LN, mais sans prendre part au jeu, ou seulement sporadiquement. Parce qu'il détient le pouvoir ultime de décision sur la participation ou non du joueur, ainsi que sur son taux de participation, l'entraîneur est le dernier acteur à convaincre, le dernier gardien du temple. Chaque entraîneur possède sa propre histoire et culture du jeu, sa propre vision sur les

facteurs qui conduisent à la réussite sportive. En fonction de la marge de manœuvre dont il dispose au sein du club, il privilégiera des dimensions du jeu qui pour d'autres seront moins importantes, voire insignifiantes. Il attachera de l'importance à des compétences spécifiques, qui pourront apparaître secondaires à ses homologues. Les propriétés d'un même joueur peuvent donc être perçues différemment en fonction de l'entraîneur et de la configuration de l'organisation dans laquelle ils sont tous deux engagés. Se joue dans ce subtil équilibre l'économie de la confiance⁴² entre joueurs et entraîneurs.

Capital sportif et capital confiance : un façonnement réciproque par l'entraîneur

Disons-le clairement, tous les hockeyeurs, presque sans exception, ont rappelé à leur manière que « *quand t'as la confiance de l'entraîneur, tu joues dix fois mieux!* » Malgré un rappel fréquent par les joueurs de cette composante sociale de la performance sportive, y compris dans la sphère médiatique, cette dernière est pourtant absente des discours qui placent souvent les qualités individuelles des athlètes au cœur de la réussite sportive. Même s'il n'est pas question d'attribuer à l'entraîneur le pouvoir de « *transformer un candidat quelconque à la réussite en une star* » (Menger 2009, p. 327), l'influence du coach sur la reconnaissance du capital corporel des joueurs est, dans certaines configurations, assez spectaculaire. Certains témoignages sur les entrées en LN rapportent un effet « du tout ou rien » lors, par exemple, d'un changement d'entraîneur :

C'est simple, avec lui j'ai pas joué une minute et avec l'entraîneur d'après, j'étais titulaire. Bon, faut dire qu'après, j'ai aussi mieux joué, mais aussi parce que j'avais la confiance de l'entraîneur! (César)

Au-delà du rapport de confiance qui peut s'instaurer entre joueurs et entraîneurs et de son effet favorable sur la performance sportive, l'entraîneur ne se contente parfois pas de mettre en confiance le joueur,

⁴² Issue du verbe *confier* – en latin : « *confidere* », « *cum* » : avec et « *fidere* » : fier ; et donc étymologiquement liée à la *foi* et à la *croyance* –, la confiance s'insinue dans tout échange ou interaction où l'on se fie à quelqu'un, où l'on s'en remet à lui, où l'on s'abandonne, et donc réciproquement où l'on attribue de la valeur à autrui, où l'on lui donne du crédit. Avoir confiance, c'est aussi donner de l'importance, et *in fine*, donner confiance en retour.

il semble aussi en mesure de façonner son capital corporel et, de là, son capital sportif :

Quand j'suis arrivé en Ligue nationale, l'entraîneur avait comme « flashé » sur mon patinage... Je sais pas trop pourquoi, parce que ma force c'était surtout ma technique. Bon, après mon patinage n'était pas trop mal, c'est vrai! [rires] Mais du coup, c'est marrant parce qu'après, inconsciemment, tu renforces ça dans ta manière de jouer, j'ai développé encore davantage mon patinage... (Alphonse)

Il l'a fait à la canadienne, style camp d'entraînement « J'veux voir des joueurs ». Il est dans les gradins et il prend des notes. Celui-là patinage, celui-là engagement. Et le jour-là, j'étais assez en forme, j'avais tout fracassé! [rires] Enfin... au niveau physique! Même sans avoir conscience qu'un entraîneur canadien, il allait aimer un joueur physique. Et donc après, j'ai joué cette carte à fond! Certainement plus que si j'avais eu un autre entraîneur, parce que tu sais que si tu prends ce créneau, tu vas pouvoir jouer dans un climat de confiance. (Alan)

En choisissant de valoriser certaines qualités au détriment d'autres, l'entraîneur sélectionne et identifie les propriétés qu'il affectionne et qu'il souhaite développer chez les jeunes entrants. En retour, le jeune joueur accepte de faire allégeance à l'entraîneur afin d'améliorer sa position au sein de l'équipe. Cette entreprise de remodelage des qualités du joueur permet à l'entraîneur d'accompagner et de favoriser son entrée en l'orientant vers une dimension particulière du jeu :

L'entraîneur... depuis le début, il m'a donné confiance. C'est un peu lui aussi, on va dire, qui m'a mis dans mon style de jeu que j'ai eu au début de ma carrière. Un peu attaquant défensif, « checking line », c'est lui qui m'a poussé là-dessus. Bon, malgré le style de jeu qu'il voulait que je fasse, il me mettait quand même dans une ligne offensive, j'avais deux bons joueurs à côté mais c'était plus dans l'optique de finir les checks, de jouer dur, un peu cette mentalité de jeu. (Basile)

L'entraîneur reconnaît les qualités qui lui semblent intéressantes pour faire carrière, celles en lesquelles il a confiance, mais ce faisant il donne également confiance au joueur. En fonction de la marge de manœuvre dont il dispose, un entraîneur peut donc faciliter les conditions d'entrée de certains joueurs dans lesquels il décèle un potentiel ou une qualité qu'il souhaite

développer. À ce titre, la conversion au jeu physique et défensif – mais aussi plus largement à un jeu démontrant une certaine intensité d’engagement – est une réorientation assez répandue et appréciée des entraîneurs :

L’entraîneur nous a fait confiance. Il nous donnait des consignes, on ne devait surtout pas prendre de goals. On avait fait douze matchs sans prendre un goal. En ayant trois shifts par tiers. Et on était tout fiers, tout content de ça. (Bob)

Il était dur avec les jeunes, peu importe le talent que t’avais, si tu bossais pas, t’avais aucune chance de jouer. Et nous, il aimait bien notre caractère. Parce qu’on crochait et on y allait quoi! Du coup on lui donnait ce qu’il voulait et on jouait! (Billy)

Ces témoignages suggèrent que ce ne sont pas forcément les plus talentueux qui sont sélectionnés, mais plutôt ceux qui savent à un moment donné se rendre conformes aux attentes de l’organisation (Corsby, Jones, 2020). Même s’il peut toujours exister des différences interindividuelles, l’évolution vers des organisations qui rationalisent la performance contribue à niveler – plutôt par le haut – les qualités physiques des joueurs. Sans prétendre que ces caractéristiques ne sont pas importantes dans le processus de sélection, l’entraîneur semble fonder son jugement sur d’autres qualités, notamment celle de savoir respecter les consignes et montrer une certaine éthique de travail.

Des affinités électives entre joueurs et entraîneurs ?

Certaines interactions entre joueurs et entraîneurs révèlent des mécanismes sociaux suggérant que la reconnaissance de la performance sportive ne saurait reposer essentiellement sur des qualités sportives, mais également sur des affinités électives. Que dire en effet de cette confession à propos de la relation qui unit ce joueur avec son entraîneur :

Quand j’ai débarqué en LN, j’étais un peu le fils de l’entraîneur... C’est bizarre parce que j’étais de loin pas le plus fort, mais il m’aimait bien et du coup il me faisait beaucoup jouer. (Bernard)

Certains joueurs ont en effet révélé qu’à leur entrée en LN, un climat de confiance s’est rapidement installé avec l’entraîneur – «*J’étais pas son chouchou, mais presque...*» – alors même que cette affinité ne semble pas découler d’une longue expérience commune, pas plus que d’une

reconnaissance explicite de ses qualités sportives. La confiance accordée à autrui ne s'explique pas toujours rationnellement mais se fonde sur un «*savoir inductif faible*» (Giddens, 1994). Effet collatéral de ces affinités, d'autres entrants peuvent souffrir des préférences de l'entraîneur :

J'étais un peu en concurrence avec lui pour entrer en LNB, et comme lui c'était le petit génie et surtout le chouchou de l'entraîneur, c'était pas évident pour moi derrière. (Boris)

Si l'un des enjeux est de comprendre le processus de sélection des nouveaux entrants en analysant comment et dans quelles conditions le capital corporel est reconnu en capital sportif, quelle est la part de l'extra-sportif dans ce processus ? Comme le suggère Manuel Schotté à propos des métiers artistiques, «*ne peut-on pas imaginer que, dans ces conditions, les différents acteurs chargés de repérer un artiste prometteur vont chercher ailleurs que dans l'œuvre elle-même des éléments "sécurisants", c'est-à-dire à même de garantir la conformité de l'artiste avec leurs attentes ?*» (2014a, p. 153). Le cas de ces relations entre un entraîneur universitaire et deux joueurs, eux-mêmes universitaires, amène à considérer ce que Pierre-Michel Menger désigne par un «*jeu des appariements sélectifs*», c'est-à-dire des collaborations qui favoriseraient «*une action multiplicative sur l'expression des qualités individuelles*» (2009, p. 357) :

*L'entraîneur m'a beaucoup développé en tant que joueur. Il est venu à l'uni aussi, il a parlé au directeur de l'uni, en lui disant : «*Des fois, ce serait bien s'il peut louper des cours, mais il rattrape, on va l'aider...*» Des fois, c'est même lui qui me laissait partir ou louper un entraînement parce que j'avais un cours important à l'uni. C'était une année exceptionnelle parce que c'était ma première année en Ligue nationale et on est montés en LNA direct et l'entraîneur m'aimait bien. (Barthélémy)*

On a un nouveau coach qui amène avec lui beaucoup de nouveaux joueurs, qu'il a choisis. Moi, mon contrat formation portait sur plusieurs années donc on peut pas dire qu'il m'ait choisi, il m'a pris parce que j'étais là, tout en m'aimant plutôt bien d'ailleurs, sans trop savoir pourquoi... Il m'a tout de suite bien aimé alors que c'était vraiment un gars très dur avec les autres joueurs. (Baptiste)

Peut-on suggérer que la proximité des trajectoires sociales extra-sportives entre joueurs et entraîneurs influence positivement les processus de reconnaissance dans l'espace du hockey ? Mais plus encore, ne

contribue-t-elle pas à magnifier et à renforcer le sentiment de compétence et le capital confiance des joueurs? Ces affinités socialement enracinées se rapprochent de ce que Pierre-Emmanuel Sorignet (2004b) observe dans les relations mettant aux prises de jeunes danseurs et leur professeur. Même si ce phénomène n'est ni avoué ni avouable, l'évaluation ne semble pas uniquement se fonder sur des critères artistiques, mais partiellement reposer sur des affinités sociales implicites.

Les représentations différenciées d'autres joueurs envers ce même entraîneur – cinq joueurs de l'échantillon ont eu affaire à lui – illustrent la diversité des relations entretenues: s'il a été qualifié de «*gars très intelligent*» ou de «*type avec une longueur d'avance*», le même entraîneur devient un «*malade mental*» ou un «*fou furieux*» pour d'autres joueurs, leur perception dépendant largement de la reconnaissance plus ou moins favorable de leur capital corporel par ledit entraîneur.

D'autres expériences alimentent l'hypothèse de l'«*appariement sélectif*», mais en creux, c'est-à-dire avec des propriétés sociales qui créent plutôt de la distance ou de l'éloignement entre joueurs et entraîneurs. Ce «*dépareillement sélectif*» peut notamment reposer sur une appartenance culturelle. Le contexte suisse et son plurilinguisme favorisent les situations où joueurs et entraîneurs ne parlent pas la même langue. Ce cadre d'interaction particulier, expérimenté à plusieurs reprises par les joueurs interrogés, peut parfois péjorer les relations avec l'entraîneur:

Au début, en LNB, ça n'a pas trop été pour moi. Avec le coach, j'm'entendais pas forcément, y'avait pas de communication, il ne parlait pas français et moi pas allemand. Donc il me faisait pas trop jouer. D'ailleurs après, on a changé d'entraîneur et j'ai tout de suite beaucoup plus joué. (César)

La compréhension et la reconnaissance mutuelle sont au principe de l'économie de la confiance. Elles permettent de se projeter et de reconnaître dans l'autre des éléments rassurants qui font écho à nos propres représentations. Sans communication verbale, les possibilités de créer ces affinités ou d'être sur la même longueur d'onde sont plus limitées. Or, si la langue peut constituer une barrière légitime, un simple événement peut également bouleverser l'économie de la confiance:

J'ai joué toute ma première saison titulaire, et arrivé en playout [la seconde partie de championnat, dans laquelle l'équipe peut être

reléguée], *il me voit en tenue militaire et il me dit : « Ah, maintenant t'es un G.I., concentre-toi sur l'armée ! » J'ai pas trop compris la raison. Et je me suis retrouvé tous les playouts dans les gradins en habit militaire. Juste parce que je faisais l'armée ! (Carlos)*

Les raisons exactes qui ont motivé l'entraîneur à ne plus accorder de temps de jeu à son jeune joueur ne peuvent évidemment pas être connues : aversion pour l'armée, absence vécue comme une infidélité, excuses pour promouvoir un autre joueur ? Néanmoins, on peut raisonnablement penser qu'elles ne concernent pas uniquement les qualités sportives, étant donné que le joueur jouissait de la confiance de l'entraîneur avant son départ sous les drapeaux. La confiance semble ainsi pouvoir être retirée aussi immédiatement qu'elle est accordée. Ce processus, qui peut parfois sembler mystérieux pour les protagonistes, traduit surtout le subtil et fragile équilibre sur lequel repose la relation de confiance et suggère également de situer son inscription plus large dans la configuration de l'équipe, voire de l'organisation.

De l'autonomie de l'entraîneur

Au-delà de ses propres considérations, l'entraîneur doit également rendre des comptes à des dirigeants et, plus largement, à un « auditoire »⁴³ constitué d'un public qu'il faut contenter, de médias qui décortiquent sa manière d'entraîner et qui le jugent surtout, plus radicalement, sur ses bons ou mauvais résultats. La confiance accordée à un jeune joueur ne se comprend donc pas uniquement dans l'interaction entre le joueur et l'entraîneur, mais également dans la configuration plus large de l'organisation qui encourage ce dernier à justifier ses choix. Il s'agit autrement dit de saisir l'économie de la confiance dans sa dynamique configurationnelle. En fonction de la position du club dans l'espace sportif – et plus concrètement de sa position au classement – ainsi que des ambitions des dirigeants, en termes sportifs mais aussi en termes de formation, l'entraîneur aura plus ou moins de marge de manœuvre. Se joue dans cet équilibre le renouvellement permanent de la confiance que les dirigeants placent en lui, autrement dit son poste de travail.

⁴³ La métaphore de l'« auditoire » est intéressante pour analyser le « *drame social du travail* » (Hughes, 1958) ou la « *scène théâtrale de travail* » (Ughetto, 2013) ; autrement dit, pour appréhender la dimension scénique des échanges et des interactions dans le cadre du travail.

L'entraîneur a le pouvoir d'évaluer favorablement ou non les qualités du joueur – c'est-à-dire celles qu'il choisit de valoriser et qu'il juge adaptées à son système de jeu –, mais ses choix doivent être appréhendés au regard de l'autonomie dont il dispose :

*C'était pas simple, parce que l'entraîneur changeait chaque six mois. [...] *** s'est fait gicler, ils l'avaient pris parce qu'il était soi-disant bien avec les jeunes, mais pour finir pas du tout. Après, il y a eu *** et là, ça allait étonnement bien avec lui, les jeunes on a pu commencer à jouer avec lui. (Billy)*

Normalement, je devais jouer avec la 1^{re} aussi. Mais ils étaient chaque fois dans les fonds de classement à cette époque. Alors il faisait pas jouer les jeunes, il devait entre guillemets aussi sauver sa place. (César)

Si un entraîneur peut être remercié parce qu'il n'a pas suffisamment favorisé le développement des jeunes joueurs, dans d'autres configurations, il peut être « licencié car il a inséré trop de juniors au sein de la première équipe ». La perception de l'entraîneur reste décisive pour l'entrée dans l'espace professionnel du hockey, mais ses décisions peuvent être utilisées à ses dépens pour justifier son éviction. L'entraîneur n'est donc pas totalement maître de ses choix ou en mesure d'accorder sa confiance comme il le souhaiterait. En dépit de certaines affinités électives entre joueurs et entraîneurs, la configuration de l'organisation n'autorise parfois pas la conversion systématique de cette proximité en temps de jeu :

L'entraîneur m'aimait beaucoup, même s'il me faisait pas beaucoup jouer, il me disait : « Écoute, je t'aime vraiment beaucoup mais j'peux pas... » Et je le voyais aussi comme il était dans son attitude avec les autres, et après comme il était avec moi... c'est vrai qu'il voulait me faire progresser, il voyait que je me donnais à fond. (Camille)

Les résultats sportifs restent la priorité des entraîneurs, une injonction qui s'exprime plus ou moins fortement en fonction des attentes de l'organisation. Les affinités électives semblent donc produire leurs effets à des niveaux de jeu relativement comparables et en fonction de la marge de manœuvre dont dispose l'entraîneur. En dernier lieu, la valeur du capital sportif est donc dépendante de la reconnaissance de l'entraîneur, elle-même

influencée par la configuration organisationnelle (politique de formation, objectifs sportifs, classement actuel) dans laquelle il est enchâssé. En d'autres termes, une affinité élective productive entre un joueur et un entraîneur dans un club pourrait ne pas connaître la même issue dans une autre organisation.

En résumé, les jeunes joueurs qui accèdent à la LN entrent officiellement dans l'espace professionnel du hockey et dans la lutte pour faire reconnaître leur capital corporel en capital sportif. Incarnant le dernier gardien du temple, l'entraîneur joue un rôle prépondérant dans ce processus de reconnaissance en ayant le pouvoir d'accorder ou non sa confiance mais aussi de donner confiance. Cette composante sociale de la performance est renforcée par le fait que les processus de reconnaissance reposeraient eux-mêmes sur des affinités électives implicites entre joueurs et entraîneurs. La question du talent sportif apparaît ainsi de manière bien relative puisque celui-ci semble être constamment redéfini dans l'interaction. *«Ce qui est ordinairement appelé talent pourrait alors n'être rien d'autre que le cumul intégré, et s'exprimant sous la forme de capacités et de la reconnaissance dont elles font l'objet, de l'ensemble des ressources dont dispose un [athlète] reconnu»* (Schotté, 2014a, p. 157). Prises dans des configurations singulières, les décisions de l'entraîneur doivent de surcroît se comprendre dans un système de contraintes qui limite sa marge de manœuvre et oriente ses jugements.

II. Entre enchantement et ajustement

L'entrée en LN est un moment fondateur pour les jeunes hockeyeurs. Souvent vécue sur le registre de l'enchantement, cette accession symbolique récompense les efforts fournis durant la période de formation et confirme officiellement l'appartenance du joueur à l'élite. Atteindre l'espace professionnel du hockey implique également des devoirs, des adaptations dans la manière de se comporter et de prendre part au jeu. Devenir un joueur de LN c'est aussi s'en montrer digne. Cette dialectique entre enchantement et ajustement confère de la valeur à l'espace pénétré, un univers à la fois admiré et respecté. Cette section s'attache à explorer ces deux processus tout en rendant compte de leur évolution au fil des cohortes.

1. Entrer dans la « cour des grands »

Le rite d'institution comme sentiment d'élection

Entrer dans la LN renvoie pour les jeunes joueurs à une expérience éminemment positive. Au travers de récits enchantés, les joueurs parlent tour à tour d'un « *grand moment* », d'un « *rêve* », d'un « *instant magique* », voire d'un « *kiffe* ». Ce rite de passage marque symboliquement un « avant » et un « après ». En mobilisant les termes « *y arriver* », « *y être* », « *y accéder* », les discours laissent transparaître le sentiment d'une étape franchie, mais aussi d'une intrusion dans un nouveau monde :

C'est la Ligue nationale... c'est là que tu te dis: « Ben voilà, on est dedans, on est dans la cour des grands ». (Blaise)

J'ai de super souvenirs, quand t'es aux portes de la LNA, les premières fois que tu y vas, c'est... c'est quand même génial, ta vie change à quelque part. (Bruno)

La métaphore de la porte d'entrée illustre ce passage vers un univers qui est à découvrir. Pour certains, l'expérience de l'espace professionnel du hockey peut être vécue d'abord de l'extérieur. L'entrée en LN est parfois précédée d'un rite d'initiation faisant toujours écho au sentiment de pénétrer dans un monde à part :

De dix-sept à dix-neuf ans j'ai joué en 1^{re} ligue dans la 2^e garniture du club qui évoluait en LNB. Jusqu'au dernier match, j'avais encore pas vu un match de LNB! Jamais été, ça ne m'a jamais intéressé. Je voulais jouer au hockey pour jouer au hockey. Plaisir, jeu et voilà. Et là, le président m'a contacté pour l'année d'après, pour savoir si je voulais aller en LNB. J'étais étonné qu'on me propose un contrat. Et je me suis décidé à aller voir un match. Je suis rentré dans la patinoire et je me suis dit: « Putain, c'est quoi ça! Y'a 4 000 personnes, les gens, ils sont fous! Il y a des joueurs étrangers sur la glace, c'est incroyable! » (Bob)

La découverte soudaine de la LN prend les contours d'une forme de révélation et d'un certain émerveillement pour le jeune joueur. Cette première incursion dans le milieu semble faire office d'électrochoc et l'inciter à accepter d'entrer à son tour dans le jeu, tout en lui donnant le sentiment de rejoindre la « cour des grands ».

Comme le rappelle Pierre Bourdieu, la théorie du rite de passage omet de s'intéresser à la fonction sociale du rite. *« On peut en effet se demander si, en mettant l'accent sur le passage temporel – de l'enfance à l'âge adulte par exemple –, cette théorie ne masque pas un des effets essentiels du rite, à savoir de séparer ceux qui l'ont subi non de ceux qui ne l'ont pas encore subi mais de ceux qui ne le subiront en aucune façon et d'instituer ainsi une différence durable entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas. C'est pourquoi, plutôt que rites de passage, je dirais volontiers rites de consécration, ou rites de légitimation ou, tout simplement, rites d'institution »* (Bourdieu, 1982a, p. 58). Si le rite d'institution instaure un « avant » et un « après », il consacre surtout la différence entre les joueurs dignes du rite et ceux qui ne le sont pas. L'accession à la LN confère au joueur un sentiment d'appartenance à une élite et crée une distinction au sein même de la population des hockeyeurs. Et *« c'est bien ce que fait le rituel d'institution. Il dit : cet homme est un homme – sous-entendu, ce qui ne va pas de soi, un vrai homme »* (p. 59). Sans affirmer qu'il est de « vrais » joueurs et des joueurs recalés ou « de seconde zone » – d'autant qu'à y regarder de plus près, la différence entre certains joueurs de LN ou de ligues amateurs peut être relativement ténue – *« la magie sociale parvient toujours à produire du discontinu avec le continu. L'exemple par excellence est celui du concours, point de départ de ma réflexion : entre le dernier reçu et le premier collé, le concours crée des différences du tout au rien »* (pp. 59-60). Si l'analogie du concours, et de la dichotomie qu'il opère, est un peu radicale, il demeure que l'entrée en LN est vécue comme une consécration, *« comme un plaisir et un privilège »* qui n'est pas accessible à tout le monde :

C'est quand même beau... On est des privilégiés, tous les jeunes qui n'ont pas réussi et qui jouent en 3-4^e ligue, mais leur rêve ça aurait été de faire du hockey la plupart. (Corentin)

J'fais partie des mecs qui ont pu vivre leur rêve de jouer en Ligue nationale, au moins une saison... qui ont pu jouer professionnel. Il y en a beaucoup qui rêvent de ça... mais on n'est pas beaucoup d'élus. Et encore dans ces élus, il faut faire encore le tri... et j'en ai fait partie, tu vois. (Charly)

Parler de ceux qui n'ont pas réussi, de ceux que le rite ne concerne pas, permet de renforcer en creux la valeur de leur propre réalisation. Ce sentiment d'élection, d'avoir été (s)électionné pour faire partie des

happy few, se retrouve dans l'utilisation du terme «appel», renvoyant implicitement à la genèse de la vocation religieuse, au *calling* d'une instance supérieure :

J'me rappelle, la première fois que j'ai été appelé pour aller avec la 1^{re}, c'était à Berne... Alors t'arrives, t'as les portes qui s'ouvrent... t'arrives devant le mur, t'as 15 000 personnes, même que tu joues pas, c'est vachement impressionnant! C'est des bons souvenirs... (Armand)

Une certaine fierté! J'me rappelle quand ils m'ont appelé pour le premier match, c'était un match amical contre Bienne, à dix-sept ans... Pour toi, c'était un truc super cool. T'es appelé, tu te dis: «Waouh!» (Brice)

Les joueurs oublient très rarement leur première fois, leur premier match en LN. Ils se souviennent notamment de l'équipe qu'ils ont affrontée lors de cette rencontre d'investiture. Par ailleurs, il s'agit de ne pas omettre le revers ou le coût qui accompagne le rite d'institution. Comme le rappelle Pierre Bourdieu (1997), il faut également pour l'individu consacré se montrer à la hauteur de son nouveau statut. Être appelé pour jouer en LN s'accompagne en retour de l'obligation de se montrer digne de l'espace pénétré, mais aussi d'une certaine appréhension renseignant sur la valeur associée au moment vécu :

Quand tu les vois sur la glace, tu fais le «grand James»... mais tout d'un coup, tu rentres dans le car avec, là tu dis «Bonjour M'sieur», t'es tout paniqué. Et dans mon idée, c'était «banquette, bout du banc», j'avais déjà froid, je pense... Et l'entraîneur donne la composition, et je suis en 2^e bloc de défense... «Ah merde, il va falloir jouer en plus!» (Arnaud)

Mon premier match, c'était... Ouais, là, il y a un truc qui se passe. C'est électrique, tu peux pas... C'est inexplicable, enfin déjà la veille, j'ai pas beaucoup dormi. Tu te dis: «Ben ouais, là, départ!» C'est comme de partir à la guerre... T'as la boule au ventre, c'est du concret, c'est du réel, on t'envoie... on t'en a parlé et maintenant tu y vas. (Charly)

Ainsi, davantage qu'un acte officiel reconnu par l'institution et porteur de conséquences économiques – jouer en LN fait automatiquement prendre une valeur marchande au joueur, ce qui ne sert pas toujours les intérêts des jeunes joueurs –, l'entrée en LN est vécue comme un rite de passage

enchanté composé de rites confirmatifs (Goffman, 1973). Cette accession procure au joueur le sentiment d'avoir de la valeur, d'avoir du talent, d'être élu, et contribue à renforcer sa confiance et la croyance que son avenir se joue dans le hockey.

Un effet sur l'ordre local des interactions

Le rite d'institution lié à l'entrée en LN s'appréhende également au travers des effets qu'il produit sur l'ordre local des interactions. La reconnaissance par l'auditoire direct du joueur de son nouveau statut – autrement dit, de son capital sportif comme capital symbolique – modifie ses relations avec autrui et instaure, dans certains cas, une forme de déférence à son égard. *«L'investiture exerce une efficacité symbolique tout à fait réelle en ce qu'elle transforme réellement la personne consacrée : d'abord parce qu'elle transforme la représentation que s'en font les autres agents et surtout peut-être les comportements qu'ils adoptent à son égard (le plus visible de ces changements étant le fait qu'on lui donne des titres de respect et le respect réellement associé à cette énonciation); et ensuite parce qu'elle transforme du même coup la représentation que la personne investie se fait d'elle-même et les comportements qu'elle se croit tenue d'adopter pour se conformer à cette représentation.»* (Bourdieu, 1982a, p. 59):

Tu le sens parce qu'il y a déjà les premières personnes qui te reconnaissent, c'est des fans eux-mêmes qui veulent se prendre en photo avec toi, tu commences à signer des autographes... Ouais, c'est valorisant parce que, tout d'un coup... ces gens s'identifient un peu à toi, donc tu donnes un peu... pas du rêve, mais ils s'identifient à toi. (Blaise)

L'identification et la reconnaissance soudaine de supporters – qui surviennent *«tout d'un coup»* – renvoient à l'acte de magie sociale du rite d'institution qui transforme instantanément le statut du joueur. Cette efficacité symbolique s'observe également lors de rencontres amoureuses qui viennent, sur un registre différent d'échanges ayant cours à l'intérieur de l'espace de la pratique, confirmer le statut du joueur :

Quand j'ai commencé en Ligue nationale, des fois tu rentrais à un endroit, tu vois que les gens ils parlent de toi. T'es presque obligé... t'es quand même pas con, quoi! Tu sais que t'as une certaine notoriété... par rapport aux filles aussi! [rires] (Alain)

*Quand t'arrives en LNB, le regard change... même beaucoup, énormément. Avec les filles, il change un peu, mais ça ne m'intéresse pas. À ce moment-là, je sors avec une violoniste, qui est complètement étrangère au sport, qui en a strictement rien à faire... et donc qui n'est pas admirative devant le sportif. Et d'ailleurs, je recherche davantage ça. D'autres jeunes qui arrivaient aussi en Ligue nationale s'amusaient à sortir dans les bars et à clamer haut et fort au bar qu'ils jouaient à *** [LNA]. Et c'est clair que ça marchait... (Baptiste)*

Le capital symbolique lié au nouveau statut peut attirer les personnes réceptives à cet espace de valorisation. Si, par égard pour leur partenaire, certains peuvent y accorder moins de crédit – atténuant de fait l'effet du rite d'institution –, les couples ne vivent néanmoins pas en vase clos. Même si les valorisations liées au nouveau statut ne sont ni souhaitées ni recherchées, elles ne semblent pas pouvoir être totalement occultées :

Pour ma copine de l'époque, par moments c'était assez compliqué, parce tu sors avec des amis, tu rencontres des gens... Elle dit qu'elle est violoniste... et en plus dans la musique, ils bossent sans doute beaucoup plus que le sportif, c'est une discipline assez monstrueuse. Mais en fait, tout était tourné vers moi. En période de playoffs, où tu as effectivement des articles de journaux, alors pas toujours sur toi en particulier, mais sur l'équipe, tous les jours... c'est difficile pour les gens qui t'entourent. Quand ils ne sont pas complètement admiratifs de ce que tu fais, ce qui serait d'ailleurs assez pénible, hein! Mais du coup, c'est assez compliqué, on s'intéresse assez peu à ce qu'ils font. (Baptiste)

La confrontation à ce processus d'endossement d'un nouveau statut social – qui plus est renforcée par la place privilégiée du hockey dans le champ médiatique suisse – n'épargne pas non plus les relations au sein de la famille. Si le pouvoir symbolique du rite d'institution est en principe lié à un espace et dépendant des individus qui le reconnaissent pour avoir du sens, on prend ici la pleine mesure de sa perméabilité avec les autres espaces de socialisation ainsi que de la durabilité de ses effets sur les interactions :

Le rapport change aussi pour les proches. Mes parents étaient sans doute très fiers, mon père surtout. Mon petit frère a eu sans doute une période... pas de jalousie parce qu'il y a toujours ce côté admiratif de son grand frère, donc qui est mêlé à la jalousie, mais il y a évidemment une attention accrue sur toi et il y a des moments où voilà, il a dû un

peu mal le vivre... Mais après, il s'en est sorti autrement et même très bien. Moi, ça me mettait mal à l'aise, honnêtement. Je parlais assez peu du hockey avec les gens qui m'entourent. Je portais pas ça comme une fierté, même si ça change le rapport aux gens. (Baptiste)

Devenir un joueur de LN pèse sur l'ordre local des interactions. Certains joueurs en jouent alors que d'autres, comme Baptiste, semblent conscients des effets collatéraux d'invisibilisation que le nouveau statut peut provoquer sur l'entourage proche (fratrie, conjoint). Pour Baptiste, cela entraîne un travail de mise en retrait de son statut de hockeyeur professionnel, trop encombrant dans l'interaction. Ce travail d'effacement équilibre les échanges et traduit une certaine déférence à l'égard de ses proches. L'acte d'institution entraîne dans ce cas une ritualité négative pour le joueur, dans le sens d'un rite d'évitement (Goffman, 1973), qui, par une mise en retrait – et on serait tenté de dire par tact –, tente de dédramatiser la situation. Le nouveau statut engendré par le rite d'institution peut ainsi être vécu de manière différenciée en fonction de l'espace considéré : celui du hockey, de la famille ou de la sphère conjugale.

Au-delà de l'effet sur les proches, avoir fait sauter le verrou de l'espace professionnel du hockey semble également favoriser les droits d'entrée dans d'autres espaces. Le rite d'institution est un travail sur la signification, il contribue à rendre visibles des propriétés reconnues par les acteurs qui leur accordent du crédit :

De dix-neuf à vingt-deux ans, j'ai profité un peu de ce nouveau statut. T'as la jeunesse, t'es un peu pris pour un... t'es une personne publique. T'as plus d'accès... Donc pour rentrer en boîte ou dans des soirées privées, c'est sûr que ça change la donne... Mais du coup, ça m'a aussi causé des problèmes! (Carlos)

*La plus belle période, c'était quand j'suis entré en LNB à vingt ans, là c'était incroyable! Parce que tu te croyais... t'étais dans les journaux, tu sortais... Tout d'un coup, tu pouvais rentrer à des endroits où t'avais pas accès avant... même un soir, on avait fait les cons, on avait fini en prison, chacun dans une cellule... Les types, ils arrivaient: «Hey Monsieur ***, si l'entraîneur vous voyait là! ». (André)*

La connivence manifeste des forces de l'ordre semble révéler un auditoire admiratif et une modification de l'ordre local des interactions attendues entre un détenu et un policier. En sus des valorisations internes à la pratique, l'entrée

en LN s'accompagne donc de profits symboliques dans d'autres espaces sociaux. Le nouveau statut augmente la perméabilité des autres mondes et rend les frontières moins étanches. Cette reconnaissance symbolique extérieure à l'espace du hockey participe au processus d'enchantement de l'entrée en LN tout en renforçant la confiance des individus. La nouvelle position sociale acquise consacre le joueur et alimente une économie de la célébrité, même si son rayonnement reste local.

Entrer dans un vestiaire

Plusieurs travaux sociologiques ont montré que le vestiaire peut être vu comme un cadre particulier participant à redéfinir les liens et les modalités d'interactions entre les acteurs. Si pour les équipes masculines universitaires observées par Timothy Jon Curry (1991), le vestiaire est un lieu propice au développement d'une sous-culture, visant notamment une «célébration de la masculinité», cet espace confiné permet aux hockeuses analysées par Nancy Theberge (1995) de construire une communauté au sein d'un contexte organisationnel dominé par les hommes. L'auteur montre qu'en dépit des différentes appartenances et origines des joueuses, *«le cadre le plus important pour le façonnage de ces préoccupations et intérêts est le vestiaire»* (traduit de l'anglais, p. 394). En son sein, les rapports sociaux sont normés et codifiés et ils traduisent un sentiment d'appartenance à un collectif. Franchir la porte de cet espace clos s'apparente à pénétrer dans un sas qui prépare le joueur à mettre temporairement en sourdine toute autre forme d'appartenance pour devenir un membre à part entière d'une équipe. Le vestiaire est d'ailleurs le lieu où l'on se change afin de revêtir une tenue commune.

Faisant suite à l'appel pour le premier match en LN, pénétrer dans le vestiaire d'une équipe de LN traduit physiquement et matériellement l'entrée des jeunes joueurs dans l'espace professionnel du hockey, un acte qui revêt également une forte valeur symbolique. Le vestiaire, son espace confiné et réservé, son odeur et l'ambiance qui y règne participent à l'enchantement et à l'adhésion des acteurs. Entrer dans le vestiaire de la 1^{re} équipe, mieux, avoir l'autorisation d'y laisser son équipement et *«de se changer avec les stars que tu admires»*, c'est entrer dans le saint des saints :

C'est tout simplement extraordinaire. Déjà les vestiaires de l'équipe professionnelle qui sont ouverts pour toi, t'as la clé, tu vas quand tu veux. Tu t'entraînes avec les Juniors mais t'as ton équipement dans le

vestiaire de la 1^{re}, tu peux te faire un sauna ou un bain à bulles... ouais, c'est génial. (Célien)

Les équipements, les aménagements intérieurs et, plus largement, l'infrastructure en place distinguent le vestiaire d'une première équipe – qui plus est de LN – d'un vestiaire « ordinaire ». Élire domicile dans cet antre est vécu par les joueurs comme une consécration ; se voir retirer ce droit peut en revanche être vécu comme un affront symbolique :

On était en LNB, on avait fait quelques matchs et, suite à un changement dans la direction du club, on a dû repartir dans le vestiaire des Juniors... C'est là qu'il y a eu un changement dans ma vision, d'aller voir ailleurs, de quitter le club... C'était vraiment une période assez difficile pour moi. (Arthur)

Si le retour en arrière dans le vestiaire des juniors n'est probablement pas à l'origine de la volonté du jeune joueur de changer d'organisation, il cristallise néanmoins symboliquement son mécontentement. L'entrée dans le vestiaire est un rite de passage enchanté qui fait en même temps prendre conscience au jeune joueur qu'il n'entre pas n'importe où :

J'étais pas mal, mais... au début, un peu en souci. T'arrives dans le vestiaire et il y avait de gros noms au niveau des joueurs... Le fait de rentrer dans un club professionnel, avec les bons joueurs qu'il y avait là, c'était intéressant mais impressionnant. (Bastien)

C'est un monde de fous! [rires] Tu te fais une idée parce qu'en fait, tu les côtoies tout le temps les joueurs de LNA, tu sais, tu passes vers le vestiaire de la 1^{re}, tu discutes avec le chef mat', donc tu es déjà un petit peu imprégné. Mais quand tu y vas pour ton premier match, tu rentres dans le vestiaire, c'est quand même impressionnant... (Charly)

Discuter avec le chef du matériel, c'est entrer en contact avec les individus qui soutiennent la réalisation de l'activité. Leur fréquentation participe, par procuration, parce qu'ils sont parties prenantes de l'espace convoité, à l'enchantement du joueur. Le vestiaire et ses alentours sont également des lieux de socialisation permettant aux jeunes joueurs d'apprendre les rudiments, les comportements et les astuces du joueur professionnel :

*Lors de ma première saison dans le vestiaire, après un match amical, *** il avait tiré deux fois par-dessus le goal, je le vois au vestiaire*

foehner sa canne [la chauffer avec une source d'air très chaud] pour modifier sa courbe, parce que la palette était trop ouverte, je me suis dit: «Putain, ici c'est pro, c'est incroyable!» Moi, j'avais mes vieilles cannes en bois. J'en commandais une avec n'importe quelle palette dessus et je m'adaptais après à la canne. Donc je me disais: «Mais ils sont sur une autre planète, ces gens!» J'avais jamais vu ça avant, c'était impressionnant d'être là! (Bob)

Le caractère «*impressionnant*», mentionné par beaucoup de jeunes joueurs, est alimenté par les interactions au sein du vestiaire qui distinguent les joueurs établis des nouveaux entrants et imposent une certaine hiérarchie:

C'est pas mal d'appréhension, quand on arrive des Juniors Élites, ben voilà, c'est des plus vieux, il y a le respect, il y a tout ça. Qu'est-ce qu'on doit faire quand on rentre dans un vestiaire? On doit fermer sa gueule. J'ai eu d'la chance, au moment où j'ai commencé à être intégré en LNB, j'avais mon cousin qui jouait. Et ça m'a pas mal aidé. J'me souviendrai toujours de mon premier entraînement. Les gars, ils ont tous leur maillot avec le numéro. Toi, tu débarques, tu vois que t'es en rouge... et tu demandes: «Comment est-ce qu'on fait avec les maillots?» «C'est simple, tu vas demander à un gars de la 1^{re} équipe qui est en noir actuellement mais qui a aussi un maillot rouge avec son numéro...» Mon cousin était aussi en rouge: «Merde, j'peux pas demander à mon cousin». Il me fait «attends...», il va vers un des étrangers de l'équipe: «Il peut prendre ton maillot?» «Ouais, pas de souci». Je vais chercher son maillot et je le trouve pas... «Tu n'as pas de maillot rouge...?» Et c'est là qu'il s'est levé dans le vestiaire, j'me souviens on devait être six-sept juniors, il est passé derrière tout le monde pour chercher qui avait pris son maillot sans lui demander... Et c'était un des juniors! [rires] Il lui a enlevé le maillot et il lui a dit: «La prochaine fois, tu demandes!» Là, j'me suis dit: «Ça rigole plus». Tu rentres dans un vestiaire... (Carlos)

Le vestiaire est également un lieu de socialisation orchestrant l'inégal positionnement des joueurs. À l'instar des boxeurs pénétrant dans le gym, décrits par Loïc Wacquant (1995), pénétrer dans le vestiaire de la 1^{re} équipe, c'est entrer dans un microcosme où l'ordre local des interactions est défini et établi selon une hiérarchie implicite. En franchissant la porte d'entrée du vestiaire, le joueur endosse instantanément son rôle et sa position au sein de l'espace. Devoir «*fermer sa*

gueule» est revenu à de maintes reprises dans les discours des joueurs. Cet acte, ou plutôt ce non-acte se définit en creux, à l'instar d'un rite d'évitement (Goffman, 1973), qui marque la déférence accordée aux joueurs déjà en place. Erving Goffman justifie d'ailleurs le sens du terme rituel «*parce qu'il s'agit ici d'actes dont le composant symbolique sert à montrer combien la personne agissante est digne de respect, ou combien elle estime que les autres en sont dignes*» (1974, p. 21). Il faut ainsi éviter de parler ou plutôt éviter de se faire trop grand pour ne pas perturber l'ordre local des interactions établi. Lorsqu'un comportement sort du cadre autorisé des interactions, le rappel à l'ordre peut s'effectuer de manière assez brutale en faisant en quelque sorte perdre la face au jeune joueur devant l'auditoire. La scène du retrait du maillot s'apparente en effet à une déculottée publique, le maillot symbolisant l'appartenance. En le retirant, le joueur légitime dit implicitement : «Je te retire le droit d'être un joueur de l'équipe». Ce rite de passage inconfortable est là pour rappeler la hiérarchie et les codes à respecter, tout en conférant une valeur à l'espace pénétré.

Par l'imposition d'actes à forte valeur symbolique, l'entraîneur peut lui-même se charger de renforcer cette hiérarchie. En invitant les jeunes entrants à prendre soin du vestiaire, il rappelle au passage la valeur du lieu pénétré, un sanctuaire si précieux qu'il mérite qu'on s'agenouille ou qu'on soit littéralement à ses pieds :

À mon arrivée en LNB dans le vestiaire, pour l'entraîneur aussi c'était important que les jeunes respectent la hiérarchie... on était quatre jeunes, on a dû nettoyer le vestiaire à quatre pattes avec des brosses... (Clément)

Certains rites de passage peuvent donc être perçus comme des moments dénigrants et violents symboliquement, mais ils rappellent implicitement la hiérarchie et les valeurs liées à la sous-culture de l'espace. Les joueurs l'assimilent à un rite de passage, à une étape aussi que d'autres vivront après eux, contribuant paradoxalement à renforcer leur sentiment d'adhésion et la conviction d'accéder à un lieu prestigieux. Certains vestiaires sont d'ailleurs organisés pour rappeler spatialement la hiérarchie :

On avait deux vestiaires avec la 1^{re} [LNB], il y avait deux parties en fait... D'un côté, il y avait les jeunes et de l'autre, tous les autres joueurs. Donc une fois changés, on se levait et on venait écouter la théorie dans leur vestiaire. (Boris)

Le rite d'institution liée à l'entrée en LN se prolonge par une série d'échanges et de rituels au sein du vestiaire qui participent à rendre ce cadre spécial, voire à le définir lui-même comme un lieu sacré. Le vestiaire marque physiquement une séparation entre ceux qui sont à l'intérieur et ceux qui restent à l'extérieur, entre les membres et les non-membres. Pénétrer dans le vestiaire revêt surtout une signification symbolique dans la mesure où cet acte consacre l'entrée du jeune joueur dans la «*cour des grands*». Plus largement, le vestiaire représente un lieu où se joue aussi une reconnaissance par les pairs, une reconnaissance de leurs qualités et de leur comportement en tant que capital sportif.

Entrer dans le monde des adultes

En évoquant les souvenirs de leur entrée en LN, la plupart des joueurs ont mentionné de manière assez spontanée leur «*passage du monde des juniors au monde adulte*», ou cette fois plus trivialement, une entrée dans la «*cour des grands*». Tout comme le fait d'obtenir sa majorité, cette transition résonne souvent comme un passage attendu et vivement souhaité :

J'étais tout content, peu importe si je jouais un quart d'heure par match ou trois minutes, pour moi j'étais déjà super content d'être en 1^{re}, de pouvoir m'entraîner et surtout de côtoyer des adultes. (Billy)

T'es avec des adultes, enfin! Des gens que tu regardais jouer il y a quelques années, donc je le vis plutôt comme un plaisir et un privilège. (Baptiste)

Les études dont l'approche est centrée sur les parcours de vie associent traditionnellement l'étape de transition à l'âge adulte au fait d'entrer sur le marché du travail et de quitter le domicile parental, qui seraient deux des principales conditions menant à l'indépendance (Hammer, 2007, p. 51). Même si différents profils de parcours sont observés dans l'échantillon, l'entrée des jeunes joueurs en LN réunit dans bien des cas ces deux conditions. Si cette transition n'a pas déjà été réalisée auparavant, entrer en LN rime aussi avec d'autres changements dans la vie du joueur, notamment celui du départ de la maison familiale. Les données du questionnaire indiquent que les joueurs ont quitté en moyenne le domicile parental à l'âge de dix-neuf ans et demi⁴⁴, ce qui semble effectivement faire écho à

⁴⁴ Les *Aînés* et les *Benjamins* quittent en moyenne le domicile familial autour de vingt ans, alors que les *Cadets* partent plutôt vers dix-neuf ans. Les trajectoires cohabitationnelles des jeunes hockeyeurs ne

l'âge moyen d'entrée en LN (dix-neuf ans). Cette transition supplémentaire participerait également à enchanter ce passage et à l'inscrire davantage dans le registre de la découverte. Les récits recueillis sont d'ailleurs contés sous la forme d'épopées où les joueurs «*partent à l'aventure et dans l'inconnu*» :

C'était un peu de la science-fiction! J'ai vécu chez les étrangers du club. J'me suis dit: «C'est ça être professionnel de hockey? Ben, ça va aller!» Les mecs, c'était des branleurs de douze, quoi! Payés comme des barons, ils étaient deux et ils avaient treize pièces! Je sais pas pourquoi le club leur avait mis à chacun un six pièces et demie à disposition... et moi, j'avais une chambre là-bas dedans! (Alexandre)

Ce départ du domicile familial semble d'autant plus attendu et espéré lorsque les parents imposent un modèle d'éducation caractérisé par une certaine sévérité et discipline. Cette configuration accentue le contraste et renforce le sentiment d'enchantement et d'émancipation du joueur :

Je sortais de la maison où j'peux pas dire que j'étais dans un environnement très strict mais presque... et là je me suis retrouvé avec plein de libertés, avec pas mal d'argent aussi et du coup voilà quoi... [sourire] je pensais pas qu'au hockey on va dire! (Bruno)

Les avantages liés à l'entrée en LN peuvent paradoxalement éloigner le joueur de l'activité sportive, celle-là même qui permet pourtant de pouvoir jouir de cette nouvelle situation. Si l'entrée dans l'espace professionnel du hockey est donc souvent associée par les jeunes joueurs à la fréquentation du monde des adultes, elle l'est aussi plus implicitement à une quête d'indépendance, à la fois morale et matérielle, permettant aux individus de «*quitter l'emprise des parents et de prendre [leur] envol*». L'entrée en LN s'articule donc parfois avec une socialisation à la vie seule (ou en colocation), mais surtout caractérisée par l'absence de figures parentales, auparavant garantes de l'organisation domestique :

J'avais un petit appartement. Je me suis retrouvé là avec quatre chaises et un matelas... à devoir faire à manger mais j'en avais aucune idée! J'ai fait des pâtes au ketchup pendant presque une semaine! Et elles collaient à la casserole... Mais c'était une belle expérience... te

s'inscrivent donc pas dans la tendance à «*un allongement général de la jeunesse*» (Bidart, 2006a, p. 9), une situation probablement liée à la volonté de quitter le domicile familial plus précocement afin de rejoindre une meilleure adresse pour se former (←p. 81).

retrouver dans un appart à te faire à manger alors que tu étais tout le temps cocooné par ta maman... Tu découvres la vie, ouais... Tu te dis : « Wouah! Qu'est-ce qui s'est passé là! ». (Arthur)

J'avais quand même dix-sept ans, tu pars de la maison pour aller habiter seul, bon, c'était cool! [rires] Mais d'un côté, t'as quand même un peu les boules, déjà pour la bouffe... t'arrives le soir, t'es seul dans un appart, ça change... T'as plus tes petits repères, tes habitudes. (Bastien)

Cette socialisation à l'autonomie prend également les contours d'une socialisation professionnelle dans le sens où le joueur doit apprendre progressivement à se faire à manger et, plus généralement, à organiser son quotidien pour être performant dans son activité sportive. L'expérience est encore plus marquante lorsque le départ de la maison se réalise dans une autre région linguistique :

C'est un peu un choc quand même... pas négatif, hein, mais tu te retrouves du jour au lendemain à vivre seul, et t'as à peine plus de dix-huit ans... Tu te retrouves dans un environnement complètement différent, dans un club complètement professionnel par rapport à ce que t'as connu en club jusqu'à présent, dans un environnement où personne ne parle français, et tu te débrouilles, quoi! Mais j'étais préparé à ça, c'était aussi mon choix. Ça fait partie de la vie et de l'apprentissage, ça ferait du bien à tout le monde, tout le monde n'en a pas l'occasion, c'est positif pour le développement personnel aussi. (Bertrand)

Ainsi, l'entrée en LN est souvent associée à une incursion dans le monde des adultes. Cette transition entraîne des réactions diverses en fonction des configurations dans lesquelles sont engagés les joueurs, mais elle reste la plupart du temps un moment de découverte et d'émancipation euphorisant. Cette dimension contribue à séduire les nouveaux entrants – même si elle peut aussi en effrayer certains en raison d'une distanciation avec la famille ou d'un apprentissage de l'autonomie – et se mêle au rapport enchanté produit plus directement par l'entrée en LN.

2. Enchantement de condition et de position

Au fil des cohortes, la professionnalisation progressive des organisations a pour corollaire un processus de rationalisation de la performance (Loirand, 2003) qui engendre de nouvelles manières de prendre part au

jeu. Dans ce cadre, il s'agit de questionner les effets de ce phénomène sur le rapport enchanté que les nouveaux entrants entretiennent avec l'espace du hockey. Max Weber (1985) soulignait, à propos de l'opposition de la sphère religieuse à la sphère économique ou politique, que le processus de rationalisation est à l'origine du «désenchantement du monde». Plutôt que de soutenir la thèse trop radicale d'un mécanisme de désenchantement pour les jeunes hockeyeurs, l'hypothèse défendue est plutôt celle d'une transformation de l'enchantement avec un glissement progressif d'un enchantement de condition à un enchantement de position. L'enchantement des *Aînés* est davantage alimenté par les conditions dans lesquelles ils accèdent à leur activité et la pratiquent, qui renvoient en particulier à leur autonomie et au plaisir éprouvé dans le jeu. L'enchantement des *Cadets* apparaît quant à lui davantage en lien avec leur statut de joueur de LN et est davantage associé au rapport salarial et à la reconnaissance de leur statut comme un capital sportif, au sein et hors de l'espace du hockey. Ces avantages instrumentaux semblent d'ailleurs masquer partiellement les nouvelles conditions de travail imposées aux jeunes joueurs. Comme le rappelait encore Max Weber, bien que le processus de rationalisation ait été instauré dans un but d'émancipation, il peut également conduire à un asservissement de l'individu. Ce glissement sera illustré au travers de différentes dimensions liées à l'engagement des joueurs dans l'activité: ludiques, économiques et relationnelles.

De l'acceptation d'un nouveau cadre professionnel à celle du «sale boulot»

Dans le monde du travail, si des professions sont reconnues, d'autres sont moins valorisées. Les activités sportives professionnelles, qui occupent de surcroît le devant de la scène médiatique, sont généralement jugées valorisantes, tant au niveau des conditions salariales qu'elles offrent, que du «drame social du travail» qu'elles donnent à voir. Pourtant, ces activités sont composées de tâches variées dont certaines peuvent être considérées comme ingrates ou comme du «sale boulot» (traduction de la notion de *dirty work* empruntée à Hughes [1962]). Les travaux d'Everett Hughes (1958, 1996 [1951]) mettent notamment l'accent sur le processus de négociation identitaire résultant du décalage entre le métier imaginé, voire idéalisé, et la réalité de ce dernier. Ces représentations anticipées, plus ou moins conformes à la réalité, se construisent en partie

au sein des mouvements juniors des clubs chargés de former et de préparer les nouveaux entrants au futur métier.

Le processus de professionnalisation du hockey en Suisse a un double effet sur les entrées en LN des jeunes joueurs : il impose, d'une part, une adaptation plus rapide aux exigences organisationnelles et structurelles de l'élite ; d'autre part, des ajustements plus marqués dans la manière de jouer.

Des ajustements dans l'encadrement mais pas encore dans le jeu

Le processus de professionnalisation est arrivé « par le haut » – c'est-à-dire d'abord par le biais des 1^{res} équipes – et s'est ensuite progressivement, et à des rythmes différents, répandu aux différents mouvements juniors. Dans les années 1980, il n'est pas rare de trouver des clubs de LN dont la première catégorie junior ne commençait pas avant dix, voire douze ans. De même, les années 1990 laissent encore entrevoir des clubs de LN aux mouvements juniors peu développés, en termes de structures et de ressources. À ce titre, les jeunes *Aînés* sont ceux pour qui la découverte de certaines dimensions du professionnalisme – même si le processus en était encore à ses balbutiements – fut paradoxalement la plus abrupte, car les structures d'encadrement fréquentées en matière de formation ne les y préparaient pas vraiment :

Dans certains clubs, t'avais quand même une grande différence entre le mouvement junior, où des fois c'était un peu le folklore, et la 1^{re} qui était déjà beaucoup plus structurée... Donc le saut au niveau de l'encadrement et des exigences en dehors, il était quand même important. (Alain)

Dans certaines organisations, ce phénomène a été renforcé par l'engagement dans les 1^{res} équipes de nouveaux entraîneurs étrangers – canadiens pour la plupart – qui ont modifié la culture alors en place dans l'espace du hockey suisse, notamment en accélérant la transition vers un modèle organisationnel plus structuré :

C'était un changement radical, il y a eu pas mal de joueurs qui ont eu de la peine à s'adapter. T'as un gars qui arrive et, du jour au lendemain, il veut tout changer ! Les entraînements, la nourriture, bon, c'était exagéré, hein... mais pas de jeans pour aller au match, pas de baskets, pas de cheveux longs ! [rires] On n'avait jamais vu ça, c'était hard, hein ! (Armand)

Certaines dimensions du professionnalisme – qui passe ici en partie par une «représentation d'équipe» (Goffman, 1974), c'est-à-dire par l'imposition d'un règlement commun visant à contrôler les présentations de soi – font une entrée fracassante dans l'espace du hockey, des adaptations qui semblent difficilement supportables pour des joueurs établis et habitués à un autre régime.

Les *Aînés* rapportent, en revanche, très peu d'éléments liés à des adaptations dans le jeu lui-même lors de leur accession à la LN. Les expériences sont marquées par une certaine continuité – voire parfois une certaine insouciance –, sans rupture dans la culture du jeu. Aucun «*flash par rapport au niveau... ou par rapport à une manière différente de jouer*», pas plus que la nécessité d'exécuter des «sales boulots» n'est abordé. Le niveau pratiqué à l'échelon supérieur ainsi que les éventuels ajustements à apporter à leur jeu ne semblent d'ailleurs pas être les préoccupations principales des *Aînés*. Leurs inquiétudes portent plutôt sur la dimension relationnelle avec de jeunes joueurs davantage «*impressionné(s) de côtoyer les gens que de devoir jouer différemment*». Les rares situations où l'entraîneur attribue un nouveau rôle au jeune joueur provoquent d'ailleurs de l'incompréhension pour les *Aînés*:

L'entraîneur m'avait dit : «Mais tu te rends compte, c'est ta première année en LNA, t'es titulaire!». J'avais joué quarante matchs sur quarante-quatre. Et moi, j'lui disais : «Ouais, mais tu m'as pas assez confiance... ». Moi, je comprenais pas que notre premier but, c'était de pas encaisser. Moi, je voulais jouer plus offensif! (Alain)

Il n'est en effet pas rare que la première saison en LN des *Aînés* ait été couronnée par un certain succès, avec des entrées plutôt fluides qui n'imposent pas vraiment de changement de rôle ou de style de jeu ; un joueur offensif peut notamment continuer à l'être, même au sein de la LN. Cette forme de continuité ne va pourtant pas durer.

Composer avec un temps de jeu réduit et apprendre le travail de l'ombre

Comparés à leurs aînés, les *Benjamins*, et en particulier les *Cadets*, ont confié être «*dès les Juniors dans le bain du professionnalisme*» et n'ont «*pas vraiment senti une adaptation à avoir entre les Juniors et la Ligue nationale en termes de comportement*». En revanche, davantage de témoignages relatent des ajustements plus marqués au nouveau rôle qu'ils sont supposés endosser sur la glace. Avec le temps, à l'instar des transitions

entre la formation et le marché du travail « ordinaire », celles entre la sortie des mouvements juniors et l'entrée en LN deviennent moins fluides :

La première année, ça a été dur, j'ai rien compris, j'étais complètement à côté de la plaque. J'avais pas beaucoup de temps de jeu, j'étais un petit peu perdu. Soit t'es bourré de talent et tu pètes tout, soit tu fais ta petite place. Donc tu fais le nécessaire, tu fermes ta gueule, tu fais ce qu'il y a faire. Ce qui a été logique pour moi. J'avais pas trop de temps de jeu et il a fallu que je m'acclimate à cette histoire. (Blaise)

Les joueurs se retrouvent plus régulièrement bloqués entre deux portes. Recrutés par une équipe de LN, les nouveaux entrants doivent ensuite franchir la seconde porte, celle qui s'ouvre sur l'aire de jeu. Paradoxalement, leur premier enseignement semble donc d'apprendre à ne pas jouer, ou plutôt d'apprendre à accepter cette situation. Avoir du « temps de glace » ou du « temps de jeu », voilà ce après quoi patine un jeune hockeyeur. Si l'expression n'est quasiment jamais revenue dans la bouche des *Aînés*, elle est fréquente dans celle des *Benjamins* et incontournable dans celle des *Cadets*. Et gagner du temps de jeu passe de plus en plus, au fil des cohortes, par un apprentissage forcé du métier et de ses tâches ingrates, une imposition plus ou moins marquée en fonction de la position occupée par le joueur au moment de son entrée :

Tu es un apprenti, tu dois apprendre le métier de hockeyeur sur glace. Après, tout dépend de ton niveau. Si t'es ultra-talentueux, tu vas pouvoir jouer dans les trois premières lignes et développer ton jeu technique, même en LNA. Mais si t'es juste en dessous, t'apprends le « travail de l'ombre » de LNA, et tu l'apprends correctement et c'est dur. Si tu ne l'apprends pas et que tu ne l'appliques pas, t'es « out ». Donc tu le fais, quoi qu'il arrive... J'suis pas très fier de certains trucs que j'ai fait quand j'ai commencé à jouer en LNA... Des charges où je traversais la glace pour mettre un coup de coude dans la tête de quelqu'un. Mais si je le faisais pas... j'allais pas plus loin. Parce que l'entraîneur ne me faisait pas jouer sinon. (Célien)

Au fil des générations, avec l'introduction progressive de la 4^e « ligne »⁴⁵, l'entraîneur a disposé de places de travail supplémentaires, utiles notamment

⁴⁵ Seuls cinq joueurs de champ (trois attaquants et deux défenseurs) et un gardien représentent l'équipe sur la glace ; ils y affrontent les représentants, dans la même composition, de l'autre équipe. Les gardiens restent généralement sur la glace pendant la totalité de la partie, mais les cinq joueurs de champ évoluent par intermittence. Après environ trente à quarante secondes de jeu effectif, ces joueurs sont remplacés par cinq autres joueurs. Les cinq joueurs de champ forment ce qu'on appelle indifféremment dans le jargon une « ligne », un

pour l'intégration des jeunes joueurs. Pour accorder un poste sur cette quatrième «unité», les entraîneurs semblent porter une attention particulière à la réalisation des tâches défensives mais également à l'engagement et au travail fourni par les nouveaux entrants. Pour certains entraîneurs, la valorisation de cet engagement débouche même sur l'encouragement à une certaine forme d'agressivité, voire à des agressions suggérées. Davantage que les joueurs des générations précédentes, les *Cadets* relatent ce passage quasiment obligatoire par le «sale boulot» du 4^e «bloc». L'accomplissement de ces tâches imposées par l'entraîneur est une condition *sine qua non* pour prendre part au jeu :

Quand tu débarques en Ligue nationale, c'est clair que t'es en 4^e ligne... Ce qu'il demandait beaucoup, c'est justement de jouer intensif, de pas prendre de goal et d'aller chercher des pénalités, ça tout le temps... Si tu commençais à t'amuser, à faire des passes dans le dos et que ça ne marchait pas... tu sais que tu ne jouais plus jusqu'à la fin. (Clément)

Il faut dire qu'en 4^e ligne, on faisait extrêmement bien notre job, on était menés par un tyran, c'était vraiment le dictateur. En gros, il fallait fracasser tout ce qui bougeait. Tu le fais, parce que sinon tu prends un gros risque de ne pas faire le saut. Si j'avais pas fait ça, j'aurais peut-être fini je sais pas où... en 1^{re} ligue ou en LNB. Alors il me disait pas «va lui mettre un coude dans la gueule», mais il t'envoyait clairement à la guerre fracasser tout le monde, ça il faut le dire. (Célien)

Hormis les quelques joueurs dont les entraîneurs reconnaissent rapidement les compétences pour évoluer sur l'un des deux ou trois premiers blocs, la majorité semble devoir passer par cet apprentissage du «sale boulot» et l'accepter. Si ce travail est qualifié par les joueurs de travail «*ingrat et parfois même violent*», il semble néanmoins reconnu et valorisé – et, d'une certaine manière, valorisant – sur le marché du travail du hockey (encadré 3.2). Certains jeunes entrants capitalisent ainsi sur la dimension brutale de leur engagement et espèrent une stabilisation, voire une évolution de leur positionnement au sein de l'espace professionnel du hockey.

«bloc» ou une «unité». À mesure que le nombre de matchs a augmenté dans le championnat, les contingents se sont étoffés passant de deux à trois, puis quatre lignes, avec une hiérarchie entre elles. En règle générale, pour une équipe composée de quatre unités, les deux premières sont offensives, la troisième est mixte et la quatrième est clairement dévolue à des tâches défensives. L'entraîneur décide quelle ligne va sur la glace, il peut également choisir à sa guise de surexploiter ou de sous-exploiter un bloc ou certains joueurs du bloc.

ENCADRÉ 3.2

Quand t'es arrivé en LNB, tu te situes où ?

Pffff... j'étais correct, mais je performais absolument pas. J'étais un peu retombé dans mes histoires de faire des checks, d'aller foutre la merde et voilà... Je voyais rien du tout comme avenir.

Comment tu t'en sors alors ?

La pirouette, c'est que [d'un air amusé], je vais te dire un truc... dans ma carrière, il y a deux checks qui ont changé ma vie... Le premier, il s'est passé lors de ma première sélection en équipe suisse U16 où j'ai gelé un Slovaque au milieu de la glace ! Mais vraiment je l'ai fini, il est sorti en civière et tout... et c'était correct, j'ai même pas pris deux minutes. Et l'entraîneur de l'équipe suisse dit à un de mes potes : « Il a défoncé un Slovaque, je suis obligé de lui donner une chance... ».

Et après, comment tu passes de LNB en LNA ?

*Quasiment la même histoire ! On joue contre *** qui était au top de la LNB et il restait trois-quatre matchs avant la fin des transferts. Je vois *** prendre de la vitesse au milieu, il y a un D to D derrière le goal [une passe d'un défenseur à l'autre], la passe arrive sur lui... je vois qui lève la tête, je me rappelle, je vois l'angle [sourire] et je me dis : « C'est bon, il est à moi ! ». Et je lui envoie une monstre branlée ! Bref, deux jours plus tard [rires]...*

Le téléphone sonne...

*On joue à *** [LNB], j'étais nul à chier... Mon entraîneur me prend à part : « Écoute... au vu de ce que t'as montré ce soir, c'est un scandale, mais y'a *** [LNB] qui te veut pour les playoffs ! Ils ont besoin d'un gars comme toi dans leur équipe et ils veulent donner la chance à un jeune... », et à cette époque, *** c'était LE club en LNB... Donc je dis : « Mais nom de Dieu, bien sûr, quoi ! y'a pas à discuter 150 ans ! » (Camille)*

Pour les joueurs qui intériorisent très tôt ce nouvel « habitus de hockeyeur », le risque est ensuite d'être étiqueté, labellisé comme « joueur d'énergie » ou « joueur de 4^e bloc » et de pouvoir ensuite difficilement se départir de ce stigmat :

J'ai tellement été tôt en LNB que l'aspect jeu je l'ai perdu assez rapidement. Dans les classes juniors, on te demande de marquer des buts... et t'en marques. Mais quand t'arrives en LNB, on te demande

plus de marquer, mais de pas encaisser, d'avoir un rôle défensif, d'aller chercher des pénalités. C'était pas mon rôle, j'étais pas comme ça, mais à force de demander ça, tu deviens un joueur comme ça... (Clément)

Au début quand ils m'intégraient gentiment avec la 1^{re} équipe, je jouais pas et on m'a rapidement mis dans ces tiroirs de joueurs qui doivent aller foutre des checks et bosser, et il y avait rien d'autre. Il fallait faire le job pour l'équipe, comme l'apprenti qu'on fait balayer. Avant, même si je ne marquais pas énormément, j'étais offensif en Juniors Élites. Et je suis pas quelqu'un qui me révolte facilement, donc je me suis un peu laissé faire et après j'ai eu de la peine à m'en sortir... à me sortir de ce tiroir. (Célien)

L'intériorisation précoce de cette nouvelle manière de prendre part à l'activité marque durablement les joueurs et rend plus difficile une mobilité vers des registres du jeu plus valorisants. Malgré la frustration qui semble l'animer, Célien n'a pourtant pas vraiment hésité entre les conditions plus favorables dans lesquelles il aurait pu jouer en LNB – cette option s'est offerte à lui – et sa position de joueur de l'ombre en LNA :

*Au début de ma carrière, j'ai été tenté par la LNB où j'aurais pu avoir plus de liberté dans le jeu. J'avais dit à *** [LNB]: «J'aimerais bien rester avec vous, ça me donne envie». Mais j'ai préféré tenter ma chance plus haut. Et donc ça voulait dire passer par là, par cette phase difficile de frustration, où voilà tu joues pas beaucoup, tu vas fracasser... donc t'es frustré parce qu'on te fait faire du travail de merde et tu joues pas beaucoup... Je dis pas que j'ai pas eu de plaisir dans les choses que je faisais en LNA, mais c'était du travail «ingrat». (Célien)*

Troquer son statut de joueur de LNA contre une place objectivement moins élevée dans la hiérarchie, mais où il aurait probablement été moins frustré, n'est pas envisageable ou souhaitable. Le choix d'une professionnalisation au sein la LNA l'emporte sur l'idée de retrouver, au sein de la LNB, une activité où la dimension vocationnelle serait davantage présente – autrement dit, où on accepte de jouer pour moins d'argent mais où on a le sentiment de faire le métier tel qu'on le conçoit. À l'instar d'autres joueurs de sa génération, Camille semble trouver son compte dans la position qu'il occupe au sein de l'espace du hockey plutôt que dans les conditions de jeu :

Le jeu c'est dur, l'entraînement c'est dur. C'est d'être avec les gars, d'être dans un environnement aussi plaisant... d'avoir un statut, d'avoir

pas mal d'argent... Ça, c'est la bonne partie. C'est pas tellement ce qui se passe sur la glace, parce que le jeu c'est quand même dur. (Camille)

En définitive, les *Aînés* entrent en LN dans la continuité de leur parcours junior – même si certaines dimensions du professionnalisme ont davantage été accueillies sur le registre de la rupture – et sans vraiment avoir d'appréhension voire conscience des ajustements à entreprendre. En revanche, les plus jeunes générations, en particulier celle des *Cadets*, ont dû s'adapter aux exigences d'une activité davantage orientée vers un modèle rationalisé de production de la performance. Grâce à la plus grande diffusion du professionnalisme aux catégories de formation, ces nouvelles exigences ont été intégrées plus tôt par l'apprenant. Le passage progressif du «jeu au travail» – où l'on est encore sur le registre de la vocation – au «travail joué» – où on doit davantage faire le boulot – a modifié les ressorts de l'enchantement liés à l'entrée dans l'espace professionnel du hockey. Initialement enchantés par les conditions dans lesquelles ils peuvent pratiquer leur hobby préféré, les joueurs des générations suivantes sont mieux préparés à éprouver des conditions de jeu difficiles et une augmentation des contraintes dans l'exercice de leur travail. Dans cette nouvelle configuration, l'adhésion et l'enchantement découlent davantage de la position qu'ils occupent au sein de l'espace du hockey, sous-entendu de leur statut de joueur de LN.

Du fiston au concurrent

Les premières impressions confiées par les joueurs lors de leur entrée en LN montrent, dans un premier temps, des individus plutôt contents et impatientes d'entrer en contact avec le monde des adultes. Le processus de professionnalisation entraîne néanmoins des rapports plus rationalisés entre joueurs en place et nouveaux entrants, que ce soit dans les interactions au sein du vestiaire, de l'aire de jeu ou hors du cadre de la pratique.

Un accueil paternaliste et de jeunes joueurs encore admiratifs

Les récits des *Aînés* font état d'une découverte plutôt enchantée du monde des adultes où ils font la connaissance de «*personnalités extraverties*», de «*mecs au charisme incroyable*», de «*playboys*» ou de «*joueurs complètement cinglés*». Même si certains joueurs révèlent avoir été chambrés

par les anciens ou «*s'être fait un peu embêter*», tout cela semble encore «*rester bon enfant*». Les *Benjamins*, proches de l'âge des *Aînés*, relatent encore des expériences semblables :

Je viens d'un village de montagne et les gars de la ville, ils étaient un peu chiants, les plus vieux. Je me rappelle d'un mec, qui était super bonnard mais il me faisait toujours chier : « Eh, le paysan, tu joues avec moi aujourd'hui ? » Mais à part ça, il était bonnard, les autres aussi... (Boris)

Les brimades restent dans le cadre du «qui aime bien châtie bien». Les joueurs relatent un accueil plutôt favorable où les joueurs établis «*prenaient toujours les jeunes avec pour aller boire des verres*», ne faisant pas vraiment de distinction entre les différents statuts :

Dans l'équipe on était très soudés, que ce soit les anciens ou les jeunes, j'ai eu de la chance, parce qu'il y a pas mal d'équipes actuellement où, quand t'es jeune, tu es un peu laissé de côté. Nous, on n'a jamais ressenti ça. On était tous une équipe de copains, les jeunes comme les joueurs d'expérience. (Billy)

Davantage qu'un accueil positif, les joueurs en place offrent parfois un soutien moral et matériel qui constitue une aide précieuse pour faciliter l'intégration et la progression des nouveaux entrants :

Le gardien titulaire m'a un peu pris sous son aile. Il m'a quand même pas mal soutenu. Quand il y a eu ce déclic, c'était pas l'entraîneur, c'est lui qui m'a motivé : « T'as du talent... », il m'avait filé un équipement... Il m'a pas mal donné de coups de main. (Armand)

La découverte du monde des adultes rime également avec une admiration des figures de l'espace, des «*légendes du hockey*». Les récits sont truffés de nom de joueurs que les jeunes *Aînés* et *Benjamins* placent dans une forme de Panthéon sportif en les élevant au rang de «*stars*» ou d'«*idoles*». Ce processus d'identification quasi iconique participe à l'enchantement de l'entrée dans l'espace professionnel du hockey. L'effet sur les entrants semble d'autant plus fort qu'ils ont eux-mêmes acclamé les joueurs établis et qu'ils ont maintenant l'opportunité de jouer à leurs côtés. Évoluer de surcroît avec ou contre «*des joueurs qu'on a vus à la télé*» renforce le fait d'entrer dans un monde à part, un monde qui jusqu'à présent était étranger.

Le caractère admiratif émanant du discours des *Aînés* – et encore de la plupart de celui des *Benjamins* – alimente le processus d'enchantement et témoigne d'une certaine déférence envers les joueurs en place. Les entrées en LN sont placées sous le sceau de la bienveillance et du respect, avec des joueurs établis qui facilitent plutôt l'intégration des nouveaux entrants, notamment parce que ces derniers savent rester à leur place :

Je suis plutôt bien intégré parce que je suis là juste avec le plaisir de jouer, je suis pas tellement dans un esprit de concurrence. Je suis déjà content d'être là. J'me dis pas : « Il faut que je gravisse les échelons, il faut que je joue dans la 1^{re} ligne, etc. » J'suis un peu le fiston pour certains... T'arrives en LN, t'es le nouveau venu, tu sais que tu vas pas beaucoup jouer, donc t'acceptes la première année... c'est évident. Tu vois qu'en plus, à côté de toi, ce sont des adultes, qui sont quand même beaucoup plus forts que toi, j'entends physiquement en tout cas, donc il faut faire tes armes, donc ça tu l'acceptes. (Baptiste)

Parce que le jeune ne semble pas vraiment entrer dans le jeu de la concurrence et accepte d'être dominé par les acteurs mieux positionnés que lui, les comportements sont en conséquence plutôt bien intentionnés à son égard. Ce mode d'intégration paternaliste, qui participe à l'enchantement de condition des *Aînés* et de certains *Benjamins*, ne va pourtant pas résister à la concurrence accrue instaurée par la professionnalisation de la pratique.

Un accueil méfiant et de jeunes joueurs moins déférents

Les *Cadets* font preuve de moins d'égards par rapport à leurs aînés, ces derniers le leur rendant bien. Les joueurs en place n'incarnent plus vraiment des figures idéalisées ou des « *joueurs d'expérience* », mais sont plutôt anonymisés et considérés uniformément comme des « *vieux* » ou « *des mecs qui ont l'âge de [leurs] parents* ». Les rares témoignages où des noms de joueurs sont mentionnés sont d'ailleurs plutôt liés à des événements négatifs :

*Pour mon premier match en Ligue nationale, il m'avait mis en 1^{re} ligne pour le dernier tiers avec *** et ***, c'était les deux étrangers. Et *** [un des deux joueurs étrangers], il m'avait insulté dans le vestiaire, j'avais pas encore joué et il m'avait insulté comme de la merde... (Clément)*

Par rapport aux joueurs qui les ont précédés, les *Cadets* ont fait part d'entrées en LN moins accueillantes et surtout marquées par des comportements plus calculés. Si le vestiaire reste un lieu propice pour rappeler à l'ordre explicitement les nouveaux entrants, les violences symboliques sont parfois plus subtiles et produites à dessein :

Quand t'arrives en Ligue nationale, tu sens quand même une hiérarchie, c'est surtout certains joueurs qui sont un peu stupides qui te la font sentir indirectement. Généralement pas les plus vieux et les plus forts, mais ceux qui sont entre-deux, qui se croient plus forts. (Christian)

Les comportements des joueurs en place peuvent être, de prime abord, jugés immatures ou prétentieux, mais ils cachent plutôt une stratégie de défense ou de protection des joueurs intermédiaires, ceux dont le poste peut être mis en danger par les aspirants. La professionnalisation de l'espace du hockey a instauré «une lutte, dont il faut chaque fois rechercher les formes spécifiques, entre le nouvel entrant qui essaie de faire sauter les verrous du droit d'entrée et le dominant qui essaie de défendre le monopole et d'exclure la concurrence» (Bourdieu, 1980a, pp. 113-114). L'entrée en LN des *Cadets* – et des *Benjamins* proches en âge – s'inscrit dans un régime de concurrence où le jeune est perçu comme une menace potentielle, puisqu'il est en mesure – ou le sera bientôt – de prendre la place d'un titulaire :

Même qu'ils jouent en LNB, les gars, ils ont déjà peur des jeunes. Ils vont pas t'aider. C'était très rare qu'il y ait un vieux qui vienne vers toi te donner des conseils... pour que tu lui prennes sa place, quoi [...] Même que je m'entendais bien avec tout le monde, c'est clair qu'on sent derrière que «Ah putain, le petit jeune-là, il va bien, il casse un peu les couilles, quoi». (Carlos)

Les échanges entre nouveaux entrants et joueurs déjà installés ne sont pas nécessairement hostiles ou marqués par une absence de cordialité, mais ils reposent sur un principe tacite de méfiance. Ce système de défense a d'autant plus de chance de devenir pérenne lorsqu'il est reproduit par les joueurs qui l'ont eux-mêmes subi. Sans remise en question de leur légitimité, ces pratiques s'imposent au fil du temps comme parties intégrantes de la *doxa* de l'espace professionnel du hockey :

Quand tu rentres en Ligue nationale, tu comprends que c'est du business, que c'est ta pomme à toi. Il y a toujours deux-trois types qui

ne sont pas forcément sympas avec les nouveaux, ce qui est logique ! Ce que j'ai fait par la suite moi aussi ! (Blaise)

La professionnalisation de l'espace du hockey influence les modalités d'interactions et rend les conditions d'entrée moins accueillantes. Si la plus faible concurrence observée entre les *Aînés* autorise l'entraide et des rapports certes taquins mais bienveillants, le jeune joueur devient progressivement une menace qu'il s'agit de contrôler. Cette configuration alimente le glissement d'un enchantement de condition à un enchantement de position, qui repose sur un rapport plus instrumental à la carrière.

Du loisir rémunéré au travail salarié

Les modifications observées au fil des générations dans la dynamique de l'enchantement concernent également le rapport à l'argent, indicateur privilégié des relations qu'entretiennent les joueurs avec leur pratique sportive. Encore sur le registre de la vocation, les *Aînés* pénètrent dans un espace au début de sa structuration en espace professionnel et ne semblent pas vraiment conscients de la réalité émergente du marché :

Quand j'ai signé en LNB à dix-neuf ans, je savais même pas qu'il y avait de l'argent. J'ai signé et on m'a dit voilà le contrat ! Ah bon, y'a de l'argent... ? Je savais pas, j'aurais été pour zéro. J'm'en foutais... (Adam)

J'ai dû signer un contrat... moi, je veux bien mais pour quoi faire ? Tu vois, c'était ça ! Mais depuis l'âge de dix-huit ans, je gagnais quand même un peu d'argent... ça me faisait une super paie d'apprenti, hein ! (Arnaud)

Bien que cette posture du désintéressement puisse être reconstruite a posteriori pour se démarquer des jeunes joueurs actuels – jugés plus avides –, les compensations financières semblent tout de même reléguées au second plan et ne pas être la principale source de motivation des *Aînés*. Ces derniers sont d'ailleurs incrédules lorsqu'ils reçoivent une somme d'argent, aussi maigre soit-elle, pour pratiquer l'activité qu'ils affectionnent tant :

C'était mon meilleur hobby, et en plus on me donnait de l'argent pour ça. J'ai jamais fait de cas de combien on me donnait. C'était même un miracle qu'on me donne de l'argent pour faire ce que j'aime le plus. Je pense que ça a bien changé maintenant ! (Alain)

On monte en LNB... On a un souper d'équipe, tous les joueurs sont là. Le gars arrive avec une vingtaine d'enveloppes. Tout le monde devait passer à tour de rôle devant le mec... Et j'avais rien demandé, hein! «Tiens ton enveloppe! Signe là...» Donc c'était au vu de tout le monde! Il n'y avait rien à cacher, quoi! [rires] J'prends c'te enveloppe, je me fous à table, j'ouvre... Putain, y'avait 800 balles à l'intérieur! À l'époque, c'était énorme! (Alexandre)

L'impulsion ne vient pas des hockeyeurs eux-mêmes et de leurs revendications, mais bien des clubs et de leurs dirigeants qui décident, à un moment donné, de rémunérer les joueurs. La configuration est telle qu'on ne s'imagine pas encore pouvoir être professionnel. L'arrivée de l'argent dans la pratique, «sans rien avoir demandé», s'apparente pour la plupart à «gagner à la loterie».

Les années 1980 marquent véritablement la genèse de la structuration de l'espace du hockey en marché. L'activité permet progressivement à ses membres d'être suffisamment rémunérés pour en faire leur source de revenus et leur foyer d'attention principaux. Certains pionniers font office d'exemples pour les futures générations en devenant, à proprement parler, les premiers hockeyeurs professionnels en Suisse :

On m'a proposé un contrat. J'me souviens, c'était 10 000 balles. C'est clair que ça a été un changement dans la façon de pouvoir percevoir le sport, de pouvoir faire que ça. Je faisais plus que ça, je pouvais m'entraîner à midi, et les autres ils bossaient... Là, moi je suis parti dans l'idée, quand on m'a proposé de jouer en 1^{re}, de ne faire plus que ça, mais c'était révolutionnaire à l'époque! J'étais le premier jeune à décider d'être professionnel en Suisse avec le hockey, du moins à tenter de l'être... (Achille)

Si la plupart des *Aînés* considèrent encore largement le hockey comme un loisir qui a la chance d'être rémunérateur, le discours des *Benjamins* n'est déjà plus sur le même registre. Les rémunérations salariales sont des contre-prestations attendues par les joueurs qui semblent même déçus que ces dernières ne soient pas plus élevées. Tour à tour qualifiés de «*misère*», de «*clopinettes*», de «*peanuts*» ou de simple «*argent de poche*», les salaires prévus par les contrats sont la plupart du temps dévalués par les jeunes entrants :

Mon premier contrat en LNB, j'ai touché 7 000 francs pour la saison et ensuite 10 000. C'était vraiment pas grand-chose... (Billy)

Des énoormes contrats! Des contrats très juteux! Euh, non... c'était pas terrible. Le premier contrat d'entrée en LNB... j'ai presque honte de le dire, c'est 5 000 francs par mois... non, je plaisante! Par année! C'est ce qu'ils appelaient le contrat-formation, même si je jouais plus en Juniors Élites... (Baptiste)

Les conditions salariales sont jugées moins satisfaisantes, déjà par les *Benjamins*, car elles s'inscrivent dans le développement d'un marché économique plus organisé. Dans les faits, on passe du «*black*» au salariat, de la distribution d'enveloppes aux rémunérations déclarées, en d'autres termes au développement d'une économie formelle. Si les *Benjamins* acceptent difficilement d'être considérés comme des apprentis – qu'ils sont encore d'ailleurs – et d'être rémunérés en tant que tels, les configurations dans lesquelles ils sont plongés peuvent faire varier leur rapport à l'argent. Pour Baptiste, jeune étudiant vivant encore chez ses parents, toute somme semble bonne à prendre :

J'avais pas dix-huit ans, j'étais heureux! J'étais au gymnase, je vivais chez mes parents, t'as 500 balles d'argent de poche par mois, donc très content d'avoir ça. Mais en réalité, c'était une somme maigrelette. Ça s'passé exactement de la même manière au hockey que si tu étais stagiaire finalement. (Baptiste)

En comparaison, les propos des jeunes *Cadets* sont proches de la teneur de ceux des *Benjamins*, même si certains fustigent encore davantage le fait d'être rémunéré comme un nouvel entrant. Si les montants offerts étaient dévalués par les *Benjamins*, ils sont carrément dénigrés par les *Cadets*, voire considérés comme inexistantes :

La première année en LNB, j'avais rien, j'avais du genre 700 francs par mois, après ça a monté à 25 000 francs pour la saison la deuxième année. Ouais, là tu joues vraiment pas pour l'argent! (Colin)

Ils m'ont fait le contrat du jeune, de la prostitution, quoi! C'était environ 10 000 pour la saison, autant dire rien du tout! (César)

En fin de compte, l'évolution du rapport à l'argent traduit un glissement de la représentation de la pratique chez les jeunes joueurs. Cet intérêt plus marqué pour l'argent est un indicateur fort du passage d'un jeu, pratiqué pour lui-même, à un travail accompli également pour sa contrepartie financière. Si l'activité était encore considérée comme une fin en soi ou

comme une vocation par les *Aînés*, les générations suivantes l'inscrivent plus rapidement dans un rapport marchand. Ces représentations différenciées alimentent la thèse d'un glissement sémantique de l'enchantement. Auparavant les conditions de jeu se suffisent à elles-mêmes pour enchanter le joueur, mais elles semblent par la suite avoir besoin de substituts pour alimenter la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué.

Conclusion

Sans remettre en cause la nécessaire détention d'un capital corporel pour forcer l'entrée de la LN, les configurations dans lesquelles il peut être reconnu, façonné et valorisé ne doivent pas être minimisées. La question du talent sportif doit être pensée comme une construction sociale dépendant notamment des personnes ayant le pouvoir de reconnaître le capital corporel des joueurs en capital sportif. Au fil des cohortes, l'agent de joueur occupe un rôle plus important dans l'économie du droit d'entrée puisqu'il permet de rendre visible et de faire valoir le capital corporel du joueur en le (re)positionnant sur le marché. L'entraîneur, lui-même pris dans un système de contraintes, détient ensuite un rôle central puisqu'il a le pouvoir d'évaluer et de réévaluer le capital corporel des aspirants en accordant sa confiance mais aussi en donnant confiance.

Plus symboliquement, l'entrée en LN est vécue comme un rite de passage enchanté composé d'échanges confirmatifs (Goffman, 1973) qui donnent au joueur le sentiment d'avoir de la valeur et d'être élu. L'accession à la LN consacre le joueur et alimente une économie de la confiance et de la célébrité, même si son rayonnement reste local. Cette consécration est relayée dans les interactions et dans les yeux de son auditoire direct, composé d'acteurs du monde sportif mais aussi extra-sportif. La reconnaissance de ce nouveau statut ne se limite en effet pas à l'espace sportif mais peut conduire à obtenir des avantages dans d'autres espaces de socialisation, une situation qui participe au processus d'enchantement de l'entrée en LN. Ces différentes valorisations renforcent l'adhésion à la *doxa* et au fait que l'avenir peut se jouer au sein de l'espace professionnel du hockey.

Plus pragmatiquement, l'entrée en LN suppose également une série d'ajustements qui s'intensifient au fil des générations. Les *Benjamins*, et a fortiori les *Cadets*, doivent être prêts à accepter une réduction de leur liberté dans le jeu – tout comme de leur temps de jeu –, et le fait

qu'ils représentent une menace pour les joueurs établis; en échange, ils développent un rapport à la pratique plus intéressé.

Ces évolutions nourrissent l'hypothèse d'une transformation de la dynamique de l'enchantement, davantage lié aux conditions de pratique pour les *Aînés*, puis à la position ou au statut occupé pour les générations suivantes. Fondées encore sur un système de production artisanale, les organisations mutent progressivement vers un modèle plus rationalisé et «industrialisé». Les plus jeunes joueurs du panel entretiennent un rapport plus pragmatique à leur activité de hockeyeurs, même si certains, mieux positionnés et mieux reconnus, ressentent de manière moins intense les effets de cette rationalisation.

Il est toutefois important de souligner que l'entrée en LN semble vécue par tous les individus sur le registre de l'enchantement: que ce soit par le sentiment d'élection et les avantages qu'elle procure ou tout simplement parce qu'entrer dans une patinoire garnie de milliers de personnes doit probablement rester impressionnant à toutes les époques. En revanche, cet envoûtement semble s'estomper plus rapidement pour les joueurs des plus jeunes générations. Rattrapés par les injonctions professionnelles qui pèsent sur eux, les *Benjamins* et surtout les *Cadets* développent un rapport certes encore enchanté, mais plus conforme aux nouveaux modes d'organisation et à leurs manières de produire de la performance.

Chapitre 4

Se maintenir en Ligue nationale

Accéder à la LN ne signifie nullement que cette position au sein de l'espace soit acquise de manière durable, ni qu'elle soit toujours appréciée – au double sens du terme – de la même façon au cours de la carrière. Autrement dit, il s'agit pour le joueur d'être en mesure de maintenir continuellement la confiance que l'on place en lui, tout en gardant confiance dans le sens de son engagement.

Le maintien des joueurs en LN semble dépendre à la fois de l'ajustement permanent de leurs compétences aux attentes de l'organisation (Lefèvre, 2011) et de leur degré d'adhésion à l'*illusio*⁴⁶, c'est-à-dire à la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué (Bourdieu, 1988). Le travail des institutions sportives sur les croyances et le corps explique l'adhésion des individus. En ce sens, la communauté des hockeyeurs peut être appréhendée comme un sous-espace du champ sportif, caractérisé par une *doxa* dominante

⁴⁶ On peut postuler que l'espace social est constitué d'une série d'*illusio*, chacun d'entre eux constituant une source de motivation, une incitation à agir ou à s'engager. En ce sens, les individus adhèreraient plus ou moins à une diversité d'*illusio* qui seraient au fondement de leurs actions. Bien qu'il existe des nuances, l'*illusio* du hockey serait particulièrement prégnant pour les personnes observées. Il peut en outre reposer sur différentes croyances : croire que les émotions vécues avec le hockey ne se retrouvent pas ailleurs, croire qu'il est l'unique espace de valorisation, croire qu'il rend meilleur, croire qu'il n'est pas un travail mais une passion, etc. L'*illusio* peut aussi prendre des formes différentes au fil des générations, notamment en raison de la montée de l'injonction au professionnalisme. Malgré cette diversité, l'*illusio* du hockey repose néanmoins sur un socle constitué de croyances liées à la valeur de la compétition.

(Bourdieu, 1979a) à laquelle les individus adhèrent de différentes façons. La socialisation des hockeyeurs dans cet espace repose sur un processus plus ou moins marqué de conversion⁴⁷ (Faure, Suaud, 1999; Schotté, 2005; Bertrand, 2008) et conduit à ce que ceux-ci adhèrent modérément, partiellement ou totalement à l'*illusio* du hockey.

Se maintenir en LN, c'est donc pour le joueur répondre à une double injonction : faire de ses qualités physiques et morales un capital conforme aux exigences du métier, mais aussi rester convaincu du bien-fondé de son engagement. Les deux processus sont imbriqués dans la mesure où, d'une part, le degré d'adhésion des acteurs conditionne leur investissement et leur volonté de se conformer aux attentes, et, d'autre part, les modalités d'évaluation de leur travail – c'est-à-dire les critères choisis pour mesurer les potentiels écarts par rapport aux performances attendues – peuvent avoir des effets sur leur rapport à l'activité.

Se maintenir dans l'élite se conjugue par ailleurs au pluriel, avec une hétérogénéité de profils en termes d'origines sociales, de revenus sportifs, d'engagements parallèles – formation ou emploi – et de situations privées – seul, en couple, en famille. S'ajoute à cette diversité, la mutation des profils sociaux des joueurs. La professionnalisation de l'espace du hockey semble imposer un mode de vie davantage dédié à la pratique. Nous le verrons, l'intensité de ces transformations est modulée par le niveau de reconnaissance de la carrière : les joueurs mieux positionnés conservant une autonomie plus importante.

Si l'économie du droit d'entrée en LN repose en partie sur l'établissement d'une relation de confiance entre joueurs et entraîneurs, celle du maintien dépend du renouvellement permanent de cette confiance, non seulement avec l'entraîneur mais aussi avec le sens de l'engagement des joueurs. Dans l'espace professionnel du hockey, les relations de travail avec l'entraîneur ont la particularité de reposer souvent sur une forte violence physique et symbolique. Ces rapports de domination exacerbés prennent parfois les contours d'un processus de soumission si le joueur entend se maintenir dans l'élite. Des processus de résistance plus ou moins marqués peuvent alors voir le jour en fonction de la position occupée par

⁴⁷ La notion de conversion renvoie à un investissement total donnant la priorité, voire l'exclusivité, à l'engagement dans une activité très dépossédante d'un point de vue de l'espace et du temps. Être converti représente une forme poussée d'adhésion, faisant écho à une croyance orthodoxe. L'association fréquente – mais pas toujours appropriée – de la notion de reconversion à la phase d'après-carrière prend du sens au travers du potentiel processus de conversion qui la précède. Si on peut parler de reconversion, c'est bien qu'il y a eu une conversion au préalable (Papin, 2007).

les joueurs dans l'espace du hockey mais aussi de l'hétérogénéité de leurs dispositions – liées à leur origine sociale, leurs engagements parallèles et leur vie privée.

On pourrait intuitivement penser que la relation entraîneur-joueur a évolué au fil des générations. Avec le temps, les organisations ont cherché à rationaliser la performance des sportifs, mais nous le verrons, derrière les mesures censées l'objectiver se cache toujours la subjectivité des entraîneurs. Si le marché cherche à s'aligner sur le principe de l'offre et de la demande en enferrant les qualités sportives des joueurs dans une série de métrologies et de statistiques, l'économie de la confiance entre joueurs et entraîneurs demeure au fondement des échanges et constitue une clé de lecture pertinente pour comprendre le marché du hockey professionnel à toutes les époques.

L'analyse de l'économie du maintien en LN revêt en outre un intérêt pour l'appréhension de l'après-carrière. Elle révèle, d'une part, qu'en raison de la diversité de profils rencontrés et de leur évolution au fil des générations, les hockeyeurs sont inégalement disposés et préparés pour aborder et effectuer leur transition professionnelle. D'autre part, cette expérience à la fois valorisante et exigeante du sport de haut de niveau joue un rôle majeur dans les processus de transition. Les violences physiques et symboliques endurées durant la carrière façonnent des dispositions particulières, valorisables et valorisées, comme une singularité sur le marché du travail « ordinaire ». Cette socialisation à l'espace professionnel du hockey, à la fois rude et enchantée, a des effets sur la manière dont les hockeyeurs envisagent leur après-carrière et leurs compétences.

L'enjeu de ce chapitre est, dans une première section, d'objectiver la condition des hockeyeurs (situation financière, engagements parallèles, vie conjugale) afin d'observer plus finement, dans une deuxième section, comment les différents profils identifiés se « débrouillent » pour se maintenir en LN. Autrement dit, l'objectif est de comprendre quelles propriétés ont des effets sur le rapport aux événements et comment ces derniers participent à faire et défaire les carrières.

I. Objectiver la condition des hockeyeurs

La rémunération et le temps libre que la pratique du hockey sur glace offre aux acteurs les plus en vue du championnat, ainsi que l'association de l'activité à un jeu, peuvent donner l'illusion que le hockeyeur de LN, quelle que soit sa position au sein de l'espace, mène la belle vie. Pourtant, si l'entrée en LN distingue certes les élus du reste des joueurs, cette élite ne forme pas pour autant un groupe homogène.

À première vue, l'observation du cahier des charges d'un hockeyeur de LN, qu'il évolue en LNA ou LNB, ne permet pas d'opérer une réelle distinction entre les joueurs. Sous des allures démocratiques, chères aux organisations sportives, tous les joueurs de LN semblent soumis au même régime : une participation à un nombre identique de rencontres et d'entraînements⁴⁸. Une fois contingentés dans un club de LN, les joueurs évoluent dans un cadre général de développement et d'affrontement censé offrir à tous les membres des conditions de pratique plus ou moins égalitaires. La situation objective des hockeyeurs de LN est ainsi éloignée des conditions de pratique hétérogènes et inégalitaires vécues par l'élite athlétique (Schotté, 2012) ou tennistique (Yonnet, 1998), qui tendent à renforcer les écarts entre les sportifs confirmés et ceux qui espèrent le devenir. Malgré ces différences notoires, un constat général rapproche les différentes pratiques de haut niveau : dans la « cour des grands », tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. Les athlètes sont certes réunis sous la bannière du sport d'élite, mais il est encore possible de distinguer l'élite de l'élite. Ce constat trouve notamment un écho dans la rémunération des sportifs, dont la distribution asymétrique renvoie, au-delà des conditions de pratique, à la condition de l'athlète. Sans être dans la situation extrême où « *le vainqueur rafle tout* » (Mignon, 2006) ou dans une *winner-take-all society* (Frank, Cook, 1995), les hockeyeurs de LN sont soumis à peu près à la même charge de travail, mais leur rémunération n'est pas toujours proportionnelle à leur investissement.

Les rémunérations fortement inégales offertes par l'espace professionnel du hockey suisse – elles le sont de plus en plus au fil des cohortes, à l'intérieur comme entre les Ligues – participent à façonner des parcours singuliers. Rendre compte fidèlement du processus de

⁴⁸ Au fil des générations, les joueurs de LNA et LNB ont disputé le même nombre de rencontres dans le championnat régulier : trente-six matchs, puis quarante-quatre (dès 1996/97), puis cinquante (dès 2007/08). À mesure que le nombre de match croît, le nombre d'entraînements diminue. On passe en moyenne de six-sept séances hebdomadaires à cinq séances.

maintien en LN impose de prendre en considération la condition des hockeyeurs, qui ne se limite pas aux frontières de l'espace sportif, et surtout de penser sa diversité. Il s'agit, autrement dit, d'inscrire la carrière sportive dans une trajectoire sociale, en la situant par rapport à l'origine sociale des joueurs, à leur niveau de vie ainsi qu'à leurs engagements parallèles.

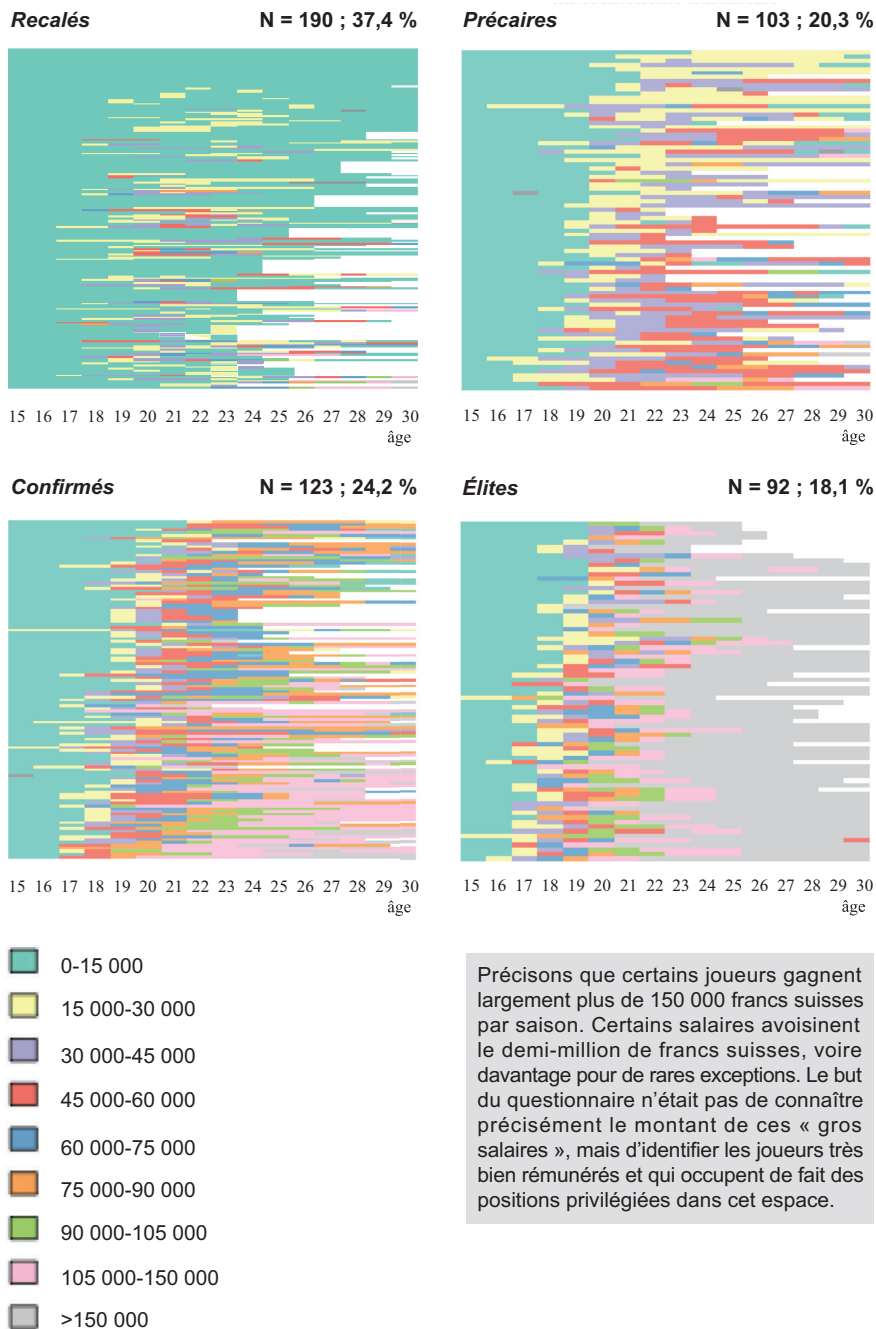
1. Le salaire sportif comme instrument d'objectivation

Afin de cerner précisément la succession des positions occupées par les joueurs dans l'espace professionnel du hockey, la variable « salaire » a été préférée à celle du « niveau de jeu ». En effet, de grandes variations peuvent être constatées entre les salaires perçus au sein d'un même niveau de jeu, au point qu'un joueur de LNA peut se trouver dans des conditions salariales moins favorables qu'un joueur de LNB. Le niveau de jeu pourrait donc donner une image floue de la position occupée et masquer partiellement la réalité vécue par le joueur. En d'autres termes, le salaire permet, par sa dimension quantifiable, une objectivation de la position du joueur ; il renseigne sur le taux de conversion du capital corporel en capital économique. Plus largement, cette variable est un indicateur du niveau de vie dont le hockeyeur jouit et participe à ancrer sa carrière sportive dans une trajectoire sociale. Enfin, le salaire sportif donne également de précieuses indications pour comprendre les motivations à s'engager dans une activité parallèle.

Des Recalés aux Élites

Une partie des données de l'enquête a été récoltée sous forme biographique et inscrite dans une ligne du temps. Les joueurs devaient renseigner différentes variables pour chaque saison entre leurs quinze et trente ans : niveau de jeu, salaire, formation, emploi, cohabitation. L'analyse de ces données par appariement optimal (voir encart) a permis de les trier et de les ordonner en rapprochant les « séquences biographiques » les plus semblables pour chaque variable. Ce processus autorise ensuite l'identification de différents profils de carrière sportive – ici réalisée avec la variable « salaire » (graphique 4.1) – où chaque ligne horizontale représente la trajectoire salariale d'un joueur.

Graphique 4.1: Trajectoires salariales classées et regroupées en quatre profils



Le premier profil identifié est constitué des joueurs *Recalés* qui n'ont pas réussi à se maintenir en LN durablement – en moyenne deux saisons – et qui ont perçu des salaires annuels ne dépassant pas la plupart du temps 15 000 francs suisses.

Le second profil représente les salariés *Précaires* qui se sont maintenus en LN sur une période relativement limitée – en moyenne entre sept et huit saisons –, percevant au cours de leur carrière des revenus oscillant en moyenne entre 30 000 et 60 000 francs.

Le troisième profil comprend les joueurs *Confirmés* qui se sont établis de manière durable en LN – en moyenne entre treize et quatorze saisons – et dont la trajectoire s'apparente à une carrière de cadre d'entreprise. Leur salaire poursuit une progression linéaire, en moyenne de 60 000 à 100 000 francs, voire jusqu'à 150 000 francs pour certains.

Enfin, le quatrième profil contient les *Élites* du hockey suisse. Ces joueurs ont généralement une longue carrière – en moyenne près de dix-huit saisons – et une trajectoire professionnelle caractérisée par une évolution rapide et exponentielle de leur salaire entre vingt et vingt-cinq ans, avec notamment un dépassement du seuil des 150 000 francs en moyenne vers vingt-deux ans.

Si les profils *Recalés* et *Élites* sont très homogènes, on relève au passage un spectre plus large des types d'évolutions salariales pour les *Précaires* et les *Confirmés*, renvoyant à une plus grande diversité de conditions.

Au-delà des écarts salariaux entre les joueurs, les quatre profils identifiés se distinguent également par une longévité variable des carrières. Jouir d'une bonne situation financière pourrait favoriser un établissement plus durable des individus au sein de la LN, quand des conditions plus précaires contribueraient à raccourcir les carrières. Le capital corporel ne serait ainsi pas l'unique variable explicative de la durée relativement courte de certaines carrières sportives. L'identification de ces profils invite à nuancer le regroupement trop homogène des «joueurs de LN» qui, en plus de ne pas percevoir les mêmes rémunérations, se maintiennent plus ou moins durablement dans l'élite.

Analyse par appariement optimal (*Optimal Matching Analysis*)

L'analyse par appariement optimal est une technique empruntée à l'informatique et à la biologie – utilisée notamment pour le séquençage du génome (Delcher et al., 1999) – et adaptée depuis à la sociologie des professions et des parcours de vie – se référer aux travaux précurseurs de

Andrew Abbott (1988, 1992) ou, plus récemment, au rapport de recherche de Philippe Blanchard sur les carrières militantes (2010). Concrètement, elle consiste à quantifier la différence – ou la distance – existant entre deux séquences d'états standardisés afin d'apparier les biographies les plus ressemblantes. Dans un premier temps, les différentes distances sont regroupées dans une matrice de mesure des «distances». Celles-ci sont définies «*en comptant le nombre minimal d'opérations logiques (échange, ajout ou élimination d'éléments) nécessaires à transformer une séquence en une autre. Ces trois opérations de transformation peuvent être pondérées de manière différenciée par l'attribution de «coûts»*» (Levy, Gauthier, Widmer, 2006, pp. 467-468). Dans un deuxième temps, cette analyse est à son tour soumise à une analyse de type «*cluster*» afin d'identifier de potentielles ressemblances entre les séquences et de les regrouper. L'analyse des différents *clusters* permet ensuite de fournir des profils de trajectoire (Gauthier et al., 2010).

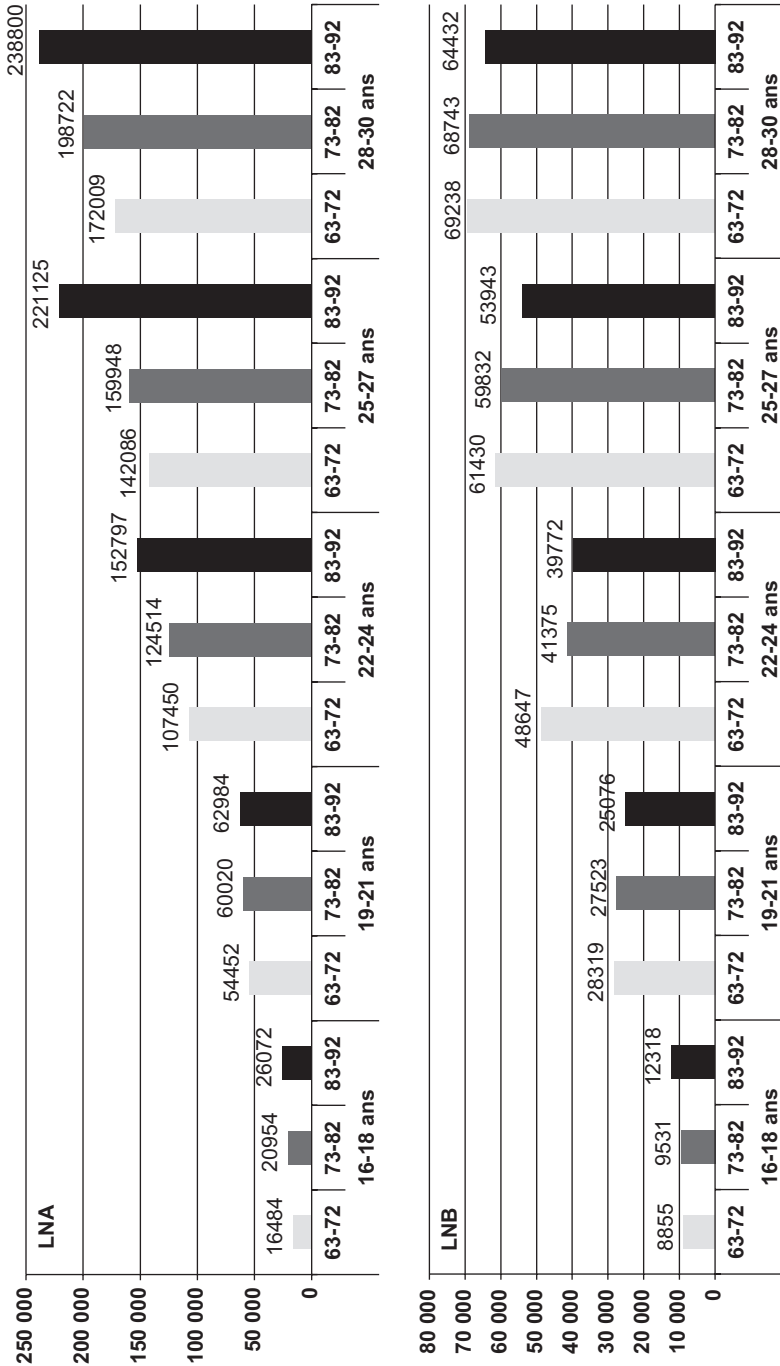
L'intérêt de cette technique réside dans la possibilité de comparer des biographies ou des trajectoires individuelles dans leur totalité sans devoir isoler les événements ou les étapes qui les composent. L'analyse de ces carrières s'inscrit plutôt dans une perspective descriptive et compréhensive, voire d'analyse narrative, évitant de fait d'accorder trop de poids à une certaine causalité des événements. Plutôt que de focaliser l'attention sur *pourquoi* les hockeyeurs ont certains types de carrières, l'étude se concentre plutôt sur pourquoi les hockeyeurs ont *certain types de carrières* (Abbott, 2001, p. 161).

Un accroissement de la concurrence et des inégalités

La lutte pour le maintien en LN se réalise dans des conditions salariales inégales, et la concurrence n'a de plus cessé de croître au fil des générations, avec une augmentation progressive du nombre de prétendants : seulement un quart des *Aînés* ayant accédé à la LN ne parvient pas à s'y établir (profil *Recalés*), alors que ce déclassement touche un tiers des *Benjamins* et près de la moitié des *Cadets*.

Parallèlement, les salaires ont évolué de façon asymétrique (graphique 4.2). L'analyse du processus de professionnalisation pourrait conduire spontanément à imaginer une évolution linéaire et ascendante des salaires à tous les niveaux de jeu, or ce phénomène se vérifie uniquement en LNA, et est même inverse en LNB.

Graphique 4.2: Évolution des salaires moyens en LNA et LNB selon l'âge et la cohorte



Pour les *Aînés*, si le salaire d'un joueur de LNA est 2 (à seize-dix-huit ans) à 2,5 fois (à vingt-huit-trente ans) plus élevé que celui d'un joueur de LNB, ce rapport passe de 2 à 3 pour les *Benjamins* et de 2 à 4 pour les *Cadets*. Au fil des cohortes, les écarts salariaux et les inégalités se sont creusés entre la LNA et la LNB. On assiste simultanément à une précarisation progressive de l'antichambre de l'élite, la LNB, et à une amélioration des conditions salariales en LNA, où la richesse s'est davantage concentrée.

L'analyse des carrières des hockeyeurs suisses doit donc tenir compte de l'évolution asymétrique des conditions salariales. Auparavant, les *Aînés* qui évoluaient en LNB pouvaient davantage s'y complaire. Pour ceux qui ont eu l'opportunité d'évoluer à l'échelon supérieur, la LNA n'est pas encore un «eldorado» recherché à tout prix :

J'avais dans les 80 000 en LNA à vingt-trois ans, plus les primes. Pour l'époque, c'était un bon salaire. La deuxième année, ils m'ont proposé de rester, le comité m'avait dit: «On veut absolument te garder». Mon agent me disait: «Faut rester! Tu te rends compte que t'as un club de LNA qui s'intéresse à toi!». Mais je suis quand même revenu en LNB... et pour le même salaire, ça faisait pas tellement rêver... (Alain – précaire)

À l'époque, c'était des tarés! J'avais demandé une villa, la voiture, et j'avais dans les 80-90 000... En LNB, hein! Alors je voyais pas vraiment l'intérêt de rester en LNA... J'ai même dépassé facile la barre des 100 000 en LNB. (André – confirmé)

Aucune mention négative relative aux conditions salariales offertes en LNB n'est rapportée par les *Aînés*. Au contraire, ces derniers semblent satisfaits de leurs revenus, qui sont parfois supérieurs à ce qu'ils auraient perçu en LNA. Avec le temps, la polarisation des conditions salariales a surtout permis aux *Élites* «d'envisager l'avenir encore plus sereinement» et de «pouvoir faire plus facilement des économies ou des placements pour la suite», elle semble en revanche avoir touché les *Précaires* dans une plus large mesure :

Je n'ai pas eu beaucoup de chance, vu que les clubs de LNB en Suisse commençaient à se porter très mal. Je me trouvais un peu trop cher par rapport au marché. Donc c'était soit revoir mon salaire à la baisse, soit retourner en ligue amateur et gagner ma vie différemment. (Bernard – précaire)

Au fil de leur carrière, les *Benjamins* ont été les témoins de la dégradation des conditions salariales du second niveau national. Pour les *Cadets*, la

situation est encore plus univoque puisque ces derniers confessent ne pas vouloir «*moisir en LNB*», dans cette ligue devenue précaire où on peut seulement «*gagner moyen*» et plutôt «*essayer de survivre*» :

Je voulais continuer à jouer en LNB et devenir un joueur important, mais pas non plus y rester dix ans pour toucher la même chose qu'en 1^{re} ligue et rester loin de chez moi. (Corentin – précaire)

*La LNB, ça n'a jamais été un objectif pour moi. Je m'étais dit: «*Soit la LNA, soit rien. Soit cette saison m'ouvre à nouveau des portes, soit j'arrête*». Pour faire 40 000 ou 50 000 par année, ou même pas... ça ne vaut pas la peine au bout d'un moment. (Charles – précaire)*

Pour la plupart des *Cadets*, une carrière au sein d'une LNB en proie à des tensions sur la reconnaissance et la définition de son identité, ne permet plus, comme cela était le cas auparavant, de gagner suffisamment d'argent et d'envisager l'avenir sereinement. Cette instabilité rend le maintien en LN plus contraignant et peut inciter certains à écourter leur carrière.

L'évolution asymétrique des salaires a renforcé la concurrence et les inégalités. Elle s'accompagne d'un processus de polarisation qui oppose progressivement des carrières visibles, reconnues et durables en LNA, à des carrières plus courtes, plus précaires et plus anonymes en LNB, conduisant à des exclusions plus nombreuses et plus précoces. Autrement dit, le processus de professionnalisation du hockey sur glace a entraîné une évolution contrastée, avec un taux de conversion du capital sportif en capital économique en hausse en LNA mais en baisse en LNB.

2. Inscrire la carrière sportive dans une trajectoire sociale

Les transformations de l'économie du hockey ont des effets sur les carrières des joueurs et notamment sur les éléments qui font le maintien ou non en LN. Penser le positionnement du hockeyeur par le biais de son salaire permet à la fois de le situer au sein de la LN et de donner des renseignements sur sa condition de travailleur sportif. Cette condition ne se limite pas aux frontières de l'espace sportif, elle s'inscrit plus largement dans une trajectoire, dont l'origine sociale mais aussi les engagements parallèles à l'activité sportive (formation, emploi, cohabitation) participent à sa structuration. L'idée défendue est que le maintien en LN dépend de la capacité du joueur à s'adapter autant sportivement que socialement aux exigences des organisations.

L'ascenseur social n'est pas totalement hors service

Au fil des cohortes, le recrutement social des hockeyeurs se réalise de plus en plus dans les couches favorisées de la population (←p. 53). Le croisement des origines sociales avec les différents profils de carrière sportive identifiés permet toutefois de nuancer le constat d'une fermeture progressive du recrutement aux classes populaires. Bien que ce phénomène d'« élitisation » soit généralisé à l'ensemble des profils de carrière identifiés, les joueurs les mieux rémunérés – et donc ceux dont la carrière est la plus durable et reconnue – proviennent davantage de familles ayant une situation financière jugée modeste ou difficile⁴⁹ (tableau 4.2). Inversement, les joueurs qui ont occupé des positions moins en vue au sein de la LN se sentent appartenir à des familles d'origines plus aisées.

Tableau 4.2: Distribution des joueurs selon le profil de carrière sportive et la situation financière des parents

	Recalés		Précaires		Confirmés		Élites		Total	
Très bonne	18,9%	32	14,0%	12	9,3%	10	7,9%	7	13,5%	61
Bonne	53,3%	90	55,8%	48	48,6%	52	37,1%	33	49,4%	223
Modeste	23,1%	39	23,3%	20	33,6%	36	43,8%	39	29,7%	134
Difficile	4,7%	8	7,0%	6	8,4%	9	11,2%	10	7,3%	33
Total	100,0 %	169	100,0 %	86	100,0 %	107	100,0 %	89	100,0 %	451

Si l'évolution du processus de sélection pour la LN semble progressivement exclure les joueurs d'origine populaire, le phénomène est moins marqué pour les *Confirmés* et les *Élites*. À mesure que l'on monte dans la hiérarchie sportive, le recrutement apparaît paradoxalement plus démocratique et plus ouvert. On peut donc postuler que certains joueurs d'origine modeste auraient davantage la volonté (ou l'obligation) de réussir. À l'inverse, la volonté des hockeyeurs issus de familles aisées pourrait être atténuée par l'assurance de pouvoir bénéficier de projets professionnels

⁴⁹ Un phénomène proche a été constaté pour les athlètes de haut niveau observés par Lucie Forté et Christine Mennesson (2012) et pour les cyclistes de haut niveau observés par Nicolas Lefèvre (2007).

alternatifs. Ces bouées de secours apparaissent dans le discours de certains *Précaires* issus de familles aisées :

Au niveau du hockey, j'aurais pu essayer d'aller plus haut mais je l'ai pas fait. Jusqu'à vingt-cinq/vingt-six ans, on va dire que je me laisse vivre... Mais j'ai aussi une bonne situation, des parents qui me le permettent, avec mon père qui était derrière pour me donner les bons inputs. Ouais, un milieu assez aisé... qui professionnellement te met hop hop l'air de rien où il faut... (Alan – précaire)

Ce plan existe depuis un moment. Mes parents m'ont toujours dit: « Si tu le souhaites, tu pourras reprendre ». C'est pas un plan de secours... mais je me dis que c'est une opportunité que peu de monde peut avoir... Donc c'est clair que ça te fait relativiser un peu le hockey. (Corentin – précaire)

Les témoignages recueillis suggèrent que l'intensité de l'engagement dans une carrière sportive, par définition incertaine, pourrait être modulée selon que l'on vient d'un milieu modeste offrant potentiellement moins d'alternatives au projet sportif ou d'un milieu aisé générant d'autres ressources et opportunités. Cette dimension sociale, souvent passée sous silence, a pourtant des implications fortes sur les dynamiques de carrière.

Le phénomène d'« élitisation » répandu à l'échelle des différents profils de carrière sportive n'interdit pas d'observer les dynamiques sociales à l'œuvre ainsi que leurs potentiels effets sur les trajectoires des joueurs. En dépit de son recrutement effectué de plus en plus dans les couches favorisées de la population, le hockey peut encore être synonyme d'ascenseur social pour certains individus, y compris pour les joueurs des générations plus récentes.

Hockeyeurs de Ligue nationale, mais pas que...

La condition des hockeyeurs – définie par leur origine sociale et par les salaires qu'ils perçoivent – n'a pas seulement des effets sur la longévité des carrières sportives, elle entre également en interdépendance avec les engagements parallèles et la vie privée des joueurs. L'étude des parcours de vie « *insiste à juste titre sur les configurations. [...] L'analyse des “vies liées” est essentielle à toute explication des trajectoires* » (Sapin, Spini, Widmer, 2007, p. 15). Ces observations permettent de nuancer encore davantage la condition des hockeyeurs et d'offrir des éléments d'analyse pertinents pour mieux comprendre comment et dans quelles configurations les joueurs se maintiennent en LN.

Capital sportif et engagements parallèles : des intermittents aux professionnels

Les salaires offerts aux joueurs de LN entraînent pour une partie d'entre eux l'obligation de s'engager dans une activité secondaire, sans que cela exclue pour autant la possibilité pour d'autres de s'y engager par choix, voire dans des parcours de formation. Comprendre le rapport à la pratique des joueurs et les stratégies de maintien qu'ils développent impose de tenir compte des différentes modalités de socialisation auxquels ils ont été confrontés : une socialisation «totalisante», qui enveloppe entièrement l'individu dans l'espace sportif, ou plutôt une socialisation discontinue influant par intermittence sur ce dernier.

Les joueurs ont donc également été interrogés sur leur carrière extra-sportive et ces données récoltées sous forme biographique. Une seconde analyse par appariement optimal a permis de cerner différents profils de «carrière occupationnelle» (graphique 4.3), c'est-à-dire une succession de positions occupées en parallèle de la carrière sportive : en formation, en emploi ou sans occupation.

Le premier profil désigne les joueurs qui ont majoritairement travaillé à **Temps plein** après leur formation de niveau secondaire, avec occasionnellement du temps partiel.

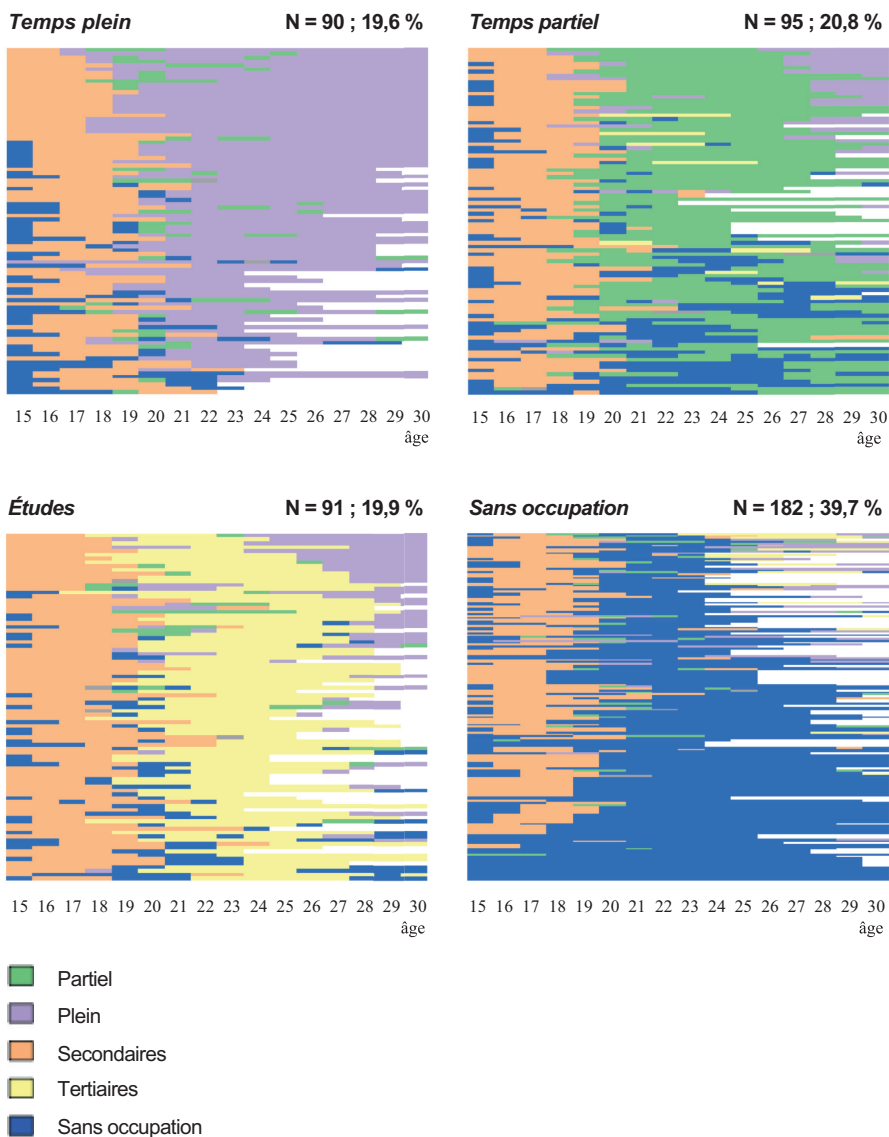
Le second profil contient les joueurs qui ont plutôt travaillé à **Temps partiel** après leur formation de niveau secondaire, en alternance parfois avec des périodes sans occupation.

Le troisième profil représente les joueurs qui ont poursuivi leurs **Études** au niveau tertiaire, que ce soit à l'université ou dans les écoles polytechniques, dans les hautes écoles ou dans la filière des formations professionnelles supérieures.

Enfin, le quatrième profil concerne les joueurs qui ont été la plupart du temps **Sans occupation** en parallèle de leur carrière sportive, dont une part qui est sortie très rapidement du système de formation.

De manière attendue, le croisement des profils de carrière sportive et extra-sportive permet d'observer que certaines catégories sont surreprésentées, comme celles des *Recalés* travaillant à *Temps plein*, des *Précaires* travaillant à *Temps partiel* ou encore des *Confirmés* ou des *Élites* se consacrant entièrement à leur activité sportive. Pourtant, même si certaines catégories ne constituent pas la norme – voire sont parfois sous-représentées –, elles existent et suscitent un intérêt

Graphique 4.3: Trajectoires occupationnelles classées et regroupées en quatre profils



particulier. En effet, que dire des *Précaires* étant *Sans occupation* (45 %), des *Confirmés* engagés dans des emplois à *Temps partiel* (35 %) ou des *Élites* menant en parallèle des études universitaires (20 %) ? Bien que non majoritaires, ces types de parcours alimentent et nuancent le portrait de la condition des hockeyeurs.

Un rapide survol des expériences vécues par les hockeyeurs confirme la pluralité des conditions et la pertinence de la construction des différentes catégories. Cette diversité renvoie surtout en creux à des réalités très hétérogènes dans le processus de maintien en LN. Conséquence de la conversion plus faible de leur capital sportif en capital économique, certains *Précaires* sont en effet contraints de s'engager dans des occupations alimentaires pour compléter leur revenu sportif :

Il fallait se démerder pour faire le lien pour vivre. J'ai fait des petits boulots, je travaillais à la piscine l'été et l'hiver, je faisais les skis dans un magasin de sport. J'ai été au chômage aussi, ouais, c'était un peu le royaume de la démerde ! Je bouchais les trous comme je pouvais. Là, je dirais que c'était un peu dur pour la vie de tous les jours, j'étais juste entre-deux. (Alain – précaire, partiel)

Alors que d'autres joueurs davantage établis en LN peuvent jouir de leur temps libre et pratiquer leur activité sportive dans des conditions plus confortables :

À dix-huit ans, je gagnais déjà 6 000 par mois et ça a vite augmenté. Alors tu te dis : « Wouah, c'est cool ! » [rires]. J'étais conscient que j'avais de la chance de gagner autant d'argent, que c'était un privilège. Quand je voyais les autres qui allaient bosser tous les matins, et moi, j'allais juste faire un entraînement et ensuite j'avais tous les après-midi congé. (Bastien – élite, sans occup.)

Si le statut de joueur *Élite* offre une qualité de vie n'imposant pas nécessairement un revenu complémentaire pour se maintenir en LN, d'autres joueurs établis s'engagent en parallèle par choix ou par conviction. Les différentes raisons invoquées semblent néanmoins toutes participer indirectement au processus de maintien en LN puisque cela permet « *de voir autre chose quand le hockey ça va mal* », « *de garder un équilibre* » ou « *un pied dans la réalité du travail* », voire plus radicalement « *de ne pas devenir fou* ». Ces occupations

parallèles ont pour effet collatéral de densifier les emplois du temps, en particulier pour les joueurs réellement investis dans un double projet :

J'ai fait le cursus comme tout le monde, pendant cinq ans, bachelor et master. J'allais le plus possible aux cours, ce qui veut dire que je faisais des sprints à la fin de l'entraînement. Les gens me disaient: «Mais qu'est-ce que tu fous?» Je transpirais encore, j'me changeais vite, je sprintais en vélo à l'uni pour suivre les cours de l'après-midi. Le matin, j'allais à l'uni ne serait-ce que pour quarante-cinq minutes. Une vie vachement remplie... Debout à 6 h 45 pour bosser des trucs pour l'uni pendant une heure et demie, départ à l'entraînement à 9 h 15, à 12 heures à l'uni pour manger et suivre les cours jusqu'à la fin de la journée. (Célien – confirmé, études)

Cet engagement parallèle dans des études apparaît comme une des conditions de son maintien en LN. Les deux types d'engagement sont interdépendants dans la mesure où sa carrière académique est perçue comme «complémentaire» et comme «une des raisons qui [lui] permet d'être bien dans le hockey». De plus, le hockey permet à Célien «de ramener des enveloppes à la maison et payer ce que [ses] parents [lui] ont avancé pour [ses] études». Ce choix du double projet n'est par ailleurs pas indépendant du type de parcours emprunté par ses parents, eux-mêmes très impliqués dans les deux espaces en tant qu'universitaires et sportifs de haut niveau.

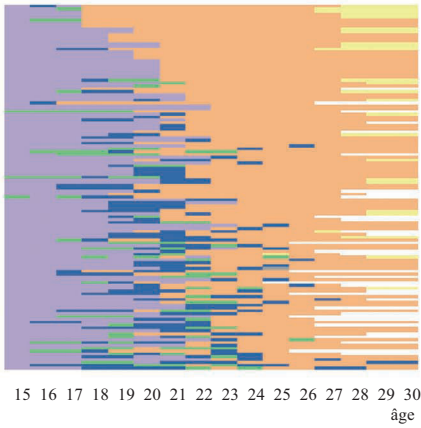
Ces quelques témoignages donnent un rapide aperçu de l'hétérogénéité des situations vécues par les hockeyeurs de LN, qu'elle soit générée par choix ou par obligation, et renseigne sur la pluralité des stratégies, ressources et motivations à se maintenir en LN. Cette diversité n'a de surcroît pas uniquement été observée dans les engagements parallèles, mais également dans leur vie privée.

Capital sportif et vie privée : des célibataires aux pères de famille

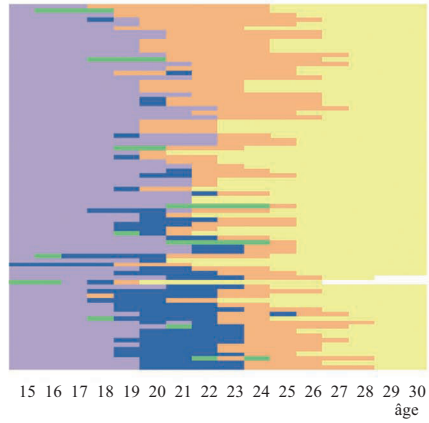
D'où vient le joueur avant de se rendre au vestiaire? De chez ses parents? Est-il seul ou accompagné de coéquipiers? A-t-il embrassé sa compagne ou même ses enfants avant de partir? Une troisième et dernière analyse de séquence par appariement optimal permet d'apporter une forme de réponse à ces questionnements en cernant différents profils de «carrière cohabitationnelle» (graphique 4.4), c'est-à-dire la succession des configurations de personnes avec lesquelles le joueur a partagé son quotidien.

Graphique 4.4: Trajectoires cohabitationnelles classées et regroupées en cinq profils

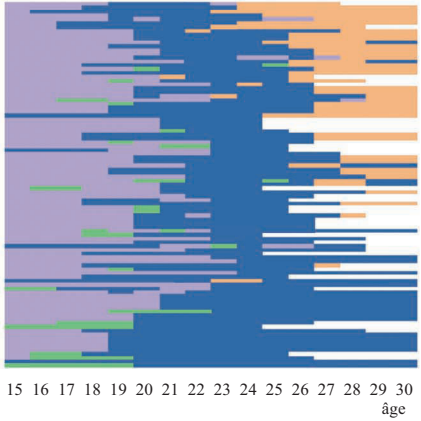
Couple N = 128 ; 29,6 %



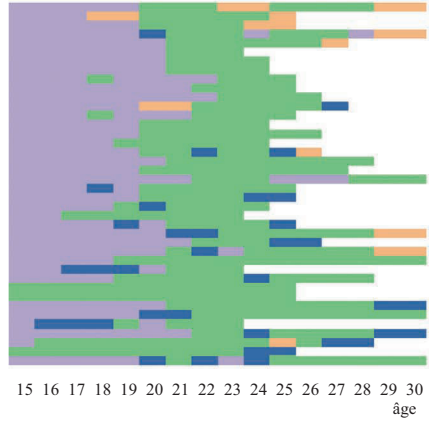
Famille N = 82 ; 19,0 %



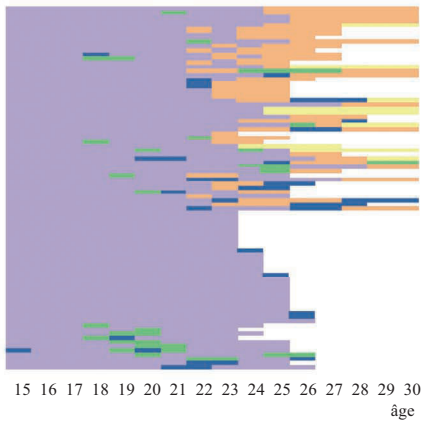
Seul N = 95 ; 22,0 %



Colocation N = 40 ; 9,3 %



Maison N = 87 ; 20,1 %



- Coéquipiers/amis
- Famille
- Partenaire
- Partenaire et enfants
- Seul

Le premier profil désigne les joueurs qui ont vécu la majeure partie de leur carrière en **Couple** avec, pour certains, une alternance de courtes périodes seul ou en colocation.

Le second profil contient les joueurs qui sont devenus pères relativement rapidement – en moyenne vers vingt-quatre/vingt-cinq ans – et qui ont donc vécu en **Famille** après une plus ou moins longue période en couple.

Le troisième profil représente les joueurs qui ont habité **Seuls** pendant une période assez longue avant, pour certains, de se mettre en couple.

Le quatrième profil concerne les joueurs qui ont vécu en **Colocation**, la plupart du temps avec des coéquipiers, mais aussi avec des amis.

Enfin, le cinquième profil désigne les joueurs qui sont restés plus longtemps à la **Maison** – en moyenne au moins jusqu'à vingt-quatre/vingt-cinq ans – et dont certains y sont encore.

Comme pour les occupations parallèles, certains profils de carrière cohabitationnelle semblent avoir des affinités électives avec certains profils de carrière sportive. On retrouve ainsi significativement plus de *Recalés* et de *Précaires* qui habitent encore chez leurs parents et de joueurs devenus pères de famille durant leur carrière au sein des profils *Confirmés* et *Élites*. Les autres tendances sont moins marquées mais on peut quand même relever qu'une part importante des *Confirmés* sont restés *Seuls* durant leur carrière.

Le croisement des profils permet d'interroger l'interdépendance entre les événements de la vie privée et la trajectoire sportive au regard des différents profils de carrière sportive. L'exemple le plus parlant est probablement l'arrivée du premier enfant ou, à tout le moins, des discussions au sein du couple sur la probabilité de fonder une famille. Les données recueillies dans les entretiens permettent d'alimenter l'hypothèse d'un effet présumé des pressions conjugales sur la durée plus limitée de la carrière des *Précaires* (âge moyen d'arrêt vers vingt-sept ans.) Ce lien serait d'autant plus étroit qu'il semble renforcé par la représentation effectivement précaire et peu durable que la partenaire associe à l'activité sportive :

Arrivé vers vingt-sept/vingt-huit ans, elle commençait à me dire : « Tu comptes te marier ? Ou fonder une famille ? » Et aussi à me dire : « Tu penses bientôt arrêter et te trouver un vrai job ? » En plus, c'est vrai que je gagnais plus des masses là... (Alain – précaire, partiel, couple)

J'arrive au bout, quoi, il fallait que je passe à autre chose. À ce moment-là, j'ai quand même vingt-huit ans... Je sais pas si on peut

parler d'horloge biologique, on parle plutôt de ça chez les femmes, mais voilà tu te dis : « Qu'est-ce que je fais ? Est-ce que je veux avoir une famille ? » À l'époque je suis avec ma copine, on va se marier, elle en a aussi marre du hockey, pour elle c'était plus un amusement, elle m'a jamais poussé à continuer, au contraire elle était toute contente si j'arrêtais. (Alan – précaire, études, couple)

L'influence réciproque entre vie professionnelle et vie privée n'est pas nouvelle et a été identifiée dans de nombreux travaux⁵⁰, mais les pressions émanant de la vie privée s'expriment probablement avec plus d'acuité lorsque l'emploi n'est jugé pas suffisamment stable et reconnu. Autrement dit, un capital sportif moins élevé entraînerait une réduction de l'autonomie professionnelle. Les données du questionnaire confirment d'ailleurs que l'arrivée du premier enfant marque souvent le glas de la carrière sportive pour les *Précaires*.

À l'opposé du spectre, la situation des *Élites* est différente. Leur engagement sportif est perçu comme plus légitime par leur conjoint, et leur maintien en LN est donc moins contesté et remis en question. Pour ces joueurs jouissant d'une stabilité financière, la paternité semble davantage compatible avec une carrière au sein de la LN, comme pour Arthur et Basile, qui vivront encore plus d'une dizaine de saisons au sein de l'élite après être devenus pères :

Est-ce que ça a changé quelque chose d'avoir des enfants ? Pour ma carrière sportive, franchement pas grand-chose... ma femme était à la maison. Personnellement ça m'a... je dirais pas posé, mais reposé peut-être. Au lieu de rien faire et de traîner... ma vie se construisait comme ça, avec mes enfants, avec ma femme. (Arthur – élite, sans occup., famille)

Pour moi, les enfants c'est bien tombé, on va dire... J'ai toujours eu envie d'avoir des enfants jeune et ma femme aussi. Donc je me suis dit : « Là j'ai un bon salaire, je suis jeune, c'est l'idéal de faire les enfants maintenant », parce qu'une fois arrivé à la fin de ma carrière, ils seront déjà un peu plus grands, ils pourront se débrouiller un peu tout seuls. Quand moi je devrai travailler plus, j'aurai moins de temps, peut-être que ma femme devra aussi travailler... (Basile – élite, sans occup., famille)

⁵⁰ Ces travaux ont identifié les effets sexués du mariage (De Singly, 1987, 1982) ou de la parentalité (Giudici, Gauthier, 2009 ; Levy, Gauthier, Widmer, 2006), de l'interdépendance entre la mobilité géographique professionnelle et les modes de vie familiaux (Bonnet, Collet, Maurines, 2006), mais aussi plus spécifiquement – en ce qui nous concerne – de l'impact de la vie de couple et des « événements associés » sur la carrière sportive (Guiot, 2011).

La situation des *Élites* va davantage dans le sens des observations réalisées sur les couples en Suisse, où les trajectoires professionnelles masculines demeurent peu influencées, voire renforcées par l'arrivée des enfants (Guidici, Gauthier, 2013; Widmer, Kellerhals, Levy, 2004). La transition à la parentalité contribuerait d'ailleurs à renforcer les stéréotypes traditionnels des rôles sexués (Levy, Kellerhals, Widmer, 2002). Cette division des rôles orchestrant l'affirmation d'une forme de masculinité hégémonique est apparue à plusieurs reprises dans le discours des *Élites* qui ne se sont pas privés de rappeler qui était la personne qui ramenait l'unique salaire à la maison. Cette position dominante au sein du couple légitime notamment la mobilité imposée par la carrière sportive :

Quand on a bougé à l'autre bout de la Suisse, il n'y a eu aucun souci, c'était « on va faire un tour et voilà... ». Bon, elle n'a pas eu besoin de travailler durant toute ma carrière... ça comptait aussi. (Achille – élite, sans occup., couple)

Elle suivait de toute façon. Elle a toujours été prête, encore maintenant, pour bouger. Elle m'a toujours soutenu, suivi, il n'y avait aucun problème. J'ai eu de la chance. Mais c'est clair que pendant dix ans, ma femme n'a pas eu besoin de travailler, parce qu'avec un salaire de joueur de LNA, tu t'en sors très bien... et ça elle en profitait aussi, hein! (Basile – élite, sans occup., famille)

Les salaires confortables perçus par les *Élites*, mais aussi la reconnaissance symbolique accrue de leur carrière, valident davantage leur engagement et atténuent une partie des tensions potentielles au sein du couple. Autrement dit, un capital sportif élevé donne une autonomie professionnelle plus importante aux *Élites*.

Pour les *Confirmés*, qui peuvent légitimement miser sur leur carrière sportive mais dont les revenus ne sont pas vraiment suffisants pour subvenir aux deux partenaires, vie sportive et vie privée sont davantage en tension. Le choix « rationnel » du célibat s'impose parfois en carrière, même si ce dernier semble laisser une certaine amertume :

C'est pas que je devais demander l'avis de ma copine parce que, la plupart du temps, j'en avais pas, enfin pas une fixe. Donc je faisais comme je voulais. Le hockey occupait la première place et il fallait être assez malin pour gérer ça au niveau des différentes copines que j'ai eues. Mais je regrette un peu la vie familiale que j'ai pas eue. J'ai pas

*à me plaindre, mais... si c'était à refaire, ce serait d'avoir des gamins et une vie sociale. Je me suis pas interdit d'en avoir une, mais... tu vas jouer une année là, une année ici. T'essaies de déplacer ta copine, mais après ça casse... Et d'un autre côté, pour prendre le cas de ***, du moment qu'il s'est installé et qu'il a construit sa villa, ils ont divisé en deux son contrat. Ils étaient pas cons, ils savaient qu'il allait plus bouger. Donc d'un côté, si tu veux vraiment faire carrière, faut pas avoir trop d'attaches... (Bob – confirmé, sans occup., seul)*

Pour certains joueurs appartenant à ce profil, le processus de maintien en LN passe par un renoncement à une vie de couple ou de famille. Se poser, élire domicile et fonder une famille c'est aussi se rendre moins mobile et donner aux clubs un bras de levier important pour négocier à la baisse les contrats.

Les joueurs ont en commun d'être des hockeyeurs de LN, mais leurs origines sociales, engagements parallèles et vie privée renvoient à une hétérogénéité de conditions. Le processus de maintien en LN ne se décline pas de la même manière en fonction du profil de carrière sportive. Plus la carrière est légitime et reconnue, moins le joueur a l'obligation de s'engager dans des occupations parallèles, sinon par choix. De même, la vie privée interfère plus ou moins avec le processus de maintien en LN selon la position occupée par le joueur au sein de l'espace du hockey : plus la carrière est légitime et reconnue, plus le joueur semble avoir les mains libres pour mener sa carrière comme il l'entend.

Vers des engagements compatibles avec les exigences croissantes de la pratique ?

Le processus de professionnalisation de la pratique a renforcé le clivage entre joueurs établis et joueurs précarisés en exigeant toujours plus d'autonomie professionnelle. Le croisement des types de parcours avec la cohorte d'appartenance permet d'observer que certains profils sont en progression, alors que d'autres se rencontrent moins fréquemment. Les engagements dans des emplois à *Temps partiel* sont en nette perte de vitesse – en particulier pour les *Précaires* et les *Confirmés* – au profit d'une carrière sportive réalisée *Sans occupation* en parallèle. De même, certains profils cohabitationnels tendent à décliner au fil des cohortes, tels que vivre en *Couple* – excepté pour les *Précaires* – ou en *Famille*, alors que d'autres modèles sont en légère augmentation, tel que vivre *Seul*, ou

sont davantage émergents, tels que rester plus longtemps à la *Maison* ou habiter en *Colocation* avec des coéquipiers.

Certaines de ces mutations s'observent plus largement à l'échelle de la population, puisqu'en Suisse l'âge du départ de la maison a reculé au cours des dernières décennies (Schumacher, Spoorenberg, Forney, 2006), tout comme celui de la mise en couple (Charton, Wanner, 2001 ; Kellerhals, Widmer, 2012) ou celui du premier enfant. Adossées à ces tendances, les données sur les hockeyeurs permettent de formuler l'hypothèse d'un glissement progressif vers des engagements parallèles (professionnels et privés) davantage compatibles avec les exigences de la pratique.

Il n'est effectivement pas exclu que l'accroissement des exigences professionnelles dans l'espace du hockey ait contribué à renforcer les mutations observées à l'échelle nationale. D'une part, les joueurs ont connu davantage de clubs et de mouvements au fil des cohortes : les *Aînés* changent de club toutes les 3,4 saisons, quand les *Benjamins* et les *Cadets* changent toutes les 2,6 saisons, respectivement 1,8 saison. D'autre part, ils ont également été soumis à une intensité et un rendement accrus dans le jeu. Cette montée d'une injonction au professionnalisme (Boussard, Demazière, Milburn, 2010) au travers d'un processus de rationalisation de la performance requiert de plus en plus, pour les sportifs de haut niveau, un investissement corps et âme. L'emprise considérable de la pratique sur les individus les contraint à adapter leurs occupations et leur mode de vie afin de gagner en autonomie professionnelle. En ce sens, les engagements sportifs exclusifs, caractérisés par l'absence d'occupation en parallèle, auraient également une résonance dans la vie privée des joueurs. La hausse de certains profils cohabitationnels semble répondre aux exigences croissantes du métier : habiter *Seul*, en *Colocation* ou à la *Maison*, favoriserait une attention focalisée sur la pratique sportive⁵¹ tout en s'accordant davantage avec une carrière itinérante. Désormais « *le marché du travail exige la mobilité sans tenir compte des situations personnelles [...] Le sujet du marché est l'individu seul, débarrassé de tout "handicap" relationnel, conjugal ou familial* » (Beck, 2001,

⁵¹ Ces données peuvent apparaître en contradiction avec les observations de Frédéric Rasera (2016) qui montrent que la recherche de stabilité dans le couple chez les footballeurs favorise la performance des joueurs. Or, si nous avons également observé ce phénomène, cette stabilité n'est pas toujours atteinte et peut notamment être entravée par la mobilité professionnelle accrue au fil des générations. De plus, la montée d'une injonction au professionnalisme semble déboucher sur un respect quasi forcé d'une hygiène de vie adaptée aux exigences du haut niveau.

p. 257). Cette situation pourrait être moins compatible avec une vie de *Couple* ou de *Famille*. En favorisant les homosociabilités, l'émergence du modèle communautaire de la vie en *Colocation* – entre hockeyeurs – va au contraire dans le sens d'une vie privée structurée autour de l'activité sportive.

Se conformer à la norme en LNA

Compter sur un soutien parental en LNB

Cette injonction au professionnalisme et à l'autonomie professionnelle influence les normes et les pratiques de l'espace professionnel du hockey en termes d'engagements parallèles ; autrement dit, ce qui est attendu d'un hockeyeur. Ce mode de participation plus exclusif est à la fois encouragé explicitement dans les contrats par les organisations – nous le verrons dans le prochain chapitre – et se sédimente aussi progressivement dans la culture du milieu respectée par les joueurs.

Les *Aînés Précaires* et *Confirmés* sont encore près de la moitié à travailler à *Temps partiel*. Si ces occupations parallèles sont parfois nécessaires pour compléter le revenu sportif, elles sont même revendiquées, comme si le fait de jouer exclusivement au hockey n'était pas encore vraiment légitime ou socialement acceptable à cette époque. Parallèlement à la hausse des salaires, la norme du milieu et les représentations de ce que doit incarner un « joueur de LNA » ont évolué et, avec elles, les modalités d'engagement légitimes :

C'est des années d'errements, les années où j'ai fait que ça, vraiment. Pfff... non mais c'est certain. J'ai fait ça parce que je voulais avoir le même statut que les autres en LNA, parce qu'il n'y a personne qui travaillait à côté, c'est tout. (Baptiste – précaire, études, maison)

J' gagnais 80 000, je m'suis dit: «Maintenant j'suis pro!» [rires] Même si en LNA, c'est presque mieux pour travailler à côté qu'en LNB, t'as presque plus de temps libre. Mais j'voulais pas être le seul joueur de LNA à travailler et que les autres me regardent de travers. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Être professionnel dans l'élite du hockey sur glace – sous-entendu « ne faire que ça » – participe au processus de légitimation. Pour les

Précaires et les *Confirmés*, ce basculement progressif vers une absence de compétition entre différentes formes d'engagement – même si certains semblent a posteriori le regretter – favorise d'une part une affirmation de soi par l'engagement sportif, et d'autre part une mobilité sociale par le sport.

Au sommet de la hiérarchie, les *Élites* sont par contre plus nombreux à s'engager en parallèle dans des *Études*, surtout les *Cadets*. Le fait d'être bien établi pourrait expliquer que les joueurs identifiés dans ce profil soient en mesure et aient la volonté de diversifier leurs engagements. Contrairement aux emplois parallèles qui ne semblent «*pas toujours bien vus par les clubs*», ce type d'engagement serait davantage toléré. La légitimité de s'engager dans des études pourrait s'expliquer par l'évolution du recrutement social de certains membres des organisations sportives et par les affinités que cela crée avec les joueurs :

Quand t'es bien établi en LNA, tu penses plus à travailler. D'un côté, tu te dis que ce serait bien de faire quelque chose parce que t'as du temps libre, mais c'est pas trop courant. Dans les plus jeunes, y'en a pas mal maintenant qui sont aux études. Notre manager, il aime bien ça parce qu'il a fait la même chose en fin de carrière, il a commencé des études de psy et donc il aime assez les joueurs qui essaient de faire quelque chose. Il essaie d'aider, de trouver des solutions. Et comme à ces postes, t'as quand même maintenant de plus en plus de gens formés et compétents... (Bastien – élite, sans occup., couple)

Tout en rappelant la norme du milieu en matière d'engagements professionnels parallèles, les joueurs perçoivent néanmoins une évolution en LNA concernant les parcours de formation. Les études autorisent probablement plus de flexibilité qu'une activité professionnelle et ont l'avantage d'être non rémunérées, générant ainsi une concurrence plus acceptable au contrat sportif qui attend des hockeyeurs un investissement à 100 %.

La baisse généralisée des engagements à *Temps partiel* n'a évidemment pas les mêmes effets sur le processus de maintien selon la position occupée au sein de l'espace du hockey. Les joueurs dont la carrière est reconnue n'ont pas besoin de ces revenus complémentaires pour assurer leur maintien, ce qui n'est pas le cas des *Recalés*, des *Précaires* et de certains *Confirmés* ayant évolué dans une antichambre de l'élite offrant des rémunérations de plus en plus basses au fil du temps. En LNB, les salaires

offerts ne permettent plus de vivre confortablement de sa pratique sportive. La précarisation de la LNB semble d'ailleurs avoir modifié le profil social des joueurs : plus de 90 % des *Cadets Recalés* ou *Précaires* étant *Sans occupation* ont déclaré provenir d'une famille ayant une bonne, voire une très bonne situation financière. Autrement dit, une part importante des *Cadets* évoluant dans l'antichambre de l'élite semble pouvoir compter sur un soutien économique familial nécessaire à la poursuite d'une carrière « ordinaire » au sein de cette catégorie de jeu :

Pendant ma carrière heureusement que j'ai mes parents qui m'ont aidé aussi. C'est quand même une période où tu as encore besoin d'eux financièrement. (Colin – précaire, sans occup., colocation)

Je n'arrivais pas à vivre de ma pratique. Je gagnais à peine 20 000 pour la saison. J'ai pu continuer à jouer grâce à mes parents qui m'aidaient. (Claude – recalé, sans occup., maison)

L'évolution des profils sociaux des joueurs et de leurs modalités d'engagement semble répondre aux nouvelles injonctions de la pratique sportive. À l'exception des *Élites* qui sont plus engagés dans des études qu'auparavant – même si deux tiers d'entre eux demeurent *Sans occupation* en parallèle –, les hockeyeurs de LN construisent progressivement un rapport plus exclusif à leur pratique sportive. Ces adaptations déteignent également sur la vie privée des joueurs.

Une partenaire compréhensive ou le célibat

Près de 80 % des *Aînés* vivent en *Couple* ou en *Famille*, selon ce qui s'apparente à un « modèle de conciliation ». Les *Benjamins* ne semblent pas avoir renoncé aux modèles de vie en *Famille* ou en *Couple* – même si une baisse de 80 % à 60 % est observée entre les *Aînés* et les *Benjamins* – mais plutôt cherché à trouver une partenaire qui accepte et comprenne leur condition de hockeyeur, voire, dans le meilleur des cas, qui l'apprécie :

Elle est d'une famille sportive. Son père était footballeur, son frère aussi, elle connaît le sport, elle a passé sa vie au bord des terrains, donc c'était parfait. J'ai changé de copine pour ma femme actuelle, avant elle détestait le hockey. Ça a été important dans ma carrière. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

La vie sociale, c'est très important. Avec ma copine, on n'a pas tout de suite habité ensemble, mais j'étais déjà avec depuis quelques années. Elle comprenait que j'étais jamais là, qu'on pouvait faire une semaine de vacances par année... entre la fin des examens universitaires et le début du hockey, une semaine par année! La priorité, c'était ma carrière, mais ça, elle le comprenait. (Brice – élite, étude, famille)

En recherchant une homosociabilité ou une attitude compréhensive chez leurs partenaires, les *Benjamins* cherchent encore à concilier carrière sportive et vie privée. Les *Cadets*, qui ne sont plus que 20% à vivre en *Couple* ou en *Famille*⁵², sont quant à eux plus catégoriques sur la place réservée aux partenaires :

Alors moi les filles... J'ai eu des copines mais elles ont toujours passé au second plan. J'ai eu des problèmes dans mes relations parce que c'était toujours le hockey d'abord. Ça n'a jamais été la priorité et c'est dur pour une fille... de comprendre ça. Si le hockey ça n'allait pas, le reste aussi... Mon humeur, elle ne dépendait que de ça. (Colin – précaire, partiel, colocation)

*J'ai été en couple de vingt à vingt-six ans... mais sans vraiment habiter avec elle, c'était compliqué de toute façon. Quand j'suis parti jouer à *** [LNA], ça n'a eu aucun poids. Là tu pars et si elle suit, elle suit... C'est malheureux, mais dans ce cas de figure ça n'avait aucun poids. (Camille – élites, études, seul)*

En plaçant leur engagement sportif au premier plan, les *Cadets* se rendent plus disponibles sur le marché du hockey qui, à l'instar de l'évolution générale des marchés professionnels, exhorte les individus à davantage de flexibilité. Ces formes poussées d'employabilité semblent également s'inscrire dans une « nouvelle logique de l'esprit du capitalisme » (Boltanski, Chiapello 1999), qui légitime l'engagement fort des acteurs par des activités porteuses de sens.

Les *Cadets* semblent donc éprouver davantage de difficultés à se mettre en *Couple* et à se stabiliser. L'explication pourrait également se trouver du côté des femmes issues de cette génération, moins prêtes à accepter d'être

⁵² On relève néanmoins que le taux de *Cadets* en *Couple* identifiés parmi les *Précaires* reste assez élevé – et même en augmentation au fil des cohortes – en concernant près d'un joueur sur deux. Cette situation pourrait expliquer en partie la sortie de la LN toujours plus rapide de ce profil de joueur.

dans l'ombre du conjoint ou dépendante de sa mobilité professionnelle. En Suisse, même s'il reste encore relativement bien implanté, le modèle de la « femme au foyer » a fortement décliné depuis une vingtaine d'années, puisqu'entre 1992 et 2012 « *sa part a pratiquement diminué de moitié dans tous les types de ménages constitués d'un couple* » (OFS, Branger, 2013, p. 19). Au-delà des aspirations professionnelles de chacun, qui peuvent être en tension, les goûts et les styles de vie des deux membres du couple peuvent aussi être divergents :

C'est pas facile pour les hockeyeurs... pour la copine aussi, hein ! Elle te demande toujours certaines choses, parce qu'elle ne comprend pas tout du hockey. Et tu peux pas faire tout ce qu'elle te demande. Genre le dimanche, elle veut faire un truc et toi tu es fatigué... Elle veut aller aux bains et toi tu sais que ça va pas... Mais elle comprend pas. Si t'as la chance d'avoir une copine depuis longtemps qui comprend et qui sait, là ça devient plus facile... et qui te suit aussi, parce qu'il n'y a pas toutes les copines qui suivent quand tu changes de club. Elles ont aussi un job ! Des relations à distance, c'est bien joli mais à trois heures loin de l'autre... c'est trop loin, quoi. (Clément – précaire, partiel, seul)

Par expérience, c'est pas facile à gérer. Ça dépend toujours de la personne que t'as, si c'est une personne qui est aussi dans le milieu du sport et qui comprend facilement. Moi, j'suis tombé souvent sur des copines qui ne comprenaient rien au sport, qui te demandaient de sortir la veille d'un match ou le lendemain d'un match alors que tu peux pas... Déjà un. T'as pas le droit et deux. Tu sais que si t'as fêté la veille d'un match, c'est pas trop l'idéal. Et on est quand même des personnes publiques... avec les fans féminines, pour les copines c'est jamais facile... (Christian – confirmé, sans occup., seul)

Le phénomène des groupies ou simplement des admiratrices gravitant en périphérie de l'espace du hockey n'est certainement pas nouveau, mais il s'est probablement transformé au fil des générations. L'exemple de Camille confirme cette impression et synthétise à lui seul l'ensemble des obstacles pouvant perturber une vie en *Couple* :

J'dois avouer que pour les copines, c'est une situation très difficile. On n'est pas toujours attentif, on est très occupé, on est souvent fatigué... des fois, inconsciemment, t'as tes pensées négatives du hockey qui influencent... Donc pour les copines, c'est très difficile de vivre avec

*un hockeyeur, surtout que moi j'ai eu pas mal de mouvements ces années-là... Et honnêtement [sourire], *** c'est une ville où ça sort pas mal... t'es vite reconnu. Donc si ta copine est jalouse, c'est pas facile. Tu dois aller en costard au match, après tu dois aller voir les VIP, t'as les hôtesse... T'as des nanas qui traînent par là, tu sais pas ce qu'elles foutent là, t'as les filles des sponsors : «Tiens, je vais te présenter ma fille...», c'est tout juste pas s'ils te disent : «Va la choper!». C'est pas facile à vivre pour elle. Et j'aimais bien rentrer dans ma région et en plus je faisais l'uni... Si je regarde en arrière, ça a dû être très difficile... (Camille – élite, études, seul)*

Le processus de professionnalisation favorise la reconnaissance et la conversion du capital corporel en capital sportif – autrement dit en capital symbolique – et, de là, les sollicitations externes pour les joueurs. L'accroissement des tâches extra-sportives, comme les relations avec les sponsors ou avec la presse, a modifié les formes d'échange et accru l'interpénétration entre les différents espaces, favorisant ainsi les rencontres. Ces nouvelles configurations «économico-médiatico-sportives» peuvent contribuer à attiser les tensions au sein du couple et se cumulent aux obstacles liés à l'accroissement de la mobilité géographique et de l'indisponibilité mentale et physique des joueurs.

En définitive, le processus de professionnalisation du hockey suisse – qui a notamment eu comme conséquence collatérale d'accroître les inégalités entre les Ligues – semble avoir modifié les profils sociaux des joueurs, de leurs origines sociales à leurs modalités d'engagement parallèle. Au fil des cohortes, les joueurs ont le sentiment d'appartenir à des familles plus aisées, ce qui semble surtout être une condition nécessaire au maintien des *Précaires* – et dans une certaine mesure des *Recalés* – évoluant au sein d'une LNB précarisée. Cela signifie en creux que les *Cadets* issus de milieux sociaux favorisés peuvent se laisser tenter par une activité à «vocation» dans l'antichambre de l'élite quand ceux issus de milieux populaires doivent atteindre l'élite pour pouvoir se maintenir. À l'exception des *Élites*, les autres profils se désengagent progressivement d'occupations parallèles ; cette tendance trouve un écho jusque dans la sphère privée qui se structure de plus en plus autour de l'activité sportive. Le phénomène inverse observé pour les *Précaires*, davantage en *Couple* au fil des générations, alimente d'ailleurs cette hypothèse avec des arrêts de carrière en LN relativement précoces – en moyenne vers vingt-sept ans.

Ce constat objectif permet de rendre compte de l'hétérogénéité et de l'évolution des conditions de maintien en LN. Il fournit également un cadre d'analyse configurationnel utile pour appréhender, dans la section qui suit, les processus d'adhésion des joueurs au travers des interactions et de l'évolution de la carrière. L'articulation de ces différents niveaux d'analyse permet une meilleure compréhension du processus de maintien des joueurs en LN.

II. Avoir et garder confiance

Les hockeyeurs de LN ne forment pas un groupe homogène, mais occupent une pluralité de positions au sein ou hors de l'espace sportif. Puisqu'on peut parler de «*relation de complicité immédiate entre position et dispositions*» (Bourdieu, Wacquant, 1992, p. 111), les configurations singulières dans lesquelles sont plongés les joueurs peuvent influencer le développement ou l'actualisation de leurs dispositions à se maintenir en LN face aux événements de la carrière.

Se maintenir en LN n'est pas uniquement une question de talent ou de qualités physiques et techniques. Les joueurs se maintiennent aussi au travers d'un rapport de confiance: ils doivent, d'une part, gagner inlassablement la confiance de l'entraîneur, et d'autre part, garder confiance dans le sens de leur engagement en supportant notamment les violences physiques et symboliques qui ont cours dans l'espace du hockey.

1. L'économie symbolique du capital sportif

Comme le relève Nicolas Lefèvre, «*les processus de régulation des marchés du travail sportif sont souvent perçus comme résultant d'échanges parfaitement ajustés entre l'offre et la demande*» (2015, p. 446), où chaque compétence ou performance sportive correspondrait à une valeur représentative et à un prix cohérent. Structuré par des classements, des hiérarchies, des mesures, des records, la spécificité de l'espace sportif rendrait de surcroît l'objectivation du processus d'évaluation plus aisé. En ce sens, l'essentialisation des compétences sportives autour des dispositions physiques et techniques des athlètes ferait «*du capital corporel la variable "idéale" de coordination du marché*» (p. 447). Tout se passe comme si les

qualités sportives étaient reconnues, par tous et en tout temps, de manière similaire. Cette vision naturaliste néglige les processus de valorisation analysés notamment par Catherine Paradeise (1987), qui inscrivent la qualification dans le rapport social élaboré par les acteurs.

Pour se maintenir en LN, le joueur doit contribuer activement au bon fonctionnement de l'une des organisations qui la structure, mais surtout faire reconnaître et être reconnu pour sa contribution. La question de la reconnaissance est centrale dans le phénomène de maintien car, d'une part, elle valide le processus d'ajustement entrepris par l'acteur pour se conformer aux attentes de l'organisation, et d'autre part, elle participe, étant une marque d'estime, à renforcer la confiance et l'engagement du joueur au sein de l'organisation. Cette reconnaissance repose sur un double processus de coopération et de concurrence: tout en instaurant un climat compétitif entre ses joueurs, l'entraîneur a aussi intérêt à leur donner confiance pour obtenir en retour les meilleures performances. Si le capital corporel est l'objet de cette reconnaissance et que ses propriétés ne fonctionnent comme un capital sportif qu'à travers elle, il ne peut donc pas être simplement évalué à l'aune d'aptitudes, de compétences ou de savoir-faire physiques et techniques. Le capital corporel doit être appréhendé par le biais d'une économie spécifique composée d'interactions «*équipées symboliquement et matériellement*» (Goffman, 1991). Sa reconnaissance s'actualise dans l'interaction entre l'entraîneur et le joueur et repose principalement sur le système de valeurs des personnes porteuses du jugement.

L'économie de la confiance ou l'équilibre subtil et incertain des carrières sportives

Difficile de contester que le maintien dans l'élite sportive dépende d'un socle de compétences et d'aptitudes physiques, techniques et tactiques. Comme évoqué dans le chapitre précédent, la thèse développée n'est ainsi pas de soutenir que l'entraîneur a le pouvoir de faire d'un joueur lambda un joueur de LN. Toutefois, parmi les joueurs disposant d'un capital corporel légitime pour accéder à l'élite puis à s'y maintenir, les données suggèrent que sa conversion en capital sportif dépendrait principalement de la reconnaissance et de la confiance que leur accorde l'entraîneur. Autrement dit, la valeur du sportif ne se construit pas simplement dans l'ajustement de l'offre et de la demande, mais également sur des dispositifs de jugements

personnels, parfois organisés en réseaux. Le propos cherche ainsi moins à discuter de « *l'existence de différences substantielles de talent* » (Menger, 2009, p. 238), mais bien de soumettre à l'analyse sociologique les conditions sociales qui favorisent ou entravent ce processus de reconnaissance et, de là, la « construction » d'un joueur performant.

Si ces conditions sociales sont enracinées dans une économie de la confiance entre joueurs et entraîneurs, cette dernière est difficilement maîtrisable par les hockeyeurs puisqu'elle repose partiellement sur une dimension personnelle, émotionnelle et affinitaire. La confiance est donc intrinsèquement liée à une forme d'incertitude. Avoir confiance ou accorder sa confiance, c'est avoir l'espoir ou la croyance que les choses se passent comme on les attend, sans en maîtriser tous les paramètres ou sans être toujours en mesure d'expliquer les fondements de cette croyance. La confiance peut être rapprochée d'une forme de savoir, ou plus précisément d'un « *état intermédiaire entre le savoir et le non-savoir* » (Simmel, 1999). L'enjeu réside alors dans la compréhension du mélange « *de rationalité et de sentiment, d'évaluation et de foi, d'information et d'incertitude* » (Nooteboom, 2006) ou de ce que Lucien Karpik (2006) nomme « *une combinatoire de savoirs, faibles ou solides, et de croyances, fragiles ou absolues* ». En sus de conditions de pratique parfois précaires ou de « *pressions conjugales* » qui menacent l'autonomie professionnelle des joueurs, cette configuration crée un obstacle supplémentaire pouvant se dresser en travers des carrières sportives et renseigne sur l'équilibre subtil et incertain qui les sous-tend. La notion de confiance permet ainsi de questionner les liens et l'articulation entre économie de marché et économie symbolique et offre à ce titre une clé de lecture pertinente pour analyser les processus de maintien en LN.

« *Le feeling, ça ne s'explique pas toujours* »

Les relations entre joueurs et entraîneurs s'inscrivent dans des dispositifs de reconnaissance mutuelle et de mise en confiance. Ces interactions particulières perdurent au fil des générations et suggèrent que même dans un univers professionnel qui tend à se rationaliser, la dimension affective et émotionnelle – qui repose elle-même sur des affinités électives socialement ancrées – reste très forte. Elle s'observe notamment lorsque les joueurs quittent un entraîneur et que ce dernier tente à nouveau de les reconquérir :

On a eu un feeling les deux, il avait une confiance aveugle et moi je l'appréciais... Et je marquais des goals, donc il me laissait tranquille.

*Quand je suis parti, il a compris, même s'il était quand même un peu déçu. Mais quand ça n'allait pas à *** [LNA], il m'appelait pour que je revienne : « André, ta place est auprès de moi, fais-toi pas de souci, je reviens te chercher. » (André – confirmé, sans occup., seul)⁵³*

À la fin de la saison, j'ai demandé à l'entraîneur : « T'as vraiment envie que je revienne ? » Et lui : « Oui, tu sais très bien. On oublie le petit coup de poignard que tu m'as fait l'année passée et on repart à zéro. » (Carlos – précaire, partiel, famille)

À l'instar d'histoires d'amour, où les âmes sœurs tentent de recoller les morceaux, les relations entretenues entre certains joueurs et entraîneurs témoignent de fortes affinités et s'inscrivent dans un registre passionné : le « coup de poignard » est le symbole même du crime passionnel. En accordant sa confiance, l'entraîneur donne confiance au joueur, qui en retour produit une performance bénéfique pour les deux acteurs. Ce contre-don du joueur s'inscrit dans une économie de la confiance, où les formes de reconnaissance peuvent conduire à des engagements supérieurs et à la production de meilleures performances ; des comportements qui alimentent à leur tour, dans une forme d'économie circulaire, le crédit accordé par l'entraîneur au joueur.

Soyons clairs à nouveau, tous les joueurs interrogés ont une conscience aiguë du rôle central occupé par l'entraîneur et de l'influence de ce dernier sur leurs performances, que ce soit pour favoriser leur maintien ou leur exclusion. À ce titre, les étapes de carrière caractérisées par une altération soudaine des performances – alors qu'une vision naturaliste ou en termes de talent inné aurait plutôt misé sur leur stabilité – représentent des situations privilégiées pour souligner le poids de l'économie de la confiance entre joueurs et entraîneurs :

*À *** [LNB], ça s'est pas passé comme j'aurais voulu. C'était même catastrophique au niveau de mes performances ! On aurait dit que c'était pas moi, la saison d'avant j'enfilais les goals et là... C'était un bon entraîneur, mais les relations humaines avec moi c'était une catastrophe. J'ai pas l'impression qu'il ait tout fait pour moi, vraiment. Mais est-ce que moi je l'ai fait aussi suffisamment ? Je ne sais pas. Je*

⁵³ Dans un souci d'homogénéité, le profil des joueurs – composé de quatre variables : cohorte (donnée par la première lettre du prénom), salaire sportif, occupation parallèle, cohabitation) – est indiqué même si toutes ces propriétés sociales ne sont pas à chaque fois mobilisées ou pertinentes pour interpréter leurs dispositions à agir.

*ne regrette pas d'être parti, parce que j'ai appris énormément avec lui. Mais il faut avoir la confiance de l'entraîneur... Par exemple, avec *** [autre joueur], on avait à peu près le même profil, les mêmes stats, mais avec *** [l'entraîneur] ça n'allait pas et avec moi ça allait super. Et à *** [LNB] le contraire, lui ça allait bien et moi ça n'allait pas. Tu peux pas expliquer pourquoi... (André – confirmé, sans occup., seul)*

«En a-t-il fait suffisamment?» L'interrogation du joueur sur la nature de son contre-don en dit long sur la dynamique du «donnant-donnant» qui régit la relation entraîneur-joueur et rend durable le processus de mise en confiance initié par l'entraîneur. Cette chaîne de causalité, voyant l'attitude de l'entraîneur influencer sur la performance du joueur, ne fonctionne pas à sens unique et se comprend dans la configuration organisationnelle où, contraint de rendre des comptes à ses employeurs et soumis à l'injonction de gagner, l'entraîneur dispose d'une marge de manœuvre relative. Il semble ainsi peu probable que ce dernier ne cherche pas à alimenter la confiance d'un joueur qu'il juge performant.

Si l'entraîneur peut donner confiance au joueur, il peut aussi le déstabiliser et lui faire perdre confiance en lui accordant un rôle différent ou moins valorisant au sein de l'équipe. La relation avec l'entraîneur apparaît déterminante dans la manière dont les joueurs perçoivent la reconnaissance de leur capital corporel et son influence sur le rôle qui leur est confié :

*C'est lui qui m'avait fait venir à *** [LNB]. J'ai eu de la chance parce qu'il m'aimait bien. Il m'a donné confiance, il m'a donné ma chance, je l'ai saisie et il m'a toujours fait jouer avec de bons joueurs, pendant les six saisons. J'avais vraiment une très bonne relation avec lui. Quand il est parti, c'était plus pareil, ça s'est pas bien passé du tout... Le feeling ça ne s'explique pas toujours, il n'a pas aimé mon style de jeu. Du coup, il m'a donné un rôle beaucoup plus défensif. Là, je songe vraiment à arrêter la LNB... (Corentin – précaire, partiel, couple)*

Les saisons suivantes, passées au sein du même club, ne se sont pas déroulées dans les mêmes conditions, alors qu'en essentialisant une nouvelle fois les qualités sportives de ce joueur, elles ne devraient pas avoir disparu ou changé si soudainement. L'entraîneur occupe donc un rôle central dans l'économie du maintien. Les carrières itinérantes mais aussi le *turnover* important des entraîneurs placent les trajectoires des hockeyeurs dans une forme d'incertitude puisqu'ils ne sont jamais à l'abri d'un changement de coach et ne savent pas dès lors comment leur capital corporel sera reconnu.

Avoir un attribut qui dérange ou mauvaise réputation

Le joueur n'arrive pas dénué de tout bagage dans l'interaction mais «équipé» de différents attributs sociaux. Certains d'entre eux pourraient constituer un handicap pour le joueur en fonction de la manière dont ils sont perçus par l'entraîneur, renvoyant à un «*processus d'étiquetage*» (Becker, 1985). Cette étiquette s'apparente à un stigmate, c'est-à-dire à un processus d'assignation symbolique et normatif. «*Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes, mais des points de vue. Ces points de vue sont socialement produits lors des contacts mixtes, en vertu des normes insatisfaites qui influent sur la rencontre*» (Goffman, 1975, p. 161). Cette assignation négative de la part de l'entraîneur est apparue dans les discours sous différentes formes, en étant parfois liée au capital corporel des joueurs, à leur statut parallèle ou à leur appartenance sociale, qu'elle soit culturelle ou linguistique.

Jugés «*trop petits*», «*trop légers*» ou «*pas assez puissants*», certains joueurs relatent l'inégale appréciation par les entraîneurs de leur capital corporel, au sens premier du concept, c'est-à-dire de leurs mensurations. Si on peut objecter que la taille et le poids ne sont pas des attributs sociaux, ils deviennent pourtant des catégories sociales si leur représentation s'inscrit dans un rapport social discriminant. Cette lecture semble d'autant plus pertinente que leur capital corporel ne semble pas avoir empêché ces hockeyeurs d'être performants dans d'autres équipes ou sous la direction d'autres entraîneurs :

Quand t'as joué tant de saisons en Ligue nationale, ça veut dire que t'es pas un tocard, j'ai quand même eu des responsabilités... mais j'ai dû me battre contre des entraîneurs canadiens qui disaient que j'étais trop petit, que j'étais trop léger. Avec certains entraîneurs, mon gabarit a été un handicap même que sur la glace j'étais performant... (Adrien – précaire, partiel, seul)

Le processus de jugement peut également porter sur un statut parallèle occupé par le joueur, dont l'entraîneur semble être plutôt distant ou qu'il peut associer à un manque d'engagement. «*Lorsque nous examinons comment l'individu participe à l'activité sociale, il nous faut comprendre que, en un certain sens, il ne le fait pas en tant que personne globale, mais plutôt en fonction d'une qualité ou d'un statut particulier*» (Goffman, 1974, p. 47). En entrant en interaction avec l'entraîneur appareillé d'un statut pouvant potentiellement être

jugé « hors-cadre » ou inapproprié, le joueur perd « l'autonomie de sa représentation » sportive :

Par exemple cet entraîneur quand je lui dis que j'ai des examens à l'université, il ne comprend pas... Pour lui, j'étais un « étudiant ». Et depuis que je lui ai demandé pour manquer un ou deux entraînements pour l'université, il y a eu une cassure et j'ai moins joué. (Brice – élite, études, famille)

Ce processus d'assignation se confirme d'autant plus que l'effet inverse a été constaté avec des entraîneurs ayant eux-mêmes fait des études et qui développaient des affinités particulières avec les joueurs qui empruntent la même voie (←p. 116). Illustrant le peu de prise sur la manière dont les engagements parallèles seront perçus – et la remarque s'applique aux autres attributs sociaux –, cette expérience rappelle la part d'incertitude qui structure l'économie de la confiance entre joueurs et entraîneurs.

Dans certaines configurations d'équipe caractérisées par une mixité linguistique, la représentation du joueur par l'entraîneur peut également se construire majoritairement autour d'une dimension culturelle et entrer dans la catégorie qu'Ervin Goffman désigne comme les « stigmatés tribaux » :

Au début je m'entraînais plus que les autres, même si j'ai toujours eu une réputation de joueur qui... tu sais, typique le Romand qui aime bien faire la fête et qui s'entraîne pas. Alors que je m'entraînais plus que beaucoup de monde, mais une fois que les gens ont une idée, ça dure longtemps. Il y a des entraîneurs qui m'ont d'ailleurs fait chier à cause de ça... (Bruno – confirmé, partiel, seul)

En novembre, l'entraîneur s'est fait virer et ils ont pris un clampin, un entraîneur qui aimait pas trop les Romands, il se foutait un peu de ma gueule, il disait que j'avais pas de vitesse, alors qu'avant qu'il soit là, je marquais tous les goals. (Bastien – élite, sans occup., couple)

Les discours recueillis suggèrent que les entraîneurs peuvent également construire les réputations des joueurs – et inversement – en fonction des identités régionales ou linguistiques⁵⁴. Il y a donc un double système

⁵⁴ Il est important de préciser que le propos ne cherche pas à stigmatiser les entraîneurs suisses alémaniques, en prétendant qu'ils auraient des a priori négatifs sur les joueurs romands et surtout que le phénomène se produirait uniquement dans ce sens. N'ayant pas interviewé de joueurs suisses alémaniques, nous ne pouvons pas écarter l'idée qu'ils élaboreraient également des formes de représentations similaires envers

de représentations et de réputations qui détermine les interactions et la construction des causalités par les acteurs.

Le processus de labellisation peut également porter sur des qualités ne concernant pas directement le jeu, tel que le fait d'être capable de s'intégrer à un collectif de travail ou de se soumettre aux règles de conduite de l'organisation. Ces labels peuvent également porter préjudice aux joueurs associés à une mauvaise réputation et identifiés comme déviants par certains acteurs impliqués dans le recrutement. Et il semble utile de rappeler que « *la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un "transgresseur"* » (Becker, 1985, p. 32) :

J'me suis retrouvé en pleine saison sans club. Pour te dire, le fumier... il disait aux entraîneurs qui l'appelaient pour prendre des renseignements qu'il ne fallait pas me prendre, que j'étais un joueur à problèmes. Quand j'ai enfin pu avoir contact avec un club, le gars me dit : « On n'a pas eu de bons échos sur toi... », heureusement qu'il me connaissait de l'équipe nationale. Il m'a dit : « J'te connais et pour moi, c'est pas un souci », mais bon, le reste du comité était pas trop chaud (Achille – élite, sans occup., couple)

Le dernier coach que j'ai eu, il m'a un peu saqué. À la fin de la saison pour aller dans d'autres équipes... Parce qu'entre guillemets, on se marrait un peu sur la glace, on faisait un peu les cons et il m'a dit : « Tu crois que je dis quoi sur toi quand les clubs ils m'appellent ? » (César – recalé, sans occup., couple)

Le réseau des entraîneurs peut jouer un rôle important dans les processus de recrutement. À l'instar des observations réalisées par Nicolas Lefèvre (2015) pour le marché des cyclistes, on se retrouve dans une économie des singularités (Karpik, 2007) ou une « économie des réputations », où la valeur du sportif se construit en partie sur des dispositifs de jugements personnels organisés en réseaux. Si les configurations organisationnelles du hockey et du cyclisme ne sont pas totalement comparables, cela n'empêche pas d'observer des logiques communes. En cyclisme, les sportifs sont auto-organisés dans une pratique individuelle mais les coachs et les directeurs sportifs occupent un rôle important dans la production et la transmission des réputations.

les entraîneurs romands. Au-delà d'une dimension culturelle, il n'est par ailleurs pas exclu qu'il s'agisse avant tout d'un problème de communication lié à la langue.

En hockey, la figure essentielle est celle de l'entraîneur, qui veille à l'organisation de son groupe et qui travaille au sein d'un collectif plus large. Pourtant, si les réputations se construisent probablement sur d'autres modèles que ceux observés pour le cyclisme, elles peuvent aussi influencer le recrutement des organisations. Certaines d'entre elles semblent d'ailleurs se prémunir légalement contre ces mauvaises réputations :

*L'entraîneur précédent, il m'avait tellement démonté auprès de lui, qu'il voulait pas me garder, il osait pas me signer. Comme quoi j'étais un joueur à problèmes qui avait monté toute l'équipe contre lui, qu'il devrait me foutre dehors avec les renseignements qu'il avait pris. Et il m'a obligé à prendre un agent. Le problème que j'avais avec lui, c'est qu'il parlait que anglais et moi je parlais pas un mot anglais. Alors pour discuter avec lui, c'était impossible. Je pense qu'il avait besoin aussi de quelqu'un qui parle anglais et qui fasse un contrat un peu spécial. Il y avait cinquante pages de clauses disciplinaires, si je faisais ci ou ça, j'étais foutu dehors, j'avais un contrat au jour le jour, après à la semaine, après au mois. Parce que ***, il m'avait tellement descendu qu'il avait une monstre trouille de moi. (Bob – confirmé, sans occup., seul)*

Les processus de jugement peuvent troubler ou modifier les interactions, en masquant partiellement une évaluation plus objective des compétences sportives, et influencer la valeur du joueur sur le marché. Ces labels contribuent à faire et à défaire les carrières avec des effets qui peuvent être persistants et peser durablement. Comme nous allons le voir, ces étiquettes peuvent également porter plus directement sur des propriétés sportives.

« Sortir du tiroir »⁵⁵ ou la réinitialisation du processus de reconnaissance

En dépendant fortement de la reconnaissance de l'entraîneur, le capital sportif n'est pas une ressource stable. Dans certaines configurations, l'entraîneur semble même avoir le pouvoir d'attribuer un nouveau rôle au

⁵⁵ Cette partie fait directement écho et suite à celle de l'apprentissage du travail de l'ombre développée dans le chapitre précédent (←p. 137), où au fil des générations les jeunes joueurs doivent souvent passer par une conversion au jeu physique et défensif pour pouvoir entrer en LN. Pour la suite de la carrière, l'enjeu est, pour la plupart des joueurs, d'essayer de sortir du tiroir du « joueur de 4^e bloc » ou du « joueur d'énergie », autrement dit de se départir de ce stigmate.

joueur – pour ne pas dire un nouveau départ – et d’effacer ou d’atténuer certaines assignations préalables. En fonction de ses propres dispositions, il peut valoriser ou non certaines compétences, voire parfois être déterminant quant au maintien en LN :

J’avais encore pas une bonne vision du jeu, il faut être honnête... Je jouais pas en power play mais j’avais retrouvé un bon shoot et un des exercices commençait toujours avec un défenseur seul à la ligne bleue qui shootait pour démarrer l’exercice... et je marquais une fois sur deux. Donc au bout d’un moment, il s’est dit : « Putain, j’veais lui laisser une chance en power play... j’veais le mettre à la pointe et juste lui demander de shooter. » J’ai commencé à marquer quelques goals et depuis là, j’ai gentiment pu commencer à réduire mes tâches défensives et mon agressivité pour devenir un joueur qui participait plus à l’offensive. Et c’est grâce à cet entraîneur qui m’a donné une chance à ce poste... Parce que cantonné à mon sale boulot, je sais pas combien de temps j’aurais tenu... (Camille – élite, études, seul)

Davantage que simplement reconnaître le capital corporel, l’entraîneur semble en position de façonner ce dernier. L’interaction entre joueurs et entraîneurs paraît donc essentielle non seulement dans la production du capital sportif, mais aussi dans celle du capital corporel en créant un climat de confiance et des conditions qui le mettent en valeur et soient favorables à son développement : entraînements adaptés, recherche des pics de forme, évitement de la surcharge, etc. La reconnaissance par l’entraîneur de qualités et de compétences jusqu’alors invisibles – parce qu’encore non reconnues – peut infléchir la trajectoire sportive des joueurs. Cette dynamique est souvent renforcée lors d’un changement de club :

Au début en LNB, j’étais un joueur qui cassait d’autres joueurs, qui suivait des étrangers, qui prenait pas de goals et qui avait une réputation de « dur ». J’étais pas une machine qui marquait des goals. Mes stats, j’avais cent minutes de pénalités, deux goals, huit assists, et voilà. Et c’est là que j’ai changé de club et connu cet entraîneur... il savait me dire avec quelle canne j’avais joué dans toute ma carrière, que c’était pas la bonne palette et le bon manche, qu’il fallait que j’essaie ci et ça... En fait, il m’a donné un rôle bien meilleur que ce que j’avais avant. C’est la première fois où un entraîneur ne me connaissait pas et qu’il m’a jugé en regardant comment je jouais. Et

là, j'ai fait une saison de folie, je scorais à tous les matchs, j'étais élu meilleur joueur un match sur deux. Vraiment le truc... C'était tellement cool d'avoir plein de monde à la patinoire qui crient ton nom, dans les journaux ça parle de toi, c'est tout un ensemble qui fait que ça te booste, ça te monte. Donc j'étais un illustre inconnu et là j'étais devenu quelqu'un qui tire l'équipe! Tu sens que les gens ils sont derrière toi et qu'ils comptent sur toi. Et là, j'ai reçu la proposition de rester là, en LNA... en plus, je sortais avec la fille du président du club! [rires] (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Enfermé en début de carrière dans un rôle défensif et destructeur, ce joueur a connu un changement d'entraîneur et de club qui a débouché sur une réévaluation de ses qualités techniques et créatrices. L'émergence d'une forme de confiance caractéristique des économies de la singularité n'a pas eu lieu dans «son» club. La mise à jour de ses qualités par les entraîneurs, les agents ou les médias n'a pas fonctionné dans un contexte local où l'auditoire semble s'être habitué au rôle qui lui était confié. Son exil autorise une reconnaissance plus élevée sur le plan sportif, où il ne reçoit que des échanges confirmatifs de sa valeur, mais aussi en parallèle, dans une expérience globalement plus enchantée où il profite de la vie, fréquente des filles, et même celle du président! Ces éléments alimentent la thèse d'un effet cumulé de la configuration au sens large de l'organisation sur l'économie de la confiance. Ce phénomène, illustrant que «nul n'est prophète en son pays», ne semble pas isolé, mais identifié par d'autres joueurs :

*Je trouve que j'ai été beaucoup plus considéré ailleurs qu'à *** [son club d'origine] où, au bout d'un moment, je faisais partie des meubles et pff... plus personne ne parle de toi, ni en bien ni en mal... Même dans la presse, quand tu marques trois buts c'est normal, quand t'en marques zéro, t'es sur le déclin. J'étais devenu presque banal... (Alain – précaire, partiel, couple)*

*Très objectivement, j'ai observé ce phénomène à plusieurs reprises. C'est assez affolant. Des joueurs qui ici étaient assez peu considérés, ils partent deux-trois ans en Suisse allemande, et quand ils reviennent c'est des stars! [rires] Je l'ai aussi vécu en allant à *** [LNB], là-bas l'entraîneur et même les gens me voyaient différemment, sous un regard nouveau... J'ai vraiment l'impression que pour être apprécié à ta juste valeur, il faut partir. (Baptiste – précaire, études, maison)*

Être moins considéré dans son club d'origine pourrait être une nouvelle fois lié à un processus d'étiquetage qui enferme le joueur dans une représentation, mais aussi plus concrètement dans un rôle qu'on lui attribue. Cette labellisation ne se limite pas à celle entreprise par l'entraîneur, mais s'étend plus largement aux acteurs évoluant en périphérie directe de l'espace du hockey (médias, public). Partir offre une nouvelle opportunité de reconnaissance du capital corporel au sein de la LN – pour ne pas dire une nouvelle « invention de soi » (Kaufmann, 2004) – et une recomposition de son personnage sur la scène sportive ; autrement dit, une réinitialisation de la reconnaissance du capital corporel en capital sportif.

Le biais subjectif des mesures censées objectiver la performance

Les modalités de gestion des équipes et d'évaluation de la performance des joueurs ont connu des évolutions à l'échelle des trois cohortes observées. À partir des années 2000, les organisations sportives professionnelles ont commencé à mettre en place une forme de bureaucratie – au sens de Max Weber (1922) – accordant une importance grandissante aux « *statistiques de jeu* » et à la « *mesure scientifique du talent* » (Gerrard, 2007, 2010). Dans le championnat suisse de hockey, les changements de règlement entrés en vigueur à la fin des années 2000 concernant les transferts illustrent également cette volonté d'objectiver la valeur des joueurs⁵⁶.

La subjectivité des entraîneurs, de plus en plus enclins à mesurer et à gérer la performance des joueurs selon des principes visant à l'objectiver, semble toutefois dissimulée derrière ces métrologies. Autrement dit, la composante sociale de la performance n'aurait pas disparu avec le temps mais pris des formes différentes.

⁵⁶ La valeur du joueur est calculée à l'aide d'une savante équation constituée de facteurs, dont la valeur numérique est déterminée subjectivement – bien qu'un processus d'objectivation soit recherché –, en fonction de l'âge, du club, de la nationalité et du nombre de matchs réalisés dans les différentes ligues.

L'interprétation variable et sélective des statistiques

Les statistiques existent depuis longtemps dans le hockey, mais elles ont pris une place prépondérante au fil des générations. Des tentatives d'objectivation de la performance se retrouvent plus fréquemment chez les *Benjamins*, puis avec plus d'insistance chez les *Cadets* :

L'entraîneur était hyper pro, presque chiant. J'avais jamais vu ça encore, les entraînements poussés, les statistiques. Lui, c'était un fan des statistiques, il y en avait pour tout! T'étais évalué sous toutes les coutures! C'était un peu nouveau ça... Enfin, les stats ont toujours existé, mais de là à coacher par rapport à ça... (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Les données quantitatives ont pris une place prépondérante dans le processus de sélection et d'évaluation des joueurs, et notamment celles des statistiques de jeu : nombre de buts, de passes décisives, de minutes de pénalités, de tirs et de charges effectués, de mises en jeu remportées... et surtout la statistique chère aux entraîneurs, le bilan plus/minus⁵⁷. Si ce bilan chiffré de la prestation constitue pour l'entraîneur un outil de gestion de son collectif de travail – élaboré, il est vrai, sur la base d'éléments objectivables : être sur la glace lorsqu'on prend (- 1) ou marque un but (+ 1) –, il peut surtout être utilisé et interprété à des fins variables selon ses besoins. Le scénario fréquemment rencontré dans les récits est celui exprimant une dissonance entre la prestation sportive et son évaluation objectivée, autrement dit entre le sentiment d'avoir fait un bon match, du côté du joueur, et le bilan négatif exprimé par le bilan plus/minus :

Il me faisait tout le temps chier avec ça. Je faisais de bons matchs mais il me disait : « Non, t'as fini le match à -2 », franchement je venais fou! Et je pouvais rien dire parce que c'était vrai, mais tu peux faire un bon match et finir à -2... C'était surtout qu'il m'aimait pas et que c'était un moyen de justifier le fait qu'il me faisait pas beaucoup jouer. (Clément – précaire, partiel, seul)

⁵⁷ Le bilan « plus/minus » (+/-) est une statistique calculée soit à l'échelle d'un match, soit à celle plus large d'une saison. Chaque fois que le joueur est sur la glace lors d'un but marqué par son équipe, son bilan est crédité d'une unité, à l'inverse il est péjoré d'une unité lors d'un but encaissé. Ce décompte a lieu uniquement lorsque les joueurs évoluent à cinq contre cinq et pas dans les situations spéciales (avantage ou désavantage numérique lors de pénalités). Au moment de la rédaction de cet ouvrage, l'utilisation de ces statistiques a encore évolué. En plus des statistiques usuelles, les entraîneurs s'intéressent de plus en plus au « corsi » (ensemble des tirs à cinq contre cinq), au « fenwick » (corsi moins les tirs bloqués), au « PDO » (pourcentage d'arrêt des gardiens additionné au pourcentage des tirs d'une équipe) et surtout aux « *expected goals* », une statistique analysant la « qualité » des tirs des joueurs et la probabilité que ces derniers débouchent sur un goal.

Selon certains joueurs, ce recours à un bilan chiffré objectif pour évaluer la performance serait d'autant plus subjectif que les entraîneurs ne les mobiliseraient pas de manière systématique mais « *uniquement quand ça les arrange* ». De même, ils pourraient choisir de « *fermer les yeux avec les joueurs qu'ils aiment bien* ». À l'inverse, le bilan plus/minus peut conduire à sublimer un sentiment négatif par une mesure positive et servir de support pour encourager ou mettre en confiance un joueur :

J'avais un bon bilan avec ma ligne, on finissait régulièrement le match à 0 ou + 1. On produisait pas un jeu incroyable, mais on était constants et bénéfiques pour l'équipe. Il nous donnait un rôle, et du coup, ça nous encourageait, ça nous donnait confiance. (Charles – précaire, sans occup., couple)

Dans une logique proche, une performance individuelle décevante peut être masquée par un bilan plus/minus favorable. Ce type d'évaluation donne naissance à un processus d'individualisation de la performance en opposant à la défaite collective un bilan individuel positif. La statistique peut donc aussi influencer positivement le regard de l'entraîneur et engendrer une forme de reconnaissance :

J'me rappelle un match, on perd 5 à 2, je joue pas terrible mais je sors avec un bilan de + 2, je sais pas comment c'est possible. L'entraîneur arrive dans le vestiaire... il regarde tout le monde comme des merdes... il regarde ses statistiques et il se dit : « Tiens, je vais regarder combien Camille il est... + 2... » Il fait : « Ah... » et il me fait un petit signe de la tête, genre « pas mal... », contre toute attente, tu sais... (Camille – élite, études, seul)

Le bilan plus/minus repose sur des éléments quantifiables et objectivables, mais son interprétation et son instrumentalisation semblent empreintes de subjectivité. Certains entraîneurs ne s'en contentent pas et tentent de produire eux-mêmes des éléments de mesure de la performance en apparence objectivés :

Tu peux pas discuter avec lui... Il donne des notes à ses joueurs. Il est sûr que c'est infaillible, alors que c'est extrêmement subjectif! C'est lui qui donne uniquement ces notes, mais sa perception n'est peut-être pas la même que celle de tout le monde. S'il t'a en grippe, et qu'il te donne un 3 au lieu d'un 4,5... à la fin, tu vas toujours te retrouver avec une

*note de merde et il va arriver et il va te dire: «Tiens, regarde... pour moi, t'es un bon joueur de LNB, rien de plus... » Il me défonceait tout le temps. Un match, j'avais fait 2 points contre ***[LNA], on avait gagné 3 à 2 et j'suis élu meilleur joueur du match. Le lendemain matin, j'arrive avec deux joueurs dans le vestiaire... il me voit passer: «Camille, office!» et les deux me regardent genre «désespérés», genre «désolés pour toi, on sait pas ce qu'il a contre toi!». Je pose mon cul dans la salle: «Va chercher *** [le coach assistant]!»... et moi, je parlais quand même anglais correctement, mieux que beaucoup d'autres... Tout pour me déstabiliser! «Dis-lui ce que ça veut dire, j'ai l'impression qu'il ne comprend rien... ». Et il me sortait ces conneries, toujours ces tableaux avec ces notes. Et je veux bien, j'ai eu fait des conneries, mais je méritais pas un traitement pareil... (Camille)*

Parmi les gagnants du jeu statistique dans l'extrait précédent, Camille est cette fois du mauvais côté. Élu meilleur homme du match par un auditoire composé d'observateurs avertis, le joueur voit son apparente bonne performance dégradée par les notes attribuées par l'entraîneur, dont la subjectivité semble déguisée derrière des évaluations chiffrées.

L'entraîneur a le pouvoir d'utiliser à sa guise ces métrologies servant à évaluer et à sanctionner la performance des joueurs. Illustration ultime du rapport de force asymétrique unissant joueurs et entraîneurs, ces derniers peuvent même se servir des tests de condition physique d'avant saison pour justifier leurs prises de position pendant la saison :

L'entraîneur disait que j'étais pas en condition, alors que c'était l'année où j'étais le plus fit! Aux douze minutes, j'ai fait 3 000 mètres! Maintenant j'le fais en quinze minutes... Et à l'époque en quatorze... Tous mes tests étaient excellents, j'avais vraiment travaillé, même l'entraîneur physique lui avait dit: «Il a bossé d'arrache-pied!», et lui: «Non, il est pas fit!» Des fois il arrivait à l'entraînement, il venait pas me le dire à moi: «Ah si jamais, tu peux dire à l'autre, il a pas besoin de venir sur la glace». Et toi, t'avais déjà mis les patins et la cuissette, hein! (Carlos – précaire, partiel, couple)

En labellisant le joueur comme n'étant «pas en condition», l'entraîneur le stigmatise en réduisant ses compétences à une seule et unique dimension. Alors que ses excellents tests – «l'année où [il est] le plus fit» – auraient dû en principe parler en sa faveur, les représentations divergentes et la lecture personnelle de l'entraîneur ont le dernier mot. Ironie du sort, les

éléments objectifs censés renforcer sa place au sein de l'équipe contribuent plutôt à son éviction.

Ces métrologies augmentent l'autonomie de l'entraîneur et créent une asymétrie avec les joueurs puisque le coach peut les instrumentaliser. Cette situation traduit également une forme de violence symbolique dans la mesure où les décisions de l'entraîneur apparaissent moins assumées et dissimulées derrière ces statistiques.

Des statistiques qui reflètent les choix de l'entraîneur

L'entraîneur n'a pas seulement le pouvoir d'interpréter les statistiques à sa guise, il influence directement leur production. Prendre pour argent comptant les statistiques, c'est également passer sous silence les décisions en amont, en particulier celles des entraîneurs, qui contribuent à les façonner. La plupart des joueurs, toutes cohortes confondues, semblent d'ailleurs avoir une certaine réflexivité sur ces processus :

Les entraîneurs, à quelque part, en me mettant avec eux [les deux étrangers], ils m'ont aussi aidé à jouer quelques années... L'année où j'ai fini meilleur compteur suisse de LNB, c'était grâce à eux. Bon, j'étais là, mais c'était eux. Ils m'ont aidé quand même à performer... (André – confirmé, sans occup., seul)

C'est la saison où j'ai marqué le plus de buts. Bon, je jouais avec deux très bons joueurs, ça aide aussi! [rires] Ceux qui ne connaissent pas le hockey, ils ne se rendent pas compte l'impact que ça a, avec qui tu joues. La plupart, ils savent pas que si t'es en 4^e ligne et que tu joues avec deux qui savent pas faire une passe, ça va être plus difficile pour marquer un but, hein! (Basile – élite, sans occup., famille)

Les *insiders* savent que les statistiques personnelles dépendent très largement de la position que l'entraîneur leur accorde au sein de l'alignement, et par-dessus tout, de leur participation ou non aux « situations spéciales », notamment à celle des avantages numériques (ou *power play*) :

Si tu regardes mes stats, j'avais quand même fait 20 points et j'avais pas joué un shift [une présence] en power play. Donc j'avais fait une bonne saison... (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Il m'avait mis dans cette ligne, j'me sentais bien, mais je jouais pas les power play ou les box play, juste à cinq contre cinq. Et si tu ne joues pas les situations spéciales, c'est peut-être 15-20 points en moins sur la saison. Et faut pas se leurrer, ça compte pour négocier les contrats. (Bastien – élite, sans occup., couple)

Les statistiques doivent être contextualisées dans les logiques qui les sous-tendent. Le bilan comptable du joueur est fortement dépendant de la position accordée par l'entraîneur. En évoluant dans l'une des deux premières lignes, son bilan aura toutes les chances d'être plus favorable. Si ces statistiques donnent certaines indications objectives, elles sont biaisées en amont par l'alignement décidé par l'entraîneur et elles subissent encore a posteriori son interprétation. L'analyse des expériences partagées par les joueurs permet ainsi de relativiser l'objectivité apparente de ces processus de rationalisation.

La mobilisation de ces métrologies par les entraîneurs, qui tentent d'asseoir la légitimité de leur autorité jusqu'alors traditionnelle ou charismatique par une autorité rationnelle (Weber, 1922), façonne un cadre d'interaction normatif avec lequel les joueurs doivent composer. Constituant un support au jugement émis par l'entraîneur, ces mesures objectivées viennent confirmer ou dévaluer la performance du joueur. Ce processus de rationalisation peut conduire à des contradictions et déboucher sur des formes de résistance de la part des joueurs qui se sentent injustement évalués.

2. Une adhésion entre soumission et résistance

Au-delà d'être en mesure de perpétuellement gagner la confiance des entraîneurs, le maintien des joueurs en LN dépend également de leur capacité à garder confiance dans le sens de leur engagement. Leur adhésion à l'*illusio* que le jeu vaut la peine d'être joué peut être mise à mal par le cadre de travail particulier imposé par la pratique. L'espace professionnel du hockey est marqué par des rapports de subordination exacerbés s'exprimant, dans les cas les plus extrêmes, par la mise en jeu du corps des travailleurs sportifs. Nous le verrons par la suite, cette socialisation à une forme poussée d'autoritarisme laisse des traces durables sur les individus.

Les clubs de LN, par l'intermédiaire des entraîneurs, créent les conditions d'une « déshabitude » (Berger, Luckmann, 2006, p. 144), à l'instar du fonctionnement observé dans l'institution policière (Gourisse, 2008) ou

militaire (Grojean, Kaya, 2012). Ces modalités d'encadrement visent une altération des habitus par l'imposition d'un nouveau rôle et par une mise à distance des dispositions et des appartenances culturelles précédentes. Pour les joueurs, ce processus se réalise au profit d'une incorporation de la culture du hockey valorisant des hommes forts et virils mais, dans le même temps, dociles et capables de respecter les consignes.

Or, ce processus de soumission ne se déroule pas sans accrocs. La forte violence physique et symbolique présente dans les rapports de travail de l'espace professionnel du hockey donne lieu à des processus de résistance, dont l'intensité dépend du niveau d'adhésion des acteurs. Ces formes de révolte peuvent reposer sur des appuis externes : d'une part, le marché offre aux joueurs la possibilité d'une mobilité horizontale ou verticale; d'autre part, l'auditoire, composé du public et des médias mais aussi des coéquipiers, peut, dans certaines configurations, faire office de contre-pouvoir.

Les processus de résistance semblent en outre modulés par les dispositions des joueurs. Ces dernières sont elles-mêmes façonnées par leur position actuelle dans l'espace sportif et extra-sportif, et plus largement par leurs expériences passées. Cette réception différenciée des formes d'autorité a été observée dans l'institution militaire (Grojean, Kaya, 2012) et dans le discours des individus soumis à des formes de torture qui «*font apparaître un sens donné à l'épreuve différent selon le capital politique des individus*» (Dorronsoro, Grojean, Hersant, 2008, p. 5). Même si les forces coercitives ne sont évidemment pas comparables à celles rencontrées dans l'espace du hockey, le phénomène y trouve néanmoins un écho. Questionner ces rapports de travail particuliers ainsi que leur négociation permet de mieux cerner les ressorts du maintien en LN.

Des rapports de travail violents et des rapports de domination

Les témoignages des joueurs démontrent la dureté du marché du hockey, avec des pratiques aux limites du cadre légal sportif, voire parfois contraires au Droit du travail suisse. Bien qu'il existe des nuances, on découvre un business plutôt froid et pragmatique, où les joueurs sont souvent considérés comme des marchandises :

*Il m'a échangé en pleine saison! Au niveau de la loi, t'as pas le droit!
Un contrat de travail, tu peux pas le passer d'une entreprise à l'autre.
On n'est pas dans un circuit fermé où les entreprises collaborent entre*

*elles. Mais il me fait: « C'est ou tu vas là-bas ou tu viens à tous les entraînements mais tu joues pas... ». Le lendemain, j'me pointe à l'entraînement et ils avaient déjà enlevé mon nom de ma place... si tu veux, pour le contrat je devais être là mais sans être là. Et là, j'ai réalisé que je pouvais plus jouer à *** [LNA], parce que ma licence était loin, il n'y avait plus de transfert possible. Et j'avais envie de jouer, bordel! Donc j'ai dû dégager mon appartement dans les deux jours... J'avais ma voiture avec tous mes cartons dedans. (Camille – élites, études, seul)*

*L'entraîneur me convoque dans son bureau et il me dit: « Écoute, on a signé pour trois ans avec ***, tu vas plus jouer un match... ». Je pouvais plus m'entraîner avec l'équipe. Donc l'équipe avec laquelle j'avais joué et vécu jour et nuit pendant trois ans... Dans le vestiaire, il avait réduit ma place de deux tiers! D'août à novembre, c'était comme ça, on ne se parlait plus. Tous les jours, il me convoquait dans son bureau, c'était la guerre. L'équipe s'entraînait, et moi, je m'entraînais seul après, je devais m'entraîner par rapport au contrat... Fin août le salaire tombe, fin septembre le salaire tombe... Des fois, j'avais peur qu'il me foute une baffé! Par contre, je devais faire tous les déplacements... je devais prendre le bus et ensuite j'allais bouffer des saucisses dans les gradins! (Brice – élite, études, famille)*

Les rapports de travail dans le hockey sur glace se caractérisent par une forte violence physique et symbolique opposant des acteurs engagés dans une relation asymétrique⁵⁸, présente en particulier dans celle qui unit joueurs et entraîneurs. Les entraîneurs ont souvent été qualifiés par les joueurs de personnages « durs », « autoritaires », voire parfois « tyranniques ». La culture du hockey est imprégnée d'un management *top-down* exacerbé, qui requiert des joueurs, s'ils entendent se maintenir et faire carrière en LN, qu'ils l'acceptent et s'y soumettent. La relation verticale unissant l'entraîneur et le joueur serait d'ailleurs l'une des caractéristiques fortes de la construction des équipes de garçons fondée sur des normes masculines (Messner, Sabo, 1990). Ce processus de soumission à l'entraîneur ne semble toutefois pas vain. Plusieurs études dans le domaine de la psychologie sociale ont montré qu'une attitude permissive de l'entraîneur est perçue négativement par les athlètes

⁵⁸ Il est préférable de parler de relation asymétrique plutôt qu'en termes de dominants (entraîneurs) et dominés (joueurs). Bien sûr, les entraîneurs ont une forme de pouvoir sur les joueurs, mais leur position au sein des organisations est également fragile et précaire, sans doute davantage que celle des joueurs.

(Vanden, Van Mele, Wylleman, Durand, 1994) ou que le comportement dominateur d'un entraîneur associé à une soumission de l'athlète favorise une relation structurée ainsi que la performance sportive (Jowett, 2005). Cette configuration efficiente a trouvé place à maintes reprises dans l'expérience des joueurs interviewés, même si sa mise en place requiert des ajustements parfois difficiles :

Avec lui, ça a été la situation la plus bizarre dans la gestion de l'être humain, jusqu'où tu peux être poussé en tant qu'être humain. Il parlait sur les relations privées, sur ta famille... Sur la glace, partout, tout le temps. Tu sentais que t'avais une épée de Damoclès au-dessus de ta tronche! Une fois, j'ai failli lui péter la gueule! Mais... ça a été un électrochoc, il m'a tellement secoué que ça m'a fait changer de mentalité et je suis devenu meilleur. C'est peut-être lui qui a su exploiter le plus mon potentiel, avec mes qualités et mes défauts. C'est comme s'il te pressait pour avoir jusqu'à la dernière goutte. Que t'en puisses plus. Un malade, j'te jure! Mais après, je l'ai regretté... (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Avec lui, c'était des manipulations psychologiques incroyables. C'est un immense acteur de cinéma, tu sais jamais si c'est vrai ou pas. Tu sais pas vraiment ce qu'il pense, et tu vas pas essayer d'aller jusqu'au bout pour le découvrir. Parce que t'as peur de lui! S'il te prend à part ou même devant tout le monde et qu'il t'engueule... tu fais au pantalon. Le type, il est impressionnant et il est fou. Toute l'équipe était pas d'accord avec son système de jeu, il arrivait du Canada avec un système qu'on n'avait jamais vu et on pensait pas qu'on pouvait réussir avec son système de merde. On avait envoyé le capitaine, qui est quand même quelqu'un, dans son vestiaire. Il a fait deux secondes, il est ressorti et il a dit: « On joue comme il veut... S'il vous plaît! » Deux semaines plus tard, il insultait le bad boy de l'équipe, c'était un tueur, il faisait 2 mètres, c'était un type hyper respecté... Il l'a insulté, « Look at me in the eyes quand je t'insulte! » Il était la tête en bas, il osait pas le regarder... Pour avoir discuté avec les femmes de certains joueurs, elles me disaient: « Mon mari, il rentre tous les soirs en pleurant à la maison, il voulait arrêter le hockey, il voulait plus en entendre parler... » Mais au final, son système c'était hyper productif, on était incroyables. Il savait qui il pouvait insulter pour qu'il y ait toute l'équipe qui ait une réaction, sans que le joueur qu'il a insulté soit moins fort. C'est le meilleur entraîneur que j'ai eu. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Au-delà des effets positifs sur la performance, les expériences vécues par ces joueurs font écho aux « techniques de mortification » et de « mise en conformité » observées par Olivier Grojean et Sümül Kaya (2012) dans des institutions totales comme l'armée. Ce processus de soumission est cantonné à un espace de pratique particulier et dépend d'une forte adhésion à ce dernier. Les dispositions à se soumettre à l'autorité semblent en effet fonctionner différemment dans l'espace du hockey, comparé à d'autres espaces professionnels où l'adhésion est moins marquée :

Quand j'ai bossé à la Poste, il y avait des gens engagés pour te surveiller! Alors que tu savais très bien ce que tu avais à faire! T'avais bien fait ton travail, mais le mec derrière toi, il venait t'engueuler parce que t'avais pas été faire le travail là-bas! Alors que c'était pas à toi de le faire! C'était incroyable! J'ai bossé deux mois et j'ai arrêté, je pouvais pas bosser avec un mec qui te dit en permanence quoi faire et comment le faire! (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Pas vraiment enclin à se soumettre à l'autorité au sein d'un espace professionnel dans lequel son engagement est faible, le joueur semble cependant supporter cette injonction dans l'espace du hockey :

J'me suis fait engueuler jour et nuit pendant vingt ans... L'entraîneur est toujours sur ton dos. J'ai fait sept fois la finale de LNB, mais j'ai jamais eu un entraîneur content. On était vice-champion suisse avec une équipe moyenne et à la fin, ils étaient quand même pas contents. On se fait insulter jour et nuit, on te fait comprendre qu'on fait jamais assez, qu'on est tous des privilégiés, des enfants gâtés, c'est que ça. Alors c'est difficile, mais en même temps, tu fais c'que t'aimes. (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Ses derniers mots en disent long sur son adhésion, qui a dû être suffisamment robuste pour supporter pendant une vingtaine de saisons ces excès de surveillance et d'autorité, alors qu'il n'a tenu que deux mois dans son emploi à la Poste. Sa docilité dans l'espace du hockey apparaît avec d'autant plus de contraste au regard de l'éducation plutôt libérale qu'il a reçue : « *Mes parents ont toujours été cool, ils ne m'ont pas embêté avec l'école, avec les horaires, avec quoi que ce soit, c'était assez permissif.* » À l'instar des *Portraits sociologiques* réalisés par Bernard Lahire (2002) pour démontrer la complexité dispositionnelle des individus, ce cas illustre l'influence des contextes sur l'activation des dispositions. Il ne semble donc pas y avoir de disposition générique à se soumettre à l'autorité, mais

bien des configurations qui favorisent ce processus. La forte adhésion de ce joueur à l'*illusio* du hockey – au sens où le fondement de l'engagement sportif n'est guère remis en question – lui permet d'endurer des conduites critiquables, qui semblent néanmoins courantes et instituées, mais qu'il ne tolère pas dans d'autres espaces professionnels.

Des processus de résistance modulés par la position occupée dans l'espace du hockey

Malgré une emprise forte des entraîneurs et des organisations, les joueurs qui se maintiennent ne sont pas totalement dominés ou démunis dans toutes les situations. Les données suggèrent toutefois que la capacité du joueur à entrer dans un rapport de force avec l'entraîneur dépend très largement de la position qu'il occupe au sein de l'économie globale de l'organisation : un statut plus en vue offre une marge de manœuvre plus importante qu'un statut plus précaire n'autorise pas, en tous les cas pas de manière individuelle. Une action collective peut en revanche avoir gain de cause et renverser le rapport de force au sein de l'organisation :

Ça n'allait pas avec l'entraîneur, surtout avec moi mais, par chance, aussi avec le reste de l'équipe. Le lundi à l'entraînement, le capitaine me dit : « On va faire une votation pour savoir qui veut le garder ou pas ». On était dix-neuf, il y a eu dix-sept qui voulaient le foutre dehors, une abstention et un qui était pour le garder. Alors j'ai bien rigolé ! Il s'est fait congédier de suite ! (Adrien – précaire, partiel, seul)

Des fois, il ne me laissait pas m'entraîner ! Le courant ne passait pas du tout avec lui... Au bout de deux semaines, il fait une réunion dans son bureau avec ses cinq joueurs de confiance. J'étais face à lui, les cinq étaient derrière moi. Il regarde les cinq et il leur fait : « J'vous mets en situation, on est au 7^e match de playoff, je vous mets avec lui sur la glace, vous y allez ? » Il s'attendait à ce que tout le monde dise non. Et tous les joueurs m'ont soutenu. Il me fait : « Bon, va t'équiper ! » (Carlos – précaire, partiel, couple)

Un collectif de joueurs, surtout utile et salubre pour les *Précaires*, peut constituer un contre-pouvoir et remettre en question l'ordre établi ou l'entreprise de dévalorisation et d'exclusion d'un joueur. « Lorsque quelqu'un enfreint volontairement ou non l'une des règles de l'étiquette,

on peut voir les autres personnes se mobiliser afin de restaurer l'ordre cérémoniel, un peu comme ils le feraient pour toute autre transgression» (Goffman, 1974, p. 102). L'évaluation de l'entraîneur est ainsi recadrée par un auditoire composé de ses «*joueurs de confiance*», qu'il a lui-même convoqués et qu'il serait délicat de désavouer.

Si la position ou l'autorité d'un entraîneur peut être fragilisée par un processus collectif de résistance, elle peut l'être également par l'entremise d'un seul joueur, dont le statut – c'est-à-dire le capital sportif – suffit à peser sur l'ordre établi des interactions :

*Quand je suis arrivé de *** [LNA], j'étais quand même un joueur qui en impose, j'étais aussi en équipe nationale... Alors c'est clair que l'entraîneur impose sa direction, son système, son autorité aussi, mais toi tu as quand même beaucoup plus de libertés que certains. (Arthur – élite, sans occup., famille)*

Je ne me suis pas entendu avec tous les entraîneurs mais finalement, vu que j'étais assez bon, ils étaient obligés de me faire jouer. Parfois, j'ai pu même me permettre certains écarts... [rires] Donc j'ai pas eu de gros problèmes parce que pour la LNB, si tu veux, j'étais toujours dans les meilleurs, alors ils avaient pas trop le choix... (Bruno – confirmé, partiel, seul)

Dans certaines configurations, comme c'est le cas avec Bruno, le capital sportif peut produire des effets au-delà du cadre strict de la pratique. L'auditoire peut s'étendre au-delà de l'organisation, à sa périphérie directe – en touchant plus largement le public et les médias –, et contribuer à réduire encore la marge de manœuvre de l'entraîneur :

*J'étais connu parce que déjà j'étais un des seuls formés au club et qui venait du coin. Tout le monde me connaissait. Les journalistes venaient chaque fois vers moi. En plus ***, ça a toujours été une ville de hockey. C'était pas la démesure non plus, mais mon statut était agréable. J'étais plus connu à *** [LNB] qu'un type qui a fait peut-être toute sa carrière à Berne [LNA]. (Bruno)*

L'entraîneur doit lui aussi s'adapter et composer son rôle au sein d'une configuration organisationnelle mais aussi locale. Conscient du pouvoir détenu par certains joueurs, il doit parfois s'accommoder d'une marge de manœuvre plus réduite, notamment lorsqu'il s'agit d'imposer son autorité.

Des processus de résistance modulés par la position occupée hors de l'espace du hockey

Le rapport à l'autorité peut également être davantage remis en question lorsque l'engagement sportif n'est pas ou plus exclusif. D'autres systèmes de valeurs peuvent entrer en concurrence avec les normes du milieu et soumettre l'individu «à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires» (Lahire, 1998, p. 35). On peut alors observer des ruptures dans les processus d'adhésion des joueurs provoquées par des engagements parallèles forts qui contribuent à réduire l'intensité de leur attachement à l'espace du hockey. L'étape de la carrière est aussi déterminante. Le fait d'être plutôt à l'issue de cette dernière favorise un processus de distanciation :

Dès le début de cette saison, j'suis relâché parce que je suis à l'uni et que j'ai réussi ma première année... Au moment où je décide de reprendre mes études, mon avenir se détourne progressivement du hockey. C'est amusant mais j pense qu'il ne se détourne pas vraiment... parce qu'il ne l'a jamais été en réalité. Mais là, c'est le déclic, en fait. Déjà parce que l'entraîneur est un immense connard! Un de plus! Un cinglé! [rires] Il se cachait derrière les buissons pendant les échauffements d'avant match! Pour voir si on courait! [rires] Non, des sales moments, un malade! Le premier jour, on a fait un circuit de fitness, on a enchaîné avec un 15 km plus un entraînement sur la glace l'après-midi, enfin... En fait, c'est un déclic. Là, j'ai senti que j'allais bientôt dire «stop». (Baptiste – précaire, études, maison)

Je fais les meilleurs playoffs de ma vie. Mais en fait, le truc, c'est que l'entraîneur me tapait sur les nerfs depuis longtemps parce que, très souvent, tu te fais traiter comme un gamin, même si ça fait déjà longtemps que tu es dans le circuit. Et si t'es «que» hockeyeur, à la limite... peut-être que tu vis dans cette bulle où on te traite mal, où ça marche qu'au bâton-carotte... et tu l'acceptes parce que c'est ton monde. Sauf que moi j'étais aussi dans l'autre monde, dans le vrai, à côté je fais ma thèse, j'avais vingt-huit ans, j'étais sur le point d'avoir une famille, j'étais plus du tout un gamin... Et là, ce comportement d'entraîneur typique de LNA qui fait son tyran, qui fait chier tout le monde, comme si on était des gamins de cinq ans, j'en pouvais plus. Ce qui fait que, quand il a commencé à me laisser poireauter à la fin de la dernière saison, là je me suis révolté! (Célien – confirmé, études, couple)

La naissance de ce processus de résistance prend racine dans la trop grande dissonance existant entre les normes de l'espace du hockey et celles d'autres espaces de socialisation où les joueurs sont engagés. Cette multipositionnalité peut être génératrice de tensions lorsque les individus perdent «*l'aptitude à circuler entre les champs et à exister sous une multiplicité de rapports différents*» (Boltanski, 1973, p. 15) ou lorsque la «*distance au rôle*» (Goffman, 1973) – comme moyen de se rappeler qu'on n'existe pas seulement sous le rapport défini par la position occupée momentanément, mais également sous d'autres rapports – n'est plus suffisante. Dans cette configuration, un engagement non exclusif dans le hockey favorise une plus grande réflexivité par rapport à l'engagement sportif et les pratiques qu'il impose.

Ainsi, la forte violence symbolique imposée par le marché du hockey permet de mettre en lumière les processus qui conduisent les joueurs à se soumettre ou à résister. Chaque joueur est équipé d'un statut – exprimé de manière synchronique (positionnement) comme diachronique (étape de la carrière) – et de dispositions issues d'expériences passées qui s'actualisent ou se développent durant les différentes phases de la carrière. Au-delà de compétences physiques et techniques indispensables, le maintien en LN se joue dans les interactions et au travers de configurations sociales spécifiques.

Les joueurs dont l'espace des possibles se structure majoritairement autour du hockey ont moins tendance à remettre en question les fondements de leur adhésion, quand les joueurs engagés dans d'autres espaces sont plus réflexifs. De même, le joueur en début de carrière s'oppose moins à l'autorité et se soumet plus volontiers aux injonctions du milieu, alors qu'il est davantage critique en fin de carrière. Cette prise de distance avec la *doxa* du milieu s'exprime dans un processus de désenchantement qui traduit lui-même une certaine forme d'usure face à la violence des rapports de travail, mais également une usure du corps qu'il s'agit de questionner.

Une mise en jeu du corps et de la santé

Parallèlement à la forte violence symbolique observée dans les rapports et les conditions de travail des hockeyeurs, la mise en jeu du corps imposée par l'activité sportive exprime une violence d'une

nature plus tangible, plus physique. Cet engagement corporel qui, poussé à l'extrême, est synonyme d'une soumission quasi totale, est un indicateur précieux des processus d'adhésion déterminants du maintien ou non des joueurs en LN.

Les activités sportives professionnelles ne sont pas les seules à mettre le « corps au travail », mais elles se distinguent par l'intensité de sa mobilisation, ce qui a d'ailleurs pour corollaire des carrières caractérisées par leur durée relativement courte : en moyenne les hockeyeurs de LN cessent de l'être peu après trente ans⁵⁹, bien qu'exceptionnellement certains atteignent désormais quarante ans. L'engagement marqué du corps, caractéristique des sports de contact ou de collision auxquels le hockey sur glace appartient, n'est pas sans conséquence sur la santé des pratiquants. Le football et le hockey apparaissent d'ailleurs aux deux premiers rangs de l'accidentologie des blessures sportives en Suisse⁶⁰.

Devenir une « machine » insensible : la normalisation des blessures et de la douleur

Au fil des cohortes, l'intensité croissante observée dans les rencontres, qui fait écho au processus généralisé d'« *intensification du travail* » (Gollac, Volkoff, 2006), se traduit dans les données sur les blessures des joueurs. D'une part, ces dernières révèlent un accroissement du nombre de joueurs qui ont connu, avant vingt-cinq ans, au moins une blessure conséquente – c'est-à-dire les ayant mis sur la touche au moins la moitié d'un championnat (trois mois) –, et d'autre part, une augmentation de la durée moyenne du temps d'arrêt engendré (tableau 4.3).

⁵⁹ La statistique ne tient pas compte des *Recalés*, qui ne se maintiennent en moyenne pas plus de deux saisons au sein de la LN. Sans les *Recalés*, la moyenne est de 30,8 ans, et avec de 26,5 ans. Les variations de l'âge de sortie observées – les *Précaires* sortent en moyenne à 27 ans – permettent pourtant de se demander si le corps est l'unique barrière au maintien, ou s'il n'y aurait pas également une forme d'usure de l'espace sportif.

⁶⁰ Le hockey sur glace (1,43 blessure/1 000 h de pratique) est devancé par le football (1,8 blessure) (bfu-report 64, 2010).

Tableau 4.3: Taux de joueurs blessés au moins trois mois avant vingt-cinq ans et durée moyenne du temps d'arrêt

	Au moins 1 blessure > 3 mois			Total	
1963-72 (A)	26,4 %	32	4,3 mois	100,0 %	121
1973-82 (B)	35,9 %	51	4,9 mois	100,0 %	142
1983-92 (C)	44,3 %	98	6,0 mois	100,0 %	221
Total	37,4 %	181	5,1 mois	100,0 %	484

Les blessures aux membres inférieurs et supérieurs sont courantes dans la pratique, mais les blessures à la tête sont les plus fréquentes, avec notamment les commotions cérébrales qui occupent le centre du débat⁶¹. Bien que le phénomène ne soit pas nouveau, ce fléau n'a pourtant attiré l'attention des médias, puis de la Ligue suisse de Hockey, que vers la fin des années 2000.

Les *Aînés* ont été relativement épargnés par ce phénomène même s'ils portent sur lui un regard songeur. Cette thématique a d'ailleurs été évoquée spontanément, et à plusieurs reprises, lors d'une question plus générale portant sur les évolutions marquantes du hockey :

Ce qui me frappe, c'est le nombre de commotions, que les joueurs doivent maintenant partir aux États-Unis pour se soigner, c'est impressionnant. De voir le nombre de jeunes qui doivent se mettre dans le noir pour récupérer. Ça, à mon époque, il n'y avait pas. Avant les grands et gros joueurs n'étaient pas aussi rapides. Maintenant ils sont grands et mobiles. La façon de s'entraîner, la façon de se nourrir... Les clubs sont devenus plus professionnels, ils arrivent à développer des jeunes qui sont vraiment des machines. Ça explique certainement pourquoi il y a plus de commotions... (Arthur – élite, sans occup., famille)

⁶¹ Dans un article consacré au protocole de retour au jeu après une commotion cérébrale, leur taux de survenue a augmenté de 269 % pour le hockey sur glace aux États-Unis entre 1990 et 1999 (Mona, Bouziane, 2008). Et cette croissance ne s'arrête pas là, puisque les statistiques de l'IIHF révèlent ensuite que le nombre de commotions a doublé entre 1998 et 2005.

Les études comparatives menées sur le profil physiologique des hockeyeurs professionnels confirment l'impression des joueurs. Au fil du temps, les joueurs ont gagné en masse corporelle, en force ainsi qu'en capacité d'endurance⁶². Ce constat fait écho à la question de la «*transformation matérielle des corps*» et renvoie à «*la façon dont le social détermine les possibles corporels*» (Schotté, 2016, p. 204). Le capital corporel, souvent associé uniquement et naïvement à la nature, est influencé par le social et plus précisément par l'état des techniques de préparation physique à une période donnée :

Maintenant dans le championnat, t'as que des grands gaillards musclés, des machines, quoi ! À l'époque... tu voyais des mecs à torse nu, t'aurais jamais dit qu'ils faisaient du sport ! Maintenant ça n'existe plus ! Non, ça a bien changé... (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Au fil du temps, les entraînements sont devenus différents. On avait un entraîneur physique c'était un ex-bodybuilder. C'était tout pour la masse. On devenait des machines. On faisait moins d'endurance pure mais plus des sprints. Alors tu gardes plus la musculature mais aussi ta vitesse. On était plus puissants. Franchement, c'était bien et aussi mentalement, c'est un plus parce que tu te sens fort, t'as l'impression qui ne peut rien t'arriver. T'as l'impression que t'es une machine ! (Basile – élite, sans occup., famille)

L'association récurrente du hockeyeur à une «*machine*» fait penser, au premier abord, à un code de langage issu de la *doxa*. Or, sa mobilisation n'est sans doute pas totalement neutre. Le qualificatif renvoie épistémologiquement à un exécutant insensible soumis aux ordres d'un décideur. La préparation du corps à l'affrontement par les organisations, qui donne aussi un sentiment de toute-puissance au joueur, peut le conduire progressivement à banaliser les dommages collatéraux de la pratique. Si les représentations exogènes associent le hockey sur glace à une pratique violente et dangereuse, les *insiders* ont plutôt tendance à «*euphémiser*» ses conséquences néfastes et

⁶² L'étude de David Montgomery (2006) compare notamment l'évolution des données physiologiques des hockeyeurs ayant évolué aux Canadiens de Montréal (NHL) entre 1980 et 2000. La force et la masse corporelle augmentent significativement durant toute la période, la $VO_{2\max}$ (capacité d'endurance) surtout entre 1980 et 1990.

à normaliser les conduites à risque en acceptant de jouer selon « *les règles du jeu* »⁶³ :

T'y penses pas consciemment. C'est un sport de contact qui peut être rude parfois, tu encours des blessures plus ou moins grosses. Mais on est obligé d'accepter la douleur ou qu'on puisse être blessé et que notre carrière s'arrête là, ça fait partie du jeu.
(Bernard – précaire, sans occup., seul)

Souvent recherché par les joueurs pour prendre part au jeu, cet état de non-conscience illustre, avec la mise en jeu de leur capital corporel, leur degré d'adhésion. Ces pratiques apparaissent, au même titre que la gestion autoritaire de l'entraîneur, comme des normes dominantes de la culture du hockey et, plus largement, des sports collectifs professionnels (Young, 2004) :

*J'ai joué la plupart de ma carrière dans des clubs qui luttait pour faire les playoffs, donc dans des équipes moyennes en LNA. Il fallait toujours lutter... et donc quand t'es blessé, tu joues quand même. La moitié de mes matchs je les ai joués blessé. C'était dur parce que j'ai eu des problèmes d'adducteur récurrents, je jouais avec un tape [bandage qui limite l'amplitude de mouvement], avec des piqûres... J pense qu'à ***[LNA], j'ai eu une ou deux bonnes saisons et le reste, j'ai joué blessé, tout le temps... J'ai toujours joué au mieux à 80%. Ouais, c'était dur... (Barthélémy – confirmé, études, famille)*

Jouer blessé, et accepter la douleur associée, permet de montrer la force de son adhésion « corps et âme »⁶⁴ et rappelle que l'espace du hockey demeure un fief de la virilité. Ces formes poussées d'engagement corporel, quasi sacrificielles, renvoient à une « soumission totale » puisque l'athlète donne davantage que sa force de travail en engageant également une partie de sa santé, une part de lui. « *Si une telle situation*

⁶³ Le documentaire de Pierre Morath et de Nicholas Peart, *Les règles du jeu* (2005), réalisé en immersion dans un club suisse de LNA, illustre la valorisation de la capacité d'être « dur au mal » des hockeyeurs ; on y voit un des protagonistes constamment repousser l'arrêt de sa saison malgré ses diverses blessures.

⁶⁴ Cette dévotion n'est pas propre au hockey sur glace, mais a été identifiée dans des pratiques proches – c'est-à-dire des sports collectifs de contact ou de collision –, comme le football (Rasera, 2012a ; Bertrand, 2008 ; Roderick, 2000), le football américain (Waddington, Roderick, 1996) ou le rugby (Fenton, Pitter, 2010 ; Howe, 2001), mais aussi dans des pratiques en apparence plus éloignées, comme la danse (Sorignet, 2004b, Lailier, 2011a) ou la gymnastique (Papin, 2007).

de travail peut persister c'est qu'elle n'apparaît jamais pour ce qu'elle est auprès de ceux qui en subissent les conséquences. Vécue sur le mode de la passion, la réalité objective de ce marché est déniée par ceux-là même qui la subissent» (Fleurbaey, Schotté, 2008, p. 51). Cette soumission du corps est intériorisée – pour ne pas dire incorporée – et relayée dans les discours dominants de la *doxa*. Elle est d'ailleurs souvent rappelée et encouragée de manière explicite par l'entraîneur. Cette situation rappelle la violence physique et symbolique des rapports de travail qui ont cours dans le hockey sur glace :

Un des juniors qui s'entraînait avec nous arrive vers l'entraîneur, il avait mal à une cheville, moi je faisais du vélo tranquille dans la salle de force et le gamin va vers l'entraîneur et il lui dit: «J'ai pris un shoot dans la cheville», il enlève sa godasse... Putain, sa cheville était énorme! Et l'entraîneur le regarde: «Ça fait mal?», «Oui, oui, très mal», «Ouais, c'est très enflé...» L'entraîneur regarde sa montre: «Dans un quart d'heure, t'es sur la glace!!!» (Alexandre – élite, sans occup., famille)

J'ai eu le ligament de l'épaule, j'en avais pour six semaines minimum. Mais après quatre semaines, je rejouais... J'ai été poussé à revenir plus tôt. Comme je pouvais pas employer l'épaule, j'allais toujours patiner, faire mes «start and stop». Et ça a été une pute parce qu'en plus d'être blessé, j'étais malade. Je vais chez le médecin qui me dit: «Non, faut pas jouer...», mais l'entraîneur: «Écoute, j'ai besoin de toi... même si t'es pas à 100%...» et quand l'entraîneur te dit ça... Et ça n'a pas manqué, j'me suis fait démonter, c'est clair que c'était trop vite. J'avais mis du tape, mais bon... deux mois out! Après la première blessure, il me demandait tout le temps comment ça allait, mais depuis ce jour-là, il m'insultait, c'était tout de ma faute... mais putain, c'était pas ma faute! Déjà que tu m'fais jouer en étant grippé et blessé! Mais depuis ce jour-là, fini! Il m'a plus jamais demandé comment ça allait ou quand est-ce que je pouvais revenir... T'es pas con, tu passes d'un statut privilégié... à rien. Vraiment à rien. (Achille – élite, sans occup., couple)

Dans un espace professionnel où le corps est le principal outil de travail, les sportifs qui ne peuvent pas pratiquer sont stigmatisés (Roderick et al., 2000), voire ignorés. Cette violence symbolique de l'exclusion rappelle que le sport de haut niveau reste une pratique d'hommes forts et valides (Bodin, Debarbieux, 2001).

Dans l'économie globale du championnat, aligner un joueur blessé se révèle souvent contre-productif, puisque les organisations s'exposent fortement, et pour une période plus longue, à la privation de ses services. Ce management plus rationnel des ressources n'apparaît paradoxalement pas si répandu. Son application semble en outre dépendre à chaque fois des propriétés qui structurent la configuration organisationnelle dans laquelle l'entraîneur doit prendre ses décisions, telles que la profondeur de l'effectif dont il dispose ou le degré de pression de résultats à court terme auquel il est soumis. Un des obstacles à ce processus de gestion rationnelle du capital corporel réside également dans la dissimulation par certains joueurs des maux dont ils souffrent :

Quand tu reçois un coup ou que t'es un peu blessé, tu vas pas forcément le dire... Déjà parce que ça se fait pas de pleurnicher... mais surtout parce que, vis-à-vis de l'entraîneur, tu dois être à 100% et pas montrer de faiblesses. (Bernard – précaire, sans occup., seul)

Si la culture du hockey pèse dans les interactions, la position précarisée de certains joueurs renforce le sentiment de devoir toujours être apte à jouer. Le même phénomène a d'ailleurs été mis en évidence dans le processus de professionnalisation du rugby au cours duquel « *les joueurs semblent avoir été encouragés à taire leur douleur quand leur position dans l'équipe était menacée* » (Howe, 2001, p. 295, traduit de l'anglais). Cette quasi-absence de gestion à long terme pourrait ainsi être produite par les joueurs eux-mêmes, qui, en masquant partiellement leur état de santé, s'exposent ensuite à des blessures plus importantes. De surcroît, le corps médical reconstruit aussi son rapport à la santé en fonction des normes compétitives (Rasera, 2012a; Viaud, 2009). Les différents acteurs de la santé impliqués sont en tension autour de l'intériorisation des motivations des athlètes et celles des organisations, en particulier sur leur contribution à la production d'une performance à plus ou moins long terme (Scott, 2010). Dans les faits, « *le pouvoir médical se trouve lui aussi relativement assujéti à l'ordre dirigeant. Ses capacités d'intervention pour limiter les effets négatifs du travail intensif sont de fait assez réduites* » (Fleuriel, Schotté, 2008, p. 83). Dans ces conditions, la gestion à long terme du capital corporel des joueurs est compromise.

La blessure comme baromètre de l'adhésion

Blessures et douleur sont donc une composante inhérente des carrières sportives. Rares sont ceux qui sont épargnés – tous les joueurs interviewés ont été confrontés à des périodes de blessure plus ou moins durables –, et les injonctions liées à la culture professionnelle du hockey n'incitent pas vraiment à la retenue mais plutôt à un engagement physique prononcé (Robidoux, 2001). Il demeure néanmoins que les violences physiques subies par les hockeyeurs, bien que normalisées dans les discours issus de la *doxa* dominante, restent des atteintes fortes à leur intégrité. À ce titre, le rapport aux blessures est un bon indicateur pour illustrer le degré d'adhésion, voire de conversion des joueurs :

Quand j'me suis blessé, j'avais vingt-six ans. Mais franchement, j'imaginai pas autrement que recommencer! J'étais à bloc! Pour moi, c'était presque comme si de rien n'était. J'me suis dit: «Je fais six mois sans rien faire, et après c'est reparti comme en 40!» Pas une seconde, j'ai envisagé un autre scénario... D'ailleurs durant cette période, je trépisais, je venais fou de pas pouvoir jouer! (Alain – précaire, partiel, couple)

J'ai souvent été blessé, mais tu te dis pas que tu vas arrêter, non... Parce qu'en fait, jouer blessé, t'as un peu fait ça tout le temps [sourire]. Non, c'est ta vie, hein! C'est ta passion, tu veux trouver une solution. Ça te fait chier, mais tu te dis toujours: «C'est quoi, les solutions?» Donc tu trouves des solutions pour jouer à tout prix. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Si ces coups d'arrêt ne nuisent pas forcément au maintien en LN ou n'altèrent pas la confiance dans le sens de leur engagement, ils semblent même pouvoir le renforcer. La perception négative d'une mise à l'écart alimente l'adhésion et tout se passe comme si la blessure rendait d'autant plus appréciable l'aptitude à jouer momentanément perdue. Les sociologues traitant de la question du corps et de ses représentations – tel David Le Breton (2010) écrivant dans son ouvrage sur les *Expériences de la douleur* qu'elle est «la rançon de la dimension corporelle de l'existence» ou Claire Marin (2008) pour qui «la souffrance, dans son mode impératif, intensifierait la vie» – montrent bien comment les événements mettant à l'épreuve les corps des individus contribuent à le rendre éminemment présent et à redéfinir la perception des moments où il est épargné. Le cas de Colin (encadré 4.1) est particulièrement illustratif de la manière dont blessures et adhésion se répondent mutuellement.

ENCADRÉ 4.1

J'me suis mis encore plus de pression : « Il faut que je travaille plus dur parce que je commence en LNA, je dois prendre du poids, de la masse. » J'en ai fait encore plus... Le docteur m'a d'ailleurs dit, quand il a ouvert le genou, qu'il était dans un sale état. J'peux pas dire si c'est parce que j'en ai trop fait plus jeune que j'ai eu toutes ces blessures, mais... C'est plutôt ma façon de fonctionner qui a fait que je suis resté longtemps blessé. Bon, après mon caractère a aussi fait que je joue encore au hockey... c'est un peu à double tranchant.

Donc là tu connais une première blessure...

Je sais pas si on m'a mal opéré, si le coach a voulu que je joue plus vite... parce qu'après trois semaines, je jouais alors qu'il aurait fallu six semaines. Après les matchs, mon genou était comme ça [très enflé]. Et pendant les trois mois qui ont suivi, à la place d'aller trouver un spécialiste, j'ai forcé, forcé... et j'me suis retrouvé avec un genou complètement foutu. J'ai été voir deux spécialistes qui m'ont dit que le hockey, c'était fini. Mais pour moi, c'était inenvisageable. Donc j'ai été voir un troisième spécialiste... Mon genou, il allait 5 cm à gauche, 5 cm à droite. Et lui il m'a fait cette opération, qui normalement se fait sur des gens qui ont soixante ans et de l'arthrose ! Tu scies le tibia-péroné et tu changes l'axe de la jambe. Du coup maintenant ma jambe droite, elle est normale et l'autre, elle est en X, de peut-être 5 °C. Pendant une année et demie, j'avais mon genou qui enflait donc je me disais que ça n'irait jamais... et après, ça a commencé à aller mieux.

Pourtant tu vas de nouveau être blessé...

J'avais encore mon contrat en LNA et ils m'ont dit : « On te prête en LNB » et comme ça allait bien à l'entraînement, j'ai dit : « Non, moi je veux jouer ici ». Et j'en ai de nouveau voulu trop, trop vite... et le genou n'a pas tenu. Donc là c'est de nouveau six mois de rééducation à m'entraîner comme un malade.

Tu reviens une nouvelle fois...

*Je reviens et je vais faire quelques matchs avec *** [LNA]. Je joue cinq matchs, et je joue super bien notamment contre *** [LNA], qui une semaine après m'appelle, et je signe avec eux deux ans. Et là mes problèmes d'adducteurs commencent... En plus, le physio m'avait dit : « Fais gaffe parce que ta jambe gauche opérée manque de force et de mobilité. » Et avec ce manque d'équilibre et ce changement d'axe, ça a commencé avec les adducteurs. Et à la place de me dire : « J'ai deux ans de contrat en LNA, je prends cette saison off, je me remets bien et j'suis prêt pour partir l'année prochaine... », j'ai forcé, forcé... J'ai encore moi-même trouvé un docteur, un*

vétérinaire [rises] qui m'a fait des piqûres de cortisone dans les adducteurs... et quand j'étais censé commencer à *** [LNA] l'année suivante, j'ai dû les appeler deux semaines avant : « Bon, on casse le contrat, c'est pas la peine... » J'avais été voir un docteur qui m'avait dit : « T'en as pour six-huit mois avec les adducteurs là... », j'aurais de toute façon pas passé les tests médicaux, je voulais pas aller là-bas faire le guignol. Surtout que ça avait déjà été assez dur à *** [LNA], loin de tout, avec ces blessures... Donc là c'était une bonne décision.

Tu n'as jamais pensé à arrêter ?

À un moment donné, je ne me voyais plus faire du hockey, j'me disais : « J'y arriverai jamais avec ma santé, c'est impossible ». Mais franchement l'envie revenait assez vite. (Colin – précaire, sans occup., colocation)

Comment expliquer la capacité de résilience de ce joueur ? Resté près de quatre ans blessé – il n'a participé durant cette période qu'à une trentaine de rencontres sur 250 possibles –, il refuse cependant catégoriquement tout arrêt prématuré de sa carrière. Si le joueur rattache son abnégation à un trait de caractère, c'est-à-dire plutôt à une dimension psychologique, il s'agit plutôt de s'intéresser à la fabrique de ses dispositions à se penser uniquement dans l'espace du hockey. Très précocement considéré comme un « talent », les relations entretenues avec son auditoire composé de dirigeants, entraîneurs, joueurs, agents, médias ou public lui renvoient principalement des échanges confirmatifs et le valorisent dans l'espace du hockey. Parallèlement à ces confirmations symboliques, son statut est également validé par l'institution, puisqu'il est sélectionné successivement et sans exception dans toutes les équipes nationales juniors – des « moins de quatorze ans » (U14) aux « moins de vingt ans » (U20). Ces confirmations alimentent un processus de conversion à la pratique, qui l'a d'ailleurs conduit à abandonner sa formation lorsque l'occasion d'entrer en LN s'est présentée : « J'ai toujours trop pensé au hockey. Pour moi cette formation n'avait aucune importance par rapport au hockey. » Durant cette étape déterminante, ses parents l'« ont toujours laissé faire comme [il] voulais[t] parce qu'ils ont vu qu'[il] était[t] tellement motivé, et que ça allait tellement bien dans le hockey ». L'absence de construction d'une vie en parallèle de la pratique, notamment à l'aide d'un projet professionnel alternatif – et illustrée également par les relations compliquées qu'il entretient avec ses copines (←p. 177) –, débouche sur une représentation de soi reposant quasi essentiellement sur l'activité

sportive. Cette configuration tend à expliquer le maintien quasi inébranlable de son adhésion et, de là, son maintien en LN.

En outre, son adhésion quasi orthodoxe à la pratique peut avoir une influence sur sa perception du risque et expliquer que, dans des moments de fragilité, il fasse appel aux services d'un «vétérinaire» ou que, plus largement, ses normes concernant la prise de compléments médicamenteux se déplacent :

*Je vois beaucoup de joueurs de hockey qui sont pas bien dans leur tête. Le nombre de gars qui bouffent des pilules, des somnifères à longueur de journée. Je connais des gars à *** [LNB] qui peuvent pas dormir sans somnifères. Ils boivent de l'alcool, ils prennent des somnifères. Et il y en a plus d'un. J'peux te dire que j'en ai bouffé des antidouleurs et pendant longtemps... J'vois des gars qui sont complètement accroc à ça. Tu vois «la belle vie», ouais, ben écoute, à vingt-six ans, t'as eu déjà quinze opérations comme moi, un genou à moitié foutu... On me dit qu'à quarante ans, j'aurai déjà quasiment sûr une prothèse... Euh... j'suis pas sûr que la vie, elle est si belle! Tu sais, on joue notre santé aussi, hein! (Colin – précaire, sans occup., colocation)*

Les normes en matière de santé de Colin évoluent au contact d'autres joueurs, eux-mêmes consommateurs de compléments pour soulager la douleur. Cette dynamique processuelle et interactionnelle – observée également dans le cyclisme (Brissonneau, Aubel, Ohl, 2008) ou dans le bodybuilding (Coquet, Ohl, Roussel, 2014) et qui renvoie à l'adhésion progressive des individus aux pratiques du milieu –, a pour effet une normalisation et une banalisation des conduites à risque (Young, 2004).

Dans des configurations particulières, ou lorsque les injonctions et les demandes dépassent certaines limites acceptables, des processus de résistance peuvent provenir des joueurs eux-mêmes. Ces événements débouchent sur une «séquence bifurcative qui modifie la manière dont le travail et la santé se façonnent mutuellement au fil des parcours» (Hélaridot, 2006, p. 81). Même si une série d'autres micro-événements les précède, ces processus émergent souvent à partir d'un événement déclencheur :

Je m'étais fait opérer du ménisque, et deux semaines après, tu joues, parce qu'on te le demande... Et là, t'es pas couvert par la direction, ni par l'entraîneur... Donc ça, j'ai pas accepté. Comme tes performances sont pas au top, tu te fais critiquer... Bien sûr, le public et la presse sont

pas au courant... mais en haut, ils doivent te couvrir. Et là, il y a un type de la direction qui avait dit dans la presse : «Arnaud X. ne mérite pas son salaire!» Donc ça, j'avais pas accepté! «OK, c'est comme ça! Du coup comme je suis blessé, j'arrête et je vais soigner mon genou». Et après cet épisode, c'était plus pareil... J'ai quitté mon club de cœur et à la fin de la saison, j'suis parti... (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Le puck est en l'air, j'le prends dans la main et l'étranger me casse la canne dans la main. J'ai le doigt qui s'est retourné et ça a pété l'articulation des deux côtés. Alors l'entraîneur me disait : «Tu coupes le doigt!» «Quoi!??? Non, moi je veux me faire opérer!» «T'amputes le doigt là et tu peux jouer...» Je lui ai dit : «Écoute, je suis pas au Canada, je gagne pas 5 millions par année... alors maintenant j'arrête de jouer!» (Bob – confirmé, sans occup., seul)

À l'instar des observations réalisées dans des institutions régaliennes, «une rupture de temporalité dans les activités réglées de l'institution peut par exemple conduire à une remise en question des rôles institués, voire à une prise de distance quand la disjonction entre les attentes de l'institution et celles de l'individu devient trop importante» (Dorronsoro, Grojean, Hersant, 2008, pp. 5-6). Ces deux joueurs quitteront d'ailleurs leur club à la suite de ces comportements, jugés «hors cadre» ou «hors norme», autrement dit, des injonctions qui, bien qu'ils adhèrent à cet espace, dépassent les bornes.

L'espace du hockey est un lieu de l'action dans lequel les acteurs prennent des risques. Si ces derniers sont peu perceptibles en début de carrière, comme masqués par un processus d'enchantement, au fil des saisons, l'adhésion de beaucoup de joueurs tend à s'effriter. Cette situation peut faire émerger des considérations morales jusqu'alors absentes. Chaque événement fâcheux, chaque mise en danger du corps, est ainsi l'occasion d'observer l'actualisation des dispositions à se maintenir en LN, en balance entre des processus de soumission et de résistance. L'accumulation progressive de fêlures dans la chair des individus, comme dans leur «édifice adhésif», peut engendrer une prise de conscience de la violence, à la fois physique et symbolique de l'espace du hockey sur glace.

Au fil des cohortes, l'augmentation simultanée de la fréquence et de la durée des blessures, ainsi que du nombre de prétendants, renforce la dureté des rapports de travail et contraint les joueurs à développer une adhésion toujours plus forte. Si pour les *Cadets Élite*s ou *Confirmés*, cette adhésion

peut être alimentée par de meilleures compensations financières, les *Précaires* sont quant à eux, de par la précarisation de la LNB, doublement perdants. Cette configuration pourrait contribuer au raccourcissement progressif des carrières de ce profil de joueur.

On assiste ainsi à une mise en scène classique du «drame social du travail» – proche de l'effet Mathieu décrivant les mécanismes par lesquels les plus favorisés tendent à accroître leurs avantages sur les autres –, qui montre les inégalités sociales, sportives, charismatiques, où certains vont occuper des postes valorisés, alors que d'autres vont faire le sale boulot. Le hockey offre une dimension enchantée mettant en avant une forte charge émotionnelle et le plaisir de jouer, mais il comporte également une forme de prolétarianisation et d'exploitation des corps qui se traduit, pour certains protagonistes, par des conditions salariales et d'exercice du métier difficiles.

Conclusion

En partie issues des expériences passées, les dispositions à se maintenir en LN s'actualisent dans les événements et les interactions, au sein et hors de l'espace du hockey. D'une part, la relation avec l'entraîneur apparaît au cœur de la dynamique du maintien et s'inscrit dans une économie symbolique de la confiance. D'autre part, le maintien est influencé par des chaînes d'interdépendances extra-sportives, liées à la famille, à la formation, à l'emploi ou à la vie conjugale. Les expériences de la LN sont singulières, et la catégorie inclusive des hockeyeurs de LN renvoie à une multitude de conditions. Ce constat reflète la distribution asymétrique des salaires mais s'inscrit plus largement dans la pluralité des modalités d'engagements parallèles, allant du hockeyeur professionnel célibataire au joueur travaillant à temps partiel et vivant avec femme et enfants.

Si la diversité des conditions rencontrées empêche une montée en généralité sur la condition du hockeyeur, elle exprime néanmoins la nécessité d'inscrire la carrière sportive dans la trajectoire sociale de l'individu. Les différents engagements observés contribuent à expliquer comment les dispositions à se maintenir en LN – et notamment celles permettant de supporter la violence physique et symbolique des conditions de travail – s'actualisent dans l'espace du hockey et débouchent sur des processus de soumission ou de résistance. Ces qualités morales ne sont

pas immuables, elles évoluent au gré de la carrière, au même titre que l'adhésion des acteurs. Bien que centrale, la dimension corporelle ne semble pas être l'unique facteur faisant obstacle au maintien ou expliquant la relative courte durée des carrières des hockeyeurs. Autrement dit, le biologique semble façonné par le social (Schotté, 2016). Le maintien en LN n'est pas seulement menacé par l'affaiblissement des qualités « naturelles » des joueurs, il se comprend dans l'articulation de leur capital corporel et des configurations sociales dans lesquelles ils sont plongés.

Les processus de maintien se déclinent également en fonction des différents contextes de professionnalisation. L'évolution des organisations sportives vers un processus de rationalisation de la performance a modifié les manières de faire carrière. Se maintenir au sein de la LN nécessite de plus en plus un mode d'engagement exclusif, conduisant les joueurs, même les plus précaires, à se désengager non seulement d'occupations professionnelles à temps partiel mais aussi d'une vie conjugale devenue plus difficile dans un contexte sportif qui exige une mobilité géographique et un engagement accru.

Enfin, si l'analyse des déterminants du maintien en LN permet de souligner l'importance de la dimension sociale des carrières, elle suggère également de s'intéresser aux traces – à la fois physiques, morales et symboliques – que ce processus laisse sur les individus. En soutien du capital corporel, cette socialisation au sport de haut niveau permet de développer des compétences sociales – ou à tout le moins la croyance d'en avoir – qui, nous le verrons, semblent reconnues sur le marché du travail « ordinaire » : gagner la confiance de l'employeur, respecter la hiérarchie, s'intégrer dans une équipe, s'adapter aux exigences des organisations. En outre, il s'agit de garder à l'esprit que l'expérience de la LN ne marque pas les individus dans la même mesure en fonction du niveau de reconnaissance de la carrière, de la cohorte ou des engagements parallèles.

Chapitre 5

Associer le hockey à un travail ?

Trancher cette question de manière péremptoire n'est pas l'enjeu de ce chapitre. Pour autant, l'association plus ou moins étroite du hockey à un travail par les joueurs n'est pas anodine. Questionner comment ces derniers perçoivent leur pratique renseigne sur l'expérience vécue du hockey et permet de souligner que les représentations vont de pair avec les configurations historiques et l'état de professionnalisation de la pratique. En d'autres termes, l'expérience de la LN laisse des marques propres aux différentes générations.

Les représentations des hockeyeurs sont souvent mêlées : ainsi ceux-ci associent rarement leur activité uniquement à un travail, pas plus qu'à un loisir ou à un jeu. Il s'agit ici d'enquêter sur ce qui se cache derrière les représentations, afin de saisir l'évolution des rapports à la pratique au fil de la carrière et surtout d'une génération à l'autre. Cette analyse trouve un écho dans l'appréhension de l'après-carrière. Les transitions s'éclairent de manière différenciée selon que l'individu a le sentiment de commencer à travailler après sa carrière sportive ou plutôt de changer de métier ; ou, plus symboliquement, s'il a l'impression de quitter une parenthèse enchantée ou plutôt un espace professionnel et ses contraintes.

L'analyse sociologique des déterminants du maintien en LN a permis de rendre compte de la façon dont les joueurs adaptent leurs dispositions – ou sont parfois en décalage – par rapport aux exigences des organisations en vigueur aux différentes époques et selon les positions qu'ils occupent.

Afin de mieux comprendre ces processus d'ajustement physique et moral, il s'agit de saisir plus finement la dynamique de cet espace, dont le cadre légal est celui du travail. Ce chapitre cherche ainsi à approfondir l'analyse de l'expérience du hockey au travers des discours se rapportant au cadre de l'activité et aux façons de l'exercer.

Les activités sportives (ou artistiques) pratiquées dans un cadre professionnel ont fréquemment été associées dans la littérature à des vocations professionnelles⁶⁵. L'analyse de ces activités possède une forte valeur heuristique, car elle permet de questionner les représentations « ordinaires » du travail. La plupart des travaux rendent compte de la mobilisation par les athlètes d'une rhétorique de dénégation du travail. Le domaine sportif serait historiquement structuré par « *un processus de dénégation qui ne permet à cet univers de pratique de fonctionner qu'à la condition de se penser comme un monde social inversé où la peine est transfigurée en plaisir et le travail en jeu* » (Defrance, 1987, p. 182). Les registres de la « passion » et du « don » sont d'ailleurs fréquemment mobilisés par les athlètes pour justifier la force de leur engagement (Fleuriel, 1997; Faure, Suaud, 1999; Bertrand, 2008; Lefèvre, 2010; Schotté, 2005, 2012). L'adhésion des sportifs à leur univers de pratique masquerait donc en partie le travail effectué tout comme son cadre du travail, qui peut certes être décrit comme un cadre particulier (Mignon, 2008), mais qui demeure un espace générant des emplois, des modes de reconnaissance et où on peut espérer faire carrière.

Si les différentes études semblent indiquer une réticence des sportifs à se penser en travailleurs, cette représentation varie toutefois en fonction du statut des joueurs et au fil de la carrière⁶⁶. Associée à un processus d'enchantement et de consécration (←p. 122), l'entrée des hockeyeurs

⁶⁵ Les travaux dans le milieu artistique sur les danseurs (Lailier, 2011ab, 2012; Sorignet, 2004a, 2010), les comédiens (Menger, 2002) les musiciens (Becker, 1985; Buscatto, 2004; Ravet, 2007) ou les écrivains (Heinich, 1995, 2000; Lahire, 2006) mais également ceux dans le milieu du sport sur les footballeurs (Suaud, Faure, 1999; Bertrand, 2008; Rasera, 2012b), les cyclistes (Brissonneau, Aubel, Ohl, 2008; Lefèvre, 2010, 2015; Aubel, Lefèvre, Ohl, 2015), les coureurs à pied (Schotté, 2005, 2012), les gymnastes (Papin, 2000, 2007), les nageurs (De Bruyn, 2006), les athlètes (Forté, 2006) ou les cavaliers (Chevalier, 1995), nous apprennent que toutes ces activités singulières peuvent être éclairées par la perspective d'une sociologie du travail, mais surtout des vocations.

⁶⁶ L'immersion faite par Christophe Mauny (2009) auprès de handballeurs professionnels permet de mettre en évidence la pluralité des rapports à l'activité en lien avec la position objective des joueurs et les étapes de leur carrière. Ainsi, les apprentis handballeurs doivent encore « travailler pour jouer », les confirmés se partagent entre les joueurs *missionnés* (les mercenaires), qui vivent leur activité comme un « travail joué », les *fidèles* (les clubistes), qui « jouent au travail », et les joueurs en fin de carrière, qui doivent plutôt « s'entretenir pour jouer ».

en LN contribue à alimenter la force de leur engagement et une forme de dénégation de la dimension professionnelle de leur activité. De manière imagée, la «*poudre magique*» créée par le rite d'institution – qui fonctionne comme «*un acte de magie sociale*» (Bourdieu, 1982a, p. 59) – recouvre la nature même des tâches à accomplir ; le travail est pourtant bien là, gisant sous cette poussière enchantée. Mais cette entrée dans la «*cour des grands*» est également synonyme de rencontre avec un espace professionnel structuré par ses propres règles du jeu et ses injonctions. À son contact, l'adhésion des acteurs n'est pas immuable et sans faille, il y a des processus de résistance, de recomposition ou de crise de la vocation. Ces derniers sont observés dans le milieu du football avec des crises d'ajustement aux nouvelles conditions de pratique ou de déclassement sportif (Bertrand, 2009), mais aussi dans le milieu de la danse (Lailier, 2011a ; Sorignet, 2004b), de l'enseignement (Périer, 2004) ou des musiciens de jazz qui doivent, pour beaucoup d'entre eux, accepter de passer de «*la vocation artistique au travail musical*» (Buscato, 2004, p. 44), une transition vécue «*comme une contrainte à l'expression de soi, à la réalisation de sa vraie musique*» (p. 45). Le rapport à l'activité n'est pas toujours celui espéré et il varie au cours de la carrière. Parallèlement au parcours professionnel, il y a une «*carrière morale*» (Becker, 1985 ; Goffman, 1979), entendue comme le «*cycle des modifications du système de représentations*» de l'individu, à prendre en compte. Ces fêlures dans l'édifice vocationnel peuvent entraîner un processus de dépoussiérage de l'activité, contribuant à rendre plus saillants les traits du travail. En outre, les représentations sociales du travail sportif peuvent également agir sur la perception que les hockeyeurs se font de leur activité, et c'est aussi auprès de l'auditoire du hockey – composé des proches, du public et de la scène médiatique – que le sport véhicule son image valorisante. De l'extérieur, la visibilité des performances sportives renvoie symétriquement à l'invisibilité de leur production et reproduction (Bourdieu, 1980b) et tend ainsi à faire méconnaître le quotidien des travailleurs sportifs. Ces regards extérieurs contribuent aussi à façonner les représentations du hockey chez les hockeyeurs.

Parallèlement aux évolutions diachroniques du rapport à l'activité liées à l'avancement dans la carrière, ce processus de requalification s'observe également de manière synchronique, c'est-à-dire à l'échelle des différentes générations observées. La mise en évidence, pour les trois cohortes, de déterminants structurels et de modalités d'interactions différenciées intervenant dans le processus d'entrée en LN (chapitre 3)

puis dans celui du maintien (chapitre 4) a déjà permis de rendre compte des effets des transformations de l'espace professionnel du hockey suisse sur les adaptations physiques et morales des joueurs. Ce chapitre prolonge la réflexion sur les effets du processus de professionnalisation en mettant l'accent sur l'évolution des rapports des joueurs à leur activité. En précisant les particularités et les dynamiques de l'espace professionnel du hockey sur glace en Suisse, il s'agit de comprendre comment son évolution transforme l'expérience de ce sport et, de là, conduit à un processus de requalification de l'activité.

Une première section interroge, du point de vue juridique et contractuel, le cadre de travail particulier du hockey sur glace en Suisse. Une seconde section traite des discours se rattachant plus directement à l'activité, c'est-à-dire au fait de jouer au hockey. Dans un premier temps, l'analyse part des représentations génériques associées par les hockeyeurs au travail afin de mieux situer, dans un deuxième temps, le rapport qu'ils entretiennent avec le travail propre à leur activité sportive.

I. Un cadre de travail particulier

Comprendre le rapport que les individus entretiennent avec leur activité nécessite de prêter attention au cadre de travail qui fixe le «*format de participation*» (Goffman, 1991 [1974]) à l'activité. Si les contrats de travail des hockeyeurs comportent des similitudes avec des contrats de travail «ordinaires», il s'agit également dans cette section de souligner leurs particularités.

Traditionnellement, la gestion du sport d'élite en Suisse est une affaire d'ordre privé et «*les clubs sont les piliers du sport de performances et du sport de compétition*» (Lamprecht, Fischer, Stamm, 2011, p. 8). Cette configuration politico-sportive est à l'origine de l'association relativement précoce, sur le plan légal, des hockeyeurs à des travailleurs. Aux yeux de la loi, les hockeyeurs unis contractuellement avec un club de LN sont donc des travailleurs à part entière. Cette reconnaissance juridique est en vigueur pour les trois générations observées, qui ont été encadrées légalement plus ou moins dans les mêmes conditions.

Au fil des cohortes, quelques évolutions peuvent toutefois être relevées dans les contrats des joueurs, qui tendent vers une certaine standardisation. Nous le verrons, certaines ont des effets réels sur le cadre de travail alors

que d'autres sont plus symboliques, comme la modification des termes désignant les deux parties prenantes : si la plupart des contrats réunis datant des années 1980, 1990 et 2000 utilisent encore les termes «club» et «joueur», ces acteurs deviennent respectivement l'«employeur» et l'«employé» dans les contrats plus récents. Le recours à cette nouvelle terminologie illustre la volonté de considérer formellement le joueur comme un travailleur et, parallèlement, pour les clubs de se considérer davantage comme des organisations professionnelles.

1. Les droits des joueurs

Le hockeyeur évoluant en LN est salarié d'une organisation et bénéficie à ce titre de toutes les prestations sociales associées à ce statut. Il perçoit un revenu mensuel sur lequel une part légale est retenue pour les assurances sociales – assurance vieillesse (AVS), invalidité (AI), perte de gain (APG) – comme sur n'importe quelle fiche de paie ; de leur côté, les clubs sont tenus de déclarer leur employé comme n'importe quelle entreprise.

Dans la même logique, le hockeyeur a droit à un certain nombre de semaines de vacances – quatre étant le minimum légal ; il est maintenant passé à cinq dans l'espace professionnel du hockey comme ailleurs – et est tenu d'informer son employeur en cas de maladie ainsi que de fournir un certificat médical passé le délai légal, comme n'importe quel travailleur en Suisse (illustration 5.1).

3. Le joueur a droit à quatre semaines de vacances. Elles doivent être prises durant la période de relâche. La date des vacances est fixée par le club. Le club peut fixer la date des vacances en dehors de la période de repos.
4. En cas de maladie, le joueur est tenu d'informer le club sans délai et de fournir un certificat médical dans les 3 jours.

Illustration 5.1 : Extrait d'un contrat de LNB valable pour la saison 1988/89.

La comparaison s'arrête pourtant là. S'en tenir au fait que le hockeyeur de LN est un salarié couvert par une série d'assurances sociales, c'est passer sous silence certaines dispositions contractuelles en vigueur dans le marché du hockey. À y regarder de plus près, les conditions de travail offertes dans l'espace professionnel du hockey favorisent les inégalités et une certaine forme de précarité.

Des contrats de travail éphémères et à deux vitesses

Le contrat à durée déterminée (CDD) représente l'essence des marchés des sports collectifs professionnels et dans le même temps constitue l'un des facteurs de précarité sur lequel reposent les carrières sportives. Généralement sous contrat pour une durée d'une, deux ou trois saisons, les hockeyeurs sont en effet contraints de renouveler perpétuellement la confiance qu'au moins une des organisations de LN place en eux. Cette réévaluation permanente des performances sportives est au principe du fonctionnement du marché du travail hockeyistique.

Pour certains joueurs, la durée déterminée des contrats s'accompagne encore d'autres limites. Si les joueurs évoluant en LNA sont en principe payés sur douze mois (illustration 5.2), ceux évoluant en LNB sont moins bien lotis avec des contrats qui portent la plupart du temps sur huit ou neuf mois (illustration 5.3). Leur situation s'apparente à celle de saisonniers et renvoie à davantage de précarité économique. Dans le courant des années 2010, on constate même une régression des conditions-cadres en LNB, puisque certains clubs proposent des contrats d'une durée de six mois, en exhortant les joueurs à s'inscrire au chômage pour les mois restants. Les clubs profitent ainsi de la reconnaissance des hockeyeurs comme des travailleurs, puisque ces derniers bénéficient sans restriction des droits associés à ce statut, notamment ceux liés aux assurances chômage, accident et invalidité. Combinées à l'évolution asymétrique des salaires, où la richesse s'est, au fil des cohortes, davantage concentrée sur la LNA (←p. 158), ces dispositions créent un double effet de précarisation pour les joueurs qui évoluent en LNB.

Il est par ailleurs courant, mais pas obligatoire – parfois systématiquement sur proposition du club ou après négociations –, que les joueurs aient la possibilité de « gonfler » leur salaire fixe en cas de participation aux *playoffs* (illustration 5.2), soit grâce à des primes liées aux points réalisés

ASSOCIER LE HOCKEY À UN TRAVAIL ?

Le [REDACTED] verse au joueur les montants suivants à titre de salaire et de primes :

1.1. Un salaire brut annuel de Fr. [REDACTED]

Ce montant est versé en *.12.* mensualités de Fr. la première fois le *.1.4.1990*

1.2. Rétributions supplémentaires :

Au salaire annuel brut s'ajoutent :

Un montant de Fr. *500* par point réalisé dans le cadre du tour de qualification avant play-offs et pour autant que le joueur ait effectivement participé au match au cours duquel le, resp. les points a/ont été réalisé/s (mention sur la feuille de match). Si le joueur est empêché de participer au match à la suite d'une blessure qu'il avait subie dans le cadre de l'exécution de son contrat (dans un match ou pendant l'entraînement) ces primes lui sont également dues.

Illustration 5.2: Extrait d'un contrat de LNA valable pour la saison 1990/91.

2. Le club s'engage à verser au joueur les prestations financières suivantes :

- Salaire de base (fixe) pour la saison 1991-1992 : Fr. 72'000.- (septante-deux mille francs)
Ce montant est versé en 8 mensualités de Fr. 9'000.- (neuf mille francs). La première fois le 30 août 1991, la dernière fois les 31 mars 1992.
- Primes par point récolté par le club durant les matches officiels (championnat, play-offs, finales, etc.) : Fr. 300 (trois cent) par point.

Si le joueur est empêché de participer à un ou plusieurs matches à la suite d'une maladie ou d'un accident, ces primes lui sont également dues.
- Primes de point personnel (but, 1^{er} assist, 2^e assist durant les matches officiels, championnat, play-offs, finales, barrages, etc.) : Fr. 100.- (cent)

Illustration 5.3: Extrait d'un contrat de LNB valable pour la saison 1992/93.

par l'équipe, soit grâce à leurs points personnels (illustration 5.3). Si on peut effectivement percevoir ces dispositions comme des opportunités d'améliorer la condition salariale, dans les faits, cela renvoie à davantage de précarité car le salaire du joueur est partiellement dépendant de ses résultats voire des résultats de son équipe sur lesquels il n'a qu'une influence relative.

Parallèlement aux conditions salariales, le hockeyeur semble en apparence couvert pour différents risques par une série de dispositifs allant du droit aux assurances sociales et aux congés payés à la jouissance des services d'une équipe médico-sportive (médecin, physiothérapeute, préparateur physique, masseur) qui veille à l'entretien et à la préservation de son outil de travail. Toutefois, au regard des données produites sur l'accidentologie du hockey sur glace (←p. 206), il s'agit une nouvelle fois de souligner l'exception sportive et l'ambivalence de son cadre de travail en matière de santé. En effet, comme le relèvent Sébastien Fleuriel et Manuel Schotté, *« aucune entreprise ne pourrait afficher un tel score en matière de santé sans s'exposer à l'intervention alarmée des services de médecine et d'inspection du travail, le cadre de référence des pratiques sportives permet aux fédérations sportives de produire et exploiter les athlètes sans devoir se soumettre à la législation du travail »* (2008, p. 78). En fin de compte, les joueurs de hockey jouissent juridiquement des mêmes dispositifs de protection que l'ensemble des travailleurs, mais une zone grise demeure sur le degré de risque sanitaire toléré dans cet espace professionnel⁶⁷.

Du don de soi à l'échange

L'engagement des sportifs de haut niveau dans leur pratique repose la plupart du temps sur l'idéologie du don et de la passion (Fleuriel, 1997; Faure, Suaud, 1999; Bertrand, 2008; Lefèvre, 2010; Schotté, 2012, 2002). Les hockeyeurs du panel ne font pas exception et vivent également l'entrée en LN de manière enchantée (chapitre 3), même si par la suite une certaine usure de la vocation peut être observée (chapitre 4).

⁶⁷ Un débat reste néanmoins ouvert pour évaluer si la nature particulière du travail demandé – représentant notamment une menace pour l'intégrité physique des joueurs – n'appelle pas à la création de conventions collectives de travail. Cette forme de contrepuissance est inexistante dans l'espace professionnel du hockey suisse, contrairement par exemple au syndicat de joueurs présent en Amérique du Nord dans la NHL.

Si le rapport à l'activité et à sa dimension économique peut évoluer au fil de la carrière, cette partie souligne plutôt les différences observées entre les générations. Objectivement présent chez les joueurs des trois cohortes, le rapport salarial qui structure l'activité n'est pas perçu de la même manière. L'idéologie du don – au sens d'un engagement désintéressé – laisse progressivement la place à celle de l'échange. Ce niveau d'observation permet de mettre en tension le processus de rationalisation du marché et le degré d'adhésion des joueurs.

La dénégation de la dimension économique

La majorité des *Aînés* ont mobilisé une rhétorique du désintéressement en ne présentant pas la contrepartie financière comme une composante principale, voire essentielle, de leur engagement: «*J'ai jamais joué pour l'argent*» ou «*J'ai jamais fait de cas de combien on me donnait*». Dénier l'économie permet de légitimer certaines pratiques ou prises de position, notamment la reprise des discours sur l'amour du sport pour différencier cet espace d'autres pratiques sociales. Tout se passe comme si gagner de l'argent avec le hockey était encore une motivation inavouable pour les joueurs de cette génération. Dans cette logique, les *Aînés* rapportent ne pas avoir recherché à tout prix les meilleurs contrats, mais avant tout la meilleure qualité de vie:

*Ils me donnaient plus ailleurs! C'est vite vu, je suis allé pour la moitié à *** [LNA]. Pourquoi? Parce que j'étais près des montagnes... À l'époque je faisais de la grimpe, du ski, du snowboard... donc j'avais des offres de LNA et j'suis pas allé, j'étais bien là en fait... (Alban – confirmé, partiel, couple)*

*Je suis parti à *** [LNA] pour 120 000. C'est un bon salaire, mais pour un joueur de ma catégorie, c'était de loin pas un gros contrat! Si j'étais parti avec un agent, c'était pas 120, c'était 250! Les discussions ont été vite expédiées, c'était maison, voiture... Honnêtement, c'était pas pour l'argent, c'était pour essayer de faire un titre et pour le cadre de vie. Parce qu'il y avait le hockey qui était important, mais moi j'ai toujours eu la pêche, c'était mon autre passion... D'ailleurs je suis allé là-bas parce qu'il y avait un lac, j'ai demandé une maison au bord du lac, je pouvais pas sinon... (Achille – élite, sans occup., couple)*

Davantage que pour les autres générations, le cadre de vie influence fortement les décisions des *Aînés*, notamment en les poussant à accepter des contrats qui semblent en dessous de leur valeur sur le marché. Sans affirmer que l'argent ne compte pas, le rapport salarial semble néanmoins passer au second plan et s'effacer derrière la recherche de la performance ou derrière le jeu. Pour certains, le salaire n'est d'ailleurs pas associé à une contre-prestation :

Je considérais que cet argent m'était dû, que je joue bien ou mal, tu vois! J'pensais pas que c'était vraiment... un boulot, quoi. C'était plus un jeu! C'est clair que tu gagnais de l'argent mais je faisais pas tellement le lien entre les deux, tu vois...
(Alban – confirmé, partiel, couple)

Quand je traversais de sales moments, j'étais pas dans ce rapport: « Je gagne trop par rapport à comment je joue ». Par contre, j'avais du souci de comment je jouais, j'étais conscient que j'étais pas au top. Je me disais: « Mais putain, Alain, qu'est-ce qui se passe?! ». Ça m'embêtait par rapport à moi, par rapport à mon jeu, pas par rapport au salaire que je touchais. (Alain – précaire, partiel, couple)

Les discours renvoient à une forme de cloisonnement, où prestation et compensation financière ne se répondent pas. Cette perception détachée du rapport économique renvoie symboliquement à la vision enchantée du milieu, et plus concrètement, aux difficultés à inscrire l'activité sportive dans un rapport marchand.

Le rapport à l'argent n'est toutefois pas indépendant des origines sociales des joueurs. Les données de l'enquête montrent en effet que seulement un peu plus d'un tiers (35,1%) des joueurs issus de familles ayant une bonne, voire une très bonne situation financière associent le hockey à de l'argent, contre près de deux tiers (64,9%) des joueurs se sentant appartenir à une famille vivant dans une situation financière modeste ou difficile. Ce rapport à l'argent s'apparente aux observations de Christian Baudelot et Michel Gollac (2003) qui montrent que, pour les classes sociales favorisées, le travail est une composante du bonheur alors que pour celles qui le sont moins, il en est une condition. Au regard de leurs origines sociales modestes, certains *Aînés* développent d'ailleurs un rapport à l'argent moins détaché :

Au départ l'argent n'était pas important, c'était la passion et le jeu, j'aurais joué pour rien. Mais comme mes parents n'avaient pas grand-chose et que je devais donner aussi de l'argent à la maison, le rapport, il change... c'était pas évident, ils avaient pas grand-chose. (Alphonse – précaire, plein, couple)

*En LNB, ils me proposaient un salaire de 50 000, plus appart', plus voiture. En LNA, je restais pour 10 000, même pour zéro je serais resté! Mais quand mes parents ont vu l'autre contrat, ils sont presque tombés par terre parce que, pour eux, c'était beaucoup d'argent. Tu vois, je venais d'un milieu tout simple, assez modeste. Donc c'était un appartement, c'était une voiture, c'était de l'argent, c'était me financer les études. Donc je suis parti à *** en LNB plutôt. (Adam – confirmé, études, seul)*

Ces témoignages rappellent que les parcours doivent être contextualisés afin d'en saisir les déterminants. Si des origines modestes autorisent un rapport plus assumé à la dimension économique du hockey, les joueurs cherchent simultanément à la mettre à distance au profit de leur amour du jeu. Cette tension illustre l'emprise de la *doxa* de l'époque, qui repose encore partiellement sur les préceptes de l'amateurisme.

Une conscience accrue du rapport marchand

Pour la plupart des *Benjamins*, l'argent entre davantage dans l'équation. Contrairement aux discours de la génération précédente, cette perception plus marquée du rapport marchand peut devenir embarrassante en cas de performances jugées insuffisantes non seulement par leurs employeurs mais aussi par les joueurs eux-mêmes, qui semblent avoir davantage intériorisé la relation contractuelle unissant les deux parties :

*Ils m'ont proposé de m'échanger avec *** [autre club de LNB], ils m'ont dit : « Avec le salaire que tu touches chez nous, ça joue pas... » J'avais fait que cinq points et je touchais 45 000 balles... Ça allait pas trop, je performais pas assez pour le salaire que j'avais, donc j'avais pas trop le choix d'accepter. D'ailleurs ça me gênait un peu aussi. (Billy – précaire, partiel, couple)*

Les joueurs de cette génération font un lien plus évident entre la prestation sportive et sa valeur sur le marché. Cette expertise du marché et de la valeur des joueurs se construit progressivement au cours de la carrière, au travers des interactions entre joueurs puisque « *les joueurs ne sont pas cons, ils parlent entre eux des contrats* », mais également entre les joueurs et leurs agents, qui deviennent des acteurs incontournables du marché⁶⁸ et dont l'influence dans les négociations est grandissante :

Au début, l'argent, tu t'en fous un peu. Moi j'avais plus dans l'optique que c'était encore un jeu, du plaisir, même si j'étais conscient que j'avais de la chance de gagner de l'argent en faisant ça. Après, petit à petit, tu commences à te faire une idée de ce que tu peux gagner. Bon, t'as aussi ton agent qui t'aide à te repérer et te dire ce que tu peux demander. (Bastien – élite, sans occup., couple)

Cette connaissance et cette conscience accrues du marché, par l'intermédiaire des agents ou au travers des interactions entre les joueurs, sont apparues avec plus d'insistance chez les *Benjamins* et débouchent surtout sur des négociations de contrats plus importantes et assumées :

*Quand on a fait la promotion en LNA, je savais le montant des contrats de certains... Quand le chef technique m'a approché pour discuter et que j'ai vu combien ils me proposaient... C'était un truc comme 70 000 balles. J'en avais gagné 48 en LNB et là c'était 70. Mais je savais que ***, il gagnait 120 000 pour la LNB! Et tu prenais mes « stats », tu les divisais en deux et t'avais les siennes! Alors j'ai essayé de jouer à la hausse et ils m'ont dit : « Hey, on t'a déjà donné 30-40 % de plus par rapport à l'année passée et tu peux jouer en LNA en plus... » Mais tu vois, si je joue en LNA, mais que je peux plus travailler à côté, j'ai meilleur temps de jouer en LNB et de travailler. (Bob – confirmé, sans occup., seul)*

Les *Benjamins* développent un rapport au salaire plus conscient tout en luttant davantage pour faire reconnaître leur valeur sur le marché. Ils en parlent également plus ouvertement, dans un rapport à l'argent plus affirmé. Certains tentent de rappeler que cette dimension n'est pas centrale dans leurs choix de carrière, notamment parce que la rhétorique

⁶⁸ Pour rappel, le taux de joueurs ayant collaboré avec un agent passe de 17,9 % à 58,9 % entre les *Aînés* et les *Benjamins*.

du désintéressement est encore souvent celle qui est valorisée par les organisations ou les médias. Garder un vernis symbolique de passion et de vocation semble essentiel pour vendre le spectacle et laisser croire aux auditoires du hockey que l'on se donne totalement pour le club.

À la recherche du rendement

Les *Cadets* sont sur un registre assez proche des *Benjamins*, mais avec un rapport à l'argent davantage assumé : « *On va pas se le cacher, tu veux toujours trouver un joli contrat avec un peu plus d'argent.* » Dès leur entrée dans l'espace professionnel du hockey, les jeunes *Cadets* inscrivent leur activité sportive dans une rationalité économique :

Tu sais que t'es jugé sur tes performances, tu sais que le travail, il paie, et que tu dois avoir un bon contrat pour l'année prochaine... Donc tu te mets au boulot! (Clément – précaire, partiel, seul)

En fondant leur engagement sur la croyance que le travail paie, au sens propre comme au figuré, la plupart des *Cadets* confessent que « *dès que tu commences à toucher un peu d'argent, le rapport à la pratique change.* ». Cette génération a d'ailleurs intériorisé rapidement la notion de rendement associée à la pratique dans laquelle « *tu ne peux pas te contenter de jouer, il faut produire* » :

La rémunération... ben, ouais. C'est clair que l'état d'esprit, il est pas le même quand tu fais ça pour le plaisir, que quand t'es payé pour le faire. T'as une obligation envers ceux qui te paient, c'est normal... Tu dois t'entraîner... en contrepartie, tu dois être performant. (Christophe – précaire, études, couple)

*Dès que tu gagnes de l'argent, la relation de travail, elle est là... Là je gagnais peut-être 80 000 balles, donc y'a quand même un rapport avec l'argent. Tu dois livrer la marchandise, clairement. Et on te le fait sentir. Mais je trouve ça normal. À *** [LNA], j'étais trop cher pour ce que je faisais. Il m'avait vraiment donné un bon contrat, il m'avait donné trois ans... et le rendement, c'était pas ce qu'ils voulaient, ils attendaient plus. (Camille – élite, études, seul)*

Si les organisations sportives se sont progressivement orientées vers une politique d'optimisation et de rationalisation de la performance, les joueurs tendent également vers une stratégie de rendement. Caractérisés par une intériorisation rapide du rapport marchand, les *Cadets* semblent parfois remplacer les ambitions sportives par des objectifs financiers :

Tu vois 80 000, c'est vraiment un salaire de début en LNA, si tu finis en LNA, les 100 000 tu les touches. Si en jouant au hockey, tu gagnes déjà 100-150 000, c'est déjà bien gagner sa vie. Je gagnerai jamais 250 000, mais ça je le sais, mais si j'arrive à gagner 130 000 par année en jouant au hockey, ce serait un bon objectif et ce serait très bien gagner ma vie ça. (Charles – précaire, sans occup., couple)

Pour l'instant, je suis dans les petits salaires en LNA, pour atteindre les 200 000 il faut être dans les cadres nationaux. Si je reste dans mon club actuel, j'aimerais bien passer au-dessus des 100 000 la saison prochaine, ce serait vraiment un minimum. (Christian – confirmé, sans occup., seul)

Cette barre des «100 000» représente un cap symbolique – en particulier pour les joueurs qui tentent d'atteindre la LNA – et fait l'objet d'un véritable plan d'investissement pour Christian. Tout en acceptant une certaine mobilité, ce dernier gère sa carrière à la manière d'actions placées en espérant à terme qu'elles prennent de la valeur :

J'étais un peu dans une impasse donc j'ai accepté d'aller dans ce petit club de LNB où j'étais à 22-23 000 pour la saison. J'ai accepté ce petit salaire pour me relancer, mes parents ont aussi mis de leurs poches. J'ai fait une bonne saison et la saison d'après je suis allé dans un autre petit club en LNB, mais j'étais déjà remonté à 50 000, c'était pas encore un gros gros salaire, mais c'est là que j'ai fait ma meilleure saison... Et donc après j'ai pu remonter en LNA et toucher entre 80 000 et 90 000. Donc, petit à petit, j'y arrive... c'était une bonne tactique! (Christian)

*Ces dernières années, j'ai toujours fait des sacrifices. À *** [LNA], j'suis allé gratuitement faire un essai. À *** [autre club de LNA], j'suis resté pour pas beaucoup d'argent. J'aurais pu revenir en LNB, j'aurais gagné plus d'argent sur le moment, mais à long terme c'était pas tellement un bon calcul. Finalement, de jouer gratuitement ou quasiment, c'est pas non plus une bonne solution, pour ton amour-propre*

c'est pas top. Parce qu'à la fin, tu te sens un peu comme une merde. (Colin – précaire, sans occup., colocation)

À l'instar de Christian, Colin a également accepté de «jouer pour rien» – ou de reculer pour mieux sauter – à un certain stade de sa carrière, dans l'espoir d'obtenir de meilleurs contrats. Son expérience permet de souligner sa très forte adhésion, en acceptant de jouer contre une rémunération en dessous de sa valeur sur le marché. Ayant connu beaucoup de mobilité durant cette période pour tenter de se relancer, Colin fixe cependant une limite à la valeur de son travail. Un rapport salarial insatisfaisant peut d'ailleurs conduire certains joueurs à mettre prématurément un terme à leur activité sportive :

*J'ai tout essayé pour continuer le hockey et surtout pour rester en LNA. Y'a eu des gens intéressés, mais ils voulaient pas investir assez d'argent, alors que je demandais pas énormément... parce que j'ai toujours été payé de façon très raisonnable, comparé à toutes les starlettes que t'avais dans les équipes... surtout ici à *** [LNA]. Je ne demandais pas beaucoup pour la qualité de travail que je peux fournir en tant que joueur défensif. (Célien – confirmé, études, couple)*

En reposant davantage sur le registre de l'échange, ces cas renseignent sur la place plus centrale occupée par l'argent dans le rapport à la pratique des *Cadets*. Si l'argent vient à manquer, l'engagement fait moins de sens. La composante économique n'a certes pas remplacé la passion, mais elle occupe avec le temps une place prépondérante parmi les éléments qui alimentent l'*illusio* du hockey.

2. Les obligations des joueurs

En contrepartie de leur salaire, les joueurs sont tenus de participer à tous les entraînements et à tous les matchs, mais également aux diverses manifestations organisées par le club. Ce devoir du joueur est valable aussi bien dans les années 1990 (illustration 5.4) qu'une vingtaine d'années plus tard (illustration 5.5).

3. Prestation du joueur

En contre-prestation, le joueur est pendant la durée du contrat à la disposition du club pour tous

- les entraînements de culture physique ou programme spécial fixés par [REDACTED] qui doivent être suivis au moins à 85 % ; toute absence supérieure à 15 % est pénalisée par le club par une amende de Fr. 100.- par absence.
- les entraînements sur glace et le camp d'entraînement,
- les matches amicaux,
- les matches de championnat,
- les manifestations extra-sportives

Illustration 5.4: Extrait d'un contrat de LNA valable pour la saison 1990/91.

6.2. Cadre de l'activité

L'activité de l'EMPLOYÉ comprend en particulier :

- la participation à tous les entraînements hors glace ou sur glace selon le plan de l'EMPLOYEUR ;
- la participation à toutes les rencontres selon les convocations de l'EMPLOYEUR ;
- la participation à toutes les manifestations déclarées obligatoires par l'EMPLOYEUR ;
- la collaboration aux activités du club dont le but est de servir ou d'être utile à l'acquisition de moyens financiers ;
- de donner suite impérativement aux convocations pour une équipe nationale, sauf en cas de maladie ou d'autre raison majeure.

Illustration 5.5: Extrait d'un contrat de LNA valable pour la saison 2013/14.

Du contrat moral : boire, manger, dormir, penser hockey

Au-delà d'imposer explicitement aux joueurs une participation à tous les entraînements, matchs et manifestations, les contrats de travail des hockeyeurs, récents ou anciens, de LNA comme de LNB, suggèrent plus subtilement un temps de travail total (illustrations 5.6, 5.7 et 5.8). En utilisant, à propos de la mise à disposition des capacités sportives du joueur ou de l'employé, des formules comme « sans restriction », « tout entreprendre », « de manière illimitée » ou en l'exhortant « à mener un mode vie compatible avec sa carrière sportive » ou à « éviter tout ce qui est de nature à nuire à ses capacités sportives » – notamment l'exercice d'une autre activité sportive –, le club ou l'employeur laisse entendre que les périodes où le hockeyeur n'est pas en train de réaliser l'activité principale pour laquelle il est rémunéré – jouer au hockey – doivent être utilisées pour optimiser ses capacités sportives. Les organisations exercent ainsi leur emprise sur le jeu, mais cherchent également à l'étendre au-delà de l'espace sportif.

La mobilisation récurrente du verbe « s'engager » rappelle cette injonction pesant sur les joueurs. On attend effectivement de ces derniers qu'ils s'engagent « corps et âme » (Wacquant, 2000). Cet investissement de soi et le fait de « tout mettre en œuvre » pour produire la meilleure performance possible sont d'ailleurs deux des fondements de la *doxa* du sport de haut niveau et de la reconnaissance du milieu (Coakley, Pike, 2009). L'engagement total demandé renvoie aux processus d'adhésion et de conversion des joueurs, qui dépassent les frontières de l'activité et s'étendent aux autres sphères de vie (Gooren, 2007). La relation contractuelle s'accompagne implicitement d'un contrat moral fondé sur les valeurs sportives, ainsi le joueur est tenu d'éviter « tout comportement contraire aux règles du sport ».

Caractéristiques des activités mettant intensivement le corps des individus au travail, ces obligations transversales – au sens où leur respect empiète sur les autres espaces de socialisation – apparaissent dans les contrats de l'ensemble des joueurs du panel. Nous le verrons, elles ne seront respectées qu'à mesure que le marché se professionnalise et que les organisations adaptent leur manière de produire et de contrôler la performance.

OBLIGATIONS DU JOUEUR

1. Le joueur s'engage à employer sans restriction son talent et ses capacités au bénéfice du club. Il s'engage à tout entreprendre pour maintenir et si possible élever le niveau de ses performances.
2. Le joueur ne peut exercer d'autres activités sportives qui sont de nature à mettre en péril la bonne exécution du contrat.

Illustration 5.6: Extrait d'un contrat de LNB valable pour la saison 1988/89.

Il s'engage :

- à être en pleine possession de ses moyens, à affiner sa condition physique
- à mener un mode de vie compatible avec sa carrière sportive

Illustration 5.7: Extrait d'un contrat de LNB valable pour la saison 1995/96.

6. DEVOIRS DE L'EMPLOYÉ

6.1 Devoir fondamental

L'EMPLOYÉ s'engage à mettre au service de l'EMPLOYEUR son expérience, son savoir et ses capacités sportives de manière illimitée pendant toute la durée du contrat et à se mettre à disposition dans le cas d'une convocation pour une équipe nationale. Chaque engagement dans une équipe nationale doit être communiqué à l'EMPLOYEUR.

6.2 Comportement de l'EMPLOYÉ

L'EMPLOYÉ doit se soumettre aux instructions de l'EMPLOYEUR et/ou de l'entraîneur/coach.

Il s'engage à éviter tout ce qui est de nature à nuire à ses capacités sportives, son image personnelle plus particulièrement en sa qualité de sportif ainsi que tout ce qui pourrait mettre en danger le succès de son équipe ou encore tout ce qui pourrait causer du tort à l'image de son EMPLOYEUR et/ou de ses représentants.

Illustration 5.8: Extrait d'un contrat d'un joueur de LNA valable pour la saison 2014/15.

Du temps libre aux heures supplémentaires

Comparée à d'autres activités sportives de haut niveau étudiées dans la littérature, la pratique du hockey sur glace est peu chronophage. Les pongistes interrogés par Sophie Javerlhac (2011) doivent s'entraîner cinq heures par jour, et cela quarante-huit semaines sur cinquante-deux ; les gymnastes de haut niveau observés par Bruno Papin s'entraînent de « quatre à six heures par jour, réparties en une, deux ou trois séquences tous les jours de la semaine » (2007, p. 218) ; sans parler de la natation (De Bruyn, 2006) ; de l'athlétisme (Forté, 2006) ; de la course à pied (Schotté, 2012) ou du cyclisme (Lefèvre, 2015 ; Aubel, Lefèvre, Ohl, 2015) qui imposent également plusieurs heures d'entraînement quotidiennement.

Contrairement à une croyance répandue, le nombre d'heures que le hockeyeur de LN passe sur la glace durant la saison a diminué au fil des cohortes⁶⁹. Globalement on peut retenir que les *Aînés* s'entraînent davantage mais jouent moins de matchs, alors qu'à l'opposé les *Cadets* ont moins d'entraînements mais disputent plus de rencontres. Les *Benjamins* se situent quelque part entre ces deux modalités. Cette évolution fait aussi partie d'un processus de rationalisation orienté vers une meilleure gestion de la fatigue, une dimension auparavant moins présente dans des modèles d'organisation plus « artisanaux ». Il y a donc des nuances à prendre en compte dans l'analyse des effets de la marchandisation sur les conditions de travail. Des effets positifs peuvent émerger, même si ces derniers ne semblent pas résulter de choix éthiques visant à mieux soutenir les hockeyeurs. Ils découlent, d'une part, d'une dimension pragmatique : les matchs sont plus nombreux, plus intenses et ils produisent beaucoup de fatigue ; on s'entraîne moins parce que la répétition des matchs suffit au maintien de la condition, mais aussi parce que les organisations ont de meilleurs indicateurs pour évaluer la forme physique des joueurs. D'autre part, les effets de la marchandisation découlent d'une dimension économique : les clubs engagent davantage d'argent et ils ont donc également intérêt, dans une optique de rationalisation des corps, à préserver le joueur même si, dans la pratique, les organismes sont souvent poussés à la limite.

⁶⁹ La saison sur la glace s'étale généralement sur huit mois (d'août à mars), dont les premières semaines sont dédiées à la préparation et aux matchs amicaux (d'août à mi-septembre, qui marque le début du championnat). Avant de toucher à la glace, la préparation physique (hors glace) dure généralement trois mois et demi (de mi-avril à fin juillet).

Au total, on peut estimer que les *Aînés* ont passé en moyenne seize/dix-sept heures par semaine sur la glace – réparties sur six/sept séances d'entraînement (60-75 minutes) se déroulant en fin de matinée (de 10 h 30 à 12 heures) et en début de soirée (de 18 heures à 19 h 30), deux *warm up* d'avant match avant midi (30-45 minutes) et deux matchs (150 minutes) –, quand les *Cadets* sont plus proches de treize/quatorze heures hebdomadaires – réparties le plus souvent sur trois ou quatre séances d'entraînement (uniquement avant midi), trois *warm up* et trois matchs. En conséquence, en dehors des jours de match, les *Cadets* passent rarement plus d'une heure et demie sur la glace par jour⁷⁰.

Il s'agit toutefois de relever deux éléments importants. Premièrement, si le nombre et la durée des entraînements sur la glace ont généralement diminué, l'intensité des séances s'est quant à elle accrue. Deuxièmement, si le temps à consacrer à l'activité sportive est certes inférieur à d'autres pratiques, ses horaires d'entraînements occupant la quasi-totalité de la matinée ne facilitent pas vraiment un engagement dans des occupations extra-sportives. Le hockey sur glace s'éloigne donc de pratiques structurées autour d'un « *modèle sportif à conciliation* » (Bouchetal Pellegrini et al., 2006, p. 34), qui concentre les séances d'entraînement en fin d'après-midi, ce qui permet aux athlètes de s'engager plus facilement dans une formation ou un emploi en parallèle.

Même s'il a changé de structure et de contenu, le temps dédié à l'activité physique est le même pour les *Aînés* et les *Cadets*. Au demeurant, le hockeyeur de LN dispose dans les faits d'un temps libre relativement conséquent en dehors de son activité. Selon les occupations parallèles des joueurs et surtout en fonction de la génération à laquelle ils appartiennent, la perception de ce temps n'est pas la même et renvoie conjointement à différents rapports et représentations de l'activité.

À l'époque des engagements pluriels et hédonistes

La génération des *Aînés* se caractérise par une recherche de plaisir marquée, dans le hockey et plus largement dans les activités parallèles. Le temps passé hors du hockey est associé encore majoritairement à du temps libre qu'ils peuvent utiliser pour se divertir, notamment en

⁷⁰ Afin d'être exhaustif, il faut encore mentionner les séances hors glace (environ 30 minutes), qui se déroulent généralement avant les séances sur la glace et qui sont dédiées principalement au renforcement musculaire (jambes, ceinture abdominale). L'imposition de ces séances est relativement variable en fonction des entraîneurs, mais on peut relever qu'elles ont eu plutôt tendance à augmenter au fil du temps.

pratiquant d'autres activités sportives. La perception de ce temps libre semble naturellement renforcée par le fait de n'occuper aucune activité professionnelle – ou de ne pas être en formation – en parallèle :

C'est quand même une belle vie... Le hockey, ça te permet de faire plein de trucs. Moi, les dernières saisons, j'ai jamais fait autant de peau de phoque que ça! [rires] Sur mes dix dernières années, j'étais tout le temps en montagne! (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Souvent entre l'entraînement du matin et du soir, j'allais faire du surf ou du ski. J'faisais tout le temps du sport à côté, j'avais plein de passions et c'était magnifique parce qu'avec le hockey, t'as plein de temps libre! Les années où j'ai pas bossé à côté, j'ai fait une pétée de sport! (Alban – confirmé, partiel, couple)

La dépense énergétique supplémentaire et les risques potentiels engendrés par les activités sportives pratiquées en dehors du hockey – dont la plupart sont d'ailleurs interdites dans les contrats – reflètent encore une attitude peu professionnelle, dans la mesure où elle ne vise pas à optimiser la performance, comme l'exigent l'employeur et la relation contractuelle.

En se structurant autour des deux matchs – toujours le mardi et le samedi –, la semaine type des *Aînés*, en LNA comme en LNB, est durant la majeure partie de leur carrière facilement identifiable (illustration 5.9). En dehors des jours de matchs, les joueurs s'entraînent deux fois (à l'exception du mercredi), le dimanche est généralement un jour de repos.

À la fin de la saison 1996/97, la Ligue décide d'augmenter le nombre de rencontres de trente-six à quarante-quatre. Cette mesure est principalement

	LUNDI 11.12	MARDI 12.12	MERCREDI 12.12	JEUDI 14.12	VENDREDI 15.12	SAMEDI 16.12	DIMANCHE 17.12
	entr. 10h15- 11h45	entr. 10h45- 11h30	entr. 10h15- 11h45	entr. 10h15- 11h45	entr. 10h15- 11h45	entr. 10h45- 11h30	
	entr. 18h- 19h30	match maison 20h Zürich		entr. 18h- 19h30	entr. 18h- 19h30	match maison 20h Lausanne	

Illustration 5.9: Extrait d'un planning hebdomadaire d'un club de LNA (saison 1995/96).

destinée à soutenir, par l'accroissement des recettes de billetterie, le développement économique des clubs de LN, dont la plupart doublent leur budget au cours des années 1990. Cette augmentation a des répercussions sur les modalités d'entraînement – avec une diminution du volume et une augmentation de l'intensité – et, plus largement, sur la semaine de travail type des hockeyeurs. Si le match du mardi a été maintenu, les doubles confrontations durant le week-end sont apparues dans l'agenda des joueurs ; la plupart du temps le samedi et le dimanche, mais aussi le vendredi et le samedi.

Les *Aînés* qui ont poursuivi leur carrière au-delà de trente ans ont été touchés par cette restructuration en fin de carrière et semblent avoir éprouvé des difficultés à l'accepter. Ce bouleversement de la routine établie, qui permettait auparavant de mieux organiser sa vie en parallèle, contribue à rendre la pratique plus contraignante et à l'associer davantage à un travail :

Quand c'est devenu une contrainte, j'ai arrêté. On commençait à jouer n'importe quand. Avant, t'avais quelque chose qui était assez linéaire, tu gardes ton rythme et surtout tes amis extérieurs au hockey. Mes copains ne venaient vraiment pas que du hockey, tu vois. J'adore le hockey, mais au bout d'un moment tu te casses, t'as un autre cercle, tac et tu reviens. Là, tu pouvais moins t'organiser, et au final, tu loupes tout. Tu sais plus, tu dois regarder ton agenda quand c'est que t'as un match. Le dimanche, ça m'énervait... Enfin l'accumulation de ces contraintes, y'avait moins de plaisir à aller jouer, ça devenait presque trop comme un boulot... (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Moi, ça a toujours été le jeu et les copains, jusqu'à la fin de ma carrière. D'ailleurs j'ai préféré le début parce que c'était plus « copain » qu'à la fin... où c'était un peu plus professionnel. C'est aussi ce qui a pesé dans la balance à la fin pour arrêter. Tu supportes mieux au début certaines choses qu'à la fin. Et puis il y a surtout eu de plus en plus, quoi... Ça a commencé avec jouer trois fois par semaine... et nous, trois fois par semaine, c'était souvent mardi-samedi-dimanche, c'est là où ça m'a dégoûté... Samedi-dimanche... c'était de la merde finie, quoi ! J'ai jamais supporté ça ! À trop jouer, au bout d'un moment, tu perds le plaisir de jouer. (Alban – confirmé, partiel, couple)

Dans l'incapacité de penser leur activité sportive comme un travail, les *Aînés* y mettent d'ailleurs un terme lorsque les exigences accrues les éloignent trop de la notion de jeu et de plaisir. La modification structurelle

de la semaine de travail est d'autant plus ressentie que la comparaison se fait à partir d'une structure travail/congé standard. L'augmentation de la densité des matchs pendant le week-end a contribué à inscrire davantage les hockeyeurs à contre-courant des travailleurs ordinaires, qui peuvent profiter de la fin de la semaine pour se détendre, pratiquer leurs loisirs ou fréquenter leurs amis. Cette situation marque un décalage entre la nouvelle répartition de la charge de travail et les dispositions des *Aînés* qui se retrouvent désajustés par rapport au contexte sportif auquel ils ont été habitués : un cadre permettant encore un rapport hédoniste et non exclusif à la pratique. Dans ces conditions, la transition vers des modalités de pratique plus professionnelles conduit parfois à des auto-exclusions.

L'acceptation d'une emprise plus forte de la pratique

À la différence de la génération précédente, les *Benjamins* ont été confrontés plus rapidement à cette restructuration. Ils semblent ainsi davantage contraints de « faire avec » et de s'adapter à cette nouvelle formule de championnat plus étoffée, indépendamment du profil de carrière sportive auquel ils appartiennent :

Au bout d'un moment, sur douze mois, ça t'en prenait onze, donc c'est du travail, mais t'as pas le choix, tu t'adaptes. Par rapport à la charge, t'es jamais libre. Pendant que les autres vont skier le week-end, toi t'as match. Tu sacrifies pas mal... des week-ends où il fait beau, t'aimerais aller skier ou faire autre chose. Plus ça été de l'avant, plus il y a eu, et plus il a fallu se motiver. Quand tes potes ils font la fête, toi tu patines samedi matin, samedi après-midi, le dimanche. T'arrêtes pas! (Billy – précaire, partiel, famille)

Le hockey a changé aussi... Déjà il y a eu plus de matchs, avant il y en avait moins. Les premières saisons que j'ai faites en LNA, on jouait tout le temps mardi-samedi. Alors qu'après t'as plus le temps, tu commences ta saison, t'as que le hockey. Quand t'as un jour de congé par semaine, t'es déjà content, tu joues trois matchs par semaine. Mais après ça fait partie de ta vie. Après c'est ton boulot... tu le fais, tu t'adaptes, ça devient une habitude. (Basile – élite, sans occup., famille)

Étant en cours de carrière au moment de la densification du calendrier, les *Benjamins* ont dû ajuster leurs dispositions aux nouvelles exigences de la pratique. Devoir se priver d'autres activités, par manque de temps ou

par obligations contractuelles, semble parallèlement créer les conditions favorables à l'association plus prononcée du hockey à un travail.

Si l'ajout d'un match supplémentaire durant le week-end a débouché sur une densification structurée du calendrier, à partir de la saison 2007/08, on assiste plutôt à une déstructuration de la semaine de travail. Une seconde augmentation de quarante-quatre à cinquante matchs a entraîné une programmation plus aléatoire des rencontres. Les effets sur l'agenda des joueurs sont cette fois plus conséquents, puisque la répartition de la charge de travail varie dès lors d'une semaine à l'autre (illustration 5.10).

À l'instar des *Aînés*, les *Benjamins* ont également été confrontés à une transformation de leur planning vers la fin de leur carrière. Cette situation est génératrice de tensions et de résistance, notamment chez certains *Précaires*, qui semblent moins y trouver leur compte. Ces derniers paraissent moins prêts à faire des sacrifices à n'importe quel prix, en particulier sur des périodes propices aux vacances des travailleurs «normaux»⁷¹ :

Les matchs ont commencé à être placés n'importe où! Là, des fois, tu te dis: «Non, mais c'est pas possible!». À Noël, tu joues le 26, tu joues entre Noël et Nouvel An, tu joues le 2 janvier... La semaine n'est plus structurée comme avant. Si t'es en LNA et que tu gagnes je sais pas combien, tu t'en fous, tu te dis: «OK, je vais le 26...», mais là, à un moment donné... (Baptiste – précaire, études, maison)

Au-delà des rencontres programmées durant les fêtes de fin d'année, la distribution plus importante et aléatoire des matchs renforce indirectement la priorité et la place centrale accordée à l'activité sportive. Cette redéfinition du mode de participation a pour corollaire d'assigner le joueur à une plus grande flexibilité et de rendre son engagement dans des occupations parallèles plus compliqué. Cette disponibilité et cette mobilisation permanente du joueur sont d'ailleurs attendues par l'employeur sportif :

Comme j'avais terminé mes études quand j'ai débarqué dans ce club, la condition c'était aussi que je puisse commencer à travailler à côté. Et là il m'avait dit: «OK, tu peux travailler, mais alors moi je te paie à 60% seulement...» [rires] Tu vois comme il est! Pour finir, j'avais dû poser des conditions, j'avais mis une clause dans le contrat. (Brice – élites, études, famille)

⁷¹ À titre de comparaison, lors de la saison 1996/97 (la dernière saison avant l'augmentation du nombre de rencontres), le dernier match de l'année a été disputé le 14 décembre et le premier de l'année suivante le 5 janvier.

ASSOCIER LE HOCKEY À UN TRAVAIL ?

Montag, 3.	Dienstag, 4.	Mittwoch, 5.	Donnerstag, 6.	Freitag, 7.	Samstag, 8.	Sonntag, 9.
10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	11:00-12:00 Eisstraining 19:45 Spiel in Rapperswil	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	11:15-12:15 Eisstraining 19:45 Spiel in Zug	frei
Montag, 10.	Dienstag, 11.	Mittwoch, 12.	Donnerstag, 13.	Freitag, 14.	Samstag, 15.	Sonntag, 16.
10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	11:00-12:00 Eisstraining (KEBO) 19:45 Spiel gegen Fribourg	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	11:00-12:00 Eisstraining (Hallenstadion) 19:45 Spiel gegen Lugano	11:15-12:15 Eisstraining 19:45 Spiel in Ambri	frei
Montag, 17.	Dienstag, 18.	Mittwoch, 19.	Donnerstag, 20.	Freitag, 21.	Samstag, 22.	Sonntag, 23.
10:15-12:00 Eisstraining (Hallenstadion) 12:00-12:30 Off-Ice	11:00-12:00 Eisstraining (Hallenstadion) 19:45 Spiel gegen Zug	frei	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	11:00-12:00 Eisstraining (Hallenstadion) 19:45 Spiel gegen Biel	15:45 Spiel in Davos
Montag, 24.	Dienstag, 25.	Mittwoch, 26.	Donnerstag, 27.	Freitag, 28.	Samstag, 29.	Sonntag, 30.
frei	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	frei	10:15-12:00 Eisstraining 12:00-12:30 Off-Ice	11:15-12:15 Eisstraining 19:45 Spiel in Biel	frei

Illustration 5.10: Extrait du planning (janvier) d'une équipe de LNA lors de la saison 2010/11.

Cet exemple fait écho au renouvellement des dispositions contractuelles à partir du milieu des années 2000 qui vise à réguler et réglementer l'engagement dans des emplois en parallèle (illustration 5.11).

6.7 Autre activité professionnelle

En principe, l'EMPLOYÉ met sa force de travail exclusivement et sans limite au service de l'EMPLOYEUR. Après discussion particulière et avec l'approbation écrite de l'EMPLOYEUR, l'EMPLOYÉ est autorisé d'exercer une autre activité professionnelle dans le cadre du temps mis à disposition par l'EMPLOYEUR. Une telle activité ne doit en aucun cas nuire aux intérêts de l'EMPLOYEUR.

Illustration 5.11 : Extrait d'un contrat de LNA valable pour la saison 2013/14.

Les joueurs sont dès lors tenus, «en principe», de s'engager exclusivement en faveur de leur pratique sportive. Des négociations sont en théorie possibles, même si en pratique travailler en parallèle n'est pas toujours bien vu par les entraîneurs ou les organisations.

Cette disposition pourrait en partie expliquer l'augmentation du taux de joueurs *Sans occupation* en parallèle de la pratique (←p. 172) et souligne, cette fois concrètement, le souhait assumé de l'employeur d'élever l'engagement sportif au rang d'activité professionnelle principale. Ces dispositions contractuelles favorisent chez les joueurs l'association du hockey à un travail.

Vers un temps de travail total

Sans que les questions ne les orientent vers cette dimension de leur activité, les *Cadets* ont spontanément fait référence aux périodes nécessaires de repos et de récupération. Si la plupart reconnaissent jouir d'un certain temps libre en dehors du cadre propre de l'activité, ce dernier est explicitement associé à du temps de travail. Cette représentation doit se comprendre dans un contexte de rationalisation de la performance et d'intensification de la pratique qui débouche sur une attention accrue portée au corps et à la prévention de son usure :

C'est un métier qui laisse beaucoup de temps libre, mais qui demande beaucoup d'énergie, donc au final t'es pas libre. Tu dois tout le temps faire attention à te ménager. En fait, chaque moment où t'es pas à la patinoire, t'es en train de bosser. (Christian – confirmé, sans occup., seul)

Par rapport aux gens qui travaillent de 8 heures à 18 heures, on a quand même plus de temps libre. Mais contrairement à ce que beaucoup pensent, on en a très peu. Dans le temps libre, il faut compter la récupération, une vraie récupération. Avec le temps, tu te rends compte à quel point c'est important de vraiment récupérer. Quand tu joues plusieurs fois trois matchs par semaine, les semaines commencent à être lourdes, et c'est là qu'on revient à la récupération, et au fait qu'étudier ou faire autre chose à côté, ça peut être très dur. (Charles – précaire, sans occup., couple)

Pour les rares *Cadets* encore engagés dans des activités à *Temps partiel*, le rythme soutenu imposé par la pratique et le calendrier ne paraît plus vraiment compatible avec des engagements parallèles. Avec ce nouvel agenda sportif, les engagements dans un double projet peuvent parfois déboucher sur des ruptures :

Mes journées étaient très chargées. Avec le travail à côté, j'avais énormément de fatigue. J'ai d'ailleurs fait un petit burn-out, c'était beaucoup trop... Je suis arrivé un matin au travail, j'arrivais plus à allumer l'ordinateur, c'était impressionnant! En fait, il faut avoir ce temps pour te reposer, mentalement plus que physiquement, t'es obligé, sinon tu tiens pas. (Corentin – précaire, partiel, couple)

La plupart des joueurs *Sans occupation* ont d'ailleurs mis en avant cette fatigue mentale conséquente aux nouvelles injonctions – avec un

accroissement des rencontres, de leur intensité et du rendement imposé – pour justifier leur engagement exclusif dans le hockey. La gestion de la fatigue pourrait être une composante du maintien en LN et faire une distinction entre les joueurs établis et les recalés :

Je ne ressentais pas trop de fatigue physique. Par contre, au niveau psychique, ça te ronge. Il y a beaucoup de pression, t'as besoin d'avoir des plages pour t'aérer. Tu peux pas faire quelque chose à côté, c'est pas possible. Rien que de tenir au hockey à ce niveau, c'est déjà difficile. (César – recalé, sans occup., couple)

Le temps libre, c'est du temps de repos en fait. La fatigue psychique, elle est pas mal présente, plus que la physique. La physique, tu gères, on est quand même bien préparés maintenant. Tu dois être bon tout le temps, c'est usant. (Claude – recalé, sans occup., maison)

Les *Cadets* laissent entendre que le temps de travail ne se limite plus seulement au temps consacré aux entraînements et aux matchs, notamment en raison de l'investissement poussé requis par la pratique. La perception de ce temps de travail total s'observe également dans la focalisation prononcée de leur attention sur leurs objectifs sportifs :

Tu peux pas faire ce métier en étant pas passionné, en ayant plus envie, ou alors t'es pas bon et tu fais à moitié. C'est un métier où tu dois quand même être tout le temps dedans. Le soir, tu penses déjà au match du lendemain, t'es tout le temps connecté à ça en fait. Je dis pas que c'est dur, je dis que c'est une vie qui est quand même complètement dédiée à ça. T'es toujours là-dedans, tu finis pas le boulot à 17 heures et tu déconnectes... (Colin – précaire, sans occup., colocation)

C'est du travail en continu... Tu rentres dans une espèce de bulle en fait, où ce que t'as envie de faire au final, tu peux pas le faire parce que t'as un contrat... et même... parce que t'arrives pas à suivre sinon. Tu peux pas aller skier, tu peux pas faire d'autres activités. Tu peux pas aller voir tes amis quand t'en as envie... Ta vie, c'est le hockey, si tu veux réussir, tu dois pas t'éparpiller. Et ça, ça a été un peu mon problème. (Charly – recalé, sans occup., maison)

Les *Cadets* font référence à un temps de travail total – renvoyant le club de LN à une «*institution totale*» (Goffman, 1979 [1961]) qui

dépossède de la jouissance de l'espace et du temps – et à la nécessité d'une focalisation exclusive sur le hockey. S'ils paraissent préparés physiquement à endurer l'intensité de la compétition, les impératifs de rendement ont un coût moral élevé et requièrent des heures supplémentaires pour en supporter la charge. Certains d'entre eux, à l'instar de César, Claude et plus explicitement de Charly, ont plus de peine à s'adapter et à prendre le rythme imposé par la pratique. Ces difficultés d'ajustements peuvent à terme déboucher sur des exclusions.

Au fil des cohortes, les joueurs respectent davantage les injonctions contractuelles qui les somment de mettre à profit leur temps libre pour optimiser leurs performances. Les *Cadets* ne sont pourtant pas plus vertueux que leurs prédécesseurs. Leur rapport au temps et à l'occupation de ce dernier est façonné par la transformation de l'espace du hockey et des modes de participation à l'activité. La charge en elle-même n'est pas plus importante, mais l'intensité et la déstructuration du temps de travail entraînent une emprise plus forte sur l'ensemble des activités. Le contrat moral est davantage respecté, mais plutôt par obligation et en raison des contraintes liées aux nouvelles exigences de la pratique.

Du corps jouissant à l'outil de travail

Les contrats de travail des *Aînés* sont explicites sur les comportements à proscrire, notamment ceux en lien avec les sorties, l'alcool et le tabac (illustration 5.12). Ces dispositions ont ensuite disparu des contrats, ou alors sont devenues plus implicites, en exhortant plus généralement «l'employé» à éviter «tout ce qui est de nature à nuire à ses capacités sportives». Tout se passe comme si ces recommandations allaient davantage de soi au fil des générations et qu'il n'était plus nécessaire de rappeler au sportif la nécessité d'avoir une bonne hygiène de vie.

Ces obligations contractuelles ne sont pourtant pas respectées de la même manière par les joueurs des différentes générations. L'intensification de la pratique rend leur respect plus naturel et obligatoire. Cette évolution contribue à favoriser, ponctuellement ou de manière plus durable, l'association du hockey à une forme de travail. Non pas que l'adoption d'une hygiène de vie adaptée rime nécessairement avec le respect des exigences contractuelles ou d'une attitude professionnelle – certains joueurs amateurs rendent également leur style de vie compatible avec leur activité sportive –, mais aussi parce qu'elle renvoie à davantage de contraintes.

4. Sanctions

4.1. Le chef technique est compétent pour prononcer des amendes à l'égard du joueur pour

- retards
- rentrées tardives
- excès d'alcool et de nicotine
- comportement aux entraînements
- absences aux entraînements
- pénalités "évitables" et manque d'engagement
- tout autre comportement contraire aux règles du sport.

Illustration 5.12: Extrait d'un contrat de LNA valable pour la saison 1990/91.

Des écarts qui constituent la norme

Les discours des *Aînés* laissent transparaître une hygiène de vie pas vraiment adaptée à une pratique sportive de haut niveau et, de là, au respect de leurs obligations contractuelles. Avouons-le, les questions relatives aux sorties et aux abus associés ne faisaient initialement pas partie du guide d'entretien. L'évocation spontanée de cette dimension de la carrière lors du premier contact avec le terrain a ensuite permis de questionner systématiquement les joueurs sur cette thématique. En demandant au premier joueur interrogé à l'issue de l'entretien si un thème important pour comprendre son parcours n'avait pas été abordé, voici ce qu'il a répondu :

J'dirais un peu la vie à côté [il mime « boire un coup » avec son pouce]. On faisait quand même pas mal la bombe. Les sorties, les soirées, pfff... J'ai pas toujours été au top sur ce point, même si c'était un peu général au niveau des joueurs. Sur le moment, t'es conscient que c'est pas bien... Bon, j'ai jamais été trop « veille de match à faire le con », mais l'hygiène de vie, c'était loin d'être comme un sportif professionnel doit être. Mais j'suis pas le seul, j'veux pas lancer la pierre en disant : « Ouais, mais lui... », mais c'était assez répandu. Maintenant, par rapport au sport actuel, c'est le jour

et la nuit. Certains joueurs, même à haut niveau, c'était quasiment des alcoolos! Et ils étaient au top mondial! Maintenant, je doute que ce soit possible! Ils font attention à tout, la nourriture, tout ce qu'ils s'entraînent à côté, en dehors du hockey, ils laissent rien au hasard, alors que nous, c'était vraiment le folklore! Moi, j'ai par exemple rarement autant fait la fête que l'année où j'étais en LNA! (Alain – précaire, partiel, couple)

Se sentant loin d'avoir une attitude professionnelle, cet *Aîné* suggère qu'à son époque on est loin du processus de conversion à des dispositions ascétiques et hygiénistes retrouvé fréquemment dans la littérature traitant des carrières sportives ou artistiques de haut niveau⁷². La suite des entretiens avec les joueurs de cette génération confirme d'ailleurs cette impression, des socialisations à un ethos hédoniste véhiculées au sein d'organisations où le processus de rationalisation de la performance n'est pas encore généralisé :

Le physique, ça m'faisait pas chier. Si on devait aller courir 8 ou 12 km, j'étais plutôt à me tirer la bourre devant avec les gars qui aimaient courir. Mais j'étais aussi dans les leaders au niveau des sorties! [rires] On a fait des monstres conneries, on a vécu des années fabuleuses, mais on a vachement exagéré! Maintenant ça serait plus possible. On a vécu dans un entre-deux, dans ces années-là où c'est en train de se professionnaliser, mais où on avait encore d'la marge. Des années dorées où économiquement ça va bien, t'es payé parce que l'économie va bien, les entreprises vont bien... ça te professionnalise donc tu augmentes ton niveau, mais en même temps t'as encore les choses conviviales à côté. Tu sors, tu fais le con... C'était un peu ces années-là que j'ai vécues... qu'on a vécues... (Alan – précaire, études, couple)

Ces écarts sont possibles car les joueurs évoluent dans une configuration qui offre à la fois des conditions de professionnalisation, et dans le même temps, qui a des exigences professionnelles encore peu poussées. Il y a donc différents degrés et dimensions de la professionnalisation à prendre en compte. À cette époque, le professionnalisme ne passe par exemple

⁷² La gymnastique (Papin, 2007) ; la course à pied (Schotté, 2012) ; le cyclisme (Brissoneau, Aubel, Ohl, 2008 ; Lefèvre, 2007) ; la danse (Sorignet, 2004b ; Laillier, 2011a) ; la boxe (Wacquant, 2000) ; le football (Faure, Suaud, 1999 ; Bertrand, 2008).

pas encore par le respect d'une alimentation adaptée à la performance de haut niveau :

*On en a eu pas mal de ces mecs qui venaient nous parler de diététique, sur les hydrates de carbone, ces machins... Une fois un docteur est venu. Il a fait une théorie en disant qu'il ne fallait pas boire de bières... Tout le monde a éclaté de rire! Ensuite, il a pris un exemple: « Si vous voulez être une fois champion olympique, il faut arrêter de manger des Mars, du sucre rapide... » Et avant chaque match, *** [un joueur russe de l'équipe], qui avait été plusieurs fois champion du monde et champion olympique avec son équipe nationale, mangeait deux Mars! Donc c'était à mourir de rire... Et après on a eu un autre docteur, un triathlète. C'est un ami d'enfance... Pendant une année, il avait essayé de tout faire juste et l'année d'après, il s'est dit: « J'me refuse rien, mais au bon moment » et ses résultats étaient dix fois meilleurs quand tu te refuses rien du tout. Y'a rien qui peut passer sans le plaisir. Tu peux te surpasser avec du plaisir, s'il n'y a pas de plaisir, pfff... t'oublies, ça vaut pas la peine... (Arnaud – confirmé, partiel, couple)*

Les conseils sur la nutrition promulgués par des médecins du sport ne trouvent pas d'écho chez les Aînés. L'éclat de rire général des joueurs renvoie à une représentation d'équipe (Goffman, 1973 [1959]) et illustre un consensus normatif autour des pratiques légitimes du milieu. L'abrogation d'un rituel sacré – la bière d'après match – ne fait pas sens pour les joueurs, qui le manifestent comme un seul homme. Cette situation marque un décalage entre les dispositions des joueurs et un contexte organisationnel qui tente timidement de faire évoluer les mentalités. En érigeant le plaisir au-dessus de tout, Arnaud et d'autres joueurs comme lui légitiment leurs écarts en développant des stratégies pour retourner positivement leur « mauvaise » hygiène de vie. Les écarts sont présentés comme des incitations à réaliser de bonnes performances, une injonction fondée sur la culpabilité :

J'ai toujours fumé. Donc, en gros, pas l'hygiène d'un joueur modèle. Mais du coup, j'osais pas me plaindre... parce que si t'es pas bon, t'oses pas trouver une excuse parce que t'es déjà un bout dans le faux... t'es déjà fautif. Donc t'as juste rien le droit de dire... démerde-toi pour être bon! Alors je fumais pas beaucoup, mais c'était un argument pour... Tu sais, ceux qui font tellement tout juste, avant de commencer ils ont déjà une excuse parce qu'ils ont pas réussi. (Arnaud)

Je suis pas vraiment l'exemple du joueur le plus sérieux [rires]. J'étais un battant, je m'engageais, j'aimais ça... mais j'aimais bien aussi vivre à côté! Niveau hygiène de vie, j'étais pas au top du top... je fumais pas mal aussi. Mais les gens, c'est pas ce qu'ils regardaient, tant que t'es performant... Si je livrais pas la marchandise, on m'aurait fait chier comme pas permis! Je me mettais aussi cette pression à moi-même... D'ailleurs si je prenais une caisse la veille, le lendemain j'allais à fond, quoi! C'était difficile, mais j'y allais! [rires] J'me prenais pas des caisses tous les soirs, mais presque! T'es dans le vestiaire, t'es beaucoup en équipe, tu bois une, deux, trois bières... (Alban – confirmé, partiel, couple)

En mobilisant des expressions comme « pas un modèle » ou « pas un exemple », les *Aînés* se présentent individuellement comme des individus en marge – sous-entendu pas professionnels par rapport aux normes légales et morales de leur contrat –, pourtant l'agrégation qualitative de leur discours laisse plutôt penser qu'ils font au contraire partie de la norme et des pratiques du milieu à cette époque. Cet ethos hédoniste, enraciné au sein des sociabilités masculines, perdure; en début de carrière, certains *Benjamins* sont encore sur un registre proche de leurs prédécesseurs :

Au début de ma carrière, ce qui m'intéressait, c'était de jouer au hockey, avoir du plaisir dans le vestiaire, faire le con, sortir, boire des verres et draguer les gonzesses! Parce que du temps libre, t'as qu'ça! Mais c'est mauvais parce que t'es occupé de 11 heures à 13 heures, et le reste, il faut meubler. Et meubler, pour moi, c'était rentrer à 3 heures du mat', dormir jusqu'à 10 heures, à 11 heures l'entraînement, à 14 heures la sieste... Je me réveillais à 19 heures, j'allais bouffer un truc et je ressortais... tous les soirs de la semaine. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Les premières saisons, c'était hygiène de vie zéro. On faisait la fête jour et nuit. J'me disais: « C'est pas possible de faire du sport et faire ce qu'on faisait ». Si tu manges et tu bois comme on a fait, tu finis obèse et alcoolique! On avait la chance de faire du sport deux fois par jour, qui éliminait tout ça. On avait un minimum de condition physique et ça suffisait... Alors on faisait toujours attention... pas la veille de match. Mais le soir du match, après le match, le lendemain du match... y'avait que le soir avant le match où on sortait pas! C'était du 5/6 sur 7, c'était la folie! (Boris – confirmé, sans occup., seul)

En dehors des fameuses «*veilles de matchs*», certains *Benjamins* confessent encore sortir quasiment tous les soirs de la semaine en début de parcours. Par la suite, la plupart d'entre eux évoquent quand même davantage «*des sorties placées*» ou une identification plus fine de «*périodes où tu peux pas et des périodes où t'as plus de lest*». Intercalés entre une génération qui sort encore beaucoup en équipe et une nouvelle génération qui développe une autre forme de culture légitime, les *Benjamins* ont vécu cette transition vers une attention accrue portée à l'hygiène de vie, et plus généralement ce glissement d'un modèle d'adhésion communautaire à une adhésion plus individuelle :

Sur la fin de ma carrière, ça a évolué. Il y avait moins de gars qui sortent... et qui sortent ensemble. Quand j'ai commencé, c'était encore l'époque où l'équipe sortait une fois par semaine ensemble, c'était la tradition. Genre tous les jeudis soir. Évidemment quand on a commencé à jouer vendredi-samedi, on sortait plus le jeudi. Maintenant c'est plus des petits groupes... ou plus en solitaire... ou plus du tout! (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

J'étais un peu entre-deux. Au début de ma carrière, je sortais beaucoup plus... mais parce qu'il y avait moins de matchs, on jouait le mardi-samedi, alors que sur les dernières saisons, t'as plus la possibilité de sortir, tu joues mardi-vendredi-samedi, le seul jour de congé c'est le dimanche, mais t'es mort, alors tu te reposes. Mais j'ai toujours aimé sortir avec l'équipe, au début c'était un peu plus décontracté... ça se faisait plus. C'est surtout l'augmentation des matchs et la diminution du temps libre. J'ai toujours été un gars d'équipe. Tu gagnes un match, tu peux sortir avec l'équipe boire un verre. Ça fait plaisir et c'était la mentalité du hockey, mais au fil de ma carrière, ça s'est perdu un peu. (Basile – élites, sans occup., famille)

Les discours des *Benjamins* illustrent les tensions relatives aux transformations de l'espace du hockey. Au croisement de deux mondes, cette génération assiste à l'érosion progressive de l'ethos hédoniste et à l'émergence d'une forme d'ascétisme. Si d'autres éléments participent à cette transformation, l'augmentation de la fréquence des rencontres semble dans un premier temps suffire à l'initier.

Vers le respect forcé d'une « bonne » hygiène de vie

L'intensification de la compétition a réduit l'autonomie des joueurs en dehors de leur activité. Le discours des *Cadets* contraste en effet avec celui de leurs prédécesseurs, en particulier au niveau des sorties, qui semblent quasiment proscrites ou nettement moins présentes :

Franchement, tout le long en LNB, je faisais quand même attention, je profitais seulement au moment où je pouvais profiter... c'était ou tout ou rien. Et c'était souvent rien, en fait! [rires] Sur les sorties en général, tu peux beaucoup moins maintenant. Avant ils avaient trente-six matchs, tu pouvais assez facilement sortir... Maintenant avec cinquante matchs, c'est impossible. (Clément – précaire, partiel, seul)

Parallèlement à la diminution de la fréquence des sorties, certains joueurs développent également un rapport au groupe plus distancié. Les mutations du marché et de la structure des clubs ont également modifié les formes de sociabilité entre les joueurs :

Pendant mes années en Ligue nationale, je ne sortais pas trop, je faisais pas la foire. Je sortais pas avec ceux de l'équipe, par exemple avec les vieux qui sortaient encore... Je restais tranquille à la maison, j'avais pas envie. (César – recalé, sans occup., couple)

Le récit de César souligne des différences de comportement entre les générations qui cohabitent au sein de l'équipe. Celle des *Cadets* se caractérise par une forme d'individualisme plus marquée, notamment dans la vie en dehors du hockey. Ce rapport émergent à la carrière s'observe également dans la préparation physique additionnelle que les joueurs s'imposent durant leur temps libre :

Y'avait que ça... Dodo-hockey-entraînement-fitness-entraînement... rien d'autre. Quand j'étais pas sur la glace, j'allais m'entraîner seul à côté. Mon temps libre était dédié au hockey, en fait... pour entretenir mon corps, pour prendre soin de mon corps. (Colin – précaire, sans occup., colocation)

Le temps passé en dehors de la pratique n'est plus utilisé comme période de relâche en équipe, mais davantage pour s'entraîner individuellement ou pour récupérer. Plus généralement, les *Cadets* confient avoir rapidement

respecté une bonne hygiène de vie, en faisant très explicitement le lien avec leurs obligations contractuelles :

Je fais quand même attention à ce que je mange... t'es quand même payé pour le faire. Ça a tellement évolué que tu peux plus faire à l'époque comme certains... qui sortaient tous les soirs, tu tiens pas le rythme. Déjà on joue beaucoup plus de matchs, c'est devenu beaucoup plus physique, plus intense. J'suis quand même fatigué, tu deviens de plus en plus fatigué avec le sport. (Corentin – précaire, partiel, couple)

Au-delà d'une conscience accrue du rapport contractuel, Corentin rappelle ce que beaucoup de joueurs de sa génération ont mentionné : le respect forcé d'une hygiène de vie compatible avec la pratique. Cette attention particulière passe par le respect d'un régime alimentaire adapté, qui se prolonge chez certains par la proscription de l'alcool :

J'ai jamais été un gars qui buvait de l'alcool. Très vite, j'ai tout mis de mon côté pour réussir... j'étais en shape, je mangeais hyper bien, je calculais les calories. (Charles – précaire, sans occup., couple)

J'ai toujours eu une bonne hygiène de vie, j'suis pas un gars qui boit de l'alcool, ça m'arrive très rarement, en tout cas pas pendant la saison. J'ai toujours eu une hygiène de vie stricte, pour l'alimentation aussi, presque trop stricte... (Colin – précaire, sans occup., colocation)

À l'instar du temps libre qu'ils dédient à la pratique, les *Cadets* ne sont par essence pas plus éthiques ou vertueux que les précédentes générations sur leur hygiène de vie, ils sont plutôt contraints de l'être. L'adoption d'un mode de vie plus ascétique ne s'inscrit pas toujours dans une logique de respect du cadre du travail ou des exigences contractuelles, mais plutôt en réponse aux exigences accrues imposées par la pratique. Comme d'autres facteurs, les contraintes générées par cette ascèse peuvent faciliter l'association du hockey à un travail.

La variable générationnelle est donc une clé de lecture pertinente pour saisir l'inégal rapport que les joueurs entretiennent avec leurs obligations contractuelles en matière d'hygiène de vie et, plus largement, avec l'expérience de la pratique. Présentée de la sorte, l'analyse peut toutefois rendre compte de manière trop simpliste de cette dimension des carrières sportives. Il ne s'agit pas d'affirmer que tous les *Aînés* font des écarts et sont dans l'excès, alors qu'à l'opposé, tous les *Cadets* mènent une

vie rangée et respectueuse de leurs obligations contractuelles. Il y a évidemment des nuances à prendre en compte. De même, au-delà de l'effet de cohorte, d'autres propriétés participent au respect d'une « bonne » hygiène de vie : une position reconnue ou un engagement parallèle (études, vie privée). La plupart des *Élites* interrogés, indépendamment de leur cohorte d'appartenance, ont en effet confessé prêter une attention particulière à leur mode de vie en dehors de la pratique, notamment « *en contrôlant leur alimentation* » ou « *en faisant gaffe aux sorties* ». Ces derniers semblent d'ailleurs associer leur réussite au respect d'une bonne hygiène de vie ou plus largement « *d'une attitude professionnelle* ». Les discours s'articulent autour de la valeur du sacrifice – même s'il est parfois dénié par certains – et d'une forme de méritocratie. En retour, les *Élites* se sentent davantage « *obligés d'être irréprochables avec le salaire qu'(ils) touch(ent)* ». Dans une autre logique, les joueurs engagés dans des études font état « *d'un emploi du temps tellement dense qu'il est impossible de s'éparpiller* », et ceux avec femme et enfants confessent qu'« *avec la vie de famille, forcément t'es moins dehors* ». Certaines configurations favoriseraient ainsi l'adoption d'un mode de vie plus ascétique.

L'hygiène de vie est également un support de la construction d'une dimension de la *doxa*. Dans leur discours, les *Élites* érigent cette dernière en condition de réussite et construisent leurs représentations des performances atteintes en lien avec ce mode de vie discipliné. Les joueurs dont la carrière est moins durable et reconnue ont en revanche un rapport à leur hygiène de vie plus fluctuant. Pour les *Aînés* et encore une partie des *Benjamins*, ne pas chercher à préserver et à améliorer son outil de travail, mais plutôt à en jouir collectivement au sein des sociabilités masculines, renvoie au comportement légitime pour être accepté et agir comme un joueur de LN. Pour les *Cadets* – de même que pour ceux engagés dans des obligations estudiantines ou familiales –, la conversion à des dispositions ascétiques est moins grégaire. C'est progressivement par le respect d'un mode de vie adapté à la pratique, et à ses obligations contractuelles, que la légitimité s'acquiert et, par là, le maintien en LN. Le professionnalisme passe ainsi par une socialisation à la réduction de l'autonomie liée aux nouveaux modes d'organisation de l'activité.

Au fil des cohortes, si les joueurs voient leur liberté se restreindre dans le jeu, leur autonomie en parallèle de l'activité est également réduite. Les joueurs doivent de plus composer progressivement avec des conditions de pratique plus précaires – avec un accroissement de la concurrence et des inégalités, des licenciements abusifs, mais également une mise en jeu

accrue de la santé. Le postulat défendu est que l'évolution des conditions de pratique, qui crée davantage d'incertitude et s'écarte parfois même du cadre légal du travail – en matière de transfert comme de santé –, amène (paradoxalement) les joueurs à se considérer davantage comme des travailleurs. L'accroissement de la flexibilité et de la disponibilité demandée aux hockeyeurs est associé à un attribut du travail et alimente la vision d'un jeu dont les règles sont devenues plus contraignantes. Autrement dit, plus les conditions se dégradent plus elles semblent renvoyer au travail.

II. Un travail particulier

Après l'analyse du cadre contractuel légal et moral qui unit les joueurs à leur employeur, la focale d'observation se resserre autour du travail en lui-même – jouer au hockey –, des discours qui le qualifient et de comment ceux-ci se transforment au fil des générations.

Penser les relations entre sport et travail n'est pas un questionnement récent⁷³. En s'intéressant à la question de la performance produite par les sportifs, les travaux de Robert Linhart (1978) marquent cependant un renouveau dans la manière d'appréhender le travail sportif, qui n'est plus uniquement perçu comme un vecteur idéologique capable de rendre dociles les travailleurs. Dans cette optique, *«au même titre que pour le travail des ouvriers, le corps du sportif est son instrument de travail, son outil. Le sport devient ainsi un objet d'étude des mises en jeu de techniques du corps»* (Demazière, Ohl, Le Noé, 2015, p. 409).

Dans le même temps, on assiste à une division historique du sport entre amateurs et professionnels – l'idéal de l'amateurisme ayant été pendant longtemps plus noble, au sens propre comme au figuré –, ainsi qu'à une évolution de la reconnaissance du statut des athlètes. Même si l'on trouve des sportifs professionnels à partir du xx^e siècle – notamment au sein des ligues fermées nord-américaines (baseball, basketball, hockey, football américain) mais aussi en Europe dans le cyclisme, le football, l'équitation ou encore l'escrime –, les travailleurs sportifs dans le giron du mouvement olympique

⁷³ Comme le soulignent Didier Demazière, Fabien Ohl et Olivier Le Noé (2015), l'ouvrage de sociologie du sport de Heinz Risse (1991 [1921]) questionne déjà l'émergence des cultures de masse et ses effets sur la soumission des travailleurs; une réflexion prolongée ensuite en Allemagne avec les travaux de Bero Rigauer (1969) et Gerhard Vinnai (1970) ou en France avec ceux de Jean-Marie Brohm (1976).

demeurent officiellement non rémunérés jusqu'à la fin des années 1970. Or, l'arrivée de Juan Antonio Samaranch à la tête du CIO en 1980 change la donne, puisque ce dernier ouvre notamment les jeux olympiques aux sportifs professionnels. À partir du début des années 1980, on se retrouve ainsi dans une configuration favorisant la représentation du sportif en travailleur, période à laquelle les *Aînés* débute leur carrière en LN.

Malgré l'institutionnalisation progressive du salariat sportif, en Suisse comme ailleurs, et l'intérêt scientifique à penser le sportif en travailleur, la littérature suggère que les principaux protagonistes éprouvent souvent des difficultés à considérer ce qu'ils font comme un travail. Les activités sportives telles que le hockey sur glace ont de surcroît la particularité, à l'instar de la plupart des sports collectifs, de s'articuler autour de la notion de jeu, moins présente dans certaines disciplines étudiées (athlétisme, cyclisme, équitation, gymnastique, natation) – on «joue» plus rarement de l'athlétisme ou du cyclisme – et ainsi de rendre la perception du travail encore moins immédiate.

Au fil des générations, on peut néanmoins observer une progression de l'association du hockey à un travail chez les joueurs, en interdépendance avec les mutations du marché et des organisations. Il s'agit donc de comprendre les logiques qui font obstacle ou au contraire tendent à faire émerger le travail comme catégorie de perception chez les hockeyeurs, afin de rendre compte des transformations de l'expérience du hockey. Enfin, ce processus de qualification dépend également des représentations véhiculées par un auditoire plus large, c'est-à-dire du degré de reconnaissance sociale de l'activité sportive en tant que travail.

1. Au jeu des représentations

Depuis le passage des sociétés dites traditionnelles à celles qualifiées d'industrielles, qui marque notamment pour Émile Durkheim l'extension de la division du travail (1991 [1893]) ou pour Max Weber celle de la rationalité capitaliste (2000 [1904-1905]), les notions de jeu et de travail ont généralement été associées à des représentations antagonistes (voir encart). La figure du «joueur professionnel» réunit donc simultanément deux notions longtemps définies de manière antinomique dans la littérature, et plus largement dans le milieu du sport. Penser le joueur en travailleur ou le travailleur en joueur révèle ainsi un nœud problématique puisqu'un même individu ne pourrait en principe pas incarner les deux figures en même temps. Dans le milieu

littéraire, Bernard Lahire écrit d'ailleurs, à partir de la typologie d'écrivains qu'il a construite, que l'idéal-type du *joueur professionnel* ne participe pas véritablement au jeu mais joue pour vivre (2006, pp. 78-79). En gagnant sa vie par le jeu, on cesserait donc de jouer. Les individus peuvent ainsi être tiraillés entre ces deux dimensions. Il s'agit d'analyser ces tensions à l'aune des transformations observées dans l'espace professionnel du hockey et des configurations plus larges dans lesquelles les individus évoluent.

L'opposition jeu/travail

Présent dans toutes les civilisations, le jeu est considéré par les anthropologues comme un « invariant humain » (Lévi Strauss, 1955 ; Brown, 1991). « *Dans les sociétés antiques, l'opposition travail/jeu n'était pas aussi affirmée que dans les sociétés industrielles qui dès le XVIII^e siècle valorisent le travail productif au détriment de toute activité jugée improductive* » (Lacombe, 2006, p. 225). Dès lors, le temps du jeu, futile, superflu et secondaire, s'oppose à celui du travail, sérieux, nécessaire et primordial. Dans la théorie économique classique, le travail est alors décrit comme une « grandeur négative », une dépense énergétique servant d'échange à une consommation de loisir et de plaisir. Cette distinction est également exprimée par Friedrich Nietzsche pour qui « *le besoin nous contraint au travail dont le produit apaise le besoin [...] dans les pauses où les besoins sont apaisés et, pour ainsi dire, endormis, l'ennui vient nous surprendre. [...] Pour échapper à l'ennui, l'homme travaille au-delà de la mesure de ses autres besoins ou il invente le jeu, c'est-à-dire le travail qui ne doit apaiser aucun autre besoin que celui du travail en général* » (1878). C'est notamment ce que Georges Bataille (1949) nomme « *la part maudite* », c'est-à-dire l'énergie excédante que l'homme doit dissiper. Le jeu trouverait donc son essence en tant que dérivatif ou divertissement ; autrement dit, dans ce qui s'éloigne du travail.

Les auteurs ayant travaillé spécifiquement sur la notion de jeu, tel l'historien néerlandais Johan Huizinga dans *Homo ludens* (1951 [1938]) ou le sociologue français Roger Caillois dans *Les Jeux et les hommes* (1967 [1958]), s'accordent également pour définir ses contours aux frontières de l'activité laborieuse même si, parfois, selon Roger Caillois, l'activité ludique peut être aussi énergivore que le travail. Tous deux s'entendent sur certaines caractéristiques du jeu en le définissant notamment comme une action ou une activité à laquelle on s'adonne *librement*, qui est *limitée* dans

l'espace et dans le temps, et *séparée* de la vie quotidienne et de sa nécessité matérielle. Les auteurs sont d'ailleurs critiques à l'égard du rapprochement de certaines de ses modalités de pratique avec des caractéristiques associées au travail. Pour Johan Huizinga, le jeu doit relever de la « sur-vie », de ce qui excède la nécessité. Pour Roger Caillois, si l'*agôn* – c'est-à-dire ce qui a trait à la compétition et par extension au fait de se « mesurer » à autrui – est au centre de la notion de jeu, la systématisation actuelle de la compétition aurait affaibli la dimension récréative des pratiques. Ce constat s'illustre particulièrement dans le domaine du sport professionnel, qui « *en dépit de son importance aux yeux des participants et des spectateurs, demeure une fonction stérile, où le vieux facteur ludique s'est presque entièrement éteint* » (Huizinga, 1951, p. 316). Selon Jean-François Morissette – auteur d'une thèse sur le jeu en sociologie – qui reprend la critique et le thème de la « mesure », « *la compétition serait devenue trop sérieuse, voire démesurément sérieuse* » (2010, p. 78). Le jeu y aurait perdu de sa substance et serait dégradé, voire corrompu par la volonté de dominer l'autre en se mesurant à lui. Facteur supposé de corruption suprême, l'introduction récente de l'argent dans la sphère sportive, notamment dans le milieu des sports collectifs dits professionnels, viendrait remettre en cause ses fondements historiques (Loirand, 1998), qui reposent sur l'amateurisme et plus généralement le désintéressement. « *Le sport, qui appartient à la sphère du temps libre et des loisirs, n'est censé produire rien d'autre que le propre plaisir de l'accomplissement des gestes réalisés dans les règles ou de la dépense physique qui l'accompagne* » (Mignon, 2006, p. 143).

Le hockey : entre jeu, loisir et travail

Les données issues du questionnaire font émerger l'association largement dominante (94,5 %) du hockey à un jeu (tableau 5.1)⁷⁴. Certains joueurs distinguent le jeu du loisir, qui semble représenter un état intermédiaire entre jeu et travail, même si le loisir se rapproche davantage du jeu. Les joueurs sont en revanche plus partagés (49,2 %) quant au fait de considérer le hockey comme un travail. Si aucun consensus ne semble ressortir sur la manière de définir l'activité, des tendances sont néanmoins observables.

⁷⁴ On relève que la quasi-intégralité des joueurs (99,4 %, soit 503 joueurs sur 506) associent le hockey à une passion. Bien que cette dimension de l'activité soit centrale – et d'ailleurs relevée dans la littérature –, nous avons toutefois choisi de l'exclure de l'analyse car elle ne discriminait pas les résultats.

Tableau 5.1: Représentations du hockey en fonction des propriétés sociales des joueurs

	Hockey considéré comme un...					
	JEU		LOISIR		TRAVAIL	
COHORTE						
1963-72 (A)	99,1 %	123	90,1 %	112	31,5 %	39
1973-82 (B)	94,9 %	131	80,4 %	111	52,1 %	72
1983-92 (C)	91,9 %	225	72,2 %	177	60,3 %	148
FINANCES FAMILLE						
Difficile	100,0 %	34	84,5 %	29	29,6 %	10
Modeste	94,1 %	142	81,2 %	123	43,3 %	65
Bonne	93,8 %	231	76,6 %	188	52,5 %	129
Très bonne	91,0 %	63	75,8 %	52	59,4 %	41
LANGUE						
Allemand	95,7 %	268	81,2 %	227	47,1 %	132
Français	93,7 %	171	78,5 %	144	54,5 %	100
Italien	90,9 %	39	66,7 %	29	57,1 %	25
FORMATION						
isced0-2	95,3 %	41	63,3 %	29	65,1 %	28
isced3-4	93,1 %	281	79,9 %	241	48,3 %	146
isced5-6	95,6 %	135	79,1 %	112	42,5 %	60
CARRIÈRE SPORTIVE						
Recalés	94,7 %	180	89,8 %	171	36,4 %	69
Précaires	95,5 %	98	80,9 %	83	49,7 %	51
Confirmés	94,8 %	117	72,1 %	89	57,4 %	71
Élites	93,0 %	86	67,9 %	62	63,9 %	59
OCCUPATION						
Plein	97,6 %	88	75,3 %	68	31,6 %	28
Partiel	88,3 %	84	76,1 %	72	46,3 %	44
Études	96,6 %	88	81,2 %	74	51,6 %	47
Sans occup	93,8 %	170	75,3 %	136	63,5 %	115
COHABITATION						
Couple	93,5 %	120	81,5 %	104	46,3 %	59
Famille	95,9 %	79	76,8 %	63	48,6 %	40
Seul	95,4 %	91	74,4 %	71	49,4 %	47
Maison	91,7 %	80	84,3 %	73	49,4 %	43
Colocation	95,0 %	38	82,1 %	33	47,5 %	19
TOTAL	94,5 %		78,9 %		49,2 %	

L'association du hockey à un jeu reste stable et dépend peu des propriétés sociales des individus; celle du hockey à un travail enregistre en revanche davantage de variations, notamment en fonction de la cohorte d'appartenance, du profil de carrière sportive ou occupationnelle, de la situation financière des parents et du niveau de formation. Ainsi, de manière statistiquement significative, les individus associent davantage le hockey à un travail: au fil des cohortes et d'autant plus s'ils sont au bénéfice d'une carrière sportive durable et reconnue, s'ils n'occupent pas d'activité parallèle au hockey, s'ils sont issus d'une famille à l'aise financièrement, mais aussi – et peut-être contre toute attente – s'ils ont un niveau de formation peu élevé. Cette dernière propriété peut paraître en décalage avec celle d'une origine sociale favorisée, mais elle s'explique en partie par les abandons de formation plus fréquents rencontrés chez les *Cadets* ayant mentionné une très bonne situation financière familiale.

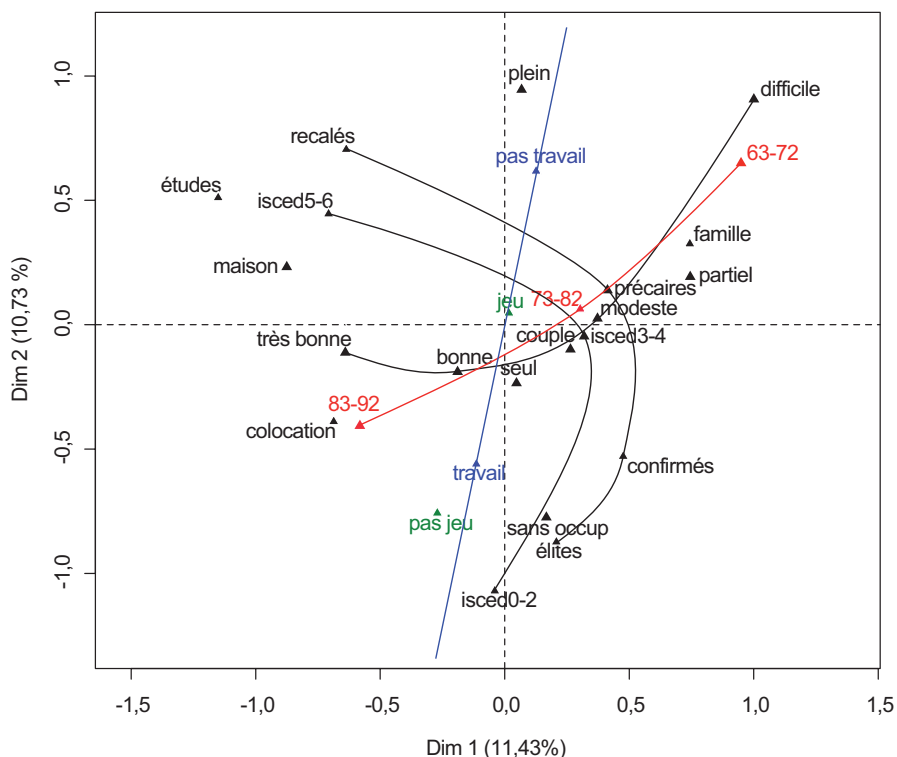
Si ces tendances sont statistiquement significatives, il ne faut toutefois pas interpréter aveuglément les résultats. Même s'il s'agit d'une minorité, près d'un tiers des *Aînés*, des *Recalés*, des joueurs travaillant à *Temps plein* ou issus d'une famille à la situation financière difficile considèrent le hockey comme un travail; de même, il ne faut pas oublier qu'un *Précaire* sur deux est dans ce cas. Bien que des tendances se dégagent, il n'y a donc pas de normes concernant l'association du hockey à un travail. Il n'est jamais uniquement considéré en tant que tel et d'autres représentations se mêlent au sens donné à cette occupation.

On peut en outre relever que pour certaines catégories de joueurs, les différentes représentations sont relativement exclusives: de manière générale, les *Aînés* ont plus de difficultés à associer simultanément le hockey à un travail, d'une part, et à un jeu ou un loisir, d'autre part, alors que cette association pose moins de problèmes pour une majorité de *Cadets*.

Une analyse des correspondances multiples (ACM) permet d'observer les dynamiques entre les différentes variables et d'en donner une représentation visuelle (graphique 5.1). Les propriétés des joueurs (cohorte; origine sociale; niveau de formation; profil de carrière sportive, occupationnelle et cohabitationnelle) ont été utilisées pour construire les axes sur lesquels les représentations du hockey (jeu et travail) ont ensuite été projetées. Les ACM permettent ainsi de visualiser un espace social et les relations entre deux niveaux de réalité, autrement dit un espace qui est à la fois celui des individus et des variables⁷⁵.

⁷⁵ Les modalités proches sur le plan factoriel se retrouvent chez les mêmes personnes; les personnes proches sur le plan ont des propriétés similaires. Pour aller plus loin, se référer à l'introduction de l'ouvrage *Analyse de données avec R* de François Husson (2009) qui donne une explication à la fois conceptuelle et pratique du fonctionnement d'une ACM.

Graphique 5.1: Représentation du hockey en fonction des propriétés sociales des joueurs. Analyse des correspondances multiples (ACM)



Cette représentation permet de rendre compte de la centralité de la notion de jeu, alors que l'association du hockey à un travail est davantage polarisée autour d'un axe (en bleu) qui semble également opposer les joueurs des différentes générations (en rouge), suggérant un effet du processus de professionnalisation sur le rapport à l'activité. Si une perception du travail plus prégnante chez les *Élites* et les *Confirmés* ou chez ceux étant *Sans occupation* en parallèle pouvait être attendue, on peut faire l'hypothèse que, d'une part, les joueurs au bénéfice d'une formation peu élevée (ISCED 0-2, tout en bas) considèrent davantage le hockey comme un travail car ils ont moins

d'opportunités et se sont moins investis dans un projet professionnel alternatif, et d'autre part, que les joueurs issus d'une famille ayant une situation financière difficile (tout en haut à droite) éprouvent des difficultés à l'associer à un travail au regard de – ou pour ainsi dire par respect pour – leurs origines.

Même s'ils donnent une vision relativement manichéenne des représentations – les joueurs étant contraints de répondre s'ils considèrent ou non le hockey comme un jeu, un loisir ou un travail –, ces résultats fournissent une base de réflexion. Certaines tendances sont statistiquement significatives et invitent à prêter une attention particulière aux discours associés à ces représentations.

2. Ce que le travail signifie pour les hockeyeurs

Il semble vain de vouloir définir le travail par dénotation. Comme le confesse Michel Lallement, «*l'exercice qui consiste à recenser dans le champ de la sociologie et des disciplines qui lui sont proches les différentes acceptions accordées à la notion de travail donne vite le tournis*» (2001, p. 34). Au-delà d'être un moyen de subsistance, il est associé à un dispositif d'aliénation et d'exploitation, mais aussi de contrôle sur la nature chez Karl Marx (1996 [1844]), à une profession de type vocationnelle représentée par le *Beruf* chez Max Weber (2000 [1904-1905]), à une activité pénible mais vitale pour l'«*animal laborans*» ou à une œuvre créative pour l'«*homo faber*» chez Hannah Arendt (1983 [1958]), à une fonction sociale, notamment de solidarité chez Émile Durkheim (1991 [1893]) ou plus généralement de mise en relation des individus chez Luc Boltanski et Ève Chiapello (1999). La polysémie rattachée à la notion de travail finit par donner peu de sens aux analyses réalisées à partir d'une construction théorique et épistémologique appliquée à une population. Ce constat invite plutôt à s'emparer de la question avec une approche inductive.

Afin de donner du sens aux données statistiques (tableau 5.1, graphique 5.1), il s'agit de saisir plus finement ce que les individus donnent comme significations à la notion de travail, sous peine de composer avec une notion flottante et trop riche de sens. En prêtant une attention particulière à la manière dont les hockeyeurs qualifient leur pratique sportive, on voit émerger en creux la définition de ce

qu'ils considèrent être un « vrai » travail⁷⁶. Les représentations portent en outre sur deux notions distinctes : le statut, c'est-à-dire la position, la fonction socialement reconnue, et l'activité, c'est-à-dire la tâche, le « travail en train de se faire ».

Le statut du travail

Le terme travail a parfois été mobilisé par les hockeyeurs pour désigner un statut, au sens d'une position sociale reconnue renvoyant au fait d'« avoir » un travail. Dans cette acception, le travail se confond dans les discours avec l'emploi, le métier ou la profession, qui sont évoqués par les hockeyeurs sans réelle distinction.

Même si le hockey est socialement reconnu sur le plan professionnel, les *Aînés* – et certains *Benjamins* proches des *Aînés* – éprouvent de la peine à l'associer à un travail, notamment car la *doxa* en vigueur à leur époque semble influencer la façon de pouvoir qualifier leur pratique sportive :

Je dis « un métier », je dis « la profession qui veut ça », parce que maintenant c'est un métier, hein ! Être un joueur de hockey, c'est un métier. Mais à mon époque, personne ne considérait le hockey comme un travail. (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Surtout pas un métier ou une profession, jamais ! C'était mon meilleur hobby, en plus on me donnait de l'argent, alors c'était parfait ! [rires] Je ne considérais pas le hockey comme un travail, d'ailleurs les autres non plus, j'pense... Personne ne disait que c'était son travail. (Alain – précaire, partiel, couple)

Dans l'approche interactionniste, les professions se construisent en partie autour de discours sur lesquels repose l'appartenance professionnelle (Hughes, 1958 ; Becker, 2010). Au-delà d'une simple perception individuelle, la reconnaissance par les joueurs de leur statut de travailleur dépend plus largement du contexte générationnel dans lequel ils évoluent ainsi que des normes et des discours qui s'y rattachent. Pour les *Aînés*, dont la pratique sportive est pourtant leur source principale, voire unique, de revenu,

⁷⁶ Comme le suggèrent les statistiques, cette définition semble cependant se confondre davantage au fil des cohortes avec celle attribuée au hockey sur glace, et il est donc plus rare – mais pas exclu – que les *Cadets* opposent les caractéristiques associées au hockey à celles du travail.

le hockey est plutôt élevé au rang de hobby et peut être comparé au «loisir sérieux» (Stebbins, 1997) pratiqué par des amateurs fortement engagés. Le contraste est d'ailleurs perceptible avec les *Cadets* qui associent plus facilement le hockey – toujours au sens fonctionnaliste – à un poste de travail non garanti que l'on peut perdre à tout moment, faisant référence à «une insécurité ou une précarité de l'emploi».

Si les perceptions se façonnent en lien avec l'évolution de la *doxa* du milieu, elles sont également influencées par le regard d'*outsiders* qui contribuent ou non à légitimer la pratique sportive en travail. On se trouve ainsi face à un double processus, à la fois interne et externe au milieu, qui module la représentation du hockey :

Maintenant ça évolue, mais pendant longtemps les gens ne reconnaissaient pas le travail que c'est d'être sportif. Il y a encore des patrons qui se disaient: «Machin, il a trente-cinq ans et il a jamais bossé de sa vie» ou: «Celui-là, il va jamais tenir le coup parce qu'il s'est jamais levé le matin...». C'est des gens qui ne s'intéressent pas au sport et qui ont une mauvaise image du sport. Je dis pas qu'ils ont tout tort, mais par expérience, le sport peut aussi être perçu négativement dans la société... ou disons ne pas être reconnu comme un travail. (Armand – précaire, partiel, couple)

C'est un travail qui n'est pas assez reconnu en Suisse. Les gens te disent: «Tu fais du hockey? Mais tu fais quoi sinon?» Bon, maintenant le hockey et le foot en Suisse... les mentalités évoluent un petit peu. Mais moi, j'ai un copain qui fait du tennis... S'il dit qu'il fait que du tennis, les gens lui disent: «Mais t'es fou ou quoi?» Bon, t'as pas beaucoup de chances d'arriver non plus, mais... si tu le prends pas comme un travail, t'as aucune chance d'y arriver. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

L'époque mais aussi le contexte local – voire national – participent à définir la perception de l'activité sportive et plus largement celle du travail. En Suisse, si le sportif professionnel jouit plus ou moins des mêmes droits qu'un travailleur «normal», son statut de travailleur n'est pas unanimement reconnu. Cette reconnaissance peut également varier en fonction des différentes régions :

*Pour moi, la plus grosse différence qu'il y avait c'était pas le hockey, mais les gens autour du hockey. Le canton de ***, ils étaient pas vraiment intéressés au hockey, alors qu'au ***, tu vas voir n'importe*

*qui, ils ont tous grandi avec le hockey. Il y a une place vraiment importante pour le hockey dans la région, alors qu'à *** un peu moins. Là, les gens ils me demandaient: « C'est quoi ton travail ? » « Joueur de hockey... » « Ah, c'est un travail ? Ah, c'est un métier ??? » [rires] (Basile – élite, sans occup., famille)*

Le cas de Basile illustre les tensions entre les représentations endogènes et exogènes de l'activité de hockeyeur, mais également leur évolution au fil de la carrière. Cette dimension évolutive de la carrière morale est particulièrement présente chez les *Benjamins*, qui ont vécu de l'intérieur les transformations de l'espace professionnel du hockey sans encore que sa perception et sa reconnaissance externe soient en correspondance avec la réalité de la pratique :

Les dix premières années quand on me demandait: « C'est quoi ton métier? », je répondais: « Je travaille pas... j'ai un hobby, c'est le hockey », j'le faisais pour le plaisir et j'me considérais chanceux de pouvoir vivre de ma passion. Mais à partir d'un moment, la notion de plaisir ça n'existe plus. Quand t'es sportif, tu veux être performant et tu veux gagner à tout prix. Avec le recul, je trouve qu'être sportif c'est un gros travail. Tu dois avoir une hygiène de vie, des entraînements... c'est beaucoup de sacrifices et les gens ne s'en rendent pas toujours compte... la fatigue physique, ce que c'est qu'un effort physique, d'être toujours à la limite, les blessures... Il faut reconnaître le hockey comme un travail. (Basile)

Ces témoignages rappellent que le processus de professionnalisation est également un processus de légitimation – au-delà d'une légitimation politique et juridique (Dubar, Tripier, 2005) – à la fois interne et externe à la profession, notamment celle qui se lit dans le regard des autres. En fonction des contextes et des interactions – incluant également le moment de l'entretien –, les joueurs se gardent plus ou moins d'élever leur pratique sportive au rang de travail, de métier ou de profession. L'entreprise de qualification du travail, au sens d'un statut socialement reconnu, est un processus dynamique qui évolue en fonction des configurations. Ces réseaux d'interdépendances peuvent exercer une influence émanant directement de l'espace du hockey, mais également de manière plus diffuse sous la forme d'un air du temps, lorsque l'époque est plus ou moins sensible à la reconnaissance ou à la légitimation des activités sportives en activité professionnelle.

En outre, ne pas associer le hockey à une position socialement reconnue, a des effets concrets sur les carrières, en particulier sur le processus de maintien en LN. Considérer que le hockey n'est pas un « vrai » métier peut par exemple favoriser les pressions – notamment celles exercées par les conjoints –, et de là, l'arrêt d'une activité qui est plutôt considérée comme un jeu ou une parenthèse enchantée.

L'activité de travail

Parallèlement à la référence au statut, le terme travail a principalement été associé par les hockeyeurs à une activité, au sens d'un accomplissement pratique. Bien que les joueurs interrogés n'aient pas tous les mêmes critères pour considérer une activité comme un travail, les différentes caractéristiques évoquées convergent : il s'agit d'une activité contraignante (par opposition à un choix volontaire), sérieuse (par opposition à la légèreté du jeu ?), unique (ne faire que ça), offrant des perspectives d'avenir et permettant de subvenir à ses besoins. Ces attributs sont plus ou moins associés au hockey en fonction des époques et des différentes propriétés sociales des individus.

Le travail : une activité contraignante

Le hockey est considéré la plupart du temps comme une passion, un engagement positif et volontaire donnant le sentiment de résulter d'un choix. Il se définit ainsi fréquemment – a fortiori pour les *Aînés* – en opposition au travail, qui est quant à lui associé à une imposition et à une contrainte⁷⁷ :

Le hockey c'est une passion, ça doit rester un plaisir. Même maintenant je ne considère pas ça comme un travail. C'est un travail quand ça devient une contrainte et quand c'en est devenue une, j'ai arrêté et j'ai fait autre chose. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Les discours sur la passion – souvent présentés par les organisations sportives comme une dimension intrinsèque de l'activité – s'inscrivent

⁷⁷ Cette dimension cadre avec le sens originel du terme travail, qui découle étymologiquement du terme « *tripalium* » désignant un instrument de torture.

plutôt dans une logique sociale ancrée dans un contexte de production encore artisanal. Cette conception contraignante de l'activité laborieuse émerge dans le discours des différentes générations, à la différence qu'elle n'est pas mobilisée pour prendre position sur une propriété associée au hockey :

De toute façon, travail égal contraintes. Le travail, c'est un simple échange de ma force de travail contre un salaire. C'est une contrainte, évidemment... (Baptiste – précaire, études, maison)

Ton boulot, c'est une corvée. Travailler, ça veut dire que t'es obligé, c'est pas un choix. Tu travailles parce que tu dois, pas parce que tu veux ou que t'as du plaisir. (César – recalé, sans occup., couple)

La représentation du travail et son association à la notion de contrainte apparaissent régulièrement dans les témoignages et se façonnent trivialement par l'imposition d'un nombre d'heures de travail et d'horaires que le hockey, lui, n'impose pas. L'activité sportive est ainsi souvent évaluée à l'aune d'un « boulot normal » pour lequel la plupart des travailleurs doivent « se lever le matin » :

Il ne faut pas oublier qu'un gars qui joue en LNA, 300 jours par année, il finit sa journée à midi et elle n'a pas commencé à 6 heures, hein ! T'arrives à la patinoire à 9 h 30, à 10 h 45, tu vas sur la glace, et à 12 h 15, c'est fini... 300 jours par année ! (Alexandre – élite, sans occup., famille)

J'étais conscient que j'avais d'la chance de gagner de l'argent en faisant ça, que c'était un privilège. Quand je pense aux autres qui se lèvent tous les matins pour aller bosser toute la journée, et moi, j'allais juste jouer un moment... et je gagnais de l'argent, c'était incroyable ! (Bastien – élite, sans occup., couple)

Au-delà de la mention récurrente de la notion de jeu, ces résultats vont dans le sens des observations réalisées sur les apprentis footballeurs par Julien Bertrand (2009), qui relève que l'expérience sportive est plutôt vécue comme le moyen d'échapper au travail « ordinaire ». Les caractéristiques de l'activité sportive sont ainsi définies en référence à une forme de travail stéréotypique constituée d'une imposition de contraintes et d'horaires longs, stricts et réguliers. Si l'activité est donc bel et bien associée progressivement à une forme de travail, sa définition ne se laisse guère enfermer dans des schèmes de représentations standard, mais trouve plutôt

son essence dans le registre de la réalisation passionnée. En opposition, les contours de la représentation du travail sont associés à un décompte de sa durée où il faut «*timbrer... et retimbrer à la fin de la journée*». Les *Aînés* sont d'ailleurs interpellés en apprenant que certains joueurs actuels parlent du hockey en mobilisant cette terminologie traditionnellement associée au travail, une association qui suggère également une évolution des représentations du travail sportif au fil des générations :

Plusieurs joueurs actuels de LNA m'ont dit que dans certains clubs, t'as l'impression que c'est vraiment un boulot, quand tu viens c'est tout juste pas si tu timbres à l'entrée du vestiaire, tu vas faire ton entraînement et tu te casses! L'un d'eux me disait: «J'ai pas de copains dans le vestiaire!» C'est assez surprenant... J'ai jamais connu ça à mon époque. (Alain – précaire, partiel, couple)

En Suisse, même si des mutations sont en marche concernant le travail à distance ou à domicile ou sur les horaires à la confiance, où l'employé note lui-même ses heures de travail, la norme reste de timbrer – c'est notamment le cas dans les administrations cantonales ou fédérales –, c'est-à-dire de décompter ses heures de travail. À l'exception encore de certaines personnes exerçant une fonction dirigeante élevée, la plupart des entreprises en Suisse sont contraintes par la loi sur le travail (LTr) d'enregistrer la durée de travail de leurs employés, notamment et surtout pour des raisons sanitaires⁷⁸. Il n'est donc pas étonnant que les représentations liées au travail se fondent sur ce modèle, très largement répandu voire majoritaire.

Le travail: une activité sérieuse offrant des perspectives d'avenir

Parallèlement à son caractère contraignant, le travail s'apparente également pour les hockeyeurs à une activité sérieuse. Non seulement les *Aînés* n'associent pas cette qualité à leur activité sportive, mais ils l'opposent même à la dimension oisive du hockey :

Les vacances, ça va un moment! [rires] Ça va un moment, la belle vie avec le hockey... Il faut aussi être sérieux et travailler un petit peu.

⁷⁸ La loi apparaît d'ailleurs sous le point «protection des travailleurs».

*Donc je travaillais à mi-temps, souvent le matin ou un peu l'après-midi.
(Alban – confirmé, partiel, couple)*

À partir d'un certain moment, tu commences un peu à te poser des questions, j'ai commencé à me dire: «Putain, faudra bien que je commence à travailler, à me trouver un boulot, un boulot un peu sérieux, quoi!» (Alain – précaire, partiel, couple)

Au-delà de la cohorte d'appartenance, cette impression que le hockey n'est pas une activité assez sérieuse pour être associée à un travail se retrouve plus largement, comme dans le cas d'Alain, chez les *Précaires*, dont les conditions de pratique ne permettent pas de garantir des perspectives d'avenir suffisantes :

*Je n'ai jamais considéré le hockey comme un travail. C'est venu de facto quand j'ai commencé à gagner ma vie avec ça, mais j'ai jamais vu ça à long terme. Parce que je voyais bien que ce serait difficile d'aller plus haut et donc qu'il n'y aurait pas beaucoup de perspectives...
(Alan – précaire, études, couple)*

Ça m'a peut-être fait du bien de balayer cette LNB et justement de me consacrer au «vrai» travail professionnel et à des choses sérieuses. De me dire: «T'as vingt-sept/vingt-huit ans et t'as encore jamais bossé à 100%, t'as cotisé quasiment rien». (Billy – précaire, partiel, famille)

La précarité des conditions vécues par ce profil de joueurs ne les conduit pas à associer le hockey à un travail et à une activité sérieuse, une impression confirmée par les données statistiques issues du questionnaire. L'hypothèse soutenant que les *Précaires* devraient davantage considérer le hockey comme un travail – car leurs conditions de pratique plus contraignantes se rapprocheraient davantage des attributs associés au travail – doit donc être partiellement rejetée. En effet, les données suggèrent plutôt l'effet d'un processus de légitimation – lié au statut du travail –, qui donne davantage aux *Confirmés* et a fortiori aux *Élites* – c'est-à-dire aux joueurs établis et mieux stabilisés – le sentiment de travailler ou, par extension, d'occuper un emploi stable et reconnu :

De par mon statut, j'avais la chance de pouvoir faire des contrats où je puisse vraiment évoluer et me sentir bien, me poser un petit peu et faire les choses sérieusement... avoir un bon travail et ne pas ressentir

le besoin de me dire: «Aïe, ouais, mais l'année prochaine, merde... qu'est-ce que je vais faire?» (Arthur – élite, sans occup., famille)

La stabilité offerte par une position en vue au sein de la LN permet davantage de considérer le hockey comme un «*bon travail*». Parallèlement à l'appartenance générationnelle, l'ancienneté et la durée des contrats paraissent donc également favoriser la perception du hockey en tant qu'activité professionnelle reconnue.

Le travail: une activité unique permettant de subvenir à ses besoins

Si «être pro» peut signifier que le joueur est consciencieux et s'applique à faire correctement son travail, cette expression signifie plus fréquemment pour les hockeyeurs qu'ils ne «*font que ça*». La plupart des joueurs n'ayant pas occupé une activité rémunératrice en parallèle de leur pratique confirment cette terminologie et par extension considèrent le travail comme une activité unique. Les données quantitatives montrent d'ailleurs que les joueurs *Sans occupation* – et dans une moindre mesure aux *Études* – considèrent davantage le hockey comme un travail alors que les joueurs ayant travaillé à *Temps plein* ou à *Temps partiel* sont significativement moins nombreux à se voir comme des travailleurs. Être professionnel suppose de se consacrer à une activité de façon exclusive, une modalité d'engagement qui favorise l'association du hockey à un travail :

J'étais pro. Ouais, je faisais que ça. Bon, on avait quand même de bons contrats. Il y avait un suivi au niveau du salaire... il n'y avait pas besoin de travailler à côté. Donc au bout d'un moment, ça devenait presque comme un travail. (André – confirmé, sans occup., seul)

J'ai pas demandé de boulot à côté, j' gagnais 80 000... j'ai dit: «Maintenant j'suis pro!» [rires] À partir de ce moment, mon travail ça devenait le hockey en quelque sorte. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Contrairement aux observations faites dans le milieu des «musicos» (Perrenoud, 2007), le terme «professionnel» – ou simplement «pro» – est souvent mobilisé par les hockeyeurs pour renseigner sur leur statut de joueur exclusivement engagé. Ne faire que ça et pouvoir se considérer

«pro» a par ailleurs pour corollaire une obligation, celle d'avoir les ressources suffisantes pour «*subvenir à ses propres besoins*». Dans l'absolu, cette subsistance ne semble pas être liée à un montant minimal perçu par le joueur :

Considérer le hockey comme un travail n'est pas en rapport avec gagner un certain montant, comme dans tous les boulots t'as des mecs qui gagnent plus que d'autres... Après, faut juste arriver à faire avec ce qu'on te donne. (Blaise – confirmé, partiel, couple)

«Être pro», c'est être d'accord que ce que tu gagnes te suffit. J'avais un copain, il gagnait 10 000 balles par saison et il était «pro». Parce qu'il acceptait de vivre avec 10 000. Bon, je pense qu'il avait l'appartement, mais il était «pro», il n'a jamais rien fait d'autre. Tu peux être «pro» avec 10 000 ou avec 1 million, c'est pas un chiffre «pro», c'est se dire: «Voilà, moi je fais que ça et je vis avec ce qu'on me donne». (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Certains joueurs étalonnent pourtant leur perception du travail – au-delà du fait d'être professionnel et de ne faire que ça – sur le salaire perçu, même si ce discours semble renvoyer avant tout à la dimension morale du travail :

Aujourd'hui en LNB, celui qui considère ça comme son travail en gagnant 30 000 ou 40 000 francs par année... Je ne vois pas comment il peut considérer ça comme un travail. Aujourd'hui, un jeune qui joue en LNB et qui espère aller en LNA, je peux comprendre qu'il se serre la ceinture deux/trois ans. Mais un gars de vingt-huit/trente ans qui joue en LNB pour 30 000, c'est de la prostitution. (Armand – précaire, partiel, couple)

Selon ce joueur, à défaut de garantir un salaire minimal, un travail, pour être considéré comme tel, doit permettre de conserver une certaine dignité – sous-entendu ne pas imposer d'offrir son corps contre trop peu d'argent. La référence à la prostitution – un travail à part entière, même s'il est discrédité (Trachman, 2011) – semble signifier pour le joueur, au-delà de la notion générique de travail : un travail décent.

Pour les hockeyeurs, le travail est une activité contraignante, sérieuse, unique, offrant des perspectives d'avenir et permettant de subvenir à ses besoins. Ces qualificatifs ont plus de chance d'être associés au hockey par les *Cadets*, identifiés parmi les *Élites* ou les *Confirmés*, et étant

Sans occupation ou aux *Études*, même si plus le niveau de formation augmente, plus il semble difficile d'associer le hockey à un travail. On peut en outre s'étonner que la référence à la pénibilité du travail n'ait pas vraiment émergé dans les discours. Cette absence pourrait être en lien avec l'imaginaire d'une valorisation d'une forme de virilité qui serait en tension avec la reconnaissance de la pénibilité de l'activité sportive.

3. Ce que le hockey signifie pour les hockeyeurs

Dans le point précédent, le hockey a servi d'étalon pour dessiner en négatif un portrait de la notion de travail. Cette forme d'opposition entre hockey et travail est surtout présente chez les *Aînés* et a tendance à se réduire au fil des cohortes. Cette partie-ci interroge plus spécifiquement les représentations associées cette fois à l'expérience pratique du hockey. L'analyse appréhende les discours à l'aune de la *doxa* dominante des époques concernées, puisque cette dernière participe à définir et redéfinir le professionnalisme.

Un jeu avant tout ?

Tous les hockeyeurs interrogés ou presque (94,5 %) considèrent le hockey comme un jeu. Cette représentation a tendance à légèrement décliner au fil des cohortes, en concernant la quasi-totalité des *Aînés*, contre «seulement» neuf *Cadets* sur dix. Malgré ce résultat relativement univoque, la notion de jeu prédomine-t-elle pour autant en toutes circonstances et à toutes les époques ? L'analyse des récits suggère que les évolutions observées au sein des organisations, notamment dans la manière de produire de la performance, transforment les expériences du travail des joueurs et modifient leurs représentations. Les discours renvoient au sentiment d'une relégation du jeu au fil des générations : on part de modèles organisationnels artisanaux laissant les individus «jouer pour jouer», en passant par ceux qui encouragent à «travailler pour jouer», pour déboucher sur des modèles rationalisés qui imposent de «travailler pour... travailler». Les représentations portant sur l'émergence du travail au détriment du jeu se construisent autour de plusieurs paramètres : une division des tâches ; l'apparition de nouveaux professionnels dans l'encadrement ; des changements dans la tactique de jeu, la préparation physique, la

récupération ; mais également autour de discours issus de la *doxa* reposant plus largement sur un *illusio* et des valeurs qui se transforment.

Jouer pour jouer

La notion de jeu est omniprésente dans les discours des *Aînés*, mais aussi dans leur expérience du travail. À leur époque, la préparation physique estivale s'articule encore beaucoup autour de jeux collectifs (football, unihockey, basket) ou d'activités récréatives (vélo, roller). Pour les joueurs de cette génération, qu'ils soient identifiés comme *Élites*, *Confirmés* ou *Précaires*, la passion, la vocation ou l'amour du jeu sont tellement présents que la question du travail ne se pose pas réellement :

C'était pas une histoire de métier ou pas... c'était jouer qui était important. J'aimais surtout jouer, le beau jeu... parce que maintenant, ils peuvent plus rien faire. À l'époque il fallait peut-être être un peu plus « finaud », le physique était moins important. (André – confirmé, sans occup., seul)

Pour moi, le hockey c'était le jeu... c'était pas la compétition à tout prix, c'était la beauté du jeu. C'est mon premier entraîneur qui m'a transmis cet amour du jeu. Ma génération, on avait plus l'envie de faire du beau jeu... bon maintenant, ils peuvent peut-être plus, c'est peut-être plus la performance physique, parce que si t'es « que » technique, ben t'es mort ! (Alain – précaire, partiel, couple)

Le jeu et sa beauté marquent les récits et priment sur la notion de travail – au sens de la tâche à accomplir comme du statut – en trouvant leur essence et leur finalité en eux-mêmes. Les *Aînés* construisent leurs représentations du hockey autour du jeu où le simple plaisir d'y prendre part renvoie au don de soi, à la passion, et plus largement au discours sur la vocation. Afin de rendre compte de leur expérience du hockey, les joueurs de cette génération se sont en outre souvent appuyés sur les dimensions qui la distinguent de celles des nouveaux entrants. En faisant par exemple référence à la valorisation de la dimension physique – comme dans les discours d'André et d'Alain – mais aussi à la réduction de la dimension ludique, les *Aînés* cherchent à définir en creux leur propre expérience de la pratique :

On avait beaucoup de liberté dans le jeu... À notre époque, les bons défenseurs, c'est quand même ceux qui ont le petit plus, ils font pas

juste leur boulot... ils amènent un plus dans le jeu. Maintenant avec la manière qu'on a de les former, on les muselle tellement que ça ne va pas dans le bon sens, tous les défenseurs c'est des défenseurs. Ils font leur boulot, ils font leurs passes... t'en as pas un qui sort du lot, je te parle au niveau du jeu... Ils ont plus assez de liberté. Maintenant on ne t'apprend plus à créer, on t'apprend à ne pas faire d'erreurs, ça change la donne... (Achille – élite, sans occup., couple)

L'origine de ce phénomène remonte à la période de formation, où le processus de rationalisation de la performance s'est également immiscé afin de réduire au maximum les erreurs. Les *Aînés* décrivent des «*jeunes joueurs presque tous dans le même moule*», des hockeyeurs «*moins créatifs et formatés à appliquer tel ou tel système*», voire «*un peu perdus lorsqu'on leur demande des phases de jeu plus ouvertes*». La référence à cette standardisation des manières de jouer a été identifiée chez la plupart des joueurs de cette génération pour souligner l'autonomie dans le jeu dont, eux, disposaient.

Travailler pour jouer

Pour les *Benjamins*, le renouvellement progressif de l'espace professionnel du hockey contribue déjà à requalifier le hockey sous une forme plus proche de la façon dont ils définissent les canons du travail. Parallèlement aux contraintes grandissantes imposées dans le jeu, le maintien en LN semble de plus en plus dépendre d'une préparation physique – illustrant au passage une nouvelle facette de ce changement de paradigme –, une situation qui renvoie au fait qu'il faut progressivement «*travailler pour jouer*» :

C'est là que j'ai pris conscience: «Putain, si je veux vraiment me maintenir à ce niveau, il faut que je travaille!» Tu sais? Avant je jouais plus sur mon talent, en faisant les entraînements qu'on devait faire, mais sans en faire plus non plus. Jusque-là, j'avais jamais eu trop de problèmes parce que je jouais bien. Mais pour être professionnel, il faut travailler. Pour jouer dans les bonnes équipes et avoir du plaisir dans le jeu, il faut travailler... (Bastien – élite, sans occup., couple)

J'ai beaucoup de mal avec la préparation physique, ça m'ennuie profondément, parce que là c'est pas du jeu. Enfin, rarement! [rires] Et en

même temps, comme les autres sont de plus en plus forts physiquement, tu te dis que c'est un mal par lequel tu dois passer pour rivaliser, donc tu le fais. Pas avec un énorme plaisir. C'est un travail nécessaire... Je le fais pour m'en sortir dans le jeu, il faut que je le fasse, c'est plutôt ça. Pour avoir du plaisir dans le jeu, c'est un mal nécessaire. Tout tourne autour du jeu en fait, c'est ça le moteur. (Baptiste – précaire, études, couple)

Le jeu reste une valeur centrale, mais il a désormais un coût, celui d'un travail en amont qui autorise encore la présence de cette dimension dans l'exercice de la pratique. Les *Benjamins* identifient progressivement des parties ludiques et d'autres associées à un travail ; des tâches valorisantes et du sale boulot (Hughes, 1962), comme dans la plupart des emplois :

C'est une passion, parce que tu fais pas treize ans comme pro si t'aimes pas ça... Mais c'est quand même un travail assez dur. Il y a des moments où tu dois faire des tâches assez pénibles pour avoir ensuite du plaisir à jouer. (Brice – élite, études, famille)

Dès le moment où tu as le sentiment que tu vas être capable d'arriver à être professionnel, c'est un rêve... mais tu te rends compte de la réalité. Je dis pas que tu perds rapidement tes illusions, mais tu as des responsabilités, tu as un travail, tu as des entraînements, tu as des matchs, tu as une certaine pression, tu as les médias, tu as les fans... Celui qui te dit qu'il est professionnel, qu'il joue soixante matchs par année et qu'il joue que pour le plaisir... à mon avis, c'est un peu un menteur. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Compte tenu de l'investissement et des sacrifices demandés par ces activités, « *il n'est pas possible de comprendre qu'un tel engagement puisse être réalisé sans une mobilisation positive des individus concernés* » (Papin, 2008, p. 323). L'adhésion des hockeyeurs leur permet de se maintenir en LN, elle renvoie, à certains moments, à une vision enchantée de la pratique et illustre le potentiel processus de conversion vécu par ces individus. Les bons moments procurés par l'activité alimentent l'adhésion des joueurs et les aident à endurer les moments plus difficiles :

J'ai toujours considéré ça comme un jeu et une passion. Mais au cours de la carrière, y'a quand même... des entraînements d'été

où tu te dis, voilà... c'est ton job, quoi, tu t'entraînes dix fois par semaine en été, c'est pas toujours la passion du jeu et du hockey. Tu travailles sur ton corps pour avoir un job. Dans les moins bons moments, tu te dis que c'est un job, et dans les meilleurs moments, tu te dis que c'est un jeu et une passion.
(Barthélémy – confirmé, études, famille)

Les *Benjamins* éprouvent ainsi une autre expérience du hockey et de l'organisation de la production de la performance. Progressivement conscients d'une forme de division du travail, ils identifient avec plus d'acuité les tâches moins valorisantes par lesquelles ils sont contraints de passer pour pouvoir se maintenir en LN, mais également avoir encore du plaisir dans le jeu.

Travailler pour travailler

Si la notion de jeu est encore présente aux côtés de celle de travail dans les discours des *Benjamins* – comme forme de récompense aux efforts fournis –, elle est moins perceptible dans les récits des *Cadets*. Cette relégation de la dimension ludique s'observe dès la phase de préparation estivale où «*on ne joue jamais pour faire de la condition physique... c'est travail, travail et travail*». Plus tard durant la saison, les joueurs de cette génération ressentent davantage cette injonction à «*pratiquer un jeu professionnalisé*», c'est-à-dire un jeu «*où tu ne dois pas faire d'erreur*» et qui n'admet «*aucun relâchement*». Le hockey reste un jeu, mais qui offre une liberté bien relative aux joueurs qui doivent pratiquer un jeu aseptisé et dénué de toute fantaisie :

Les passes dans le dos sans regarder ou les phases où t'essaies de jouer et t'amuser un peu, tu peux oublier! Parce que tu sais que si tu rates, tu risques de plus jouer! Donc tu te contentes de jouer simple et de faire ce qu'on te demande... (Clément – précaire, partiel, seul)

En sus de la réduction de l'autonomie des joueurs en parallèle de la pratique, les contraintes se manifestent donc également dans l'exercice même de l'activité. En outre, ce processus de rationalisation du jeu semble en partie renforcé par la position du joueur au sein de l'équipe. Ainsi, si «*jouer sur l'un des deux premiers blocs permet plus de liberté dans le jeu*», évoluer «*en 3^e-4^e bloc réduit drastiquement la marge de*

manœuvre» du hockeyeur qui joue symboliquement le maintien plutôt qu'avec le puck :

C'est devenu presque « que » un travail. Ce qui me manque le plus, c'est la notion de plaisir et de jeu. Parce que tu joues plus vraiment... et t'y es tous les jours... tous les jours, tous les jours. On se rend plus compte que c'est... qu'on fait ça par plaisir. (Corentin – précaire, partiel, couple)

Ce constat fait écho à l'«*apologie inconditionnelle du travail*» décrite par Robert Castel (2013), qui se résume pour les joueurs à «travailler pour travailler», sans recevoir en échange le droit de s'amuser ou la possibilité de s'exprimer dans le jeu. Comme englués dans le rythme du travail quotidien, les *Cadets* ont davantage exprimé cette perte de repères liée au deuil de la dimension ludique et hédoniste de leur pratique. Ce bannissement du jeu et du plaisir associé semble d'autant plus difficile à accepter qu'il est remplacé par un travail répétitif et routinier :

Rapidement, tu te mets dans la tête que c'est ton travail, ça devient une routine, ça devient le travail que tu fais chaque semaine à l'entraînement, chaque match... Tu répètes les mêmes gestes, c'est vraiment que ça. Il n'y pas vraiment de cassure, c'est plutôt progressif... même si ce rapport-là, tu l'as quasiment depuis le début. (Célien – confirmé, études, couple)

J'essayais de jouer très simple, je faisais des rims, des chips [rim : sortir le puck de la zone de défense en le tirant fort dans l'arrondi ; chip : sortir le puck en le soulevant légèrement le plus souvent avec un rebond contre la bande], j'essayais de ne pas encaisser de goal, je me suis toujours dit : « Prends pas de risque, essaie pas de jouer au plus malin... » Parce qu'en fait, 90% du hockey c'est du travail, après t'as 10% d'improvisation. Mais sinon, c'est toujours les mêmes mouvements, c'est tac-tac, tu rimes, des doubles passes... C'est un travail, c'est pas un hobby. C'est pas un plaisir. Peut-être pour un attaquant c'est différent d'un défenseur, mais même pas sûr... Un défenseur, 90% du match c'est du travail. Tu dois être constant, tu dois bien défendre, en box play [en infériorité numérique] tu dois dégager ce puck... Et après, t'as 10% où ça va dépendre de ta créativité du jour. (Camille – élite, études, seul)

Ces témoignages tranchent avec une vision sans cesse renouvelée de la confrontation sportive, de la «*glorieuse incertitude du sport*» (Yonnet, 1998), supposée être l'antithèse du travail routinier. Le caractère unique

de chaque confrontation sportive n'empêche pas qu'à l'interne des tâches répétitives puissent être exécutées et donnent l'impression aux joueurs de reproduire ce qu'ils ont appris et surtout ce que l'organisation attend d'eux.

Les *Cadets* avouent toutefois retirer du plaisir de leur activité, même si cette satisfaction ne semble pas liée à son accomplissement pratique, mais plutôt à l'environnement de travail et aux interactions développées avec les autres joueurs :

J'ai encore du plaisir à aller à l'entraînement, quand on joue... Mais c'est plus le plaisir de retrouver les copains que vraiment le plaisir du hockey et de jouer. C'est vrai qu'il y en a tellement que c'est un peu une overdose. Je sais pas si je suis le premier à te dire ça, mais... (Corentin – précaire, partiel, couple)

Le jeu c'est dur, l'entraînement c'est dur. C'est d'être avec les gars, d'être dans un environnement aussi plaisant... [...] Ça, c'est la bonne partie. C'est pas tellement ce qui se passe sur la glace, parce que le jeu c'est quand même dur. (Camille – élite, études, seul)

Le rapport de certains *Cadets* à leur pratique rejoint dans une certaine mesure celui décrit par Rainer Zoll (1999, 2004) pour les jeunes allemands, qui ne recherchent plus le plaisir «dans» le travail, mais «au» travail. En effet, la double référence au travail – c'est-à-dire celle permettant l'expression de soi et celle permettant de remplir des fonctions instrumentales – présente par le passé se retrouve plus rarement chez les jeunes aujourd'hui. Ce phénomène pourrait également atteindre le hockey – et plus largement les sports collectifs professionnels –, dont les modèles d'organisation actuels rendent la perception du travail plus évidente. Si le jeu vaut toujours la peine d'être joué pour les *Cadets*, leur adhésion repose sur une forme d'*illusio* véhiculant un rapport à l'activité moins enchanté. Cette situation trouve un écho avec la problématique du maintien en LN. L'hypothèse soutenue est que les joueurs doivent progressivement intégrer au fil des cohortes une nouvelle manière de pratiquer, où la dimension (ré)créative du jeu est réduite au profit d'une dimension plus rationalisée. Cette évolution favoriserait une autoperception en tant que travailleur plutôt qu'en joueur. Le maintien en LN dépendrait donc également en partie de l'adhésion et de l'endossement à minima de ce nouveau rôle.

Ainsi, si les conditions d'exercice de l'activité évoluent, c'est également les discours issus de la *doxa* dominante et les formes d'*illusio* qui se transforment. Au fil des cohortes, les joueurs continuent d'adhérer

à la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué, mais ils rationalisent davantage leur engagement. La tension entre leur adhésion à la passion et les conditions objectives de la pratique crée des conditions favorables à l'émergence d'une forme de réflexivité.

Un travail, après tout ?

Au-delà de l'effet de génération sur la perception et l'expérience du travail, l'impression générale qui se dégage des discours reste, pour la plupart des joueurs interrogés, celle d'un terme pas vraiment adapté au hockey. La notion de travail ne convient pas, elle gêne, elle embarrasse. Le hockey sur glace serait considéré comme un travail, mais uniquement en dernier recours, «après tout», c'est-à-dire après toutes ses autres connotations, et cela pour diverses raisons.

«Être un travailleur» est pourtant une notion relativement répandue dans le milieu et semble faire partie des discours issus de la *doxa* du hockey, indépendamment de la cohorte concernée. Certains joueurs peuvent d'ailleurs déclarer ne pas considérer le hockey comme un travail, mais mobiliser à maintes reprises son champ lexical pour évoquer leur investissement dans le hockey et l'accomplissement pratique de l'activité :

Il y avait une bonne ambiance, mais c'était dur, il fallait travailler. C'est un sport d'équipe mais individuel. Tu dois travailler plus que l'autre, parce que tu veux jouer, tu veux être en équipe nationale, tu veux avoir ta place sur le power play... Et voilà, t'as pas le choix, tu dois bosser. Par contre, j'ai jamais considéré le hockey comme un travail, jamais... comme un plaisir. (Arthur – élite, sans occup., famille)

C'était pas un travail. Le hockey c'était le fun, c'était le jeu. J'ai tout le temps joué par passion. Par contre, niveau sportif, j'ai toujours livré la marchandise, en donnant le meilleur de moi-même, que t'y arrives ou pas, je travaillais fort. Et le public et les dirigeants ils respectaient ça, donc... Ouais, de l'engagement et du travail. J'ai mouillé mon maillot si on veut bien. (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Les hockeyeurs se retrouvent donc dans la situation de «travailleurs sans travail», puisque le fait de travailler ne semble pas renvoyer à la même signification que le fait d'«avoir» un travail. La distinction qui

s'opère repose sur une des représentations attribuées au travail – celle du statut reconnu, de l'emploi – et explique partiellement le sens de cette apparente contradiction.

L'investissement ou le travail fourni – au sens d'un labeur – est une notion centrale de la *doxa* du hockey. La valeur travail accapare les discours des joueurs, des entraîneurs qui martèlent ce principe à cor et à cri, du public aussi, encourageant les protagonistes à l'appliquer concrètement dans leur manière de s'engager. La reconnaissance de cet engagement est d'ailleurs une des conditions d'entrée des joueurs en LN (chapitre 3) puis de leur maintien (chapitre 4). Cette reconnaissance est également dépendante des configurations d'équipe dans lesquelles ils sont engagés et plus largement du type d'auditoire auquel ils sont confrontés :

À *** [LNA], *c'est la campagne... Si tu travailles à fond, les gens ils t'acceptent. C'est un club de travailleurs. Et moi, j'étais un travailleur. Jouer dans un grand club et gagner le titre en 3^e ou 4^e ligne, pfff... Non, moi j'étais en 1^{re} ligne à *** [LNA, club moins prestigieux], en 2^e à *** [idem] et il faut lutter, il faut travailler. Mais là, t'es fier de ton travail. (Barthélémy – confirmé, études, famille)*

La valeur du travail accompli s'évalue dans sa finalité, dans sa contribution collective et en rapport aux ambitions de l'équipe. Dans certaines configurations, le travail peut ainsi être érigé en facteur de distinction car il permet d'accomplir de hauts faits, plutôt que de rester dans l'ombre d'une réussite collective. Si Barthélémy porte un regard satisfait sur son travail en ayant le sentiment d'avoir apporté sa pierre à l'édifice, le récit d'Achille exprime la situation inverse :

C'est clair, t'es content, t'as gagné un titre... mais ça n'a pas la même saveur que si t'as vraiment contribué. Je jouais pas les power play par exemple... Donc j'ai fait mon boulot, mais j'ai pas amené ce que j'aurais pu amener dans le jeu, donc il te reste un goût amer... (Achille – élite, sans occup., couple)

Au-delà du dépassement de soi, souvent associé à l'engagement sportif, l'idée relayée par le discours des hockeyeurs est celle de dépasser le travail imposé à tous les hockeyeurs, de «faire la différence», pour soi ou pour l'équipe :

Je me suis amélioré avec les années... en réfléchissant à ce que je pouvais faire de mieux, sans sortir du système. Pour faire le petit truc en plus pour

arriver à être moins dans la merde ou à apporter quelque chose de plus à l'équipe. Parce que tu peux faire ton sale boulot et tu t'arrêtes là où tu peux aller plus loin. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

La rhétorique du travail – par exemple celle de «faire son boulot» – peut ainsi prendre une connotation péjorative puisqu'elle limite l'activité du joueur à de simples tâches que le hockeyeur lambda peut accomplir, sans rendre compte de travaux plus créatifs ou d'exception. Cette impression se dégage des discours indépendamment de la cohorte d'appartenance :

Cette saison c'était dur, je ne marquais pas. Je jouais, hein, je travaillais fort, je faisais mon travail, mais je ne marquais pas... À un match où on était un peu limite, l'entraîneur rentre dans le vestiaire, il a commencé à m'engueuler: «André, j'suis pas venu te chercher pour que tu travailles, j'suis venu te chercher pour que tu marques des goals!» (André – confirmé, sans occup., seul)

On travaillait bien mais pour moi, j'étais pas très heureux de jouer dans ce rôle-là. Moi, je voulais jouer un peu plus offensif, créer davantage de jeu et pas simplement faire ce job défensif... Ouais, où t'as un peu l'impression que n'importe quel clampin, il peut le faire... [rires] (Bastien – élite, sans occup., couple)

J'aime bien me rappeler deux ou trois phrases que les entraîneurs m'ont dites: «T'es pas payé pour jouer, t'es payé pour gagner». Parce que porter le maillot, tout le monde peut le faire... Non, pour moi c'est clairement un travail qui a des bons côtés... mais des mauvais côtés aussi, parce que c'est exigeant... tu peux presque pas te contenter de faire juste ton travail... (Camille – élite, études, couple)

Tâches d'exécution, tâches besogneuses, qui n'ont rien de commun avec la noblesse du buteur, du créateur ou du gagnant: les joueurs attribuent parfois une connotation négative au travail. Il n'est donc pas étonnant que les hockeyeurs puissent rechigner à l'associer à leur passion. Il faut ainsi avoir toutes les qualités du travailleur idéal, qui fait preuve d'engagement et s'investit pour sa cause mais qui paradoxalement ne doit pas être «seulement» un travailleur.

Si le hockey est, après tout, un travail, c'est parce que son accomplissement pratique n'est pas à la portée de tout le monde. On n'a ainsi pas

affaire à n'importe quel type de travail, mais, sous-entendu, à une activité plus difficile et complexe que les autres :

Le hockey, c'était un jeu, toujours. Jamais un devoir. Mais j'ai toujours aussi considéré ça comme un travail, après tout... Parce que finalement, quand t'es pro et que tu vois la charge de travail des gens en général, ben voilà... c'est plus facile d'être au bureau. Donc j'ai aucune peine à dire dans ce sens-là que c'est un job. Même plus dur que beaucoup d'autres jobs. Beaucoup plus dur. Tu joues parce que t'aimes jouer, autrement tu ferais un autre job. Mais t'es tellement privilégié d'être professionnel et de faire du hockey que c'est presque dégradant de dire que c'est un travail. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Il y a un apprentissage à faire... C'est même beaucoup plus compliqué qu'un métier. Parce qu'un métier... 99% des métiers dès que t'as pigé ce qu'il faut faire, tu le fais. Et après, de temps en temps, t'as quelqu'un qui vient te dire si t'as bien fait ou pas. Alors que là c'est jour et nuit, on te critique, on est derrière toi, c'est jamais assez bien. Et c'est bien plus complexe! C'est une activité quand même assez particulière! Tu sais jamais ce qui va se passer, il faut pouvoir t'adapter. (Boris – confirmé, sans occup., seul)

La particularité des activités sportives semble en effet résider – au-delà de la précarité des carrières – dans la fragilité de la performance produite. On ne se trouve pas dans une configuration fermée où les variables liées aux deux équipes qui s'affrontent (état de forme des joueurs, entente avec les coéquipiers de la ligne, etc.) et à la configuration inédite formée par cette opposition peuvent être connues à l'avance et planifiées, même dans des organisations qui tendent à rationaliser la performance. Le jeu place ainsi les joueurs dans des situations difficiles. Dans d'autres métiers, on sait comment produire de bons services ou objets. Il y a une certaine autonomie pour le faire. Dans le cas du hockey, il y a une obligation de résultat pour le joueur alors que le résultat dépend aussi de ses coéquipiers et de ses adversaires. On peut bien travailler, faire son job et se faire étriller par une équipe plus en forme ou en raison d'équipiers défaillants. L'autonomie du joueur dans son travail est très limitée comparée, par exemple, à celle d'un artisan, et même paradoxalement par rapport à des personnes qui sont assignées à des tâches répétitives de production :

Le hockey, c'est une dépense physique. Mais si t'es à l'usine et tu dois assembler des boulons, ben voilà... la tâche est simple et c'est toi qui es « maître » du truc. Alors qu'avec le hockey, c'est une tâche beaucoup

plus complexe. Indépendamment de toi, il faut aussi avoir les quatre qui jouent bien à côté de toi, il faut bien se sentir. C'est pour ça que c'est pas qu'un simple travail. (Corentin – précaire, partiel, couple)

Au-delà de l'effet de cohorte, le terme travail peine donc parfois à rendre compte de l'expérience des joueurs, qu'ils évaluent à l'aune de ce qu'ils jugent être un «boulot normal». La dimension ludique du hockey peut ainsi l'éloigner de la représentation stéréotypique d'une activité laborieuse, plutôt «par le bas», dans le sens où l'activité sportive n'est pas assez sérieuse pour être considérée comme telle. Elle peut également s'en distancier «par le haut», en dépassant le travail par les tâches complexes ou d'exception qu'elle requiert – et ainsi contribuer à justifier les salaires importants perçus par l'élite de l'élite. Ce constat rappelle en effet que s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus. Les hockeyeurs de LN font partie d'une élite et développent à cet égard un sentiment d'élection qui trouve une légitimité dans l'accomplissement du travail particulier qui leur est demandé. Cette croyance s'inscrit dans l'économie symbolique du hockey et participe à ancrer chez les hockeyeurs la conviction d'être des travailleurs singuliers et, nous le verrons, à alimenter ultérieurement un sentiment de confiance et de compétence sur le marché du travail «ordinaire».

Conclusion

Les représentations du hockey sont en tension. Elles traduisent la complexité des rapports à la pratique et la diversité des expériences. L'appréhension de ces tensions permet notamment de rendre compte de la dialectique entre l'économie de marché et l'économie symbolique du hockey, entre l'expérience de la pratique et les représentations de l'activité.

La plupart des hockeyeurs mobilisent dans leur discours le registre de la passion et l'idéologie du don pour évoquer leur engagement, à tout le moins dans les premières étapes de leur carrière. La notion de jeu, centrale dans la manière de définir le hockey, contribue de surcroît à masquer les attributs du travail. Le processus de professionnalisation de la pratique entraîne néanmoins des modifications dans la façon de prendre part à l'activité. Ces transformations favorisent l'émergence, toujours plus précoce, d'une forme de réflexivité et d'une rationalisation de l'engagement.

Selon leurs dires, les *Aînés* pratiquaient leur activité conformément à un ethos hédoniste. Le temps hors de l'activité est associé à du temps libre

et est même souvent utilisé pour pratiquer d'autres activités physiques. L'hygiène de vie est très relative et la culture dominante semble plutôt valoriser les sorties entre joueurs ou entre copains. Les joueurs ont encore une grande autonomie dans le jeu, qui représente le moteur de leur engagement. Autrement dit, ils adhèrent à la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué pour lui-même. Les hockeyeurs de cette génération éprouvent des difficultés à considérer leur activité comme un travail, une perception qui se comprend à la fois par leurs conditions objectives de travail et leur expérience relativement enchantée de l'activité.

Les *Benjamins* ont hérité de l'ethos hédoniste, qui semble encore perdurer durant une génération, même si les exigences croissantes de la pratique – notamment liées à la double augmentation du nombre de matchs – transforment progressivement les rapports au temps et au corps des joueurs. Même si les joueurs disposent encore d'une certaine marge de manœuvre, les sorties sont, selon leurs propres termes, «*davantage placées*» et répondent à la logique de l'intensification de la pratique. Les hockeyeurs peinent encore à se penser en travailleur, au sens d'un statut socialement reconnu, mais ils identifient plus clairement des phases de travail nécessaires à la réalisation de leur passion.

Les *Cadets* ont un discours plus affirmé par rapport à l'association de leur activité à un travail. En même temps, leur expérience est fort différente. Les nouvelles métrologies mobilisées par les organisations imposent un mode de vie plus ascétique, le temps libre est devenu du temps de travail nécessaire à la récupération, si bien que l'activité a beaucoup plus d'emprise sur le quotidien. De surcroît, l'autonomie des individus dans le jeu se réduit drastiquement, une configuration qui pousse les joueurs à redéfinir le professionnalisme et à adhérer à une forme d'*illusio* reposant davantage sur une dimension instrumentale et extérieure au jeu. On retrouve ainsi davantage chez les *Cadets* une démarche de rentabilisation de leur carrière sportive.

En fin de compte, l'impression générale est que l'on passe d'un jeu libre pratiqué entre copains à une activité très réglementée pratiquée entre collègues. Il n'est donc pas étonnant qu'au fil des générations, les joueurs associent davantage leur activité à un travail puisque leur expérience pratique s'en rapproche. Ce constat éclaire de manière nuancée la problématique des transitions réalisées en fin de carrière puisque l'expérience de la LN n'a pas laissé les mêmes traces selon les cohortes. Comprendre dans quelles dispositions les joueurs abordent cette étape apparaît essentiel car il semble a priori différent de quitter une activité que l'on associe plutôt à un jeu ou à un travail.

Chapitre 6

Sortir de la Ligue nationale

Les fins de carrière sportive ont été abondamment traitées par la littérature psychosociale et souvent associées à une période problématique générant un déséquilibre identitaire chez l'individu⁷⁹. Si cette approche peut être complémentaire – en permettant notamment de mieux comprendre certains processus internes liés à cette phase de transition –, elle demeure toutefois, en étant articulée autour de l'identité et d'un équilibre personnel à trouver, une appréhension très universelle du phénomène. « *On entend souvent parler des difficultés psychologiques qu'a un champion pour s'adapter. Mais, après réflexion, la psychologie est une façon d'individualiser une difficulté et d'en faire une affaire strictement personnelle, quand en réalité les problématiques que rencontre le sportif résultent d'une construction collective* » (Fleuriel, Vincent, 2009, p. 186). Cette étape doit être située dans sa dimension sociale et historique, avec une pratique sportive qui se professionnalise et qui transforme l'expérience du hockey et l'héritage qu'elle laisse aux individus. Le processus de sortie semble en effet se jouer au-delà d'une « simple » logique d'anticipation, qu'elle soit rationnelle ou non, par un individu apparaissant en apesanteur sociale et jouant simplement son identité dans une quête d'équilibre. Il s'agit plutôt d'interroger les conditions sociales qui favorisent ou non un

⁷⁹ L'article de synthèse de Yannick Stéphan, Jean Bilard et Grégory Ninot (2005) donne de précieux repères pour l'appréhender. Les modalités de retrait d'une part, le degré d'anticipation d'autre part, seraient deux facteurs importants modulant le rapport à la fin de carrière.

processus d'anticipation, provoquent des souffrances mais aussi parfois des accomplissements heureux.

De surcroît, cette étape ne doit pas être analysée comme si les hockeyeurs suisses de LN formaient nécessairement un groupe homogène. Les données montrent que les joueurs sont inégalement préparés et « équipés » pour quitter la LN, que ce soit au regard de leur origine sociale, du volume de capital sportif, économique et culturel dont ils disposent ou des configurations liées à leur vie privée. Autrement dit, la sortie ne s'aborde pas dans les mêmes dispositions en fonction de la période à laquelle elle a lieu et des « bagages » des individus ; le terme pouvant renvoyer, selon les contextes, à une ressource ou à une contrainte. Parallèlement, ce passage est également vécu différemment en fonction du degré d'attachement à la pratique plus ou moins fort qui anime les individus. Abordé dans les chapitres précédents, le maintien de l'adhésion passe parfois par une rationalisation de l'engagement et une recomposition de la vocation, voire parfois par son abandon. Quitter une pratique dont on s'est progressivement détaché n'a pas les mêmes effets qu'abandonner un espace où l'attachement est encore très fort.

Sur un plan symbolique, les hockeyeurs observés passent du statut de joueur de LN à celui d'ex-joueur de LN. Si l'entrée en LN consacre le joueur par un rite d'institution, la sortie pourrait, elle, être associée à un rite de destitution. Sortir de la LN entraînerait l'abandon d'une position consacrée et valorisée afin d'endosser un nouveau rôle, une transition pouvant engendrer pour le sortant « *un rétrécissement de sa surface sociale* » (Guiot, Ohl, 2008, p. 387). « *En quittant le monde du sport de haut niveau, le champion perd alors une partie du capital de prestige ainsi acquis* » (Papin, 2007, p. 268). Dans *Le sportif désenchanté* (2004), Marc Lévêque insiste également sur les difficultés rencontrées par les sportifs en lien avec la perte de la position et du statut social de sportif de haut niveau.

Ne cherchant pas à nier les potentielles difficultés liées à ce changement de statut ou à ce que le sportif doit abandonner, le propos de cet ouvrage est plutôt de souligner ce qui reste, ce que les hockeyeurs conservent à l'issue de leur carrière. La sortie de la LN s'appréhende aussi dans « *la manière dont réagissent les autres* » (Fillieule, 2005, p. 30). Il s'agit en effet d'observer ce « *jeu d'entrée et de sortie dans des groupes et des rôles sociaux, dans un mouvement perpétuel d'interactions entre les différents acteurs* » (Gachet, 2013, p. 70). Ces interactions entre individus s'opèrent

notamment au travers d'un processus de catégorisation (Strauss, 1992; Becker, 1985) qui contribue à renvoyer plus ou moins le sortant à son ancien statut. L'économie symbolique du hockey peut ainsi perdurer mais elle dépend des auditoires qui lui accordent une reconnaissance. Même si elle s'éémousse progressivement, il peut y avoir un prolongement de la reconnaissance du capital corporel, des titres ou des performances après la sortie de la LN. Cette dernière s'effectue dans un cercle plus restreint et se limite aux personnes qui ont la mémoire du passé sportif ou alors dans un entre-soi de sportif dans lequel il peut y avoir des reconnaissances mutuelles. Le capital social des hockeyeurs vient soutenir ce capital sportif en maintenant des formes de reconnaissance actives, notamment par le biais d'une dimension narrative qui alimente le souvenir et freine l'érosion de l'économie symbolique du hockey. Nous le verrons, ces processus de reconnaissance s'inscrivent plus largement dans des configurations locales et historiques qui favorisent plus ou moins les rappels au statut d'ex.

Une première section analyse les sorties de la LN en les inscrivant, d'une part, dans leurs différents contextes de professionnalisation, et d'autre part, en les situant par rapport aux ressources et contraintes des joueurs à la sortie. Une seconde section rend compte de l'expérience sociale de la retraite sportive au travers du passage au statut d'ex-joueur de LN. Elle se demande d'abord comment cette transition a été vécue et mise en récit par les hockeyeurs; elle évoque ensuite les liens plus ou moins forts que ces derniers conservent à la fois symboliquement aux yeux de l'auditoire et physiquement en continuant à pratiquer après la sortie de la LN.

I. Sortir quand et avec quels bagages ?

Analyser « quand » les hockeyeurs sortent de la LN peut renvoyer à deux types de temporalité : l'une synchronique visant à rendre compte de la sortie à différentes époques, à différents stades de professionnalisation de la pratique; l'autre diachronique visant à inscrire cette étape dans le cycle de vie du joueur, c'est-à-dire en se référant à son âge biographique. Évidemment, sortir de la LN en 1990 ou en 2010 d'une part, ou à vingt-cinq ou trente-cinq ans d'autre part, n'a pas la même résonance sur l'après-carrière.

Les joueurs n'ont pas le même attachement aux organisations, ni la même conscience de l'« après » au fil des générations. De même, au-delà

de leur âge, les joueurs ne se présentent pas dans les mêmes dispositions et configurations à la porte de sortie, ni avec les mêmes « bagages ». Certains sont au bénéfice d'une carrière durable et reconnue, quand d'autres sortent d'une carrière plus courte et anonyme; certains sortent sur blessure à un moment où leur adhésion est encore très vive alors que d'autres sont encore en pleine possession de leurs moyens mais déjà plus distants de l'*illusio*; certains sont au bénéfice d'un niveau élevé de formation ou de plusieurs années d'expérience professionnelle, d'autres n'ont ni diplôme, ni expérience autre que celle du hockey à faire valoir; certains sont déjà pères de famille depuis une dizaine d'années, d'autres sont sur le point de fonder une famille ou sont célibataires. Ces paramètres forment des configurations particulières qui colorent différemment les arrêts de carrière et qui, surtout, ne donnent pas la même autonomie aux joueurs à la sortie.

1. Quitter différents contextes de professionnalisation

Les modalités d'engagement imposées aux joueurs par les organisations ne sont pas les mêmes selon les contextes de professionnalisation. Comparés aux *Aînés*, les *Benjamins*, et a fortiori les *Cadets*, entrent en LN dans des conditions plus standardisées et concurrentielles (chapitre 3); ils se maintiennent en étant confrontés à davantage de mobilité géographique, à un engagement plus exclusif et à une évaluation plus rationalisée de leurs performances (chapitre 4); enfin, leur temps de travail devient total et leur hygiène de vie plus ascétique en réponse, d'une part, à l'intensification de la pratique, et d'autre part, à la déstructuration et à la densification de l'emploi du temps sportif, une situation conduisant les joueurs à associer davantage leur activité à un travail (chapitre 5).

Ce constat mène à la formulation d'une hypothèse relativement logique : si les expériences du hockey se transforment au fil des générations, les sorties de la LN, tout comme leur conscientisation en amont, devraient également en subir les effets et ne pas laisser les mêmes traces. Par ailleurs, le propos n'est pas de soutenir que la professionnalisation engendre des sorties plus aisées ou plus difficiles pour les joueurs. La situation est plus complexe et requiert une analyse plus fine des différentes dimensions qui composent la sortie de la LN.

Vers la sortie d'un espace plus accaparant mais moins attachant

Les données indiquent une double transformation du modèle organisationnel au fil des cohortes. D'une part, les organisations entraînent avec le temps une monopolisation accrue de l'espace et du temps, en éloignant les joueurs d'autres formes de socialisation. D'autre part, le plus grand *turn-over* au sein des organisations rend les individus plus anonymes, ces dernières perdant ainsi progressivement de leur force de rétention affective, bien que l'attractivité économique des carrières demeure. Autrement dit, chaque configuration générationnelle est intrinsèquement structurée par une tension propre. On passe ainsi d'une modalité d'engagement relativement « poreuse mais ancrée », où les joueurs peuvent faire varier les registres mais sont tout de même fortement attachés à l'espace local de la pratique, à une modalité d'engagement plus « accaparante mais détachée », où les joueurs ont un rapport plus exclusif à la pratique mais dans le même temps moins engagé, notamment en raison de leur plus grande mobilité géographique.

Vers la sortie d'un espace plus accaparant

Les modalités d'engagement dans le hockey deviennent au fil des générations plus exclusives. Les *Aînés* n'ont pas donné l'impression d'avoir dû nécessairement s'exclure d'une vie sociale en tension avec la pratique, notamment en termes de loisirs, de sorties récréatives ou nocturnes. Ce constat est particulièrement marqué pour les joueurs de cette génération dont la stabilité du réseau extra-sportif est un indicateur d'un engagement sportif non exclusif :

*Les copains, j'en ai toujours gardé en dehors du hockey, j'ai jamais dû couper les ponts avec qui que ce soit, même pendant la saison, hein!
(Alain – précaire, partiel, couple)*

Dans mon monde, y'avait des gens qui n'étaient pas du hockey. J'adorais le hockey, mais au bout d'un moment, tu te casses avec un autre cercle d'amis. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

N'ayant pas dû nécessairement se priver de leurs réseaux ou de leurs sorties, les *Aînés* ont en conséquence peu fait part d'une forme de soulagement ou du sentiment de retrouver une «*vie normale*» lorsqu'ils ont quitté la LN. Au fil des générations, l'intensité et les exigences croissantes de la pratique favorisent une forme d'homosociabilité et d'isolement, un constat particulièrement marqué chez les *Cadets* :

Mes meilleurs copains, ça reste mes copains de hockey. Mes meilleurs potes, c'est des gars avec qui j'ai fait toute ma carrière de juniors. Quand la saison commence, j'ai mes autres potes qui savent... j'ai plus une minute à moi ou pour eux. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Les années en Ligue nationale, tu kiffes l'été... L'hiver, tu rentres dans une espèce de bulle. Tu peux pas aller voir tes amis quand t'en as envie du fait que t'as un match le lendemain. Tu vois plus que tes potes du hockey, en fait. (Charly – recalé, sans occup., maison)

Si la préparation physique durant l'été semble en apparence plus propice à un certain relâchement, elle peut pourtant, elle aussi, entraîner une forme de dépossession de l'espace et du temps :

Même l'été, tu pouvais pas louper un entraînement. J'te donne un exemple : je voulais partir un week-end avec mes copains pour mon anniversaire, ça me faisait louper un seul entraînement... Alors qu'on en avait dix par semaine ! Dix ! J'ai presque dû écrire une lettre au Comité pour qu'ils me laissent aller ! (Clément – précaire, partiel, seul)

Cet impact sur les sociabilités en dehors de la pratique fait écho plus largement aux modalités d'engagement occupationnelle et cohabitationnelle observées au fil des cohortes, avec une tendance également à recentrer les activités et le mode de vie autour de la pratique sportive. Les joueurs ayant éprouvé ces conditions de pratique plus exclusives développent en retour un rapport à la sortie de la LN différent, puisque cette dernière est davantage associée à un «*retour à la vie normale*» :

*Ce qui m'a conforté aussi d'arrêter la LN et d'aller en 1^{re} ligue, c'est que t'as moins d'entraînements, l'hiver c'est plus que trois et l'été plus que deux. J'étais quand même content de baisser le rythme... Tu peux recommencer quand même à avoir plus «*une vie sociale*». (Billy – précaire, partiel, couple)*

J'aime bien le sport, donc d'arrêter ça m'a donné la possibilité de faire d'autres sports et ça me va bien comme ça. Et maintenant, j'ai aussi tous les week-ends où je peux faire la bombe avec les copains! [rires] Avant t'oubliais! (Christophe – précaire, études, couple)

Les premiers hockeyeurs professionnels peuvent encore aller et venir, interagir et partager des activités avec des *outsiders* sans risquer d'être exclus. Pour les *Aînés*, le rapport aux relations amicales – et plus largement au temps libre – distingue peu le temps de la carrière sportive et celui de l'après-carrière. Sortir de la LN équivaut en revanche pour les générations suivantes à quitter un monde relativement retiré, en vase clos, au sens d'une «*institution totale*» (Goffman, 1979 [1961]). Pour les *Cadets*, l'arrêt de la LN peut être davantage associé au fait de quitter un cadre contraignant et, de ce point de vue, être perçu plutôt positivement. Cet engagement plus exclusif dans la pratique laisse des traces. Il pourrait se révéler problématique dans la phase de retrait⁸⁰, comme le montre en particulier la difficulté pour les individus à mobiliser d'autres registres de valorisation.

Vers la sortie d'un espace moins attachant et ancré localement

Les joueurs ont connu davantage de mobilité au fil des générations⁸¹, un phénomène qui semble également avoir une influence sur le processus de sortie. Et cette moyenne ne dit pas que les *Aînés* ont plutôt tendance à revenir dans un club qu'ils ont déjà connu après avoir fréquenté une autre organisation. Pour une part importante de ces joueurs, sortir de la LN équivaut à quitter un ancrage local et émotionnel puissant, un espace de sociabilité et d'affirmation identitaire faisant écho au sentiment d'appartenance observé chez certains groupes de supporters (Bromberger, 1995). Cet attachement pourrait en partie s'expliquer par une socialisation et une transmission d'une culture identitaire du club qui a pu s'établir plus durablement – les *Aînés* quittant moins, ou plus tardivement, leur club d'origine pendant leurs classes juniors (←p. 81). Cette plus grande sédentarité autorise le développement de liens forts avec les acteurs internes

⁸⁰ Les travaux de Jay Coakley (2006) montrent que ceux dont l'engagement dans le sport n'a pas été exclusif rencontrent, en général, moins de désagréments et plus de succès dans leur phase de transition.

⁸¹ Pour rappel, les *Aînés* changent de club toutes les 3,4 saisons, les *Benjamins* toutes les 2,6 saisons et les *Cadets* toutes les 1,8 saison.

et externes de l'organisation, inscrivant l'engagement sportif au-delà d'un simple rapport de travail :

On nous a transmis l'amour du jeu, mais l'amour du club aussi. Alors que maintenant, il y en a plus beaucoup qui l'ont, hein... mais aussi par la force des choses, t'as pas le choix, tu dois tout le temps t'exiler, c'est rare que tu restes longtemps dans un club. (Alain – précaire, partiel, couple)

Sur les douze saisons passées dans l'élite, la seule effectuée en LNA demeure son «*unique infidélité*» à son club d'origine établi en LNB. Au sujet de cette «*petite escapade*», Alain confie d'une part qu'il «*s'ennuy(ait) tellement de son coin*» et, d'autre part et non sans une certaine fierté, que la presse régionale titra à son retour : «*Le retour de l'enfant de ****», illustrant le fort ancrage local du joueur. Cet attachement semble d'autant plus marqué que le joueur avait la possibilité de rester en LNA : «*J'avais même signé ! Mais j'avais tellement envie de revenir à ***.*» Le sentiment de filiation exprimé par Alain se retrouve également dans le rapport qu'André entretient avec son «*club de cœur*» pour lequel il développe une «*émotion qu'[il] n'[a] pas ailleurs*» :

*Quand je suis revenu, aux yeux des observateurs, j'étais redevenu « l'enfant prodigue du club », comme ils disaient, quoi... J'étais apprécié, c'était spécial à ***. (André – confirmé, sans occup., seul)*

Malgré ses liens particuliers avec le club de ses débuts en LN, André s'exile et passe au total six saisons dans une autre organisation pour laquelle il développe à nouveau un attachement fort, puisqu'il finira par élire domicile dans la localité où est implantée l'organisation. Cet ancrage semble davantage en lien avec son inscription plus large dans des réseaux sociaux et confirme la volonté d'intégration du joueur.

Cette inscription dans la durée et dans un rapport plus affectif, où les membres se reconnaissent davantage dans l'organisation, va cependant de pair avec une responsabilité accrue des joueurs, qui se soucient davantage du devenir du club :

J'ai toujours pris beaucoup de responsabilités par rapport au club, t'as pas envie que ça se passe mal, t'es impliqué, c'est ton club. C'est pour ça que je m'en veux toujours quand on réussit pas, le premier coupable, c'était moi. J'me battais tellement pour le club, je finissais mes matchs j'étais fracassé, par l'émotion, par l'envie de donner. (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Certains *Aînés*, à l'instar d'Achille (encadré 6.1), sont d'ailleurs soulagés en fin de carrière d'entrer dans un autre mode d'engagement, celui de la mobilité et du mercenariat. Ayant passé la majorité de sa longue carrière au sein de son club d'origine – pour lequel il nourrit un attachement affectif prononcé –, Achille vit les difficultés financières et sportives de ce dernier avec une forte charge émotionnelle et cela a rendu son expérience de la LN plus pesante. Parallèlement, cet ancrage s'exprime également en dehors du club, renvoyant à une forme d'embaras, voire d'encombrement de la célébrité locale.

ENCADRÉ 6.1

Tu étais un joueur plutôt impliqué...

On avait fait un geste par rapport au contrat, ça y'avait pas de souci. Ils avaient lancé cet appel au don à la population et quand tu reçois des lettres d'un gamin de sept/huit ans... et qu'il te donne 3,65 francs... Il y a l'aspect sportif, ça tu peux encore gérer, mais le reste au bout d'un moment c'est lourd. Une saison difficile, ça vaut trois saisons où y'a tout qui roule... c'est tellement pénible, surtout si tu te sens concerné, que c'est ton club.

Quel rapport t'avais avec le hockey après avoir quitté ton club ?

*C'est ça qui était agréable aussi, c'est que j'ai vécu un autre aspect du travail... T'es beaucoup moins impliqué au niveau du cœur par rapport à ton équipe, il faut être honnête. En vrai professionnel, je m'entraînais vraiment, travailler au maximum, faire mon travail... Mais après, tu rentres à la maison ou tu sors en ville, personne te connaît... alors que quand tu joues à *** [LNA] et que tu viens du coin, la pression c'est autre chose. Tu peux pas aller à quelque part avec ta copine sans que... il y avait parfois des fêtes de rue, pour finir ça me faisait chier d'aller! Parce que pour elle, c'était difficile, tu fais 20 mètres... « Hey salut! Et le hockey... bla bla bla... » Alors la première fois ça va, mais au bout d'un moment tu peux plus... et tu peux pas être malhonnête avec les gens non plus.*

T'étais un personnage public...

*Par contre à *** [LNB-LNA], ça c'était agréable. Tu fais ton job, ça marche en plus... tu fais juste ton travail. J'ai quand même connu pas mal de saisons difficiles dans ma carrière à *** [LNA, son club d'origine], alors qu'après c'était comme à la bourse: « Dès que ça va un peu moins bien... fuuuit, tu pars! » Tu vas ailleurs, tu fais ton job, tu trouves une équipe qui marche... Tu te fais une carrière plus facile, où tu gagnes plus d'argent et où t'as beaucoup moins de pression. (Achille – élite, sans occup., couple)*

Ces formes d'engagement distancié et cette plus grande neutralité vis-à-vis du club, de son devenir et de sa communauté, se retrouvent plus régulièrement dans le discours des joueurs au fil des cohortes⁸² :

Je ne ressentais pas vraiment de pression, parce qu'au fond, c'était jamais très grave si on gagnait ou on perdait, je veux dire pour le club. C'est juste que ça améliorerait mon quotidien si on gagnait... donc j'étais concerné, mais pour moi! Très honnêtement, je m'en foutais pas des résultats de l'équipe, mais pour une raison assez simple c'est que quand on gagne, en règle générale, les rapports sont plus cordiaux, plus joyeux et donc c'est plus ça qui me donnait envie de gagner. (Baptiste – précaire, études, maison)

Les individus adhèrent toujours à la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué, mais leur rapport à la pratique est plus rationalisé. L'engagement reste fort mais il repose moins sur un attachement à l'organisation, au lieu, ou à un collectif. On assiste ainsi à un glissement vers des carrières moins ancrées et plus distanciées des clubs dans lesquels elles se réalisent. Les nouvelles formes de gestion des organisations conjuguées à un marché devenu plus flexible et concurrentiel créent un rapport plus individualiste à la carrière et tendent à réduire la loyauté des joueurs envers les organisations :

*C'est du business. Même si tu joues dans un sport d'équipe, ça reste ta carrière à toi. Quand j'suis parti de *** [LNB] pour aller à *** [LNB], ça s'est fait au dernier moment, à l'arrache. Ils étaient sûrs de pouvoir compter sur moi. Ils m'auraient peut-être même désigné capitaine, ils comptaient sur moi sur le long terme et au dernier moment, j'ai fait un coup bas! Ça m'a embêté, mais en même temps: «Merde! C'est le business, c'est ma carrière, c'est ma pomme et j'y vais, quoi!» (Blaise – confirmé, partiel, couple)*

L'érosion de l'ancrage local et des liens forts rend d'ailleurs le choix d'une destination ou d'une région pour s'établir après la sortie de la LN plus ouvert et incertain. Ce manque d'attache est relaté par Bastien et Basile et plus largement par les *Élites* qui ont quitté relativement tôt leur région d'origine et connu un *turn-over* plus prononcé au sein des équipes :

*Quand j'arrêterai, j'sais pas encore où on va se poser... si je vais revenir en *** [sa région d'origine], parce que j'suis quand même*

⁸² À titre indicatif, les *Aînés* ont en moyenne fait référence explicitement trente-six fois à leur club d'origine au cours de l'entretien, les *Benjamins* vingt-quatre fois et les *Cadets* quinze fois.

parti assez jeune, donc j'ai pas gardé beaucoup de contacts non plus. Bon, t'as les parents, la famille, mais... Et ailleurs, j'sais pas non plus parce que durant la carrière, tu bouges quand même pas mal aussi. (Bastien – élite, sans occup., couple)

*Ça fait quand même longtemps que j'suis parti... En tant qu'adulte, tu sais comment c'est, les amis tu les vois plus, tu les entends plus. Des contacts, j'ai pratiquement plus rien en *** [sa région d'origine], à part ma famille. En plus, j'suis pas une personne qui garde le contact facilement et dans le hockey, c'est comme ça. Chaque année, il y en a cinq/six qui partent... ça peut être ton meilleur ami dans le vestiaire, mais c'est pas pour autant que tu gardes le contact. (Basile – élite, sans occup., famille)*

Les joueurs sont plus mobiles au fil des cohortes, ils ont plus circulé et il y a moins d'ancrage local. À partir des *Benjamins*, les joueurs ont paradoxalement moins de comptes à rendre dans leurs sociabilités, alors que pour les autres dimensions de leur travail, leur autonomie est plutôt réduite. C'est donc une carrière plus individualisée, contrairement à un collectif local où tout le monde s'observe. L'identification est plus forte, comparée aux « mercenaires » du sport, pour qui l'identification existe mais reste temporaire. Changer de travail dans des organisations plus globalisées et bureaucratisées a donc moins d'effets et, de fait, la sortie peut paraître à cet égard moins compliquée. Pour les *Cadets*, le hockey envahit davantage la vie privée, alors qu'auparavant l'engagement est plus large et les joueurs peuvent encore souvent faire la fête avec leurs copains. Les joueurs sont soumis à une sollicitation plus rationnelle, organisée, avec des acteurs qui veillent davantage à les maintenir en forme. L'univers fonctionne sur d'autres normes, le temps et l'espace sont liés à la pratique, avec une régulation qui passe de plus en plus par le marché – même si le fonctionnement de ce dernier repose également sur une dynamique sociale, illustrée par la relation et les échanges observés entre joueurs et entraîneurs. Il faut être performant, il y a des indicateurs et toute une métrologie qui mettent la pression sur les joueurs. Sans remettre en cause le rapport aux résultats et à la performance – qui existait déjà auparavant –, les joueurs avaient autrefois plus d'autonomie, même s'ils évoluaient paradoxalement dans un univers plus local et contrôlé. Tous ces éléments créent un rapport différencié à la pratique. Si les *Aînés* abandonnent des copains et des organisations familiales et familiaires, à l'autre bout du spectre, les *Cadets* quittent plutôt leurs collègues de travail et des organisations dont ils sont plus distants, même si des moments enchantés peuvent naturellement demeurer.

Vers une conscience accrue de l'après-carrière

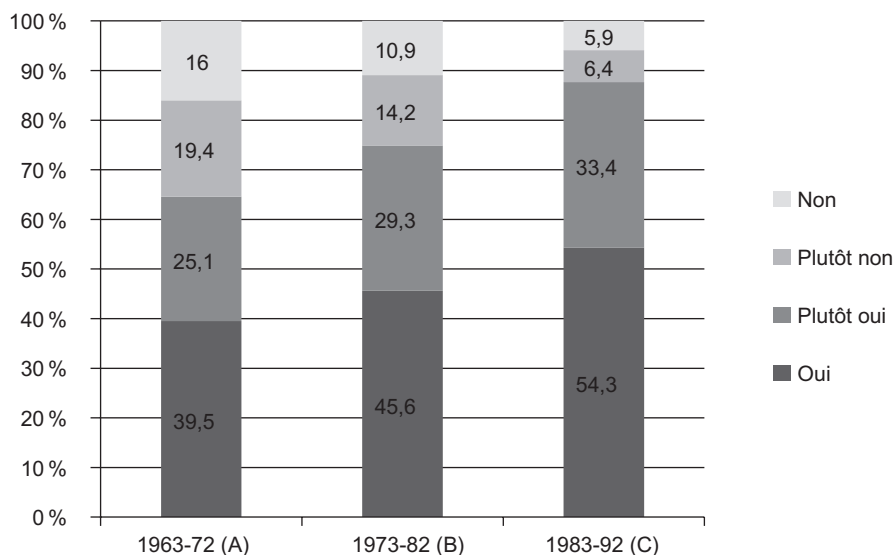
La sortie de la LN a ceci de particulier qu'elle est inéluctable et donc, dans une certaine mesure, attendue et « prévisible », même si son économie demeure relativement aléatoire ou spéculative. « *Contrairement à l'artiste qui est grand par ses œuvres et peut espérer en produire tout au long de sa vie, le sportif est grand par des actes qu'il ne peut espérer produire très longtemps* » (Guiot, Ohl, 2008, p. 386). Les hockeyeurs savent donc dès le départ qu'ils devront tôt ou tard – et plutôt tôt que tard – quitter le milieu, bien que des dénis puissent être observés.

Les données récoltées suggèrent un rapport au temps différencié au fil des cohortes, notamment concernant le moment de la sortie. Les *Aînés* entretiennent une relation plus spontanée et immédiate aux événements de leur carrière, alors qu'à l'opposé les *Cadets* développent une vision à plus long terme et nourrissent un rapport plus instrumental à leur carrière, en étant parfois davantage dans une démarche de rentabilisation. On peut postuler qu'une des conditions du sportif moderne est désormais d'anticiper – et de produire ainsi une biographisation conforme à cette injonction – au sens où il peut moins être dans l'intemporel et se trouve plutôt contraint à aller de l'avant, à être dans l'expectative. Dans cette logique, la carrière sportive serait également pensée comme une étape à part entière d'une carrière professionnelle plus longue et moins comme une parenthèse.

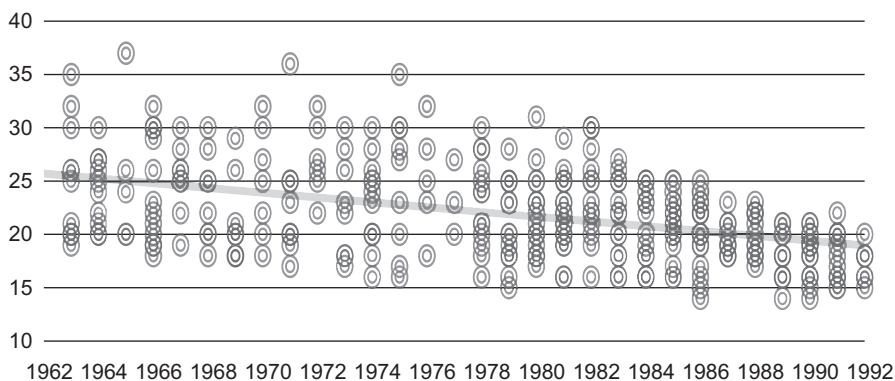
Même si les tendances observées doivent être mises en relation avec les positions occupées au moment où ils répondent au questionnaire – notamment avec la situation professionnelle –, les joueurs des différentes cohortes n'ont pas déclaré avoir pensé à leur « reconversion »⁸³ dans la même mesure et pas aux mêmes âges. Une large majorité de hockeyeurs déclarent y penser, mais un intérêt plus marqué est observé pour cette étape au fil des générations (graphique 6.1). De même, une tendance statistiquement significative se dégage en faveur d'une attention portée à cette question de manière plus précoce au fil des cohortes (graphique 6.2). Les données montrent également une dispersion plus faible des réponses indiquant une certaine standardisation de la période à laquelle la suite est envisagée.

⁸³ Le terme « reconversion » a été délibérément utilisé dans le questionnaire. Les entretiens exploratoires ont en effet montré que le terme était mobilisé par la majorité des hockeyeurs interviewés pour désigner la période de l'après-carrière et pour signifier ce qu'ils projetaient d'entreprendre professionnellement après cette dernière, sans nécessairement faire référence au processus de conversion/reconversion.

Graphique 6.1: «Durant ta carrière, as-tu pensé à ta reconversion?», selon la cohorte (n = 503)



Graphique 6.2: «Vers quel âge as-tu pensé à ta reconversion?», selon l'âge et l'année de naissance (n = 357)



* Cette question était posée seulement si les joueurs avaient répondu «oui» ou «plutôt oui» sur le graphique précédent.

Penser à son après-carrière ou à sa sortie ne signifie toutefois pas que les joueurs aient anticipé ce moment par des démarches concrètes⁸⁴. L'observation de ces tendances suggère toutefois un renouvellement des discours et une place plus prégnante de cette question dans l'esprit des joueurs. L'enracinement de cette problématique est renforcé par une série de dispositifs. D'une part, par des dispositifs de gestion de cette étape qui ont progressivement vu le jour : allant de dispositifs préventifs, avec l'émergence des structures sport-études, aux agents de joueurs qui sensibilisent à la question de l'après-carrière, ou encore aux entreprises spécialisées proposant conseils et soutiens logistiques aux sportifs en phase de transition. D'autre part, par un dispositif médiatique qui couvre la thématique des fins de carrière et dont le traitement du pôle négatif, plus récurrent au fil du temps, rend sans doute indirectement service aux jeunes joueurs qui s'engagent. Tous ces dispositifs ont d'autant plus de chance d'être efficaces qu'ils sont eux-mêmes relayés par un réseau social d'interdépendances (famille, amis, conjoint, joueurs). Ainsi, si l'on peut admettre que se lancer dans une carrière sportive est un pari risqué – indépendamment de la cohorte concernée –, les transformations des modes d'organisation et du marché du hockey semblent avoir non seulement modifié le rapport à l'activité des hockeyeurs (chapitre 5) mais également avoir des effets sur leur rapport aux risques inhérents aux fins de carrière.

L'évolution de la représentation de la sortie pourrait en outre s'inscrire dans une tendance plus générale liée au processus de « *risquification* » analysé par Ulrich Beck (2001), dans lequel la multiplication des dispositifs de gestion du risque et de son traitement social entraîne une conscience accrue de ce dernier. Autrement dit, si le processus de professionnalisation du hockey peut conduire à une perception plus marquée des risques liés aux fins de carrière, les individus évoluent plus largement dans une configuration où la question du risque est probablement devenue plus importante et est reprise dans les discours comme un « air du temps ».

⁸⁴ Malgré une hausse généralisée du niveau de formation – le taux de joueurs diplômés du niveau tertiaire passe de 17 à 30% entre les *Aînés* et les *Cadets* –, davantage de joueurs sortent de la LN sans diplôme post-obligatoire – le taux passe de 5 à 10% entre la première et la dernière génération observée. De même, les données indiquent que les joueurs occupent de moins en moins une activité professionnelle parallèle avant d'arrêter leur carrière, une situation qui semble toutefois plutôt engendrée par les contraintes croissantes de la pratique que par une absence d'anticipation de la sortie.

Une carrière sportive vécue au jour le jour

Une plus faible conscience sociale de la sortie de carrière – et des risques associés – se retrouve chez les *Aînés*. Les discours rendent compte de réseaux d'interdépendances encore peu sensibles aux conséquences potentiellement problématiques associées aux fins de carrières sportives. Dans cette configuration, les acteurs n'ont pas encore été véritablement confrontés à des exemples desquels tirer une forme de catharsis :

Avec ta question, on voit très bien que tu raisonnes exactement comme il faut raisonner maintenant. Mais à l'époque, on ne raisonnait pas du tout comme ça ! La question de la reconversion n'existait pas... C'est clair qu'on commençait à gagner notre vie et à pouvoir faire que ça, mais c'était un peu la découverte... T'avais pas des joueurs devant qui avaient fait une carrière et qui après avaient dû faire autre chose... C'était un peu l'aventure, quoi ! (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Davantage évoquée dans le discours des générations suivantes qui font part de « *mauvais exemples* », d'« *anciens joueurs aux boulots pas très valorisants* » ou plus largement de « *mecs qui ne vivent pas très bien l'après-hockey* », cette absence de modèles auxquels s'identifier renforce et légitime une attention portée sur le moment présent. Au-delà de l'utilisation du vocable « reconversion », il est aussi probable que la question ne se pose pas vraiment en ces termes, puisque la pratique n'est pour la plupart des *Aînés* pas associée à un travail, mais plutôt à un jeu ou à un loisir (←p. 259), voire à une parenthèse que l'on effectue en parallèle d'autres engagements.

Par ailleurs, on pourrait objecter que les *Aînés* sont davantage préparés à aborder leur après-carrière au regard de leur engagement moins exclusif dans la pratique – près de 50% des *Aînés* identifiés parmi les *Précaires* ou les *Confirmés* travaillent à *Temps partiel*. Ces modalités d'engagements pluriels contribueraient à inscrire leur transition professionnelle dans une trajectoire plus linéaire, caractérisée par moins de ruptures, et de là, dans une potentielle démarche d'anticipation. Si cette hypothèse peut en théorie se défendre, elle ne semble pourtant pas coller aux expériences rapportées par les *Aînés* :

À notre époque, c'était encore assez fréquent de faire quelque chose à côté. Donc tu me parles de reconversion, mais inconsciemment j'y

ai toujours pensé. La suite, j'y ai pensé depuis le début, parce que j'ai fait que de travailler et de me former. J'ai fait de l'administratif, des langues, j'suis parti aux États-Unis apprendre l'anglais. J'ai fait analyste-programmeur, quatre ans d'études. J'ai fait manager du sport. Auparavant, j'ai fait encore cafetier-restaurateur... J'ai cinq formations ou certificats. Donc j'y pensais toujours, mais plus dans l'optique de faire des choses que j'aime, d'avoir du plaisir... parce que t'avais du temps, ce n'était pas une histoire de parler de reconversion. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Malgré leur engagement dans des emplois à *Temps partiel*, les joueurs de cette génération ne font pas le lien entre ces occupations et une forme d'anticipation ; ils déclarent plutôt vivre le moment présent :

J'ai assez vécu au jour le jour... à fond dans le truc, quoi ! On était un peu dans un monde à part... Quand j'ai travaillé à côté, c'était plus pour me changer les idées, pas tellement dans une optique de reconversion... (Alban – confirmé, partiel, couple)

J'me suis jamais vraiment fait trop de souci pour ça. On vivait un peu... pas sur une autre planète, mais un peu au jour le jour. À notre époque, il y a jamais vraiment quelqu'un qui se posait la question de ce qui allait se passer après... On était peut-être un peu inconscients. Tu vis dans ce monde-là, t'es un peu dans ta bulle. Tu vis pour ça tous les jours, il y a toujours eu une ambiance assez sympa, mais c'est vrai qu'à vingt-cinq/vingt-six ans, même vingt-huit ans, tu te dis pas : « À trente-cinq ans, qu'est-ce que j'vais faire après le hockey ? » C'est pas très juste, hein ! [rires] (Armand – précaire, partiel, couple)

Que ce soit dans un « monde à part » ou sur une « autre planète », les *Aînés* ne sont pas dans l'anticipation. Bien qu'engagés dans des occupations parallèles, ils évoluent en apesanteur et dans un espace enchanté, comme si la question de l'« après » ne se posait pas ou était déniée. Ainsi, rendre compte objectivement des engagements parallèles durant la carrière ne renseigne que partiellement sur le sens donné à ces occupations et sur leur inscription plus ou moins marquée dans un processus d'anticipation.

Vers une conscience accrue d'une nécessaire anticipation

Les générations suivantes sont prises dans une série de réseaux d'interdépendances qui imposent progressivement une « gravité » supplémentaire à la condition du travailleur sportif. Cette pression sociale, présente au sein comme à l'extérieur du milieu, rend de fait le hockeyeur plus réceptif à la question de l'« après » :

C'était important de toujours bosser à côté... même que c'était pas toujours facile, hein! Mais c'était d'abord de garder les pieds sur terre et d'avoir un pied dans le métier aussi. Fallait un pied dans la branche, et dans un certain sens avoir un pied dans la vie réelle. C'était une assurance. Parce que si je me fais exploser un genou, je fais quoi avec le hockey? Il y a rien derrière... Alors j'ai gardé ça, de par l'éducation de mes parents surtout... C'est rentré là-dedans [il montre sa tête]! C'est pour ça que j'ai continué à travailler, j'aurais pu ne pas travailler... (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Mes parents me conseillaient quand même de faire quelque chose à côté... Mais même moi, j'ai travaillé à 50% parce que j'avais pas envie de faire que du hockey, c'est bien de se changer les idées et surtout de rester dans la vie active... Ça a toujours été un peu plus pour m'occuper la tête et pour rester connecté que pour joindre les deux bouts... Mais c'est dur de faire les deux maintenant, hein... J'ai même fait un burn-out, j'ai dû arrêter de travailler... (Corentin – précaire, partiel, couple)

Au-delà des difficultés relatives à maintenir des engagements pluriels au fil des générations, les joueurs sont confrontés à des dispositifs de rappel à l'ordre social qui passent régulièrement par la famille, alors que le rappel à l'ordre est plutôt d'ordre physique pour les anciennes générations – au sens d'une usure du corps et des performances sportives. Davantage présents pour les *Benjamins* et les *Cadets*, ces réseaux d'interdépendances exercent un contrôle plus marqué. Les joueurs donnent même l'impression que ces rappels sont superflus et construisent un discours autour d'une conscience intériorisée des risques liés à une sortie de carrière, qu'elle soit volontaire ou subie :

Socialement déjà, tu as une pression quand même sur cette question... De tes parents, mais aussi de l'entourage de manière générale, qui te répètent assez régulièrement que ce serait bien que tu aies un papier, que

tu penses à ton avenir... même que j'avais pas de projet professionnel, c'est plus effectivement une sorte de sécurité, quoi. Mais sport ou pas sport, parents ou pas parents, j'aurais pensé de la même manière... J'avais conscience de ça. (Baptiste – précaire, études, maison)

Mes parents voulaient que j'assure mes arrières, pour l'après-hockey... Mais tu sais, même moi, ils avaient même pas besoin de me dire ça, en fait... Franchement, maintenant, c'est difficile de pas y penser, t'entends ça tellement souvent. (Camille – élite, études, seul)

Au fil des cohortes, les joueurs développent un rapport plus rationalisé à leur pratique sportive et plus largement à leur parcours professionnel. La réflexion sur l'après-carrière est non seulement initiée plus rapidement mais elle débouche également sur des démarches concrètes :

Dès que je suis rentré en Ligue nationale, je voulais faire la matu, c'était en prévision d'un arrêt éventuel. J'étais dans cette optique d'avoir quelque chose de solide à côté... Même déjà avant, quand j'ai recommencé les comm'... J'avais pas vraiment de projet, mais c'était toujours dans l'optique de la reconversion... mais sans savoir ce que je voulais faire. Mais, ouais, t'es obligé d'y penser, ça peut tellement s'arrêter vite. (Christophe – précaire, études, couple)

J'aurais pu partir à seize-dix-sept ans... Mais je suis jamais parti parce que je voulais finir mon apprentissage. C'était vraiment important pour moi et pour mes parents aussi. Parce que tu sais très bien qu'une carrière, c'est court et qu'en plus, c'est assez aléatoire... (Clément – précaire, partiel, seul)

Cette crainte de l'arrêt précoce ou cette conscience accrue de la précarité des carrières sportives liée à un engagement trop exclusif concourent à un rapport plus instrumental à la carrière, un phénomène caractéristique de cette génération. Ces modalités d'engagement émergent dans un contexte de transformation des modes de production de la performance – avec des processus de rationalisation, de division du travail, de spécialisation des tâches, de substituabilité des personnes – qui affaiblit la perception du hockey comme passion ou vocation. Si les individus adhèrent encore à la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué, ils deviennent néanmoins plus réflexifs car la confiance et l'attachement aux organisations sont plus faibles. C'est donc aussi parce que les discours sur le don, le lien ou l'amour du

maillot ont moins de sens, ou sont moins présents, que les représentations se transforment. Cette rationalité naît du décalage entre des dispositions reposant initialement sur le registre de la vocation et des organisations qui fonctionnent désormais sur la logique du marché. La passion est souvent un discours affiché alors que les pratiques sont devenues très gestionnaires. Cette situation crée un désajustement que les joueurs des générations précédentes n'expérimentaient pas et, de là, des conditions favorables à une plus grande réflexivité. Ainsi, il y a probablement deux types de réflexivité qui n'ont pas les mêmes origines : une première forme qui apparaît lorsque les dispositions ne sont plus en correspondance avec les structures, et une seconde qui émerge dans le processus d'ajustement qui lui succède.

2. Quitter des carrières plus ou moins durables et reconnues

L'homogénéité relative des conditions d'entrée – environ au même âge et avec la même modalité d'accès vocationnelle – n'a d'égale que l'hétérogénéité des conditions de sortie. Les joueurs quittent la LN à des âges, avec des statuts et pour des motifs différents, en adhérant encore plus ou moins à la croyance que le jeu vaut la peine d'être joué. De plus, les hockeyeurs sont inégalement « équipés » pour sortir de la LN. Certains ont plus d'autonomie, liée à leur passé sportif largement reconnu et aux ressources qu'il permet de générer, mais aussi liée à l'accumulation d'un capital culturel, sous la forme de diplômes, de langues parlées ou d'expériences professionnelles. Abordée précédemment, cette variabilité s'inscrit également dans des configurations historiquement situées, où les processus de sortie obéissent aux mutations des structures organisationnelles et des conditions de pratique. Cette économie est d'autant plus variable qu'elle est menacée d'imprévisibilité par des événements qui peuvent altérer durablement le capital corporel des joueurs et parfois entraîner abruptement leur fin de carrière.

Si l'expérience différenciée de la LN, en fonction des cohortes, peut influencer les modalités de sortie, ces dernières sont cette fois interrogées à l'aune de la durabilité et de la reconnaissance plus ou moins importante des carrières. Cet angle d'analyse permet de dépasser l'écueil des limites biologiques souvent associées de manière universelle aux fins de carrières sportives en soulignant plutôt l'inégale condition sociale des joueurs face à la sortie de la LN.

Le capital corporel en question

Si le capital corporel ne se transforme en capital sportif qu'à la condition d'être reconnu, sans lui aucune reconnaissance n'est possible. Le capital corporel demeure la pierre angulaire, la ressource centrale sur laquelle s'appuie ce processus de reconnaissance et plus largement l'économie du hockey. Il n'est donc pas surprenant qu'il soit souvent placé spontanément au centre des discours portant sur la réussite sportive, mais également pour expliquer les fins de carrière. La sortie de la LN serait ainsi causée par une baisse inéluctable des performances corporelles, qui coïncide avec les représentations d'un âge approximatif de la retraite sportive : il n'est pas rare d'entendre qu'à partir de trente ans, les sportifs commencent à être sur le déclin et qu'à trente-cinq ans, ils sont proches de la fin de leur carrière. Sans nier le rôle prépondérant du capital corporel, dans ce qui fait ou défait les carrières sportives, il s'agit de questionner ce lien de causalité qui passe pour une évidence. Les données suggèrent que si le capital corporel occupe parfois le premier rôle dans les processus de sortie, il ne suffit pourtant pas toujours à les expliquer.

Un âge de la retraite sportive ?

La standardisation des âges d'entrée en LN – vers dix-neuf ans – renvoie à l'hétérogénéité des âges de sortie en fonction du profil de carrière sportive (tableau 6.1). Cette diversité invite à nuancer le rôle déterminant du capital corporel dans les processus de sortie. Il semble en effet difficilement recevable qu'un joueur de vingt-deux ans, voire de vingt-sept ans, soit déjà contraint de raccrocher ses patins en raison d'un capital corporel défaillant, même si cette option reste possible. Plus largement, ce constat permet de souligner la force de répulsion et de rétention de l'espace professionnel du hockey.

Tableau 6.1 : Âge moyen d'entrée et de sortie de la LN selon le profil de carrière sportive (entrée : n = 508, sortie : n = 403)

	Recalés	Précaires	Confirmés	Élites
Âge d'entrée	19,6 (+/- 2,0)	19,5 (+/- 1,3)	19,0 (+/- 1,7)	18,2 (+/- 1,3)
Âge de sortie	21,9 (+/- 2,2)	27,1 (+/- 3,4)	32,4 (+/- 3,4)	36,1 (+/- 3,4)
Nbre de saisons	2,3 (+/- 1,6)	7,6 (+/- 3,7)	13,4 (+/- 3,2)	17,9 (+/- 3,5)

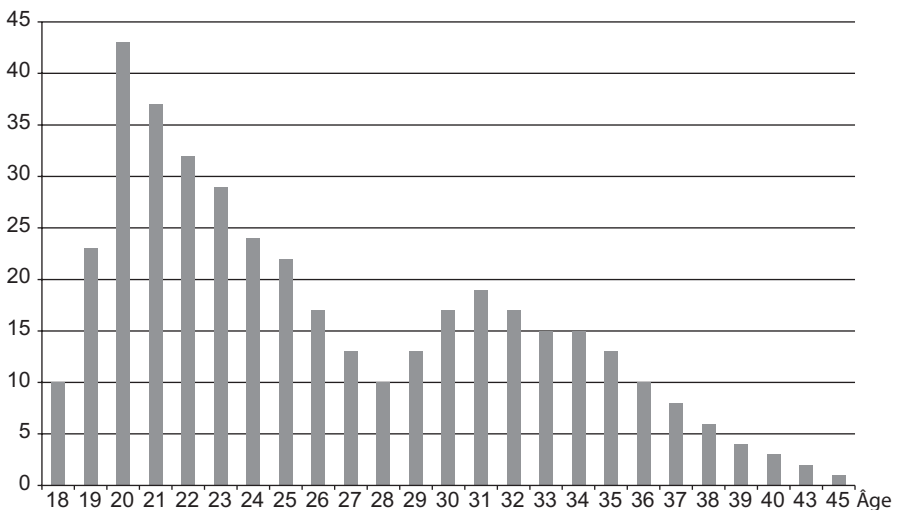
Les chiffres entre parenthèses correspondent aux écarts types.

Les sorties précoces des *Recalés* – principalement entre vingt et vingt-quatre ans – ne semblent pas directement liées à une usure de leur capital corporel, mais plutôt à la configuration concurrentielle dans laquelle ils sont plongés ; autrement dit, au fait qu'ils n'ont pas réussi à faire reconnaître durablement leur capital corporel ou à tout le moins pas suffisamment par rapport aux joueurs qui ont pris leur place.

Les sorties des autres profils semblent quant à elles répondre à une logique du « pars ou reste », où d'un côté les *Précaires* quittent la LN relativement tôt, alors que, de l'autre, les *Confirmés* et surtout les *Élites* s'y installent plus durablement. La distribution de tous les âges de sortie (graphique 6.3) permet d'illustrer encore mieux cette logique, en donnant à voir graphiquement un « creux » séparant les carrières durables de celles moins durables. L'hypothèse selon laquelle les sorties de la LN seraient uniquement annexées sur l'usure progressive du capital corporel est donc mise à mal. Selon ce postulat, la distribution des âges de sortie devrait plutôt suivre une courbe linéaire descendante, or ce sont bien deux courbes descendantes que l'on peut observer.

Les données suggèrent par ailleurs que cette logique tend à s'accroître au fil des cohortes – et donc dans une certaine mesure à se standardiser –, avec des départs progressivement plus précoces et des sorties de plus en plus tardives, contribuant à creuser davantage le « fossé » observable sur le graphique entre vingt-cinq et trente ans.

Graphique 6.3 : Âge de sortie de la LN (n = 403)



Ces résultats semblent aller de pair avec le degré d'autonomie plus ou moins important dont disposent les joueurs des différents profils. Ces derniers n'ont pas été en mesure de convertir leur capital corporel avec la même efficacité, avec d'un côté des carrières reconnues symboliquement et économiquement et, de l'autre, des carrières plus anonymes et précaires ; un phénomène ayant de plus tendance à se renforcer au fil des générations. Les *Précaires* ont pu être exclus de manière relativement précoce par le marché et sa concurrence, mais également avoir décidé de le quitter car les conditions n'étaient pas suffisamment bonnes pour envisager l'avenir sereinement. À l'opposé, les conditions de pratique – notamment salariales – offertes aux *Confirmés* et aux *Élites* leur procurent davantage d'autonomie et, de là, la possibilité de s'inscrire plus durablement en LN.

Par ailleurs, cette logique du « pars ou reste » ne doit pas simplement se comprendre au travers des conditions rencontrées dans l'espace du hockey, mais également dans la configuration sociale plus large dans laquelle évoluent les joueurs. Les cycles de vie qu'ils sont en train d'expérimenter peuvent également jouer un rôle dans les processus de sortie, voire parfois entrer en concurrence avec le projet sportif, en particulier pour les joueurs disposant d'une carrière moins reconnue.

L'âge moyen du premier enfant chez les hockeyeurs – vers vingt-neuf ans – varie très peu selon les profils de carrière sportive. En toute logique, plus les carrières sont durables, plus les joueurs sont déjà mariés et pères de famille lorsqu'ils quittent la LN (tableau 6.2). Si le taux des pères augmente d'environ 30% à chaque fois que l'on monte dans les profils, ce sont surtout les âges de sortie de la LN et d'arrivée du premier enfant qu'il s'agit d'observer conjointement.

La quasi-totalité des *Élites* sont mariés et pères de famille depuis en moyenne sept à huit ans lorsqu'ils quittent la LN. Pour ces joueurs mieux établis et disposant d'une autonomie plus importante, fonder une famille ne semble pas constituer un obstacle à la carrière sportive. Pour les autres profils, le premier enfant n'arrive pas au même stade de la carrière : en moyenne deux ans avant la sortie de la LN pour les *Confirmés* – qui semblent pouvoir encore jouer un peu en étant père – et deux ans après pour les *Précaires* – qui semblent plutôt devoir arrêter pour le devenir. Pour ces derniers, la carrière sportive ne permet parfois pas de réunir les conditions suffisantes pour envisager une vie

Tableau 6.2: Taux de joueurs étant mariés et/ou pères de famille à la sortie de la LN selon le profil de carrière sportive

	Recalés		Précaires		Confirmés		Élites		Total	
Marié	6,8%	10	33,7%	28	74,4%	61	92,7%	38	38,7%	137
Père	6,8%	10	31,3%	26	62,2%	51	90,2%	37	35,0%	124
Total	100,0 %	148	100,0 %	83	100,0 %	82	100,0 %	41	100,0 %	354

de famille et l'arrêt de carrière rime parfois avec le début d'un nouveau cycle dans la sphère privée :

Quand j'ai su que j'allais avoir mon premier enfant, ça a fait quand même un peu pencher la balance... De ne pas continuer à faire le clochard en demandant à gauche à droite en LNB pour jouer encore. Il est arrivé au bon moment. Elle est tombée enceinte, donc c'était une bonne raison de commencer à bosser, de me dire : « T'as vingt-huit ans, t'as jamais bossé à 100 % et très peu cotisé ». (Billy – précaire, partiel, couple)

J'avais vingt-sept ans et je venais d'avoir la petite. J'avais encore une dernière option, mais c'était loin... Donc j'leur ai dit : « Écoutez, si j'veux venir jouer chez vous, je dois déménager toute la famille, donc il faut aussi trouver du boulot pour ma copine ». Et j'me voyais pas déplacer toute la famille dans un canton suisse allemand. Donc j'ai choisi la famille, la proximité et j'ai arrêté la LNB. (Carlos – précaire, partiel, famille)

L'instabilité de leur position sportive, conjuguée à une pression conjugale – même si elle n'est pas toujours exprimée explicitement –, a finalement raison de leur maintien en LN, après en moyenne sept à huit saisons passées à jouer dans l'espace professionnel du hockey. Autrement dit, un capital sportif moins élevé entraîne une réduction de l'autonomie professionnelle pour les *Précaires* et peut parfois déboucher sur une retraite sportive anticipée.

Pour les *Confirmés*, mieux établis, c'est souvent moins la capacité à assumer financièrement une charge familiale ou le manque d'autonomie

professionnelle qui sont mis en avant mais plutôt une remise en question des fondements de leur engagement dans la pratique :

J'ai senti qu'il y avait des trucs plus importants. Quand j'ai eu mes enfants, tu te dis : « Est-ce que j'ai encore envie d'aller me coucher devant un shoot ou de me prendre une commotion ? » Je connais peu de joueurs qui sont devenus meilleurs après avoir eu des enfants, tous sports confondus. Psychologiquement... pour être vraiment bon, surtout dans un sport comme le hockey, faut être prêt à traverser un mur, quoi ! Et quand t'as des enfants, tu te dis : « Mouais... j'ai plus envie de tout ça, quoi ! ». En voyant mes enfants, j'me suis dit : « Ouais, c'est bon quoi... » [rires] (Bruno – confirmé, partiel, seul)

Les interdépendances entre vie privée et carrière sportive – même si elles peuvent parfois être mises en scène pour présenter une sortie « légitime » – doivent être intégrées à l'analyse des processus d'arrêt de carrière et de transition professionnelle. Elles peuvent notamment avoir des effets sur la mobilité des travailleurs ou sur la nécessité plus ou moins forte d'accélérer leur entrée sur le marché du travail « ordinaire ».

Finalement, l'usure du capital corporel – et son association à un âge imaginaire de la retraite sportive – n'est qu'une variable de l'économie générale des processus de sortie de la LN. Ce type d'explication présuppose que les joueurs désirent tous rester en LN le plus longtemps possible – c'est-à-dire jusqu'aux limites de leur capital corporel –, peu importent les conditions qu'ils éprouvent et les configurations sociales dans lesquelles ils sont plongés. Ce faisant, il sous-estime les effets du degré d'autonomie et d'adhésion des joueurs sur le rapport qu'ils entretiennent avec la fin de leur carrière.

Les atteintes au capital corporel : une explication toute trouvée ?

Cela a été relevé, la baisse des performances corporelles est souvent mise en avant pour expliquer les sorties de carrière. Dans cette logique, les atteintes au capital corporel des joueurs – autrement dit les blessures – devraient constituer un argument irréfutable. Sortir de la LN pour cause de blessure concentre l'attention sur le corps, ce corps qui n'est plus apte à pratiquer. Les données tirées de l'enquête rapportent qu'en moyenne un joueur sur sept, soit 14,3 %, quitte la LN en ayant

contracté une blessure. Ce taux n'a par ailleurs cessé d'augmenter au fil des générations en ne concernant qu'un *Aîné* sur douze (8,4%), mais plus d'un *Cadet* sur cinq (20,5%).

Or, si cette statistique donne une indication sur les conditions dans lesquelles la LN est quittée, elle ne doit pas être pour autant interprétée de façon simpliste dans un lien de causalité absolu. Le caractère dynamique et processuel des désaffiliations implique parfois « *moins de trouver l'élément catalyseur que de comprendre comment fonctionne l'imbrication des différents facteurs* » (Gachet, 2013, p. 107). Bien sûr, ce cas de figure existe, l'atteinte au capital corporel du joueur peut être suffisamment grave pour que cela l'empêche définitivement de pratiquer son activité (encadré 6.2).

ENCADRÉ 6.2

Tu as donc la commotion de trop... Le médecin te dit «stop» ou alors c'est toi qui...

Non! T'essaies mille fois de revenir [sourire]. Tu recommences de zéro, tu reconstruis gentiment des petits entraînements... et après, quand tu pousses un peu, ça va pas, alors tu recommences...

Mais c'est quoi? C'est des maux de tête?

Ça part d'ici [arrière de la tête] et ça devient un masque ici [devant] et après ça te pourrit la vie parce t'es agressif avec ta famille, tes enfants... tu supportes pas le bruit, tu supportes pas le soleil, tu te réveilles au milieu de la nuit et tu pleures, tu regardes un film où y'a un tout petit peu d'émotion, tu pleures... c'était très, très dur... et tu peux pas faire de sport, ce sport que t'as fait depuis l'âge de quatre ans... et même d'autres sports qui pourraient t'aider un peu à... lâcher, tu vois.

Maintenant ça va comment au niveau de la santé?

Maintenant ça va, mais j'ai encore des petits soucis, des fois. Je fais attention quand je fais du sport.

Ah, quand même... presque dix ans après...

Sept ans. J'ai eu des problèmes impressionnants. Après de moins en moins parce que ce qui m'embêtait, j'faisais pas. J'fais plus de sport. Dès qu'il y a une certaine intensité. Maintenant je fais gaffe encore, des fois j'ai des relents, j'me dis: «Ah, c'est ma commotion», mais dans la vie de tous les jours, ça va...

T'en avais eu d'autres avant ?

J'en ai eu tout plein... mais j'en ai eu deux grosses. La dernière, j'l'ai vue à la TV. J'avais lu ça dans la presse mais j'avais pas vu les images. J'me dirige vers un gars avec la tête tournée et il me met un coude comme ça [dans le côté du visage]. Si j'avais pu voir venir, j'aurais pu me préparer, mais j'ai rien vu... J'ai vu à la TV, j'suis tombé par terre, je me suis relevé avec les jambes en coton... je tenais pas sur les jambes. Je suis sorti, j'ai fait deux-trois minutes sur le banc, j'ai repris un peu mes esprits... Et après, j'ai joué encore un ou deux shifts, mais ça n'allait pas. Donc après, j'ai suivi le protocole « return to play », mais plein de fois! J'ai fait tous les médecins... mais impossible de recommencer. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Le cas de Barthélémy, victime d'une lourde commotion cérébrale – un type de blessure d'autant plus difficile à endurer qu'il a des effets durables, notamment sur les engagements sportifs ultérieurs des individus mais également sur leur quotidien – illustre la situation extrême où l'atteinte au capital corporel se suffit à elle-même pour expliquer l'arrêt de carrière sportive. Dans ces situations, le caractère soudain et définitif de l'événement ne laisse pas l'opportunité d'anticiper la sortie. Peu importe la position plus ou moins en vue qu'ils occupaient, ces incidents « cueillent » les joueurs à un moment où l'attachement à la pratique peut parfois encore être très fort, une situation qui ne facilite évidemment pas les transitions.

Si ce genre de cas rappelle le rôle central du capital corporel, les données suggèrent que les blessures n'ont pas toujours un effet aussi radical, au sens où elles ne sont pas invalidantes dans l'absolu ou à tout le moins durablement (←p. 211). Leur impact dépend évidemment de leur gravité mais également de la configuration dans laquelle se situe le joueur: son âge, l'étape de sa carrière, sa position au sein de la LN, mais aussi la nature de ses engagements parallèles et plus largement de son degré d'adhésion. Les atteintes au capital corporel peuvent être associées soit à des facteurs de type «push», pouvant contraindre à un désengagement direct, soit, la plupart du temps, à des facteurs de type «pull» agissant indirectement (Bradley, Renzulli, 2011), même si la contrainte peut être relativement forte :

La saison avait très bien commencé, j'avais beaucoup de plaisir. Et là tu te dis: « Pourquoi pas continuer encore un peu ? » Il y avait comme une balance. Et après, je me suis blessé... et c'est la pire blessure que j'ai eue. J'ai déchiré les adducteurs et le tendon. Ça a toujours pris plus

de temps pour revenir. Ça devait prendre deux mois, pour finir c'était trois mois et j'avais toujours mal. Là, j'ai encore mal par exemple... Et là, certainement que la balance a penché dans l'autre sens... et j'ai finalement mis un terme à ma carrière à la fin de cette saison. (Clément – précaire, partiel, seul)

Âgé de vingt-huit ans lors de la contraction de cette blessure, Clément aurait probablement pu s'en remettre et continuer à jouer quelques années, mais la configuration plus large dans laquelle il se trouve semble orienter ses choix. Sa position de joueur *Précaire* au sein de l'antichambre de l'élite – « *si encore tu vas en LNA et que t'y goûtes, là t'as quelque chose en plus, mais là...* » – et une forme de « *lassitude et d'usure du milieu* » éclairent de manière différenciée la relation causale unissant l'atteinte à son capital corporel et la décision de mettre un terme à sa carrière. La « *balance* » évoquée renvoie aussi au degré d'adhésion à l'*illusio* et suggère que le capital corporel n'est pas l'unique clé de lecture de la situation.

Par ailleurs, si les statistiques associent « *blessure* » et « *arrêt de carrière* » dans une relation de temporalité immédiate, cette association peut aussi être pensée sur un temps plus long. La blessure peut être considérée comme l'événement déclencheur, même si l'arrêt de carrière est différé :

Y'a clairement deux blocs dans ma carrière, un où je monte et un autre où je descends. Quand tu te pètes la jambe en deux et que tu es en rééducation pendant six mois... Le médecin te dit : « Je sais pas si vous pourrez rejouer au hockey... ». Donc t'es déjà content de pouvoir rejouer. J'ai eu une saison compliquée la saison d'après, avec une plaque en métal dans la jambe. À la fin de la saison, j'ai de nouveau dû être opéré pour enlever la plaque, donc c'est chaque fois la jambe qui est ouverte tout le long... C'est pas des conditions très favorables à une progression, alors qu'avant j'étais sur un trend assez positif. Après, j'ai plus jamais été le même joueur... D'ailleurs après, je contracte une autre blessure qui est liée certainement à l'autre blessure... avec de l'autre côté, des problèmes récurrents au tendon rotulien... en cherchant à compenser. Donc la dernière saison, j'ai très peu joué vu que j'étais blessé la plupart du temps. J'ai fait tous les traitements possibles et imaginables, même jusqu'à l'opération... mais ça n'allait toujours pas. Et donc à vingt-sept ans, j'ai pris la décision d'arrêter. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Les atteintes au capital corporel de Bertrand semblent occuper une place prépondérante dans le processus de sortie, mais elles ne doivent

une nouvelle fois pas faire oublier la configuration plus large dans laquelle cette décision se situe. Elle se comprend à la fois dans le rapport à son statut de joueur *Confirmé* qui lui «*permettait certes de [se] maintenir en LNA avant la blessure mais pas non plus de viser tellement plus haut*», mais aussi «*dans un timing où le club [lui] a proposé au même moment un poste au sein de l'organisation avec des responsabilités*». Sa sortie de la LN s'explique ainsi au travers de l'interdépendance entre un capital corporel défaillant, une érosion probable de son adhésion, une perception plutôt pessimiste de sa position sportive – même avant sa blessure – et une opportunité de démarrer une nouvelle carrière professionnelle.

Clément et Bertrand ont en commun le sentiment d'avoir pris la décision d'arrêter, mais leurs cas se rapprochent plutôt d'un «*retrait volontaire-forcé*» (Huang, 2002). Au-delà de leur âge, de leur position ou de l'étape de leur carrière, il apparaît également que le degré d'adhésion des joueurs participe au processus de choix. Jouer avec un capital corporel réduit entraîne une forme de «*déconversion*» progressive qui rend la sortie plus évidente. «*L'événement lui-même ne joue là qu'un rôle de déclencheur. Il ne faut pas en surestimer l'impact. Après tout, la défection est avant tout le produit de l'insuffisance des gratifications et de la perte d'intérêt pour la cause*» (Klandermans, 2005, pp. 95-96). Dans l'absolu, la blessure peut être invalidante, mais la plupart du temps les atteintes au capital corporel sont à replacer dans l'économie plus générale de la carrière sportive et dans la condition sociale du joueur.

Des interdépendances entre capital sportif et capital culturel ?

Avec quels bagages les hockeyeurs de LN se présentent-ils à la sortie ? L'inscription des fins de carrière dans leurs configurations sociales se poursuit en explorant les ressources détenues par les joueurs en termes de capital culturel – diplômes, langues, expériences professionnelles – au regard de leur capital sportif. Autrement dit, il s'agit d'observer s'il existe des interdépendances entre le degré de reconnaissance et la durabilité de la carrière d'une part, et l'accumulation de différentes formes de capital culturel d'autre part. L'analyse tente ainsi de rendre compte de la dynamique des capitaux et plus généralement de dresser un portrait du CV des hockeyeurs à la sortie.

Capital sportif et niveau de formation

En préambule, il semble important de relever que la quasi-totalité des hockeyeurs (94,6%) sortent de la LN avec un diplôme en poche (tableau 6.3), même s'ils n'ont pas tous le même degré de reconnaissance sur le marché du travail. Ce constat rappelle par ailleurs que le recrutement social des hockeyeurs s'effectue plutôt au sein des classes favorisées de la population, sans pour autant exclure totalement les classes populaires. La distribution des diplômes en fonction des profils de carrières sportives permet d'observer quelques variations. Plus on monte dans la hiérarchie de la LN, moins le niveau de formation à la sortie est élevé, avec notamment moins de joueurs possédant un diplôme universitaire chez les *Confirmés* et les *Élites* et davantage de joueurs sans formation, cette fois principalement parmi les *Élites*.

Tableau 6.3: Plus haute formation effectuée à la sortie de la LN selon le profil de carrière sportive

	Recalés		Précaires		Confirmés		Élites		Total	
Sans formation	5,0%	6	1,3%	1	5,6%	4	13,3%	6	5,4%	17
Apprentissage (CFC)	46,7%	56	51,3%	39	57,5%	42	62,2%	28	52,7%	165
Diplôme commerce	9,2%	11	14,5%	11	11,0%	8	6,7%	3	10,5%	33
Maturité fédérale	7,5%	9	5,3%	4	9,6%	7	6,7%	3	7,3%	23
Brevet fédéral	5,8%	7	9,2%	7	8,2%	6	0,0%	0	6,4%	20
Études universitaires	25,2%	30	18,4%	14	8,2%	6	11,1%	5	17,6%	55
Total	100 %	119	100 %	76	100 %	73	100 %	45	100 %	313

On pourrait être tenté d'expliquer naïvement ces variations par l'effet présumé du capital sportif sur les autres formes de ressources. Dans cette logique, un capital sportif élevé pourrait soit entraîner un éloignement de la culture scolaire, soit autoriser une forme de «relâchement» face aux

diplômes – en développant notamment la croyance que le capital sportif peut pallier un déficit de capital culturel. Cette hypothèse, aussi séduisante soit-elle, doit pourtant être partiellement rejetée. D'une part, ce serait faire preuve d'un anachronisme méthodologique. À la période à laquelle la majorité des diplômés sont décrochés, les destins sportifs ne sont encore pas joués et la plupart des joueurs interrogés – quelle que soit la carrière qu'ils accompliront plus tard – peuvent encore nourrir l'ambition d'atteindre l'élite. D'autre part, ces variations traduisent plutôt un effet de l'origine sociale des joueurs. Pour rappel, plus la carrière a été durable et reconnue, plus les joueurs déclarent appartenir à des familles d'origine modeste (←p. 162). Une fois la variable de l'origine sociale contrôlée, le croisement des profils de carrière sportive et des plus hauts diplômes obtenus ne montre plus de variations.

Pour autant, cela ne veut pas dire que la durabilité ou le degré de reconnaissance de la carrière sportive n'a pas d'effet sur le capital culturel des joueurs, mais cette interdépendance doit être recherchée dans les engagements réalisés en parallèle de la carrière sportive, dans un synchronisme méthodologique. Si un volume élevé de capital sportif ne rime pas nécessairement avec un plus faible volume de capital culturel, il semble même pouvoir contribuer à le développer sous d'autres formes que les diplômes.

Durant leur carrière, les hockeyeurs ont accumulé en « quantité » non négligeable une autre forme de capital culturel largement reconnue sur le marché du travail helvétique : les langues. En Suisse, pays composé de différentes régions linguistiques, l'apprentissage des langues est relativement généralisé et développé au sein de la population, avec en moyenne deux langues parlées par habitant ; les francophones (1,7) sont par ailleurs moins polyglottes que les germanophones (2,2) et les italophones (2,2) (Haas, 2010).

En comparaison, avec en moyenne près de trois langues parlées, les hockeyeurs se démarquent significativement. Contrairement aux diplômés, cet écart favorable n'est pas lié à l'origine sociale ni au niveau de formation – sauf pour les détenteurs d'une formation de niveau tertiaire. Il est plutôt lié à la mobilité géographique inhérente à la carrière sportive, qui semble soutenir le développement de cette forme spécifique de capital culturel : « *pendant quinze ans, le hockey m'a permis de voyager dans toute la Suisse et surtout d'apprendre les langues* ». Cette hypothèse liée à la dimension itinérante du travailleur sportif semble se vérifier au travers de plusieurs indicateurs. D'une part, si en Suisse les

germanophones et les italophones développent généralement davantage de compétences linguistiques que les francophones, chez les hockeyeurs ce rapport s'inverse, les joueurs non germanophones ayant davantage de chances d'évoluer dans un club allophone que l'inverse (quinze clubs de LN sur vingt-quatre sont germanophones). D'autre part, la moyenne des langues parlées – comme la mobilité – augmente au fil des générations mais également avec la durée et la reconnaissance de la carrière. Cet effet est d'autant plus marqué que les *Élites* ont un niveau de formation moins élevé (tableau 6.3) et sont davantage issus d'une origine modeste. Autrement dit, détenir un volume élevé de capital sportif permet de prolonger cette carrière itinérante et de favoriser l'apprentissage des langues.

Capital sportif et expériences professionnelles parallèles

Hormis les diplômes et les langues, le CV des hockeyeurs à la sortie est également constitué des expériences professionnelles qu'ils ont vécues en parallèle de leur carrière sportive, soit une autre forme de capital culturel utile pour leur transition professionnelle. Contre toute attente, les années d'expérience professionnelle extra-sportive ne distinguent pas vraiment les différents profils, puisqu'à peine plus d'une année sépare celles des *Précaires*, *Confirmés* et *Élites* (tableau 6.4). C'est que les joueurs n'ont pas connu la même longévité en LN, et donc pas le même espace-temps pour engranger de l'expérience en parallèle. C'est bien le temps passé à mener une double carrière qui différencie les profils, avec des engagements plus exclusifs sur le marché du hockey plus les carrières sont reconnues.

Tableau 6.4: Années d'expérience (hockey et hors hockey) à la sortie de la LN selon le profil de carrière sportive (n = 309)

	Recalés	Précaires	Confirmés	Élites	Total
Hockey	2,3	7,6	13,4	17,9	10,3
Hors-hockey	1,4	2,8	4,3	3,0	2,5
Double carrière	61,7%	36,7%	32,4%	17,0%	24,3%

La moyenne des années d'expérience par profil donne pourtant une représentation partielle, voire biaisée du CV des sortants en laissant penser que chaque hockeyeur dispose d'environ deux ou trois années d'expérience professionnelle à faire valoir en dehors du hockey. Si la quasi-totalité des hockeyeurs sortent de la LN avec un diplôme en poche, on ne peut pas en dire autant pour les expériences professionnelles : 60 % des *Élites* n'ont jamais connu le marché du travail « ordinaire » avant de sortir de la LN, alors que « seulement » 20 % des *Précaires* et des *Confirmés* se retrouvent dans cette configuration.

Évidemment, la sortie ne s'aborde pas dans les mêmes conditions et avec la même urgence selon les ressources à disposition. Être au bénéfice d'une carrière sportive durable et reconnue ou être issu d'une famille aisée autorise un délai de réflexion, voire un certain relâchement. Les données du questionnaire indiquent que plus on monte dans la hiérarchie sportive et/ou sociale, moins les joueurs anticipent leur transition en s'insérant professionnellement en parallèle avant la sortie de la LN. Certains joueurs issus d'une origine sociale favorisée ont par exemple évoqué l'assurance de recevoir des « coups de pouce de la famille » le moment venu ; de même, certains *Élites* ont confié « pouvoir quand même voir venir » ou « ne pas être trop dans l'urgence de trouver quelque chose ». Par ailleurs, ce profil de joueurs semble également développer une croyance plus forte dans la reconnaissance de leur passé sportif ou dans la conversion de leur capital sportif en capital social. Cette question sera notamment discutée dans le prochain chapitre.

Les autres profils sont dans des configurations différentes. Même s'ils gagnent aussi confortablement leur vie, la plupart des *Confirmés* se sont davantage engagés en parallèle, à tout le moins sur la fin de leur carrière ; un engagement que l'on peut associer pour certains à une démarche d'anticipation :

La sortie, je l'ai toujours eue en tête, parce que je me suis aussi rendu compte que si j'avais le potentiel pour accomplir une carrière en LNA, j'allais peut-être pas être le gars qui allait être international et signer d'immenses contrats. Alors quand tu as ce statut de joueur-là, peut-être que tu t'inquiètes un peu plus... et c'est pour ça que j'ai assez vite bossé à côté. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

La situation des *Précaires* aboutit au même constat, mais elle n'est pas totalement comparable à celle des *Confirmés* qui s'engagent la plupart du temps par choix, alors qu'eux semblent parfois devoir le faire par obligation, «*pour joindre les deux bouts*» ou pour arriver à «*survivre en LNB*». Autrement dit, leur situation littéralement précaire semble leur rendre indirectement service en les contraignant parfois à accumuler un minimum d'expériences professionnelles avant la sortie.

Un capital sportif élevé ne rime donc pas, dans l'absolu, avec moins d'années d'expérience à la sortie (tableau 6.4). Être au bénéfice d'une carrière durable et reconnue va en revanche de pair avec moins d'engagements professionnels et rend probablement le besoin d'anticiper la sortie moins urgent, même si cela n'empêche pas d'observer des *Élites* qui anticipent, ou des *Précaires* qui n'anticipent pas. Comme pour les diplômés, l'origine sociale joue à nouveau un rôle, puisque plus les joueurs sont issus d'une couche favorisée de la population, moins ils anticipent en commençant à travailler avant la sortie. Par ailleurs, on peut également imaginer que certains anticipent la transition en développant et en mobilisant leurs réseaux en amont de la sortie, bien que cette ressource soit plus difficilement objectivable.

Les sorties de carrière ne sont pas en apesanteur sociale ou liées seulement à la problématique très individuelle de l'usure du capital corporel. L'économie de la sortie doit plutôt se comprendre dans sa dimension sociale et historique. Les sorties doivent, d'une part, être situées dans les différents contextes de professionnalisation de la pratique – où les joueurs ont progressivement moins d'attaches avec les organisations – et d'autre part, nuancées en fonction de l'autonomie dont disposent les joueurs. Les hockeyeurs n'ont pas les mêmes ressources, les mêmes obligations familiales, ni le même degré d'adhésion. Nous le verrons dans les prochains chapitres, certains semblent néanmoins en mesure de compenser un CV relativement maigre en convertissant leur capital sportif en d'autres formes de ressources. Les joueurs aux carrières plus anonymes ont quant à eux moins d'options.

II. Devenir un ex : l'économie symbolique de la sortie

Sortir de la LN, ce n'est pas uniquement quitter un emploi ou un revenu, ce désengagement a également des répercussions d'ordre symbolique. Sortir de la LN, c'est quitter un espace pouvant constituer un support de représentation important – un statut maître pour la plupart, voire l'unique support pour certains –, c'est aussi et surtout laisser derrière soi un statut consacré, reconnu et valorisé.

Derrière soi? Enfin, pas totalement. Les individus restent marqués symboliquement. En quittant l'espace professionnel du hockey, le joueur devient un ex – du latin: en s'éloignant de (lieu et temps) – un ex-joueur de LN. Ce statut d'ex est particulier car il réunit simultanément ce que l'individu n'est plus, mais également ce qu'il a été⁸⁵. Il conjugue intrinsèquement une dialectique passé-présent qui alimente l'affirmation identitaire de l'individu. L'appréhension de ce nouveau statut est à la fois interne et externe – renvoyant à l'identité pour soi et pour autrui (Dubar, 2000) –, il se façonne donc au travers des interactions et des configurations spécifiques dans lesquelles il est enchâssé. Autrement dit, le prolongement de la reconnaissance du capital corporel en capital sportif après la sortie de la LN dépend des différents auditoires disposés à honorer cette mémoire sportive.

1. Les logiques de l'honneur

En dehors des quelques modalités de sortie objectivables, les raisons qui poussent le joueur à quitter la LN, tout comme l'expérience sociale de la retraite sportive, ne sont accessibles qu'au travers des discours produits dans l'interaction, au moment de l'entretien; c'est-à-dire dans «*le lieu où s'instituent, sous l'effet des contraintes de la situation, les différentes "manières de dire" plus ou moins codifiées*» (Charaudeau, 2001). Ces contraintes se structurent autour de plusieurs dimensions.

Premièrement, elles s'articulent autour de la volonté de rendre une histoire cohérente et si possible d'y contribuer activement, répondant plus largement à l'injonction sociale qui somme les individus d'être aux

⁸⁵ Cette dualité se retrouve dans l'ouvrage *Becoming an Ex* (1988), où Helen Rose Ebaugh analyse la sortie de rôle et la création d'une identité d'ex – qui préserve ainsi un lien relativement fort avec l'ancien statut – chez d'anciens détenus, des divorcés, des ex-prostituées, des retraités, des alcooliques devenus sobres ou des militants repentis.

commandes de leur trajectoire (Giddens, 1991 ; Beck, 2001 ; Kaufmann, 2001 ; De Singly, 2005).

Deuxièmement, elles impliquent la mise en retrait d'un statut valorisé et consacré, celui de joueur de LN. Les carrières des hockeyeurs de LN – et plus largement celles des sportifs de haut niveau – se façonnent par le biais de dimensions symboliques. «*Le sportif produit de la performance qui n'a de valeur que dans des systèmes de classements, des podiums, des médailles et des titres consacrés par les institutions sportives et par les médias. Courir ou nager vite n'a pas d'utilité en soi et ne produit rien. [...] Les logiques de l'honneur sont donc centrales dans le métier de sportif*» (Brissonneau, Aubel, Ohl, 2008), et ces dernières sont également en jeu lors de la sortie. Elles sont d'ailleurs relayées par les médias dans la manière de représenter les fins de carrière, où il faut savoir partir avec les honneurs (Ohl, 2000). Si l'entrée en LN consacre les joueurs, les sorties sont également consacrées – ou plutôt se doivent de l'être – et correspondent à cette logique de l'honneur.

Enfin, troisièmement, ces contraintes découlent de mon statut d'enquêteur – un ex-hockeyeur universitaire – qui semble également orienter et influencer les discours produits. Ce double statut peut de surcroît être perçu différemment en fonction des propriétés sociales des interviewés, certains m'associant plutôt à «un des leurs», quand d'autres me perçoivent davantage comme un «chercheur», ou les deux à la fois, en alternance ou simultanément. Ce cadre d'interaction particulier – il l'aurait été également si l'intervieweur était un *outsider* – doit être pris en compte dans l'analyse des discours, puisque se joue dans l'entretien en face à face une part de l'estime de soi où il est important de faire bonne figure et de garder la face (Goffman, 1974). Il n'est également pas exclu, dans le cadre d'une discussion «d'homme à homme», que garder la face repose aussi sur une mise en scène de certains préceptes de la masculinité hégémonique, où la sortie ne peut décemment pas être liée à un manque de reconnaissance du capital corporel.

Ainsi, la plupart du temps, ce sont les joueurs qui définissent leur arrêt de carrière et se retrouvent dans la narration de leur propre trajectoire. Ces récits semblent répondre à des logiques propres, de l'honneur, mais aussi reposer sur la *doxa* en vigueur selon la position des joueurs dans l'espace de la LN, la période à laquelle ils sont sortis et leur degré d'adhésion à l'*illusio*. Une sortie peut être en soi déshonorante mais ne pas vraiment affecter le joueur déjà détaché, l'honneur se jouant ailleurs, dans d'autres formes d'engagement et pouvant même résider dans le fait de tourner le dos au milieu.

L'importance d'être aux commandes de sa sortie

L'analyse des discours révèle en creux que la sortie déshonorante par excellence s'apparente pour le joueur à un aveu d'un déclin de ses performances, au fait de n'être plus sollicité sur le marché, en d'autres termes au fait que son capital corporel ne soit plus suffisamment reconnu comme un capital sportif. Alors que ce cas de figure est probablement récurrent, la sortie de la LN n'a quasiment jamais été présentée sous cet angle.

Ce constat en dit long sur l'économie symbolique particulière entourant les fins de carrière sportive qui se doivent d'être orchestrées et non subies. Les joueurs cherchent à soigner leur sortie ou les raisons qui l'ont provoquée – à tout le moins dans le récit qui en est fait –, comme si la dernière trace laissée se devait d'être en cohérence et à la hauteur de leur passé sportif; peut-être aussi dans l'optique de mieux l'exploiter par la suite. Cette injonction d'être aux commandes de sa sortie renvoie aux logiques de l'honneur qui se déclinent différemment en fonction du profil de carrière sportive et se transforment également au fil des cohortes.

Une sortie à la hauteur du temps sportif

Dans un jeu régi par les logiques de la face, les relations d'interdépendance avec les auditoires du hockey – dont l'enquêteur fait partie – demeurent importantes. Les joueurs dont la carrière a été moins reconnue tendent à mettre en scène leur sortie et l'honneur des «petits» ou des «anonymes», mais ils sont tenus de l'exprimer de manière peu ostentatoire. Aucun joueur identifié parmi les *Recalés* ou les *Précaires* n'a émis le souhait d'avoir une fin de carrière remarquée ou une sortie par la grande porte. Ces derniers ont plutôt insisté sur la volonté de commencer un nouveau cycle professionnel ou familial. Comme si leur carrière moins reconnue leur imposait une certaine déférence à l'égard des joueurs mieux positionnés et les empêchait d'aspirer à une telle issue, à tout le moins de le formuler explicitement :

*J'ai trouvé du travail... Mais ça s'est passé vraiment à un jour d'intervalle. J'allais signer mon contrat à *** [LNB] pour l'année suivante et il m'a téléphoné l'après-midi: «C'est bon, on t'engage» et voilà... là, j'ai décidé d'aller jouer en 2^e ligue. Je jouerais encore à *** [LNB] sinon. C'était pas tellement une histoire de dire: «Je finis sur un titre...», c'est clair que c'est mieux comme ça, mais là c'est pour ma fille, c'est sûr et certain. C'est 100% pour ma fille que j'ai arrêté là. (Christophe – précaire, études, couple)*

Alors qu'un titre de champion aurait pu constituer un motif de sortie honorable et légitime, la retraite sportive se justifie plutôt à l'aune d'un engagement professionnel et familial. Choisir de ne pas mettre en avant le fait d'être sorti par la grande porte est en correspondance avec la place occupée au sein de la LN. Bien que d'autres *Précaires* semblent objectivement avoir peu d'options pour maintenir leur engagement en LN dans des conditions acceptables, donner l'impression de décider du moment de leur sortie demeure une constante dans les récits de fin de carrière.

L'importance de la dimension volontaire de l'arrêt est encore plus marquée pour les *Confirmés* qui ont souvent confié leur «*sentiment d'accomplissement*» au moment de la sortie. De plus, ces derniers semblent davantage contraints de ne pas manquer leur sortie en «*ne pouv(ant) décevant pas terminer sur une relégation ou sur une mauvaise note*». Cette recherche d'une issue digne de leur engagement renvoie à la dimension ritualisée et sacralisée des carrières sportives. Cette économie symbolique de la sortie est d'autant plus importante pour les *Élites*, dont la grandeur du temps sportif se doit de faire écho à celle de leurs adieux :

Je voulais finir en beauté. J'étais assistant⁸⁶ aux JO et j'me suis dit : «Voilà, moi je veux finir comme ça». J'ai envie de finir en beauté et pas de partir sur un «il est un peu vieux, on va pas le prendre...», ça m'aurait fait un peu mal. En club aussi, je voulais finir sur un titre et une promotion. Une belle sortie, c'est comme Sandro Bertaggia [vingt et une saisons en LN et plus de cent sélections nationales] qui a fini sur un titre de champion suisse. Moi, c'était aussi mon but, de sortir sur un titre et une promotion. Donc je garde quand même une tristesse de ne pas avoir pu finir de cette manière... (Arthur – élite, sans occup., famille)

Pour ce profil de joueur, l'arrêt de la carrière internationale est souvent perçu comme une première retraite sportive, une répétition générale avant la sortie définitive, qui peut parfois ne pas être à la hauteur des attentes. Pour les *Élites*, sortir par la petite porte peut donc être vécu comme une étape dissonante par rapport à la reconnaissance élevée de la carrière :

J'suis vraiment content de la carrière que j'ai eue. J'ai eu la chance de jouer toutes ces années en LNA, j'ai pu participer aux championnats

⁸⁶ Toutes les équipes nomment un capitaine – qui arbore la lettre «C» sur son maillot au niveau de la poitrine – et deux assistants – qui portent la lettre «A». Le capitaine est le seul à pouvoir aller parler aux arbitres en cas de litige. Au cas où ce dernier se retrouve dans l'impossibilité de pouvoir le faire, l'un des deux assistants le remplace. Au-delà de cette fonction pratique, le fait d'être nommé capitaine ou assistant revêt également une dimension symbolique et honorifique.

du monde, pour moi c'est une belle carrière. Par contre, la dernière saison, je ne savais pas si j'allais encore jouer ou si j'allais commencer ma formation. J'étais entre-deux, c'était une période assez difficile. J'aurais aimé faire au moins la moitié de la saison, pour avoir une fin de carrière... Parce que j'ai arrêté sans en avoir une. Donc je regrette de ne pas avoir eu une sortie... pas digne, mais une belle sortie. Mais bon, je suis assez vite passé à autre chose, parce que j'étais à fond dans ce nouveau défi, dans cette nouvelle vie qui commençait. (Basile – élite, sans occup., famille)

Si une sortie banale et anonyme peut laisser une certaine amertume pour les *Élites*, elle peut aussi être relativisée et mise à distance en raison d'un nouvel engagement. La logique de l'honneur n'est donc pas immuable, mais dépend des auditoires jugés importants. La possibilité de mobiliser d'autres registres favorise une certaine distance avec la croyance que l'avenir se joue essentiellement au sein de l'espace du hockey. Pour les *Élites* qui restent dans le milieu, les craintes liées à l'érosion de l'économie symbolique du hockey peuvent à ce titre être plus marquées :

J'avais lu une chose qui m'a réconforté, c'était que dans l'après-carrière une chose qu'on pouvait pas vous enlever, c'était justement la carrière. Je me suis dit: «Ah! ça, ça va rester...», tu vois, j'avais peur... pas de passer dans l'oubli, du tout... On m'a demandé pour mettre mon maillot dans le haut de la patinoire, je leur ai dit non... et ils l'ont quand même fait. J'étais pas obligé d'avoir mon maillot qui était pendu. Et maintenant avec un peu de recul, j'me dis: «OK, ben ça, on va pas pouvoir me l'enlever...» voilà, c'était juste ça... Mais c'est comme mes stats... j'ai 420 goals à peu près et 450 assists... et sur mes stats, y'a rien qui joue... y'a pas assez! Chier!!! [rires] (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Ainsi, sortir de manière honorable ne revêt pas la même signification pour l'ensemble des joueurs. Les joueurs qui ont connu des carrières moins durables et reconnues ne s'arrogent pas le droit de l'exprimer explicitement, mais dans le même temps, se sentent potentiellement moins tenus de sortir par la grande porte. Davantage contraints par l'éclat de leur passé sportif, les *Confirmés*, et a fortiori les *Élites*, se doivent en revanche de faire un récit de leur sortie à la hauteur de la position qu'ils ont occupée au sein de l'espace de la LN. Cette logique de l'honneur est

d'autant plus importante que certains sont encore dans la croyance que ce jeu a de la valeur. Il faut donc tenir compte de l'adhésion à la *doxa* et de l'attention portée aux jugements des membres de la collectivité. Le récit d'Arthur reflète bien cette croyance, celui d'Alexandre également puisque son positionnement en apparence distancié masque difficilement sa satisfaction face à la reconnaissance du milieu. Basile semble en revanche plus détaché de l'espace du hockey. S'il aurait certes souhaité avoir « *une belle sortie* », son engagement dans un nouveau défi professionnel semble l'aider à relativiser l'importance accordée à une sortie honorable.

Au-delà de la préservation de cet honneur des « grands », une sortie « réussie » peut contribuer à entretenir et à prolonger symboliquement le capital sportif des joueurs dans l'optique de leur transition professionnelle au sein comme hors du milieu. Parallèlement, la rhétorique d'une sortie « réussie » pourrait également constituer un capital, dans la mesure où elle donne a minima l'impression ou l'illusion que le joueur est aux commandes de sa trajectoire.

Une transformation des logiques de l'honneur

Au fil des générations, les récits légitimes de la sortie sont marqués par un processus de réappropriation du corps, au sens d'un soin et d'une attention accrue portés à ce dernier. Ce glissement va de pair avec le processus de professionnalisation, avec des modèles de production de la performance qui se rationalisent (chapitre 4) et qui favorisent parallèlement l'association du hockey à un travail (chapitre 5). Le corps passe d'un moyen de jouissance et de valorisation, dont on peut parfois user et abuser, à un outil de travail, qu'il s'agit aussi de ménager. La prise de distance avec la dimension enchantée de la pratique renvoie les individus à la finalité de la mobilisation et de l'engagement de leur corps.

Les *Aînés* ont évoqué une certaine usure du corps dans leur récit de la sortie, mais pour mieux souligner qu'elle ne constitue pas en soi un frein à la pratique. Au contraire, elle semble plutôt un moyen de rappeler la norme en vigueur, celle d'une pratique virile imposant un dévouement corps et âme et parallèlement une certaine mise en sourdine où il faut « *savoir serrer les dents et continuer* » :

Physiquement, c'est exigeant. J'ai eu deux ou trois commotions, j'ai eu les chevilles... Enfin, tu sais ce qu'on peut avoir au hockey. Mais t'arrêtes pas pour ça, ça t'as l'habitude. La fin, elle est plus liée au fait qu'il y a d'autres choses qui se mettent en place. (Alan – précaire, études, couple)

Le hockey, même celui qui a été épargné par les blessures, c'est quand même usant, c'est un combat. Enfin, tu sais ce que c'est... Les saisons, elles sont longues, même si c'est pas ça qui fait pencher la balance pour arrêter. (Achille – élite, sans occup., couple)

En m'incluant de manière récurrente dans leur discours, certains joueurs m'assimilent à «un des leurs» et placent ainsi l'interaction dans un cadre reposant sur un partage collectif de la *doxa*. Cette association confirme que les croyances sur la sortie légitime et les logiques de l'honneur sont partagées au sein du milieu. En prenant à partie l'auditoire, la complicité mobilisée traduit ce partage de normes faisant implicitement de l'usure du corps un motif de sortie honorable, même si ce n'est pas avoué. Le fait qu'un hockeyeur interroge des hockeyeurs n'est donc pas neutre. Cette affirmation est d'autant plus pertinente que certains joueurs ont découvert mon statut au fil de l'entretien (encadré 6.3) et ont ensuite modifié la manière de présenter le hockey et ses conséquences sur le corps.

ENCADRÉ 6.3

Quel était ton rapport au hockey ?

Le hockey c'est une passion, c'est beaucoup de travail, mais c'est un job génial. Toi, tu viens de quel sport ?

Du hockey aussi...

Ah, t'as aussi fait du hockey! Ah oui, il me semble que je te remets maintenant... T'as joué jusqu'où ?

Jusqu'en LNB...

Ah, d'accord... OK! Mais donc, ouais, le hockey d'un autre côté, quand t'as des blessures, c'est pas un métier facile non plus... enfin tu connais si t'as joué, quoi. Les blessures, c'est pas facile, c'est aussi un des aspects du métier. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

La découverte de mon passé sportif oriente ainsi l'interaction vers un «partage de cadre» (Goffman, 1991 [1974]). Le hockey passe ainsi d'un «*job génial*» à un «*métier pas facile*», le joueur apparaissant libéré de la mise en forme enchantée initialement délivrée. Ce changement drastique de discours souligne en outre l'apport du statut d'*insider*, qui permet d'accéder à un type de discours davantage dépouillé d'artifices communicationnels.

Avec le temps, la question du corps occupe une place prépondérante dans les discours portant sur la sortie, jusqu'à constituer explicitement un motif de sortie légitime pour les *Cadets*. Si les normes viriles valorisant le fait d'être «dur au mal» constituent toujours un élément central de la *doxa* du hockey, une certaine réflexivité à leur égard semble néanmoins émerger dans le discours des plus jeunes générations :

J'espère sincèrement que j'aurai la lucidité au moment où je verrai que je suis plus assez bon, au top physiquement, d'arrêter. Mais le problème, c'est que les contrats sont tellement importants que tu te dis : «Tiens, je vais faire encore une année...», mais ce qui est faux, il faut pas faire l'année de trop parce que là tu vas te faire ramasser physiquement, c'est là que tu vas payer le prix, parce que t'arrives contre des jeunes... maintenant, t'as l'impression que c'est tous des monstres! (Camille – élite, études, seul)

La réalité plus marchande des organisations favorise probablement la réflexivité des *Cadets*. Le corps est davantage pensé comme un outil de travail – par les joueurs et, dans une certaine mesure, par les clubs –, un capital important à préserver dans une démarche de rationalisation de la performance, mais aussi pour l'après-carrière. Cette prise de position semble de plus renforcée par les conditions précaires dans lesquelles évoluent certains joueurs :

J'ai choisi d'arrêter en Ligue nationale pour me préserver, pour épargner mon corps. J'aurais pu continuer, mais au bout d'un moment tu te dis que ta carrière professionnelle, elle est encore longue derrière. D'autant que je gagnais pas des masses là... (Claude – recalé, sans occup., maison)

Au bout d'un moment, tu te demandes si tous ces sacrifices ça vaut la peine... des sacrifices au niveau de ton corps et de ta santé. Parce que j'en ai quand même fait un burn-out aussi. Si t'es en LNA et que tu gagnes bien, OK... mais je me suis aussi rendu compte que la LNB par rapport à la LNA, il y a beaucoup de sacrifices mais t'es pas très bien payé. Et la santé, t'en as qu'une... (Corentin – précaire, partiel, couple)

Caractéristique des *Cadets*, ce discours préventif et sanitaire ne se retrouve pas vraiment sous cette forme dans les récits des générations précédentes, où le hockey est davantage vécu comme une parenthèse enchantée et au jour le jour. Le mode d'adhésion a changé avec le processus de professionnalisation. Le sacrifice de l'arrêt peut paraître moins important dans un espace où les liens sont davantage contractualisés, l'ancrage est moins fort et où la question du corps est également pensée sur le temps long de la carrière professionnelle totale.

Qui connaît (avoue) une période de flottement ?

Indépendamment des problématiques liées à leur transition professionnelle, sur la totalité des hockeyeurs interrogés, peu ont confessé avoir rencontré des difficultés associées à leur sortie de la LN. Ce bilan général plutôt positif pourrait toutefois être influencé par des paramètres méthodologiques.

D'une part, il dépend de la composition même de l'échantillon, dont on ne peut écarter que les joueurs les plus mal lotis soient précisément ceux qui n'ont pas souhaité répondre au questionnaire et qui, de ce fait, n'ont pas été approchés ultérieurement pour un entretien⁸⁷. D'autre part, les récits de la sortie semblent reposer sur une logique de l'honneur, où les joueurs se garderaient d'évoquer les épreuves négatives traversées, ou du moins chercheraient à en minimiser les effets. Continuer à jouer après la sortie de la LN semble par ailleurs permettre d'effectuer une transition plus en douceur.

⁸⁷ D'autres travaux portant sur l'après-carrière des sportifs soulignent également ces biais possibles. « Si parmi la totalité des ex-pros, certains devaient se retrouver en situation d'extrême difficulté, il est fort probable qu'ils aient pu faire partie de ceux que nous n'avons pas pu contacter. De même il faut souligner le fait que parmi ceux qui ont reçu le questionnaire, certains aient pu ne pas souhaiter participer à cette étude tant ils étaient eux-mêmes en difficulté sociale » (Eisenberg, 2007, p. 59). Parallèlement, la non-représentativité de l'échantillon « pourrait résulter d'un refus de répondre au-dessus de la moyenne parmi les athlètes avec un niveau inférieur d'éducation » (Conzelmann, Nagel, 2003, p. 266, traduit de l'anglais).

Des événements qui libèrent la parole

L'hypothèse d'un récit contrôlé et policé semble d'autant plus plausible que les joueurs ayant subi une «cause objective de retrait» – c'est-à-dire un événement imprévisible et, dans une certaine mesure, extérieur à leur volonté – apparaissent libérés d'une mise en scène discursive. Comparés aux autres joueurs interrogés, ils ont davantage évoqué la période de flottement qu'ils avaient rencontrée à leur sortie de la LN. Si le partage de ce ressenti négatif peut être lié au caractère soudain de leur retraite, il pourrait également découler d'une modification du cadre de l'interaction, dont les contraintes imposant une présentation de soi conforme à une logique de l'honneur semblent atténuées par l'événement.

Après la non-reconduction de leur contrat, précédée pour Blaise d'une grave blessure ou pour Célien d'un bluff raté, ces derniers déclarent avoir été «*dans le vague et dans le brouillard*» ou connaître une «*longue période d'instabilité*». Les forces externes qui provoquent leur sortie semblent autoriser un relâchement de la «façade», c'est-à-dire de l'«*appareillage symbolique, utilisé habituellement par l'acteur, à dessein ou non, durant sa représentation*» (Goffman, 1973 [1959]), p. 29):

Ah, clairement un moment difficile! Sur le moment, j'arrive pas à m'en remettre. Et même pendant plusieurs mois, hein! J'm'en suis remis, t'inquiète pas! Non, j'm'en suis remis, mais en y repensant, ça a duré quand même assez longtemps. J'ai une cicatrice. (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Quand le club m'a rien donné, le jour où ça s'arrête, je suis assis sur le cul. Ouais, c'est dur... les temps d'après sont très durs à vivre... Après cet épisode commence une période d'instabilité émotionnelle, de rythme de vie bouleversé, de tout. Pendant presque une année quand même. En résumé, une période d'instabilité... absolument ultra-difficile. (Célien – confirmé, études, couple)

Dans des cas plus extrêmes comme celui de Barthélémy – victime d'une commotion cérébrale l'empêchant définitivement de rejouer (←p. 309) –, l'expression des difficultés éprouvées après la sortie ne semble également pas freinée par de quelconques barrières ou contraintes. L'ex-joueur évoque librement les «*problèmes impressionnants*» rencontrés, renforcés dans son cas par des atteintes corporelles persistantes qui lui ont «*pourri la vie*».

Ainsi, sans connaître véritablement les conséquences liées à ces modalités de sortie particulières – entre, d’une part, un effet réel sur l’expérience sociale de la retraite, et d’autre part, un simple « effet de cadrage » sur les discours des ex-joueurs –, il apparaît du moins que certains ont éprouvé des difficultés lors de leur arrêt de carrière en LN. Pour les autres joueurs, la transition s’est, en apparence, effectuée dans de meilleures conditions.

Parler des autres pour éviter de parler de soi

Interrogés sur la période qui a suivi leur retrait de la LN, les joueurs qui n’ont pas connu d’événements les ayant poussés vers la sortie ont très vite dévié sur l’histoire tragique d’autres joueurs. De manière symbolique, les anecdotes évoquées semblent concerner des individus de moins en moins « proches » des joueurs au fil des générations – géographiquement mais aussi en termes de liens forts –, faisant écho à l’évolution des modes de sociabilité au sein des organisations :

*Psychologiquement, il y en a qui ne supportent pas la chute. D’être une « starlette » et d’un coup se retrouver sans boulot, sans argent, et sans aucune reconnaissance. L’exemple typique, j’aime pas en parler, mais c’est mon ami *** qui s’est pendu. C’était une star en Suisse, même que c’était en LNB. Super joueur, beau gosse, les gonzesses, tout ce que tu voulais. Tu retournes à *** [une ville au Canada], tu te retrouves à l’aéroport en train de pousser des caddies. En plus, avec le virus du casino, il a perdu beaucoup d’argent, sa femme se barre... Il m’a appelé pour savoir si je pouvais lui prêter 3 000 francs. J’m’en rappelle très bien, c’était lors de la saison 1998/99... et en 2000, il a mis fin à ses jours. J pense que psychologiquement c’était trop dur le décalage. Bon, là, c’était extrême. Moi, à mon échelle, c’était pas la même chose. (Armand – précaire, partiel, couple)*

*Je regarde les fins de carrière de certains joueurs... Un type comme ***, il a fait pompier parce qu’il avait besoin d’être quelqu’un, d’avoir un uniforme, mais au fond de lui-même, il est personne. T’en as d’autres qui se suicident, d’autres qui font une dépression, d’autres qui ont le divorce trois jours après qu’ils aient fini le hockey. Enfin, t’as de tout, quoi! Moi, j’ai pas à me plaindre. (Bob – confirmé, sans occup., seul)*

Il faudrait que je t’envoie un reportage, peut-être que ça t’intéresserait... sur un gars de NHL qui vient de mourir. C’était un

bagarreur qui carburait aux pilules et à l'alcool. Il est mort d'ailleurs de ça après, d'une overdose. Et tu vois sa descente aux enfers avant ça... Tu vois comme la vie elle est dure pour lui après la carrière. (Colin – précaire, sans occup., colocation)

Au-delà de l'éloignement progressif des cas rapportés au fil des cohortes, l'évocation de ces destins tragiques constitue un moyen pour les joueurs de faire écho à leur propre position, qui, en comparaison, ne paraît pas si mauvaise. Ce processus d'évitement et de redéfinition de sa propre situation par comparaison se répète dans les discours, en reposant soit sur les différences liées à la reconnaissance de la carrière, soit sur un changement d'époque. Interrogés sur cette période, certains *Confirmés* ont par exemple pris pour cible les *Élites*, alors que ces derniers, «à l'exception de petits coups de blues passagers», n'ont pas plus confié avoir connu une période de flottement que les autres profils :

C'est plutôt les stars du championnat, c'est toujours ceux-là qui retombent de haut. Nous, ça a été parce qu'on était des personnes « normales », on va dire. (Alban – confirmé, partiel, couple)

Ceux qui devraient plus s'inquiéter, c'est ceux qui ont gagné plus d'argent. À la fin, c'est eux qui ont le plus de mal de gérer la rupture. Moi, avec mon statut, ça a été. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Le procédé se reproduit de manière intergénérationnelle dans les discours des *Aînés*, dans un exercice rhétorique visant à blâmer cette fois les modalités d'engagement de la nouvelle génération, alors que, à l'instar des *Élites*, les *Cadets* interrogés ne semblent pas avoir connu davantage de flottement que les autres générations, au contraire :

C'est vrai que j'avais pas trop anticipé la suite, mais j'ai jamais été... Je me suis jamais pris pour une star. Donc à mon échelle, ça va... un petit peu, gérable, quoi. J pense qu'il y en a d'autres qui n'arrivent pas à s'adapter. Il y a des gars, des plus jeunes, j'ai entendu parler que les gars, ils avaient beaucoup de peine. Que les gars à part le hockey, ils n'ont jamais pensé à rien. Ils jouent à la Playstation toute la journée... (Armand – précaire, partiel, couple)

Nous, la gestion de l'après ça été, un peu mais léger, quoi... Mais maintenant quand je vois les jeunes... Les types, ils sont mal habillés, ils paraissent sales, certains j'me dis : « Mais ils viennent d'où ? » Alors

on me dit: «Mais ils vivent à l'hôtel, ils sont livrés à eux-mêmes». J'me dis: «Ces jeunes-là, il faudrait qu'ils fassent attention!» Parce que finalement, c'est comme si tu les lâches et: «Démerdez-vous!» Moi, j'ai eu cette notion par rapport à mes parents, de dire: «Écoute, c'est bien joli mais...». C'est clair que quand t'es en plein dedans, tu penses pas à ça, mais vers la fin, ça commençait à me travailler quand même: «Qu'est-ce que je vais faire après? Qu'est-ce que je vais devenir?» Pour certains, ça risque d'être compliqué après le hockey. (André – confirmé, sans occup., seul)

Ce type de discours critique à l'égard des comportements des joueurs actuels semble pourtant faire office de dérivatif. Comme pour se rassurer et conforter leur position, les joueurs – principalement les *Aînés* – se sont lancés dans un plaidoyer à l'encontre de la nouvelle génération, en pointant notamment du doigt ses dérives et sa «décadence». Comme si l'oisiveté ou la négligence observée dans leur apparence durant la carrière allait mécaniquement se répercuter sur la manière de gérer leur après-carrière. Ce discours est d'autant plus surprenant que la plupart des *Aînés* ont confié dans le même temps ne pas avoir anticipé leur sortie avant la fin de leur carrière.

Malgré leurs prises de position, les *Aînés* sont plus nombreux que ceux des autres générations à avoir exprimé un moment de flottement ou de doute, aussi «léger» ou «gérable» soit-il. Nous le verrons dans la partie qui suit, les difficultés exprimées par les *Aînés* pourraient être en lien avec les rappels de statut plus fréquents rencontrés par cette génération de joueurs, qui se retrouvent davantage piégés dans le souvenir d'un monde enchanté. On ne peut également exclure que la distance temporelle les séparant de l'issue de leur carrière sportive au moment de l'entretien rende plus aisée la confession de potentielles périodes difficiles.

2. Jouer les prolongations

Sortir de la LN ne s'apparente pas totalement à un nouveau départ ou à une remise des compteurs à zéro faisant fi des expériences et des appartenances passées. Le passé est présent; il se manifeste notamment dans une économie symbolique qui permet – ou impose parfois – aux sortants de jouer les prolongations. Le maintien ou l'usure de ce marché de la reconnaissance dépend en outre du type de carrière sportive, de la

période à laquelle elle a été accomplie, et ultérieurement, des espaces fréquentés, qui donnent lieu à des interactions renvoyant plus ou moins l'individu à son statut d'ex.

À ce titre, après avoir abordé l'économie des rappels – principalement structurée par l'effet des configurations générationnelles –, l'analyse se penche sur les joueurs qui continuent ou non à jouer au hockey après être sortis de la LN, c'est-à-dire sur ceux qui, physiquement cette fois, jouent les prolongations.

L'économie des rappels

En endossant le statut d'ex-joueurs de LN, les individus conservent une part de leur appartenance passée. S'ils délaissent physiquement l'espace de la LN, l'économie symbolique liée au statut demeure la plupart du temps, au moins temporairement. La durabilité de la reconnaissance de ce statut semble dépendre à la fois des propriétés des ex – notamment du degré de reconnaissance de leur carrière sportive mais surtout de la cohorte d'appartenance – et, plus spécifiquement, des configurations dans lesquelles ils ont vécu pendant et après leur carrière. À ce titre, le prolongement de la reconnaissance de leur statut a toutes les chances d'être durable si le joueur a eu une carrière reconnue et sédentaire ; autrement dit s'il appartient aux *Confirmés* ou aux *Élites* et à la cohorte des *Aînés*.

Le temps des rappels populaires

Les *Aînés* ont été moins mobiles durant leur carrière. Ils ont eu davantage de temps pour construire des liens avec leur auditoire, composé des médias locaux et plus généralement d'un réseau d'individus intéressés de près ou de loin au hockey sur glace. Ces carrières réalisées dans des configurations localement ancrées alimentent indirectement le maintien de l'ancien statut, même pour les joueurs identifiés parmi les *Précaires* :

À *** [la ville où il a effectué sa carrière en LNB], *les gens m'associent encore au hockey, oui, ça c'est évident, ça restera toujours. Que ça soit dans le travail ou même dans la vie de tous les jours, je suis perçu comme un ancien joueur de *** [LNB]. (Adrien – précaire, partiel, seul)*

Les joueurs ayant évolué dans les années 1990 – même en LNB – ont généralement rencontré une reconnaissance populaire ainsi que de fréquents rappels de leur passé sportif liés notamment à leur fort ancrage local, pendant, mais aussi après leur carrière. Les *Précaires* se plaisent d'ailleurs à rappeler qu'à leur époque, la LNB attirait encore les foules, un engouement populaire participant à l'entretien durable – qu'Adrien juge même éternel – de leur capital sportif :

*Le hockey à *** [sa ville d'origine], c'était quand même un sport populaire, ça marchait bien, il y avait de l'engouement, plus que maintenant. On était pas mal suivi par la presse aussi. C'était l'époque où il y avait du monde à la patinoire. Du reste maintenant quand je rencontre des gens dans la région que je ne connais pas, j'me présente et c'est direct: « Ah! T'es le joueur de hockey! », vingt-cinq ans après... Peut-être pas tout le monde, mais les gens qui s'intéressent au sport, oui. Encore régulièrement, j'me présente et les gens font directement l'association, je pense que ça reste... (Armand – précaire, partiel, couple)*

Ah, oui! Ça a même un impact fort. Encore aujourd'hui, les gens me disent: « Ah, mais c'est toi le hockeyeur! » Et je leur dis: « Ouais, bon, il y a vingt-cinq ans en arrière! » [rires] Mais ça veut dire qu'à l'époque, c'était fort pour les gens... Je pense que ça marque plus qu'aujourd'hui. (Alan – précaire, études, couple)

En insistant sur l'érosion actuelle de l'engouement populaire autour du club, Armand et Alan rappellent en creux que la configuration de l'auditoire a changé. Le réseau d'interdépendance autour de la pratique est devenu plus lâche. Cette situation est également à mettre en lien avec le processus de professionnalisation et la mobilité accrue des joueurs au fil des générations qui restent de fait moins ancrés dans un territoire. La dimension symbolique des échanges relatés se comprend au travers d'une économie de la célébrité locale. À ce titre, l'auditoire tire aussi fierté de se sentir proche d'une personne dont le passé glorieux est reconnu localement :

*À *** [sa ville d'origine], c'est marqué: « Alain: c'est le hockey! » Avec mes copains d'école, même si ça fait quinze ans, c'est: « Tu fais toujours du hockey? », j'étais un peu la starlette à l'école. Des fois ils me disaient: « C'est super, je disais à d'autres que je te connaissais ». Ça fait plaisir! [rires] Quand j'suis avec des gens que j'connais pas,*

*c'est eux qui disent: «C'est un ex-hockeyeur» ou bien: «Lui, il a joué avec *** et *** [deux stars internationales]», une phrase que j'ai entendue trois milliards de fois. D'un côté j'suis monstre flatté! Et d'un autre, j'dis toujours: «Ouais... Ex, c'est y'a bien longtemps». Mais moi, le hockey c'est ma vie! Si je croise des gens plus âgés qui suivaient à l'époque, ils ne me parlent que de hockey, ils me parlent de *** [LNB], il y en a qui croient que je joue encore! Que demain je pourrais aller jouer en LNA! C'est aussi le regard des gens qui entretient ça... (Alain – précaire, partiel, couple)*

Il n'est pas surprenant que le statut-maître d'Alain, qui a baigné dans une configuration locale sensible à la cause du hockey – il y a évolué la majorité de sa carrière –, s'articule toujours autour de son rôle de hockeyeur. L'idée que les gens croient qu'il joue encore renvoie à la dimension potentiellement durable du capital sportif au-delà de la carrière, voire au sentiment d'éternité évoqué précédemment par Adrien. Si cette économie des rappels fonctionne pour les *Aînés Précaires*, au jeu du cumul, un *Aîné* au bénéfice d'une carrière ancrée localement mais plus largement reconnue jouit d'une reconnaissance encore plus marquée de son statut d'ex :

*J'suis vraiment étonné de ce que j'ai laissé. Pour moi, c'est mes prédécesseurs les stars. Et t'arrives à des endroits et non finalement tu es aussi dans le cœur des gens... J'ai été invité pour remercier d'anciens joueurs. Il y avait ***, *** [deux anciennes figures du club nées une décennie avant lui] et moi! Pour moi, c'est eux qui sont montés en LNA. Mais dans le Panthéon du club, j'ai une place... Et je pensais pas l'avoir, jamais! Alors j'ai beaucoup de fierté, j'dois être honnête! J'ai beaucoup d'importance dans le monde du hockey et dans la région, même en Suisse romande... (Arnaud – confirmé, partiel, couple)*

Le capital sportif détenu par Arnaud, qui a évolué longtemps au sein de son club d'origine, semble avoir connu peu d'usure – même plus d'une décennie après sa retraite sportive – et posséder un rayonnement s'étendant au-delà de sa région d'origine. Cette reconnaissance aux yeux d'un large auditoire semble de surcroît convertible, ce qui alimente le rapport positif entretenu avec le statut d'ex.

*Vers des rappels plus éphémères, superficiels,
voire non souhaités*

Au fil du temps, les carrières deviennent plus itinérantes et moins ancrées dans un territoire. Ces nouvelles manières de faire carrière ont des effets sur l'économie symbolique de l'après-carrière. Le récit des *Benjamins Précaires* contraste déjà avec celui de leurs prédécesseurs identifiés dans le même profil de carrière sportive, en relatant une usure plus rapide des rappels de leur statut d'ex :

Non, ça passe très vite. Et c'est pas non plus que j'ai eu une « grande » carrière et que tout le monde me connaît. Alors les proches, oui, ils savent que t'as fait du hockey... Mais sinon, pour les autres, j'suis pas forcément perçu comme un ancien hockeyeur. (Bernard – précaire, sans occup., seul)

L'évolution des modalités d'engagement sportif modifie les rapports avec les auditoires du hockey et suscite des rappels plus discrets et éphémères. En montant dans la hiérarchie de la LN, si une carrière durable et reconnue autorise en principe une prolongation plus marquée de l'économie symbolique du hockey, ce processus ne va pas pour autant de soi. Une « belle » carrière ne produit pas mécaniquement des dispositifs de rappel efficaces, cette réactualisation du passé semble plutôt dépendre – à l'instar des observations réalisées pour les *Aînés* – des configurations dans lesquelles la carrière a été menée et de celles en place après la sortie. La plupart du temps, une carrière durable et reconnue rime avec davantage de mobilité et donc moins d'ancrage :

Franchement, il y en a beaucoup qui ne me connaissent pas dans la nouvelle génération, ou même qui ne savent pas que j'ai joué. (Bruno – confirmé, partiel, seul)

Il y a plus grand monde qui me connaît pour ça, les copains de l'époque sont partis, et dans la vie de tous les jours, il n'y a personne qui me connaît tellement pour ça. (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Les *Benjamins* dont la carrière a été reconnue confient certes que « des gens [les] reconnaissent et [les] saluent dans la rue, mais [que] ça s'arrête là ». Ces formes ordinaires de reconnaissance – au sens d'avoir été « simplement » salué – s'apparentent plutôt à des liens faibles et superficiels. Cette économie relative de la célébrité peut faire office de

rite de rappel ou de confirmation – le «salut» faisant écho à leur statut et marquant une déférence à leur égard –, voire alimenter ponctuellement l’ego, mais son caractère flottant et sporadique ne semble pas vraiment constituer un support identitaire important.

Si la plus grande mobilité des joueurs rend les rappels du statut moins fréquents, cette forme d’anonymat semble de surcroît davantage appréciée au fil des cohortes. Certains *Benjamins* paraissent ravis de pouvoir bénéficier d’une certaine autonomie de représentation face à des auditoires plutôt distants de leur passé sportif. Ce type de perception a notamment été observé chez les ex-joueurs fortement engagés dans un projet parallèle :

Pendant la carrière c’était assez flagrant. Au hockey, j’étais l’étudiant, et à l’uni, j’étais le hockeyeur. Mais sinon, après, ça s’estompe un peu. Ça reste peut-être un peu au début. Par exemple, quand j’ai arrêté, les deux années qui ont suivi, j’ai entendu assez régulièrement: «Mais comment on peut arrêter à 25-26 ans?», de la part de gens tout à fait extérieurs, moins de mes proches. Du public, en fait... ou d’autres joueurs aussi... qui auraient voulu jouer en Ligue nationale: «T’es arrivé là et t’arrêtes? Mais t’es fou!!!» Ça, je l’ai beaucoup entendu au début, donc ça maintient le lien mais après, ça s’estompe, cette identification au rôle de hockeyeur disparaît... Maintenant j’ai endossé un nouveau rôle et tout le monde s’en fout que j’aie fait du hockey, ce qui est plutôt agréable d’ailleurs. (Baptiste – précaire, études, maison)

L’incompréhension de l’auditoire, visiblement troublé que l’on puisse, si jeune, abandonner un tel statut en dit long sur la perception externe souvent enchantée des carrières sportives de haut niveau. Du point de vue de certains joueurs, la satisfaction de n’être plus associé au statut d’ex-hockeyeur renvoie pourtant à une autre réalité, en particulier au fait que les effets durables de l’économie symbolique du hockey ne sont pas toujours souhaités. La double appartenance de Baptiste, constamment mise en évidence durant sa carrière et l’empêchant d’être pleinement assigné au rôle souhaité, permet de comprendre son désir de s’affranchir de ce statut «parasite» une fois sa carrière terminée. Son engagement académique lui permet de mobiliser une diversité de registres et facilite une prise de distance avec l’économie symbolique du hockey. Une prise de position renforcée par la perception parfois négative de son statut de hockeyeur dans le milieu universitaire.

Associer cette volonté de prendre de la distance avec la durabilité et la reconnaissance réduite de la carrière peut être une hypothèse séduisante. Or, le même type de discours a été identifié parmi les *Benjamins Élites*. Ce constat alimente l'hypothèse d'un effet de cohorte plutôt qu'une influence du profil de carrière sportive :

C'est clair qu'ils savent qui je suis, ou qui j'étais, par rapport au hockey, mais les gens me connaissent ou plutôt me reconnaissent, mais c'est tout. Et même ce serait assez lourd si t'es tout le temps perçu comme ça, en fait. (Brice – élite, études, famille)

Si la reconnaissance marquée de sa carrière engendre une notoriété qu'il ne peut éviter, Brice minimise les effets de cette économie symbolique et cherche même à s'en distancier. Le récit de Basile est sur un registre proche (encadré 6.4), au sens d'une reconnaissance incontournable mais non souhaitée de son statut. À la différence de Brice, son capital sportif semble opérant, même si l'ex-joueur paraît plutôt chercher à ne pas en jouer.

ENCADRÉ 6.4

Quand tu étais en formation à la fin de ta carrière, les autres savaient qui tu étais ?

Oui, oui... Ben, quand même...

T'étais un peu la « star » du cours ?

Non, non... pas du tout, mais après ça dépend un peu du caractère des personnes. Moi, j'ai toujours été quand même à faire profil bas... J'ai jamais tellement aimé me mettre en avant.

Mais je dis sans que ça vienne de toi...

Après, c'est clair que ça aide dans les rapports personnels, parce que les gens ils viennent plus facilement vers toi pour discuter, que si t'es une personne... [sourire] qu'est-ce qu'on peut dire... pas normale, mais...

Qui n'a pas eu cette carrière de hockey...

Exactement, ouais. Dans les rapports avec les autres, ça aide, indéniablement... C'est sûr parce qu'ils ont quand même ce respect pour la carrière que j'ai eue... Enfin, c'est comme ça que je le ressens, quoi. Même si je fais rien pour et qu'à la limite, pour moi c'est pas très important... c'est même parfois un peu gênant. (Basile – élite, sans occup., famille)

La carrière durable et reconnue de Basile – renforcée par sa forte sédentarité – continue de produire des effets sur l’auditoire, même s’il n’est pas directement issu de l’espace du hockey. S’il semble en mesure d’en tirer certains profits, il confesse également être embarrassé par cette reconnaissance, voire par cette forme d’assignation. Prendre de la distance avec le passé sportif, c’est aussi un moyen de revendiquer d’autres qualités. Ce sentiment se retrouve chez la plupart des *Cadets* interrogés qui souhaitent également ne pas être associés à leur statut d’ex-hockeyeur :

J’crois pas être perçu comme un hockeyeur. Mais ça me dérange pas, au contraire, parce que je suis plus hockeyeur. Au boulot, je suis un employé comme les autres. J’ai pas envie dans la vie de tous les jours d’être le hockeyeur. J’suis pas hockeyeur, j’suis employé, et c’est tout. Disons que c’est un peu réducteur sinon. (Christophe – précaire, études, couple)

J’ai pas envie qu’on me reconnaisse pour ce que j’ai été, pour mon passé de hockeyeur, mais plutôt pour qui je suis maintenant. Encore une fois, je suis beaucoup plus la personne que je veux être maintenant qu’avant. (Charles – précaire, sans occup., couple)

L’économie des rappels dépend certes du niveau de reconnaissance de la carrière, mais avant tout des cohortes d’appartenance. Ces rappels liés au passé sportif semblent plutôt appréciés par les *Aînés*, mais ils pourraient également rendre plus difficile une prise de distance avec le milieu, en réduisant la capacité des individus à mobiliser une diversité de registres. Le sentiment d’une perception positive de leur statut de hockeyeur par la communauté peut conduire à penser que le hockey demeure le principal voire l’unique espace de valorisation et, de là, mener à une forme d’enfermement et d’assignation, indépendamment du profil de carrière concerné.

Pour les générations suivantes, les modalités d’engagement dans la carrière deviennent moins ancrées, moins affectives, moins enchantées, voire moins ludiques, un rapport à la carrière et au métier contribuant à la reproduction d’une certaine distance au rôle de hockeyeur chez les sortants. Au fil des cohortes, un enthousiasme plus modéré à l’égard des rappels au statut d’ex se dégage des récits. Dans certaines configurations, ces rappels peuvent même devenir encombrants et faire écho avec trop d’insistance à une association que les individus cherchent plutôt à mettre en sourdine. Ce rapport plus distancié au passé sportif pourrait favoriser le processus de sortie, pour autant que les individus soient en mesure d’investir d’autres espaces de valorisation.

Parallèlement, la plupart des joueurs au bénéfice d’une carrière reconnue semblent également rechercher une certaine indépendance par rapport

au statut d'ex. Tout se passe comme si la reconnaissance avérée de leur carrière parle pour eux et n'est pas discutable. Cette logique générale, voyant la revendication des liens les unissant avec le hockey inversement proportionnelle à la reconnaissance de la carrière – autrement dit, plus la carrière a été reconnue, moins la référence au statut d'ex est nécessaire et recherchée –, semble d'ailleurs s'exprimer au travers de la volonté de jouer physiquement les prolongations au sein des ligues amateurs.

Sortir de la Ligue nationale mais continuer à jouer

Si l'intensité des prolongations symboliques du passé sportif varie en fonction des générations, les prolongations physiques – c'est-à-dire le fait de continuer à jouer – semblent de prime abord dépendre du niveau de reconnaissance de la carrière; plus subjectivement, du sentiment d'accomplissement plus ou moins marqué qui anime les ex-joueurs de LN. Autrement dit, être au bénéfice d'un passé sportif reconnu rendrait moins nécessaire de continuer à jouer pour démontrer ses compétences auprès de l'auditoire et entretenir des formes de valorisation.

Parallèlement, ce prolongement physique de la carrière rend également la question du corps plus saillante. Continuer à jouer, c'est aussi continuer à éprouver des sensations physiques, des émotions et un rapport très charnel à la pratique. La compréhension de ce maintien ou non de l'engagement sportif est donc également à saisir au travers de la dimension corporelle.

Ligue nationale vs. Ligues amateurs

La plupart des individus qui continuent à jouer ont établi une nette différence entre la LN et les ligues amateurs, même s'ils peuvent par la suite à nouveau être pris par le jeu au sein de ces catégories. Cette représentation a d'abord «logiquement» été identifiée dans les discours des joueurs ayant eu une carrière durable et reconnue, pour qui le contraste est probablement plus marqué :

Quand j'te dis que j'arrête de jouer, j'veux dire que j'arrêtais pro, en fait... Après la 1^{re} ligue, pour moi c'était autre chose. Ça n'avait plus rien à voir. (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Quand j'ai arrêté, j'ai plus jamais rejoué. Enfin... j'ai fait une saison en 1^{re} ligue mais c'était même pas une saison, j'étais arrivé fin octobre et une saison de 1^{re} ligue c'était jusqu'en janvier, j crois [jusqu'en mars]. Dans ma tête, j'avais déjà fini. Là, c'était plus pour le plaisir. (Bruno – confirmé, partiel, seul)

De manière moins attendue, ce type de discours se retrouve également parmi les joueurs au bénéfice d'une carrière moins reconnue. Le caractère généralisé de cette distinction alimente l'idée qu'au-delà de la position occupée, sortir de la LN équivaut à quitter un espace à part, renvoyant plus largement à sa dimension sacrée et au sentiment d'élection liés à son accession. Ainsi, les *Précaires*, indépendamment de la cohorte concernée, ont également distingué la «cour des grands» de l'espace de compétition amateur :

En allant en 1^{re} ligue, moi je pensais faire un monstre pas en arrière. C'était presque comme si j'allais... pfff, ouais, presque pour rire. (Alain – précaire, partiel, couple)

Aller en 1^{re} ligue c'était un peu un déclassement, même complet. Enfin, surtout au niveau salarial, quoi. Et au niveau du jeu... ouais, à tous les niveaux, quoi! [rires] (Baptiste – précaire, études, maison)

Quand j'ai arrêté en LNB, là c'est le début de ma nouvelle carrière. Pour moi, avoir joué une saison en 1^{re} ligue, ça n'existe quasiment pas, ça fait pas partie de ma carrière. (Charles – précaire, sans occup., couple)

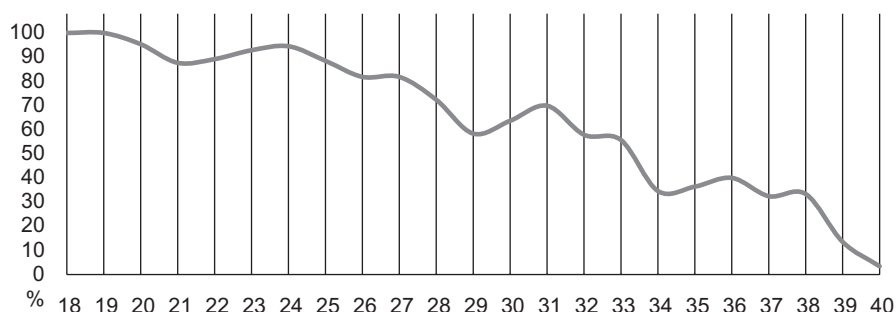
Pour la plupart des joueurs interrogés, sortir de la LN équivaut à l'arrêt de la carrière. Dans la mesure où les joueurs perçoivent cette transition comme une forme de «*déclassement*», leur carrière se termine, bien qu'ils continuent à jouer ou gagnent encore de l'argent⁸⁸. Fait symptomatique : une centaine de joueurs ont cessé de répondre au questionnaire biographique à partir de l'année qui correspond à leur sortie de la LN. Chaque tableau était pourtant individualisé et allait jusqu'à leur âge actuel ; de plus, même si les questions s'articulaient majoritairement autour de leur carrière sportive, les indications insistaient sur le fait qu'elles interrogeaient plus largement leur parcours de vie. Pour ces joueurs – principalement des *Aînés* –, tout se passe comme si ce qui suivait avait finalement moins d'importance.

⁸⁸ Pour un joueur provenant de LN, le défraiement annuel peut s'élever en 1^{re} ligue (3^e niveau national), en moyenne, à environ 15-20 000 francs suisses durant les premières saisons après la sortie.

Continuer à jouer : entre reconnaissance et dépendance

Tous les joueurs ne continuent pas à pratiquer au sein des ligues amateurs après leur sortie de la LN. Poursuivre ou non la pratique du hockey sur glace semble de prime abord dépendre de l'âge de sortie (graphique 6.4). Avec une certaine logique, plus on quitte tard la LN, moins on continue à jouer.

Graphique 6.4: Taux de joueurs continuant à pratiquer dans une ligue amateur selon l'âge de sortie de la LN (n = 361)



Si l'âge de sortie de la LN influence significativement la prolongation ou non de l'engagement sportif, cette variable n'explique que partiellement ce choix. De manière complémentaire, le profil de carrière sportive semble également avoir un effet (tableau 6.5). En d'autres termes, plus la carrière a été durable, mais également et surtout reconnue, moins les joueurs continuent à jouer, indiquant un effet cumulatif de l'âge de sortie et du profil de carrière sportive⁸⁹.

⁸⁹ Une analyse par régression – intégrant l'effet de l'âge et du degré de reconnaissance de la carrière – confirme que, toute chose égale par ailleurs, les profils de carrière sportive ont une influence statistiquement significative sur le fait de continuer à jouer.

Tableau 6.5: Taux de joueurs continuant à pratiquer dans une ligue amateur selon la tranche d'âge de sortie et le profil de carrière sportive

	Continuer à jouer		Total	
	18-21	89,2 %	91	100 %
22-26	86,7 %	104	100 %	120
27-32	61,8 %	47	100 %	76
33 et +	31,7 %	20	100 %	63
Total	72,6 %	262	100 %	361

	Continuer à jouer		Total	
	Recalés	97,5 %	158	100 %
Précaires	84,6 %	66	100 %	78
Confirmés	40,8 %	31	100 %	76
Élites	15,6 %	7	100 %	45
Total	72,6 %	262	100 %	361

Une très large majorité des *Recalés* (97,5 %) et des *Précaires* (84,6 %) continue à jouer après la sortie de la LN. Si leur âge d'arrêt relativement précoce – respectivement à vingt-deux et vingt-sept ans – explique en partie la poursuite de leur engagement sportif, elle semble également reposer sur d'autres dimensions, en particulier sur le besoin d'éprouver encore une certaine reconnaissance au travers de leur statut d'ex-joueur de LN :

Pas une seconde, j'me suis demandé si j'continuais ou pas ! C'était clair que j'allais pas arrêter. Quand tu aimes jouer, quand tu aimes le jeu et les sensations que ça te procure. Les premières années en 1^{re} ligue, j'avais encore l'aura de la LNB, pour les gens et les coéquipiers aussi. (Alain – précaire, partiel, couple)

Le goût encore prononcé pour le jeu se mêle au sentiment de conserver un statut, d'être encore reconnu comme un ex-joueur de LN. Cette association semble plutôt importante pour les joueurs de ce profil, dont certains confessent d'ailleurs avoir souffert d'«*un manque de reconnaissance du milieu après [leur] carrière*». L'expression de cet amour du jeu – caractéristique des *Aînés* – passe également par les sens, par la dimension physique et corporelle de l'activité. Au-delà de la reconnaissance du statut par l'auditoire, cette ferme

conviction que l'on souhaite continuer à pratiquer repose aussi sur le besoin de prouver – ou de se prouver – qu'on est encore un joueur aux qualités particulières, un ex-joueur de LN. Continuer à jouer est donc également un moyen de poursuivre «*une pratique pour laquelle on a une certaine expertise et où on maîtrise son art*», mais aussi dans laquelle on est encore capable d'imposer une certaine domination (technique ou physique):

C'était clair que j'allais continuer. Si j'arrive à être encore devant les jeunes, à montrer l'« exemple » et faire la différence, je ne vois pas pourquoi je devrais arrêter. Après si je vois que je peux plus en avant et que j'arrive plus rien à apporter, là, OK... Mais envie de jouer, j'aurai toujours envie. Le hockey, ça fait trente ans que j'en fais, tu peux pas enlever ça du jour au lendemain. (Billy – précaire, partiel, couple)

L'espace du hockey, même s'il n'est plus professionnel, reste donc pour les *Recalés* et les *Précaires* un registre privilégié de valorisation. Cette configuration permet de comprendre qu'un arrêt abrupt de la pratique n'est pour la plupart pas envisageable et qu'un attachement marqué à l'espace de la pratique demeure. Chez certains, cet attachement est même associé à un sentiment de manque, de dépendance physique et corporelle, où le registre de l'addiction est explicitement mobilisé comme métaphore du désengagement impossible :

C'est con à dire, mais le hockey, je le considère comme une drogue... et moi comme un putain de toxicomane! J'ai pas le hockey, j'suis pas bien. J'me fais chier, si j'ai pas un minimum de compèt', je régresse... J'aurai toujours une canne et une paire de patins, je trouverai toujours le moyen d'aller taper dans un puck! Même dans le désert, je trouverai le moyen de trouver un bâton et un caillou pour taper dedans! [rires] Ça fait partie de ma vie depuis mes quatre ans, c'est indissociable, c'est comme ça [il mime «collé» avec ses mains], c'est comme ma famille. (Charly – recalé, sans occup., maison)

L'expression des liens forts développés avec le milieu renvoie à l'adhésion très forte à l'*illusio* que le jeu vaut encore la peine d'être joué. La référence à la «famille du hockey» en dit long sur l'attachement à l'espace de la pratique, qui peut même, dans certains cas, concurrencer les liens développés avec les membres de sa «vraie» famille :

J'aurais pu arrêter complètement le hockey pour ma famille, pour mon fils, mais je ne me voyais pas... Ça m'aurait fait un gros trou.

*D'ailleurs c'est pour ça qu'on est de nouveau séparés! [rires]
Voilà, ça a tenu trois ans, mais au final... Entre mes horaires un
peu irréguliers et le hockey, la vie de couple s'en est ressentie.
(Carlos – précaire, partiel, famille)*

Si les joueurs au bénéfice d'une carrière peu reconnue avouent, directement ou indirectement, nourrir encore un attachement affectif prononcé envers le hockey, certains peuvent également se retrouver dans un état de dépendance matérielle :

*La page de la Ligue nationale était tournée. J'allais même arrêter de jouer, mais j'ai continué parce qu'ils me donnaient encore un peu d'argent, ça met un peu de beurre dans les épinards. Ça représentait quand même un revenu non négligeable pour moi, avec le petit en plus...
(César – recalé, sans occup., couple)*

À défaut de prolonger leur carrière en LN, les *Recalés* et les *Précaires* prolongent leur engagement sportif, à la fois physiquement et symboliquement. La durabilité de leur engagement rend l'effet de l'âge plus relatif tout en renforçant plutôt celui du type de carrière sportive accompli. On peut ainsi faire l'hypothèse que les joueurs au bénéfice d'une carrière moins durable et reconnue sont davantage dépendants de la pratique et désireux de prolonger leur statut d'ex, comme s'ils n'en avaient encore pas terminé avec ce registre. Une logique différente s'applique aux *Confirmés* et aux *Élites*.

Arrêter de jouer : entre sentiment d'accomplissement et statut à préserver

Une plus faible proportion de *Confirmés* (40,8%) et surtout d'*Élites* (15,6%) continuent à jouer après la sortie de la LN. L'usure du capital corporel est probablement en cause, mais ce renoncement semble également reposer sur une dimension symbolique où poursuivre l'activité équivaut à une forme de déclassement. Si on ne peut exclure un effet de l'âge de sortie – respectivement à trente-deux et trente-six ans –, il se pourrait que, d'une part, ces joueurs éprouvent un sentiment d'accomplissement plus élevé de leur carrière sportive, et, d'autre part, qu'ils cherchent à ne pas déshonorer leur statut d'ex en

jouant au sein des catégories de jeu inférieures, mais dans lesquelles les attentes – en raison de leur statut – peuvent néanmoins être très fortes :

Malgré tout, c'est de la 1^{re} ligue et on me dit: « Chez nous, c'est pour le plaisir », mais finalement quand tu y es, c'est plutôt: « Ouais, mais il vient de LNB... ». Donc ils ont quand même des attentes et moi j'avais pas envie de recommencer tous ces trucs. Et franchement ensuite, le hockey ça m'a pas du tout manqué! Pas du tout! [rires]. OK, c'était un jeu qui me procurait du plaisir, mais j'avais tellement joué... à la fin j'avais envie de faire autre chose. J'ai fait une belle carrière, j'avais pas la « gâcher » en continuant indéfiniment. (Bruno – confirmé, partiel, seul)

L'expression d'une absence de manque est caractéristique des joueurs au bénéfice d'une carrière durable et reconnue. Si le jeu peut en soi être source de plaisir, ce profil de joueurs apparaît moins en mesure de continuer à en avoir au sein d'une catégorie de jeu moins valorisante, mais surtout marquée par un auditoire exigeant et prêt à relever les défaillances.

Afin de justifier leur « impossibilité de continuer à jouer », certains mettent en avant une dissonance entre d'une part leur perception idéalisée de l'engagement sportif, et d'autre part le manque d'engagement qu'ils observent au sein des ligues amateurs :

*Le hockey ne m'a pas manqué. J'vais te dire, quand j'ai arrêté, j'ai été m'entraîner six fois avec *** [1^{re} ligue] au mois d'août, j'ai directement arrêté. Quand j'ai vu les talents qu'il y a en 1^{re} ligue et les « j'm'en foutistes » que c'est, c'est pas du tout conciliable avec moi. C'est aussi une des raisons pour laquelle j'suis pas allé jouer plus bas, ça m'est impossible. J'ai du plaisir à jouer avec des gens qui savent pas patiner, mais qui se donnent, davantage qu'avec des bons qui foutent rien! (Arnaud – confirmé, partiel, couple)*

Ils m'ont demandé pour faire entraîneur-joueur, mais je savais que c'était pas une bonne idée. J'me connais, que ce soit en 2^e ligue ou en LNA, j'te demanderai toujours le 100%. J'peux pas comprendre pourquoi tu veux jouer qu'à 20%... Alors j'ai pété un câble après un mois. J'ai fait toute la saison, mais après un mois j'ai donné ma démission. On est huit à l'entraînement, on est vingt-deux au match. Au match, tout le monde doit jouer vingt minutes par tiers, y'a personne qui est content. Le mec, il fait quarante-deux mauvaises passes, tu lui dis: « Hey, faudrait peut-être te réveiller?! » Il te dit: « Quoi, y'a un problème? ». Alors là, j'ai dit: « Bon,

j'arrête... » J'me suis dit que c'était pas fait pour moi, ils m'ont tellement saoulé que j'ai dit: «J'arrête le hockey». Et j'ai commencé le curling, pendant une année et demi. C'était toujours sur la glace, dans une équipe, c'était génial. On a fini 2^e de la saison. Je jouais premier, c'est celui qui lance la pierre, c'était super. Le hockey me manquait pas parce que j'allais encore voir les matchs... C'est le comportement des gens qui m'avait énervé. Plus tu baisses le niveau, plus t'as des gens qui se croient forts, j'ai jamais compris. Tu vas en LNA, à part un ou deux, tout le monde doute un peu, tu vas en 2^e ligue il y a que des stars! Tout le monde est incroyable, tout le monde est bon, tout le monde est meilleur que l'autre. Tout le monde aurait pu jouer en LNA. (Boris – confirmé, sans occup., seul)

Souligner le manque d'investissement des joueurs des ligues amateurs permet aussi de masquer les obstacles à la poursuite de son propre engagement sportif. Parfois «*les athlètes en transition changent de pratique afin d'éviter des comparaisons défavorables avec leurs compétences antérieures et basent leur investissement sur la notion de plaisir*» (Stephan, Bilard, Ninot, 2005, p. 51). Changer d'espace ou de configuration permet également de ne pas subir le poids d'un rappel non souhaité du statut d'ex, un statut dont il faudrait se montrer constamment à la hauteur.

Si certains *Confirmés* tentent tout de même l'expérience de la ligue amateur – même si cette dernière tourne court rapidement –, la plupart des *Élites* semblent quant à eux davantage convaincus du caractère définitif de leur retraite :

Si ça m'a manqué? Ah non, en aucune manière! Avec les vétérans c'est par amitié, pour l'ambiance... mais ça me manque pas, sinon j'irais toutes les semaines, ou jouer en compétition... Là, je joue trois-quatre fois par année... j'ai du plaisir, mais si j'y vais pas, ça me manque pas. (Brice – élite, études, famille)

Pour la plupart des joueurs au bénéfice d'une carrière reconnue, l'arrêt de la compétition ne semble pas laisser une sensation de manque. Les joueurs confient «*être très fier[s] de [leur] parcours*» ou «*content[s] et chanceux d'avoir eu une telle carrière*» mais cherchent plutôt à prendre de la distance avec le milieu et leur statut d'ex. Au contraire, continuer à jouer les renvoie de manière doublement négative à leur passé sportif (encadré 6.5). D'une part, à leurs anciennes capacités physiques, qui ont aujourd'hui partiellement disparu ; et d'autre part, à un auditoire en attente d'émerveillement, qui ne se rend pas compte de l'apparent décalage ressenti, qui plus est par des *Élites*.

ENCADRÉ 6.5**Est-ce que le hockey te manque maintenant ?**

Pas du tout! [rires] Non, jamais quoi.

Tu as remis les patins ?

Ouais, j'ai remis quelques fois, mais très rarement.

Mais à quelles occasions ?

Avec mes gamins, mais même pas souvent. Et sinon j'ai fait un ou deux tournois, avec le boulot on a une équipe! [rires] C'est les seules fois où j'ai remis l'équipement. Sinon j'ai fait un ou deux tournois amateurs, des connaissances qui m'ont demandé d'aller jouer, mais je suis jamais vraiment motivé d'aller.

Même pas le plaisir de manier le puck, d'être sur la glace...

Non, parce qu'en deux ans que j'ai arrêté et que je m'entraîne plus... quand je vois tout ce que j'ai perdu physiquement, ça m'énerve. J'ai moins de plaisir parce que pour faire ce que je faisais avant en un claquement de doigts, là j'ai l'impression que je vais claquer! Alors je deviens fou, j'me dis: « C'est pas possible! » Tu fais une accélération, tu vois que les jambes elles poussent plus, t'avances plus... t'as perdu la moitié de ta vitesse... Et après, faut voir avec qui tu joues. Si c'est juste pour s'amuser... Mais le problème, c'est que tous les gens, même s'ils sont en amateur, ils ont trop cet esprit de compétition. Alors que moi, j'ai eu que la compétition toute ma vie... et maintenant si je vais c'est pour m'amuser, c'est pas pour aller encore gagner ou... Il y en a même qui m'ont dit: « Ah, tu peux aller faire des checks! » Mais qu'est-ce tu veux que j'aille faire des checks à quelqu'un qui sait à peine patiner? Ils se rendent pas compte... parce qu'eux ils sont à fond, ils veulent gagner. Des fois, j'hésite presque à tirer pour pas marquer... C'est quoi le but que j'aille marquer à ce niveau? (Basile – élite, sans occup., famille)

En fin de compte, raccrocher les patins semble plus aisé pour les joueurs ayant eu une carrière durable et reconnue, que ce soit en raison d'un âge avancé, d'un sentiment d'accomplissement plus prononcé ou par volonté de ne pas avoir à subir un déclassement et une fin de carrière déshonorante. Le phénomène relève peut-être également d'une stratégie visant à conserver une image conforme à leur statut et pouvant potentiellement servir de capital par la suite. Les *Recalés* et les *Précaires* s'accrochent en revanche davantage à cet espace de valorisation. Pour l'ensemble des joueurs qui

continuent à jouer, la sortie de la LN ne marque pas nécessairement une rupture ou une baisse de l'adhésion, d'autant que la 1^{re} ligue amateur est moins rémunératrice mais demande un investissement tout de même conséquent (environ trois entraînements et deux matchs par semaine).

Les joueurs au bénéfice d'une carrière moins reconnue confessent leur dépendance physique, symbolique, voire économique au hockey, même envers des catégories moins valorisantes, mais qui, au regard de leur positionnement antérieur, n'apparaissent encore pas trop éloignées. Pour ceux dont la carrière a été plus en vue, le décalage de compétences apparaît plus important. La dissonance est moins supportable et ils arrivent difficilement à s'adapter. Ils déchantent parce qu'ils ne savent plus comment jouer le jeu sans s'ennuyer. Cette situation contribue à expliquer l'étiollement de la croyance et l'expression récurrente d'une absence de manque chez ce profil de joueur.

Conclusion

Les fins de carrière sportive ne peuvent pas être appréhendées à l'aide d'un modèle universel, même s'il s'applique à une seule pratique, au sein d'un même pays. La manière dont elles sont vécues, pensées, anticipées, dépend étroitement des ressources des individus – capital sportif, économique et culturel – et des configurations historiques dans lesquels elles sont inscrites.

Les carrières au sein de la LN obéissent à des configurations générationnelles structurées par leurs propres tensions : les *Aînés* quittent un espace enchanté et non exclusif mais caractérisé par un fort ancrage local ; les *Cadets* sortent quant à eux d'un espace plus accaparant mais moins attachant. Si l'engagement plus exclusif au fil des générations peut engendrer des difficultés à mobiliser une diversité de registres à la sortie, quitter cet espace peut dans le même temps devenir plus aisé car les attaches affectives sont plus rares. Difficile donc d'affirmer qu'il est plus aisé – ou plus compliqué – de quitter la LN à une époque plutôt qu'à une autre. Une chose est sûre : les *Cadets* sont davantage dans l'anticipation – ou se doivent de l'être –, avec une conscience accrue et plus précoce de la sortie. Les joueurs sont autrement dit marqués par leur époque.

Les fins de carrière s'éclairent aussi différemment selon les ressources des individus. Premièrement, il faut distinguer le type de carrière : une

carrière durable et reconnue qui offre davantage d'autonomie ou une carrière plus courte et anonyme qui limite la marge de manœuvre. Deuxièmement, à l'inégale détention de capital sportif s'ajoute celle du capital culturel détenu par les joueurs. Si les hockeyeurs suisses sont plutôt «équipés» pour sortir – notamment en termes de ressources linguistiques –, les options sont plus limitées pour certains. Ces configurations de ressources sont souvent interdépendantes avec le degré d'attachement à la pratique, qui a tendance à rester fort lorsque l'espace des possibles hors du hockey est réduit. Bien que centrale, l'analyse des ressources des sportifs est parfois passée sous silence. Or, elle rend chaque sortie singulière et permet de nuancer la place parfois trop importante accordée à l'usure du capital corporel dans les processus de sortie.

Parallèlement, la sortie s'inscrit également dans une économie symbolique. Elle s'observe tout d'abord dans le récit de la sortie, qui repose partiellement sur une mise en scène discursive correspondant à une logique de l'honneur. Ces logiques prennent des formes différentes selon les modalités de sortie, la reconnaissance de la carrière ou la cohorte d'appartenance, même si toutes ces variables structurantes dépendent principalement du degré d'adhésion des joueurs. Certains sont toujours pris dans le jeu, d'autres expérimentent une situation de décalage entre leurs dispositions et les modèles d'organisation. La sortie est donc également un moyen de mesurer l'intensité de la croyance. Un affaiblissement de cette dernière peut donner lieu à une certaine distance par rapport au récit d'une sortie légitime.

Cette économie ne s'arrête pas nécessairement avec la sortie; les hockeyeurs restent marqués par une appartenance symbolique. Sa prolongation dépend de la reconnaissance et de la mémoire du passé sportif de l'auditoire. Elle permet donc à certains de jouer les prolongations, même si elle peut connaître une usure relativement rapide. La fréquence et l'intensité des rappels du statut d'ex dépendent certes du degré de reconnaissance de la carrière sportive, mais avant tout des configurations générationnelles. On passe de rappels populaires fréquents au travers d'une économie de la célébrité localement, voire régionalement ancrée – même pour les joueurs au bénéfice d'une carrière peu reconnue –, à des rappels plus éphémères, voire non souhaités, par des joueurs se distanciant progressivement de leur rôle de hockeyeur, durant la période d'activité sportive comme durant leur retraite.

Cette économie symbolique est parfois soutenue par la prolongation physique de la carrière. Cette extension s'observe principalement chez les *Recalés* ou les *Précaires* sortis relativement tôt de la LN, qui ressentent encore un besoin de reconnaissance et une certaine dépendance à l'égard

du hockey. L'importance de la dimension corporelle dans la perpétuation de cet engagement demeure, même si le niveau de compétition diminue. Ce décalage de niveau et d'exigences est néanmoins plus difficile à accepter pour les *Confirmés* et les *Élites* qui sont d'ailleurs moins nombreux à maintenir leur engagement sportif au sein des ligues amateurs. Ce renoncement semble également lié aux logiques de l'honneur et au sentiment d'accomplissement plus marqué observé chez les joueurs identifiés dans ces profils.

Finalement, si les fins de carrière sportive sont souvent perçues comme problématiques, les hockeyeurs ayant évolué en Suisse en LN semblent relativement épargnés. À l'exception des joueurs sortis en raison d'un événement négatif ou de certains *Aînés* semblant exprimer quelques difficultés à quitter un monde perçu comme enchanté, peu d'individus ont confié ou avoué un moment de flottement. On ne peut toutefois écarter, d'une part, que la logique de l'honneur à l'œuvre dans les récits de la sortie peut contribuer à donner une image excessivement positive de la situation ; et d'autre part, que les joueurs s'étant retrouvés dans les situations les plus compliquées sont précisément ceux que nous n'avons pas pu rencontrer.

Chapitre 7

S'insérer après la carrière sportive

Les travaux sociologiques traitant des transitions professionnelles des sportifs de haut niveau ne sont pas nombreux et le corpus de données produit peine à fournir des repères suffisamment diversifiés pour quantifier et construire une représentation fiable du phénomène. Quelques travaux apportent néanmoins des points d'ancrage qui peuvent être regroupés en trois axes : l'analyse de la mobilité professionnelle (horizontale) des sportifs après leur carrière, celle de leur mobilité sociale (verticale), et enfin, celle des effets de l'évolution des marchés de l'emploi sur cette mobilité.

La revue de la littérature portant sur la mobilité professionnelle des sportifs fait apparaître des divergences qu'il s'agit d'expliquer. Certains travaux rendent compte d'une forme d'enfermement des athlètes dans le marché sportif (Papin, 2007; Fleuriel, Schotté, 2011; Vilanova, Puig, 2017) ou artistique (Sorignet, 2004a)⁹⁰, alors que d'autres observent plutôt l'effet inverse

⁹⁰ L'étude de Sébastien Fleuriel et Manuel Schotté révèle que 60% des ex-athlètes olympiques français restent ancrés dans le marché sportif. De même, 80% des gymnastes français observés par Bruno Papin – hommes et femmes confondus – restent insérés professionnellement dans le milieu, amenant l'auteur à s'interroger sur un potentiel « *prolongement de l'ingérence de l'institution sportive* » (p. 248). Dans le cas des danseurs contemporains analysés par Pierre-Emmanuel Sorignet, bien que « *la diversité des ressources mobilisées réponde en écho à la diversité des trajectoires de reconversions rencontrées* » (p. 124), les secteurs réinvestis apparaissent majoritairement en lien avec leur passion initiale (chorégraphie, enseignement, emplois dans le secteur culturel).

(Eisenberg, 2007)⁹¹. Si ce constat n'autorise pas de montée en généralité sur les secteurs pénétrés, il rappelle néanmoins l'importance de contextualiser les transitions professionnelles. En effet, comparés aux rugbymen analysés par Frank Eisenberg, les athlètes olympiques observés par Sébastien Fleuriel et Manuel Schotté ou les gymnastes analysés par Bruno Papin ont des parcours étroitement liés à leurs fédérations sportives. Près de 70% de ces athlètes ont un diplôme en lien direct avec le domaine sportif, une situation qui ne favorise pas une mobilité vers d'autres secteurs. De surcroît, comme la plupart sont issus de sports plutôt confidentiels, peu médiatisés et avec des instances dirigeantes au pouvoir économique limité, leur possibilité de s'appuyer sur les réseaux sportifs ou sur une certaine célébrité locale pour sortir de l'espace sportif est relativement faible, contrairement à l'économie du rugby qui autorise davantage cette forme de conversion. Nous le verrons, l'économie du hockey en Suisse se rapproche plutôt de celle observée pour le rugby en France, et il n'est donc pas surprenant de constater que les hockeyeurs s'insèrent majoritairement hors du secteur sportif.

Un consensus plus large se dégage en revanche sur la mobilité sociale des sportifs. La plupart des travaux relèvent un effet plutôt favorable de la carrière sportive sur la trajectoire sociale (Conzelmann, Nagel, 2003 ; Papin, 2007 ; Fleuriel, Schotté, 2011 ; Baltisberger, Nagel, 2016 ; Lopez de Subjana et al., 2020 ; Schmid et al., 2021) ou à tout le moins un bilan neutre (Eisenberg, 2007). Certains de ces travaux invitent à analyser l'évolution de la trajectoire depuis la fin de carrière – autrement dit, à ne pas « *réduire la description d'une trajectoire à la seule profession dernièrement occupée* » (Fleuriel, Schotté, 2011, p. 122). Appréhender la mobilité sociale impose également de tenir compte du recrutement social propre à chaque pratique. Certains sportifs peuvent effectivement occuper des positions dans le haut de la structure sociale après leur carrière, mais ces dernières peuvent correspondre à la trajectoire à laquelle ils étaient statistiquement destinés⁹². Dans ces conditions, difficile d'isoler les effets

⁹¹ L'enquête de Frank Eisenberg montre que 77,6% des rugbymen professionnels observés s'insèrent hors du marché sportif, remettant partiellement en cause un phénomène généralisé d'enfermement. Selon l'auteur, la transition professionnelle des joueurs a été facilitée par leur passé sportif – présenté sous la forme d'un « passeport » ou d'une « carte de visite » (p. 64) –, leur réseau de connaissances, dont une partie non négligeable appartenait à la « famille rugby » (p. 65), et par leur niveau de formation relativement bon, qui leur a permis de « cumuler les capitaux » (p. 67).

⁹² L'article d'Achim Conzelmann et de Siegfried Nagel portant sur les carrières professionnelles des anciens athlètes olympiques allemands montre que ces derniers disposent en moyenne d'un niveau de formation supérieur et occupent des positions plus élevées que la population allemande correspondante. Bien que les sportifs observés soient surqualifiés et « bien nés », les auteurs concluent néanmoins que l'engagement sportif infléchit positivement les trajectoires sociales pour une part importante d'athlètes, même s'ils n'observent pas d'effet significatif pour la moitié d'entre eux.

du capital sportif sur la mobilité sociale, d'autant plus que la plupart des travaux présentés ne tiennent pas compte des profils de carrière sportive, un élément pourtant déterminant des processus de transition professionnelle. La portée symbolique des passés sportifs n'est pas comparable. En ne prenant pas en compte les différents degrés de reconnaissance des carrières sportives, la littérature manque de nuance. Être un ex-joueur de LN semble favoriser la plupart du temps les processus d'embauche, mais cette propriété n'a pas les mêmes effets en fonction du volume de capital sportif à disposition. De plus, cette propriété n'est jamais indépendante des autres ressources des hockeyeurs.

Les travaux invitent enfin à prêter attention aux effets de l'évolution des marchés de l'emploi sur la mobilité professionnelle et sociale des sportifs. Les enquêtes montrent globalement que les transitions professionnelles semblent moins fluides avec le temps, que ce soit pour les gymnastes confrontés à un marché de la pratique plus saturé et concurrentiel (Papin, 2007, p. 257), pour les athlètes olympiques français davantage enfermés dans le marché sportif et moins bien positionnés (Fleuriet, Schotté, 2011, p. 121) ou pour les athlètes olympiques allemands qui confessent une baisse du prestige professionnel (Conzelmann, Nagel, 2003, traduit de l'anglais p. 269). Nous le verrons, les hockeyeurs ne font pas exception : ils sont confrontés au fil du temps à des employeurs ayant moins d'autonomie pour favoriser la reconnaissance du passé sportif. La variété des transitions professionnelles s'explique au travers de contextes locaux, et plus largement de l'évolution des marchés de l'emploi et de leurs modes de recrutement, qui produisent une reconnaissance différenciée des ressources détenues par les sportifs. Ainsi, c'est la rencontre entre des profils particuliers de travailleurs sportifs et des employeurs enclins à prêter une valeur à certaines de leurs ressources qui crée le fonctionnement du marché. Une propriété n'ayant valeur de capital qu'à la condition d'être reconnue, c'est également la réception différenciée des propriétés sportives, en fonction des différents profils de joueurs, des périodes, des marchés, des organisations, qu'il convient d'expliquer.

Dans ce chapitre, les transitions professionnelles des hockeyeurs sont observées à l'aune d'une sociologie de l'emploi. Celle-ci se distingue de la sociologie du travail en conduisant à centrer l'analyse sur la population active plutôt que sur les travailleurs, sur le marché du travail plutôt que sur l'entreprise, enfin sur les mouvements de l'emploi (modalités d'accès,

chômage) plutôt que sur les situations de travail (Maruani, Reynaud, 1993). La sociologie de l'emploi traite ainsi des rapports sociaux à l'emploi et de «*la traduction de l'activité laborieuse en termes de statuts sociaux*» (Decouflé, Maruani, 1987).

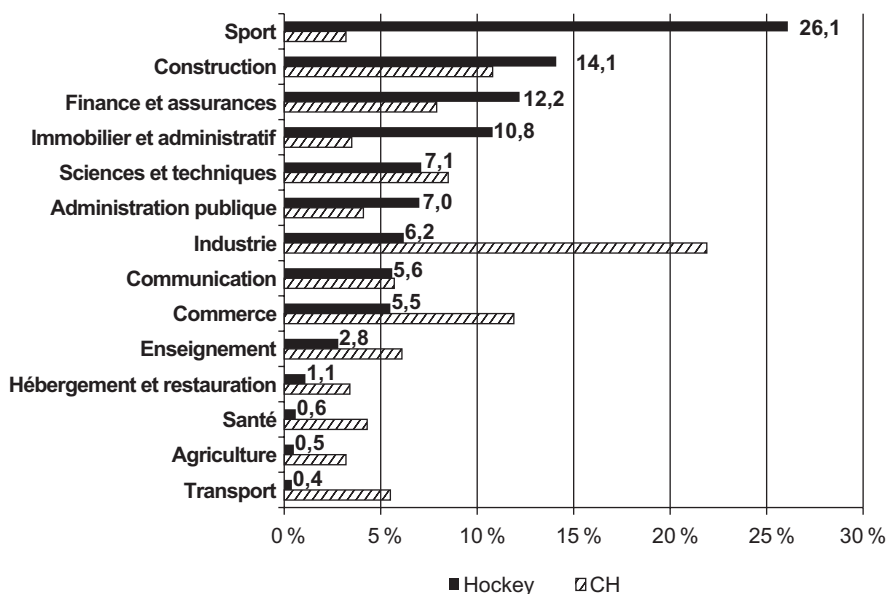
Une première section s'attache à objectiver les transitions professionnelles des hockeyeurs en analysant l'économie générale du premier emploi (secteurs, positions, salaires, ressources pour y accéder) mais également l'évolution de leur trajectoire sociale au cours du temps. Si cette première section peut donner l'impression qu'un capital sportif élevé favorise universellement les processus d'embauche, une seconde section s'attache à nuancer et à contextualiser la reconnaissance du passé sportif au sein de différents marchés.

I. Objectiver les transitions professionnelles des hockeyeurs

«*Alors, que font-ils après ?*» Répondre à cette question fréquemment posée par les observateurs externes intéressés à la population des hockeyeurs ne pose en théorie pas de grandes difficultés méthodologiques. Cela suppose en effet simplement d'enregistrer le secteur d'activité qu'ils ont investi à la sortie de la LN (graphique 7.1).

Les ex-hockeyeurs se retrouvent majoritairement dans le secteur « Sport », nettement surreprésenté par rapport à la population suisse correspondante. Ils s'insèrent aussi fréquemment dans les secteurs « Construction », « Finance et assurances » et « Immobilier et administratif », trois domaines qui, avec celui du « Sport », regroupent près des deux tiers des secteurs d'insertion. En comparaison avec la population suisse, ces branches n'occupent en revanche qu'un quart des hommes actifs âgés de vingt-cinq à trente-neuf ans. Sans que l'on puisse déterminer si ce décalage est produit par l'effet de l'origine sociale ou par celui de la carrière sportive, les hockeyeurs suisses se distinguent à tout le moins de leurs congénères en étant surreprésentés dans certains secteurs – « Sport » et « Immobilier et administratif » – et sous-représentés dans d'autres – « Industrie » et « Commerce ».

Graphique 7.1: Secteurs d'insertion professionnelle à la sortie de la LN (n = 391)



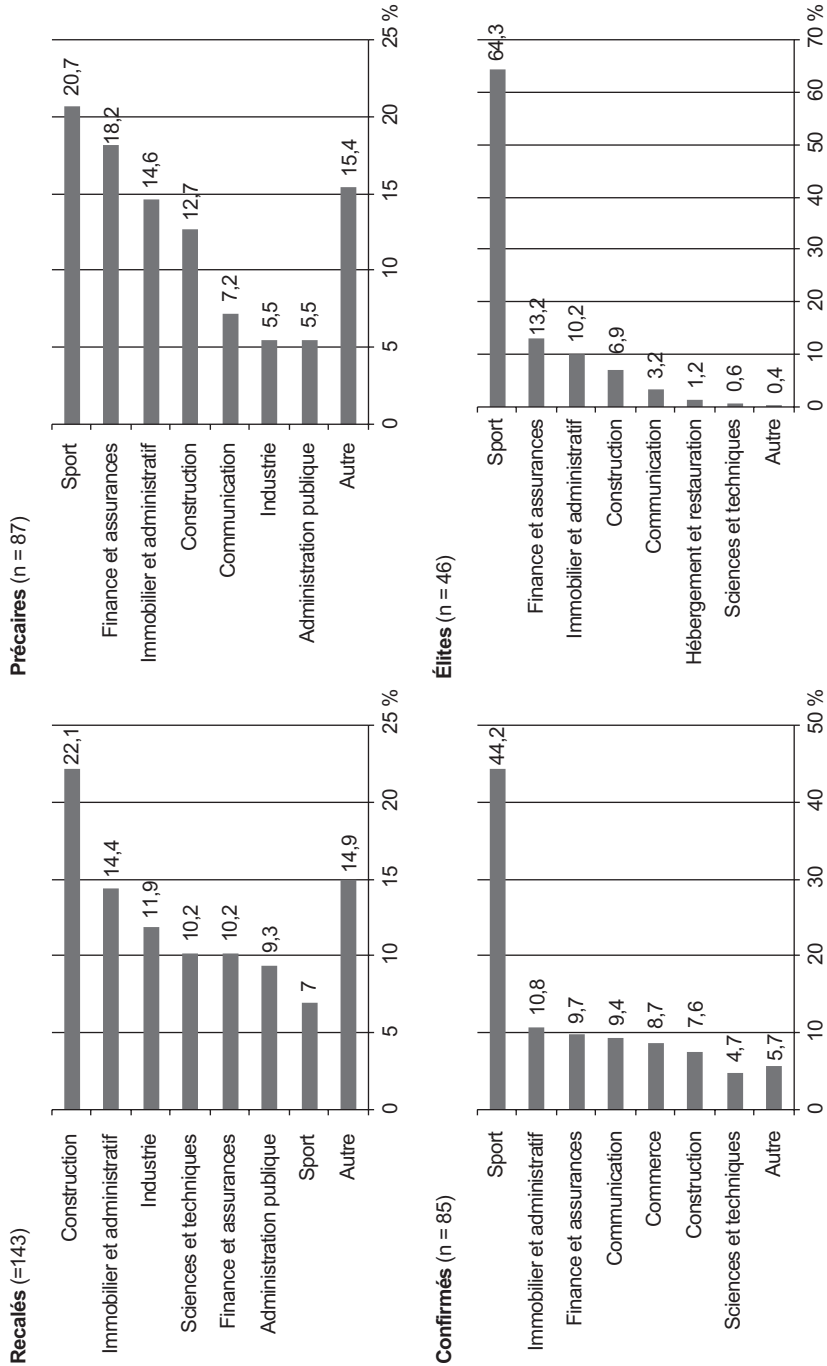
1. L'économie générale du « premier » emploi

Répondre de façon si simpliste à la question posée par les observateurs externes n'est pas vraiment satisfaisant. D'une part, une photographie de ces données brutes apporte une vision biaisée de la réalité dans la mesure où l'économie du « premier »⁹³ emploi fluctue nettement en fonction des profils de carrière sportive⁹⁴ (graphique 7.2). D'autre part, comprendre cette économie suppose de mettre en relation les secteurs d'activité investis avec les types de ressources que les joueurs peuvent mobiliser – capital économique, culturel, social, sportif – et les configurations sociales et historiques dans lesquelles elle est encastrée. Autrement dit, il s'agit de saisir la mobilité professionnelle et sociale des hockeyeurs au travers du processus d'accès à l'emploi et en le situant dans son contexte.

⁹³ Le terme « premier » emploi peut prêter à confusion car il laisse penser que l'engagement dans le hockey n'est pas considéré comme tel. Par « premier » emploi, on entend ici l'activité professionnelle différente de l'engagement sportif occupée à la sortie de la LN.

⁹⁴ Il faut également garder à l'esprit que les âges d'insertion sont différents en fonction des profils observés : les *Recalés* s'insèrent en moyenne vers 23,5 ans, les *Précaires* vers 28 ans, les *Confirmés* vers 33 ans et les *Élites* vers 36,5 ans.

Graphique 7.2: Principaux secteurs d'insertion professionnelle selon le profil de carrière sportive



Pour une meilleure lisibilité des résultats, seuls les secteurs les plus fréquentés sont représentés (7 sur 14).

À mesure que l'on monte dans la hiérarchie de la LN, on constate une augmentation significative de l'insertion dans le secteur « Sport ». Dans la même logique, les secteurs « Construction » et « Industrie », fortement représentés chez les *Recalés*, diminuent progressivement lorsque la carrière a été davantage reconnue, tout comme le secteur « Administration publique » qui disparaît chez les *Confirmés* et les *Élites*. Plus généralement, on observe un rétrécissement de la variété des secteurs d'insertion pour les *Confirmés* et les *Élites*.

On relève également un effet de cohorte avec une diminution généralisée des emplois dans le secteur « Construction » et une hausse dans le secteur « Immobilier ». Symboliquement, moins de hockeyeurs construisent des logements, mais davantage s'occupent de les vendre : une double tendance qui illustre le processus d'« élitisation » observé (←p. 53). Le secteur « Finance et assurances » est quant à lui légèrement moins fréquenté par les *Recalés* et les *Précaires*, mais davantage par les *Confirmés* et les *Élites* au fil du temps.

Modalités d'accès à l'emploi et mobilités : l'effet du capital sportif

Si les profils de carrière sportive ont une influence sur le secteur d'insertion, il est nécessaire d'approfondir ces données en mettant en relation les ressources des joueurs et les modalités d'accès au premier emploi. Plus précisément, il s'agit de rendre compte des interdépendances entre le degré de reconnaissance de la carrière – autrement dit, le volume de capital sportif – et les autres ressources des joueurs (origine sociale, réseaux, diplômes). Les données permettent également de contextualiser cette dynamique en soulignant les évolutions au fil des cohortes.

Une période de transition à durée variable

Sur les 391 individus ayant terminé leur carrière sportive, 55 ont connu une période de chômage avant de s'insérer dans leur premier emploi, soit un peu plus de 14 %. La probabilité de connaître une période de chômage augmente pour les joueurs qui ont un niveau de formation peu élevé et issus d'une origine modeste⁹⁵. Les différents profils de carrière sportive

⁹⁵ Le taux de chômage à la sortie s'élève à 34,1 % pour les joueurs possédant un niveau de formation peu élevé (ISCED 0-2), respectivement à 13,4 % (ISCED 3-4) et 9,7 % (ISCED 5-6). Ce taux varie également en fonction de l'origine sociale : 17,1 % (modeste) ; 11,9 % (bonne) ; 2,3 % (très bonne).

ne sont également pas égaux face au taux de chômage rencontré ou au temps écoulé entre la sortie et l'accès à l'emploi (tableau 7.1). Le temps nécessaire pour que les *Précaires* accèdent à l'emploi est environ deux fois plus important que celui des *Confirmés* et des *Élites*.

Les données suggèrent que les joueurs au bénéfice d'une carrière durable et reconnue convertissent mieux leur capital sportif après l'avoir valorisé dans le hockey, alors que les *Précaires* le sont à la fois dans le sport et dans d'autres secteurs professionnels. Un constat d'autant plus probant que les *Confirmés* et les *Élites* sont en moyenne issus d'une origine plus modeste que les *Précaires*. Le délai transitoire relativement long observé pour les joueurs sortis entre dix-huit/vingt et un ans et vingt-deux/vingt-six ans est en partie influencé par des engagements dans des études qui contribuent à rallonger le délai entre la sortie de la LN et l'entrée dans le premier emploi. Cet effet s'observe surtout pour les *Recalés* qui sortent en moyenne vers vingt-deux ans et dont plus de 35 % font des études, et dans une moindre mesure pour les *Précaires* qui sortent en moyenne vers vingt-sept ans et dont à peine plus de 10 % poursuivent des études.

Tableau 7.1: Taux de chômage et délai transitoire avant l'entrée dans le premier emploi selon le profil de carrière sportive (n = 388) et l'âge d'arrêt (n = 391)

Profil	Recalés	Précaires	Confirmés	Élites
Taux de chômage	11,2 %	25,7 %	8,9 %	5,1 %
Délai transitoire	15,1 mois (+/- 2,7)	10,2 mois (+/- 2,4)	6,4 mois (+/- 2,1)	4,1 mois (+/- 1,2)
Âge d'arrêt	18-21 ans	22-26 ans	27-32 ans	33 et +
Taux de chômage	7,4 %	22,5 %	10,5 %	6,2 %
Délai transitoire	18,3 mois (+/- 2,4)	14,7 mois (+/- 2,9)	5,1 mois (+/- 1,9)	3,5 mois (+/- 1,4)

Les chiffres entre parenthèses correspondent aux écarts types.

Mobilisation des réseaux : plus forte pour les carrières reconnues, plus faible au fil des cohortes

Les données du questionnaire indiquent qu'environ deux tiers des joueurs ont mobilisé leurs réseaux pour décrocher l'emploi qu'ils ont occupé à la sortie de la LN. Des différences statistiquement significatives s'observent à nouveau entre les profils de carrière sportive (tableau 7.2). Plus la carrière a été durable et reconnue, plus la mobilisation d'intermédiaires – principalement issus de l'espace du hockey – est importante, une situation suggérant une conversion plus efficiente du capital sportif en capital social pour ces joueurs.

En outre, les réseaux mobilisés par les joueurs varient significativement au fil des générations (tableau 7.3). «*La force des liens faibles*» (Granovetter, 1973) fonctionne puisqu'environ 50% des intermédiaires sont issus de l'espace du hockey⁹⁶ ou sont des connaissances. Un recours aux liens forts (aux proches) est toutefois observé – qui pourrait être également lié au phénomène d'«*élitisation*» puisque les joueurs se réclamant d'une origine aisée sont deux fois plus nombreux à mobiliser ce type de réseau. La diminution de la mobilisation des réseaux du hockey pourrait être en partie due à l'évolution de la configuration des organisations sportives, désormais davantage orientées vers la production rationalisée de la performance et au sein desquelles on peut observer un affaiblissement du lien social. Ce constat semble plus largement s'inscrire dans le processus d'«*érosion des réseaux sous la pression économique*» observé en Suisse à partir des années 1980 (Bühlmann, Beetschen, David, Ginalski, Mach, 2015).

La plupart des réseaux mobilisés (environ 70%) donnent accès à des emplois hors du secteur sportif. Même si les réseaux du hockey sont les plus à même d'ouvrir l'accès aux marchés sportifs – et a fortiori à celui du hockey –, il est à souligner qu'ils permettent majoritairement de pénétrer d'autres secteurs d'activité (environ 60%). Les données indiquent également une temporalité différenciée de la mobilisation des types de réseau. En effet, les réseaux du hockey semblent davantage dépendants de l'activité du joueur au sein de la LN, puisque ces intermédiaires sont majoritairement sollicités avant qu'il ne quitte cet espace. Cette logique s'observe d'autant plus lorsque les emplois se situent en dehors du marché du hockey.

⁹⁶ On peut se demander si les réseaux du hockey doivent nécessairement être associés à des liens faibles. On entend souvent parler de la grande famille du sport et certains joueurs peuvent nouer des relations étroites avec les membres de l'organisation. Or les observations suggèrent que ce sont souvent des personnes situées à la périphérie du club qui sont déterminantes pour faciliter les transitions sur le marché du travail. Parallèlement, on peut également relever qu'au fil des cohortes, les liens tissés entre les joueurs et les membres de l'organisation deviennent plus distants.

Tableau 7.2 : Réseau mobilisé pour décrocher le premier emploi à la sortie de la LN selon le profil de carrière sportive

	Recalés		Précaires		Confirmés		Élites		Total	
Avec intermédiaire	57,2%	79	67,1%	51	75,7%	53	86,7%	39	67,5%	222
Hockey	29,7%	41	46,1%	35	57,1%	40	73,4%	33	45,3%	149
Proches	21,7%	30	14,5%	11	12,9%	9	11,1%	5	16,7%	55
Connaissances	5,8%	8	6,5%	5	5,7%	4	2,2%	1	5,5%	18
Sans intermédiaire	42,8%	59	32,9%	25	24,3%	17	13,3%	6	32,5%	107
Total	100,0 %	138	100,0 %	76	100,0 %	70	100,0 %	45	100,0 %	329

Tableau 7.3 : Réseau mobilisé pour décrocher le premier emploi à la sortie de la LN selon la cohorte

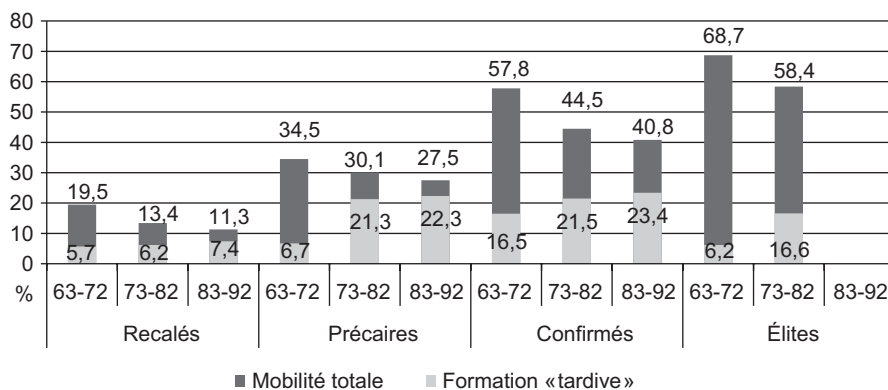
	1963-72 (A)		1973-82 (B)		1983-92 (C)		Total	
Avec intermédiaire	71,8%	79	67,2%	80	65,2%	71	68,0%	230
Hockey	54,6%	60	42,8%	51	35,8%	39	44,4%	150
Proches	10,0%	11	18,5%	22	24,8%	27	17,7%	60
Connaissances	7,2%	8	5,9%	7	4,6%	5	5,9%	20
Sans intermédiaire	28,2%	31	32,8%	39	34,8%	38	32,0%	108
Total	100,0 %	110	100,0 %	119	100,0 %	109	100,0 %	338

On peut donc formuler l'hypothèse d'une usure relativement rapide de la conversion du capital sportif en capital social, lorsque ce dernier n'est pas mobilisé pendant que le joueur est encore en activité au sein de la LN. Cette perte de valeur doit cependant être nuancée par le fait que certains joueurs peuvent encore faire reconnaître leur capital corporel comme un capital sportif au sein des ligues amateurs. Les dirigeants de ces équipes peuvent trouver un intérêt à enrôler un ex-joueur de LN et, en contrepartie, user de leurs réseaux pour faciliter l'insertion du hockeyeur en parallèle de son activité sportive désormais plus restreinte ; il s'agit là d'une stratégie régulièrement observée.

Mobilité de formation : plus forte pour les carrières durables, plus faible au fil des cohortes

La mobilité de formation⁹⁷ s'élève en moyenne à 40 %, avec 29 % qui changent de secteur par rapport à leur formation initiale et 11 % après une formation « tardive », c'est-à-dire effectuée peu avant la fin de leur carrière. Autrement dit, quatre joueurs sur dix exercent une activité pour laquelle ils n'ont pas été initialement formés. Ce taux fluctue cependant fortement en fonction des profils de carrière sportive (graphique 7.3). La différence inter-profil observée pourrait être en lien avec l'âge d'arrêt de la carrière sportive, puisque la durée entre la fin de la formation et le premier emploi augmente à mesure que l'on monte dans la hiérarchie sportive – les carrières des *Confirmés* et des *Élites* étant plus longues. La durabilité de ces carrières offre davantage de temps pour la maturation d'un autre projet professionnel ou pour une réorientation, bien que les taux de formation « tardive » ne soient pas nécessairement plus élevés chez les *Confirmés* et les *Élites*.

Graphique 7.3 : Mobilité professionnelle par rapport à la formation initiale ou « tardive » selon la cohorte et le profil de carrière sportive (n = 372)



Les âges pas suffisamment avancés des *Cadets Élites* au moment de l'enquête (sortie de la LN en moyenne vers trente-six ans) empêchent de donner des résultats.

⁹⁷ La mobilité de formation signifie travailler dans un secteur différent de celui dans lequel la formation a été effectuée.

La baisse de la mobilité de formation au fil des cohortes suggère que l'économie globale de la carrière professionnelle des hockeyeurs – sportive et extra-sportive – s'est progressivement ajustée; autrement dit, que l'intégration de la carrière sportive à la trajectoire professionnelle est plus aboutie. Dans un contexte national marqué, lors des dernières décennies, par une augmentation du différentiel entre la formation apprise et l'activité professionnelle effectivement exercée (Flückiger, Falter, 2004), les résultats concernant la population des hockeyeurs expriment la tendance inverse, indépendamment du profil de carrière sportive observé. Cette tendance est alimentée par l'augmentation des formations générales au fil des générations, une situation pouvant déjà traduire une volonté des joueurs de mieux intégrer leur carrière sportive à leur parcours professionnel.

Si ces données ne remettent pas en cause l'utilité du diplôme, elles posent néanmoins la question du type de formation accomplie. Au fil des cohortes, les joueurs peuvent davantage se projeter dans une carrière professionnelle au sein de la LN et ainsi mieux planifier et adapter leur formation. On se souvient toutefois que dans des configurations familiales laissant plutôt le soin à l'enfant de s'autodéterminer, cette évolution peut également conduire certains joueurs, notamment les *Cadets*, à remettre en cause la pertinence d'avoir une formation. Les fluctuations observées entre les profils et les cohortes pourraient également être dépendantes des autres ressources auxquelles ont accès les individus, notamment celles en lien avec leur capital social.

Mobilité sociale : plus forte pour les carrières reconnues

Évaluer la mobilité sociale des hockeyeurs suppose, d'une part, de mettre en relation la position sociale qu'ils occupent après leur sortie de la LN avec celle de leurs parents, et d'autre part, de reconnaître que la structure sociale peut être hiérarchisée. Ces deux conditions soulèvent toutefois des obstacles méthodologiques.

Comme le rappellent Sébastien Fleuriel et Manuel Schotté, il demeure une «*incertitude quant à ce qui est réellement mesuré, soit un déplacement dans l'espace social, soit une transformation de la structure de ce même espace, soit plus probablement les deux. De fait, comparer la position d'un individu par rapport à celle de ses parents s'avère*

problématique dans la mesure où position d'origine et position d'arrivée ne se situent pas dans le même contexte social, et où le rendement des stratégies de reconversion est autant fonction de la structure et du volume du capital possédé par un sportif que de l'état de l'espace social (et plus spécifiquement des rapports entre l'espace sportif et l'espace social considéré dans son ensemble) au moment où les sportifs arrêtent leur carrière» (2011, pp. 119-120).

À ces deux obstacles s'ajoute le fait que les joueurs ne sortent pas aux mêmes âges de la LN. La comparaison des situations professionnelles occupées pose à nouveau problème, dans la mesure où le moment d'observation – qui détermine l'âge des individus et le nombre d'années d'expérience – influence fortement la nature des résultats. Comparer la situation des parents avec le premier emploi occupé donnerait ainsi une représentation biaisée de la réalité, ce poste étant occupé à des âges bien différents; de même, une observation isochrone – par exemple à l'âge de trente-cinq ans – ferait, elle, varier fortement les années d'expérience. La solution idéale serait ainsi de croiser simultanément les catégories socioprofessionnelles avec la cohorte, les âges de sortie ou les profils de carrière – puisque ces derniers reflètent en partie les âges de sortie – et cela à différents moments d'observation : à trente, trente-cinq ou quarante ans⁹⁸. Or la taille de l'échantillon n'autorise pas l'appréhension d'une telle complexité. Les données permettent toutefois la formulation d'un constat intéressant en discriminant les résultats en fonction des profils de carrière sportive et de l'origine sociale (tableau 7.4).

Il convient de rappeler que les âges de retrait selon le profil de carrière sportive ne sont pas les mêmes; les situations ne sont donc pas totalement comparables sous cet angle. Il s'agit plutôt ici de comparer la variation intra- et non pas inter-profil; autrement dit, d'observer au sein de chaque profil les écarts entre les joueurs issus d'une origine modeste et aisée. Ainsi, une carrière durable et reconnue au sein de la LN tend à gommer l'influence de l'origine sociale sur la trajectoire professionnelle quand une carrière moins en vue produit moins d'effet et laisse libre cours au processus de reproduction sociale.

⁹⁸ Olivier Galland et Dominique Rouault rappellent que « *les enquêtes de mobilité sociale s'intéressent, en général, aux adultes ayant dépassé la quarantaine, parce que les positions sociales deviennent alors définitives et se laissent mieux comparer à celles des parents* » (1998, p. 97).

Tableau 7.4: Catégorie socioprofessionnelle occupée à la sortie de la LN selon le profil de carrière sportive et l'origine sociale (n = 388)

	Recalés		Précaires		Confirmés		Élites	
	Aisée	Modeste	Aisée	Modeste	Aisée	Modeste	Aisée	Modeste
Dirigeants, cadres supérieurs	0,0	0,0	3,4	0,0	12,6	11,9	20,9	23,6
Professions intellect. et scientifiques	11,2	1,6	7,2	1,4	9,3	7,4	12,3	12,6
Professions intermédiaires	10,1	6,1	19,2	10,4	27,8	28,9	23,9	25,9
Employé de type administratif	46,5	30,8	48,4	32,5	27,1	29,3	28,6	29,2
Personnel des services et vente	5,1	10,3	5,2	9,6	11,3	12,4	12,1	7,8
Agriculteurs	0,4	2,3	0,6	2,8	0,0	0,0	0,0	0,0
Artisans et ouvriers	24,3	42,3	13,4	36,5	11,9	10,1	2,2	0,9
Conducteurs et assembleurs	0,0	2,1	0,0	1,4	0,0	0,0	0,0	0,0
Ouvriers et employés non qualifiés	2,4	4,5	2,6	5,4	0,0	0,0	0,0	0,0
Total	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

À l'instar du constat effectué pour les parents, si une correspondance très forte entre la catégorie socioprofessionnelle et l'origine sociale s'observe chez les *Recalés* et les *Précaires* – notamment au niveau de la surreprésentation de la catégorie « Artisans et ouvriers » ou de la sous-représentation des « Professions intermédiaires » et des « Professions intellectuelles et scientifiques » chez les individus d'origine modeste –, les *Confirmés* et les *Élites* semblent moins subir l'effet de leur origine sociale, avec même davantage de « Cadres supérieurs » chez les *Élites* d'origine modeste.

Quelles propriétés ou configurations favorisent un maintien dans le milieu ?

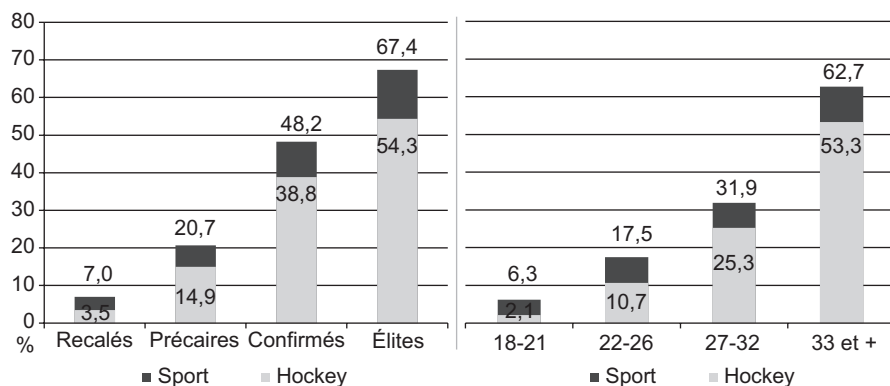
Arrêtons-nous maintenant sur les hockeyeurs qui restent dans le milieu. En moyenne, un peu plus d'un quart (26,1 %) des joueurs ayant évolué en LN s'insèrent dans le marché du sport et environ un cinquième (20,9 %) dans celui du hockey sur glace⁹⁹. Pour rappel, ces moyennes brutes varient significativement en fonction du degré de reconnaissance de la carrière sportive, mais d'autres propriétés favorisent également un maintien dans le milieu, comme la durabilité de la carrière, les ressources alternatives à disposition ou l'appartenance culturelle des joueurs.

Être au bénéfice d'une carrière reconnue mais surtout durable

Les taux de joueurs s'insérant professionnellement au sein du milieu varient significativement en fonction des profils de carrière sportive et plus encore de l'âge d'arrêt (graphique 7.4). Les profils de carrière sportive étant corrélés avec les âges de sortie, ces deux graphiques permettent plus ou moins de formuler les mêmes constats. Toutefois, au-delà d'un effet évident du degré de reconnaissance de la carrière sportive sur le futur secteur d'insertion, l'âge de sortie apparaît comme un facteur encore plus déterminant – voir la nette augmentation entre « 27-32 » et « 33 et plus ». Autrement dit, avoir occupé une position dans le haut de la hiérarchie sportive conduit les joueurs à rester davantage dans le milieu, mais la longévité de la carrière tend à renforcer ce phénomène. Si l'effet du degré de reconnaissance suggère plutôt une stratégie visant à rentabiliser le capital sportif accumulé, celui de la durabilité renvoie plutôt à une forme d'enfermement dans le secteur sportif.

⁹⁹ Les emplois occupés dans le milieu sont multiples et se déclinent en différents postes : entraîneur-assistant ou préparateur physique au sein d'un club de LN ou de ligue amateur, de mouvement junior, ou d'une équipe nationale junior; collaborateur, employé administratif, responsable marketing au sein d'un club de LN; employé, cadre ou instructeur au sein de la Ligue suisse de hockey; arbitre professionnel; agent de joueurs; responsable de centre d'entraînement spécialisé; journaliste sportif spécialisé; ingénieur en équipements de patinoire; vendeur en articles de hockey. À ces emplois s'ajoutent les « emplois sportifs » non directement en lien avec le hockey, tels les postes de gérant d'un club sportif ou d'un fitness, de vendeur en articles de sport et d'enseignant dans le domaine de l'éducation physique.

Graphique 7.4: Taux de joueurs restant dans le sport/hockey selon le profil de carrière sportive (n = 388) et selon l'âge d'arrêt (n = 391)



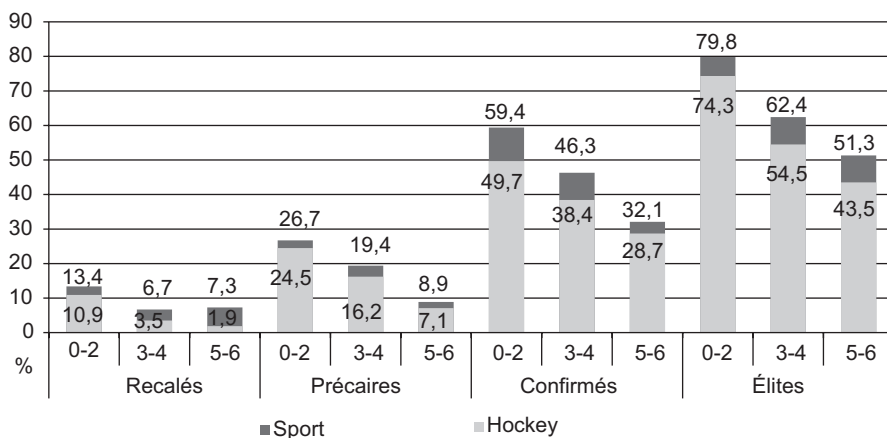
Un effet de cohorte renforce par ailleurs le clivage entre les joueurs reconnus et ceux dont la carrière a été moins en vue. Les *Recalés* et les *Précaires*, respectivement les joueurs sortis entre dix-huit/vingt et un ans et vingt-deux/vingt-six ans, ont de moins en moins tendance à rester dans le milieu pour la suite de leur parcours professionnel alors que les *Confirmés* et les *Élites*, respectivement les joueurs sortis entre vingt-sept/trente-deux ans et à trente-trois ans et plus, restent davantage dans le secteur sportif et dans celui du hockey au fil des générations.

Souffrir d'un manque de ressources alternatives

Rester dans le milieu n'est également pas indépendant des propriétés sociales extra-sportives des individus. Leurs origines sociales ont d'abord une influence, puisque les joueurs déclarant être issus d'un milieu modeste sont deux fois plus nombreux à rester dans le milieu du hockey que ceux déclarant être issus d'une famille à l'aise financièrement. Les modalités d'engagement parallèles semblent ensuite influencer la destination professionnelle. Hormis les *Recalés* qui suivent une logique propre en travaillant rapidement à *Temps plein*, les hockeyeurs ayant été *Sans occupation* en parallèle sont proportionnellement deux fois plus nombreux à rester dans le milieu du hockey que leurs homologues ayant travaillé à

Temps partiel, et quatre fois plus nombreux que les joueurs ayant suivi des *Études*. Les données du questionnaire indiquent également que moins le niveau de formation du joueur est élevé, plus il reste dans le marché sportif ou celui du hockey (graphique 7.5).

Graphique 7.5: Taux de joueurs restant dans le sport/hockey selon le niveau de formation (isced) et le profil de carrière sportive (n = 386)



Si un niveau de formation élevé peut être synonyme d'une forme d'anticipation et d'aspiration professionnelle, ceux qui n'ont pas commencé à travailler avant la sortie de la LN sont trois fois plus nombreux à rester dans le secteur sportif ou celui du hockey.

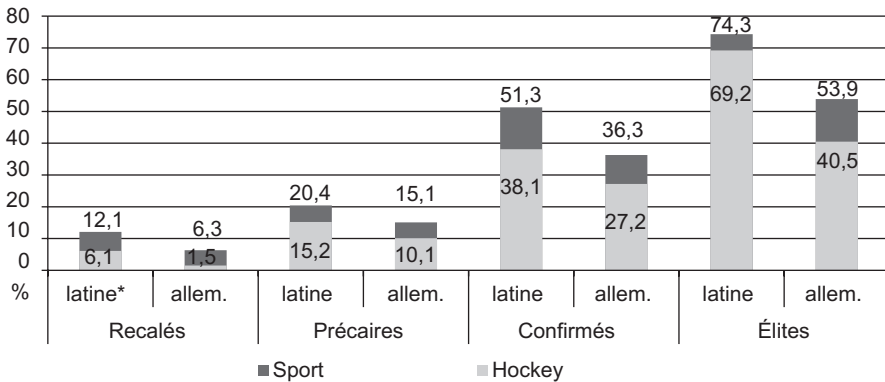
Parallèlement aux effets du type de carrière sportive accompli, l'ensemble des résultats concernant les propriétés sociales extra-sportives des individus indiquent qu'une origine sociale modeste, un faible niveau de formation et une transition professionnelle initiée après l'arrêt de la carrière entraînent un espace des possibles plus réduit au moment de la sortie et, de là, une situation plaidant plutôt en faveur d'un processus de précarisation et d'enfermement dans le secteur sportif ou celui du hockey.

Être issu de la communauté latine

Au-delà de l'effet marqué du type de carrière sportive accompli et de celui des ressources alternatives, le fait de rester ou non dans le milieu semble également dépendre de l'appartenance culturelle¹⁰⁰ des individus.

Toute chose égale par ailleurs, les hockeyeurs latins restent davantage dans le milieu du sport/hockey que leurs homologues alémaniques (graphique 7.6). Selon les données du questionnaire, si l'engagement dans le hockey représente davantage «le moyen de réussir» pour les joueurs germanophones¹⁰¹, dans la phase d'après-carrière, la poursuite de cette réalisation de soi s'articule plutôt autour d'autres secteurs d'activité que celui du hockey.

Graphique 7.6: Taux de joueurs restant dans le sport/hockey selon la région d'origine et le profil de carrière sportive (n = 388)



* La Suisse latine regroupe les francophones et les italoalphones

¹⁰⁰ La Suisse a la particularité de posséder quatre langues nationales officielles (allemand, français, italien, romanche). L'appartenance culturelle renvoie ici à une appartenance définie par la région linguistique. Cette influence s'observe notamment lors des votations fédérales, dont les résultats opposent parfois la Suisse alémanique et la Suisse latine.

¹⁰¹ Les joueurs devaient répondre, sur une échelle en quatre points – «oui», «plutôt oui», «plutôt non», «non» –, à la question de savoir si, quand ils étaient jeunes, le hockey était pour eux «le moyen de réussir». Les résultats différencient significativement les deux groupes avec 86,6% (dont 54,3% de «oui») de réponses favorables à cette affirmation chez les germanophones contre 58,7% (dont 24,6% de «oui») chez les francophones/italophones.

Ces différences de représentation pourraient être en partie expliquées par l'influence culturelle du modèle allemand décrit par Jean-Michel Faure et Charles Suaud, dans lequel « *l'accès au haut niveau prend le sens d'un temps fort du développement de soi dont l'athlète ne peut capitaliser le profit symbolique qu'à la condition de sortir du monde sportif* » (1997). Cela s'apparente à une recherche plus forte d'autonomie et renvoie également au plus faible pourcentage de joueurs germanophones (41,7 %) ayant déclaré compter sur leurs réseaux pour trouver du travail après leur carrière sportive, comparativement aux joueurs latins (62,5 %).

2. Des effets de l'engagement sportif à plus long terme ?

Ouvrons maintenant la fenêtre d'observation au-delà du premier emploi afin de déceler d'éventuelles variations au cours du temps. Au fil des parcours professionnels, si quelques évolutions peuvent être observées en termes de mobilité professionnelle¹⁰², elles restent relativement réduites durant le laps de temps considéré. L'analyse de l'évolution diachronique de la mobilité sociale des joueurs autorise en revanche à formuler l'hypothèse d'un effet durable du capital sportif. En observant la progression des positions occupées à mesure que l'âge biologique avance, les données permettent toutefois de nuancer cette affirmation en fonction du type de carrière sportive accomplie.

L'entre-deux ne paie pas

La présentation des catégories socioprofessionnelles occupées à différents âges par les profils de carrière sportive (tableau 7.5) permet, toutes choses égales par ailleurs, d'identifier certaines dynamiques en lien avec le volume de capital sportif détenu. Elle confirme également l'importance de prendre en compte le moment d'observation.

¹⁰² Certains *Confirmés* ou *Élites* finissent par revenir dans le milieu après s'être insérés dans un autre secteur d'activité, ou parfois effectuent le chemin inverse ; quelques *Recalés* ou *Précaires* changent également de secteur mais plutôt en dehors du milieu, par exemple en passant du secteur « Finance et assurances » à celui d'« Immobilier et administratif ».

Tableau 7.5: Catégorie socioprofessionnelle des ex-hockeyeurs selon la tranche d'âge et le profil de carrière sportive

25-30 ans (n = 258)	Recalés	Précaires	Confirmés	Élites
Dirigeants, cadres supérieurs	7,3	4,9	13,0	
Professions intellectuelles et scientifiques	11,3	6,6	6,5	
Professions intermédiaires	13,2	11,5	10,9	
Employé de type administratif	34,4	37,7	39,1	
Personnel des services et vente	3,3	6,6	6,5	
Agriculteurs	0,7	0,0	0,0	
Artisans et ouvriers	25,8	23,0	19,6	
Conducteurs et assembleurs	0,7	1,6	0,0	
Ouvriers et employés non qualifiés	3,3	8,1	4,4	
Total	100,0	100,0	100,0	

30-35 ans (n = 259)	Recalés	Précaires	Confirmés	Élites
Dirigeants, cadres supérieurs	15,4	7,4	15,3	17,9
Professions intellectuelles et scientifiques	11,5	7,4	6,8	10,7
Professions intermédiaires	14,4	13,2	13,6	17,9
Employé de type administratif	25,0	35,2	35,5	35,7
Personnel des services et vente	4,8	11,8	8,5	14,2
Agriculteurs	1,0	0,0	0,0	0,0
Artisans et ouvriers	23,1	22,1	18,6	3,6
Conducteurs et assembleurs	1,0	0,0	0,0	0,0
Ouvriers et employés non qualifiés	3,8	2,9	1,7	0,0
Total	100,0	100,0	100,0	100,0

35-40 ans (n = 193)	Recalés	Précaires	Confirmés	Élites
Dirigeants, cadres supérieurs	22,6	11,6	23,9	28,6
Professions intellectuelles et scientifiques	12,9	9,3	10,9	14,3
Professions intermédiaires	14,5	16,3	26,1	26,2
Employé de type administratif	19,4	27,9	19,6	19,0
Personnel des services et vente	4,8	9,3	6,5	9,5
Agriculteurs	1,6	0,0	0,0	0,0
Artisans et ouvriers	19,4	20,9	13,0	2,4
Conducteurs et assembleurs	0,0	0,0	0,0	0,0
Ouvriers et employés non qualifiés	4,8	4,7	0,0	0,0
Total	100,0	100,0	100,0	100,0

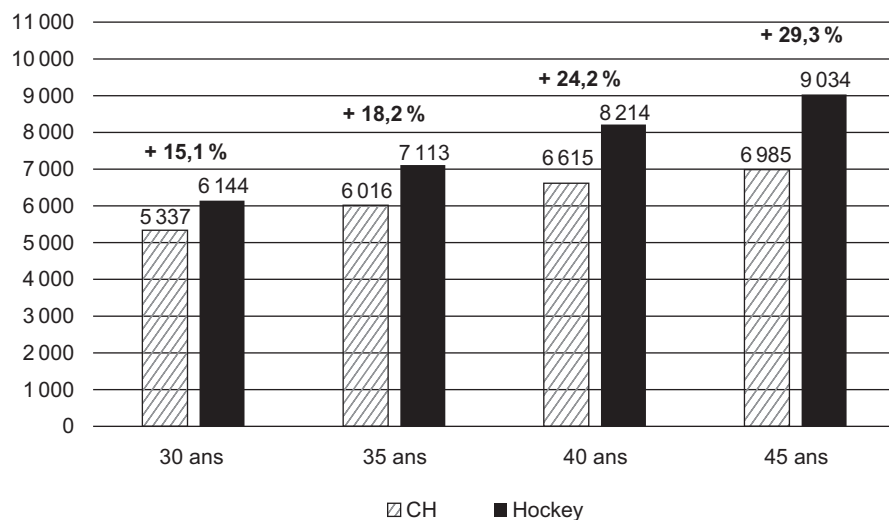
Les données montrent qu'une carrière reconnue au sein de la LN semble infléchir favorablement et durablement la trajectoire professionnelle des individus. Ces résultats sont d'autant plus intéressants que les joueurs identifiés parmi les *Confirmés* et les *Élites* appartiennent à des familles dont les parents sont en moyenne plus modestes que ceux des autres profils. Si les *Recalés* connaissent une progression linéaire et apparaissent peu impactés par leur court passage au sein de la LN, les *Précaires* éprouvent davantage de difficultés à atteindre des postes situés dans le haut de la structure sociale. Avec l'âge, on observe un accès plus important aux professions dirigeantes avec, compte tenu de leur arrivée tardive sur le marché, une progression plus importante pour les *Confirmés* et surtout pour les *Élites*, alors que cet accès demeure relativement restreint pour les *Précaires*. Il semble que l'engagement sportif de ces derniers soit à la fois suffisamment durable pour les empêcher de connaître une trajectoire de progression «standard», mais pas assez reconnu pour atteindre des positions valorisées et valorisables par la suite. Au regard de la trajectoire plutôt favorable des *Recalés*, cette situation pourrait souligner qu'un entre-deux dans l'engagement sportif ne paie pas en termes de trajectoire professionnelle.

Le salaire : indicateur de la reconnaissance du passé sportif ?

Les hockeyeurs gagnent en moyenne davantage que la population suisse correspondante, l'écart ne faisant même qu'augmenter avec l'âge (graphique 7.7). Ces résultats interpellent dans la mesure où les origines sociales des joueurs ne semblent pas en mesure d'expliquer totalement ces différences importantes, d'autant qu'en fonction de la longévité des carrières, certains individus sont entrés plutôt tardivement sur le marché du travail et doivent donc compter avec moins d'années d'expérience. Ces résultats permettent de formuler l'hypothèse d'une reconnaissance du passé sportif comme un capital.

Si la comparaison fait également ressortir le fait que l'écart salarial a tendance à se creuser avec l'âge, il convient toutefois de nuancer ces résultats en les ventilant selon les secteurs d'activité¹⁰³. On peut ainsi remarquer

Graphique 7.7: Salaire mensuel brut moyen des ex-hockeyeurs et de la population suisse correspondante selon l'âge



¹⁰³ Certains domaines d'activité n'étant pas suffisamment représentés pour tous les âges dans l'échantillon, nous avons choisi de sélectionner les plus représentés et d'en regrouper certains afin de rendre une comparaison possible. Par ailleurs, comme « l'économie du sport n'est pas un secteur d'activité économique traditionnel [...] mais au contraire ce qu'il est convenu d'appeler une branche

que la majoration salariale est plus prononcée dans certaines branches et quasi absente dans d'autres (tableau 7.6). Le secteur enregistrant le moins de variations est celui de la «Fonction publique», où les hockeyeurs accusent même un retard jusqu'à quarante ans, les salaires dans ce domaine étant fortement lié aux années d'expérience – qui font donc défaut aux hockeyeurs – et pas vraiment négociables. Les deux autres catégories du secteur tertiaire, «Commerce-Restauration» et surtout «Banque-Assurances-Immobilier», montrent un écart significatif en faveur des hockeyeurs.

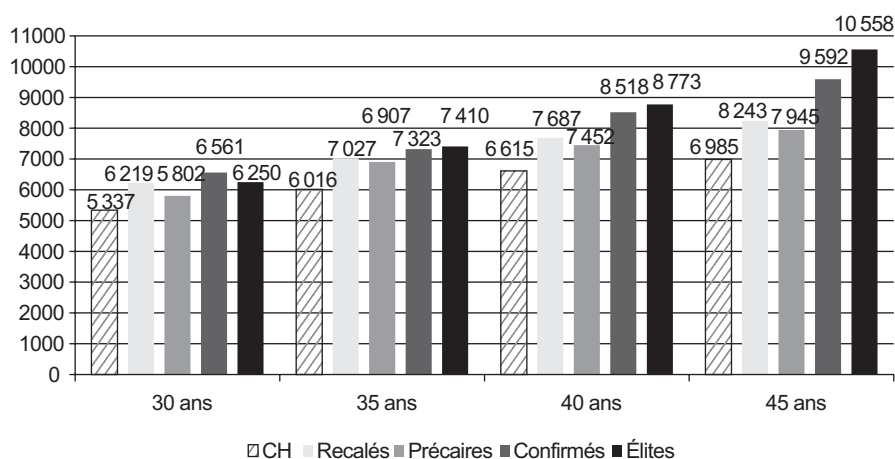
Tableau 7.6: Salaire mensuel brut moyen des ex-hockeyeurs et de la population suisse correspondante selon l'âge et le secteur d'activité

	SECONDAIRE		TERTIAIRE					
	Industrie, Construction		Commerce, Restauration		Fonction publique		Banque, Assur., Immob.	
	CH	Hockey	CH	Hockey	CH	Hockey	CH	Hockey
30 ans	5 302	5 515	5 365	5 590	5 255	5 135	5 602	6 726
35 ans	5 977	6 255	6 048	5 811	5 923	5 672	6 514	7 988
40 ans	6 585	6 750	6 612	6 088	6 481	6 345	7 358	9 634
45 ans	6 937	7 574	6 987	7 800	6 874	6 965	8 145	10 888

Les variations salariales observées avec l'âge entre les profils de carrière sportive (graphique 7.8) sont en correspondance avec l'évolution de la distribution dans les différentes catégories socioprofessionnelles. À l'instar des commentaires précédents, elles suggèrent une influence favorable du capital sportif pour les *Confirmés* et surtout pour les *Élites*, et un effet plus timoré pour les *Précaires*. Ces joueurs jouissent de moins bonnes conditions salariales que les autres profils, même si celles-ci restent en moyenne supérieures aux salaires de la population suisse.

transversale» (Berwert, Rütter, 2014, p. 6), le secteur sportif n'est pas présenté dans le tableau car les chiffres disponibles sur la population suisse regroupent autant les personnes impliquées dans le domaine des installations sportives, des services sportifs, de l'enseignement, des pouvoirs publics, de la vente, du tourisme, des médias que ceux en lien avec les associations, les organisations ou les fédérations sportives. Comme les salaires entre ces différents sous-secteurs varient fortement et comme les hockeyeurs observés sont majoritairement insérés dans une organisation sportive, une comparaison n'est pas vraiment pertinente.

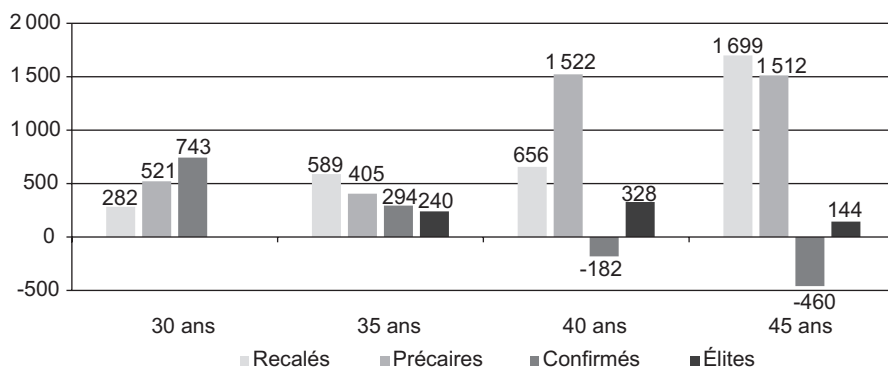
Graphique 7.8: Salaire mensuel brut moyen des ex-hockeyeurs et de la population suisse correspondante selon l'âge et le profil de carrière sportive



Parallèlement, le gommage de l'effet de l'origine sociale chez les joueurs au bénéfice d'une carrière reconnue s'exprime également au niveau des salaires (graphique 7.9). Les écarts salariaux en faveur ou en défaveur des joueurs ayant déclaré une origine aisée semblent effectivement indiquer qu'une carrière sportive reconnue neutralise les effets des origines sociales. Pour les *Recalés* et les *Précaires*, l'effet de la carrière sportive est plus faible et on observe un accroissement des différences salariales – surtout vers quarante et quarante-cinq ans – en faveur des joueurs issus de milieux aisés. En revanche, une carrière reconnue tend à atténuer l'influence de l'origine sociale pour les *Confirmés* et les *Élites*, avec même un écart salarial négatif pour les *Confirmés*. En outre, ce phénomène ne semble pas lié aux secteurs d'activité pénétrés – les origines sociales s'y distribuant normalement –, mais plutôt à la reconnaissance différenciée des propriétés sportives des individus à l'intérieur de ces secteurs.

Pour les joueurs dont la carrière a été moins reconnue, on peut ainsi penser que les autres ressources (diplômes, réseaux, soutien parental) jouent un rôle plus important, alors que le capital sportif des *Confirmés* et des *Élites* – qui ont d'ailleurs un niveau de formation plus faible à la sortie que les autres profils (←p. 313) – semble en mesure de compenser un manque de ressources alternatives.

Graphique 7.9: Écart salarial en faveur/défaveur des joueurs issus de familles aisées selon l'âge et le profil de carrière sportive



À ce titre, on peut faire l'hypothèse que cette valorisation salariale en lien avec le volume de capital sportif détenu repose sur des affinités électives entre l'ex-joueur de LN et un employeur sensible à cette économie symbolique. Ce phénomène s'apparente à celui décrit précédemment dans le contexte sportif entre le joueur et l'entraîneur et permet de dépasser l'effet des déterminants sociaux. Dans la section suivante, ces processus de reconnaissance feront l'objet d'une analyse plus approfondie selon les différents marchés investis, les ressources alternatives mobilisées ainsi que les contextes historiques.

Si on observe un processus d'« élitisation » dans le recrutement social de la pratique, ce phénomène est moins marqué pour les *Confirmés* et les *Élites*, qui sont plus nombreux à déclarer provenir d'une origine modeste. L'espace professionnel du hockey suisse ne semble ainsi pas contribuer – ou pas encore – à reproduire des inégalités, puisque le recrutement est plus ouvert à mesure que l'on monte dans la hiérarchie des joueurs les mieux positionnés.

Durant la carrière sportive, on serait donc davantage dans un modèle proche de celui développé par Raymond Boudon (1973) et du courant de l'individualisme méthodologique, c'est-à-dire où la reconnaissance des propriétés sportives – même si ce processus résulte d'une construction sociale – demeure le principal facteur discriminant les trajectoires sportives. En revanche, dans la phase de transition professionnelle, on retrouverait une influence plus marquée des origines sociales, qui contribuent notamment à expliquer les différences observées dans les

postes occupés et certains écarts salariaux. Durant l'après-carrière, on serait ainsi dans un modèle plus déterministe proche de celui développé par Pierre Bourdieu (1979a). Le modèle doit toutefois être nuancé par l'influence du type de carrière sportive accomplie. Si les origines sociales ont une forte influence pour les *Recalés* et les *Précaires*, elles semblent progressivement s'effacer et même être contrebalancées chez les *Confirmés* et les *Élites*. Autrement dit, il semblerait qu'en situation de précarité sportive – ou du moins de reconnaissance plus réduite – d'autres propriétés externes soient déterminantes, alors qu'en situation de réussite, le capital sportif permet aux individus de progresser, même si, nous le verrons dans la section suivante, la reconnaissance du passé sportif n'est jamais indépendante de la mobilisation d'autres formes de ressources. Ces résultats alimentent l'hypothèse d'une prolongation de la reconnaissance de certaines propriétés sportives, en particulier pour les joueurs au bénéfice d'une carrière reconnue.

II. Le capital sportif au cœur des marchés

Indépendamment des autres ressources à disposition, les données statistiques indiquent que les hockeyeurs sont en moyenne mieux positionnés dans la structure sociale que la population suisse correspondante et qu'ils perçoivent des salaires plus élevés. Plus finement, elles montrent d'une part, qu'un volume élevé de capital sportif impacte favorablement le processus de transition professionnelle – délai de transition et taux de chômage plus bas, conversion du capital sportif en capital social plus efficiente, mobilité sociale et rémunérations plus élevées – et, d'autre part, qu'il permet de pénétrer le marché sportif et celui du hockey plus aisément.

Au-delà de ses qualifications, la valeur de l'ex-hockeyeur semble ainsi partiellement façonnée par des représentations associées à son passé sportif et à des dispositions particulières qui font son originalité sur le marché. Cette reconnaissance symbolique pourrait laisser penser que le statut d'ex-joueur de LN – a fortiori quand la carrière a été durable et reconnue – est autosuffisant pour favoriser le processus d'embauche, voire dans certains cas pour atteindre des postes situés dans le haut de la structure sociale. Si les effets positifs de la reconnaissance du passé sportif seront illustrés, cette section s'attache également à nuancer cette logique trop simpliste en montrant que le capital sportif est souvent potentialisé par d'autres ressources et que sa reconnaissance dépend aussi

des marchés d'insertion et du système de valeurs des employeurs. En effet, comme pour les biens singuliers analysés par Lucien Karpik (2007), il n'y a pas vraiment « d'espaces homogènes » qui permettent d'évaluer les qualités des hockeyeurs puisque ces derniers s'insèrent dans des secteurs d'activité différents, régis par des standards de qualité hétérogènes. Il est donc nécessaire de prendre en compte les effets structurants des secteurs d'insertion sur la reconnaissance du passé sportif.

Recruter un ex-hockeyeur – si tant est que ce soit le hockeyeur que l'on recrute plutôt que le diplômé qu'il peut être également – est partiellement inscrit sous le régime de l'incertitude et tient de la promesse. Il est vrai qu'un processus d'embauche est souvent un pari sur la manière dont le travailleur se comportera, en cela, le recrutement d'un ex-hockeyeur n'a rien de particulier. C'est donc plutôt l'économie symbolique associée à ce type de carrière qu'il s'agit d'appréhender. Cette promesse est fondée sur la croyance partagée dans les qualités ou les compétences associées au passé sportif et sur la capacité des individus à les mobiliser dans de nouvelles tâches. Si on peut raisonnablement penser que du côté de l'employé recruté certaines promesses ne sont pas toujours tenues, l'employeur peut également ne pas apprécier ce type de profil singulier ou partager la croyance que les qualités associées à l'expérience sportive de haut niveau puissent avoir une valeur ou constituer un capital. L'incertitude ne se situe donc pas uniquement du côté de l'employeur, mais aussi de l'employé qui, parallèlement à ses ressources objectivables – diplômes et expériences professionnelles –, ne peut pas savoir à l'avance comment ses propriétés sportives seront perçues dans l'interaction.

1. S'insérer au sein du milieu : quelle autonomie ?

Bien que la nature des tâches à accomplir puisse fortement varier – jouer dans une équipe est par exemple différent de l'entraîner, de la composer ou de dénicher les acteurs qui la financent –, l'économie symbolique liée à l'espace du hockey semble autoriser une forme de prolongation de la carrière et potentiellement d'un fort degré d'adhésion. Au moment où l'on rédige ces lignes, le constat est d'ailleurs sans appel puisque la totalité des postes d'entraîneur principal et de directeur sportif – en charge de composer l'équipe – au sein des organisations de LNA (soit vingt-quatre postes) sont occupés par d'anciens joueurs, dont la plupart ont évolué en LN en

Suisse, parfois dans un championnat national étranger. La situation est proche en LNB, puisque dix-sept de ces vingt postes sont occupés par d'anciens joueurs (dix sur dix au niveau des entraîneurs, sept sur dix au niveau des directeurs sportifs). Les postes de directeur général – en charge de trouver les financements et de composer l'équipe – sont en revanche moins occupés par des ex-joueurs de LN (quatre sur douze en LNA ; trois sur dix en LNB), bien qu'une évolution semble s'opérer progressivement.

Contrairement à l'idéologie dominante du mérite sportif, on a ici plutôt affaire à des héritiers, à l'instar des Olympiens qui correspondent à une élite internationale du sport. Une forme de violence symbolique semble remettre partiellement en question la reconnaissance des compétences – un bon joueur ne faisant pas nécessairement un bon entraîneur/directeur sportif –, au profit d'un système de défense de l'élite sportive. Décrocher ces postes convoités semble autant reposer sur le CV sportif que sur les compétences elles-mêmes. Cette situation est de plus renforcée par les particularités du règlement suisse des entraîneurs, qui permet en théorie à un individu d'entraîner en LNA ou en LNB sans l'obligation de posséder des diplômes spécifiques, leur détention étant simplement recommandée. Un *outsider* ou un joueur « ordinaire » aura ainsi plus de mal à entrer dans ce cercle fermé alors que l'accès semble plus direct pour les ex-joueurs de LN. Cette configuration, qui tend à favoriser le maintien des élites et la reproduction du système, ne peut néanmoins se soustraire à la logique de l'offre et de la demande. Il s'agit d'analyser ces transitions à l'aune de l'autonomie dont disposent les individus. Cette dernière dépend à la fois de leur degré d'adhésion, des ressources à disposition – capital sportif, mais aussi culturel, économique ou social – mais également des contextes et de la situation du marché du hockey, qui ne se résument pas aux quelques postes évoqués.

Une carrière reconnue : clé d'entrée mais rarement autosuffisante

Faire sauter le verrou des postes valorisés du marché sportif, et plus particulièrement de ceux du hockey sur glace, requiert la détention d'un volume élevé de capital sportif. En principe, une carrière reconnue demeure une condition d'entrée nécessaire pour accéder à ces positions, même si, nous le verrons, il peut y avoir des exceptions. L'analyse montre que les postes valorisés au sein du milieu sont souvent décrochés par des *Confirmés* ou des *Élites*, mais que ces derniers sont parallèlement

détenteurs de formations ou de diplômes qui leur permettent de potentialiser leur capital sportif. Pour les joueurs n'ayant «que» leur passé sportif à faire valoir – même pour les *Élites* –, l'accès aux postes valorisés est moins évident, voire fermé. En filigrane, l'analyse permet également d'interroger le degré d'autonomie des joueurs, tant au niveau de leur capacité à convertir ou à potentialiser leur capital sportif que de leur degré d'attachement au milieu.

Un passé sportif souvent insuffisant

Analyser les processus d'insertion au sein du milieu impose de ne pas considérer a priori que le marché du hockey est uniforme. Les liens entre le marché du hockey et les ressources des joueurs – en particulier leur capital sportif – ne peuvent être étudiés indépendamment des types de postes décrochés. Le marché du hockey se décline en divers sous-secteurs qui n'ont pas tous la même conjoncture et la même offre de professionnalisation, ni la même renommée. Certains sont plus concurrentiels, d'autres plus ouverts, voire en demande ; certains sont plus valorisants, d'autres davantage périphériques.

Une fois n'est pas coutume, certains marchés liés au hockey sur glace considèrent le passé sportif comme étant autosuffisant. La condition d'entrée sur le marché des arbitres de LN semble principalement reposer sur un passé sportif reconnu. Ce marché apparaît d'autant plus ouvert et attractif pour les joueurs au bénéfice d'une carrière en vue qu'il est en manque de ressources humaines et qu'il offre des perspectives salariales intéressantes¹⁰⁴ :

J'estime que je dois rendre la pareille à mon sport. C'est ma passion, c'est ma vie, le hockey sur glace. Dans mon job, je pourrais probablement faire une formation supplémentaire ou bien des diplômes à gauche à droite pour espérer devenir... avoir une position assez importante. Mais l'avenir que le hockey sur glace m'offre en tant qu'arbitre est beaucoup plus intéressant que le job que je fais. C'est plus excitant. Et là, j'ai des objectifs très élevés. Très, très élevés. Et il y a aussi la perspective de faire une carrière. Les anciens joueurs de LN, on est recherchés, et si t'as fait quand même un peu ton nom dans cette ligue, c'est encore

¹⁰⁴ Les arbitres professionnels en Suisse touchent entre 100 000 et 120 000 francs suisses par année.

mieux... parce qu'on a justement la culture du hockey dans les gènes, dans le sang, et ils recherchent ça. (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Au-delà d'une stratégie de rentabilisation du capital sportif, on relève au passage un attachement encore marqué au milieu. Cette dimension est récurrente dans les témoignages des joueurs s'appuyant principalement sur leur passé sportif pour s'y insérer. Nous y reviendrons en conclusion.

Contrairement au marché suisse des arbitres qui est en recherche de forces vives, celui des entraîneurs est quant à lui plus saturé et concurrentiel. Les joueurs au bénéfice d'une carrière reconnue en font parfois l'expérience, comme Alexandre, dont le témoignage rappelle que le processus d'embauche dans les postes convoités du milieu dépend certes d'un volume élevé de capital sportif, mais aussi de la situation du marché :

Quand j'ai arrêté, je savais que je voulais rester dans le milieu du hockey, le milieu que j'aimais... C'était quand même ce que je connaissais le mieux, j'ai fait que ça pendant plus de vingt ans, j'avais une expertise là-dedans. L'expérience d'entraîneur en 1^{re} ligue m'apporte beaucoup, par contre c'est très difficile de pouvoir aller plus haut. C'est affolant, quoi! J'espère qu'un jour ça se présentera, peut-être d'abord en LNB et ensuite en LNA... Mais c'est dur parce qu'il y a du monde et y'a pas beaucoup de postes! (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Si sa carrière sportive, largement reconnue, lui a probablement permis de décrocher un poste d'entraîneur principal au sein de la première ligue amateur, elle ne semble néanmoins pas suffisante pour atteindre ceux de la LN. Sa courte expérience sur ce marché spécifique, conjuguée à un CFC réalisé dans un métier manuel, ne lui permet pas de potentialiser son capital sportif. À ce titre, les formations professionnelles manuelles des *Aînés* (←p. 88) apparaissent souvent en décalage avec leurs aspirations et leur destination professionnelle à la sortie de la LN. Dans la plupart des cas, ces types de formation semblent plus difficilement cumulables avec le capital sportif.

Un passé sportif reconnu n'est pas suffisant pour atteindre les postes valorisés du marché des entraîneurs de LN. Même s'il est élevé au moment de la sortie, le capital sportif peut de surcroît connaître une usure relativement rapide. N'étant pas une propriété matérielle mais relationnelle et symbolique, il doit être entretenu et converti rapidement sous peine

de perdre de sa valeur. Ces données font écho à celles portant sur la conversion du capital sportif en capital social, où les réseaux du hockey semblent devoir être mobilisés avant la sortie de la LN pour déployer leurs effets.

Disposant au même titre qu'Alexandre d'une carrière largement reconnue, Achille a cherché à rentabiliser son capital sportif en continuant à jouer au sein des ligues amateurs, une situation plutôt rare pour les individus identifiés parmi les *Élites* (←p. 341). Sans aucun diplôme en parallèle à faire valoir, son passé sportif lui a permis de décrocher ponctuellement des petits boulots dans le milieu du hockey – livreur de matériel de hockey, aiguiser de patin, surfaceur de glace – pour, selon ses dires, « arriver à joindre les deux bouts ». Achille regrette toutefois de ne pas avoir embrassé une carrière d'entraîneur qui pourtant l'intéressait :

Des fois j'ai un petit regret de ne pas m'être investi davantage... par rapport à la carrière que j'ai faite. De pouvoir redonner aussi, j'ai ce regret de ne pas transmettre. J'ai quand même pas mal de connaissances du hockey, j'ai vécu beaucoup d'évolutions au travers de ma carrière, beaucoup d'entraîneurs, de manières de faire... Le hockey c'est quand même un truc que je sens, que je connais. Des fois j'aimerais mettre à profit tout ça en tant qu'entraîneur, même à un niveau amateur. Mais j'ai jamais reçu de proposition, j'ai peut-être trop attendu... (Achille – élite, sans occup., couple)

Bien qu'Achille soit depuis quelques années consultant à la radio pour des matchs de hockey et qu'une partie de ses emplois soit toujours en lien avec la pratique, son capital sportif semble avoir perdu de sa valeur avec le temps. Non potentialisée ou entretenue symboliquement, une carrière reconnue peut également déboucher sur une certaine précarité et une forme d'enfermement dans le milieu.

Le capital sportif peut donc connaître une usure rapide. Sur certains marchés, il semble même constituer un capital symbolique négatif, dans des secteurs pourtant en lien direct avec le hockey sur glace. Le marché du journalisme sportif – et, dans le cas précis, de la presse couvrant l'espace professionnel du hockey – en est un exemple :

*J'ai d'abord commencé chez *** [entreprise de télécommunication]. J'ai bossé quatre ans chez eux. J'avais fait avant une école de*

*relations publiques à Lausanne, c'était une bonne situation. Par contre, je continuais à écrire à côté. Pendant ces quatre ans, mon but c'était toujours de faire du journalisme sportif. J'ai beaucoup postulé, j'ai envoyé plein de dossiers à droite à gauche... mais il y avait jamais rien qui se présentait. Et finalement après quatre ans, j'ai eu le poste à 100% au journal *** pour couvrir le hockey et après ça a été très vite, j'ai été engagé au *** [journal largement diffusé]. Mais avant ça, il y a plein de portes qui m'ont claqué au nez, où les gens ne me répondaient même pas quand je postulais. Déjà on part du principe qu'un sportif ne sait pas écrire, tout le monde te regarde un petit peu... souvent au début, on me disait : « Mais c'est toi qui as écrit ? » [rires] (Bruno – confirmé, partiel, seul)*

Le passé sportif – ici perçu comme un stigmate – peut aussi constituer une entrave pour se faire embaucher dans un secteur proche du milieu. Cet exemple permet également de souligner la nécessité de contextualiser sa reconnaissance. En effet, pendant longtemps, l'expérience sportive du haut niveau constituait un gage de compétences et était reconnue par les rédactions comme un capital – de nombreux anciens athlètes sont d'ailleurs devenus journalistes sportifs (Boyle, 2006; Dargelos, Marchetti, 2000; Rowe, 1999) –, cette situation s'est toutefois dégradée en Suisse depuis les années 2000 sous l'effet, d'une part, de la professionnalisation croissante de la profession – du journalisme sportif en particulier – et, d'autre part, d'une autonomie plus réduite pour les rubriques sportives, notamment au niveau des recrutements (Schoch, 2011). L'évolution de l'espace professionnel du hockey a des effets sur les transitions professionnelles, mais aussi sur celles rencontrées dans les marchés d'insertion : dans le milieu journalistique dans cet exemple ou, nous le verrons par la suite, dans le milieu bancaire. La hausse généralisée de l'hétéronomie et des « dispositifs de gestion » (Maugeri, 2006; Boussard, 2005) influencent également le processus d'embauche des ex-hockeyeurs de LN.

Il y a donc un double processus à prendre en compte. La réduction de l'autonomie se comprend à la fois du côté des joueurs, pour ceux qui ne peuvent cumuler d'autres ressources ou expériences en lien avec le secteur d'insertion, et du côté du marché et des employeurs qui, avec le temps, ont vu leur marge de manœuvre se réduire dans les processus de recrutement.

Par ailleurs, ces joueurs développent une conviction très forte que le marché du hockey demeure la meilleure option d'insertion, tant dans

une démarche de rentabilisation de leur capital sportif qu'au niveau de leur adhésion au milieu. Ces témoignages illustrent toute l'ambiguïté entre une démarche stratégique et un attachement si fort au milieu que les joueurs finissent par en être captifs. La force de leur croyance ne les empêche pas de développer une forme d'autonomisation et des stratégies, mais ces dernières semblent reposer sur un horizon fixé par leur adhésion à l'*illusio* du hockey.

Une potentialisation du capital sportif par les diplômés

Les données quantitatives montrent qu'une carrière sportive reconnue favorise les processus d'insertion au sein du milieu. Ces statistiques peuvent laisser penser qu'une carrière reconnue suffit la plupart du temps à favoriser le processus d'insertion. Comme l'analyse a commencé à le sous-entendre, les récits permettent de nuancer ce raccourci trop simpliste et suggèrent qu'une telle carrière n'est pas suffisante pour accéder aux postes stratégiques du marché du hockey. Si un capital sportif élevé est en principe attendu et nécessaire, il est souvent potentialisé par les diplômés :

Je connaissais les rouages en tant que joueur mais aussi l'envers du décor. Donc dès le début, l'idée des gens avec qui j'ai collaboré, avec le conseil d'administration du club, c'était d'avoir un projet avec moi pour essayer de m'amener plus tard à ce poste de directeur général... Et donc depuis là, j'y ai toujours pensé à ma reconversion, c'est notamment pour ça que j'ai fait ma formation de manager Swiss Olympic. Avoir fait une « carrière » ne suffisait pas, je devais acquérir de l'expérience dans des domaines que je ne maîtrisais pas... mais je m'en sentais capable. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

C'est certain que t'arrives difficilement ou plus difficilement à ce genre de poste [formateur des entraîneurs et analyste pour l'équipe nationale] si tu ne viens pas du milieu, si t'as pas joué toi-même. Mais après y'a pas que ça qui a fait la différence... Oui, ça te donne une légitimité mais j'ai aussi une licence universitaire, j'ai le brevet fédéral d'entraîneur Swiss Olympic, je parle aussi quatre langues... Ça me sert beaucoup dans mon travail. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

L'expérience sportive est bien sûr valorisée dans les postes clés de l'institution, mais elle est soutenue par un capital culturel qui lui donne

une légitimité supplémentaire. La potentialisation du capital sportif par les diplômes peut également avoir lieu en dehors du marché institutionnel ou de celui des organisations sportives. Détenteur de cinq formations, Arnaud possède plusieurs cordes à son arc en sortant de la LN. Selon ses dires, il aurait pu s'insérer en dehors du marché sportif mais il s'est néanmoins orienté vers un secteur en lien très étroit avec le marché du hockey :

*Lors de ma dernière saison, je croise un chasseur de têtes et j'ai dit : « Tu m'connais un peu, regarde si tu trouves du boulot pour moi ». Un mois après il me proposait trois jobs. Deux places de commercial et la troisième un groupe qui veut construire des patinoires. J'ai dit : « Ah, ben ça, c'est une idée... », ça restait dans un monde familier, dans lequel je pouvais peut-être avoir de meilleures opportunités, un meilleur retour sur mes compétences... tout en utilisant mes formations. Tu vois électronicien, où on est vraiment forts pour les patinoires, c'est la gestion de l'énergie... et c'est de l'électronique. L'analyse et la programmation, c'est tout moi qui mets en place ça. Je fais pas le code, mais je sais ce que je veux. Ces études sont là. Cafetier-restaurateur... j'ai géré trois patinoires avec les restaurants. Et l'administration... heureusement que j'en fais... Et manager du sport, tu apprends le management avec une spécificité sportive, et finalement t'as aussi des cours qui sont sur les communes... Et ça, tu remets tout dans l'entreprise. Il y a tout aujourd'hui qui me sert. Tout. Mon certificat de cafetier, j'le prête à la ville de *** pour la cantine. Tout est utile, tu vois... Et au final, j'ai eu raison parce que mon « nom » a fonctionné. Pourquoi ? J'étais dans la glace, encore dans mon domaine. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)*

Choisir ce secteur professionnel oscille entre logique d'attachement au milieu – ou d'enfermement pour certains – et stratégie de rentabilisation du passé sportif. Plutôt qu'une potentialisation du capital sportif par les diplômes, on a davantage affaire ici à une potentialisation des diplômes par le capital sportif, qui a probablement permis d'augmenter le rayonnement de son entreprise.

Si la possession d'un capital sportif élevé est en principe une des conditions d'accès aux postes valorisés de l'institution, il peut y avoir des exceptions. Dans certaines configurations, une carrière modérément reconnue peut être potentialisée par un volume élevé de capital culturel. En passe de terminer des études universitaires et parlant couramment cinq langues, Charles potentialise son passé sportif à l'aide d'un bagage peu

ordinaire. Cette configuration de ressources lui permet de décrocher un poste qui semble convoité au sein de l'encadrement d'une organisation de LNA :

J'hésitais à continuer en Ligue nationale et j'ai eu cette proposition pour jouer en 1^{re} ligue et faire entraîneur-assistant des Novices Élites, j'ai dû me décider assez rapidement car il y avait du monde intéressé. Ils me donnaient un salaire correct pour la combinaison des deux et ça me permettait de développer mon business de « personal trainer » à côté. Cette dernière année en 1^{re} ligue, ça me permettait de décrocher un poste de travail, mais ça m'a aussi servi pour faire la transition. Et petit à petit, j'suis passé du coaching à la préparation physique des Novices, des Juniors, puis de la 1^{re}, jusqu'à être responsable de la préparation de tout le club [LNA]. Ce qui m'a beaucoup aidé, c'est les langues... Aujourd'hui, je m'en rends compte. Si je parlais pas italien, ils m'auraient pas engagé. En plus, j'ai aussi l'allemand, l'anglais, le finnois... et le français. Pour toutes les rencontres avec la Ligue, si tu parles pas l'allemand, c'est impossible. (Charles – précaire, sans occup., couple)

Le fait d'avoir connu une carrière moins en vue au sein de la LN ne semble pas vraiment affaiblir la légitimité de Charles à préparer physiquement les joueurs. Être un ex-joueur de LN suffit à le consacrer et le distinguer de la masse. Il confesse néanmoins que « s'[il] avai[t] réussi à faire une carrière en LNA, [il] ne serai[t] certainement pas à ce poste aujourd'hui, [il] serai[t] plus riche et [il] se serai[t] probablement orienté vers un autre secteur », une confession qui renvoie son poste actuel à une forme d'enfermement dans le milieu.

Ainsi, les postes en vue au sein du milieu sont principalement décrochés par les *Élites* et les *Confirmés*, même s'il peut y avoir des exceptions. Ces derniers ne se reposent néanmoins pas uniquement sur la reconnaissance symbolique de leur carrière mais la potentialisent avec leurs diplômes. Si le volume de capital sportif effectue la première sélection, c'est bien le capital culturel en parallèle qui discrimine ensuite les candidats.

Ayant davantage de ressources à faire valoir, ces joueurs ont également davantage d'autonomie, non seulement en termes de mobilité professionnelle mais également au niveau de leur adhésion – à l'exception de Charles qui confesse une certaine forme d'enfermement dans le milieu. Nous allons le voir maintenant, cette dimension distingue significativement les *Élites* et les *Confirmés*, insérés dans le milieu à des postes valorisés, de ceux qui auraient souhaité y accéder.

Une carrière moins reconnue : entre autonomie limitée et prise de distance

Focalisons-nous sur les *Précaires* en observant leur type d'insertion et leur marge de manœuvre en lien avec le milieu. Les données montrent qu'une carrière moins reconnue offre moins d'autonomie dans le marché du hockey. Parallèlement, l'analyse des récits confirme l'effet de cohorte observé par le biais des données quantitatives, avec des *Précaires* de plus en plus enclins à quitter le milieu au fil des générations.

Des Aînés Précaires enfermés à la périphérie ou hors du milieu

Les discours recueillis indiquent que les *Aînés Précaires* souhaitent plutôt rester dans le milieu après leur carrière mais qu'ils disposent d'un espace des possibles relativement limité. Ils sont ainsi davantage contraints de saisir les opportunités disponibles – le taux de chômage et le délai transitoire plus élevés (←p. 358) semblent aller dans le sens de cette contrainte –, même si ces dernières ne correspondent pas à leurs attentes :

*J'étais au chômage et j'avais presque dans l'idée de refaire un apprentissage. Ils te paient comme au chômage, enfin un salaire décent, mais tu peux faire une formation. J'avais coché «laborant», j'avais même regardé «infirmier»... et j'me suis dit: «Laborant... pfff, pourquoi pas?». Ils ont envoyé une demande au chômage avec mon dossier... Ça été vite après, je me suis présenté le lundi suivant à l'usine, et le mardi j'commençais... depuis j'ai plus quitté ce poste. Mais si j'ai assez d'argent, j'arrête demain de travailler à l'usine, hein! J'me plains pas, mais à choisir j'fais autre chose. J'aurais bien aimé un poste comme *** [un autre joueur de sa génération identifié parmi les *Confirmés*], où il peut entraîner les juniors et rester dans le milieu... Mais on ne m'a jamais rien proposé... (Alain – précaire, partiel, couple)*

Au regard des données à disposition, ces postes en faveur de la relève semblent plutôt confiés à des joueurs ayant été mieux positionnés au sein de la LN. Comme Alain, les *Aînés Précaires* se caractérisent par une volonté plus affirmée que les générations suivantes de rester professionnellement dans le milieu du hockey, même si dans les faits «seul» un joueur sur cinq y travaille. Cet attrait peut être mis en lien avec une expérience de la LN plus enchantée,

davantage associée à un jeu qu'à un travail incitant ces joueurs à prolonger leur carrière professionnelle au sein d'un univers avec lequel ils entretiennent toujours des rapports privilégiés au moment de leur sortie.

Adrien a quant à lui toujours tenté de garder un pied dans le milieu du sport, voire par la suite dans celui du hockey, sans parvenir toutefois à accéder aux postes les plus en vue et à s'y stabiliser. Pour cette génération, à l'instar de la représentation de la pratique, ces engagements professionnels en lien avec le marché du hockey sont encore associés à une activité récréative et pas sérieuse :

*J'avais le magasin de sport que j'ai dû fermer. Après pendant deux ou trois ans, j'me suis occupé d'un sport-études et j'étais aussi entraîneur à *** [1^{re} ligue] et responsable technique à *** [LNB], tout était lié. L'année d'après, j'ai coaché une demi-saison en LNB, mais au final ils m'ont pas gardé... C'est là que je me suis lancé chez *** [une agence de surveillance], pratiquement à 100%. Quand j'ai pu avoir cette opportunité, j'me suis dit: «Maintenant arrête de t'amuser, arrête tes conneries avec le hockey!» J'ai eu encore récemment quelques propositions dans le monde du hockey, je dois prendre une décision... Mais ce qui est bien, c'est qu'avec mon boulot actuel ça a un lien avec le hockey [il s'occupe notamment de la surveillance de la patinoire]. J'en ai besoin... (Adrien – précaire, partiel, seul)*

Ce cas illustre la tension entre la volonté de garder un attachement avec le milieu et celle d'occuper une position procurant davantage de stabilité. Son adhésion encore très forte ramène constamment Adrien vers le milieu mais en le reléguant plutôt à sa périphérie – c'est-à-dire loin des enjeux nationaux et des postes stratégiques plutôt confiés aux individus identifiés parmi les *Confirmés* et les *Élites* – une situation qui traduit une forme d'enfermement «par le bas». Ces cas sont intéressants car ils permettent de souligner que le degré d'adhésion ou d'attachement à une pratique ne s'étalonne pas uniquement sur le prestige lié à la position anciennement occupée. La volonté de rester dans le milieu peut s'observer à tous les étages, même si les chances d'accéder aux postes les plus en vue dépendent du volume de capital sportif détenu et des autres ressources à disposition. Les données semblent ainsi indiquer une exclusion de certains joueurs qui, après avoir été précarisés dans le hockey, occupent des emplois qui ne correspondent pas à leurs aspirations. Il apparaît également que les origines sociales jouent un rôle dans ce processus et qu'elles entraînent un cumul

de facteurs de vulnérabilité exprimant une certaine violence symbolique de l'exclusion. En effet, les *Aînés Précaires* de milieu social plus élevé s'en sortent mieux, notamment grâce à leurs ressources familiales. On pense notamment à Alan, devenu directeur de banque – son père l'était également –, ou à Armand qui exerce un métier à responsabilités dans la construction – son père possédant une entreprise dans le secteur.

Des Cadets Précaires plutôt désireux de tourner la page

Au fil des cohortes, les *Précaires* semblent davantage disposés à sortir du milieu après leur carrière, ce que confirment d'ailleurs les données issues du questionnaire. Pour ces joueurs en particulier, qui ont connu des conditions de pratique plus rationalisées, désenchantées et précaires, le marché du hockey semble moins désirable pour leur après-carrière. Le milieu se quitte plus aisément, en raison d'une «*saturation*», d'un «*ras-le-bol*» ou d'un «*besoin de changer d'air*». Ce sentiment est davantage prégnant au fil du temps et s'exprime de manière marquée chez les *Cadets Précaires*:

Vers vingt-trois ans, pour moi le rêve de LNA il s'éloignait de plus en plus, alors je me disais: «Si je vais pas en LNA, si je reste en LNB, une reconversion c'est quand même important», pour pouvoir sortir du hockey justement... Parce qu'au bout d'un moment t'en as quand même marre de ce milieu, donc c'est clair que tu veux pas encore rester là-dedans... (Clément – précaire, partiel, seul)

Je ne me suis jamais dit que je voulais faire entraîneur ou rester dans le monde du hockey. Ça faisait pas tellement envie, tu vois, même si je ne savais pas trop ce que je voulais faire après. Peut-être que c'est aussi lié au fait que j'avais l'opportunité de reprendre l'entreprise de mes parents, ça aurait peut-être été différent sinon. (Corentin – précaire, partiel, couple)

Ce désir de sortir du milieu peut être lié à plusieurs facteurs comme une certaine usure du milieu ou une conscience accrue de la conversion plus difficile des propriétés sportives en capital. Le choix du secteur d'insertion n'est également pas indépendant des ressources alternatives à disposition. On rappelle que plus l'origine sociale ou le niveau de formation sont élevés moins les hockeyeurs sont enclins à rester dans

le milieu (←p. 366). C'est notamment ce que suggère le témoignage de Corentin dont les opportunités familiales semblent renforcer le processus d'éloignement du marché du hockey. Il en va de même pour les détenteurs d'une formation de niveau tertiaire, un statut qui peut de surcroît contribuer à dévaloriser ce secteur :

J'ai toujours eu derrière la tête une idée de reconversion. Je me suis rendu compte que c'était pas facile de trouver un boulot dans ce milieu. Si j'ai commencé l'uni, c'est aussi parce que j'ai jamais réussi à trouver un travail à 50% pendant ma carrière. J'aurais probablement commencé à travailler avant sinon. Je cherchais un emploi, comment dire... je voulais pas aller vendre des cannes ou des équipements de hockey, on est d'accord. Ce qui m'aurait plu, ça aurait été de travailler dans une banque. Mais à partir du moment où j'avais fini cette formation, je voulais pas n'importe quel boulot pour la suite. Je cherchais donc pas du tout dans le milieu du hockey. (Christophe – précaire, études, couple)

Tous les *Cadets Précaires* n'ont toutefois pas la même autonomie ou les mêmes ressources à la sortie. Si la volonté de sortir du milieu de Carlos est comparable à celle de ses collègues, la configuration particulière dans laquelle il est plongé au moment de quitter la LN – une précarité économique conjuguée à une charge familiale – le contraint à y rester par défaut et parce que l'option du hockey apparaît comme l'unique voie de salut qui s'offre à lui :

Au début, j'ai fait six mois de chômage. Je devais faire des recherches d'emploi et tout ça. J'me suis inscrit comme hockeyeur donc c'était pas trop dur. Mais mon rêve ça aurait été de faire une reconversion. J'avais un CFC d'employé de commerce, j'ai travaillé un peu comme « homme à tout faire ». Le problème est que quand tu as une copine, un enfant, et que tu veux refaire une formation, pour payer le loyer c'est pas évident... Donc finalement après, comme il y a eu ce projet dans le hockey qui s'est monté, j'suis resté là-dedans, j'ai pas trop eu l'choix... (Carlos – précaire, partiel, famille)

Le projet en question – monter une structure d'entraînement spécialisée pour les hockeyeurs en l'articulant avec un fitness – apparaît à ses débuts relativement précaire puisqu'« [ils] ne savai[ent] pas quand ça allait débiter », que « les locaux ont été trouvés à la dernière minute » et que le chômage a aidé à faire le pont pour démarrer en payant « pendant six mois,

le 40 % de [s]on salaire». Englué dans une configuration ne lui permettant pas de «*refaire une formation*» pour se réorienter professionnellement, Carlos subit un processus d'enfermement périphérique dans un secteur d'activité qu'il souhaitait plutôt quitter. Au-delà d'une lassitude du milieu plus marquée, les *Précaires* développent au fil des cohortes une croyance plus ferme qu'une transition «réussie» se réalise en dehors du milieu.

En définitive, on observe d'une part des joueurs disposant d'une carrière moins reconnue, moins rentable, et plutôt en attente d'opportunités; d'autre part, une élite sportive qui, au moins dans un premier temps, peut espérer potentialiser son capital sportif au sein du milieu. Les *Précaires* qui restent dans le milieu disposent d'un capital sportif moins convertible symboliquement et sont dans une situation de dépendance où leur autonomie est faible. Ces joueurs se retrouvent donc «piégés», ce qui ne veut pas dire qu'ils ne développent pas de stratégies, mais celles-ci sont assurément plus difficiles à mettre en œuvre parce que les opportunités sont rares et que ces hockeyeurs sont en concurrence avec leurs homologues disposant d'une carrière davantage reconnue.

2. S'insérer hors du milieu : le poids du passé sportif

Contrairement aux insertions dans le marché du hockey où les candidats potentiels ont souvent un profil proche en étant issus du milieu, sur le marché du travail «ordinaire», le passé sportif démarque les hockeyeurs de la concurrence. Si le degré de reconnaissance de la carrière influence certes les transitions, une carrière modérément reconnue peut aussi générer des profits et favoriser les processus d'embauche. Nous le verrons, cette reconnaissance du passé sportif demeure néanmoins conditionnelle, elle dépend des croyances des employeurs mais aussi des ressources alternatives des joueurs, des marchés d'insertion ainsi que des configurations locales et générationnelles.

Ce passé sportif qui les distingue

Hors des marchés sportifs, l'expérience du hockey professionnel ne semble pas laisser la plupart des employeurs indifférents. À tout le moins, on peut affirmer que le passé sportif distingue les

hockeyeurs – favorablement ou non – de la masse des travailleurs. La perception de cette «différence» dépend ensuite du type de marché pénétré mais surtout du système de valeurs et de croyances des employeurs. Le niveau élevé de pratique sportive de la population suisse favorise probablement la réception plutôt positive du passé sportif. Si les récits ne contredisent pas cette hypothèse et laissent plutôt penser que le parcours sportif est un atout, celui-ci peut aussi constituer un frein au processus d'embauche dans certaines configurations. Comme pour les insertions au sein du milieu, la reconnaissance du passé sportif est également dépendante des ressources alternatives des individus, même si ce capital symbolique semble ici plus souvent en mesure de combler un déficit en termes de diplômes ou d'expériences.

Singuliers et à la fois rassurants

L'abondance des commentaires évoquant le rôle du capital sportif dans les processus d'embauche hors du milieu n'a d'égale que leur convergence : «avoir fait du hockey est un plus pour trouver un emploi». L'avantage procuré par le passé sportif repose sur la croyance partagée que le hockey donne des qualités particulières aux individus. Beaucoup de joueurs ont insisté sur la perception positive de leur passé sportif lors de leurs différents entretiens d'embauche, et ce, sans même avoir été questionnés sur cette dimension en particulier. La prolongation de l'économie symbolique du hockey semble, de plus, avoir toutes les chances d'être efficiente lorsque la carrière a été durable et reconnue :

*C'est clair que le hockey, ça aide. T'as le gardien de *** [LNA] qui cherche un emploi dans la banque, donc ça se bouscule un peu. J'ai eu les trois grandes banques qui m'offraient des postes, donc je pouvais choisir où aller bosser après ma carrière... Avec la carrière sportive, tu développes des acquis ou des «assets» en anglais... et les chefs des RH, ils sont là : «Ah ouais, c'est ce qu'on cherche!», ça leur parle... Parce qu'une carrière «normale», ils en voient plein... (Brice – élite, études, famille)*

Le passé sportif distingue les ex-joueurs de LN de travailleurs «ordinaires», il fait leur originalité sur le marché et les rend singuliers. Si cette économie symbolique repose sur des croyances – auxquelles nous n'avons accès de plus qu'au travers des récits des joueurs –, ses

effets n'en sont pas moins réels et le passé sportif peut parfois être reconnu officiellement :

Pour entrer à l'école de police pour l'examen fédéral, tu dois avoir un CFC ou un diplôme. Mais t'as aussi l'option d'avoir quatorze ans de travail. Et ils ont considéré le hockey comme un travail justement. C'est comme ça que j'ai pu rentrer. Parce que j'avais aucun diplôme... et quand j'ai passé l'examen fédéral, il fallait mettre les diplômes que t'avais eus... ou les quatorze années de travail que t'avais faites. Alors je me suis fait faire des certificats des deux clubs où j'avais joué... Et dans la police ils aiment avoir des sportifs, parce qu'ils savent que c'est des personnes qui sont entraînées, qui ont une hygiène de vie stricte, qui ont eu des règles à respecter. Ça les rassure... Donc tout ça a joué en ma faveur. (Basile – élite, sans occup., famille)

La reconnaissance par l'institution policière du caractère professionnel de l'engagement sportif de Basile ne doit pas occulter l'intérêt de recruter non seulement une figure localement, voire régionalement, reconnue mais également un individu « *reconnu pour son engagement et sa discipline* ». La croyance partagée dans l'adéquation des valeurs associées à son ancien statut et celles de la nouvelle institution renforce le fait de miser sur la formation d'un futur agent n'ayant pourtant pas le moindre diplôme à faire valoir. Si le statut de joueur *Élite* favorise probablement cette reconnaissance, les joueurs au bénéfice d'une carrière moins en vue n'en sont pas pour autant privés :

*Mon entretien, je l'ai eu avec *** et ***, qui étaient issus du foot et du hockey. D'une fois que t'as joué à un certain niveau, ils se disent : « C'est des mecs qui ont dû crocher pour être là, et en qui tu peux avoir confiance ». Et ça marche à fond, y'a pas de miracle. Y'a plus de chance d'être pris si t'es connu que si t'es un inconnu. Parce que pour le job à la commune, je crois qu'on était quatre-vingts ou cent à se présenter. Et mon diplôme je l'ai eu à la raclette, on peut pas dire que j'étais une monstre bête ou que j'avais un bon dossier ! (Billy – précaire, partiel, couple)*

Avoir fait du hockey semble rendre les ex-joueurs non seulement singuliers sur le marché mais également dignes de confiance, comme si l'expérience du haut niveau contribuait à rassurer les employeurs. Ce n'est pas l'interaction qui produit cet effet, « *c'est le partage d'une même réalité symbolique qui crée la confiance mutuelle* » (Karpik, 2007, p. 233).

Dès lors que les employeurs reconnaissent cette économie symbolique et lui accordent du crédit, les joueurs peuvent en tirer profit. Une adhésion très forte à cette économie et ses valeurs peut même conduire certains employeurs à leur accorder une confiance aveugle :

*Le directeur de *** [entreprise dans le secteur de l'énergie], il vit que par le hockey. Il a beau être directeur, c'est le plus grand fan de *** [LNB]. Avec lui, si t'as un type qui veut commencer à travailler et qui est excellent au hockey et qui n'a aucun diplôme, aucun papier, il va lui donner une chance. Et s'il est bon sur la glace, il dira qu'il est incroyable au boulot sans se rendre compte de comment il bosse. Les réseaux du hockey, c'est fort comme truc. Après ils peuvent très bien aussi te placer dans un boulot pas très gratifiant, mais que tu es capable de faire. T'as plein d'avantages, à plein d'endroits. Si t'as une personne qui aime le sport, qui aime le hockey... Et cette personne, elle connaît plein de personnes, qui connaissent plein de personnes... (Bob – confirmé, sans occup., seul)*

Ainsi, certains employeurs proches du hockey ou de ses valeurs semblent enclins à fermer les yeux sur un déficit de diplôme pour autant que les performances sportives soient au rendez-vous. Ces manières d'embaucher reposant essentiellement sur les qualités sportives semblent néanmoins valables pour des postes relativement périphériques. L'accès aux emplois situés dans le haut de la structure sociale requiert davantage de qualifications.

Singuliers mais aussi proactifs et formés

La conversion du passé sportif en capital n'est pas en apesanteur sociale. Au sein du milieu, on assiste plutôt à une potentialisation du capital sportif par les diplômés; en dehors du milieu, ce sont plutôt les diplômés ou les expériences professionnelles qui peuvent être potentialisés par le capital sportif. Si ce processus débouche sur des travailleurs au profil unique, il a plus de chance d'être efficace s'il est initié avant la sortie de carrière.

Le passé sportif peut faire la différence mais sa considération pour certains postes repose en amont sur la détention d'un capital culturel spécifique. Que la carrière sportive ait été internationalement reconnue

n'y change rien, certains secteurs ne sont accessibles qu'aux diplômés de certaines filières – c'est notamment le cas en Suisse pour les postes de médecins, d'avocats, ou d'enseignants, mais aussi plus largement pour des emplois de cadres liés à des compétences spécifiques (encadré 7.1). Toutefois, si le postulant détient les qualifications requises, le passé sportif peut alors être décisif dans le processus d'embauche :

C'est clair que pour un poste de prof de sport, mon image de sportif a pesé dans la balance, d'être hockeyeur, de jouer dans le club de la ville, ça m'a aidé à me démarquer et à décrocher ce poste. Mais d'un autre côté, j'avais aussi fait des études pour... j'avais fait la matu, j'avais fait l'uni... j'ai d'abord fait des remplacements pendant ma carrière, donc le directeur a appris à me connaître. Et il m'avait déjà dit: « Vous êtes le profil que j'aimerais bien pour le futur ». (Adam – confirmé, études, seul)

En anticipant, Adam a pu tisser des liens avec son futur employeur. Légitimée par ses diplômes et de premières expériences professionnelles probantes, son «*image de sportif*» semble ensuite faire la différence, d'autant plus qu'elle est en correspondance avec le poste convoité.

ENCADRÉ 7.1

Comment se passe ta transition en fin de carrière ?

*Le fait d'aller à *** [LNA], ça m'a ouvert pas mal de portes pour la suite. Là je me suis rendu compte que j'avais une chance énorme de pouvoir jouer en LNA, tout en étant dans un des centres financiers importants en Suisse. La chose la plus importante, c'était le match évidemment, mais après le match j'allais tout de suite en VIP, et là il y avait tous les gars importants de la place financière... Et quand ils me demandaient un autographe, je leur disais tout le temps: « OK, je vous le signe, mais je veux votre carte de visite... » et les gars me disaient: « Ah, mais bien sûr! » Et après je notais derrière la carte « match contre X, telle date » et deux semaines après, je lui envoyais un mail: « Voilà mes coordonnées... bla bla bla... »*

Tu faisais du public relations...

Ouais! Je me suis dit: « Tu sais jamais... ». Il y avait de grands investisseurs, des gars des grandes banques, de l'horlogerie... Donc je me suis dit que ça pouvait être pas mal.

Donc tu as utilisé le réseau que tu as tissé pour trouver une place quand tu as arrêté ?

*En fait, dans une interview, le gars me dit : « On sait que vous travaillez sur *** [ville], comment ça va se passer ? », et j'ai dit : « Je vais arrêter de travailler là, j'suis en train de chercher quelque chose à *** [ville] ». Et il l'avait noté donc tout le monde a pu le lire... et trois jours après, j'ai le téléphone qui a sonné : « Bonjour, c'est ***, associé de la banque ***, auriez-vous la gentillesse de me rappeler ? » Et j'avais aucune idée de qui c'était, donc j'le google... « Ah ! Je vais peut-être le rappeler ! » [rires]*

Tu es intéressant pour lui parce que tu es un joueur connu de LN...

Ce qui était intéressant pour eux, c'est les compétences uniques que j'avais pu développer avec le hockey. Mais surtout j'avais mon master en économie et quelques années d'expérience dans la banque, c'était ça le plus important. Le hockey, c'est un plus mais il te faut la formation. (Brice – élite, études, famille)

Brice est le parfait exemple d'une stratégie proactive de cumul des capitaux. En convertissant habilement son capital sportif en capital social, cette stratégie lui permet de potentialiser sa formation pour décrocher des postes durant et à la sortie de sa carrière. En sus de cette conversion, ce sont aussi, comme pour les autres joueurs, les croyances associées à son passé sportif qui lui permettent de se distinguer sur le marché.

Dans d'autres types de marchés, la conversion du capital sportif en capital social se rapproche plutôt d'un tremplin, d'une rampe de lancement favorisant l'accès à un secteur. Par la suite, pour s'y établir et progresser, la reconnaissance du passé sportif peut aider, mais elle ne suffit pas. Il faut tenter de la sublimer ou de la compléter en acquérant de l'expérience professionnelle et du savoir-faire, une stratégie permettant à terme de conserver son emploi et de progresser :

*C'est grâce au hockey que j'ai pu décrocher ce poste, chaque année deux joueurs pouvaient travailler là [entreprise dans le secteur de l'énergie]. Moi, c'est tout ce que je voulais, je donne deux ans à *** [LNB] pour le hockey, pour avoir un boulot. Mais après t'as les compétences, c'est clair. D'ailleurs même que le job était lié au hockey, quand j'ai arrêté, ils m'ont direct convoqué pour signer un nouveau contrat à 100%. J'étais devenu un mec hyper important pour la boîte. Parce que les deux ans que j'ai bossé là, ils voyaient les compétences et le leadership que j'ai acquis avec*

le hockey. Ils m'ont donné plein de trucs. Donc j'avais pas peur de perdre mon job en arrêtant parce que j'avais trop de connaissances. On venait de lancer une nouvelle technologie, j'avais aucune idée, mais je me suis formé sur le tas, tout seul. Au niveau stratégique, ils ne pouvaient plus se passer de moi. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Comme Adam et Brice, Bob a su anticiper sa transition professionnelle en mobilisant son capital sportif pendant qu'il était encore actif en LN, une stratégie qui semble souvent porter ses fruits dans les processus de recrutement. Finalement, que le capital sportif soit potentialisé par du capital culturel ou inversement, il demeure souvent un atout dans les processus d'embauche des hockeyeurs. L'efficacité de cette économie dépend toutefois de la perception positive de l'engagement sportif par l'employeur.

Singuliers dans le mauvais sens

L'économie liée au capital sportif est symbolique, c'est une économie en puissance, conditionnelle. Elle fonctionne si, et seulement si, des personnes sont disposées à en reconnaître sa légitimité, à partager les mêmes valeurs ; autrement dit, à considérer que le passé sportif peut constituer un avantage discriminant par rapport aux autres qualités des candidats.

Aux dires des joueurs, les employeurs semblent la plupart du temps faire la part belle à la singularité sportive et partager les croyances liées au caractère transversal des qualités sportives intériorisées. Mais ils peuvent aussi s'en méfier. Pour certains recruteurs, le passé sportif peut non seulement ne pas être reconnu comme un capital, mais plus encore, constituer un capital négatif :

Il y a des patrons qui se disent : « Machin, il a trente-cinq ans et il a jamais bossé de sa vie, il va jamais tenir le coup parce qu'il s'est jamais levé le matin... » Il y en a qui voient les choses comme ça... Y'en a qui m'ont dit : « Les sportifs, jamais travaillé, se lever à 10 heures le matin, faire la sieste l'après-midi, on va pas prendre un gaillard comme ça, il arrivera jamais à se lever à 6 heures du matin ». C'est des gens qui ne s'intéressent pas au sport et qui ont une mauvaise image du sport. Je dis pas qu'ils ont tout tort... mais ça peut être aussi négatif. (Armand – précaire, partiel, couple)

Cette économie symbolique est difficilement maîtrisable par les joueurs, car elle est liée au système de représentations et de valeurs des individus qui recrutent. Appareillés symboliquement d'une image dont ils ne contrôlent pas la réception, certains hockeyeurs découvrent alors que leur statut – pourtant si souvent valorisé – peut aussi véhiculer son lot de connotations négatives :

La plupart du temps, j'ai eu plutôt l'impression que le fait d'avoir fait une carrière sportive c'était perçu positivement par les employeurs. Mais il suffit que le mec qui t'engage ça lui parle pas ou qu'il ait une mauvaise image et ça peut se retourner contre toi. Ça m'est arrivé une fois, le mec, il pensait que j'étais un branleur, il s'est presque foutu de ma gueule à l'entretien! (Claude – recalé, sans occup., maison)

Les croyances négatives des employeurs peuvent être issues de leurs socialisations primaires et secondaires, d'une socialisation familiale distante de la culture sportive, mais elles peuvent aussi se construire et reposer sur des expériences professionnelles plus récentes avec des hockeyeurs :

*Dans cette entreprise, ils n'avaient aucune confiance dans un joueur de hockey. Ils avaient eu des mauvaises expériences. Par exemple *** [un coéquipier], il travaillait en équipe et à 6 heures du matin, il écrivait un message: «J'suis fatigué, je viens pas...». (Bob – confirmé, sans occup., seul)*

À l'instar d'une économie des singularités, ces réputations et ces croyances peuvent ensuite circuler dans des réseaux de relations. Certains joueurs ont par exemple confié que «les directeurs même de différents secteurs se parlent entre eux et [qu']ils ont déjà eu vent d'expériences négatives avec des sportifs». Que ces représentations négatives soient ancrées depuis l'enfance ou façonnées plus tardivement ne change rien, le passé sportif peut aussi constituer un obstacle à la transition professionnelle.

Il s'agit ainsi de ne pas essentialiser le passé sportif comme étant nécessairement un sésame universel dans les processus d'insertion hors du milieu. L'efficience du passé sportif, qui semble souvent bien perçu et constituer un avantage, dépend des postes visés, des ressources alternatives des joueurs et des croyances des employeurs. Cette économie symbolique doit de plus, nous l'aborderons dans la partie qui suit, être située dans ses contextes locaux et historiques.

L'effet des configurations locales et générationnelles

Les mutations liées à la professionnalisation de la pratique ont modifié les ressources des hockeyeurs pour s'insérer après leur carrière. Si ce processus s'accompagne d'une évolution du capital économique et culturel des joueurs, les nouvelles façons de faire carrière (chapitres 3, 4 et 5) ont également des effets sur la conversion de leur capital sportif en capital social. En d'autres termes, les transitions professionnelles des joueurs doivent être situées dans leurs configurations locales et générationnelles.

Une conversion du capital sportif en capital local

Les carrières plus sédentaires et ancrées géographiquement – correspondant davantage aux carrières des *Aînés* et dans une certaine mesure des *Benjamins* – autorisent la production de ressources reconnues comme un capital local ou ce que Jean-Noël Retière (2003) nomme un capital d'autochtonie¹⁰⁵. Reprise par Nicolas Renahy, la notion se définit alors comme « *l'ensemble des ressources que procure l'appartenance à des réseaux de relations localisés. Il s'agit de nommer des ressources symboliques, symboliques en ce qu'elles ne tiennent ni d'un capital économique ni d'un capital culturel, mais d'une notoriété acquise et entretenue sur un territoire singulier [...] Le fait d'appartenir à un groupe d'interconnaissance n'est pas une donnée neutre, mais est au contraire susceptible d'avoir un poids social permettant de se positionner avantageusement sur différents marchés (politique, du travail, matrimonial, associatif, etc.)* » (2010, p. 9).

Sans éluder la réflexion sur le volume de ressources alternatives à disposition, il s'agit ici d'interroger le poids de la reconnaissance du passé sportif au sein d'une économie locale. Être reconnu pour son passé sportif est une forme de conversion en capital symbolique, qui peut à son tour être converti en capital social par des formes de reconnaissance. Or cette conversion en capital social n'est pas directement à l'origine du profit, qui est plutôt acquis de manière directe par le soutien des gens proches

¹⁰⁵ Le concept de capital d'autochtonie est utilisé pour la première fois par Michel Bozon et Jean-Claude Chamboredon (1980) pour décrire la ressource symbolique mobilisée par les migrants des classes populaires qui quittent la campagne pour la ville, et dont le statut d'originaire du pays leur permet de devancer la concurrence pour l'accès à des territoires de chasse réservés.

du milieu. La reconnaissance de l'ancrage local n'est pas indépendante de l'engagement sportif, «*ce n'est pas tellement de venir du coin, mais plutôt d'avoir joué là qui fait la différence*». Autrement dit, l'ancrage local constitue un atout dans le processus de recrutement, même si c'est avant tout l'ancrage sportif au sein d'une économie locale qui semble reconnu comme un capital :

Il y en avait d'autres sur les rangs, mais j'ai été soutenu par les personnes qui avaient du poids dans le recrutement. À la base, je suis pas d'ici, mais le fait d'être là, d'être sur place, de jouer dans le club de la ville, ça m'a aidé. C'est une bonne image, c'est quand même dans le monde du sport, c'est une bonne image pour la ville. (Adam – confirmé, études, seul)

Le hockey, il est vraiment présent dans cette région. Je suis conscient qu'avoir fait ma carrière ici, ça a sûrement aidé. Parce que la langue, je me débrouille mais c'est pas que je parle parfaitement, j'suis pas du coin. Si c'était en français, ce serait encore autre chose. Donc je suis convaincu que mon nom, ça m'a quand même aidé, sinon j'aurais eu plus de difficulté à rentrer dans cette voie professionnelle. En plus, ils aiment bien les sportifs dans la police, ça donne une bonne image. (Basile – élite, sans occup., famille)

Il semble donc y avoir, d'une part, des représentations favorables associées aux sportifs, fondées sur la confiance que donnent les supposées qualités sportives – d'autant plus si le secteur d'insertion a une proximité avec le sport –, et d'autre part, une conversion du capital sportif en capital local liée à l'engagement sportif. Sans prétendre que les diplômés ne sont pas importants pour les premières générations observées – elles en ont, malgré un rapport moins étroit entre domaine de formation et d'insertion –, ils semblent parfois moins déterminants face à l'effet de ce que l'on peut renommer le capital sportivo-local.

Or, comme le relève Jean-Noël Retière, ces «*ressources n'ont de chances de devenir capital d'autochtonie conférant une puissance (d'accès à des positions, à des titres de reconnaissance, etc.) à son détenteur que pour autant que les autorités locales en reconnaissent ou se trouvent contraintes d'en reconnaître la valeur*» (2003, p. 139). Si les *Benjamins* et les *Cadets* ne sont pas nécessairement exclus de ce processus de reconnaissance locale, inversement les *Aînés* n'en sont pas automatiquement bénéficiaires. C'est d'ailleurs ce que rapporte Alain – l'un des rares *Aînés* interrogé n'ayant pas réussi à convertir son ancrage local en capital – pour qui «*le*

fait d'avoir fait une carrière dans la région n'a eu absolument aucun poids pour décrocher [son] boulot à l'usine». Cette expérience suggère que la reconnaissance symbolique du passé sportif au sein d'une économie locale fonctionne davantage comme un capital dans les secteurs qui peuvent tirer profit de telles propriétés.

Des configurations plus ou moins propices à la reconnaissance du capital sportivo-local

Comme l'analyse a commencé à le suggérer, la reconnaissance du capital sportivo-local semble plus efficiente dans certaines configurations générationnelles. Cette forme spécifique de reconnaissance locale s'inscrit dans l'économie plus globale de la fin des années 1990, période caractérisée en Suisse par une croissance économique et par des modèles organisationnels qui peuvent encore se permettre de favoriser l'ancrage local. Un phénomène que l'on peut notamment observer dans le secteur bancaire :

*Les réseaux locaux ça marche, c'est sûr! Et pas seulement pour moi, mais aussi pour mon amie, pendant que je jouais mais aussi sur la fin. Par exemple quand je suis revenu à *** [sa région d'origine], le directeur de *** [une banque importante] qui avait aussi des liens avec le hockey a aussi trouvé une place pour mon amie. (Alphonse – précaire, plein, couple)*

Pour les Aînés, les réseaux en lien avec le hockey sont une ressource importante dans les processus d'insertion (←p. 360) – et manifestement même pour une tierce personne. Devenu directeur de banque à la suite de sa carrière sportive, Alan peut néanmoins mesurer l'évolution des processus de recrutement dans ce secteur :

C'était aussi des années dorées où économiquement ça va bien, les entreprises vont bien... Par exemple dans le monde bancaire... aujourd'hui, c'est plus le même monde! À l'époque, t'avais tous les services sur place, et le directeur, il faisait un peu ce qu'il voulait. Maintenant t'es dans des structures bien définies, tu peux plus engager qui tu veux... De dire: « Lui, il a fait du hockey dans le coin, OK, je l'engage... » Maintenant c'est juste impossible, t'es beaucoup plus contrôlé. À l'époque c'était possible, ça se faisait comme ça. Il y avait deux-trois ex-joueurs qui travaillaient dans cette banque mais il y avait aussi d'autres entreprises qui engageaient les joueurs à l'époque... (Alan – précaire, études, couple)

Ce modèle de transition professionnelle dynamisé par le capital sportivo-local des joueurs semble ainsi connaître un certain essoufflement en raison d'une modification progressive du fonctionnement des marchés. D'une part, celui des marchés d'insertion, qui devient plus contrôlé – ici le marché bancaire, mais le processus s'applique plus largement à d'autres types de secteur (Maugeri, 2006 ; Boussard, 2005) –, et d'autre part, celui du marché du hockey, qui impose une concurrence et une circulation accrues affaiblissant l'ancrage local des joueurs :

Dans cette banque, ils m'ont pas engagé parce que j'étais connu localement, j'avais pas fait ma carrière là. En plus dans une grande ville, ça marche pas comme ça. Certains clients me connaissent, mais c'est pas pour ça qu'ils viennent ouvrir un compte ici. C'est pas pour mon réseau, c'est pour les acquis que j'ai développés avec la carrière qu'ils m'ont engagé. (Brice – élite, études, famille)

Au fil des cohortes, l'accroissement de la mobilité des joueurs participe à rendre leur ancrage plus superficiel. En conséquence, le volume de leur capital sportivo-local diminue, sans qu'ils ne l'aient nécessairement anticipé. L'érosion de cette ressource, pourtant essentielle pour certains métiers, peut être problématique si on comptait sur elle :

*Mon père connaissait un gars qui lui avait toujours dit: «Ton fils devrait faire ça après le hockey! Il connaît du monde dans la région, il aura beaucoup de clients. Et s'il est sérieux... mais comme il a fait du hockey, il sera sûrement sérieux». Moi, je pensais que ça allait m'aider, mais pas du tout en fait... ou très peu. C'est un métier où c'est que du bouche-à-oreille. Alors au début, t'as personne. Après un petit peu dans le village, parce qu'ils sont gentils... Mais j'suis parti à l'âge de quinze ans pour le hockey. Dans le village, les copains de l'époque, y'en a presque plus. Tu vois *** [un coéquipier aussi devenu moniteur auto-école], il jouait en LNB dans sa ville, lui dès qu'il a commencé, il a eu beaucoup de boulot! Parce que c'était un des meilleurs joueurs de *** [LNB] et qu'il bossait dans sa ville, alors lui ça l'a aidé parce qu'il a joué toutes ses dernières saisons là, en plus, mais moi j'ai beaucoup bougé. Souvent quand je prends les gens, ils savent pas que j'ai fait du hockey. Les petits jeunes, des fois je leur dis: «Avant je faisais du hockey, j'avais la belle vie...» «Ah bon, tu faisais du hockey?» Personne sait. Alors non c'est pas... Ouais, les premières années c'était difficile quand même. (Boris – confirmé, sans occup., seul)*

Une carrière itinérante permet moins de mettre à profit ce capital sportivo-local, qui a davantage de chance d'être reconnu dans «une sociabilité de l'ancrage qui requiert nécessairement de l'ancienneté résidentielle» (Retière, 2003, p. 131); une situation de moins en moins fréquente au fil des cohortes. Les discours suggèrent également que cette ressource spécifique serait plus efficiente dans des villes d'importance moyenne ou dans des régions acquises à la cause du hockey sur glace (encadré 7.2), qui semblent davantage favoriser la reconnaissance du capital sportivo-local :

*Pour décrocher un emploi, le hockey, ça aide à fond! Les sportifs en général... Surtout en *** [sa région d'origine], ça marcherait peut-être moins dans une grande ville. Moi, ça m'a aidé. Parce que les gens me connaissaient déjà. Et tu tisses quand même des liens, que ce soit au bistrot ou ailleurs, dans les commerces de la ville, et tu les retrouves au job. Les gens voient qui tu es et ça revient forcément aux oreilles des mecs qui t'engagent. (Billy – précaire, partiel, couple)*

ENCADRÉ 7.2

T'avais une idée de ce que tu voulais faire après ?

*Je m'étais pas trop posé la question. C'est venu un peu par hasard, j'ai reçu une proposition de boulot d'une agence de travail temporaire qui allait ouvrir à *** [sa ville d'origine] et qui cherchait quelqu'un du coin, qui connaissait du monde. C'était un gars que je connaissais un peu, il faisait du foot.*

Si tu avais dû chercher... tu te serais orienté vers quel domaine ?

Le job qu'on m'a proposé, c'était dans mon domaine. C'était placer des gens dans la construction. Et j'ai été pris même qu'on était plusieurs à postuler. J'ai envoyé mon CV et j'ai été pris.

T'avais mentionné que tu avais fait du hockey ?

Ouais, j'avais mis. Mais le mec le savait déjà, puisqu'en quelque sorte il m'avait appelé pour ça...

Avec le recul tu penses que c'est quoi qui a pesé dans la décision de t'engager ?

Dans ce milieu-là, ils cherchent des gens du milieu sportif, il y avait pas mal de gars du foot par exemple. Après, c'est pas d'être footballeur ou hockeyeur,

c'est le fait d'être connu ou en tout cas de connaître du monde dans la région. Dans ce domaine, si tu connais personne, c'est dur. Si tu connais, ça t'ouvre des portes, tu connais des entreprises. Dans les petites régions comme ici ça aide beaucoup, surtout si en plus t'es resté quelques années au club... Ailleurs, dans une grande ville, ce serait peut-être différent.

T'as connu du monde avec le hockey ou c'est plutôt qu'on te connaissait ?

*Les deux. Quand tu vas voir les gens, ils savent qui tu es. Dans la même boîte à *** [autre localité de la région], il y a pas mal de footeux, il y avait par exemple *** [ex-footballeur de LNA]. Après, je sais pas qui était en concurrence avec moi sur le poste, mais vu que je connaissais du monde, que j'étais quand même connu et que j'avais quand même une formation dans la construction, je pense que ça a joué. En tout, j'ai fait onze ans ce boulot... Et qui m'a remplacé ? C'est *** [ex-gardien de l'équipe nationale de football], il avait jamais travaillé là-dedans, mais il est super connu, il connaît beaucoup de monde, c'est un autre niveau ! On ne peut pas comparer ! Mais étant donné qu'il a fait toute sa vie dans le foot, qu'il avait pas d'expérience professionnelle, ça l'a beaucoup aidé. Quand il s'est présenté... ben oui, c'était l'ex-gardien de l'équipe nationale... Si tu t'appelles Flückiger et qu'il y a personne qui sait qui tu es, même que t'es bon dans ce que tu fais, ben c'est plus dur. (Armand – précaire, partiel, couple)*

En complément d'une reconnaissance symbolique – être (re)connu localement et associé à une image positive –, l'ancrage local lié à l'engagement sportif peut également favoriser l'accumulation d'un volume de capital social – connaître des gens localement – ayant une valeur sur le marché local. Cette double propriété – être (re)connu et connaître du monde – fonctionne comme un capital car elle peut être utile sur certains marchés et valorisée économiquement. Elle peut ainsi constituer une qualité prisée sur le marché du travail local, de façon non calculée, par la confiance produite, en lien avec les représentations de la valeur du sport. Elle peut aussi l'être de façon plus rationnelle, dans certaines professions pour lesquelles la notoriété et le réseau peuvent être des avantages, en particulier dans les secteurs de services nécessitant des contacts sociaux.

Un ancrage local fort semble donc être un atout pour les joueurs qui ont effectué des carrières dont l'écho reste relativement réduit à l'échelle nationale, mais qui jouissent d'une reconnaissance de proximité. Au bénéfice d'une carrière sportive plus en vue, le « remplaçant » d'Armand a semble-t-il pu compenser un déficit d'expérience professionnelle et d'ancrage local par un volume de capital sportif jugé plus important. Il

n'est donc pas exclu qu'on puisse également observer un lien entre le volume de capital sportif et la portée du capital local, permettant une forme de délocalisation, au sens d'extension de la ressource. Autrement dit, si un joueur *Précaire* peut bénéficier d'une reconnaissance plutôt limitée de son ancrage sportivo-local, un joueur *Confirmé* ou *Élite* pourrait davantage être en mesure de faire reconnaître ce capital au-delà d'une localité ou d'une région relativement restreinte.

Être joueur de hockey est une propriété qui semble ainsi fonctionner avec des réseaux de personnes prêtes à reconnaître cet engagement comme une qualité et qui ont le sentiment d'avoir des liens avec cette pratique et ce qu'elle représente. Être joueur de hockey ne signifie rien en soi, la compréhension du phénomène réside dans la relation de l'organisation ou de la personne qui recrute avec le contexte local et des liens qu'elle développe avec le joueur. Ces liens ne sont pas nécessairement réels, mais plutôt projetés sur le hockey. Ils fonctionnent comme capital à partir du moment où pour l'organisation, le hockey représente un intérêt, une valeur positive, ou dans certains cas, le territoire et la communauté. Ce sont plutôt des liens faibles et externes – ce n'est pas la famille –, ce qui n'exclut pas que dans certains cas les recruteurs développent des liens forts avec le hockey. Ces derniers peuvent effectivement évoluer dans des formes d'entre-soi et leur appartenance ne pas renvoyer simplement à un discours sur la « grande famille du sport ».

Maintien des liens faibles et émergence des liens forts

Bien que la reconnaissance du capital sportivo-local ait tendance à décliner avec le temps, le recours à la « force des liens faibles » reste majoritaire pour les hockeyeurs qui cherchent à s'insérer après leur carrière sportive. Le recrutement social plus élitiste au fil des cohortes semble toutefois entraîner un recours aux « liens forts » plus marqué ou à ce que Robert Putnam (2000) nomme le capital social de type *bonding*. Cet appui sur le « capital familial » est d'ailleurs fréquent parmi les *Cadets* ne disposant ni d'une carrière reconnue – les *Recalés* ou les *Précaires* – ni d'un diplôme ayant une valeur sur le marché :

Après ma carrière, j'ai pu décrocher ce job de concierge car le chef, c'est un ami de mon père. C'est là où je travaille toujours. En fait c'est un fonds de placement qui a plusieurs immeubles, ils ont un peu

moins de cent immeubles, je pense. Et eux, ils engagent des concierges, une dizaine de concierges, et on s'occupe des bâtiments. Nettoyage, jardinage... (César – recalé, sans occup., couple)

En cas de pépin, j'aurais toujours eu mes parents derrière. Si je m'étais retrouvé dans la merde, à faire une année de chômage... mon père, il m'aurait dit: «Écoute, je prends mon téléphone...» Parce qu'il a beaucoup de relations, il a été boursier communal, il connaît toutes les banques, tous les directeurs... (Carlos – précaire, partiel, famille)

On peut donc postuler qu'avec le temps, les liens forts mobilisables par les *Cadets* permettent de pallier progressivement l'obsolescence (programmée) du capital d'autochtonie (Retière, 2003, p. 130). Au-delà des réseaux familiaux, l'offre d'emploi peut également se concrétiser directement au sein de l'entreprise familiale :

Pour moi, il y a toujours eu cette option de reprendre l'entreprise familiale, dans le terrassement, le transport et le déneigement en hiver. J'avais déjà un peu bossé l'été, mais ça fait longtemps que je suis plus retourné là-bas. Ce plan existe depuis un moment. Mes parents m'ont toujours dit: «Si tu le souhaites, tu pourras reprendre». C'est pas un plan de secours... mais je me dis que c'est une opportunité que peu de monde peut avoir. (Corentin – précaire, partiel, couple)

Je me fais pas trop de soucis pour la suite ou pour l'argent... Peut-être que je dis ça aussi parce qu'on a jamais eu de problème d'argent dans la famille. Certains ont peut-être moins de moyens et je les vois qui sont plus proches de l'argent. Donc c'est vrai que pour la suite, il y a toujours eu cette option, même si j'aime pas dépendre des gens, même de ma famille, hein... (Colin – précaire, sans occup., colocation)

Les liens forts apparaissent déterminants pour trouver un emploi lorsque le capital sportif et culturel à disposition des hockeyeurs est plus réduit. L'augmentation significative du nombre de cadres et de dirigeants parmi les parents au fil des générations offre de nouvelles ressources d'insertion pour les *Cadets*. Les réseaux locaux en lien avec le hockey continuent toutefois d'être mobilisés, même s'ils ne permettent pas toujours de trouver des emplois en adéquation avec les attentes des individus. Pour certains, au regard de leur origine sociale ou de leur niveau de formation, cette première expérience professionnelle hors du hockey peut être vécue comme un déclassement. Les réseaux

du hockey demeurent néanmoins une ressource précieuse pour entrer sur le marché du travail :

Le réseau du hockey, surtout dans ma région, a quand même aidé pour décrocher ce poste, davantage que mon Bachelor, je pense... Le hockey, ça peut t'aider à trouver un job mais pas... Tu vois, j'suis dans les bureaux, j'ai un poste d'employé de comm', j'suis dans la logistique, j'organise des trains et des camions. C'est qu'un passage pour moi [sourire]. J'espère! (Christophe – précaire, études, couple)

Les manières de faire carrière ont des effets sur les ressources mobilisables pour trouver un emploi à son issue. La mobilité professionnelle réduite des *Aînés* avant et pendant la carrière en LN permet de façonner un ancrage local plus développé et de le mettre à profit. Au fil des générations, même si les réseaux du hockey restent fréquemment utilisés, les *Cadets* sont confrontés à un affaiblissement du capital social produit par des modèles d'organisation plus rationalisés. L'évolution favorable du recrutement social de la pratique pallie pour certains l'érosion de cette ressource, en permettant aux joueurs de mobiliser davantage de liens forts, que ce soient les réseaux familiaux ou ceux des proches.

Conclusion

Les hockeyeurs de LN ne sont pas égaux face au processus de transition professionnelle. Indépendamment des ressources alternatives à disposition, le niveau de reconnaissance de la carrière fait varier significativement l'issue de cette étape. Les données statistiques indiquent qu'une carrière reconnue impacte favorablement le processus de transition professionnelle. Pour ces joueurs, le délai de transition et le taux de chômage sont plus bas, la conversion de leur capital sportif en capital social est plus efficiente, leur mobilité sociale est plus importante et leurs rémunérations plus élevées. Ce capital semble également leur permettre de pénétrer le marché sportif et celui du hockey plus aisément. Pour les joueurs au bénéfice de carrières moins durables et moins reconnues, l'entre-deux ne paie pas, ou moins. Leur passé sportif modérément reconnu leur procure une autonomie plus limitée, que ce soit sur les marchés sportifs ou extra-sportifs. Cela ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas obtenir des postes valorisés mais les stratégies pour les atteindre sont plus complexes et davantage dépendantes des autres ressources qu'ils peuvent faire valoir.

Au regard de ces données objectivées, l'économie symbolique liée au passé sportif n'apparaît donc pas universelle. Être un ex-joueur de LN ou avoir appartenu à cette élite ne constitue pas un passeport absolu pour décrocher des postes dans le haut de la structure sociale. À l'intérieur de cette élite, il faut distinguer ceux dont la carrière a été davantage reconnue. Ce sont eux qui semblent en meilleure position pour potentialiser leur capital sportif et le convertir symboliquement en d'autres ressources.

S'arrêter à ce bilan statistique peut donner l'impression qu'un volume élevé de capital sportif est autosuffisant pour décrocher des postes, d'une part, au sein du milieu, et d'autre part, dans le haut de la structure sociale; ou que les joueurs au bénéfice d'une carrière moins reconnue sont exclus de cette économie symbolique et qu'ils ne sont pas en mesure, eux non plus, de convertir leur capital sportif.

Ainsi, on pourrait intuitivement penser que c'est au sein du marché du hockey que le passé sportif est le mieux reconnu, au sens où ce serait cette propriété qui fait la différence. Or il s'agit plutôt d'une condition d'entrée que la plupart des postulants possèdent. Bien souvent le capital sportif doit être potentialisé par les diplômes pour déboucher sur un emploi.

En revanche, dans les marchés extra-sportifs, le passé sportif est une propriété qui fait l'originalité des demandeurs d'emploi. Cette assignation symbolique les démarque de la concurrence en les rendant à la fois singuliers et rassurants. Ce processus de reconnaissance fonctionne pour les *Élites* et les *Confirmés*, mais également pour les *Précaires*, qui n'en sont pas exclus, même si les statistiques montrent que leur taux de conversion est plus faible. Or, comme dans le marché du hockey, le capital sportif n'est pas un sésame universel favorisant l'embauche dans le marché du travail « ordinaire ». Si le passé sportif les rend singuliers, les joueurs doivent anticiper leur fin de carrière et ils ont souvent d'autres ressources à faire valoir. De même, certaines expériences montrent que le passé sportif peut aussi être perçu négativement par certains employeurs et constituer un frein au processus d'embauche.

Les données permettent également d'identifier certaines dynamiques au fil des cohortes. La mobilité de formation plus faible observée suggère avec le temps une intégration plus aboutie de la carrière sportive à la trajectoire professionnelle. On observe également que les joueurs ayant eu une carrière durable et reconnue restent de plus en plus dans le marché sportif alors que les joueurs ayant évolué dans l'antichambre de l'élite en sortent davantage, semble-t-il à cause d'une certaine usure du milieu et de

conditions de pratique devenues trop précaires. Enfin, le taux de rendement du capital sportif connaît également une baisse au fil des cohortes, avec une érosion marquée de sa conversion en capital social local – liée aux carrières moins ancrées et plus itinérantes –, qui peut être compensée par un recours aux liens forts plus fréquent.

Traiter de la problématique des transitions professionnelles des hockeyeurs – et des sportifs plus largement – impose de situer les parcours dans leurs configurations locales et historiques et dans les marchés pénétrés. Le degré de reconnaissance variable des carrières sportives – une variable qui fait souvent défaut dans la littérature – constitue également une des clés de lecture nécessaires à la compréhension fine du phénomène. La prise en compte de cette propriété permet surtout de mieux comprendre comment fonctionnent l'économie symbolique de la pratique et les taux de conversion du passé sportif.

Chapitre 8

Se reconvertir ?

Les transitions professionnelles des sportifs de haut niveau sont souvent associées à des reconversions, que l'on peut définir comme un « *enchaînement de transformations subjectives qui accompagnent et conditionnent [...] la transformation du statut social* » (Suaud, 1978, p. 14). Cette association peut donner l'impression que la page sportive est définitivement tournée et qu'elle n'a laissé aucun héritage, alors que l'expérience du hockey marque durablement les esprits et les corps. Stricto sensu, la notion n'est de surcroît pas adaptée à la plupart des situations rencontrées dans la mesure où elle implique, objectivement, que le travailleur s'insère dans un nouveau secteur d'activité – ce qui n'est pas toujours le cas – et de manière plus subjective, qu'il ait été au préalable converti¹⁰⁶, « déconverti » et enfin reconverti à la nouvelle activité, ce qui, pour chacune de ces trois étapes, ne va pas de soi. Que dire en effet des individus qui jouent les prolongations au sein du milieu en devenant entraîneur, arbitre ou agent de joueur, ou de ceux qui s'insèrent dans un nouveau secteur d'activité mais qui donnent encore l'impression de fonctionner, au moins en partie, comme un hockeyeur ?

Du point de vue du marché, il est possible d'identifier objectivement ceux qui restent et ceux qui sortent du milieu. Cette distinction semble pertinente puisqu'il paraît difficile de parler de reconversion pour les

¹⁰⁶ Se référer à la note de bas de page 47 (p. 152).

individus qui restent insérés dans le marché du hockey. Pour eux, s'il peut certes exister des points de rupture – la nouvelle activité n'est pas semblable à leur poste de joueur, même si elle s'exerce dans le même espace –, leurs expériences renvoient majoritairement à la continuité d'un mode de vie et à la prolongation de leur adhésion à certains éléments de l'*illusio* du hockey¹⁰⁷.

Cette première clé de lecture doit s'accompagner d'observations plus fines. Le rapport au travail des individus est complexe et sa centralité dans l'existence n'est pas nécessairement acquise (Méda, 1995). De plus, il s'agit également d'investiguer la permanence potentielle de certaines dispositions acquises au travers de l'expérience du hockey professionnel. Les manières d'être, de faire et de penser des ex-hockeyeurs peuvent aussi traduire une prolongation de l'adhésion ou à tout le moins une forme d'attachement et de filiation avec la pratique. S'insérer hors du milieu n'équivaut pas nécessairement à une rupture de l'adhésion – l'inverse n'allant pas non plus de soi – ou ne signifie pas que les individus n'ont pas en parallèle d'autres activités porteuses de sens en lien avec le hockey.

Dans ce huitième et dernier chapitre, l'enjeu est de poursuivre la réflexion sur les transitions professionnelles des hockeyeurs – cette fois davantage par le prisme d'une sociologie du travail – en mettant en lumière les traces qui les relient encore à leur passé sportif. En nous appuyant sur cet inventaire, il s'agit de montrer que les reconversions totales sont rares, au sens où la plupart restent marqués par la pratique : physiquement, moralement et symboliquement. Certains peuvent être en retrait mais continuer à adhérer à divers éléments de l'*illusio* et cela à différents degrés. Ce constat rend difficile l'identification définitive d'individus convertis ou reconvertis, la majorité des ex-hockeyeurs observés se trouvant plutôt entre ces deux pôles.

¹⁰⁷ La croyance dans l'*illusio* du hockey peut reposer sur différentes dimensions auxquelles les individus adhèrent plus ou moins, de manière durable ou temporaire : croire que les émotions vécues avec le hockey ne se retrouvent pas ailleurs et qu'il est le seul espace de valorisation ; que c'est une expérience fondamentale qui marquera toute l'existence – être comme on est grâce au hockey – alors que, même si le hockey marque les individus, il ne produit pas les mêmes effets sur chacun ; croire que l'expérience du hockey forge le caractère et qu'elle conduit à développer des compétences singulières ; que le hockey rend meilleur quelle que soit l'expérience vécue ; croire dans le modèle méritocratique du hockey et plus largement dans celui du sport ; croire qu'il n'est pas un travail mais un jeu ou une passion ; qu'il est difficile de quitter le milieu ou de prendre de la distance avec lui ; qu'il est uniquement possible de développer des sociabilités ou de se réaliser en son sein ; etc. Les croyances peuvent se manifester sous des formes multiples et renvoyer à différents degrés d'adhésion, leur cumul s'apparentant à une adhésion orthodoxe et, de là, au résultat d'une conversion.

Une première section aborde le rapport des hockeyeurs à leur nouvelle activité de travail et également son importance au regard d'autres formes d'engagements à caractère non professionnel. Une deuxième section rend compte du sentiment de compétence qui anime les hockeyeurs et qu'ils associent à leur passé sportif. L'appréhension de ces représentations permet de souligner en creux l'empreinte laissée par le hockey.

I. Du rapport à la nouvelle activité

Appréhender le rapport au travail est complexe. Reposant sur des dimensions instrumentales, sociales et symboliques (Nicole-Drancourt, Roulleau-Berger, 2001), ce dernier subit à la fois les effets du passé intériorisé des individus et ceux des configurations présentes dans lesquelles l'expérience du travail est vécue. Derrière la position occupée dans la structure sociale, l'enjeu est donc d'identifier le référentiel des individus afin de saisir par exemple comment un déclassement objectif peut parfois être accepté et bien vécu ou, inversement, comment une trajectoire ascendante peut ne pas toujours déboucher sur un rapport positif à la nouvelle activité.

Le rapport que les ex-hockeyeurs entretiennent avec leur nouvelle activité professionnelle se comprend donc d'une part à l'aune de leur passé sportif – qui n'a pas la même résonance selon les cohortes et les profils de carrière sportive –, d'autre part en fonction des marchés pénétrés. Si l'expérience de la nouvelle activité renvoie parfois à des formes de rupture, elle est également souvent synonyme de continuité. Autrement dit, passer d'une activité à vocation à un travail plus « ordinaire » implique des ajustements, mais certaines dispositions héritées de la pratique demeurent. Les individus restent marqués par le hockey, remettant en cause l'idée d'un processus abouti de reconversion.

1. Prolonger sa carrière au sein du milieu

Les insertions au sein du milieu ne peuvent objectivement pas être considérées comme des reconversions, et elles ne le sont pas davantage du point de vue des individus. Ces derniers rendent souvent compte d'expériences de travail qui autorisent une forme de prolongation du même

mode de vie, de leur adhésion, voire pour certains de l'économie symbolique du hockey. Pour d'autres, moins bien placés, l'adhésion demeure, mais les postes décrochés sont en revanche plus périphériques – c'est-à-dire éloignés des enjeux nationaux et des valorisations associées – renvoyant à une certaine violence symbolique de l'exclusion et à une rupture plus importante.

La continuité d'un mode de vie

Puisque la compréhension du rapport à la nouvelle activité passe par son inscription dans le parcours de l'individu et par un travail de mise en perspective, commençons par prendre un peu de recul. Interrogés de manière systématique sur la « période à laquelle ils ont préféré vivre »¹⁰⁸, plus des trois quarts des hockeyeurs – respectivement vingt-six individus sur les trente-trois ayant déjà quitté la LN – ont mentionné le temps de la carrière sportive. Ce plébiscite en faveur du temps sportif fait écho à la vision enchantée et à la représentation extrêmement positive qu'ils conservent de leur expérience sportive. Les réponses se partagent entre, d'une part, la période qui suit l'entrée en LN, marquée par « *le passage au professionnalisme* », « *le moment où la carrière décolle* », renvoyant invariablement à « *une nouvelle vie qui commence* », mais surtout à une phase « *d'insouciance, de découverte et d'excitation* » ; et d'autre part, celle des « *meilleures saisons* », des « *belles années* », où le joueur est le plus productif et où tout lui réussit, sur la glace comme en dehors. Comme si la réussite sportive déteignait sur les autres dimensions de l'existence et donnait confiance aux individus pour « *rencontrer de nouveaux amis* », « *plaire aux femmes* » ou « *sortir tout en restant performant* ».

Se rendant compte a posteriori de la spontanéité avec laquelle ils ont fait référence au temps sportif, certains pères de famille ont d'ailleurs sur le coup développé une forme de culpabilité et cherché dans un deuxième, voire un troisième temps, à nuancer leur propos en confiant qu'« *avoir des enfants, c'était une bonne période aussi* », même si « *ce n'est pas vraiment comparable* ».

¹⁰⁸ Cette question a été posée en fin d'entretien à tous les joueurs étant déjà sortis de la LN, en précisant bien qu'elle porte sur la totalité de leur parcours et pas uniquement sur leur carrière sportive.

La carrière sportive constitue ainsi, pour la majorité des individus interrogés, le temps fort de leur parcours, un réservoir d'expériences valorisantes et enchantées auxquelles ils pensent spontanément lorsqu'il est question d'identifier la « période à laquelle ils ont préféré vivre ».

Un choix moins évident entre carrière et après-carrière

Les sept individus restants, soit ceux ayant éprouvé davantage de difficultés à répondre à cette interrogation, sont principalement ceux qui continuent à travailler au sein du milieu. Tout se passe ainsi comme si le contraste entre carrière et après-carrière était de fait moins prononcé :

J'sais pas s'il y a un moment qui était mieux que d'autres... Parce que, putain, je peux pas me plaindre de la vie que j'ai jusqu'à aujourd'hui... Y'a eu pratiquement que des hauts et très peu de bas... que ce soit quand je jouais ou maintenant... Donc difficile de te répondre. (Alexandre – élite, sans occup. famille)

Si Alexandre peine à faire un choix en raison d'un sentiment constant de satisfaction, ressentir des fluctuations, avec des temps forts et des temps faibles, ne permet pas davantage de mettre en avant une période particulière :

C'est difficile de faire un choix parce dans chaque étape tu as des hauts et des bas, on est d'accord... [hésitation] Écoute, franchement j'peux pas t'en sortir une... Si on prend ces trois phases : formation, joueur, après-joueur... il y a toujours des hauts et des bas. C'est clair que mon après-carrière avec mes enfants, c'est particulier à vivre... Mon boulot, maintenant c'est top... Écoute, non, j'ai pas de réponse. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Il y a beaucoup de choses, tu vois... [hésitation] Point de vue hockey... Point de vue famille... Maintenant dans mon boulot, je vis de super moments. Y'a les enfants... L'uni, c'est quand même une satisfaction, c'était une bonne période. C'est très difficile à répondre parce qu'à chaque moment du parcours, que ça soit avant ou après la carrière, il y a des choses importantes. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Les hésitations exprimées par les joueurs occupant un poste dans le secteur du hockey renseignent indirectement sur la valeur accordée à la

nouvelle activité, puisque cette dernière réussit, dans une certaine mesure, à rivaliser avec celle de la carrière sportive. Autrement dit, la prolongation de leur carrière au sein du milieu renvoie à une forme de continuum qui semble atténuer le différentiel entre les activités.

Au bénéfice d'une carrière moins reconnue, Charles représente quant à lui le cas extrême parmi les joueurs insérés dans le milieu puisqu'il n'exprime non seulement aucune hésitation, mais est même catégorique lorsqu'il s'agit de trancher en faveur de l'après-carrière. Davantage que faire jeu égal avec le temps de la carrière sportive, continuer à travailler dans le secteur du hockey peut même aller jusqu'à éclipser cette période :

La période que je préfère, c'est maintenant ! Je ne reviendrais pas un jour en arrière. Mon job me plaît et comme personne je me plais. Je suis bien avec moi-même. Je suis beaucoup plus la personne que je veux être. Je suis au début d'un parcours, je suis encore pas du tout arrivé... même si au niveau professionnel c'est difficile de viser plus haut, mais je peux viser de faire mieux où je suis. Avec les années, tu apprends. Je suis beaucoup plus humble maintenant... mais plus sûr de moi aussi. Ça me fait bizarre de regarder ça [le calendrier retraçant son parcours], d'avoir ça schématisé devant les yeux. Moi, ça [la carrière sportive], c'est vraiment petit, j'ai l'impression que ces années-là [l'après-carrière] ont tellement plus de place. Au niveau de l'importance, il faudrait étirer cette partie [l'après-carrière] et resserrer tout le reste. C'est tellement intéressant le job que je fais maintenant. (Charles – précaire, sans occup., couple)

Pour ces joueurs insérés dans le marché du hockey, les discours renvoient à moins de nostalgie. Continuer à évoluer professionnellement dans le milieu permettrait ainsi de prolonger la carrière et d'atténuer les distinctions entre les phases de vie. De fait, l'activité professionnelle étant en résonance avec l'*illusio* du hockey, ils ne sont pas, à l'instar d'autres joueurs, en situation de décalage entre leur adhésion, demeurée forte, et un travail qui, dans la plupart des cas, est éloigné du registre de leur vocation passée.

Conserver la même passion et les mêmes horaires

Certains individus sont donc en mesure de prolonger leur expérience sportive – et dans une certaine mesure leur adhésion – au travers de leur nouvelle activité professionnelle. À l'instar de Charles, si cette opportunité

est parfois saisie par les *Précaires* ayant su cumuler d'autres formes de ressources, elle est surtout offerte aux joueurs *Élites* et *Confirmés* (←p. 356). Ces nouvelles expériences professionnelles sont associées à l'expression d'un sentiment de continuité :

C'est dans ce milieu que je suis bien et que je suis le plus à l'aise... C'est un peu logique donc de vouloir continuer à y évoluer en tant qu'entraîneur... mais pas comme manager, moi c'est sur le terrain que je veux être. (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Avant j'avais vraiment une bonne place de travail. Mais là, arbitre, c'est la continuité... du rêve, quoi. Même que c'est complètement différent d'un vestiaire de hockey. C'est bizarre, c'est différent. C'est comme la pub sur les chaînes françaises: «La même passion, mais pas le même maillot», c'est exactement ça. (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Les discours renvoient à la permanence de l'adhésion, dans des activités qui autorisent une prolongation de la vocation. Contraints, à l'instar de Blaise, de mettre un terme à leur carrière en raison d'une blessure, Barthélémy et Bertrand expriment également la chance et la satisfaction qu'ils tirent de la possibilité de travailler encore dans le milieu du hockey :

Finalemnt cette blessure c'est une chance aussi, c'est grâce à ça que j'suis resté dans le hockey et que je fais une activité qui me plaît. Sinon je serais parti ailleurs, j'aurais voulu faire quelque chose en lien avec mon master... qui m'aurait peut-être moins plu. En parallèle de mon job d'instructeur, j'ai aussi fait des petits mandats pour l'équipe nationale. J'ai reçu la médaille d'argent des championnats du monde de Stockholm à la maison... L'entraîneur te valorise, j'ai l'impression d'avoir contribué, comme les masseurs, comme tout le monde. C'est des moments forts. Je sais exactement ce qui s'est passé, j'ai participé au « team building », à la tactique des matchs... (Barthélémy – confirmé, études, famille)

À partir de trente-trois ans, je suis directeur général d'un club professionnel de hockey, donc il y a onze personnes qui ont le même job que moi... J'veux dire, tu peux pas être plus royaliste que le roi. C'est clair qu'il y a une rupture du moment que t'es plus joueur, mais c'est aussi quand même une continuité puisque je reste dans le même domaine... C'est la même discussion que tu pourrais avoir avec un

gars qui a passé entraîneur, qui commence avec les jeunes, gravit les échelons... et qui arrive un jour tout en haut. C'est pas une carrière, mais ça fait partie de ma vie d'hockeyeur d'être aujourd'hui directeur général d'un club de hockey. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Pouvoir occuper des postes convoités, et en lien étroit avec le haut niveau, permet aux individus de développer un rapport positif à leur nouvelle activité. Ces formes de prolongement de la carrière donnent d'une part une cohérence au parcours par la consonance entre les activités quotidiennes et leur adhésion à l'*illusio* du hockey et, d'autre part, maintiennent le sentiment de faire partie d'une élite, sans imposer d'adaptation significative des croyances et des compétences. Le témoignage de Barthélémy renvoie d'ailleurs à une superposition des registres ou à un retour au temps de sa carrière sportive, lorsqu'il évoque la réception de sa médaille, la valorisation reçue de l'entraîneur ou sa propre influence sur l'équipe. Cette proximité avec le milieu permet également de conserver le même rythme et d'éviter une forme d'abandon de l'espace et du temps du hockey, que peuvent connaître les individus qui s'insèrent en dehors de ce secteur :

Le hockey m'a un peu manqué, mais après j'allais tous les jours sur la glace... Donc c'est un peu différent, c'est pas comme les gars qui vont plus sur la glace du tout. J'étais très «hockey» dans ma croissance personnelle. Il y a une période où j'ai été ouvert à d'autres horizons... oui, je pourrais entraîner d'autres sportifs, mais ce qui me passionne c'est vraiment ce que je fais maintenant. Il n'y a pas un endroit en Europe où j'aimerais être plus qu'ici. (Charles – précaire, sans occup., couple)

Le hockey a effectivement toujours structuré ma vie... et finalement le rythme et la structure sont restés les mêmes. Ça ne me manque pas, parce que je suis dans un environnement où le hockey, que tu sois sur la glace ou pas, tu baignes dedans. C'est clair que si t'as un bonhomme qui stoppe et qu'il va bosser dans les assurances... il aura peut-être lui un coup de blues, parce qu'il est habitué à un rythme... Mais moi, ça fait depuis 1995/96 que j'ai quasiment le même rythme. Parce que le rythme que tu as dans le management il est calqué sur la saison sportive... Donc tu as le même rythme, sauf que tu travailles beaucoup plus! [rires] (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Pour la plupart des individus insérés au sein du milieu, la perception du travail – au sens d'une activité sérieuse et contraignante – n'apparaît que

rarement dans les discours. Chez Bertrand, cette perception du travail est davantage présente mais elle va de pair avec son rapport à son activité de hockeyeur, déjà considérée comme un travail où «*tu dois travailler pour jouer*» et où tu as «*des contraintes dans le jeu*». Autrement dit, son rapport au hockey était déjà en partie désenchanté et marqué par une certaine distance avec l'*illusio*. Son arrêt de carrière, précoce pour un joueur identifié dans ce profil mais volontaire, montre d'ailleurs une certaine réflexivité à l'égard de sa situation. Malgré une charge plus importante ressentie et exprimée, il y a donc une forme de consonance, dans la perception du travail, entre son activité de hockeyeur et son poste de directeur général d'un club de hockey.

Bruno exprime également une satisfaction liée à son insertion dans le milieu tout en rappelant, comme d'autres, la chance de pouvoir continuer à y travailler. Son discours se distingue de celui de Bertrand sur le fait de n'avoir jamais eu le sentiment de travailler. À l'instar de son engagement sportif, sa nouvelle activité est vécue sur le registre de la passion. Sa perception est donc également consonante, même si elle se situe dans un registre plus enchanté :

Le hockey, ça ne me manque pas. Peut-être parce que je suis toujours un peu dans le milieu. Je pense que si j'étais employé de commerce toute la journée dans un bureau, peut-être que ça me manquerait plus, mais là... j'suis toujours dans le même monde. J'ai un peu les mêmes horaires aussi. C'est une chance! C'est comme le hockey, ça n'a jamais été un boulot, quoi! Là, c'est du travail, oui... et encore c'est de nouveau une passion! Non, mais j'ai de la chance... J'ai toujours pu faire les trucs qui me passionnaient. (Bruno – confirmé, partiel, seul)

Que ce soit sur un registre enchanté ou plus distant de l'*illusio*, les joueurs insérés dans le milieu ont plus de peine à identifier une période faste dans le parcours. Ces hésitations ne surprennent que partiellement dans la mesure où ces joueurs font davantage l'expérience d'un continuum entre carrière et après-carrière. Dans ces conditions, il paraît difficile d'associer ces transitions professionnelles à des reconversions.

Des rattachements plus marginaux et moins valorisants

Si les *Confirmés* et les *Élites* mettent en avant la chance de pouvoir continuer à travailler au sein du milieu, les *Précaires* en expriment plutôt le besoin. Leur rapport à la nouvelle activité est souvent plus ambigu.

Parallèlement à l'exercice de leur activité professionnelle, ils cherchent à conserver des liens avec le milieu du hockey en multipliant les engagements, notamment en tant que joueurs¹⁰⁹ ou entraîneurs au sein des ligues amateurs. Leurs nouvelles activités professionnelles au sein du milieu se situent plutôt à la périphérie de l'espace, à sa marge, à tout le moins loin des postes valorisés et reconnus. Même s'il existe des nuances, ils tirent plutôt satisfaction des liens entretenus avec le hockey que de l'activité de travail elle-même. Autrement dit, on observe une forme de prolongation de l'adhésion qui s'établit dans le fait d'être toujours en contact avec le milieu, davantage que dans les tâches à accomplir :

J'ai encore besoin d'être dans une structure de hockey. Pas besoin d'aller tous les jours sur la glace, mais besoin de m'occuper de quelque chose en lien avec ce monde, c'est important. Même si le job en soi, c'est pas... ou qu'il n'a pas un lien direct avec le hockey. (Adrien – précaire, partiel, seul)

Ce n'est pas tant son travail qui passionne Adrien – il est entre autres responsable de la sécurité lors des matchs – que le fait d'être à la patinoire. On a ainsi l'impression que certains figent le temps de la carrière sportive comme période magique et enchantée en tentant de la prolonger indéfiniment, avec parfois l'incapacité de fonctionner selon un autre modèle :

C'est clair que les années qu'on a vécues en LNB, ça reste une période exceptionnelle. Donc à quelque part, après c'est dur de ne pas pouvoir revivre ces émotions. Mais cette saison, la période des finales, j'ai eu un monstre plaisir, moi je m'occupais de la sécurité, même à l'extérieur... et c'est la première fois depuis longtemps que j'avais le cœur qui battait, c'était mon club, quoi! (Adrien)

Cette absence de distance maintient Adrien dans une forme d'adhésion et le conduit même à enchanter un déclassement objectif et une relégation symbolique à la périphérie du hockey professionnel. De fait, l'adhésion semble fermer les horizons professionnels possibles et réduire les chances de trouver des éléments positifs et des valorisations sur d'autres registres. Les joueurs au bénéfice de carrières modérément reconnues occupent des

¹⁰⁹ Pour rappel, environ 85 % des *Précaires* continuent à pratiquer en compétition après la sortie de la LN.

emplois moins valorisants alors que le milieu demeure une valeur refuge. Le caractère ponctuel de la réminiscence de la magie du temps sportif entraîne la plupart du temps une forme de souffrance. L'enchantement du déclassement ne résiste pas complètement à l'épreuve du travail quotidien, plus éloigné de la performance sportive autrefois valorisée. À l'instar des athlètes observés par Bruno Papin, «*dès lors que la reconversion professionnelle n'amène pas le [sportif] à occuper une position dans l'espace proche du sport de haut niveau, il peut se sentir aussi dépossédé du capital de prestige que son statut antérieur lui accordait*» (2007, p. 273). Les choix apparaissent ainsi réalisés dans une autonomie réduite. L'enchantement demeure mais la situation objective est peu valorisante, et les alternatives à une transition plus éloignée du milieu restent rares :

Le projet m'a plu [un centre d'entraînement spécifique au hockey combiné avec un fitness], il y a beaucoup, c'est très diversifié. J'ai un boss mais tant que ça roule, il n'est pas sur mon dos. Mais c'est vrai que mon rêve, ça aurait été de faire une reconversion. Je me voyais bien dans une activité comme paysagiste ou garde-faune ou un métier en rapport avec la nature. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Carlos se plaît d'ailleurs à rappeler que ses choix ont été motivés par la volonté d'assumer ses impératifs familiaux. Comparé à d'autres activités professionnelles, le poste occupé est présenté comme une bonne option :

Pour payer mes factures et nourrir ma famille, même si je dois aller bosser au McDo, j'irai. J'suis un bosseur... C'est comme au hockey, tu dois bosser pour y arriver. J'aime pas vivre sur le dos de la société. C'est clair que ça me ferait beaucoup plus chier de me lever le matin, pour aller bosser au McDo ou pour aller pousser des caddies ou appuyer sur des boutons toute une journée à faire de l'étampage ou des pièces horlogères... mais j'le ferais! Les bosseurs, ils trouveront toujours du boulot. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Le rappel de la valeur «travail» fait écho à sa croyance dans l'*illusio* du hockey et plus largement dans la *doxa* du milieu sportif, qui met fréquemment en avant le modèle méritocratique. Ce discours, qui tend à nier l'effet de déterminismes sociaux, renvoie les exclus à une forme de violence symbolique, puisque ces derniers ne seraient, dans une certaine mesure, pas assez méritants. Les discours portant sur le talent

inné nécessaire à la réussite d'une carrière sportive procèdent d'ailleurs de cette même logique réductrice. Ainsi, pour Carlos, la confiance dans sa capacité à se mettre au travail – qu'il semble tirer de son engagement sportif – permet de valoriser la transition effectuée, indépendamment du type d'emploi occupé.

Cette vision méritocratique – où l'individu ne craint pas de travailler, peu importe l'activité – est partagée par Achille (encadré 8.1). Malgré une carrière sportive largement reconnue, ce dernier semble accepter un déclassement objectif et symbolique, une situation peu courante parmi les *Élites*. Par ailleurs, on ne peut écarter que ces prises de position soient partiellement mises en scène afin de mieux garder la face durant l'interaction.

ENCADRÉ 8.1

Tu envisageais comment la suite ?

J'ai jamais eu peur du futur, de me dire: « Qu'est-ce qui va m'arriver? », après il faut pas avoir peur de faire certaines choses, par rapport à ce que t'as été... tu vois ce que je veux dire ?

De faire une activité qui ne corresponde pas à ton statut...

Ouais, voilà. Parce que tu as été professionnel, parce que tu as été quelqu'un... Par exemple ce que j'ai fait la saison passée, beaucoup de joueurs ne le feraient pas... Aller s'asseoir sur une surfaceuse pour faire la glace... « Moi, j'ai été joueur... je peux pas aller maintenant faire la glace... » Tu vois l'image du gars qui a joué plus haut. Moi, pas de souci avec ça, je m'en fous! J'ai pas peur de travailler... après si tu continues à vivre par rapport au standing que t'as pu avoir, la chute elle est rude, là. Mais pour moi, aucun souci de faire des livraisons ou d'aiguiser des patins. D'ailleurs je fais maintenant ça en partie, c'est pas un souci pour moi de faire n'importe quoi... Bon, n'importe quoi... il y a des trucs que je ne ferai jamais.

Quoi par exemple ?

Je croise des fois un gars... avec un bonnet et une pancarte... [rires] Un homme-sandwich! Avec des publicités... Ouais, ça non! Ou aller derrière un camion poubelle... c'est pas le fait de ce que pensent les gens, mais ça je sais que je ferai pas... il y a d'autres choses... (Achille – élite, sans occup., couple)

Au-delà de l'apparente distance affichée à l'égard de son déclassement, il s'agit de comprendre la trajectoire et les prises de position d'Achille – qui parle toujours en termes de « saison » pour faire référence à son activité professionnelle –, alors que la plupart des individus identifiés parmi les *Élites* décrochent des postes dans le haut de la structure sociale, majoritairement dans le marché du hockey. L'explication de son rapport particulier au travail repose sur la singularité de sa situation : d'une part, Achille fait partie de la minorité des *Élites* (15 %) qui continuent à pratiquer après être sortis de la LN et, d'autre part, de la minorité des *Élites* (10 %) à n'être ni mariés ni père de famille à la sortie de la LN. Son rapport au travail et le fait d'avoir prolongé sa carrière durablement ne semblent d'ailleurs pas indépendants de sa situation conjugale au moment de la sortie :

Un tournant dans ma façon d'évoluer au niveau du hockey et au niveau professionnel, ça été la rupture avec mon ex. Ah là, nom de Dieu, c'était dur, ça a été la cata, quoi ! La dernière saison a été vraiment difficile. Et ça a conditionné ma façon de vivre. Si j'avais toujours été avec elle, peut-être que j'aurais eu un peu plus d'ambitions au niveau professionnel... Pour quand même avoir un meilleur salaire. Si tu prends la décision de fonder une famille, tu dois bosser normal... j'aurais peut-être bossé à 50 %, mais vraiment fixe. Tu sais qu'il y a ça qui rentre par mois. Donc ça a été un tournant dans ma vision de la vie, dans ce que je voulais vraiment. Et depuis ce moment-là, j'ai eu uniquement besoin d'avoir du beurre dans les épinards, c'est tout. Et encore maintenant c'est comme ça que je vis... juste pour avoir ce qu'il me faut. Je suis devenu beaucoup plus égoïste. (Achille – élite, sans occup., couple)

Le rapport au travail d'Achille se comprend autant au travers de sa situation extra-sportive que de son expérience enchantée de la LN. Affublé d'un statut d'*insider*, je suis d'ailleurs pris à témoin pour confirmer sa prise de position :

Suivant le travail que tu fais, c'est aussi une équipe, mais y'a pas d'émotion. Dans un sport d'équipe, tu vis des émotions qui peuvent être incroyables, tu as des sentiments que tu peux retrouver que là... Ben toi, tu sais ce que c'est, tu sais ce que c'est de gagner. C'est fantastique d'avoir pu vivre autant d'émotions que ça... Quand tu vis en dehors du sport, tu ne connais pas ça, t'es d'accord ? (Achille)

Certains joueurs tentent ainsi de prolonger à tout prix les liens qu'ils entretiennent avec le milieu, même si cela les conduit à accepter un déclassement objectif. Au-delà du cas particulier d'Achille, si une carrière reconnue donne en principe accès à des postes convoités et valorisés, les joueurs dont la carrière a été moins en vue expriment plus de réserve et ont davantage de peine à s'affirmer sur un autre registre.

Ceux qui restent dans le milieu n'ont quasiment pas mentionné les avantages propres liés à leur activité. Tout se passe comme si le fait de travailler en lien avec le hockey suffisait à entretenir un rapport positif avec leur activité et écrasait les autres dimensions. Pour les *Confirmés* et les *Élites*, le déclassement lié à une perte de revenu est compensé symboliquement par le fait de rester dans le milieu. Il l'est également par le fait d'occuper des postes valorisés en interne, en raison de leur adhésion, qui entraîne un discours sur la vocation et la valorisation des émotions associées ; et en externe, parce qu'il s'agit d'une activité visible, parfois médiatisée et valorisée localement, voire au niveau national. En outre, le déclassement économique vécu n'est peut-être pas ressenti comme tel, car il a été anticipé. Les joueurs ne sont pas ignorants et connaissent les règles du jeu, un déclassement économique se rapprochant de la trajectoire ordinaire. Le hockeyeur qui gagne des centaines de milliers de francs ne s'attend sans doute pas à être rémunéré de la sorte après sa carrière. Si la norme du milieu professionnel standard est d'avoir un accroissement salarial jusqu'à cinquante ans, celle des carrières sportives dans le hockey se situe plutôt autour de trente ans. Une baisse significative de revenus n'est donc pas inattendue et le déclassement semble se jouer davantage au niveau de l'espace réinvesti et de la position qu'on y occupe.

2. Insérés hors du milieu mais toujours marqués par le hockey

Bien que les transitions professionnelles des individus occupant une activité hors du milieu renvoient davantage à un « avant » et un « après », elles donnent également à voir les traces laissées par la pratique. Au-delà de cette conscience accrue d'un changement de mode de vie, les rapports à la nouvelle activité ne semblent pas nécessairement exprimer une plus grande distance avec l'*illusio* du hockey mais varier en fonction de la cohorte d'appartenance et du profil de carrière sportive.

Le sentiment de commencer à travailler

Les joueurs insérés hors du milieu et qui n’associaient pas vraiment le hockey à un travail – principalement les *Aînés* et certains *Benjamins* – ont le sentiment de commencer à travailler après la sortie de la LN. Ce sentiment est le reflet d’un vestige du passé, il illustre en creux les marques laissées par une expérience du hockey vécue sur le registre de la passion et du jeu. Il permet parallèlement de constater que les joueurs n’ont pas été marqués de la même manière par l’expérience du hockey. Ce sentiment découle de la configuration en place à une époque donnée, une configuration où le niveau de professionnalisation est encore faible mais aussi, plus largement, où la reconnaissance sociale de la pratique en activité professionnelle demeure peu répandue. Certains joueurs ont ainsi l’impression que le hockey ne constitue pas vraiment une étape de leur carrière professionnelle mais bien une parenthèse – parfois enchantée – qu’il s’agit de refermer :

Après le hockey je suis à fond dans le boulot, j’avais « fait une croix » sur le hockey, j’ai la prise de conscience professionnelle, on va dire. Maintenant je commence à bosser, je tourne la page, quoi. Je prends ça comme un nouveau chapitre et... je suis comme un junior dans ce nouveau chapitre. C’est une nouvelle vie qui commence... Sans regret de celle d’avant et avec une autre vision, une autre maturité aussi, tu vas te marier, tu mets en place ta vie, les bases... (Alan – précaire, études, couple)

Si ça n’allait plus avec le hockey, ben, je faisais autre chose, je commençais à travailler. Le hockey a été une étape de ma vie et cette étape elle est derrière, maintenant je travaille, je fais autre chose... Maintenant j’suis marié, j’ai deux enfants, ma vie elle est ailleurs. (André – confirmé, sans occup., seul)

Au-delà du sentiment de commencer à travailler, les discours renvoient plus largement au fait qu’il s’agit d’entamer une nouvelle vie, sous-entendant notamment qu’être marié et avoir des enfants n’est pas compatible avec leur vie d’avant – une situation que rencontrent moins les *Élites* (←p. 307). Travailler signifie pour eux s’engager dans une activité sérieuse, qui comporte parfois sa part de pénibilité ou de contrainte. Même les joueurs de cette génération ayant travaillé

à *Temps partiel* ont l'impression de commencer à travailler, comme si leur engagement parallèle n'avait pas vraiment compté :

J'ai dû commencer à travailler, là ça devenait un boulot sérieux, quoi! Tu te lèves le matin et tu vas travailler, tu dois aller au travail...
(Alain – précaire, partiel, couple)

Ça m'a fait du bien de balayer cette LNB et de me consacrer au vrai travail professionnel, qui dure trente-quarante ans, comparé aux dix-quinze ans de hockey. (Billy – précaire, partiel, couple)

Comme l'exprime Billy, cette transition peut également être associée à une représentation positive dans la mesure où ce nouvel engagement permet de rentrer dans la norme. Pour rappel, les représentations du travail semblent globalement renvoyer à deux notions distinctes pour les hockeyeurs: l'activité, c'est-à-dire la tâche, le travail en train de se faire, et le statut, c'est-à-dire la fonction socialement reconnue, associée par les joueurs à l'emploi, au métier ou à la profession. Si le sentiment de commencer une nouvelle vie reste prégnant, celui de commencer à travailler permet aux joueurs de devenir « normaux », tout en leur rappelant ce qui les sépare des autres :

C'est une nouvelle vie qui commence, vraiment... un nouveau défi. J'étais vraiment motivé, parce que ça m'a toujours manqué de pas avoir un vrai métier. Savoir qu'à trente-quatre ou trente-cinq ans, je devais tout recommencer à zéro. Je voyais mes amis avec une vie normale, ils gagnent moins d'argent que moi, ça c'est sûr, mais chaque année ils ont leur poste qui augmente et moi, ça va être le contraire, je vais arriver à la fin et je serai à zéro. C'est un truc qui m'a un peu dérangé. Au début c'était difficile de commencer à travailler, de s'y remettre, le soir j'avais la tête pleine! Prête à exploser! (Basile – élite, sans occup., famille)

J'arrivais à la trentaine et j'me suis dit: «J'ai pas d'emploi, j'ai cotisé quasi rien». Donc à partir de là, j'ai commencé à travailler, à être comme un type normal, qui bosse, qui est dans une boîte, qui a un métier normal. Après dans n'importe quel job que tu fais, du fait d'avoir commencé tard le boulot, t'es plus motivé qu'une personne que ça fait déjà quinze ans qu'elle bosse. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

Les transitions professionnelles hors du milieu permettent ainsi d'observer comment les premières générations ont été marquées par

la pratique. Pour les *Aînés* et certains *Benjamins*, le hockey est vécu comme une parenthèse, une étape transitoire sans lien apparent avec la professionnalisation. Animés par le sentiment d'un retour à la normalité, ces derniers abordent leur nouvelle activité dans des dispositions particulières qui les démarquent du travailleur lambda.

La continuité dans les modalités d'engagement au travail

Être inséré hors du milieu ne signifie pas que les liens avec le hockey ont été rompus. Au contraire, les joueurs en capacité de le faire recherchent dans leur activité des réalisations et des modalités d'engagement proches de celles qu'ils ont connues avec le hockey. Ceux qui possèdent moins d'autonomie dans leur poste s'arrangent pour rechercher une activité leur permettant d'avoir une modalité d'engagement compatible avec la prolongation de leur engagement sportif amateur.

La recherche d'une réalisation professionnelle proche du hockey

Les *Confirmés* et les *Élites* apparaissent – davantage que les autres profils – en mesure d'opérer une prise de distance avec la pratique, comme si leur carrière davantage reconnue – ou accomplie? – leur permettait de tourner plus aisément la page de leur expérience sportive. À l'inverse, on peut penser que rester en marge entretient la fascination – la frustration créant le besoin –, comme si une carrière plus périphérique entretenait l'*illusio*. Dans cette même logique, les joueurs ayant eu une carrière reconnue mais sortis sur blessures expriment souvent le besoin de poursuivre professionnellement dans le secteur du hockey en raison d'un sentiment d'inaccomplissement ou d'un goût d'inachevé.

Cette capacité à se détacher du milieu semble également favorisée par l'accès à des types de poste leur permettant d'être à nouveau valorisés après leur carrière sportive. Jouissant d'un capital sportif qui facilite l'accès à des emplois situés dans le haut de la structure sociale et bien rémunérés, ces joueurs-là expérimentent un nouveau processus d'adhésion au travers de conditions matérielles et dans la reconnaissance de leur travail. Ce sont aussi des formes génériques d'élection et de reconnaissance pour lesquelles les individus peuvent avoir des dispositions ; s'ils sont élus

ailleurs, cela peut fonctionner et favoriser un désenchantement du milieu. Ce double phénomène, où l'investissement dans le travail répond au désinvestissement de l'espace du hockey, s'observe de manière récurrente dans les transitions professionnelles des joueurs au bénéfice d'une carrière durable et reconnue :

J'suis responsable de deux magasins, j'ai une certaine stabilité, bref, j'suis bien. Depuis là, c'est incroyable, mais le hockey est passé en deuxième position. Le plaisir est presque parti. Tu sais que j'avais plus envie. J'ai refait quelques entraînements, mais après avec le travail, je me disais : « Si je prends un coup, je peux pas aller travailler avec une balafre... » Mon boulot c'est important maintenant, j'ai des responsabilités quand même. Et c'est bien parce qu'on travaille en équipe, comme avant avec le hockey. (André – confirmé, sans occup., seul)

Parallèlement à leur investissement dans le travail, les *Confirmés* et les *Élites* conservent peu de liens apparents avec le milieu du hockey. Cette absence de manque semble en partie découler de leur nouvelle adhésion professionnelle, même si, pour que cela fonctionne, des parallèles doivent pouvoir être établis avec le hockey. À y regarder de plus près, les liens avec le hockey sont donc bien présents, comme si la pratique avait laissé des traces et façonné leurs attentes professionnelles :

J'ai toujours adoré jouer, mais le hockey ne m'a jamais manqué. Mais bon, je bosse une chiée... et j'aime ce que je fais [il a une fiduciaire et est indépendant]. Je bosse dans un rapport de confiance et j'ai une relation privilégiée avec chaque client. Ce que j'aime dans mon boulot, c'est que je peux prendre mes décisions seul... L'année passée, j'ai viré mon plus gros client parce qu'il me faisait chier! Je recherche l'harmonie, la même que j'avais avec le hockey. Quand t'as été sportif professionnel, après c'est difficile d'avoir un job où tu te fais chier. (Alban – confirmé, partiel, couple)

Le hockey, ça ne me manque pas du tout! Jamais, quoi! D'ailleurs depuis que j'ai arrêté, j'ai pratiquement plus remis les patins. On a une équipe avec la police [rires], mais j'suis jamais motivé à aller. J'ai pas eu du tout de flottement, j'ai assez vite tourné la page, j'me suis assez vite projeté dans mon nouveau job, c'était un nouveau défi, et je voulais faire ça depuis assez longtemps, je me suis dit : « J'me vois bien là-dedans, je suis fait pour ça, j'suis un gars sérieux ». Un peu comme pour le hockey, tu vois... Et t'as tellement de choses intéressantes à

apprendre. Je me retrouve comme à mes débuts dans le hockey, c'est excitant, c'est passionnant! Et comme au hockey, t'es sur le terrain! (Basile – élite, sans occup., famille)

Si les *Confirmés* et les *Élites* insérés hors du milieu mettent à distance le milieu du hockey, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils ne sont pas toujours «connectés» à la pratique, notamment au travers des modalités d'engagement qu'ils recherchent dans leur travail. Les témoignages précédents le suggèrent déjà, il y a dans les éléments recherchés dans la nouvelle activité un héritage laissé par l'expérience du hockey. Si André et Alban recherchent un environnement de travail proche de leur passé sportif, Basile s'oriente vers un métier de terrain et y adhère sur le même registre vocationnel lorsqu'il évoque le sentiment d'être «*fait pour ça*». D'autres joueurs semblent avoir vécu ce qui s'apparente aussi à un processus de reconversion mais qui semble uniquement partiel car l'orientation choisie traduit également une recherche de continuité :

Mon master de minéralogie environnementale et volcanologie, avec du travail de terrain, c'était génial, ça m'a vraiment passionné. Donc à la fin du master et de mon travail de hockeyeur, c'était clair que le doctorat m'attirait à fond... en plus, j'aime bien l'enseignement. Et surtout un doctorat en volcanologie absolument génial, avec du terrain... où tu vas crapahuter sur des volcans et où je peux surtout retrouver le côté physique du hockey avec les mêmes poussées d'adrénaline... (Célien – confirmé, études, couple)

Davantage que les autres profils, les *Confirmés* et les *Élites* ont exprimé un attachement prononcé aux dimensions propres à leur nouvelle activité, mais qui sont en correspondance avec celles expérimentées avec le hockey. Le registre de la passion est d'ailleurs souvent mobilisé et fait écho au champ lexical que ces derniers développaient précédemment à l'endroit de leur pratique sportive :

Ça fait quatre ans que je travaille dans l'hôtellerie et c'est passionnant. C'est vraiment un beau métier, on reste pas derrière un bureau et on sait ce qu'on va faire. Dans l'hôtellerie, tout d'un coup on est appelé pour une chose parce qu'il y'a un problème. C'est cet aspect-là qui me plaît, plus que le salaire par exemple. C'est comme le hockey, c'est toujours différent. Je pourrais pas sinon. (Arthur – élite, sans occup., famille)

J'ai accumulé cinq-six ans d'expérience de fibre optique, on a été les premiers en Europe à le faire. J'avais une immense expérience, c'était vraiment passionnant. Dans le boulot, j'ai besoin de défis, faut que ça bouge... comme au hockey. Quand un truc est acquis, pour moi c'est... Je marche à trouver de nouveaux défis, des nouvelles choses. Maintenant c'est génial, j'apprends plein de trucs, mais avant j'avancais plus. J'étais un des mieux payés, de meilleures places, tout ce que tu veux, je gagnais presque 100 000 balles par année mais j'arrivais pas à me lever le matin, j'étais plus motivé, parce que pour moi c'était la routine. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

La rémunération n'apparaît pas centrale dans le rapport au travail indiquant une importance plus relative des dimensions instrumentales de l'activité professionnelle. La comparaison avec le mode de fonctionnement du hockey renvoie à un rapport positif à l'activité, mais semble dans le même temps en faire des travailleurs exigeants susceptibles de s'ennuyer rapidement. Ces attentes élevées ou cette forme d'ennui précoce au travail ont été fréquemment observées et passent pour un héritage, ou plutôt une dette liée au passé sportif.

La non-centralité du travail ou sa dimension instrumentale

La plupart des *Précaires* établissent une nette distinction entre le hockey et leur travail actuel, dont ils soulignent souvent en creux la dimension moins enchantée et moins valorisante. Parallèlement, cette catégorie de joueur conserve et entretient de nombreux liens avec le hockey, même s'ils ne se situent plus sur un plan professionnel. Ainsi, s'ils opèrent une transition au niveau professionnel, ils restent souvent convertis au niveau de leur adhésion. À défaut d'une affirmation par leur nouvelle activité professionnelle, ces attachements avec le milieu demeurent un support identitaire important pour les individus :

Comment je trouve mon boulot maintenant ? Ouais, c'est du boulot, y'a pas grand-chose à dire. C'est pas que c'est pénible mais c'est clair que ça change d'avant avec le hockey. Dans le sport tu as des émotions que tu ne retrouves pas ailleurs... en tout cas pas dans le travail. Mais après l'aventure de la « 2 » a commencé [il est devenu président d'une équipe de ligue amateur], donc après c'est devenu plus le hockey-copains, le

hockey-plaisir... Donc tu travailles la journée et le soir ou le week-end, t'as du plaisir au hockey. (Armand – précaire, partiel, couple)

Ayant parallèlement continué à jouer durant dix saisons dans les ligues amateurs (entre trente-deux et quarante-deux ans) et ayant été président d'une équipe pendant une quinzaine d'années, Armand a conservé des liens très étroits avec le milieu du hockey sur glace, en plus d'assister encore régulièrement à des matchs de LN. Ces engagements parallèles semblent surtout constituer des vecteurs de réalisation et s'inscrire en opposition avec le temps du travail, davantage associé à une contrainte et pour lequel il développe, à l'instar d'Alan, un rapport distancié et désabusé :

Mon boulot me permet surtout de garder ce côté « bien vivre » en faisant du sport, en ayant beaucoup de relations sociales, sortir, tout ce que j'ai toujours aimé faire à côté. J'aime ce que je fais, mais c'est pas le boulot « passion » dont j'aurais peut-être rêvé. Mais c'est vrai que c'est agréable de dire que t'es directeur de banque. C'est quand même, entre guillemets, une réussite. C'est pas le pire des scénarios, quand tu te dis que t'as fait le con toute ta jeunesse ! [rires] (Alan – précaire, études, couple)

Comme la plupart des *Précaires*, Alan semble surtout apprécier son travail pour ses dimensions instrumentales. Sa vie en dehors du travail s'articule d'ailleurs autour du milieu du hockey, puisqu'il joue encore sept saisons au sein d'une équipe amateur (entre trente-trois et quarante ans), dont il est le président pendant cinq ans. L'une des composantes positives de son travail repose ainsi paradoxalement sur ce que ce dernier lui permet de faire quand il n'y est pas, mais également sur l'image et la reconnaissance sociale associées à son poste.

Ce rapport aux dimensions instrumentales du travail est caractéristique des *Précaires* insérés hors du milieu. Le travail n'est pas apprécié en soi pour les tâches à accomplir mais plutôt pour sa flexibilité, en permettant notamment aux individus de continuer à jouer au hockey et de prolonger une forme de reconnaissance par la pratique :

Si j'ai assez d'argent, j'arrête demain de travailler à l'usine. Je me plains pas, mais à choisir j'fais autre chose. Par contre ce qui est bonnard, c'est que les horaires, c'est tip top pour le sport... À 16 heures j'ai fini, pour la famille aussi. Donc d'un côté, moi je fais mon truc et après,

je me casse et ma vie elle est ailleurs... Parce qu'encore maintenant, les matins où je me lève et que je sais qu'on a un match le soir, j'suis content, hein! Le boulot, pfff... Je pense qu'il y en a beaucoup qui se mentent à eux-mêmes en se disant: «Mais qu'est-ce que tu veux que j'aille faire encore sur une patinoire! De toute façon, je suis dépassé, j'peux plus...», mais dans un coin de leur tête ils rêveraient d'y aller et d'ailleurs il y en a qui retournent. (Alain – précaire, partiel, couple)

Alain a effectivement prolongé durablement sa carrière en jouant encore quinze saisons dans les ligues amateurs (de trente-deux à quarante-huit ans). Toujours dans l'*illusio* que le jeu vaut la peine d'être joué, il peine d'ailleurs à concevoir que d'autres joueurs ne soient plus sur ce registre. Entretenir un rapport positif au travail en raison de la flexibilité de ses horaires se retrouve également chez les *Précaires* des plus jeunes générations. Une flexibilité qui permet, comme dans le cas d'Alain, de continuer à pratiquer dans de bonnes conditions :

J'suis manutentionnaire à 60%. Je reçois la marchandise et je remplis les rayons. Je m'occupe que tout soit en ordre. C'est pas du gros boulot... mais je le fais. J'arrive le matin, écouteurs sur la tête, salut tout le monde! J'suis pas très sociable, je suis un peu dans mon monde... Et j'commence à me saouler de ce boulot, toujours la même chose. J'ai toujours été un petit peu un touche-à-tout, j'me fatigue vite du boulot que j'ai. S'il y a rien qui m'intéresse, si y'a pas une petite évolution, si ça stagne, je pars, je passe à autre chose. Mais bon, c'est cool parce que j'peux commencer tôt et comme ça après je suis tranquille, je peux m'entraîner et faire mes saisons de hockey standard. (Charly – recalé, sans occup., maison)

Toujours actif dans le hockey, le rapport au travail de Charly repose en grande partie sur son engagement sportif toujours prégnant. Il semble effectivement que les jeunes générations «*se distinguent des autres générations par l'intensité de leurs attentes et par une certaine distance par rapport à la centralité du travail*» (Méda, Vendramin, 2010). Le cas de César (encadré 8.2) s'inscrit dans la même logique et permet d'observer que le rapport à la nouvelle activité se construit également au travers des expériences passées, celle de la LN mais aussi du parcours de formation.

ENCADRÉ 8.2**Là ça te plaît ce que tu fais comme boulot ?**

Ouais, j'aime bien... Enfin, je me lève pas tous les matins en me disant : « C'est incroyable, quoi! ». Ça ne me dérange pas... Je travaille « tout seul » [il est concierge pour une grande entreprise], c'est moi qui me fixe mes horaires. Ça veut dire que pour le hockey si je dois partir assez tôt, je commence plus tôt le travail pour finir plus tôt, donc pour ça mon travail c'est bien.

Tu m'avais dit lors du premier entretien : « C'est pas trop grave de pas avoir de formation, du boulot je vais en trouver, je sais pas quel type de boulot, mais du boulot sûr... »

Moi, tant qu'ils veulent me garder dans ce boulot, je vais rester parce que c'est vraiment... Je pense que c'est le boulot le mieux pour moi, en ayant pas de formation je pouvais pas espérer mieux, je pense.

Tu te disais que sans formation ça allait peut-être...

Ouais... depuis le début quand j'ai arrêté le CFC, j'me suis dit : « C'est ou je réussis au hockey ou je vais faire de la merde ». Du coup maintenant, compte tenu de ma situation, y'a pire comme job...

Tu as un salaire correct ?

Ouais, un peu plus que correct même... C'est aussi pour ça que le job, il est assez chouette... Sur le moment j'étais content, je me suis dit : « Ah, enfin un vrai salaire qui va rentrer!... qui va rentrer sur douze mois. » Je me voyais pas gagner 3 000 francs par mois toute ma vie, je voulais vivre un peu normalement quoi. Au final d'un côté ça te pèse. Tu sais quand tu gagnes pas beaucoup d'argent, t'es toujours en train de compter, de savoir si tu peux t'acheter ça, t'acheter ça... si tu peux aller faire les courses.

Tu as vécu ça longtemps ?

Depuis que j'suis parti de la maison. J'suis toujours en train de compter. Combien j'ai par semaine pour la nourriture, pour les activités... Et au bout d'un moment, ça te saoule. (César – recalé, sans occup., couple)

Le reclassement salarial à la sortie de la LN influence favorablement le rapport au travail de César. Sortir de la LN équivaut dans son cas à sortir d'une certaine précarité et le déclassement symbolique paraît ainsi compensé par une amélioration de sa condition économique.

Le rapport à l'argent compte dans la représentation de son activité et s'ajoute, à l'instar d'avoir des horaires flexibles, à la liste des facteurs instrumentaux favorisant une perception positive du travail. Les travaux de Dominique Méda et de Patricia Vendramin (2010) soulignent à ce titre que si les jeunes cherchent à obtenir plus de libertés et d'opportunités de développement personnel, ils attendent également davantage de protection sociale et des salaires plus élevés. La question de la rémunération a d'ailleurs surtout été évoquée par les *Cadets Précaires*, plus attentifs à cette dimension de leur activité. Pour cette génération, un salaire jugé insuffisant peut suffire à entraîner une vision négative de l'emploi occupé :

Disons que le travail en lui-même, il me plaît, mais c'est la monnaie qui me plaît un peu moins! (Christophe – précaire, études, couple)

Hormis les cas d'Armand et d'Alan – ayant tous deux déclaré appartenir à une famille qui bénéficie d'une très bonne situation financière –, on observe chez les *Précaires* une forme de misère de position, en tous les cas au niveau professionnel. Les individus cherchent à la combler par d'autres centres d'intérêt, notamment en restant investis dans le hockey. Au-delà de leur transition professionnelle, on peut donc postuler que les individus restent d'une certaine manière convertis à la pratique. Ce postulat semble d'autant plus valable que les ligues amateurs requièrent tout de même un investissement en temps conséquent et que les contreparties financières sont, même si elles peuvent être intéressantes, moins élevées.

Ainsi, les données indiquent que la prise en compte du type de carrière sportive accompli, mais aussi du secteur professionnel réinvesti, est centrale dans la compréhension du rapport au travail. Les joueurs qui continuent de travailler au sein du milieu restent convertis en termes d'occupation mais également en termes de croyances, même si des nuances peuvent être observées entre les différents profils de carrière sportive. Les joueurs au bénéfice d'une carrière durable et reconnue prolongent leur adhésion au travers de leur activité professionnelle, mais apparaissent parallèlement capables de mobiliser une plus grande diversité de registres. Ayant une autonomie plus réduite, les *Précaires* ont en revanche une implication plus exclusive dans ce milieu et tentent d'y multiplier les liens. Occupant des emplois périphériques dans l'espace du hockey, ils sont également engagés en tant que joueurs,

entraîneurs, bénévoles, afin d'exister au maximum dans leur (parfois unique) espace de valorisation.

Le rapport au travail des joueurs insérés hors du milieu est soumis à une autre logique. Premièrement, si les *Aînés* et certains *Benjamins* ont le sentiment de commencer à travailler, les *Cadets* vivent cette transition comme une étape supplémentaire de leur parcours professionnel. Cette observation permet de souligner les traces laissées par la pratique et le fait que l'expérience du hockey n'a pas marqué les joueurs de la même façon selon les contextes de professionnalisation. Deuxièmement, aidés par un sentiment d'accomplissement marqué et par l'accès à des postes valorisants, les *Confirmés* et les *Élites* insérés hors du milieu sont davantage en mesure de prendre de la distance avec le hockey et de changer de registre. Ces joueurs-là recherchent davantage à se réaliser dans le travail même si les modalités d'engagement recherchées illustrent les liens qui les unissent encore à leur passé sportif. Troisièmement, les *Précaires* insérés hors du milieu semblent développer un rapport plus instrumental à leur nouvelle activité tout en cherchant activement à conserver des liens étroits avec le milieu du hockey ; leur emploi est apprécié dans la mesure où il offre suffisamment de flexibilité pour s'articuler avec leur passion pour le hockey restée intacte. «Reconvertis» en termes d'occupation, ces derniers restent convertis en termes d'adhésion.

En définitive, sur l'ensemble des personnes interrogées, peu de reconversions sont observées, au sens d'un processus englobant à la fois un processus de «dé-conversion» de la pratique sportive et de conversion à la nouvelle activité. Seuls les joueurs au bénéfice d'une carrière reconnue et insérés hors du milieu semblent en mesure d'être doublement reconvertis – en termes d'occupation et de croyances –, bien que les modalités d'engagement recherchées dans le travail trahissent les liens qui les unissent encore avec le hockey. Indépendamment de leur trajectoire professionnelle et des liens apparents qu'ils conservent avec le milieu, la plupart des individus observés restent marqués par la pratique.

II. Du sentiment de compétence

Bien qu'il ne soit pas exclu que les ex-hockeyeurs soient au bénéfice de compétences acquises au travers de l'expérience du sport de haut niveau¹¹⁰, se prononcer sur la nature des réels transferts effectués n'est pas le but de ce travail. De surcroît, l'analyse de la conversion du capital sportif semble soulever des difficultés méthodologiques. Comment effectivement pouvoir quantifier ou mesurer les réels transferts effectués ? Pierre Bourdieu s'est d'ailleurs déjà confronté à la question avec plus ou moins de satisfaction. « *Quelles sont les lois selon lesquelles s'opère cette reconversion ? Comment se définit le taux de change selon lequel on échange une espèce de capital dans une autre ?* » (1980a, p. 57). Pour ce faire, il faudrait en premier lieu interroger des employeurs et découvrir par exemple que l'allure sportive peut être reconnue comme un capital par les entreprises qui tirent profit de l'apparence physique de leurs employés (Hidri, 2008 ; Hidri, Bohuon, 2008). Ainsi, même si l'analyse tente de fournir des éléments d'objectivation et de réflexion sur de tels transferts, elle se concentre plutôt sur les croyances développées par les ex-hockeyeurs à leur endroit ; autrement dit, sur leur sentiment de compétence. La mise à jour de ces croyances permet d'illustrer l'héritage du passé sportif et d'alimenter la thèse selon laquelle les processus de reconversion rencontrés ne seraient, au mieux, que partiels.

1. Des travailleurs socialisés dans la culture du hockey

Tous les hockeyeurs interrogés ont partagé le sentiment d'avoir beaucoup appris de leur expérience de la LN. En premier lieu et de manière relativement spontanée, de nombreux joueurs ont associé leur cheminement au sein de cet espace à une « *école de vie* ». Cette représentation de la pratique fait partie de la croyance dans la valeur de l'engagement dans le hockey, c'est-à-dire de l'*illusio* que le jeu vaut la peine d'être joué pour ses valeurs propres mais aussi pour ses effets supposés, éducatifs en particulier. Ce type de discours a été tenu à de maintes reprises par les

¹¹⁰ Selon Pierre Bourdieu, les dispositions acquises par socialisation perdurent dans le temps et traduisent un phénomène d'*hystérésis*. Autrement dit, l'individu qui se retrouve dans un nouvel espace social ou un espace en évolution – engendrant un changement de statut ou de position sociale – tendrait à conserver, en partie ou pendant un certain temps, ses dispositions initiales, même s'il convient de prendre en compte les contextes d'action dans lesquels vont s'actualiser ou non ses dispositions (Lahire, 2002).

hockeyeurs, quels que soient leur cohorte d'appartenance et le profil de carrière sportive dans lequel ils ont été identifiés :

*Le hockey, c'est une école de vie incroyable, t'apprends la vie avec le hockey... c'est comme une sorte d'éducation.
(André – confirmé, sans occup., seul)*

Quand t'es vingt dans une équipe, tu dois apprendre à vivre dans ce groupe, c'est très important... Il y a des rôles différents. Si t'es dans les leaders, de prendre des responsabilités... C'est surtout une bonne école de vie. (Basile – élite, sans occup., famille)

Le hockey est une bonne école de vie. Après il faut que les personnes qui donnent les instructions aient les bonnes valeurs... Mais ça te fait grandir. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Tout se passe comme si le hockey, jeu très cadré, codifié et régulé, s'apparentait à la « vraie vie ». À tout le moins, cet engagement dans une pratique sportive de haut niveau semble marquer les individus durablement et constituer un référentiel structurant et générateur de manières d'être, de faire, de penser :

On apprend à vivre. Le sport d'équipe que j'ai fait, que ce soit depuis les Juniors jusque y'a une année en arrière, c'est une école de vie. J'ai appris à vivre avec les autres, à communiquer... Je me suis formé, la vie que j'ai actuellement c'est grâce au hockey que je l'ai. (Blaise – confirmé, partiel, couple)

Cette école n'est cependant pas accessible à tout le monde. C'est une école privée, réservée à une élite, aux *happy few* qui ont réussi à entrer dans la « cour des grands ». Cette (s)élection peut contribuer à produire un sentiment de compétence particulier chez les individus. L'impression de faire partie d'un petit nombre d'élus renforce le sentiment de compétence et peut même déboucher sur une prophétie autoréalisatrice, qui convainc de l'importance du hockey. Cette conviction très forte se heurte parfois à l'épreuve de la réalité et de ses différentes modalités, elle expose les individus de manière inégale à la remise en question de leurs compétences.

Une élite convaincue d'avoir des compétences supérieures

Il s'agit ici de poser la question des effets de la consécration objective du milieu sur la perception de la causalité de cette consécration. Au-delà du sentiment d'élection qu'a représenté le fait d'avoir accédé à la LN (←p. 122), l'expérience de la LN – le fait d'avoir pu y accéder, comme de s'y maintenir – a contribué à façonner une élite qui développe la croyance d'y appartenir grâce à ses qualités :

T'arrives pas là par hasard. N'est pas sportif qui veut. C'est quand même des sacrifices, des efforts, une ligne de conduite, un caractère... tout le monde n'en est pas capable. (Basile – élite, sans occup., famille)

Les joueurs de Ligue nationale, c'est quand même des gens qui ont une faculté supérieure à la moyenne... tu ne deviens pas par hasard joueur professionnel, alors qu'il y a des milliers de personnes qui aimeraient le devenir. Donc si toi tu le deviens et les 999 autres ne le deviennent pas... même si t'étais peut-être moins intelligent ou que tu avais de moins bonnes notes en français et en maths, t'as quand même une force de caractère qui est supérieure. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

En mettant de côté les conditions sociales de la production de cette élite, le fait d'avoir pu atteindre la LN est traité comme le résultat de qualités exceptionnelles – un sentiment d'élection qui se façonne d'ailleurs symboliquement pour Bertrand au-delà des compétences scolaires. Il y a là un processus de naturalisation reposant sur un discours de psychologisation individuelle articulé autour du caractère (Coakley, 2011). Ce discours est d'autant plus ancré dans l'esprit des joueurs qu'il est plus largement soutenu par les *sport evangelists* qui louent le «*pouvoir du sport*» (Giulianotti, 2004). Avoir réussi à accéder à la LN, là où tant d'autres échouent, contribue à forger chez les individus un sentiment de compétence – voire dans certains cas de supériorité ou du moins de distinction –, conduisant à écarter les effets de socialisation du processus de sélection. Cette croyance d'être des individus à part est renforcée par l'expérience de la LN, qui façonne les corps et les esprits et participe à la production d'un «*homme augmenté*» :

*Question mental... des fois maintenant quand je parle avec certains au boulot, ils ne se rendent pas compte de notre parcours, j leur dis : «*Oui, mais nous... tu sais...* ». (André – confirmé, sans occup., seul)*

Du point de vue moral et professionnel, t'es dix fois plus solide que n'importe qui. Quand tu t'es fait insulter pratiquement toute ta carrière

ou traiter comme un animal! Une carrière de hockeyeur, c'est un renforcement humain. Donc maintenant au travail, t'as peur de rien. (Alban – confirmé, partiel, couple)

Au-delà de ce sentiment d'appartenance – « nous », les sportifs de haut niveau –, cette fabrique de travailleurs différemment qualifiés semble de surcroît fonctionner à tous les étages de la production, puisque l'on retrouve ces discours indépendamment du profil de carrière sportive concerné :

Avoir vécu cette carrière, ça amène beaucoup d'éléments positifs dans le boulot, des choses que peut-être pas tout le monde peut apporter. Peu importe le niveau auquel t'as joué, que ce soit en LNB ou LNA. Tu seras pas plus performant au boulot si t'as joué en équipe suisse ou si t'as « seulement » joué en LNB, les bases sont un peu les mêmes. (Armand – précaire, partiel, couple)

L'expérience de la LN participerait à renforcer les individus socialisés dans ce cercle fermé, mais également les préparerait et les armerait pour la suite de leur parcours professionnel. Une fois de plus, que ces transferts soient réels ou imaginaires, la plupart des joueurs interrogés ont développé une croyance très forte dans la valeur et la singularité de leurs compétences.

Convaincus de savoir gérer la pression

Interrogés sur leur nouvelle activité professionnelle et sur leur façon de l'exercer, les ex-hockeyeurs de LN ont fréquemment évoqué les manières de se comporter les rattachant encore à leur activité sportive. Certaines compétences sont apparues de façon récurrente dans les récits, comme celle de savoir gérer la pression :

Avoir appris à gérer le stress, c'est la chose qui me sert le plus dans mon métier. Toutes les situations stressantes, en tout cas jusqu'à maintenant, je les ai vraiment bien gérées. Quand tu es sur la glace, tu dois gérer en une fraction de seconde un stress. Alors là c'est pas une fraction de seconde, t'as quand même plus de temps, mais si tu veux, je suis toujours extrêmement tranquille dans les situations stressantes... et c'est vraiment grâce à ma carrière sportive. (Arthur – élite, sans occup., famille)

Hormis le fait d'avoir été socialisés dans une pratique entraînant à devoir prendre des décisions rapidement, l'argument souvent mobilisé

par les hockeyeurs repose sur le degré d'exposition publique élevé de leur travail. La référence à la grandeur de l'auditoire sportif – où des milliers d'individus observent *in situ* la réalisation du travail – permet aux individus de justifier leur aptitude à supporter un stress important :

Le gars qui te dit : « J'suis bloqué avec la pression », il faut pas faire du sport ! Parce que t'en as toujours ! La pression, tu l'emploies. Aussitôt que tu prononces le mot pression ou stress, les mecs ils ont déjà une excuse. J'aime pas les excuses. La pression, tu la prends, et heureusement que tu en as ! Quand tu rentres dans une patinoire comble... c'est génial ! À l'Allmend, tu joues devant 16 000 personnes, tu réussis quelque chose ils sont francs fous, t'es deux fois plus motivé ! Tu dois le prendre pour toi, ça doit pas te bloquer, au boulot c'est la même chose. Je peux admettre que des gens soient bloqués avec la pression, ça existe, mais j'comprends pas... je suis démuni par rapport à ça. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Au hockey, t'avais pas tellement le droit à l'erreur, tu te faisais fracasser quand tu jouais mal. Ça faisait partie du jeu. C'est pas toujours facile au début mais après tu fais un peu le dos rond. J'me souviens d'un match, je crois qu'on avait fait 7 à 7 et on avait pas été très brillants... j'avais reçu à la maison un carton avec une passoire dedans ! [rires] Donc si dans le boulot maintenant t'as de la pression, tu relativises... Après je ne sais pas comment tout le monde gère la pression... Mais si on te dit : « Maintenant tu dois faire 10 000 francs de chiffre d'affaires la semaine prochaine » ou bien : « Dans la patinoire, il y a 4 000 personnes et si tu encaisses, t'as perdu », je pense que c'est pas la même pression, elle est beaucoup plus grande au hockey. (Armand – précaire, partiel, couple)

Il ne s'agit pas de se prononcer sur l'objectivation d'une quelconque hiérarchie entre des enjeux économiques ou sportifs – des enjeux sportifs qui peuvent d'ailleurs également sous-tendre des enjeux économiques – mais plutôt de saisir quelle importance subjective les joueurs accordent à ces injonctions :

T'as la capacité à supporter beaucoup de pression, puisque t'as été confronté à ça... même si, au final, que X ou Y perde un match, fondamentalement tout le monde s'en fout, mais sur place quand t'es concentré sur ton machin, c'est le truc le plus important qu'il y a ! Et faut pas se leurrer, c'est important aussi pour les milliers de gens qui suivent le championnat... et pour l'économie du club et des gens qui y travaillent. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Étant pris dans le jeu, remporter des victoires et progresser au classement est l'une des préoccupations majeures du joueur investi. Intrinsèquement liée à l'injonction constamment renouvelée pour le travailleur sportif de gagner, la capacité à gérer la pression est apparue dans les discours des différentes générations. Cette compétence semble toutefois, pour les premières générations observées, surtout se développer dans le jeu lui-même, au fil des cohortes elle s'apprend également et plus largement au contact du marché et des organisations :

Ton expérience dans le hockey t'aide aussi à gérer la pression. Parce que t'en as quand même pas mal. La pression de l'entraîneur, des dirigeants... Mais tu as une pression que toi tu te mets aussi... parce que tu sais que l'année prochaine, tu dois trouver un contrat, un meilleur contrat. T'as envie que le club soit toujours intéressé à te garder... Et donc après, dans le travail, t'arrives quand même bien à la gérer... peut-être un peu mieux que les autres. (Clément – précaire, partiel, seul)

Comme le suggère Clément, l'expression de cette capacité à gérer le stress ou la pression est également l'occasion pour les ex-joueurs de souligner ce qui les distingue des autres travailleurs, de mettre en lumière leur singularité sur le marché en lien avec leur passé sportif :

Aujourd'hui je ne sens pas vraiment le stress, c'est quand même des trucs que t'apprends. Dans mon métier, t'as la pression surtout quand tu bosses en tardif. T'as des délais, tu dois les respecter. Tu vas au match et tu dois faire un compte rendu qui tient la route en peu de temps. Beaucoup de journalistes font des blocages par rapport à ça. Quand le match fini à 22 heures et à 22 h 45, tu dois rendre ton texte... et qu'il y a eu trois retournements de situation dans la dernière minute... Et aussi par rapport à la critique. Quand tu joues, tu te fais beaucoup critiquer, que ce soit par ton entraîneur ou les médias, t'apprends à encaisser. Ce que je vis par exemple très bien maintenant dans mon métier. (Bruno – confirmé, partiel, seul)

En tant que sportif, t'as l'habitude d'être mis sous pression. Et c'est clair que dans la police, t'en rencontres souvent aussi et tu dois pouvoir les gérer. Garder ton calme et ton sang-froid... Et là-dedans, je me débrouille pas mal. Et je peux même aider quelques collègues, parce qu'il y en a quand même pas mal qui s'emportent assez facilement. (Basile – élite, sans occup., famille)

Les activités présentées et associées à des secteurs soumis à une certaine pression – ici le milieu du journalisme ou celui de la police – permettent aux ex-hockeyeurs d’exprimer ce qui les démarque de leurs nouveaux collègues de travail. Cette pression semble toutefois se retrouver plus largement dans la plupart des secteurs d’activité – notamment avec la hausse des « *dispositifs de gestion* » (Maugeri, 2006 ; Boussard, 2005) – et se décliner sous différentes formes. Comme dans les discours de Bruno et de Basile, elle peut également s’appréhender lorsqu’elle est projetée sur les collègues de travail. Observer les effets de la pression sur les autres renvoie l’ex-hockeyeur à son propre comportement et le conforte dans sa capacité à endosser le rôle de celui qui gère :

J’ai vu en travaillant que les gens ne se rendent pas compte la pression que c’est d’être sportif. J’ai plusieurs collègues quand ils ont déjà un dossier sur leur bureau, tu leur rajoutes un dossier, ils paniquent, ils stressent... Alors que nous, avec le hockey, on a appris à gérer ça. (Corentin – précaire, partiel, couple)

La plupart des ex-joueurs interrogés établissent donc une distinction claire entre, d’une part, « nous » les hockeyeurs – ou par extension les sportifs de haut niveau – et d’autre part, les travailleurs « normaux ». À l’instar d’Arnaud, certains semblent même éprouver des difficultés à comprendre les individus qui ne fonctionnent pas comme un hockeyeur.

Convaincus que le passé sportif est reconnu par les employeurs

La plupart des joueurs inscrivent ce sentiment de compétence dans une économie circulaire qui tend à le renforcer. À l’instar des croyances développées en interne sur les compétences que l’expérience du hockey confère, les croyances externes portant sur la reconnaissance de ces qualités par les employeurs apparaissent fortement ancrées chez les hockeyeurs :

Avoir pratiqué du hockey à haut niveau, tu développes des qualités qui sont énormes dans le privé. Les banques, ils recherchent des gars comme ça. Dans tous les jobs, ils ont besoin de quelqu’un qui se bat... (Barthélémy – confirmé, études, famille)

C’est un peu la mode des entreprises aussi, il y en a beaucoup qui s’intéressent aux sportifs, parce qu’elles savent que c’est des personnes

sérieuses, qui s'investissent à fond. T'as quand même eu une vie un peu différente, bien structurée. (Basile – élite, sans occup., famille)

On assiste ainsi, au travers du discours des joueurs, à la rencontre entre deux types de représentations relativement stéréotypées : d'une part, une autoreprésentation positive de leurs propres compétences et, d'autre part, une représentation correspondante de l'opinion des recruteurs qui leur attribueraient également ces mêmes qualités venant ainsi confirmer leur perception initiale. Les représentations du mérite dans le sport semblent expliquer cette correspondance :

Tout ce que j'ai acquis en travaillant dur pendant ma carrière sportive, je le retrouve maintenant. Les gars des RH ne veulent entendre que ça : esprit d'équipe, gérer la pression, leadership, être prêt le jour J, discipline, avoir mené deux carrières en parallèle... Franchement, à chaque entretien, j'étais 100% confiant, j'étais sûr qu'ils allaient me proposer un contrat. Parce qu'une carrière normale « uni-recherche d'emploi », ils en voient cinquante... par contre une carrière comme ça, ça leur parle. (Brice – élite, études, famille)

Dans les métiers qui demandent de la rigueur ou une conscience professionnelle, c'est assez prouvé... Les gens aiment les sportifs, parce qu'ils savent qu'ils ont des valeurs et une éthique de travail. Comme à l'époque de la « bonne armée suisse », si tu gradais à l'armée, t'avais plus de chances de finir dans les grandes boîtes. S'ils devaient choisir entre un gars qui n'a pas fait l'armée et un lieutenant, ils prenaient le lieutenant parce qu'il avait cette capacité de savoir obéir aux ordres, de savoir donner des ordres. Le sportif, je le compare assez à ça. La plupart, ils ont pas forcément les papiers et les gens les engagent, ils font leur papier en même temps parce qu'ils savent que c'est de bons éléments... Je crois assez à ça. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Dans les années 1980, une forte proportion des postes de l'élite politique, économique et administrative suisse était occupée par d'anciens officiers de l'armée (Bühlmann, Beetschen, David, Ginalski, Mach, 2015), ce taux déclinant ensuite fortement¹¹¹. L'armée de milice helvétique constituait ainsi « un lieu de rencontre institutionnalisé » permettant aux élites de se côtoyer, d'échanger et de participer « à l'établissement,

¹¹¹ La moyenne passe effectivement de 45,9 % en 1980, à 36,5 % en 2000, puis à 24,4 % en 2010.

à travers une formation commune dans l'armée, d'un style de pensée et de direction homogène parmi les élites» (Bühlmann, Beetschen, David, Ginalski, Mach, 2015, p. 7). Ce sentiment que la formation militaire a une valeur éducative transférable dans le marché du travail repose sur une croyance partagée par les acteurs du marché, recrutés comme recruteurs ; on retrouverait la même économie symbolique dans le milieu sportif. Même s'il conviendrait d'interroger également des employeurs, la très forte autoconviction des joueurs peut suffire et déboucher sur une forme de prophétie autoréalisatrice. Autrement dit, la conviction de posséder certaines compétences favoriserait leur développement. Les hockeyeurs ont ainsi forgé des dispositions, des compétences peut-être, mais surtout des croyances dans le fait de les posséder. Cette économie de la confiance – et du sentiment de compétence associé – est façonnée, nous allons le voir, par les modèles d'organisation sportive.

Les effets de la rationalisation du travail sur le sentiment de compétence

Contrairement au discours tendant à essentialiser les valeurs et les compétences sportives, ces dernières semblent pourtant dépendre des formes d'organisation du travail. L'évolution des modalités de gestion des organisations sportives entraînerait la production de nouvelles dispositions ou compétences chez les hockeyeurs. Encore une fois, si leur production et leur reconnaissance ne peuvent pas réellement être mesurées et évaluées, nous pouvons néanmoins appréhender les croyances produites à leur endroit.

Les expériences différenciées de la LN au fil des générations – engendrées par des organisations orientées progressivement vers un modèle rationalisé de gestion de la performance sportive – semblent avoir des effets sur les croyances des joueurs, notamment celles portant sur leurs rapports de travail et les compétences qu'ils pensent avoir développées.

Si les *Aînés* font référence avec insistance à leurs compétences relationnelles horizontales, avec le temps, ces dernières auraient tendance à se « verticaliser », comme le montre le sentiment d'être en mesure de respecter la hiérarchie. Les joueurs déclarent certes « *apprendre la vie* » grâce à leur expérience sportive, mais ils n'apprennent pas pour autant les mêmes préceptes au fil des générations.

Un accent mis sur les compétences relationnelles

Davantage que les autres générations, les *Aînés* ont fréquemment évoqué la dimension sociale et relationnelle liée à leur carrière sportive et, avec cela, le sentiment que cette dernière les a aidés à développer des compétences spécifiques :

Dans une carrière ou dans un club, avant le hockey il y a le vestiaire... Il y a une vie sociale, et là t'apprends beaucoup à vivre, parce que tu grandis vite, tu apprends beaucoup avec le hockey, dans tes relations avec les autres... un vécu qui te sert pour la suite de ta carrière. (Alexandre – élite, sans occup., famille)

Ce type de récit vantant avec récurrence les valeurs éducatives du hockey – d'une «*école de vie*» génératrice de compétences – semble faire partie intégrante de l'*illusio* en vigueur à un moment donné de l'histoire de la pratique. La plupart des *Aînés* ont notamment insisté sur le partage collectif d'une expérience sportive, certes de compétition, mais surtout relationnelle et émotionnelle, où les liens sociaux occupent une place prépondérante :

Celui qui a rien appris, c'est qu'il est passé à côté. Déjà l'esprit d'équipe... parce que travailler en groupe ce n'est pas forcément quelque chose qu'on a naturellement... de savoir ce que c'est de partager. Et ça, c'est quand même un vide parfois qu'il peut y avoir maintenant, tu vis quand même beaucoup d'émotions collectives... (Achille – élite, sans occup., couple)

Le hockey m'a procuré énormément de plaisir, des émotions, des connaissances. J'ai pu me balader dans toute la Suisse, j'ai pu voir les plus belles patinoires, on a pu aller à l'étranger, j'ai connu des gens, des entraîneurs... De faire un sport d'équipe, que ce soit le foot, le hockey ou un autre, avoir cette camaraderie, avoir cet esprit d'équipe, c'est ça que tu apprends. (André – confirmé, sans occup., seul)

Ces expériences et ces apprentissages acquis durant la carrière sportive seraient ensuite réinjectés dans la nouvelle activité. C'est en tous les cas la croyance développée par les joueurs qui ont la conviction que les échanges professionnels sont rendus plus fluides grâce à leur expérience du hockey :

C'que le hockey t'apprend, tu l retrouves dans le travail. J'suis plutôt quelqu'un qui a des compétences sociales, de communication, d'accueil, de mettre les gens à l'aise. (Alan – précaire, études, couple)

Tout ce que t'as vécu dans le hockey, tu le remets dans le travail. L'aspect relationnel, le fait de devoir vivre ensemble, de communiquer, de savoir parler aux gens, tu le retrouves après dans ton entreprise. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Les compétences professionnelles mises en avant par les *Aînés* renvoient fréquemment à des rapports de travail horizontaux, où les expériences vécues au sein d'un collectif semblent plutôt marquées par une dynamique de cohésion que de concurrence, bien que ce dernier aspect ait dû être présent. Le discours des *Benjamins* est d'ailleurs hybride, symbole d'une génération ayant vécu dans un entre-deux où «*t'apprends à vivre en équipe, mais aussi à y survivre et à t'y imposer*».

Vers le sentiment d'une capacité à respecter la hiérarchie

Les nouvelles conditions de travail et d'organisation de la production de la performance ont modifié l'expérience du hockey et les formes de socialisation. Parallèlement, on observe un infléchissement des discours avec une mise en retrait des compétences relationnelles au profit d'une capacité à supporter des rapports de subordination et des injonctions professionnelles. Pour les *Cadets* – et les *Benjamins* proches des *Cadets* –, cette relation à l'autre s'exprime plus unilatéralement et au travers d'un certain respect de l'autorité. Cette intériorisation s'effectue parfois de manière directe et assez brutale, des expériences qui marquent durablement les joueurs :

Avec le hockey, tu apprends à gagner et à perdre, mais aussi à te faire engueuler, et surtout quand c'est pas de ta faute... Et ces situations, tu t'en rappelles! Tu apprends comment réagir ou plutôt ne pas réagir face à des injustices. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Implicitement, Bertrand sous-entend que le joueur de hockey apprend concrètement à «*fermer sa gueule*» et à suivre les consignes qui lui sont imposées :

Le sport d'élite t'amène des valeurs et des bases. Du respect. Il y a pas mal à en tirer, même avec les entraîneurs où c'était dur. J'ai appris pendant plusieurs mois à ravalier ma fierté et à fermer ma gueule, à me dire: «C'est mon patron, je dois faire ça». Il y a toujours des passages où tu dois apprendre, surtout sur le comportement. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Quand t'arrives, t'apprends à faire les pucks, les gourdes, les sacs... T'apprends une certaine forme de discipline. Apprendre à écouter. Apprendre à travailler là où ils te demandent de travailler. C'est comme un code d'honneur, en fait. T'as un code, tu dois le respecter. C'est ce qui fait qu'à ton tour, tu es respecté des autres. C'est l'éducation, en fait. Au hockey, on te dit : « Fais-ça et ferme ta gueule ! », tu cherches pas le pourquoi du comment. Tu le fais et c'est comme ça. Et maintenant, il y a des moments où tu dois fermer ta gueule dans le boulot, donc ça me sert. (Charly – recalé, sans occup., maison)

Ce respect de l'autorité et de la hiérarchie se retrouve dans les discours avec plus d'insistance au fil des cohortes, et renvoie plus largement au sentiment que ces comportements seraient transposables (encadré 8.3) et reconnus positivement dans le marché du travail :

Franchement tu peux discuter avec beaucoup de joueurs, le travail et la discipline, c'est ce qu'on apprend le plus. Je vois au boulot maintenant, la discipline, le travail, c'est quand même important. Je veux dire... t'arrives toujours à l'heure, tu dois faire des heures supplémentaires, c'est pas un problème... Avoir un bon comportement et respecter tes supérieurs non plus. (Clément – précaire, partiel, seul)

ENCADRÉ 8.3

Selon toi on apprend des choses pendant une carrière de hockey ?

On apprend plein de choses. Premièrement, on apprend la discipline et le respect de l'autorité, même si on l'apprend ailleurs, mais en tout cas pas aussi fortement... ça apparaît encore davantage au hockey parce que c'est extrêmement hiérarchisé. On apprend... j'allais dire le goût, mais c'est pas le mot... disons l'effort à fournir. La contrainte. Bon, ça c'est des aspects pas très joyeux, mais...

Mais t'as vraiment l'impression d'avoir appris cela concrètement ? Parce que c'est souvent un discours que l'on entend : « On apprend la discipline, la rigueur... »

Mais c'est le cas. C'est le cas parce que, par la force des choses, tu intériorises cette discipline et cette hiérarchie à laquelle tu es confronté. Et ça, je pense que tu la transposes ailleurs. D'ailleurs je pense que je l'ai transposée en arrivant à l'uni, où j'ai reproduit en fait la hiérarchie qui existait, mais sous une autre forme. Donc ça, c'est une influence directe. Donc tu développes ces compétences,

si on peut appeler ça compétences, en tout cas une capacité à... mais qui est liée aussi à cette intériorisation de la hiérarchie et l'appartenance à un groupe, c'est de s'intégrer. Le côté relationnel, j pense que ça aide. Parce que tu es obligé d'accepter beaucoup de choses quand tu joues au hockey... ton statut, ta position, et c'est le cas aussi ici dans le travail. (Baptiste – précaire, études, maison)

Cette configuration, dans laquelle les joueurs ont moins d'autonomie et de marge d'expression dans le collectif de travail, semble avoir des conséquences durables sur les dispositions des individus issus des plus jeunes générations. Le «*côté relationnel*» exprimé par Baptiste est, contrairement au discours des *Aînés*, évoqué dans un rapport de soumission à l'autorité et de dépossession de l'espace, du temps et de la décision.

Ce n'est donc pas parce que le processus de conversion du capital sportif en capital culturel est principalement symbolique qu'il est universel et en apesanteur sociale, ou qu'il s'applique de la même manière, quelles que soient les configurations. L'état du marché du hockey a des effets sur son économie symbolique. Si l'évolution des formes d'organisation du travail semble marquer différemment les sentiments de compétence, leur transfert dans l'après-carrière doit de plus être nuancé en fonction des contextes professionnels.

2. De l'influence des contextes professionnels

La plupart des individus interrogés ont évoqué les transferts qu'ils pensent avoir effectués de leur activité sportive à leur nouvelle activité professionnelle. Évoquer ces transferts donne la possibilité aux ex-joueurs de LN de donner du sens et une cohérence à leur parcours. En mentionnant ce qu'ils conservent de leur expérience du hockey professionnel, mais aussi ce qu'ils réinjectent dans leur nouvelle activité, les individus tentent d'exprimer une forme de continuité.

Cette dernière semble toutefois régulée par le type de secteur réinvesti et ce n'est pas nécessairement dans ceux où l'on peut s'attendre au plus grand nombre de transferts – c'est-à-dire dans le marché sportif, là où la reconnaissance est la plus directe et «naturelle», mais aussi où elle semble le plus effective (Schotté, Fleuriel, 2011) – que les individus ont été les plus prolixes. Au sein du milieu, les liens avec le hockey ont plutôt tendance à se relâcher – ce qui ne veut pas dire qu'ils sont absents, mais

ils sont moins mis en avant – car les individus ont besoin de mobiliser d'autres dimensions pour se démarquer.

Une relégation du rôle du capital sportif au sein du milieu

Dans un premier temps, ceux qui restent dans le milieu du hockey concèdent que la reconnaissance de leur passé sportif est une des conditions leur ayant permis d'accéder à un tel poste tout en leur offrant au départ une certaine légitimité :

Maintenant je suis instructeur, je suis responsable de la formation des entraîneurs. Donc d'avoir été joueur, ça me légitime un peu. Dans mes cours quand je parle de trucs pointus... t'as des anecdotes, tu sais de quoi tu parles. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Dans mon job de préparateur physique, avoir joué au hockey ça m'a donné beaucoup de crédibilité au début. J'comprends c'que ça veut dire jouer au hockey... pour les joueurs, c'est important : « OK, il sait ce que ça veut dire... ». (Charles – précaire, sans occup., couple)

Pour rappel, les données quantitatives montrent une corrélation entre un volume élevé de capital sportif et un taux élevé d'insertion dans le milieu du hockey. Si le rôle du capital sportif n'est pas totalement occulté, il va néanmoins subir par la suite une certaine relégation.

Croire au mérite des valeurs ajoutées au passé sportif

Après avoir reconnu l'utilité initiale de leur passé sportif, les joueurs qui travaillent dans un secteur en lien avec le hockey ont rapidement insisté sur les diplômes ou les compétences extra-sportives nécessaires à l'exercice de leur activité. Cette référence au capital culturel ajouté a été exprimée de manière récurrente : par Barthélémy, qui rappelle avoir passé « *le brevet fédéral d'entraîneur Swiss Olympic* » ou par Bertrand, détenteur « *d'un diplôme de commerce et d'un diplôme Swiss Olympic de management* » ; par Charles, qui souligne le fait que sa maîtrise de plusieurs langues était l'une des conditions de son engagement ; ou par Bruno, n'oubliant pas d'évoquer qu'« [il] *écrivai[t] pas mal en parallèle du hockey et qu'[il] devai[t] bien*

faire un article par semaine avant de bosser pour différents magazines» spécialisés dans le hockey. Les compétences mobilisées sont ainsi plutôt associées à une valeur ajoutée – et moins à leur socialisation dans l’espace du hockey – qui leur permet d’exister au-delà de la sphère sportive :

Ton expérience, même ton nom de joueur, ce que t’as pu être... ça dure six mois, même que je travaille toujours dans le milieu. Il faut être honnête. Faut pas croire qu’en Suisse, tu peux travailler avec ça sur la longueur. J’ai même beaucoup de mépris pour le sportif qui pense qu’il est génial ou que quelque chose lui est dû. Il a déjà juste la chance d’avoir pu gagner sa vie avec son sport. La qualité du boulot qu’on fait ici, c’est ça ma meilleure carte de visite... (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Maintenant c’est vraiment le travail que je fais comme préparateur physique qui fait ou non ma réputation ou mon travail. T’as beau avoir joué, s’ils sentent pas une confiance envers toi... Ce que j’ai construit après ma carrière, c’est ma seule carte de visite. Il faut être bon dans le boulot que tu fais. (Charles – précaire, sans occup., couple)

En ancrant leurs représentations dans le présent, les ex-joueurs engagés au sein du milieu marquent volontairement une césure avec leur passé sportif. Insister sur le mérite actuel et sur le travail bien fait – qui constitue, selon eux, leur principale «*carte de visite*» – permet d’être légitimes dans leur activité, dont l’accomplissement ne repose pas uniquement sur le fait d’avoir été hockeyeur. Les joueurs qui travaillent dans le milieu prennent ainsi une certaine distance avec ce dernier. Tout se passe comme s’ils éprouvaient moins le besoin de rappeler leur filiation, objectivement plus visible. Parallèlement à la qualité du travail délivrée, les ex-joueurs font également référence à la quantité de travail à fournir pour être désormais légitimes à leur poste :

D’avoir joué en LNA, ça t’offre une légitimité, c’est sûr... Après c’est aussi beaucoup de travail, tu dois apprendre de nouvelles compétences. Comme les quatre ans que j’ai faits dans le coaching staff de l’équipe nationale, quatre championnats du monde et puis Sotchi... tu développes d’autres compétences, c’est quand même un gros investissement. (Barthélémy – confirmé, études, famille)

Ils savent qu’il y a du vécu, de l’expérience. Mais ça suffit pas. Parce que transmettre, c’est pas donné à tous les joueurs... même ceux qui

ont fait une grande carrière. Au début, j'ai dû faire un gros travail pour être un bon formateur [il propose un entraînement technique spécifique pour les hockeyeurs]. J'ai dû pas mal retravailler, reprendre mes mouvements, me demander comment est-ce que j'ai appris? J'ai dû revenir en arrière, comment est-ce que je faisais? Même que t'as joué, certains n'ont pas cette psychologie de formation... et ça j'ai dû la développer avec le temps. (Carlos – précaire, partiel, famille)

Il y a là un effet d'une vision méritocratique et dans le même temps, pour certains – notamment pour les *Précaires* –, une façon de se donner confiance et de faire face à la concurrence de nombreux autres individus dont le capital sportif est aussi reconnu, voire parfois davantage. Dans cette configuration, la rhétorique sur le capital sportif peut être en soi pensée comme un capital, au sens de la capacité à en parler et à être écouté. Il apparaît également qu'au fil des cohortes, le capital sportif fonctionne moins par lui-même, que ce soit en lien avec une saturation du marché ou des changements dans les pratiques professionnelles. L'exemple de Charles illustre par exemple que les préparateurs physiques actuels ne correspondent plus aux anciens profils dépourvus de diplômes et de ressources culturelles. Autrement dit, même en interne, le capital sportif semble davantage en concurrence avec d'autres formes de ressources. Par ailleurs, les allusions des joueurs à la somme de travail nécessaire à la bonne exécution de leur activité actuelle renvoient au caractère non mécanique de leur transition professionnelle, même si cette dernière s'effectue dans le secteur du hockey. Devenu à son tour recruteur après avoir été recruté au sein du milieu, Bertrand se plaît à souligner qu'un passé sportif n'y offre pas un accès direct et privilégié :

On a plein de sportifs qui travaillent chez nous. Mais c'est plus une question d'opportunité et de timing d'un poste à repourvoir. Être un ancien sportif ou pas, c'est de toute façon pas un critère déterminant. Après effectivement, à dossier, capacités, compétences égales... peut-être le fait d'avoir quelqu'un qui a été sportif peut être un avantage. Mais c'est pas un critère déterminant comme le fait d'être un homme ou une femme ne peut pas être un critère déterminant. (Bertrand – confirmé, partiel, famille)

Au sein du milieu, on observe ainsi une forme de relégation du capital sportif, qui peut être un atout mais qui ne constitue pas un facteur de discrimination positive primant sur d'autres qualifications ou compétences.

Cette dénégation du rôle du capital sportif – «dénier» pourrait également renvoyer au fait que, malgré la tentative de dissimulation, il fonctionne néanmoins et rappeler que l'analyse rend compte d'un discours sur les compétences – se manifeste également dans le discours de Bruno qui l'exprime explicitement :

Le hockey, ça aide dans un sens parce qu'au début t'as un tout petit plus de crédibilité vu que t'as joué... Je dis pas que je sais mieux que les autres, mais tu connais un petit peu le truc quand même. C'est surtout que j'ai vu l'envers du décor. Alors peut-être des fois, j'ai un peu une autre vue ou une autre analyse des choses parce que j'ai plus ou moins vécu ces situations-là. Mais sinon, pfff... Il y en a beaucoup qui ne me connaissent pas. Il y a beaucoup de jeunes. Alors peut-être vu que c'est quand même un petit monde, ils savent que j'ai vaguement joué il y a longtemps. Mais en principe, ils ne me connaissent pas, non... Les gens vont pas me faire plus de confidences. Peut-être un premier contact plus facile, s'ils savent que j'ai joué. C'est souvent ce qu'on reprochait, nous, quand on jouait. Souvent tu te faisais critiquer par quelqu'un qui a jamais joué, alors le réflexe c'est de dire : « Qu'est-ce qu'il me critique ? Il a jamais joué ». Donc là c'est un argument que les gens peuvent pas tellement avoir. Donc peut-être que ça passe un petit peu mieux. Mais j'ai pas plus de scoops parce que j'connais. C'est pas ça qui va me faire écrire de bons articles. (Bruno – confirmé, partiel, seul)

Davantage qu'une dénégation, Bruno semble même exprimer – par une onomatopée dédaigneuse «pfff...» – un processus de dénigrement de son capital sportif. Ce dernier se poursuit par une relativisation de sa carrière – avoir «vaguement joué il y a longtemps» –, alors que son parcours se compose de quinze saisons en LN et que «seules» cinq années séparent sa sortie de la LN du moment de l'entretien. Son discours pourrait également exprimer une forme de déception par rapport aux attentes liées à ce que son capital sportif était supposé lui apporter.

En définitive, les mêmes formes de croyances se retrouvent chez les individus insérés dans le milieu : celles de reconnaître d'abord la légitimité «naturelle» procurée par le passé sportif, avant d'exprimer rapidement une distance avec cette ressource et une volonté de tirer leur légitimité d'autres valeurs ajoutées. Ces croyances semblent renvoyer plus largement à une recherche de légitimité individuelle,

à une volonté de se démarquer après avoir endossé une identité communautaire. Cette dynamique s'inverse avec les individus qui sortent du secteur du hockey.

Une reproduction des modèles de gestion sportive hors du milieu

Comme pour rappeler d'où ils viennent, et prolonger explicitement leur attachement à la pratique, les individus insérés hors du milieu ont davantage insisté sur l'importance des compétences acquises durant leur expérience sportive. Ces liens ont surtout émergé au travers des récits portant sur leurs nouveaux rapports de travail.

En tentant de reproduire les modèles de gestion auxquels ils ont eux-mêmes été confrontés durant leur carrière, les individus insérés hors du milieu expriment un lien plus direct avec le hockey. Afin d'observer plus finement les transferts évoqués, différents contextes professionnels sont explorés : trois secteurs techniques ou manuels (électricité/télécommunication, construction, manutention) et trois secteurs de service (auto-école, hôtellerie, banque) ; autrement dit, différents contextes d'actualisation des dispositions¹¹² acquises au sein de l'espace du hockey.

Gérer ses employés ou ses clients comme une équipe de hockey

Interrogés sur leur quotidien au travail, les individus insérés dans des métiers techniques évacuent rapidement la spécificité et la complexité de leur activité afin de souligner plus largement les rapports de travail qu'ils entretiennent avec leurs collègues. Selon eux, ces relations semblent structurées à partir d'un modèle d'interactions intériorisé durant leur expérience de la LN :

Mon boulot c'est assez technique, le développement du réseau de la fibre optique, il y avait pas mal à apprendre au début... Mais c'est surtout au

¹¹² Dans ses *portraits sociologiques* (2002), Bernard Lahire rappelle que la disposition n'est pas une compétence, au sens d'une ressource, puisqu'à la différence d'une compétence, elle est « *un penchant, une inclination, une propension* » pouvant s'accompagner d'appétence ou de dégoût. Si les dispositions intériorisées peuvent être reconnues dans certaines configurations comme une compétence, cela n'est pas obligatoire.

niveau de ma manière de travailler, du fait d'avoir été dans un groupe, tu dois tirer le maximum de tes coéquipiers de la ligne, tu dois y arriver. Au boulot c'est la même chose, tu dois arriver à créer cette atmosphère, cette ambiance, et il y a rien qui te fait peur au boulot. Tu te sers de tes expériences au hockey. Et maintenant que je suis chef de l'unité, je dois aussi gérer des gars, et je les gère un peu à la manière du hockey. Et ils ont pas l'air d'être malheureux et ils bossent comme j'ai envie qu'ils bossent. (Bob – confirmé, sans occup., seul)

En comparaison des croyances développées par les individus travaillant encore dans le milieu, le processus est ainsi renversé. Si le joueur insiste d'abord sur le caractère technique de son emploi, cette dimension est ensuite reléguée au profit des rapports de travail et des liens qu'il peut tisser avec le hockey. Occupant un poste à responsabilités – une situation fréquemment rencontrée parmi les *Confirmés* et les *Élites* –, Bob gère ses subordonnés comme une équipe de hockey et développe la conviction que ce modèle est efficient. Ces références au modèle de gestion sportive se retrouvent également dans le discours d'Arnaud¹¹³, qui l'adosse de surcroît à la dimension agonistique structurant l'espace sportif :

Ma compétition, je l'ai avec mon entreprise. J'en ai besoin d'une façon ou d'une autre. D'avoir des défis, d'être offensif sur le marché, c'est la compèt... Alors là on est bien, mais faut faire gaffe, parce que je gère l'entreprise comme je gérais un club. Mes employés comme j'aimerais être géré par un entraîneur. Celui qui ne veut pas me suivre, il fait deux minutes et il est loin. Et ceux qui veulent... après il faut arriver à les mettre à la bonne place, où ils sont performants. Jouer avec les caractères des gens. Tu sais, c'est passionnant. Et c'est vraiment comme une équipe. (Arnaud – confirmé, partiel, couple)

Afin d'avoir du succès, le patron d'entreprise doit être en mesure de trouver le rôle de chacun et de « *les mettre à la bonne place* » (encadré 8.4). Ces compétences, prêtées à l'entraîneur de hockey, ne semblent pourtant pas nécessairement propres à ce dernier. Il y a là une forme d'essentialisation des qualités associées aux façons de faire du milieu, alors que ce modèle de gestion est plutôt répandu dans les théories managériales.

¹¹³ Le cas d'Arnaud est ambigu car il est actif dans la construction de patinoires. Il apparaît ainsi dans les deux catégories (dans et hors du milieu) car le type de construction le rapproche évidemment du monde du hockey, mais dans le même temps la dimension technique et spécifique de son activité l'en éloigne.

ENCADRÉ 8.4**Est-ce qu'on apprend des choses dans une carrière de hockey ?**

C'est la meilleure école de vie. T'apprends que seul tu fais rien et quand on est vingt à faire la même chose, il y a des résultats. Là, dans mon travail [moniteur d'auto-école], ça reste de la gestion de gens, comme dans le hockey. Moi je gère des gens, je dois gérer les émotions parce que tout le monde est différent. Comme au hockey, t'as vingt gars différents et le meilleur entraîneur, c'est celui qui arrive à gérer vingt mecs. Celui qui veut mettre vingt mecs dans le même moule, c'est souvent voué à l'échec.

Donc tu as appris à adapter ta manière de faire ?

Ben, il y a que ça, hein... Tu dois t'adapter à la personne sinon tu vas dans le mur. Dans le boulot, quand je veux que le gars il fasse comme je veux... s'il est pas capable, il faut pas continuer à pousser.

Et ça, c'est un transfert que tu peux faire de ta précédente carrière ?

*Ah oui ! C'est se rendre compte que les meilleurs, c'est ceux qui comprennent qui sait quoi faire. Au hockey, j'ai toujours vu ça. Le meilleur entraîneur, c'est celui qui sait utiliser les joueurs au bon endroit, les faire travailler de la bonne manière. Donc j'applique ça dans le travail.
(Boris – confirmé, sans occup., seul)*

Tout se passe comme si les modèles de gestion du hockey étaient à la fois inédits, novateurs et transposables. Ce phénomène se retrouve également dans le témoignage d'Arthur qui – tout en rappelant que « [son] *diplôme de commerce ne [lui] sert à rien du tout dans [son] travail* » – essentialise les compétences relationnelles que le hockey lui a permis de développer. Soigner les contacts entretenus avec le personnel ou le client est pourtant à la base de toute relation de service :

Les relations avec tes coéquipiers, c'est un petit peu la même chose qu'à l'hôtel. T'as des joueurs, t'as un capitaine... t'as un propriétaire et tu dois donner le meilleur. Tu dois faire tout pour que ton club gagne et c'est la même chose à l'hôtel, tu dois faire tout pour que la femme de chambre nettoie bien ta chambre, autrement le client il vient pas. Parce qu'il va prendre une photo s'il y a un poil et la mettre sur internet... Il y a quand même une relation pour moi qui est assez importante et que le hockey t'a aidé à développer... (Arthur – élite, sans occup., famille)

Les ex-joueurs insérés hors du milieu développent ainsi la conviction que l'expérience du hockey professionnel s'apparente à une école de management réservée à une élite. Une fois de plus, que les transferts soient réels ou imaginaires, ces croyances en disent long sur le rapport étroit que les individus entretiennent encore avec le hockey.

Une nécessité d'adapter le modèle de gestion du hockey selon les contextes professionnels

La permanence des dispositions liées au hockey peut mener à des situations d'inadaptation temporaire ou durable aux nouvelles conditions de l'espace professionnel investi¹¹⁴. Adopter le bon comportement et les nouveaux codes du jeu s'apprend, et le degré d'adaptation dépend des modalités de socialisation mais également des marchés pénétrés. Arthur, qui occupe une position de gérant dans un hôtel – il a repris l'établissement de ses parents –, semble devoir réprimer et ajuster certaines dispositions liées à son passé de hockeyeur :

Je dois chapeauter une trentaine de personnes dans trois secteurs : réception, hébergement et cuisine. Tu dois être là pour chaque problème. Et tu dois manager aussi... Ce qui est dur, c'est pas l'administratif, c'est tout l'aspect relationnel avec les employés, parce que toutes ces années-là [il montre sa carrière sportive sur le calendrier], j'ai été confronté à des entraîneurs qui te traitaient comme de la merde, comme rien du tout, et toi tu peux pas reproduire ça ! Tu peux pas dire à tes employés : « Tu te fous de moi ? Tu travailles comme une merde ! » Là, c'est vraiment le jour et la nuit, tu dois vraiment apprendre, c'est ce que je suis encore en train d'apprendre après quatre ans et franchement c'est pas toujours facile de s'adapter ! (Arthur – élite, sans occup., famille)

Au-delà des valeurs éducatives du hockey érigé en « école de vie », on a plutôt affaire ici à une « école de l'humiliation ». Il y a donc un travail de sélection des aspects de la culture du hockey qui doit être réalisé afin

¹¹⁴ Pour illustrer cette situation, Pierre Bourdieu fait référence au personnage de Don Quichotte (1984), un héros aux valeurs chevaleresques, qui évolue dans un monde où la chevalerie a pourtant cessé d'exister. Plus récemment, l'auteur mentionne dans *Le Bal des célibataires* (2002) les dispositions matrimoniales des paysans du Béarn, acquises dans la première moitié du xx^e siècle et devenues désuètes dans la seconde moitié du siècle. L'incapacité des paysans à s'adapter aux nouvelles conditions en vigueur serait un élément contribuant à expliquer le célibat des paysans.

d'adapter les pratiques qui sont transposables. La longue socialisation sportive d'Arthur (vingt et une saisons au sein de la LN) – qui plus est relativement exclusive puisqu'il n'a pas été engagé parallèlement – se ressent dans l'expression de sa difficulté à adapter son comportement à son nouveau rôle, même après plusieurs années d'expérience. Cette durabilité des dispositions acquises dans le milieu du hockey apparaît encombrante dans celui de l'hôtellerie où, selon l'ex-joueur « *on a affaire à des personnes avec qui il faut parfois expliquer les choses gentiment* », mais aussi à « *des personnes qui ont des tâches très différentes [...] qui n'ont rien à voir avec le hockey où tu peux avoir le même discours pour tout le monde* ». Le secteur professionnel réinvestit semble avoir une influence directe sur le degré d'ajustement à entreprendre, certains domaines semblant davantage en correspondance avec les pratiques du hockey.

Dans le contexte professionnel bancaire, l'expérience relayée par Alan – qui occupe à l'instar d'Arthur une fonction dirigeante – illustre également un phénomène d'hystérésis, mais indique surtout que les dispositions « *ont des propriétés ontologiques différentes de celles de leurs actualisations événementielles* » (Kaufmann, 1999, p. 433). Autrement dit, les manières de faire et de penser importées du hockey n'auront pas le même accueil en fonction du contexte professionnel :

Évidemment qu'il y a des transferts! Et même mot pour mot. Dans mon travail aujourd'hui, le dernier coaching de mon équipe c'est tout simplement: « Si tu shootes pas, tu marques pas! » Après j'ai traduit ça par « You shoot, you score! » Parce qu'on est dans une industrie de vente, ça veut dire qu'on doit être offensifs. Si tu contactes pas tes clients, si tu prends pas le téléphone, si t'attends là assis, tu vas pas te donner la chance de réaliser tes objectifs de vente. Tu vas pas te donner la chance de scorer! Donc moi, j'utilise ça tous les jours aujourd'hui, dans le coaching et le management... comme si je l'avais intériorisé d'une certaine manière. J'ai cette image de hockeyeur, de sportif. J leur dis souvent: « À l'époque, j'avais un entraîneur canadien qui disait toujours les « asti de oui, mais... », ceux qui ont toujours des excuses... « T'as pas atteint tes objectifs », « Oui, mais... ». J leur dis: « C'est bon, tes excuses j'les ai déjà entendues, j te demande de faire ça, alors tu te donnes les moyens de faire ça! ». Pour moi aujourd'hui la meilleure école de management, c'est le hockey. Quand t'as fait du hockey ou du sport, t'as toujours aimé gagner alors pour moi gagner maintenant c'est faire du business. (Alan – précaire, études, couple)

Le passé sportif d'Alan semble constituer un atout pour diriger dans un milieu devenu, avec l'introduction des logiques marchandes, une activité de prestation de services exercée par des commerciaux (Brun-Hurtado, 2005), même si ces logiques touchent également le milieu hôtelier¹¹⁵ (Monchatre, 2011). Si Alan pense s'appuyer sur des dispositions intériorisées pour diriger son équipe, il développe en sus la conviction que ces dernières sont soutenues par la perception qu'ont ses employés de son « allure sportive » :

Ce qui me définit, quand je vois l'image qu'ont de moi les collègues, parce qu'ils savent que j'ai fait du hockey, mais aussi du ski freeride ou du kitesurf. J crois pas que j'ai l'image du directeur de banque guindé, même si je dois porter la cravate, tu vois le mec qui est dans son truc. J'ai plutôt l'image de quelqu'un de... ouais, qui est sportif, qui aime les sports un peu extrêmes. (Alan)

Même si le parcours de Charly au sein de la LN est plus bref – il y reste seulement deux saisons –, son passage l'a, selon ses dires, « marqué au fer rouge » et constitue « encore une drogue ». Après avoir connu une période compliquée à la sortie de la LN, ce sentiment de décalage prend fin lorsqu'il honore ses obligations militaires, qu'il avait préalablement repoussées :

Après une année de flottement, c'est là que je m'engage à l'armée. C'est là où je maîtrise de nouveau mon sujet, où tout le monde est content de moi, où tout va bien. Et j'aime bien, ça me plaît, ça me rappelle un peu le hockey, cet esprit de groupe, surtout dans l'armée où je suis, s'il y en a un qui tombe, y'a tout le monde qui tombe, c'est pareil dans le hockey. Donc ça me remet dedans, ça me tire un peu vers le haut, j'suis content. (Charly – recalé, sans occup., maison)

Avant de s'insérer dans une nouvelle activité professionnelle, il semble avoir pu prolonger l'actualisation de ses dispositions acquises durant son expérience sportive dans un contexte proche et valorisant. Par la suite, contrairement aux exemples d'Arthur et Alan, Charly occupe une position hiérarchique moins élevée dans la structure de l'organisation. Travaillant pour une grande entreprise d'ameublement dans le secteur de

¹¹⁵ L'intention n'est en effet pas de tenir des propos généralisant les secteurs d'activité et de soutenir que le milieu bancaire serait, davantage que celui de l'hôtellerie, à même de reconnaître le passé sportif comme un capital.

la manutention, ses dispositions ne semblent cette fois pas en adéquation avec sa position et le milieu professionnel fréquenté :

Dans mon job maintenant, c'est pas du tout le même registre. Tu peux pas parler la même chose qu'au hockey ou qu'à l'armée, genre « Tu fermes ta gueule et c'est comme ça » ou « Je te demande pas de réfléchir, fais-le... » D'ailleurs j'ai eu quelques soucis... Parce que je suis encore en mode hockey/armée... Ce que je comprends pas, c'est ça qui me casse les couilles dans la vie civile... C'est que t'as toujours les « Fucking oui, mais... », « Oui, mais pourquoi ça ? Pourquoi lui ? » Et ça, je supporte pas ! « Je te demande pas quelque chose de compliqué, je te demande pas de réfléchir ou de comprendre pourquoi, je te demande juste de faire ça... » Heureusement qu'on est pas à l'armée parce qu'il y en a qui auraient pris un coup de pied au cul ou un poing dans la gueule pour un putain de « Oui, mais... ». Donc je suis énormément sur ma retenue, certains j'ai envie de les secouer ou de les dégager en leur disant : « T'as rien à foutre ici ! ». C'est con à dire, c'est méchant, mais ils servent à rien ! Mais ouais... faut que j'agisse moins comme un hockeyeur ou un militaire et plus comme un civil... (Charly)

L'exemple de Charly illustre une nouvelle fois l'*hystérésis* des dispositions et leurs réceptions différenciées en fonction des contextes. Si le milieu de l'armée semble mieux convenir à sa manière de fonctionner, il éprouve par la suite des difficultés à s'adapter à de nouvelles exigences professionnelles et à de nouveaux rapports de travail. La permanence de l'habitus de hockeyeur et les dispositions qui l'accompagnent perdurent et sont parfois en inadéquation avec l'espace professionnel fréquenté. Charly reprend le même élément de langage qu'Alan – le « *Oui, mais...* » annonçant la formulation d'une excuse justificatrice – qui semble faire partie d'un discours intériorisé repris de la *doxa*. Ce style particulier de gestion distillé par les entraîneurs de hockey marque les individus, qui apparaissent par la suite moins disposés à accepter des excuses ou la remise en question de consignes de la part de leurs employés ou de leurs collègues.

Finalement, ceux qui sortent du milieu entretiennent le discours de la continuité et opèrent une sorte d'enchantement de trajectoires qui s'éloignent objectivement du hockey alors que ceux qui restent ont un discours de légitimation de leur position. Les exclus se légitiment par le hockey dans des secteurs professionnels très éloignés de ce sport. Ceux qui restent dans le milieu se légitiment à partir de compétences externes au hockey. Il y a

donc une forme d'équilibre entre ceux dont le lien avec le hockey est plus visible, et ceux qui ressentent le besoin de l'exprimer. Dans les deux cas, les individus demeurent «connectés» à la pratique du hockey.

Conclusion

Le rapport à la nouvelle activité des hockeyeurs ainsi que le sentiment de compétence qui les anime donnent à voir les traces laissées par le hockey. Ces observations rendent l'association des transitions professionnelles des hockeyeurs à des reconversions peu pertinente.

Les liens conservés avec le hockey sont relativement manifestes lorsque les individus prolongent leur carrière professionnelle au sein du milieu: si les joueurs mieux dotés en capital sportif semblent en mesure de prolonger leur mode de vie tout comme l'économie symbolique du hockey et ses valorisations, d'autres luttent pour s'accrocher à des postes plus périphériques, illustrant aussi l'empreinte laissée par la pratique. Pour les joueurs qui sortent du marché du hockey, l'héritage – voire la dette parfois – laissé par le hockey s'observe plus subtilement. Les individus disposant d'une plus grande autonomie professionnelle recherchent souvent des modalités d'engagement en correspondance avec leur passé sportif. Les individus moins bien positionnés recherchent quant à eux, et faute de mieux, des modalités d'engagement flexibles qui autorisent en parallèle la prolongation de leur engagement sportif amateur ou de liens associatifs avec le hockey.

Par ailleurs, la plupart des hockeyeurs semblent convaincus d'avoir des compétences supérieures au travailleur lambda. Marqués par l'expérience du sport du haut niveau, ils développent la croyance selon laquelle ils se démarquent de la concurrence, qu'ils sont remarquables. Ces croyances se déclinent sous différentes formes selon le profil de carrière sportive, le type de secteur professionnel et les générations. D'une part, les mentions des transferts réalisés et les discours de légitimation par le hockey sont plus effacés pour les joueurs qui ont eu une carrière reconnue et/ou qui travaillent à proximité du milieu. D'autre part, les *Aînés* ont le sentiment de développer des compétences relationnelles horizontales alors qu'elles sont plus verticales – au sens d'une capacité à respecter les injonctions d'une hiérarchie – pour les *Cadets*. Rendre compte de cette diversité permet de souligner que l'expérience du hockey ne marque pas universellement les individus mais que les traces laissées portent le sceau des configurations dans lesquelles elles s'inscrivent.

Au regard des expériences des individus insérés hors du milieu, on peut ainsi faire l'hypothèse d'une forme de prolongation de l'adhésion ou du maintien de l'identité professionnelle au travers de manières d'être, de faire et de penser durables, indépendamment du secteur professionnel réinvesti. Autrement dit, on peut endosser le costume de directeur d'hôtel ou de banque, de moniteur d'auto-école, ou être actif dans la construction, la mise en place d'un réseau de communication ou en tant que manutentionnaire, et donner encore l'impression – ou avoir le sentiment – de se comporter, partiellement ou temporairement, comme un hockeyeur. Certains peuvent tout de même mobiliser une diversité de registres, mais d'autres sont plus exclusifs et pensent leur nouvel environnement professionnel comme une équipe, en l'érigeant en modèle de référence. S'ils se rendent parfois compte que ce modèle n'est pas ajusté, ils l'adaptent, mais ne modifient pas pour autant leurs croyances. Il y a des adaptations pragmatiques – en ne disant pas : « *t'es une merde* » – mais ces dernières n'altèrent pas les dispositions et les représentations des ex-hockeyeurs. L'ancrage de leurs perceptions est d'autant plus fort qu'elles seraient de surcroît adoptées par un certain nombre d'employeurs. Il y aurait une croyance collectivement partagée selon laquelle avoir joué à haut niveau donne des compétences particulières. Cela peut fonctionner dans certains cas, mais c'est peut-être juste une illusion, car les autres travailleurs ne sont pas plus ignorants. Cette conviction repose sur une réinterprétation des préceptes ordinaires du monde du travail comme un effet du hockey, et certains regrettent même que les nouveaux espaces investis ne fonctionnent pas selon ses normes. Ces croyances semblent avoir des effets favorables, même si elles ne peuvent être qu'une confirmation de fausses représentations.

Enfin, il s'agit également de ne pas surinterpréter l'importance accordée au travail. La nouvelle activité occupée par les individus n'est pas toujours centrale dans l'existence et le prolongement de leur adhésion s'illustre aussi par un rapport distancié au travail et, parallèlement, par la conservation de liens associatifs et affectifs avec le milieu.

Conclusion

Les hockeyeurs observés ne se reconvertissent jamais totalement ; ils conservent un héritage de leur passé sportif. Si l'arrêt de la carrière sportive instaure un « avant » et un « après » et que l'après-carrière n'est jamais semblable à la période qui la précède, les individus restent marqués par la pratique.

Ils sont marqués physiquement. Leur corps et leur visage portent souvent des stigmates témoignant de la rudesse des affrontements. Davantage que des cicatrices, certains ressentent encore au quotidien les effets néfastes des chocs qu'ils ont subis. Ces traces ne sont pourtant que la partie visible de l'iceberg.

Ils sont marqués moralement. Dans leur manière d'appréhender autrui, dans leurs modalités d'engagement au travail ou dans le sentiment de compétence et de confiance qui les anime. Un sentiment d'autant plus ancré qu'il se forge au sein d'une pratique valorisant une certaine forme de masculinité hégémonique qui tend à le renforcer.

Ils sont marqués symboliquement. Dans la façon dont ils sont perçus dans les interactions, dans l'économie des rappels qui les renvoient à leur statut d'ex. Sur le plan professionnel, cette économie symbolique semble porter ses fruits puisque les joueurs rapportent que leur passé sportif est souvent perçu positivement, notamment dans les processus de recrutement. Les hockeyeurs ont un parcours atypique et leur passé sportif fait leur originalité sur le marché. Les qualités qu'on leur prête ne sont peut-être pas qu'imaginaires puisque, comme nous l'avons vu, les hockeyeurs ne construisent pas uniquement leur carrière sur leur capital corporel. Au-delà

de leurs bagages physiques, techniques et tactiques, ils ont également appris les rudiments du marché du travail : les relations hiérarchiques, les relations de confiance, la capacité à s'intégrer dans un collectif de travail ou à se rendre conforme aux attentes des organisations. Les salaires qu'ils perçoivent dans leur après-carrière – en moyenne plus élevés que ceux de la population suisse correspondante – semblent d'ailleurs aller dans le sens de leurs représentations ou à tout le moins ne pas invalider cette hypothèse. Pour les hockeyeurs qui travaillent dans le giron d'un club de LN ou de ligue amateur après leur carrière – une majorité –, ces économies symboliques ont d'autant plus de chances de fonctionner qu'elles sont enracinées dans des bastions sociaux souvent acquis à la cause du hockey sur glace.

Nuancer le discours sur les après-carrières sportives

En s'intéressant aux hockeyeurs suisses et à leur devenir, cet ouvrage permet d'apporter des connaissances propres à cette population mais tend également à renouveler le discours sur les après-carrières sportives.

Les récits médiatiques traitent généralement de ce moment de la trajectoire sportive avec peu de nuance. Ils offrent souvent une vision polarisée du phénomène en mettant en exergue soit des transitions éminemment réussies, narrées sous la forme de *success stories*, soit, à l'autre bout du spectre, une étape marquée par la souffrance et les difficultés.

La littérature scientifique n'est pas en reste ; dominée par une écrasante majorité de travaux menés avec une approche psychosociale, elle tend à rendre compte de façon très universelle du phénomène en s'articulant autour de l'identité et d'un équilibre personnel à trouver. L'athlète en fin de carrière, quelle que soit sa pratique sportive, le niveau atteint, l'époque à laquelle il évolue, ses engagements parallèles ou son origine sociale, subirait les effets décrits dans ces recherches.

Quant aux travaux réalisés dans une perspective sociologique, ils sont rares. Leurs conclusions reposent souvent sur une analyse regroupant différentes pratiques sportives. Si cette méthode d'agrégation a l'avantage de donner un aperçu général des processus de transition, elle permet moins d'interroger l'effet des configurations locales et historiques. Les enquêtes centrées sur une pratique s'appuient quant à elles quasi essentiellement sur des données qualitatives qui n'offrent pas la possibilité de situer les trajectoires.

Les passés sportifs ne jouissent pas tous de la même reconnaissance

Parler, en la généralisant, de l'après-carrière des hockeyeurs suisses ne fait pas sens. Même si le discours porte sur une élite sportive, issue d'une seule pratique, au sein d'un même pays, l'inégal degré de reconnaissance symbolique des carrières n'a d'égale que la singularité des destins professionnels.

Bien sûr, plusieurs facteurs contribuent à expliquer les après-carrières, mais le profil de carrière sportive – correspondant à un certain volume de capital sportif – est une variable très structurante des transitions professionnelles et du degré d'attachement à la pratique. Autrement dit, bien que les ressources sportives n'agissent jamais seules et jamais indépendamment d'un ensemble de dynamiques configurationnelles, le devenir professionnel des joueurs – globalement plutôt favorable – dépend largement de la position atteinte au sein de la LN.

D'une part, une carrière durable et reconnue favorise la prolongation du parcours professionnel au sein du milieu, tout en permettant également d'atteindre des positions élevées sur le marché du travail « ordinaire ». Elle permet également de réduire l'influence de l'origine sociale, alors que l'effet est plus marqué pour les joueurs au bénéfice d'une carrière moins en vue. Cette propriété est toutefois rarement autosuffisante. Le capital sportif singularise les joueurs mais il devient efficient lorsqu'il est potentialisé par d'autres ressources.

D'autre part, un volume élevé de capital sportif semble également nourrir chez les individus un sentiment d'accomplissement et favoriser une prise de distance avec la *doxa* et l'*illusio* du hockey. Les deux phénomènes se renforcent mutuellement puisque l'occupation d'un poste valorisé les rend probablement plus à même de transposer leur engagement dans leur nouveau secteur d'activité et, ainsi, d'alimenter un processus de distanciation. Cela peut paraître paradoxal, mais c'est peut-être le luxe des nantis de pouvoir se distancier. Prendre de la distance pourrait également permettre d'éviter une désillusion ainsi qu'un processus périlleux de comparaison. Moins en mesure de maintenir l'*illusio*, ces joueurs feraient preuve de réflexivité en anticipant subjectivement un déclassement objectif.

Derrière les sportifs, des individus

Parler des après-carrières des hockeyeurs suisses sans les inscrire dans leurs configurations sociales revient à réduire l'individu à son rôle de sportif et à faire fi de ses autres engagements. Ce sont des ex-hockeyeurs, mais également des individus avec des parcours hétérogènes: des célibataires (15%), des personnes en couple (50%) ou des pères de famille (35%); des individus issus d'une origine sociale favorisée (65%) ou modeste (35%); des universitaires (25%), des diplômés du secondaire (65%) ou des non-diplômés (10%). Il s'agit ainsi de ne pas isoler la carrière sportive. Derrière les sportifs, il y a des individus avec leurs propres «bagages» – ressources et contraintes – et c'est bien la prise en compte de ces nuances qui permet de rendre intelligibles les après-carrières.

Si le niveau de reconnaissance de la carrière sportive influence la transition professionnelle, elle dépend également des ressources alternatives des hockeyeurs et des configurations sociales dans lesquelles ils sont enchâssés. Il est vrai qu'une carrière reconnue permet parfois de réduire les effets d'une absence de diplôme, d'une origine sociale modeste ou de l'impact des charges familiales, mais les individus au bénéfice d'une carrière moins en vue en subissent davantage les conséquences. Les *Précaires* sans formation ou issus d'une origine modeste décrochent des postes plus périphériques, moins valorisants et moins rémunérés. Pour eux, l'accès à la parentalité sonne souvent le glas de la carrière sportive, alors qu'il semble la renforcer pour les *Élites*.

Des après-carrières propres à chaque génération

Enfin, parler des après-carrières des hockeyeurs suisses sans les inscrire dans leurs configurations historiques ne fait pas plus sens. L'expérience du hockey n'est pas la même selon l'état de professionnalisation de la pratique; il en va de même pour l'après-carrière.

Le processus de professionnalisation s'accompagne d'une transformation du rapport au temps de la carrière. Presque déniée par les *Aînés*, la problématique de l'après-carrière occupe davantage l'esprit des *Benjamins* et est omniprésente pour les *Cadets*. Ces derniers sont davantage contraints d'anticiper et ils développent un rapport plus instrumental à leur carrière. Cette logique d'anticipation, voire parfois de rentabilisation, s'observe avant même l'entrée en LN. Au fil des générations, les jeunes aspirants se sont massivement

orientés vers des formations générales – autrement dit non professionnelles –, jugées plus à même de conserver leur utilité durant la parenthèse sportive.

La rationalisation de l'engagement observée au fil des cohortes tout comme l'érosion de l'ancrage local ont également des effets sur les après-carrières. Les individus sont davantage «soulagés» de se retirer car leur expérience de la LN est moins enchantée et de plus en plus associée à un travail, alors que les exigences de performance sont plus importantes. Ayant souvent quitté tôt leur région d'origine, moins ancrés dans le tissu social et économique local, les *Cadets* ont davantage circulé et développé moins d'attaches avec la «famille du hockey». Conséquence collatérale, les réseaux du hockey fonctionnent toujours au terme de la carrière mais ils sont moins efficaces.

Les après-carrières s'ancrent également dans des configurations sociales plus larges. D'une part, elles doivent être appréhendées avec nuance car le recrutement social de la pratique a évolué. Le processus d'«élitisation» observé offre aux sortants un filet de sécurité plus important après leur carrière. D'autre part, c'est le marché du travail lui-même – au sein et hors du milieu – qui s'est transformé. Décrocher des postes en lien avec le hockey devient moins mécanique en raison d'une saturation du marché et d'une hausse du niveau de formation dans le secteur sportif. Hors du milieu, si le statut de sportif professionnel a gagné en reconnaissance au fil du temps, les modèles d'organisation autorisent moins des recrutements fondés uniquement sur la détention d'un capital sportif.

Apports et perspectives

Ce livre permet de renouveler les recherches sociologiques consacrées aux carrières et aux après-carrières sportives, à quatre niveaux.

Premièrement, les travaux portant sur les après-carrières sportives se focalisent principalement sur ce que les individus doivent abandonner lorsqu'ils arrêtent leur carrière. Cette enquête permet de rompre avec cette habitude et de renverser la logique d'analyse en soulignant plutôt ce que les joueurs conservent de leur passé sportif.

Deuxièmement, de nombreuses recherches se centrent sur la production ou la fabrication des sportifs de haut niveau, et une attention portée sur l'après-carrière est de nature à offrir de nouvelles perspectives aux analyses. Cette phase est appréhendée comme une composante d'une carrière plus globale, la carrière sportive en étant elle-même une composante. En conséquence,

un enseignement plus général émerge de cette approche: si l'analyse des après-carrières sportives est soumise à l'injonction d'intégrer à la réflexion ce que l'«après» doit à l'«avant», il devient réciproquement difficile d'analyser les carrières sportives sans prendre en compte les après-carrières. Ces dernières sont déjà en jeu et en construction pendant la carrière sportive, avec des éléments d'anticipation qui se déclinent de manière diverse selon les individus et les générations et qui prennent des formes plus ou moins réflexives. Si l'objet de ce livre était d'apporter des éléments de réponse et de réflexion sur les après-carrières des hockeyeurs, il permet donc également d'éclairer les moments de la carrière sportive avec davantage de nuances.

Troisièmement, l'accent est fréquemment mis sur les conditions de socialisation des élites sportives, mais rarement sur l'économie symbolique qui caractérise la pratique. Par exemple, de nombreux travaux suggèrent que l'entrée et le maintien dans la pratique résulteraient d'un strict effet des socialisations, mais les diverses expériences des joueurs méritent d'être mieux prises en compte. Elles sont à situer par rapport aux formes de gratifications symboliques qui donnent sens et valeur à la pratique intensive du sport: comment être un bon joueur de hockey permet d'être reconnu par ses pairs à l'école ou de séduire les filles, comment le fait d'être un joueur de LN permet d'entrer dans une économie de la célébrité locale mais aussi comment durant l'après-carrière ce statut peut devenir une carte de visite, une ressource qui a de la valeur sur le marché du travail. Ainsi, comprendre ces carrières et ces trajectoires ne peut se faire sans la prise en compte de l'économie symbolique inhérente au hockey.

Quatrièmement, l'analyse sociologique des expériences de travail des joueurs permet de battre en brèche la centralité des dimensions biologiques dans la production de la performance. Il ne s'agit pas de nier que faire carrière dans le hockey dépend en partie des qualités physiques des joueurs. Toutefois, la production, l'identification, la valorisation ou encore la préservation de ses qualités sont sous l'influence de processus sociaux qui se déploient tout au long de la trajectoire sportive et avec lesquels le joueur doit être capable de composer. Cet apprentissage social – au sein d'un espace professionnel hautement concurrentiel – est souvent passé sous silence, sa prise en compte peut constituer une piste de réflexion fructueuse pour expliquer les transitions professionnelles plutôt favorables des hockeyeurs suisses, et des sportifs de haut niveau plus largement.

Bibliographie

- ABBOTT Andrew, *Time Matters, On Theory and Method*, Chicago, The University of Chicago Press, 2001, 318 p.
- ABBOTT Andrew, «From Causes to Events», *Sociological Methods and Research* 20, 1992, pp. 428-455.
- ABBOTT Andrew, «Transcending General Linear Reality», *Sociological Theory* 6, 1998, pp. 69-186.
- ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, (1983 [1958]), 406 p.
- AUBEL Olivier, LEFÈVRE Brice, OHL Fabien, «Les équipes cyclistes “professionnelles” face aux nouvelles injonctions au professionnalisme», *Sociologie du Travail* 57, Issue 4, 2015, pp. 470-495.
- AUBEL Olivier, LEFÈVRE Brice, TRIBOU Gary, *Sports et sportifs en France. Points de repère issus de l'Observatoire du Sport FPS/IPSOS 2007*, FPS - Fédération professionnelle des entreprises de sport et des loisirs, 2008, 82 p.
- BAIRNER Alan, *Sport, Nationalism, and Globalization: European and North American Perspectives*, Suny Press, Excelsior editions, 2011, 227 p.
- BALTHASAR Andreas et al., *Installations sportives en Suisse: statistiques 2012. Rapport de synthèse*. Macolin, Office fédéral du sport OFSPO, 2013, 26 p.
- BALTISBERGER Martin, NAGEL Siegfried, «Berufskarrieren von ehemaligen NLA Eishockeyspielern in der Schweiz - zum Einfluss der Sportkarriere auf die Berufskarriere», *Swiss Sports & Exercise Medicine* 64(1), 2016, pp. 41-46.

- BAUDELOT Christian, GOLLAC Michel, *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*, Paris, Fayard, 2003, 348 p.
- BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1998, 331 p.
- BECK Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, trad. de l'allemand par Laure Bernardi, Paris, Aubier, 2001, 521 p
- BECKER Howard Saul, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 2010, 384 p.
- BECKER Howard Saul, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, 247 p.
- BENSA Alban, FASSIN Éric, «Les sciences sociales face à l'événement», *Terrain* 38, 2002, pp. 5-20.
- BERGER Peter Ludwig, LUCKMANN Thomas, *La construction de la réalité sociale*, Paris, Armand Colin, 2006, 357 p.
- BERTRAND Julien, «Entre «passion» et incertitude: la socialisation au métier de footballeur professionnel», *Sociologie du travail* 51(3), 2009, pp. 361-378.
- BERTRAND Julien, *La fabrique des footballeurs. Analyse de la construction de la vocation, des dispositions et des savoir-faire dans une formation au sport professionnel*, thèse de doctorat en sociologie et anthropologie, Université de Lyon, 2008, 634 p.
- BERWERT Adrian, RÜTTER Heinz, *De l'importance économique du sport en Suisse*, Recherche «Efficience et durabilité du système sportif suisse», Office fédéral du sport OFSPO, 2014, 16 p.
- BIDART Claire, «Introduction», in: BIDART Claire (dir.), *Les transitions vers l'âge adulte, différenciations sociales et culturelles. Devenir adulte aujourd'hui: perspectives internationales*, Paris, L'Harmattan-INJEP, 2006a, pp. 9-19.
- BIDART Claire, «Crises, décisions et temporalité: autour des bifurcations biographiques», *Cahiers internationaux de Sociologie* 120, 2006b, pp. 29-57.
- BLANCHARD Philippe, *Analyse séquentielle et carrières militantes*, Rapport de recherche, déposé sur <http://hal.archives-ouvertes.fr>, 2010, 166 p.
- BODIN Dominique, DEBARBIEUX Éric, «Le sport, l'exclusion, la violence», *Sport et Violences*, Paris, Chiron, 2001, pp. 13-31.

- BOLTANSKI Luc, «L'espace positionnel : multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe», *Revue française de sociologie* 14-1, 1973, pp. 3-26.
- BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard «NRF», 1999, 843 p.
- BONNET Estelle, COLLET Beate, MAURINES Béatrice (2006), «Carrière familiale et mobilité géographique professionnelle», *Cahiers du Genre* 2, n° 41, 2006, pp. 75-98.
- BOUCHETAL PELLEGGRI Franck, LESEUR Véronique, DEBOIS Nadine, *Carrière sportive. Projet de vie*, Collection entraînement, INSEP publication, 2006, 269 p.
- BOUDON Raymond, *L'inégalité des chances*, Paris, Colin, 1973, 239 p.
- BOURDIEU Pierre, «Champ du pouvoir et division du travail de domination, Texte manuscrit inédit ayant servi de support de cours au Collège de France», 1985-1986, *Actes de la recherche en sciences sociales* 5, n° 190, 2011, pp. 126-139.
- BOURDIEU Pierre, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Seuil, 2002, 268 p.
- BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, 318 p.
- BOURDIEU Pierre, *Intérêt et désintéressement*, Cours du Collège de France à la faculté de sociologie et d'anthropologie de l'Université Lumière Lyon II, Cahiers du GRS 7, 1988.
- BOURDIEU Pierre (1984), «Comment peut-on être sportif?», in: BOURDIEU Pierre (éd.), *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, pp. 173-195.
- BOURDIEU Pierre, «Les rites comme actes d'institutions», *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 43, n° 1, 1982a, pp. 58-63.
- BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980a, 143 p.
- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980b, 480 p.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, 672 p.
- BOURDIEU Pierre, WACQUANT Loïc, *Réponses: Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, 267 p.
- BOUSSARD Valérie (dir.), *Au nom de la norme*, Paris, L'Harmattan, 2005, 225 p.

- BOUSSARD Valérie, DEMAZIÈRE Didier, MILBURN Philip (dir.), *L'injonction au professionnalisme. Analyses d'une dynamique plurielle*, Presses universitaires de Rennes, coll. Des Sociétés, 2010, 178 p.
- BOYLE Raymond, *Sports Journalism: Context and Issues*, London, Sage, 2006, 198 p.
- BOZON Michel, CHAMBOREDON Jean-Claude (1980), «L'organisation sociale de la chasse en France et la signification de la pratique», *Ethnologie française*, vol. X, n° 1, 1980, pp. 65-88.
- BRADLEY Christen, RENZULLI Linda, «The Complexity of Non-Completion: Being Pushed or Pulled to Drop Out of High School», *Social Forces*, 2011, pp. 1-24.
- BRANGER Katja, *Vers l'égalité entre femmes et hommes. Situation et évolution*, Situation économique et sociale de la population 20, Neuchâtel, OFS, 2013, 40 p.
- BRISSONNEAU Christophe, AUBEL Olivier, OHL Fabien, *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, 318 p.
- BROHM Jean-Marie, *Sociologie politique du sport*, Paris, Delarge, 1976, 360 p.
- BROMBERGER Christian, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, 406 p.
- BROWN Donald, *Human Universals*, New York, McGraw-Hill (and Temple University Press), 1991, 228 p.
- BRUN-HURTADO Elisabeth, *Tous commerciaux? Les salariés de l'agence dans les transformations de la banque des années 1990-2000*, thèse en sociologie, Université de la Méditerranée – Aix-Marseille II, 2005, 481 p.
- BÜHLMANN Felix, BEETSCHEN Marion, DAVID Thomas, GINALSKI Stéphanie, MACH André, *Transformation des élites en Suisse*, Social Change in Switzerland 1, Retrieved from <http://socialchangeswitzerland.ch>, 2015, 13 p.
- BULMER Martin, «The Merits and Demerits of Covert Participant Observation», in: BULMER Martin (ed.), *Social Research Ethics*, London, MacMillan, 1982, pp. 217-251.
- BUSCATTO Marie, «De la vocation artistique au travail musical: tensions, compromis et ambivalences chez les musiciens de jazz», *Sociologie de l'art*, Opus 5, 2004, pp. 35-56.

- CAILLOIS Roger, *Les Jeux et les hommes. (Le Masque et le Vertige)*, Paris, Gallimard, 1967 [1958], 306 p.
- CECIĆ ERPIČ Saša, WYLLEMAN Paul, ZUPANČIČ Maya, «The effect of athletic and non-athletic factors on the sports career termination process», *Psychology of Sport and Exercise* 5, 2004, pp. 45-59.
- CHANTELAT Pascal (dir.), *La professionnalisation des organisations sportives. Nouveaux enjeux, nouveaux débats*, Paris, L'Harmattan, 2001, 238 p.
- CHARAUDEAU Patrick, «Visées discursives, genres situationnels et construction textuelle», in: BALLABRIGA Michel, *Analyse des discours. Types et genres*, Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 2001, 26 p.
- CHARTON Laurence, WANNER Philippe, «La première mise en couple en Suisse: choix du type d'union et devenir de la cohabitation hors mariage», *Population*, 56^e année, n° 4, 2001, pp. 539-567.
- CHEVALIER Véréne, «Carrières et abandons dans les pratiques de l'équitation: analyse longitudinale de fichiers de licenciés», in: AUGUSTIN Jean-Pierre, CALLÈDE Jean-Paul (dir.), *Sport, relations sociales et action collective*, Bordeaux, Actes du colloque interdisciplinaire, 1993.
- COAKLEY Jay, «Youth sports: What counts as "Positive Development?"», *Journal of Sport and Social Issues* 35(3), 2011, pp. 306-324.
- COAKLEY Jay, «The Good Father: Parental Expectations and Youth Sports», *Leisure Studies*, vol. 25, n° 2, 2006, pp. 153-163.
- COAKLEY Jay, «Leaving competitive sport: Retirement or rebirth?», *Quest* 35, 1983, pp. 1-11.
- COAKLEY Jay, PIKE Elizabeth, *Sports in Society: Issues and Controversies*, London, Open University Press/McGraw Hill, 2009, 569 p.
- CONZELMANN Achim, NAGEL Siegfried, «Professional careers of the german olympic athletes», *International Review for the Sociology of Sport* 38/3, 2003, pp. 259-280.
- COQUET Ronan, OHL Fabien, ROUSSEL Peggy, «Conversion to bodybuilding», *International Review for the Sociology of Sport* 51(7), 2014, pp. 817-832.
- COULON Alain, *L'ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 128 p.

- CURRY Timothy Jon, «Fraternal bonding in the locker room : A profeminist analysis of talk about competition and women», *Sociology of Sport Journal* 8, 1991, pp. 119-135.
- DARGELOS Bertrand, MARCHETTI Dominique, «Les professionnels de l'information sportive», *Regards sociologiques* 20, 2000, pp. 67-99.
- DARMON Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2006, 127 p.
- DE BRUYN Florence, *Biographies et carrières plurielles : Analyses des interactions entre la carrière sportive des nageurs et les autres domaines de la vie sociale*, thèse de doctorat, Université Paris X, 2006, 500 p.
- DELCHER Arthur, KASIF Simon, FLEISCHMANN Robert, PETERSON Jeremy, WHITE Owen, SALZBERG Steven, «Alignement of whole genomes», *Nucleic Acid Research* 27(11), 1999, pp. 2369-2376.
- DE SINGLY François, *L'individualisme est un humanisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005, pp. 155-57.
- DE SINGLY François, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 229 p.
- DE SINGLY François, «Mariage, dot scolaire et position sociale», *Économie et statistique*, vol. 142, n° 1, 1982, pp. 7-20.
- DECOUFLÉ André-Clément, MARUANI Margaret, «Pour une sociologie de l'emploi», *Revue française des affaires sociales* 3, 1987, pp. 7-29.
- DEFrance Jacques, *L'excellence corporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 207 p.
- DELORME Nicolas, *Stratégie fédérale et développement d'un sport spectacle : l'exemple du hockey sur glace en France : socio-histoire d'un échec ?*, thèse de doctorat en ingénierie de la cognition, de l'interaction, de l'apprentissage et de la création, Université de Grenoble, 2011, 337 p.
- DEMAZIÈRE Didier, OHL Fabien, LE NOÉ Olivier, «La performance sportive comme travail», *Sociologie du travail* 57, 2015, pp. 407-421.
- DORRONSORO Gilles, GROJEAN Olivier, HERSANT Jeanne, «Surveiller, normaliser, réprimer», *European Journal of Turkish Studies* 8, 2008.
- DUBAR Claude, *La crise des identités*, Paris, PUF, coll. Le lien social, 2000, 256 p.
- DUBAR Claude, TRIPIER Pierre, *Sociologie des professions*, Paris, Armand Colin, 2005, 384 p.

- DUNNING Eric, « Sport as a Male Preserve: Notes on the Social Sources of Masculine Identity and its Transformations », *Theory, Culture & Society*, vol. 3, n° 1, 1986, pp. 79-90.
- DUNNING Eric, MAGUIRE Joseph, « Rôle des processus sociaux dans le sport, les relations, les relations entre les sexes et le contrôle de la violence », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 1, 1995, pp. 117-137.
- DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1991 [1893], 420 p.
- DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1968 [1912], 647 p.
- EBAUGH Helen Rose, *Becoming an ex: The Process of Role Exit*, University of Chicago Press, 1988, p. 247.
- EISENBERG Frank, *Fin de Carrière et Reconversion des rugbymen Professionnels en France*, Étude sociologique commandée par PROVALE (Union des joueurs de rugby professionnels), Centre d'accompagnement et de prévention pour les sportifs, CHU de Bordeaux, 2007, 72 p.
- ELIAS Norbert, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1987, 308 p.
- ELIAS Norbert, *La Société de cour*, traduit de l'allemand par Pierre Kamnitzer et Jeanne Étoré, Paris, Flammarion, 1985, 330 p.
- ELIAS Norbert, DUNNING Eric, *Sport et civilisation. La Violence maîtrisée*, traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche et Fabienne Duvigneau, Paris, Fayard, 1994, 392 p.
- FAURE Jean-Michel, SUAUD Charles, *Le football professionnel à la française*, Paris, PUF, 1999, 272 p.
- FAURE Jean-Michel, SUAUD Charles, « Pour une sociologie en Europe », *Lendemains* 88, 1997, pp. 5-13.
- FENTON Lindsay T., PITTER Robert, « Keeping the body in play: pain, injury, and socialization in male rugby », *Res Q Exerc Sport* 81(2), 2010, pp. 212-223.
- FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, 319 p.
- FLEURIEL Sébastien, *Le sport de haut niveau en France*, Grenoble: PUG, 2004, 96 p.
- FLEURIEL Sébastien, *Sport de haut niveau ou sport d'élite? La raison culturelle contre la raison économique: sociologie des stratégies de*

contrôle d'État de l'élite sportive, thèse de doctorat, Université de Nantes, 1997, 332 p.

- FLEURIEL Sébastien, SCHOTTÉ Manuel, «La reconversion paradoxale des sportifs français: premiers enseignements d'une enquête sur les sélectionnés aux jeux olympiques de 1972 et 1992», *Sciences sociales et sport* 1, n° 4, 2011, pp. 115-140.
- FLEURIEL Sébastien, SCHOTTÉ Manuel, *Sportif en danger. La condition des travailleurs sportifs*, Bellecombe-en-Bauges ; Éditions du Croquant, 2008, 109 p.
- FLEURIEL Sébastien, VINCENT Joris, «The quest for a successful career change among elite athletes in France: a case study of a French rugby player», *Leisure Studies* 28, ° 2, 2009, pp. 173-188.
- FLÜCKIGER Yves, FALTER Jean-Marc, *Le marché suisse du travail et son évolution*, Neuchâtel, Office fédéral de la statistique (OFS), Observatoire universitaire de l'emploi, Université de Genève, 2004, 103 p.
- FORTÉ Lucie, *Les carrières des athlètes de haut niveau. Approche sociologique de la fabrication et de l'expression de l'excellence sportive*, thèse de doctorat, Université Paul Sabatier, Toulouse III, 2008.
- FORTÉ Lucie, «Fondements sociaux de l'engagement sportif chez les jeunes athlètes de haut niveau», *Sciences et Motricité* 59, 2006, pp. 55-68.
- FORTÉ Lucie, MENNESSON Christine, «Réussite athlétique et héritage sportif», *SociologieS*, 2012, [online].
- FRANK Robert, COOK Philip, *The Winner-take-all-society*, New York, The Free Press, 1995, 288 p.
- FRENKIEL Stanislas, *Une histoire des agents sportifs en France. Les imprésarios du football (1979-2014)*, Neuchâtel, Éditions du CIES, 2014, 186 p.
- FRAUENFELDER Arnaud, «Lutter contre le dopage. Significations sociologiques d'une panique morale exemplaire», *Carnet de bord* 16, 2009, pp. 29-44.
- GACHET Caroline, *Quitter le milieu. Une étude sociologique des processus de désaffiliation religieuse du milieu évangélique*, thèse de doctorat, Université de Lausanne, 2013, 281 p.
- GALLAND Olivier, ROUAULT Dominique, «Devenir cadre dès trente ans: une approche longitudinale de la mobilité sociale», *Économie et Statistique* 316-317, 6/7, 1998, pp. 97-107.

- GASPARINI William, PICHOT Lilian (dir.), *Compétences, activité de travail et emploi. Sport et corps dans les organisations contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2011, 274 p.
- GAUTHIER Jacques-Antoine, GIANETTONI Lavinia, «Socialisation séquentielle et identité de genre liées à la transition de la formation professionnelle à l'emploi», *Swiss Journal of Sociology* 39(1), 2013, pp. 33-55.
- GAUTHIER Jacques-Antoine, WIDMER Eric, BUCHER Philipp, NOTREDAME Cédric, «Multichannel sequence analysis applied to social science data», *Sociological methodology* 40(1), 2010, pp. 1-38.
- GERRARD Bill, «A new approach to measuring player and team quality in professional team sports», *European Sport Management Quarterly* 1(3), 2007, pp. 219-234.
- GERRARD Bill, «Analysing Sporting Efficiency Using Standardised Win Cost: Evidence from the FA Premier League, 1995-2007», *International Journal of Sports Science & Coaching* 5(1), 2010, pp. 13-36.
- GIDDENS Anthony, *Modernity and Self-Identity*, Cambridge, Polity Press, 1991, 256 p.
- GIUDICI Francesco, GAUTHIER Jacques-Antoine, «Occupational trajectories after childbirth», in: LEVY René, WIDMER Eric, *Gendered life courses between standardization and individualization. A European approach applied to Switzerland*, Wien, LIT Verlag, 2013, pp. 93-114.
- GIUDICI Francesco, GAUTHIER Jacques-Antoine, «Différenciation des trajectoires professionnelles liée à la transition à la parentalité en Suisse», *Swiss Journal of Sociology* 35(2), 2009, pp. 55-70.
- GIULIANOTTI Richard, «Human rights, globalization and sentiment education: The case of sport», *Sport in Society* 7(3), 2004, pp. 355-369.
- GOFFMAN Erving, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991 [1974], 573 p.
- GOFFMAN Erving, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, traduction Liliane et Claude Lainé, Paris, Minuit, 1979 [1961], 173 p.
- GOFFMAN Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, coll. Le Sens commun, 1975 [1963], 175 p.
- GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, 240 p.
- GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La Présentation de soi*, Paris, Minuit, coll. Le Sens commun, 1973 [1959], 256 p.

- GOLLAC Michel, VOLKOFF Serge, «La santé au travail et ses masques», *Acte de la recherche en Sciences sociales* 163, 2006, pp. 4-17.
- GOOREN Henri, «Reassessing Conventional Approaches to Conversion: Toward a New Synthesis», *Journal for the Scientific Study of Religion* 46(3), 2007, pp. 337-353.
- GOURISSE Benjamin, «Pluralité des rapports aux normes professionnelles et politisation des pratiques dans la police turque des années 1970», *European Journal of Turkish Studies* 8, 2008, [online].
- GRANOVETTER Mark, «The Strength of Weak Ties», *The American Journal of Sociology* 78, 1973, pp. 1360-1380.
- GRANOVETTER Mark, «Economic action and social structure: the problem of embeddedness», *The American Journal of Sociology* 91(3), 1985, pp. 481-510.
- GROJEAN Olivier, KAYA Sümbül, «Ce que font les combattants lorsqu'ils ne combattent pas. Regards croisés sur les guérilleros du PKK et les commandos de l'armée turque», *Pôle Sud* 2, n° 37, 2012, pp. 97-115.
- GUIOT Pascaline, *L'épreuve de la petitesse. Contribution à une étude sur les fins de carrière des triathlètes*, thèse de doctorat, Université de Strasbourg, 2011, 408 p.
- GUIOT Pascaline, OHL Fabien, «La reconversion des sportifs : une épreuve de la petitesse?», in: AUGER Denis, ROYER Chantal (dir.), *Loisir et société*, vol. 30, n° 2, Presses de l'Université du Québec, 2008, pp. 385-416.
- HAMMER Torild, «Labour market integration of unemployed youth from a life course perspective: the case of Norway», *International Journal of Social Welfare* 16(3), 2007, pp. 249-257.
- HAAS Walter (éd.), *Do you speak Swiss? Diversité des langues et compétences linguistiques en Suisse*, NZZ Libro, Zurich, 2010, 240 p.
- HEINICH Nathalie, «La consommation de la célébrité», *L'Année sociologique*, 1, vol. 61, 2011, pp. 103-123.
- HEINICH Nathalie, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte, 2002, 128 p.
- HEINICH Nathalie, «Façon d'«être» écrivain. L'identité professionnelle en régime de singularité», *Revue française de sociologie*, vol. 36, n° 36-3, 1995, pp. 449-524.
- HENNION Antoine, «Pour une pragmatique du goût», papier de recherche du CSI, n°001. Version originale française et développée du chapitre

- intitulé "Pragmatics of taste", in: JACOBS Mark, HANRAHAN Nancy (eds), 2004, *The Blackwell Companion to the Sociology of Culture*, Oxford UK; Malden MA, Blackwell, 2005, pp. 131-144.
- HIDRI Oumaya, «Faut-il travailler son corps pour réussir un entretien d'embauche? La place de l'apparence physique dans les manuels d'Aide à la Recherche d'Emploi», *Lien social et politiques* 59, 2008, pp. 21-32.
- HIDRI NEYS Oumaya, BOHUON Anaïs, «Le capital sportif dans le recrutement des commerciaux. Comparaison entre le secteur de la grande distribution et le commerce d'articles de sport», in: GASPARINI William, PICHOT Lilian (dir.), *Compétences, activité de travail et emploi. Sport et corps dans les organisations contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 211-234.
- HIDRI Oumaya, BOHUON Anaïs, «Faire du sport pour être embauché? Logiques et pratiques de recrutement du personnel commercial à Décathlon», *STAPS* 82, 2008, pp. 57-70.
- HOWE David, «An ethnography of pain and injury in professional rugby union: The Case of Pontypridd RFC», *International Review for the Sociology of Sport* 36, 2001, pp. 289-303.
- HUANG Zhijian, *The athletic career transition in former chinese elite athletes: An empirical investigation and cross cultural comparison with findings from Germany*, Unpublished thesis, University of Munich, Germany, 2002, 271 p.
- HUGHES Everett Cherrington (1996 [1951]), «Studying the nurse's work», *American Journal of Nursing* 51, 1996 [1951], pp. 294-295, in: HUGHES Everett Cherrington, *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- HUGHES Everett Cherrington, «Good People and Dirty Work», *Social Problems*, vol. 10, Issue 1, 1962, pp. 3-11.
- HUGHES Everett Cherrington, *Men at their Work*, Glencoe, The Free Press, 1958, 184 p.
- HUGHES Everett Cherrington, «Dilemmas and Contradictions of Status», *American Journal of Sociology*, vol. 50, number 5, 1945, pp. 353-359.
- HUIZINGA Johan, *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951 [1938], 350 p.
- HUMBLLOT Catherine, *L'environnement familial et institutionnel de la future élite tennistique*, thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Université Paris-V, 1990, 408 p.

- JANOSZ Michel, LE BLANC Marc, BOULERICE Bernard, TREMBLAY Richard, «Predicting different types of school dropout: A typological approach on two longitudinal samples», *Journal of Educational Psychology* 92(1), 2000, pp. 171-190.
- JAVERLHIAC Sophie, BODIN Dominique, HUET Armel, ROBÈNE Luc, «Pouvoir et vouloir se former. Analyse d'une étape décisive dans le processus de reconversion des sportifs de haut niveau en France à travers l'étude comparée de l'escrime et du tennis de table», *L'Année sociologique* 61, 2011, pp. 173-199.
- JOWETT Sophia, «Partners on the sport field: The coach-athlete relationship», *The Psychologist* 18, 2005, pp. 412-415.
- JOYE Dominique, CARVALHO ARRUDA Carolina, GAUTHIER Jacques-Antoine, GIANETTONI Lavinia, GROS Dinah, GUILLEY Edith, MOUBARAK-NAHRA Elisabeth, MÜLLER Karin, *Aspirations et orientations professionnelles des filles et garçons en fin de scolarité obligatoire: quels déterminants pour plus d'égalité?*, Rapport intermédiaire au PNR 60 «Égalité entre hommes et femmes» du Fonds national suisse de la recherche scientifique, Lausanne, Unil, 2012, 282 p.
- KARPIK Lucien, *L'économie des singularités*, Gallimard, Paris, 2007, 373 p.
- KAUFMANN Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin; SEJER, 2004, 352 p.
- KAUFMANN Jean-Claude, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 2001, 288 p.
- KAUFMANN Laurence, «Savoir faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action» (Emmanuel Bourdieu) [compte rendu], *Réseaux*, vol. 17, n° 92-93, 1999, pp. 433-439.
- KELLERHALS Jean, WIDMER Éric, *Familles en Suisse. Nouveaux liens*, Lausanne, Savoir suisse, 2012, 144 p.
- KEMPF Hippolyt, WEBER Andreas Christoph, RENAUD Anne, STOPPER Marco, *Der Leistungssport in der Schweiz*, Magglingen, Bundesamt für Sport BASPO, 2013, 74 p.
- KIMMEL Michael, *Boys and School: A Background Paper on the "Boy Crisis"*, Stockholm, Swedish Government Official Reports, 2010, 58 p.
- KLANDERMANS Bert, «Une psychologie sociale de l'exit», in: FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 95-110, 319 p.

- LACOMBE Josiane, *Le développement de l'enfant de la naissance à 7 ans. Approche théorique et activités corporelles*, Éditions De Boeck, 2006, 248 p.
- LAHIRE Bernard, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006, 624 p.
- LAHIRE Bernard, *Portraits sociologiques*, Paris, Nathan, 2002, 431 p.
- LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998, 272 p.
- LAHIRE Bernard, *Tableaux de famille*, Paris, Seuil, 1995, 297 p.
- LAILLIER Joël, «La dynamique de la vocation. Les évolutions de la rationalisation de l'engagement au travail des danseurs de ballet», *Sociologie du travail* 53(4), 2011a, pp. 493-514.
- LAILLIER Joël, «Des familles face à la vocation. Les ressorts de l'investissement des parents des petits rats de l'Opéra», *Sociétés contemporaines* 82(2), 2011b, pp. 59-83.
- LALLEMENT Michel, «Daedalus laborans», *Revue du MAUSS* 2, n° 18, 2001, pp. 29-49.
- LALLY Patricia, «Identity and athletic retirement: A prospective study», *Psychology of Sport and exercise* 8, 2007, pp. 85-99.
- LAMPRECHT Markus, FISCHER Adrian, STAMM Hanspeter, *Sport Suisse 2014: Les sports en chiffres*, Macolin, Office fédéral du sport OFSPO, 2015, 58 p.
- LAMPRECHT Markus, FISCHER Adrian, STAMM Hanspeter, *Sport Suisse 2014: Activité et consommation sportives de la population suisse*, Macolin, Office fédéral du sport OFSPO, 2014, 56 p.
- LAMPRECHT Markus, FISCHER Adrian, STAMM Hanspeter, *Clubs sportifs en Suisse*, Macolin, Office fédéral du sport OFSPO, 2011, 24 p.
- LAMPRECHT Markus, FISCHER Adrian, STAMM Hanspeter, *Sport Suisse 2008: les disciplines sportives en chiffres*, Macolin, Office fédéral du sport OFSPO, 2009, 52 p.
- LAMPRECHT Markus, STAMM Hanspeter, «Travail rémunéré et volontariat dans le sport», 1998, in: JACCOUD Christophe, TISSOT Laurent, PEDRAZZINI Yves (dir.), *Sports en Suisse*, Lausanne, Éditions Antipodes, coll. Existences et Société, 2000, 248 p.
- LE BRETON David, *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance*, Paris, Métailié, coll. Traversées, 2010, 272 p.

- LEFÈVRE Nicolas, «Le marché du travail cycliste comme économie des singularités», *Sociologie du Travail*, vol. 57, Issue 4, 2015, pp. 446-469.
- LEFÈVRE Nicolas, «Compétences professionnelles et économie des rapports sociaux sur le marché du travail cycliste», in: GASPARINI William, PICHOT Lilian (dir.), *Les Compétences au travail: sport et corps à l'épreuve des organisations*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 155-178.
- LEFÈVRE Nicolas, «Construction sociale du don et de la vocation de cycliste», *Sociétés Contemporaines* 80, 2010, pp. 47-72.
- LEFÈVRE Nicolas, *Le cyclisme d'élite français: un modèle singulier de formation et d'emploi*, thèse de doctorat de sociologie, Université de Nantes, 2007.
- LÉVI STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, 494 p.
- LEVY René, KELLERHALS Jean, WIDMER Éric, «Modern family or modernized family traditionalism? Master status and the gender order in Switzerland», *Electronic Journal of Sociology*, vol. 6, n° 4, 2002.
- LEVY René, GAUTHIER Jacques-Antoine, WIDMER Éric, «Entre contraintes institutionnelle et domestique: les parcours de vie masculins et féminins en Suisse», *The Canadian Journal of Sociology*, vol. 31, number 4, 2006, pp. 461-489.
- LINHART Robert, *L'établi*, Paris, Minuit, 1978, 180 p.
- LOIRAND Gildas, «L'argent du foot», *Sociétés et représentations*, 7, 1998, pp. 341-351.
- LÓPEZ DE SUBIJANA Cristina, RAMOS Javier, GARCIA Carlos, CHAMORRO Jose, «The employability process of Spanish retired elite athletes: Gender and sport success comparison», *International Journal of Environmental Research and Public Health* 17(15), 2020, 5460.
- MAGUIRE Joseph, *Power and Global Sport: Zones of Prestige, Emulation and Resistance*, London, Routledge, 2005, 208 p.
- MARUANI Margaret, REYNAUD Emmanuele, *Sociologie de l'emploi*, Paris, La Découverte, 1993, 126 p.
- MARX Karl, *Manuscrits de 1844*, Paris, Flammarion, 1996 [1844], 162 p.
- MAUGERI Salvatore, *Au nom du client. Dispositifs de gestion et management néo-libéral*, Paris, L'Harmattan, 2006, 240 p.
- MAUNY Christophe, «Logiques de conversion identitaire dans l'exercice du métier. Incursion dans le monde du handball professionnel», *Recherches sociologiques et anthropologiques* 40-1, 2009, pp. 113-130.

- MAUSS Marcel, «Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1997; originellement paru in: *Année Sociologique*, seconde série, 1923-1924, 106 p.
- MÉDA Dominique, *Le travail: une valeur en voie de disparition*, Paris, Aubier, 1995, 216 p.
- MÉDA Dominique, VENDRAMIN Patricia, «Les générations entretiennent-elles un rapport différent au travail?», *SociologieS* [on ligne], Théories et recherches, 2010.
- MENGER Pierre-Michel, *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Paris, Gallimard; Seuil, 2009, 667 p.
- MENGER Pierre-Michel, *Portrait de l'artiste en travailleur, Métamorphoses du capitalisme*, Paris, La République des Idées; Seuil, 2002, 95 p.
- MESSNER Michael, «When Bodies are Weapons: Masculinity and Violence in Sport», *International Review for the Sociology of Sport* 25(3), 1990, pp. 203-220.
- MESSNER Michael, SABO Donald, *Sport, men and the gender role: Critical feminist perspectives*, Champaign Ill, Human Kinetics, 1990, 288 p.
- MIGNON Patrick, «Sociologie du sport professionnel», in: *Le sport professionnel: état des lieux et perspectives* 42, Cahiers de l'INSEP, 2008, pp. 35-41.
- MIGNON Patrick, «Le sportif d'élite, un travailleur exemplaire?», in: NICOLLEAU Franck (dir.), *Où va le sportif d'élite? Les risques du star système*, Paris, Dalloz, 2006, 280 p.
- MIGNON Patrick, TRUCHOT Guy, *Les pratiques sportives en France*, Paris, INSEP, 2002, 230 p.
- MILLS Charles Wright, *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte, 1997 [1967], 206 p.
- MONA Daniele, BOUZIANE Haïder, «Retour au sport après une commotion cérébrale», *Rev Med Suisse* 166, 2008, pp. 1694-1701.
- MONCHATRE Sylvie, «Ce que l'évaluation fait au travail. Normalisation du client et mobilisation différentielle des collectifs dans les chaînes hôtelières», *Actes de la recherche en sciences sociales* 189, 2011, pp. 42-57.
- MONTGOMERY David, «Physiological profile of professional hockey players – a longitudinal comparison», *Appl Physiol Nutr Metab.* 3, 2006, pp. 181-185.

- MORET Orlan, OHL Fabien, TRACLET Alan, CLÉMENCE Alain, «The “aggressive style”: genesis of an ambiguous resource for Swiss hockey and football players», *Sport in Society* 22(2), 2018, pp. 399-415.
- MORISSETTE Jean-François, *Le jeu dans la sociologie: du phénomène au concept*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 2010, 345 p.
- NAGEL Siegfried, CONZELMANN Achim, «Zum Einfluss der Hochleistungssport-Karriere auf die Berufskarriere – Chancen und Risiken», *Sport und Gesellschaft* 3(3), 2006, pp. 237-261.
- NICOLE-DRANCOURT Chantal, ROULLEAU-BERGER Laurence, *Les jeunes et le travail en France depuis 1950*, Paris, PUF, «Sociologies d’aujourd’hui», [compte rendu], 2001, pp. 167-169.
- NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain*, I, § 611, Bouquins I, 1878, 680 p.
- OHL Fabien, «Goût et culture de masse: l’exemple du sport», *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, 2004, pp. 209-228.
- OHL Fabien, «Les objets sportifs: comment des biens banalisés peuvent constituer des référents identitaires», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 27, n° 2, 2003, pp. 167-184.
- OHL Fabien, «Les commentaires journalistiques sur le sport ont-ils un sens?», *Recherches en communication* 14, 2000, pp. 185-214.
- OHL Fabien, *Le public des piscines de Strasbourg*, *Communauté urbaine de Strasbourg*, Lab. APS et sciences sociales - Université de Strasbourg II, 1996.
- OHL Fabien, TAKS Marijke, «La consommation sportive, état des lieux», *Revue française du marketing* 219(4/5), 2008, pp. 27-46.
- OSWALD Denis, *Association, fondation et autres formes de personne morales au service du sport*, CIES, Savoirs sportifs, Droit, 2, Bern, Peter Lang, 2010.
- PAILLÉ Pierre, MUCCHIELLI Alex, *L’analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2008, 432 p.
- PAPPAS Nick, MCKENRY Patrick, SKILKEN CATLETT Beth, «Athlete Aggression on the Rink and off the Ice: Athlete Violence and Aggression in Hockey and Interpersonal Relationships», *Men and Masculinities* 6(3), 2004, pp. 291-312.
- PAPIN Bruno, «Capital corporel et accès à l’excellence en gymnastique artistique et sportive», *Journal des anthropologues* 1, n° 112-113, 2008, pp. 323-343.

- PAPIN Bruno, *Conversion et reconversion des élites sportives: approche socio-historique de la gymnastique artistique et sportive*, Paris, L'Harmattan, 2007, 286 p.
- PAPIN Bruno, *Sociologie d'une vocation sportive. Conversion et reconversion des gymnastes de haut niveau*, thèse de doctorat de l'Université de Nantes, 2000, 477 p.
- PARADEISE Catherine, «Des savoirs aux compétences: qualification et régulation des marchés du travail», *Sociologie du travail* 29(1), 1987, pp. 35-46.
- PASSERON Jean-Claude, «Biographies, flux, itinéraires, trajectoires», *Revue française de sociologie* 31/1, 1989, pp. 3-22.
- PERRENOUD Marc, *Les musicos. Enquête sur les musiciens ordinaires*, Paris, La Découverte, 2007, 318 p.
- PÉRIER Pierre, «Une crise des vocations? Accès au métier et socialisation professionnelle des enseignants du secondaire», *Revue française de pédagogie*, vol. 147, n° 1, 2004, pp. 79-90.
- POLI Raffaele, *Le marché des footballeurs: réseaux et circuits dans l'économie globale*, Berne, Peter Lang, 2010, 164 p.
- POUPART Jean, «Vouloir faire carrière dans le hockey professionnel: l'exemple des joueurs juniors québécois dans les années soixante-dix», *Sociologie et sociétés*, vol. 31, n° 1, 1999, pp. 163-179.
- PUTNAM Robert, *Bowling Alone. The Collapse and Revival of American Community*, New York, Simon and Schuster, 2000, 541 p.
- RASERA Frédéric, *Des footballeurs au travail. Au cœur d'un club professionnel*, Marseille, Agone, coll. L'ordre des choses, 2016, 305 p.
- RASERA Frédéric, «Le corps en jeu: Les conditions sociales de l'arrêt de travail des footballeurs professionnels», *Sociologie du travail* 54, 2012a, pp. 338-355.
- RASERA Frédéric, *Une ethnographie du métier de footballeur*, thèse de doctorat en sociologie, Université de Lyon-II, 2012b.
- RAVET Hyacinthe, «Devenir clarinettiste. Carrières féminines en milieu masculin», *Actes de la recherche en sciences Sociales* 168, 2007, pp. 50-67.
- RENAHY Nicolas, «Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion», *Regards Sociologiques* 40, 2010, pp. 9-26.

- RETIÈRE Jean-Noël, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol. 16, n° 63, 2003, pp. 121-143.
- RIGAUER Bero, *Sport und Arbeit. Soziologische Zusammenhänge und Ideologische Implikationen*, Suhrkamp, Frankfurtam Main, 1969, 85 p.
- ROBIDOUX Michael, *Men at Play: A Working Understanding of Professional Hockey*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001, 222 p.
- RODERICK Martin, *The Work of Professional Football. A Labour of Love ?*, London ; New York : Routledge, 2006, 196 p.
- ROWE David, *Sport, culture and the media: the unruly trinity*, Philadelphia PA, Open University Press, 1999, 253 p.
- SAPIN Marlène, SPINI Dario, WIDMER Éric, *Les parcours de vie: de l'adolescence au grand âge*, Lausanne, Savoir suisse, 2007, 144 p.
- SCHMID Michael, ÖRENCIK Merlin, SCHMID Jürg, NAGEL Siegfried, CONZELMANN Achim, « Vocational Careers of Retired Olympic Athletes from Switzerland: A Person-Oriented Study », *International Review for the Sociology of Sport*, 2021, pp. 1-26.
- SCHOCH Lucie, « Féminisation du journalisme sportif. Le cas de la presse quotidienne romande », *Les cahiers du journalisme* 25, 2013, pp. 100-117.
- SCHOCH Lucie, *Journalisme sportif dans la presse quotidienne: différences et inégalités sexuées dans les carrières, pratiques et productions en Suisse romande*, thèse de doctorat en sciences du sport, Université de Lausanne, 2011.
- SCHOTTÉ Manuel, « Les possibles corporels: support biologique, déterminations sociales », *Revue européenne des sciences sociales* 54-1, 2016, pp. 201-220.
- SCHOTTÉ Manuel, « Le don, le génie et le talent. Critique de l'approche de Pierre-Michel Menger », *Genèses* 93, 2014a, pp. 144-164.
- SCHOTTÉ Manuel, « Les coûts de la vocation », *Genèses* 4(97), 2014b, pp. 149-154.
- SCHOTTÉ Manuel, *La construction du « talent ». Sociologie de la domination des coureurs marocains*, Paris, Raisons d'agir, 2012, 254 p.
- SCHOTTÉ Manuel, *Destins singuliers. La domination des coureurs marocains dans l'athlétisme français*, thèse de doctorat, Université de Paris X, 2005.

- SCHUMACHER Reto, SPOORENBERG Thomas, FORNEY Yannic, «Déstandardisation, différenciation régionale et changements générationnels. Départ du foyer parental et modes de vie en Suisse au XX^e siècle», *Revue européenne de démographie* 22, 2006, pp. 153-176.
- SCOTT Andrea, «*More professional ?*... *The occupational practices of sports medicine clinicians working with British Olympic athletes*, thèse de doctorat, University of Loughborough, 2010.
- SEKULOVIC Adriana, *Profession: agent sportif. Contribution à une sociologie des modèles professionnels*, thèse de doctorat de Staps, Université de Paris-Ouest-Nanterre-La Défense, 2013, 579 p.
- SLIMANI Hassen, *La professionnalisation du football français: un modèle de dénégation*, thèse de doctorat de sociologie non publiée, Université de Nantes, 2000, 423 p.
- SORIGNET Pierre-Emmanuel, «Sortir d'un métier de vocation. Le cas des danseurs contemporains», *Sociétés contemporaines* 56, 2004a, pp. 111-132.
- SORIGNET Pierre-Emmanuel, «Un processus de recrutement sur un marché du travail artistique», *Genèses* 57, 2004b, pp. 64-88.
- SORIGNET Pierre-Emmanuel, *Le Métier de danseur contemporain*, thèse de 3^e cycle en sociologie, EHESS, 2001.
- STEBBINS Robert, «Casual Leisure: A Conceptual Statement», *Leisure Studies* 16(1), 1997, pp. 17-25.
- STEPHAN Yannick, BILARD Jean, NINOT Grégory, «L'arrêt de carrière sportive de haut niveau: un phénomène dynamique et multidimensionnel», *Sciences et Motricité* 54, 2005, pp. 35-62.
- STRAUSS Anselm, *Miroirs et masques: une introduction à l'interactionnisme*, Paris, Métailié, 1922, 194 p.
- SUAUD Charles, *La Vocation. Conversion et Reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Minuit, 1978, 280 p.
- THEBERGE Nancy, «Gender, Sport, and the Construction of Community», *Sociology of Sport Journal* 12, 1995, pp. 389-402.
- TRACHMAN Mathieu, «Le métier de pornographe: rhétorique, contrôle et savoirs d'un groupe professionnel discrédité», *Sociologie du travail*, vol. 53, n^o 4, 2011, pp. 444-459.
- TURNER Graeme, *The economy of celebrity. Stardom and celebrity: A reader*, 2007, pp. 193-205.

- VANDEN Yves, VAN MELE Veerle, WYLLEMAN Paul, DURAND Marc, «La relation entraîneur – athlète», *Enfance*, tome 47, n° 2-3, 1994, pp. 187-202.
- VIAUD Baptiste, *Panser les deux mondes. Médecines et sports, entre principes hippocratiques et performances*, thèse de doctorat, Université de Nantes, 2009, 713 p.
- VILANOVA Anna, PUIG Núria, «Olympic athletes' job market entry strategies. A typology», *Revista Internacional de Sociología* 75(2), e063, 2017 [online].
- VINNAI Gerhard, *Fussballsport als Ideologie*, Frankfurt, Europäische Verlagsanstalt, 1970, 112 p.
- WACQUANT Loïc, *Corps et âmes : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Paris, Agone, 2000, 268 p.
- WACQUANT Loïc, «Protection, discipline et honneur: une salle de boxe dans le ghetto américain», *Sociologie et Sociétés*, vol. XXVII, n° 1, 1995, pp. 75-90.
- WAHL Alfred, LANFRANCHI Pierre, *Les footballeurs professionnels des années 30 à nos jours*, Paris, Hachette, Coll. La vie quotidienne, 1995, 289 p.
- WADDINGTON Ivan, RODERICK Martin, «American exceptionalism: Soccer and American football», *The Sports Historian* 16, 1996, pp. 28-49.
- WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion, 2000 [1904-1905], 400 p.
- WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1985, 341 p.
- WEBER Max, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1922, 411 p.
- WEINSTEIN Marc, SMITH Michael, WIESENTHAL David, «Masculinity and hockey violence», *Sex Roles* 33(11-12), 1995, pp. 831-847.
- WHITSON David, GRUNENAU Richard, *Artificial ice : Hockey, culture, and Commerce*, Peterborough, Broadview Press, 2006, 283 p.
- WIDMER Éric, KELLERHALS Jean, LEVY René, «Quelle pluralisation des relations familiales ? Conflits, styles d'interactions conjugales et milieu social», *Revue française de Sociologie*, vol. 45, n° 1, 2004, pp. 37-67.
- YONNET Paul, *Systèmes des sports*, Paris, Gallimard ; Bibliothèque des sciences humaines, 1998, 254 p.

BIBLIOGRAPHIE

- YOUNG Kevin, *Sporting bodies, damaged selves: Sociological studies of sports-related injury*, Amsterdam, Elsevier, 2004, 372 p.
- ZOLL Rainer, «Le rôle du travail dans la construction d'identité», in: ISTACE Evelyne et al., *Sphères privée et professionnelle*, De Boeck Supérieur, Coll. Économie, société, région, 2004, pp. 251-258.
- ZOLL Rainer, «Mutation des orientations des jeunes par rapport au travail», in: *Travail-activité-emploi. Une comparaison France-Allemagne*, Paris, La Documentation française, cahier «Travail et emploi», 1999, 301 p.

Table des matières

REMERCIEMENTS	7
INTRODUCTION	9
L'ENQUÊTE ET SON DÉROULEMENT	21
CHAPITRE 1. S'ENGAGER DANS LE HOCKEY	27
I. Pourquoi le hockey ?.....	30
1. <i>Le rôle des familles</i>	32
2. <i>L'influence de la proximité de l'offre sportive</i>	35
3. <i>Les familles et la proximité n'expliquent pas tout...</i>	41
II. L'évolution des ressorts de l'engagement.....	47
1. <i>Les effets du développement de l'offre d'encadrement</i>	48
2. <i>Une transformation des configurations familiales</i>	53
Conclusion.....	58
CHAPITRE 2. NÉGOCIER SES ENGAGEMENTS	61
I. Une socialisation sportive, familiale et scolaire.....	63
1. <i>Des expériences sportives valorisées et valorisantes</i>	64
2. <i>Des parcours de formation jugés importants mais secondaires</i>	71

II. Parcours de formation et configurations générationnelles.....	79
1. Une différenciation des voies de professionnalisation	79
2. Vers un avenir structuré autour du hockey	85
Conclusion.....	99
CHAPITRE 3. ENTRER DANS LA LIGUE NATIONALE	
DE HOCKEY	103
I. L'économie du droit d'entrée	105
1. Franchir la première porte : être contingenté en Ligue nationale	107
2. Franchir la deuxième porte : gagner la confiance de l'entraîneur	113
II. Entre enchantement et ajustement.....	121
1. Entrer dans la « cour des grands »	122
2. Enchantement de condition et de position	134
Conclusion.....	149
CHAPITRE 4. SE MAINTENIR EN LIGUE NATIONALE	151
I. Objectiver la condition des hockeyeurs.....	154
1. Le salaire sportif comme instrument d'objectivation	155
2. Inscrire la carrière sportive dans une trajectoire sociale	161
II. Avoir et garder confiance.....	180
1. L'économie symbolique du capital sportif.....	180
2. Une adhésion entre soumission et résistance	196
Conclusion.....	216
CHAPITRE 5. ASSOCIER LE HOCKEY À UN TRAVAIL ?	219
I. Un cadre de travail particulier	222
1. Les droits des joueurs	223
2. Les obligations des joueurs.....	233
II. Un travail particulier	255
1. Au jeu des représentations	256
2. Ce que le travail signifie pour les hockeyeurs.....	262
3. Ce que le hockey signifie pour les hockeyeurs	272
Conclusion.....	283

CHAPITRE 6. SORTIR DE LA LIGUE NATIONALE	285
I. Sortir quand et avec quels bagages ?	287
1. <i>Quitter différents contextes de professionnalisation</i>	288
2. <i>Quitter des carrières plus ou moins durables et reconnues</i>	303
II. Devenir un ex : l'économie symbolique de la sortie	318
1. <i>Les logiques de l'honneur</i>	318
2. <i>Jouer les prolongations</i>	330
Conclusion	347
 CHAPITRE 7. S'INSÉRER APRÈS LA CARRIÈRE SPORTIVE	 351
I. Objectiver les transitions professionnelles des hockeyeurs	354
1. <i>L'économie générale du « premier » emploi</i>	355
2. <i>Des effets de l'engagement sportif à plus long terme ?</i>	369
II. Le capital sportif au cœur des marchés	376
1. <i>S'insérer au sein du milieu : quelle autonomie ?</i>	377
2. <i>S'insérer hors du milieu : le poids du passé sportif</i>	390
Conclusion	406
 CHAPITRE 8. SE RECONVERTIR ?	 409
I. Du rapport à la nouvelle activité	411
1. <i>Prolonger sa carrière au sein du milieu</i>	411
2. <i>Insérés hors du milieu mais toujours marqués par le hockey</i>	422
II. Du sentiment de compétence	434
1. <i>Des travailleurs socialisés dans la culture du hockey</i>	434
2. <i>De l'influence des contextes professionnels</i>	446
Conclusion	458
 CONCLUSION	 461
<i>Nuancer le discours sur les après-carrières sportives</i>	462
<i>Apports et perspectives</i>	465
 BIBLIOGRAPHIE	 467

Achévé d'imprimer
en février 2023
pour le compte des Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Responsable de production : Sandra Lena

« Du point de vue moral et professionnel, t'es dix fois plus solide que n'importe qui. Une carrière de hockeyeur, c'est un renforcement humain. »

Marqués par l'expérience du hockey sur glace, les joueurs sont-ils ensuite en mesure de se démarquer ? Ce livre cherche à rendre compte des après-carrières des hockeyeurs suisses dans une perspective sociologique en plongeant dans la culture de la pratique et dans ses transformations récentes.

La plupart des ex-hockeyeurs semblent avoir développé une très grande confiance dans la valeur de leurs compétences et de leur singularité sur le marché. Comprendre cet héritage impose de saisir ce que l'« après » doit à l'« avant ». Les discours sur les après-carrières se focalisent souvent sur ce que les sportifs doivent abandonner lorsqu'ils se retirent, or le regard porté dans cet ouvrage est différent : il met en lumière ce que les anciens joueurs conservent de leur passé sportif.

Analysant trois générations de hockeyeurs, cette enquête adopte une approche compréhensive situant l'individu dans la pluralité de ses contextes : sportif bien sûr, mais aussi familial, conjugal, amical et scolaire. La thèse défendue est qu'au-delà des propriétés sportives, les carrières et les après-carrières doivent beaucoup à leur dimension sociale et symbolique.



Orlan Moret est docteur en sociologie du sport et ex-hockeyeur. Cette double casquette lui permet de porter un regard à la fois éclairé et distancié sur les carrières et les après-carrières des hockeyeurs. Il est également l'auteur de plusieurs publications scientifiques sur le hockey suisse.

ISBN : 978-2-88930-474-5



9 782889 304745